U d'/ of Ottawa
39003002135894

18-12-51

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/posieh02hugo

VICTOR HUGO

LES FEUILLES D'AUTOMNE
LES CHANTS DU CRÉPUSCULE
LES VOIX INTÉRIEURES
LES RAYONS ET LES OMBRES

PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE

ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCIX

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

POÉSIE – II

LES FEUILLES D'AUTOMNE
LES CHANTS DU CRÉPUSCULE
LES VOIX INTÉRIEURES
LES RAYONS ET LES OMBRES

IL A ÉTÉ TIRÉ À PART

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5
5 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 6 à 10
40 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 11 à 50
300 exemplaires sur papier vélin du Marais, numérotés de 51 à 350

VICTOR HUGO

LES FEUILLES D'AUTOMNE
LES CHANTS DU CRÉPUSCULE
LES VOIX INTÉRIEURES
LES RAYONS ET LES OMBRES

PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE

ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCIX

12
.279
.A116
1905
v.2

LES
FEUILLES D'AUTOMNE

Manuscript de

Feuilles

d'Automne.

Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo
en tête du manuscrit original des *Feuilles d'Automne*.

Le moment politique est grave : personne ne le conteste, et l'auteur de ce livre moins que personne. Au dedans, toutes les solutions sociales remises en question; toutes les membrures du corps politique tordues, refondues ou reforgées dans la fournaise d'une révolution, sur l'enclume sonore des journaux; le vieux mot *pairie,* jadis presque aussi reluisant que le mot *royauté,* qui se transforme et change de sens; le retentissement perpétuel de la tribune sur la presse et de la presse sur la tribune; l'émeute qui fait la morte. Au dehors, çà et là, sur la face de l'Europe, des peuples tout entiers qu'on assassine, qu'on déporte en masse ou qu'on met aux fers, l'Irlande dont on fait un cimetière, l'Italie dont on fait un bagne, la Sibérie qu'on peuple avec la Pologne; partout d'ailleurs, dans les états même les plus paisibles, quelque chose de vermoulu qui se disloque, et, pour les oreilles attentives, le bruit sourd que font les révolutions, encore enfouies dans la sape, en poussant sous tous les royaumes de l'Europe leurs galeries souterraines, ramifications de la grande révolution centrale dont le cratère est Paris. Enfin, au dehors comme au dedans, les croyances en lutte, les consciences en travail; de nouvelles religions, chose sérieuse! qui bégayent des formules, mauvaises d'un côté, bonnes de l'autre; les vieilles religions qui font peau neuve; Rome, la cité de la foi, qui va se redresser peut-être à la hau-

teur de Paris, la cité de l'intelligence; les théories, les imaginations et les systèmes aux prises de toutes parts avec le vrai; la question de l'avenir déjà explorée et sondée comme celle du passé. Voilà où nous en sommes au mois de novembre 1831.

Sans doute, en un pareil moment, au milieu d'un si orageux conflit de toutes les choses et de tous les hommes, en présence de ce concile tumultueux de toutes les idées, de toutes les croyances, de toutes les erreurs, occupées à rédiger et à débattre en discussion publique la formule de l'humanité au dix-neuvième siècle, c'est folie de publier un volume de pauvres vers désintéressés. Folie! pourquoi?

L'art, et l'auteur de ce livre n'a jamais varié dans cette pensée, l'art a sa loi qu'il suit, comme le reste a la sienne. Parce que la terre tremble, est-ce une raison pour qu'il ne marche pas? Voyez le seizième siècle. C'est une immense époque pour la société humaine, mais c'est une immense époque pour l'art. C'est le passage de l'unité religieuse et politique à la liberté de conscience et de cité, de l'orthodoxie au schisme, de la discipline à l'examen, de la grande synthèse sacerdotale qui a fait le moyen-âge à l'analyse philosophique qui va le dissoudre; c'est tout cela; et c'est aussi le tournant, magnifique et éblouissant de perspectives sans nombre, de l'art gothique à l'art classique. Ce n'est partout, sur le sol de la vieille Europe, que guerres religieuses, guerres civiles, guerres pour un dogme, guerres pour un sacrement, guerres pour une idée, de peuple à peuple, de roi à roi, d'homme à homme, que cliquetis d'épées toujours tirées et de docteurs toujours irrités, que commotions politiques, que chutes et écroulements des choses anciennes, que bruyant et sonore avènement des nouveautés; en même temps, ce n'est dans l'art que chefs-d'œuvre. On convoque la diète de Worms, mais on peint la chapelle Sixtine. Il y a Luther, mais il y a Michel-Ange.

Ce n'est donc pas une raison, parce que aujourd'hui d'autres vieilleries croulent à leur tour autour de nous, et remarquons en passant que Luther est dans les vieilleries et que Michel-Ange n'y est pas, ce n'est pas une raison parce qu'à leur tour aussi d'autres nouveautés surgissent dans ces décombres, pour que l'art, cette chose éternelle, ne continue pas de verdoyer et de florir entre la ruine d'une société qui n'est plus et l'ébauche d'une société qui n'est pas encore.

Parce que la tribune aux harangues regorge de Démosthènes, parce que les rostres sont encombrés de Cicérons, parce que nous avons trop de Mirabeaux, ce n'est pas une raison pour que nous n'ayons pas, dans quelque coin obscur, un poëte.

Il est donc tout simple, quel que soit le tumulte de la place publique, que l'art persiste, que l'art s'entête, que l'art se reste fidèle à lui-même, *tenax propositi.* Car la poésie ne s'adresse pas seulement au sujet de telle monarchie, au sénateur de telle oligarchie, au citoyen de telle république, au natif de telle nation; elle s'adresse à l'homme, à l'homme tout entier. A l'adolescent, elle parle de l'amour; au père, de la famille; au vieillard, du passé; et, quoi qu'on fasse, quelles que soient les révolutions futures, soit qu'elles prennent les sociétés caduques aux entrailles, soit qu'elles leur écorchent seulement l'épiderme, à travers tous les changements politiques possibles, il y aura toujours des enfants, des mères, des jeunes filles, des vieillards, des hommes enfin, qui aimeront, qui se réjouiront, qui souffriront. C'est à eux que va la poésie. Les révolutions, ces glorieux changements d'âge de l'humanité, les révolutions transforment tout, excepté le cœur humain. Le cœur humain est comme la terre; on peut semer, on peut planter, on peut bâtir ce qu'on veut à sa surface; mais il n'en continuera pas moins à produire ses verdures, ses fleurs, ses fruits naturels; mais jamais pioches ni sondes ne le troubleront à de certaines profondeurs; mais,

de même qu'elle sera toujours la terre, il sera toujours le cœur humain; la base de l'art, comme elle de la nature.

Pour que l'art fût détruit, il faudrait donc commencer par détruire le cœur humain.

Ici se présente une objection d'une autre espèce : — Sans contredit, dans le moment même le plus critique d'une crise politique, un pur ouvrage d'art peut apparaître à l'horizon; mais toutes les passions, toutes les attentions, toutes les intelligences ne seront-elles pas trop absorbées par l'œuvre sociale qu'elles élaborent en commun, pour que le lever de cette sereine étoile de poésie fasse tourner les yeux à la foule? — Ceci n'est plus qu'une question de second ordre, la question de succès, la question du libraire et non du poëte. Le fait répond d'ordinaire oui ou non aux questions de ce genre, et, au fond, il importe peu. Sans doute il y a des moments où les affaires matérielles de la société vont mal, où le courant ne les porte pas, où, accrochées à tous les accidents politiques qui se rencontrent chemin faisant, elles se gênent, s'engorgent, se barrent et s'embarrassent les unes dans les autres. Mais qu'est-ce que cela fait? D'ailleurs, parce que le vent, comme on dit, n'est pas à la poésie, ce n'est pas un motif pour que la poésie ne prenne pas son vol. Tout au contraire des vaisseaux, les oiseaux ne volent bien que contre le vent. Or la poésie tient de l'oiseau. *Musa ales,* dit un ancien.

Et c'est pour cela même qu'elle est plus belle et plus forte, risquée au milieu des orages politiques. Quand on sent la poésie d'une certaine façon, on l'aime mieux habitant la montagne et la ruine, planant sur l'avalanche, bâtissant son aire dans la tempête, qu'en fuite vers un perpétuel printemps. On l'aime mieux aigle qu'hirondelle.

Hâtons-nous de déclarer ici, car il en est peut-être temps, que dans tout ce que l'auteur de ce livre vient de dire pour

expliquer l'opportunité d'un volume de véritable poésie qui apparaîtrait dans un moment où il y a tant de prose dans les esprits, et à cause de cette prose même, il est très loin d'avoir voulu faire la moindre allusion à son propre ouvrage. Il en sent l'insuffisance et l'indigence tout le premier. L'artiste, comme l'auteur le comprend, qui prouve la vitalité de l'art au milieu d'une révolution, le poëte qui fait acte de poésie entre deux émeutes, est un grand homme, un génie, un œil, ὀφθαλμός, comme dit admirablement la métaphore grecque. L'auteur n'a jamais prétendu à la splendeur de ces titres, au-dessus desquels il n'y a rien. Non; s'il publie en ce mois de novembre 1831 *les Feuilles d'Automne*, c'est que le contraste entre la tranquillité de ces vers et l'agitation fébrile des esprits lui a paru curieux à voir au grand jour. Il ressent, en abandonnant ce livre inutile au flot populaire qui emporte tant d'autres choses meilleures, un peu de ce mélancolique plaisir qu'on éprouve à jeter une fleur dans un torrent, et à voir ce qu'elle devient.

Qu'on lui passe une image un peu ambitieuse, le volcan d'une révolution était ouvert devant ses yeux. Le volcan l'a tenté. Il s'y précipite. Il sait fort bien du reste qu'Empédocle n'est pas un grand homme, et qu'il n'est resté de lui que sa chaussure.

Il laisse donc aller ce livre à sa destinée, quelle qu'elle soit, *liber, ibis in urbem,* et demain il se tournera d'un autre côté. Qu'est-ce d'ailleurs que ces pages qu'il livre ainsi, au hasard, au premier vent qui en voudra? Des feuilles tombées, des feuilles mortes, comme toutes feuilles d'automne. Ce n'est point là de la poésie de tumulte et de bruit; ce sont des vers sereins et paisibles, des vers comme tout le monde en fait ou en rêve, des vers de la famille, du foyer domestique, de la vie privée; des vers de l'intérieur de l'âme. C'est un regard mélancolique et résigné, jeté çà et là sur ce qui est, surtout sur ce

qui a été. C'est l'écho de ces pensées, souvent inexprimables, qu'éveillent confusément dans notre esprit les mille objets de la création qui souffrent ou qui languissent autour de nous, une fleur qui s'en va, une étoile qui tombe, un soleil qui se couche, une église sans toit, une rue pleine d'herbe; ou l'arrivée imprévue d'un ami de collège presque oublié, quoique toujours aimé dans un repli obscur du cœur; ou la contemplation de ces hommes à volonté forte qui brisent le destin ou se font briser par lui; ou le passage d'un de ces êtres faibles qui ignorent l'avenir, tantôt un enfant, tantôt un roi. Ce sont enfin, sur la vanité des projets et des espérances, sur l'amour à vingt ans, sur l'amour à trente ans, sur ce qu'il y a de triste dans le bonheur, sur cette infinité de choses douloureuses dont se composent nos années, ce sont de ces élégies comme le cœur du poëte en laisse sans cesse écouler par toutes les fêlures que lui font les secousses de la vie. Il y a deux mille ans que Térence disait :

> Plenus rimarum sum; hac atque illac
> Perfluo.

C'est maintenant le lieu de répondre à la question des personnes qui ont bien voulu demander à l'auteur si les deux ou trois odes inspirées par les évènements contemporains, qu'il a publiées à différentes époques depuis dix-huit mois, seraient comprises dans *les Feuilles d'Automne.* Non. Il n'y a point ici place pour cette poésie qu'on appelle politique et qu'il voudrait qu'on appelât historique. Ces poésies véhémentes et passionnées auraient troublé le calme et l'unité de ce volume. Elles font d'ailleurs partie d'un recueil de poésie politique, que l'auteur tient en réserve. Il attend pour le publier un moment plus littéraire.

Ce que sera ce recueil, quelles sympathies et quelles antipa-

thies l'inspireront, on peut en juger, si l'on en est curieux, par la pièce XL du livre que nous mettons au jour. Cependant, dans la position indépendante, désintéressée et laborieuse où l'auteur a voulu rester, dégagé de toute haine comme de toute reconnaissance politique, ne devant rien à aucun de ceux qui sont puissants aujourd'hui, prêt à se laisser reprendre tout ce qu'on aurait pu lui laisser par indifférence ou par oubli, il croit avoir le droit de dire d'avance que ses vers seront ceux d'un homme honnête, simple et sérieux, qui veut toute liberté, toute amélioration, tout progrès, et en même temps toute précaution, tout ménagement et toute mesure; qui n'a plus, il est vrai, la même opinion qu'il y a dix ans sur ces choses variables qui constituent les questions politiques, mais qui, dans ses changements de conviction, s'est toujours laissé conseiller par sa conscience, jamais par son intérêt. Il répétera en outre ici ce qu'il a déjà dit ailleurs[1] et ce qu'il ne se lassera jamais de dire et de prouver : que, quelle que soit sa partialité passionnée pour les peuples dans l'immense querelle qui s'agite au dix-neuvième siècle entre eux et les rois, jamais il n'oubliera quelles ont été les opinions, les crédulités, et même les erreurs de sa première jeunesse. Il n'attendra jamais qu'on lui rappelle qu'il a été, à dix-sept ans, stuartiste, jacobite et cavalier; qu'il a presque aimé la Vendée avant la France; que si son père a été un des premiers volontaires de la grande république, sa mère, pauvre fille de quinze ans, en fuite à travers le Bocage, a été une *brigande,* comme madame de Bonchamp et madame de Larochejaquelein. Il n'insultera pas la race tombée, parce qu'il est de ceux qui ont eu foi en elle et qui, chacun pour sa part et selon son importance, avaient cru pouvoir répondre d'elle à la France. D'ailleurs, quelles que soient les fautes, quels que

[1] Préface de *Marion de Lorme.*

soient même les crimes, c'est le cas plus que jamais de prononcer le nom de Bourbon avec précaution, gravité et respect, maintenant que le vieillard qui a été le roi n'a plus sur la tête que des cheveux blancs.

Paris, 24 novembre 1831.

LES
FEUILLES D'AUTOMNE

I

Data fata secutus.

Devise des Saint-John.

Ce siècle avait deux ans! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul, déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix;
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi. —

Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée,
Ange qui sur trois fils attachés à ses pas
Épandait son amour et ne mesurait pas!

O l'amour d'une mère! amour que nul n'oublie!
Pain merveilleux qu'un dieu partage et multiplie!

Table toujours servie au paternel foyer!
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier!

Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
Fera parler les soirs ma vieillesse conteuse,
Comment ce haut destin de gloire et de terreur
Qui remuait le monde aux pas de l'empereur,
Dans son souffle orageux m'emportant sans défense,
A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance.
Car, lorsque l'aquilon bat ses flots palpitants,
L'océan convulsif tourmente en même temps
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage,
Et la feuille échappée aux arbres du rivage!

Maintenant, jeune encore et souvent éprouvé,
J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,
Et l'on peut distinguer bien des choses passées
Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées.
Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux,
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
Pâlirait s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
Mon âme où ma pensée habite comme un monde,
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai tenté,
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse,
Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse,
Et quoiqu'encore à l'âge où l'avenir sourit,
Le livre de mon cœur à toute page écrit!

Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,
Mes chansons par le monde en lambeaux dispersées;
S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur
Dans le coin d'un roman ironique et railleur;
Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie,
Si j'entre-choque aux yeux d'une foule choisie
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois
De mon souffle et parlant au peuple avec ma voix;

Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume
Dans le rhythme profond, moule mystérieux
D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux;
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,
L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore!

D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais,
Et je sais d'où je viens, si j'ignore où je vais.
L'orage des partis avec son vent de flamme
Sans en altérer l'onde a remué mon âme.
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur
Qui n'attendît qu'un vent pour en troubler l'azur!

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,
A l'empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs;
Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne!

23 juin 1830.

II

A M. LOUIS B.

Lyrnessi domus alta, solo Laurente sepulcrum.
VIRGILE.

Louis, quand vous irez, dans un de vos voyages,
Voir Bordeaux, Pau, Bayonne et ses charmants rivages,
Toulouse la romaine où dans des jours meilleurs
J'ai cueilli tout enfant la poésie en fleurs,
Passez par Blois. — Et là, bien volontiers sans doute,
Laissez dans le logis vos compagnons de route,
Et tandis qu'ils joueront, riront ou dormiront,
Vous, avec vos pensers qui haussent votre front,
Montez à travers Blois cet escalier de rues
Que n'inonde jamais la Loire au temps des crues;
Laissez là le château, quoique sombre et puissant,
Quoiqu'il ait à la face une tache de sang;
Admirez, en passant, cette tour octogone
Qui fait à ses huit pans hurler une gorgone;
Mais passez. — Et sorti de la ville, au midi,
Cherchez un tertre vert, circulaire, arrondi,
Que surmonte un grand arbre, un noyer, ce me semble,
Comme au cimier d'un casque une plume qui tremble.
Vous le reconnaîtrez, ami, car, tout rêvant,
Vous l'aurez vu de loin sans doute en arrivant.

Sur le tertre monté, que la plaine bleuâtre,
Que la ville étagée en long amphithéâtre,
Que l'église, ou la Loire, et ses voiles aux vents,
Et ses mille archipels plus que ses flots mouvants,
Et de Chambord là-bas au loin les cent tourelles
Ne fassent pas voler votre pensée entre elles.
Ne levez pas vos yeux si haut que l'horizon,

Regardez à vos pieds. —

Louis, cette maison
Qu'on voit, bâtie en pierre et d'ardoise couverte,
Blanche et carrée, au bas de la colline verte,
Et qui, fermée à peine aux regards étrangers,
S'épanouit charmante entre ses deux vergers,
C'est là. — Regardez bien. C'est le toit de mon père.
C'est ici qu'il s'en vint dormir après la guerre,
Celui que tant de fois mes vers vous ont nommé,
Que vous n'avez pas vu, qui vous aurait aimé!

Alors, ô mon ami, plein d'une extase amère,
Pensez pieusement, d'abord à votre mère,
Et puis à votre sœur, et dites : « Notre ami
Ne reverra jamais son vieux père endormi!

« Hélas! il a perdu cette sainte défense
Qui protège la vie encore après l'enfance,
Ce pilote prudent, qui pour dompter le flot
Prête une expérience au jeune matelot!
Plus de père pour lui! plus rien qu'une mémoire!
Plus d'auguste vieillesse à couronner de gloire!
Plus de récits guerriers, plus de beaux cheveux blancs
A faire caresser par les petits enfants!
Hélas! il a perdu la moitié de sa vie,
L'orgueil de faire voir à la foule ravie
Son père, un vétéran, un général ancien!
Ce foyer où l'on est plus à l'aise qu'au sien,
Et le seuil paternel qui tressaille de joie
Quand du fils qui revient le chien fidèle aboie!

« Le grand arbre est tombé! resté seul au vallon,
L'arbuste est désormais à nu sous l'aquilon.
Quand l'aïeul disparaît du sein de la famille,
Tout le groupe orphelin, mère, enfants, jeune fille,
Se rallie inquiet autour du père seul

IMPRIMERIE NATIONALE.

Que ne dépasse plus le front blanc de l'aïeul.
C'est son tour maintenant. Du soleil, de la pluie,
On s'abrite à son ombre, à sa tige on s'appuie.
C'est à lui de veiller, d'enseigner, de souffrir,
De travailler pour tous, d'agir, et de mourir!
Voilà que va bientôt sur sa tête vieillie
Descendre la sagesse austère et recueillie;
Voilà que ses beaux ans s'envolent tour à tour,
Emportant l'un sa joie et l'autre son amour,
Ses songes de grandeur et de gloire ingénue,
Et que pour travailler son âme reste nue,
Laissant là l'espérance et les rêves dorés,
Ainsi que la glaneuse, alors que dans les prés
Elle marche, d'épis emplissant sa corbeille,
Quitte son vêtement de fête de la veille!
Mais le soir, la glaneuse aux branches d'un buisson
Reprendra ses atours, et chantant sa chanson
S'en reviendra parée, et belle, et consolée;
Tandis que cette vie, âpre et morne vallée,
N'a point de buisson vert où l'on retrouve un jour
L'espoir, l'illusion, l'innocence et l'amour!

«Il continuera donc sa tâche commencée,
Tandis que sa famille, autour de lui pressée,
Sur son front, où des ans s'imprimera le cours,
Verra tomber sans cesse et s'amasser toujours,
Comme les feuilles d'arbre au vent de la tempête,
Cette neige des jours qui blanchit notre tête!

«Ainsi du vétéran par la guerre épargné,
Rien ne reste à son fils, muet et résigné,
Qu'un tombeau vide, et toi, la maison orpheline
Qu'on voit blanche et carrée au bas de la colline,
Gardant, comme un parfum dans le vase resté,
Un air de bienvenue et d'hospitalité!

«Un sépulcre à Paris! de pierre ou de porphyre,

Qu'importe! Les tombeaux des aigles de l'empire
Sont auprès. Ils sont là tous ces vieux généraux
Morts un jour de victoire en antiques héros,
Ou, regrettant peut-être et canons et mitraille,
Tombés à la tribune, autre champ de bataille.
Ses fils ont déposé sa cendre auprès des leurs,
Afin qu'en l'autre monde, heureux pour les meilleurs,
Il puisse converser avec ses frères d'armes.
Car sans doute ces chefs, pleurés de tant de larmes,
Ont là-bas une tente. Ils y viennent le soir
Parler de guerre; au loin, dans l'ombre, ils peuvent voir
Flotter de l'ennemi les enseignes rivales;
Et l'empereur au fond passe par intervalles.

« Une maison à Blois! riante, quoique en deuil,
Élégante et petite, avec un lierre au seuil,
Et qui fait soupirer le voyageur d'envie
Comme un charmant asile à reposer sa vie,
Tant sa neuve façade a de fraîches couleurs,
Tant son front est caché dans l'herbe et dans les fleurs!

« Maison! sépulcre! hélas, pour retrouver quelque ombre
De ce père parti sur le navire sombre,
Où faut-il que le fils aille égarer ses pas?
Maison, tu ne l'as plus! tombeau, tu ne l'as pas! »

4 juin 1830.

III

RÊVERIE D'UN PASSANT A PROPOS D'UN ROI.

Præbete aures, vos qui continetis multitudines et placetis vobis in turbis nationum, quoniam non custodistis legem justitiæ, neque secundum voluntatem Dei ambulastis.

SAP. VI.

Voitures et chevaux à grand bruit, l'autre jour,
Menaient le roi de Naple au gala de la cour.
J'étais au Carrousel, passant, avec la foule
Qui par ses trois guichets incessamment s'écoule
Et traverse ce lieu quatre cents fois par an
Pour regarder un prince ou voir l'heure au cadran.
Je suivais lentement, comme l'onde suit l'onde,
Tout ce peuple, songeant qu'il était dans le monde,
Certes, le fils aîné du vieux peuple romain,
Et qu'il avait un jour, d'un revers de sa main,
Déraciné du sol les tours de la Bastille.
Je m'arrêtai : le suisse avait fermé la grille.

Et le tambour battait, et parmi les bravos
Passait chaque voiture avec ses huit chevaux.
La fanfare emplissait la vaste cour, jonchée
D'officiers redressant leur tête empanachée;
Et les royaux coursiers marchaient sans s'étonner,
Fiers de voir devant eux des drapeaux s'incliner.
Or, attentive au bruit, une femme, une vieille,
En haillons, et portant au bras quelque corbeille,
Branlant son chef ridé, disait à haute voix :
— Un roi! sous l'empereur, j'en ai tant vu, des rois!

Alors je ne vis plus des voitures dorées
La haute impériale et les rouges livrées,
Et, tandis que passait et repassait cent fois

Tout ce peuple inquiet, plein de confuses voix,
Je rêvai. Cependant la vieille vers la Grève
Poursuivait son chemin en me laissant mon rêve,
Comme l'oiseau qui va, dans la forêt lâché,
Laisse trembler la feuille où son aile a touché.

Oh! disais-je, la main sur mon front étendue,
Philosophie, au bas du peuple descendue!
Des petits sur les grands grave et hautain regard!
Où ce peuple est venu, le peuple arrive tard;
Mais il est arrivé. Le voilà qui dédaigne!
Il n'est rien qu'il admire, ou qu'il aime, ou qu'il craigne.
Il sait tirer de tout d'austères jugements,
Tant le marteau de fer des grands évènements
A, dans ces durs cerveaux qu'il façonnait sans cesse,
Comme un coin dans le chêne enfoncé la sagesse!

Il s'est dit tant de fois : — Où le monde en est-il?
Que font les rois? à qui le trône? à qui l'exil? —
Qu'il médite aujourd'hui, comme un juge suprême,
Sachant la fin de tout, se croyant en soi-même
Assez fort pour tout voir et pour tout épargner,
Lui qu'on n'exile pas et qui laisse régner!

La cour est en gala, pendant qu'au-dessous d'elle,
Comme sous le vaisseau l'océan qui chancelle,
Sans cesse remué, gronde un peuple profond
Dont nul regard de roi ne peut sonder le fond.

Démence et trahison qui disent sans relâche :
— O rois, vous êtes rois! confiez votre tâche
Aux mille bras dorés qui soutiennent vos pas.
Dormez, n'apprenez point et ne méditez pas
De peur que votre front, qu'un prestige environne,
Fasse en s'élargissant éclater la couronne! —

O rois, veillez, veillez! tâchez d'avoir régné.

Ne nous reprenez pas ce qu'on avait gagné;
Ne faites point, des coups d'une bride rebelle,
Cabrer la liberté qui vous porte avec elle;
Soyez de votre temps, écoutez ce qu'on dit,
Et tâchez d'être grands, car le peuple grandit.

Écoutez! écoutez, à l'horizon immense,
Ce bruit qui parfois tombe et soudain recommence,
Ce murmure confus, ce sourd frémissement
Qui roule, et qui s'accroît de moment en moment.
C'est le peuple qui vient, c'est la haute marée
Qui monte incessamment, par son astre attirée.
Chaque siècle, à son tour, qu'il soit d'or ou de fer,
Dévoré comme un cap sur qui monte la mer,
Avec ses lois, ses mœurs, les monuments qu'il fonde,
Vains obstacles qui font à peine écumer l'onde,
Avec tout ce qu'on vit et qu'on ne verra plus,
Disparaît sous ce flot qui n'a pas de reflux.
Le sol toujours s'en va, le flot toujours s'élève.
Malheur à qui le soir s'attarde sur la grève,
Et ne demande pas au pêcheur qui s'enfuit
D'où vient qu'à l'horizon l'on entend ce grand bruit!
Rois, hâtez-vous! — rentrez dans le siècle où nous sommes,
Quittez l'ancien rivage! — A cette mer des hommes
Faites place, ou voyez si vous voulez périr
Sur le siècle passé que son flot doit couvrir!

Ainsi ce qu'en passant avait dit cette femme
Remuait mes pensers dans le fond de mon âme,
Quand un soldat soudain, du poste détaché,
Me cria : — Compagnon, le soleil est couché.

18 mai 1830.

IV

De todo, nada. De todos, nadie.

CALDERON.

Que t'importe, mon cœur, ces naissances des rois,
Ces victoires, qui font éclater à la fois
Cloches et canons en volées,
Et louer le Seigneur en pompeux appareil,
Et la nuit, dans le ciel des villes en éveil,
Monter des gerbes étoilées?

Porte ailleurs ton regard sur Dieu seul arrêté!
Rien ici-bas qui n'ait en soi sa vanité.
La gloire fuit à tire-d'aile;
Couronnes, mitres d'or, brillent, mais durent peu.
Elles ne valent pas le brin d'herbe que Dieu
Fait pour le nid de l'hirondelle!

Hélas! plus de grandeur contient plus de néant!
La bombe atteint plutôt l'obélisque géant
Que la tourelle des colombes.
C'est toujours par la mort que Dieu s'unit aux rois.
Leur couronne dorée a pour faîte sa croix,
Son temple est pavé de leurs tombes.

Quoi! hauteur de nos tours, splendeur de nos palais,
Napoléon, César, Mahomet, Périclès,
Rien qui ne tombe et ne s'efface!
Mystérieux abîme où l'esprit se confond!
A quelques pieds sous terre un silence profond,
Et tant de bruit à la surface!

30 juin 1830.

V

CE QU'ON ENTEND SUR LA MONTAGNE.

O altitudo!

Avez-vous quelquefois, calme et silencieux,
Monté sur la montagne, en présence des cieux?
Était-ce aux bords du Sund? aux côtes de Bretagne?
Aviez-vous l'océan au pied de la montagne?
Et là, penché sur l'onde et sur l'immensité,
Calme et silencieux, avez-vous écouté?

Voici ce qu'on entend : — du moins un jour qu'en rêve
Ma pensée abattit son vol sur une grève,
Et, du sommet d'un mont plongeant au gouffre amer,
Vit d'un côté la terre et de l'autre la mer,
J'écoutai, j'entendis, et jamais voix pareille
Ne sortit d'une bouche et n'émut une oreille.

Ce fut d'abord un bruit large, immense, confus,
Plus vague que le vent dans les arbres touffus,
Plein d'accords éclatants, de suaves murmures,
Doux comme un chant du soir, fort comme un choc d'armures
Quand la sourde mêlée étreint les escadrons
Et souffle, furieuse, aux bouches des clairons.
C'était une musique ineffable et profonde,
Qui, fluide, oscillait sans cesse autour du monde,
Et dans les vastes cieux, par ses flots rajeunis,
Roulait élargissant ses orbes infinis
Jusqu'au fond où son flux s'allait perdre dans l'ombre
Avec le temps, l'espace et la forme et le nombre.
Comme une autre atmosphère épars et débordé,
L'hymne éternel couvrait tout le globe inondé.
Le monde, enveloppé dans cette symphonie,

Comme il vogue dans l'air, voguait dans l'harmonie.
Et pensif, j'écoutais ces harpes de l'éther,
Perdu dans cette voix comme dans une mer.

Bientôt je distinguai, confuses et voilées,
Deux voix, dans cette voix l'une à l'autre mêlées,
De la terre et des mers s'épanchant jusqu'au ciel,
Qui chantaient à la fois le chant universel;
Et je les distinguai dans la rumeur profonde,
Comme on voit deux courants qui se croisent sous l'onde.

L'une venait des mers; chant de gloire! hymne heureux!
C'était la voix des flots qui se parlaient entre eux;
L'autre, qui s'élevait de la terre où nous sommes,
Était triste; c'était le murmure des hommes;
Et dans ce grand concert, qui chantait jour et nuit,
Chaque onde avait sa voix et chaque homme son bruit.

Or, comme je l'ai dit, l'océan magnifique
Épandait une voix joyeuse et pacifique,
Chantait comme la harpe aux temples de Sion,
Et louait la beauté de la création.
Sa clameur, qu'emportaient la brise et la rafale,
Incessamment vers Dieu montait plus triomphale,
Et chacun de ses flots que Dieu seul peut dompter,
Quand l'autre avait fini, se levait pour chanter.
Comme ce grand lion dont Daniel fut l'hôte,
L'océan par moments abaissait sa voix haute,
Et moi je croyais voir, vers le couchant en feu,
Sous sa crinière d'or passer la main de Dieu.

Cependant, à côté de l'auguste fanfare,
L'autre voix, comme un cri de coursier qui s'effare,
Comme le gond rouillé d'une porte d'enfer,
Comme l'archet d'airain sur la lyre de fer,
Grinçait; et pleurs, et cris, l'injure, l'anathème,
Refus du viatique et refus du baptême,

Et malédiction, et blasphème, et clameur,
Dans le flot tournoyant de l'humaine rumeur
Passaient, comme le soir on voit dans les vallées
De noirs oiseaux de nuit qui s'en vont par volées.
Qu'était-ce que ce bruit dont mille échos vibraient?
Hélas! c'était la terre et l'homme qui pleuraient.

Frères! de ces deux voix étranges, inouïes,
Sans cesse renaissant, sans cesse évanouies,
Qu'écoute l'Éternel durant l'éternité,
L'une disait : NATURE! et l'autre : HUMANITÉ!

Alors je méditai; car mon esprit fidèle,
Hélas! n'avait jamais déployé plus grande aile;
Dans mon ombre jamais n'avait lui tant de jour;
Et je rêvai longtemps, contemplant tour à tour,
Après l'abîme obscur que me cachait la lame,
L'autre abîme sans fond qui s'ouvrait dans mon âme.
Et je me demandai pourquoi l'on est ici,
Quel peut être après tout le but de tout ceci,
Que fait l'âme, lequel vaut mieux d'être ou de vivre,
Et pourquoi le Seigneur, qui seul lit à son livre,
Mêle éternellement dans un fatal hymen
Le chant de la nature au cri du genre humain?

27 juillet 1829.

VI

A UN VOYAGEUR.

> L'une partie du monde ne sait point comme l'autre vit et se gouverne.
>
> PHILIPPE DE COMMINES.

Ami, vous revenez d'un de ces longs voyages
Qui nous font vieillir vite, et nous changent en sages
Au sortir du berceau.
De tous les océans votre course a vu l'onde,
Hélas! et vous feriez une ceinture au monde
Du sillon du vaisseau.

Le soleil de vingt cieux a mûri votre vie.
Partout où vous mena votre inconstante envie,
Jetant et ramassant,
Pareil au laboureur qui récolte et qui sème,
Vous avez pris des lieux et laissé de vous-même
Quelque chose en passant!

Tandis que votre ami, moins heureux et moins sage,
Attendait des saisons l'uniforme passage
Dans le même horizon,
Et comme l'arbre vert qui de loin la dessine,
A sa porte effeuillant ses jours, prenait racine
Au seuil de sa maison.

Vous êtes fatigué, tant vous avez vu d'hommes!
Enfin vous revenez, las de ce que nous sommes,
Vous reposer en Dieu.
Triste, vous me contez vos courses infécondes,
Et vos pieds ont mêlé la poudre de trois mondes
Aux cendres de mon feu.

Or, maintenant, le cœur plein de choses profondes,
Des enfants dans vos mains tenant les têtes blondes,
Vous me parlez ici,
Et vous me demandez, sollicitude amère!
— Où donc ton père? où donc ton fils? où donc ta mère?
— Ils voyagent aussi!

Le voyage qu'ils font n'a ni soleil, ni lune;
Nul homme n'y peut rien porter de sa fortune,
Tant le maître est jaloux!
Le voyage qu'ils font est profond et sans bornes,
On le fait à pas lents, parmi des faces mornes,
Et nous le ferons tous!

J'étais à leur départ comme j'étais au vôtre.
En diverses saisons, tous trois, l'un après l'autre,
Ils ont pris leur essor.
Hélas! j'ai mis en terre, à cette heure suprême,
Ces têtes que j'aimais. Avare, j'ai moi-même
Enfoui mon trésor.

Je les ai vus partir. J'ai, faible et plein d'alarmes,
Vu trois fois un drap noir semé de blanches larmes
Tendre ce corridor;
J'ai sur leurs froides mains pleuré comme une femme.
Mais, le cercueil fermé, mon âme a vu leur âme
Ouvrir deux ailes d'or!

Je les ai vus partir comme trois hirondelles
Qui vont chercher bien loin des printemps plus fidèles
Et des étés meilleurs.
Ma mère vit le ciel, et partit la première,
Et son œil en mourant fut plein d'une lumière
Qu'on n'a point vue ailleurs.

Et puis mon premier-né la suivit; puis mon père,
Fier vétéran âgé de quarante ans de guerre,

Tout chargé de chevrons.
Maintenant ils sont là, tous trois dorment dans l'ombre,
Tandis que leurs esprits font le voyage sombre,
Et vont où nous irons!

Si vous voulez, à l'heure où la lune décline,
Nous monterons tous deux la nuit sur la colline
Où gisent nos aïeux.
Je vous dirai, montrant à votre vue amie
La ville morte auprès de la ville endormie :
Laquelle dort le mieux?

Venez; muets tous deux et couchés contre terre,
Nous entendrons, tandis que Paris fera taire
Son vivant tourbillon,
Ces millions de morts, moisson du fils de l'homme,
Sourdre confusément dans leurs sépulcres, comme
Le grain dans le sillon!

Combien vivent joyeux qui devaient, sœurs ou frères,
Faire un pleur éternel de quelques ombres chères!
Pouvoir des ans vainqueurs!
Les morts durent bien peu. Laissons-les sous la pierre!
Hélas! dans le cercueil ils tombent en poussière
Moins vite qu'en nos cœurs!

Voyageur! voyageur! Quelle est notre folie!
Qui sait combien de morts à chaque heure on oublie?
Des plus chers, des plus beaux?
Qui peut savoir combien toute douleur s'émousse,
Et combien sur la terre un jour d'herbe qui pousse
Efface de tombeaux?

6 juillet 1829.

VII

DICTÉ EN PRÉSENCE DU GLACIER DU RHÔNE.

Causa tangor ab omni.
OVIDE.

Souvent, quand mon esprit riche en métamorphoses
Flotte et roule endormi sur l'océan des choses,
Dieu, foyer du vrai jour qui ne luit point aux yeux,
Mystérieux soleil dont l'âme est embrasée,
Le frappe d'un rayon, et, comme une rosée,
Le ramasse et l'enlève aux cieux.

Alors, nuage errant, ma haute poésie
Vole capricieuse et sans route choisie,
De l'occident au sud, du nord à l'orient;
Et regarde, du haut des radieuses voûtes,
Les cités de la terre, et, les dédaignant toutes,
Leur jette son ombre en fuyant.

Puis, dans l'or du matin luisant comme une étoile,
Tantôt elle y découpe une frange à son voile;
Tantôt, comme un guerrier qui résonne en marchant,
Elle frappe d'éclairs la forêt qui murmure;
Et tantôt en passant rougit sa noire armure
Dans la fournaise du couchant.

Enfin sur un vieux mont, colosse à tête grise,
Sur des Alpes de neige un vent jaloux la brise.
Qu'importe! Suspendu sur l'abîme béant
Le nuage se change en un glacier sublime,
Et des mille fleurons qui hérissent sa cime,
Fait une couronne au géant!

Comme le haut cimier du mont inabordable,
Alors il dresse au loin sa crête formidable.
L'arc-en-ciel vacillant joue à son flanc d'acier;
Et, chaque soir, tandis que l'ombre en bas l'assiège,
Le soleil, ruisselant en lave sur sa neige,
Change en cratère le glacier.

Son front blanc dans la nuit semble une aube éternelle;
Le chamois effaré, dont le pied vaut une aile,
L'aigle même le craint, sombre et silencieux;
La tempête à ses pieds tourbillonne et se traîne;
L'œil ose à peine atteindre à sa face sereine,
Tant il est avant dans les cieux!

Et seul, à ces hauteurs, sans crainte et sans vertige,
Mon esprit, de la terre oubliant le prestige,
Voit le jour étoilé, le ciel qui n'est plus bleu,
Et contemple de près ces splendeurs sidérales
Dont la nuit sème au loin ses sombres cathédrales,
Jusqu'à ce qu'un rayon de Dieu

Le frappe de nouveau, le précipite, et change
Les prismes du glacier en flots mêlés de fange;
Alors il croule, alors, éveillant mille échos,
Il retombe en torrent dans l'océan du monde,
Chaos aveugle et sourd, mer immense et profonde,
Où se ressemblent tous les flots!

Au gré du divin souffle ainsi vont mes pensées,
Dans un cercle éternel incessamment poussées.
Du terrestre océan dont les flots sont amers,
Comme sous un rayon monte une nue épaisse,
Elles montent toujours vers le ciel, et sans cesse
Redescendent des cieux aux mers.

1er mai 1829.

VIII

A M. DAVID, STATUAIRE.

D'hommes tu nous fais dieux.
RÉGNIER.

Oh! que ne suis-je un de ces hommes
Qui, géants d'un siècle effacé,
Jusque dans le siècle où nous sommes
Règnent du fond de leur passé!
Que ne suis-je, prince ou poëte,
De ces mortels à haute tête,
D'un monde à la fois base et faîte,
Que leur temps ne peut contenir;
Qui, dans le calme ou dans l'orage,
Qu'on les adore ou les outrage,
Devançant le pas de leur âge,
Marchent un pied dans l'avenir!

Que ne suis-je une de ces flammes,
Un de ces pôles glorieux,
Vers qui penchent toutes les âmes,
Sur qui se fixent tous les yeux!
De ces hommes dont les statues,
Du flot des temps toujours battues,
D'un tel signe sont revêtues
Que, si le hasard les abat,
S'il les détrône de leur sphère,
Du bronze auguste on ne peut faire
Que des cloches pour la prière
Ou des canons pour le combat!

Que n'ai-je un de ces fronts sublimes,
David! Mon corps, fait pour souffrir,
Du moins sous tes mains magnanimes
Renaîtrait pour ne plus mourir!
Du haut du temple ou du théâtre,
Colosse de bronze ou d'albâtre,
Salué d'un peuple idolâtre,
Je surgirais sur la cité,
Comme un géant en sentinelle,
Couvrant la ville de mon aile,
Dans quelque attitude éternelle
De génie et de majesté!

Car c'est toi, lorsqu'un héros tombe,
Qui le relèves souverain!
Toi qui le scelles sur sa tombe
Qu'il foule avec des pieds d'airain!
Rival de Rome et de Ferrare,
Tu pétris pour le mortel rare
Ou le marbre froid de Carrare,
Ou le métal qui fume et bout.
Le grand homme au tombeau s'apaise
Quand ta main, à qui rien ne pèse,
Hors du bloc ou de la fournaise
Le jette vivant et debout!

Sans toi peut-être sa mémoire
Pâlirait d'un oubli fatal;
Mais c'est toi qui sculptes sa gloire
Visible sur un piédestal.
Ce fanal, perdu pour le monde,
Feu rampant dans la nuit profonde,
S'éteindrait, sans montrer sur l'onde
Ni les écueils ni le chemin.
C'est ton souffle qui le ranime;

IMPRIMERIE NATIONALE

C'est toi qui, sur le sombre abîme,
Dresses le colosse sublime
Qui prend le phare dans sa main.

Lorsqu'à tes yeux une pensée
Sous les traits d'un grand homme a lui,
Tu la fais marbre, elle est fixée,
Et les peuples disent : C'est lui!
Mais avant d'être pour la foule,
Longtemps dans ta tête elle roule
Comme une flamboyante houle
Au fond du volcan souterrain;
Loin du grand jour qui la réclame
Tu la fais bouillir dans ton âme;
Ainsi de ses langues de flamme
Le feu saisit l'urne d'airain.

Va! que nos villes soient remplies
De tes colosses radieux!
Qu'à jamais tu te multiplies
Dans un peuple de demi-dieux!
Fais de nos cités des Corinthes!
Oh! ta pensée a des étreintes
Dont l'airain garde les empreintes,
Dont le granit s'enorgueillit!
Honneur au sol que ton pied foule!
Un métal dans tes veines coule;
Ta tête ardente est un grand moule
D'où l'idée en bronze jaillit!

Bonaparte eût voulu renaître
De marbre et géant sous ta main;
Cromwell, son aïeul et son maître,
T'eût livré son front surhumain;

Ton bras eût sculpté pour l'Espagne
Charles-Quint; pour nous, Charlemagne,
Un pied sur l'hydre d'Allemagne,
L'autre sur Rome aux sept coteaux;
Au sépulcre prêt à descendre,
César t'eût confié sa cendre;
Et c'est toi qu'eût pris Alexandre
Pour lui tailler le mont Athos!

28 juillet 1828.

IX

A M. DE LAMARTINE.

Te referent fluctus.

HORACE.

Naguère une même tourmente,
Ami, battait nos deux esquifs;
Une même vague écumante
Nous jetait aux mêmes récifs;
Les mêmes haines débordées
Gonflaient sous nos nefs inondées
Leurs flots toujours multipliés,
Et, comme un océan qui roule,
Toutes les têtes de la foule
Hurlaient à la fois sous nos pieds!

Qu'allais-je faire en cet orage,
Moi qui m'échappais du berceau?
Moi qui vivais d'un peu d'ombrage
Et d'un peu d'air, comme l'oiseau?
A cette mer qui le repousse
Pourquoi livrer mon nid de mousse
Où le jour n'osait pénétrer?
Pourquoi donner à la rafale
Ma belle robe nuptiale
Comme une voile à déchirer?

C'est que, dans mes songes de flamme,
C'est que, dans mes rêves d'enfant,
J'avais toujours présents à l'âme
Ces hommes au front triomphant,

Qui, tourmentés d'une autre terre,
En ont deviné le mystère
Avant que rien en soit venu,
Dont la tête au ciel est tournée,
Dont l'âme, boussole obstinée,
Toujours cherche un pôle inconnu.

Ces Gamas, en qui rien n'efface
Leur indomptable ambition,
Savent qu'on n'a vu qu'une face
De l'immense création.
Ces Colombs, dans leur main profonde,
Pèsent la terre et pèsent l'onde
Comme à la balance du ciel,
Et, voyant d'en haut toute cause,
Sentent qu'il manque quelque chose
A l'équilibre universel.

Ce contre-poids qui se dérobe,
Ils le chercheront, ils iront;
Ils rendront sa ceinture au globe,
A l'univers son double front.
Ils partent, on plaint leur folie.
L'onde les emporte; on oublie
Le voyage et le voyageur... —
Tout à coup de la mer profonde
Ils ressortent avec leur monde,
Comme avec sa perle un plongeur!

Voilà quelle était ma pensée.
Quand sur le flot sombre et grossi
Je risquai ma nef insensée,
Moi, je cherchais un monde aussi!
Mais, à peine loin du rivage,
J'ai vu sur l'océan sauvage
Commencer dans un tourbillon

Cette lutte qui me déchire
Entre les voiles du navire
Et les ailes de l'aquilon.

C'est alors qu'en l'orage sombre
J'entrevis ton mât glorieux
Qui, bien avant le mien, dans l'ombre,
Fatiguait l'autan furieux.
Alors, la tempête était haute,
Nous combattîmes côte à côte,
Tous deux, moi barque, toi vaisseau,
Comme le frère auprès du frère,
Comme le nid auprès de l'aire,
Comme auprès du lit le berceau!

L'autan criait dans nos antennes,
Le flot lavait nos ponts mouvants,
Nos banderoles incertaines
Frissonnaient au souffle des vents.
Nous voyions les vagues humides,
Comme des cavales numides,
Se dresser, hennir, écumer;
L'éclair, rougissant chaque lame,
Mettait des crinières de flamme
A tous ces coursiers de la mer.

Nous, échevelés dans la brume,
Chantant plus haut dans l'ouragan,
Nous admirions la vaste écume
Et la beauté de l'océan.
Tandis que la foudre sublime
Planait tout en feu sur l'abîme,
Nous chantions, hardis matelots,
La laissant passer sur nos têtes,
Et, comme l'oiseau des tempêtes,
Tremper ses ailes dans les flots.

Échangeant nos signaux fidèles
Et nous saluant de la voix,
Pareils à deux sœurs hirondelles,
Nous voulions, tous deux à la fois,
Doubler le même promontoire,
Remporter la même victoire,
Dépasser le siècle en courroux;
Nous tentions le même voyage;
Nous voyions surgir dans l'orage
Le même Adamastor jaloux!

Bientôt la nuit toujours croissante,
Ou quelque vent qui t'emportait,
M'a dérobé ta nef puissante
Dont l'ombre auprès de moi flottait.
Seul je suis resté sous la nue.
Depuis, l'orage continue,
Le temps est noir, le vent mauvais;
L'ombre m'enveloppe et m'isole,
Et, si je n'avais ma boussole,
Je ne saurais pas où je vais.

Dans cette tourmente fatale
J'ai passé les nuits et les jours,
J'ai pleuré la terre natale,
Et mon enfance et mes amours.
Si j'implorais le flot qui gronde,
Toutes les cavernes de l'onde
Se rouvraient jusqu'au fond des mers;
Si j'invoquais le ciel, l'orage,
Avec plus de bruit et de rage,
Secouait sa gerbe d'éclairs.

Longtemps, laissant le vent bruire,
Je t'ai cherché, criant ton nom.

Voici qu'enfin je te vois luire
A la cime de l'horizon.
Mais ce n'est plus la nef ployée,
Battue, errante, foudroyée
Sous tous les caprices des cieux,
Rêvant d'idéales conquêtes,
Risquant à travers les tempêtes
Un voyage mystérieux.

C'est un navire magnifique
Bercé par le flot souriant,
Qui, sur l'océan pacifique,
Vient du côté de l'orient.
Toujours en avant de sa voile
On voit cheminer une étoile
Qui rayonne à l'œil ébloui;
Jamais on ne le voit éclore
Sans une étincelante aurore
Qui se lève derrière lui.

Le ciel serein, la mer sereine
L'enveloppent de tous côtés;
Par ses mâts et par sa carène
Il plonge aux deux immensités.
Le flot s'y brise en étincelles;
Ses voiles sont comme des ailes
Au souffle qui vient les gonfler;
Il vogue, il vogue vers la plage,
Et, comme le cygne qui nage,
On sent qu'il pourrait s'envoler.

Le peuple, auquel il se révèle
Comme une blanche vision,
Roule, prolonge, et renouvelle
Une immense acclamation.
La foule inonde au loin la rive.

Oh! dit-elle, il vient, il arrive!
Elle l'appelle avec des pleurs,
Et le vent porte au beau navire,
Comme à Dieu l'encens et la myrrhe,
L'haleine de la terre en fleurs!

Oh! rentre au port, esquif sublime!
Jette l'ancre loin des frimas!
Vois cette couronne unanime
Que la foule attache à tes mâts!
Oublie et l'onde et l'aventure,
Et le labeur de la mâture,
Et le souffle orageux du nord;
Triomphe à l'abri des naufrages,
Et ris-toi de tous les orages
Qui rongent les chaînes du port!

Tu reviens de ton Amérique!
Ton monde est trouvé! — Sur les flots
Ce monde, à ton souffle lyrique,
Comme un œuf sublime est éclos!
C'est un univers qui s'éveille!
Une création pareille
A celle qui rayonne au jour!
De nouveaux infinis qui s'ouvrent!
Un de ces mondes que découvrent
Ceux qui de l'âme ont fait le tour!

Tu peux dire à qui doute encore :
« J'en viens! j'en ai cueilli ce fruit.
Votre aurore n'est pas l'aurore,
Et votre nuit n'est pas la nuit.
Votre soleil ne vaut pas l'autre.
Leur jour est plus bleu que le vôtre.
Dieu montre sa face en leur ciel.
J'ai vu luire une croix d'étoiles

Clouée à leurs nocturnes voiles
Comme un labarum éternel. »

Tu dirais la verte savane,
Les hautes herbes des déserts,
Et les bois dont le zéphyr vanne
Toutes les graines dans les airs;
Les grandes forêts inconnues;
Les caps d'où s'envolent les nues
Comme l'encens des saints trépieds;
Les fruits de lait et d'ambroisie,
Et les mines de poésie
Dont tu jettes l'or à leurs pieds.

Et puis encor tu pourrais dire,
Sans épuiser ton univers,
Ses monts d'agate et de porphyre,
Ses fleuves qui noieraient leurs mers;
De ce monde, né de la veille,
Tu peindrais la beauté vermeille,
Terre vierge et féconde à tous,
Patrie où rien ne nous repousse;
Et ta voix magnifique et douce
Les ferait tomber à genoux.

Désormais, à tous tes voyages
Vers ce monde trouvé par toi,
En foule ils courront aux rivages
Comme un peuple autour de son roi.
Mille acclamations sur l'onde
Suivront longtemps ta voile blonde
Brillante en mer comme un fanal,
Salueront le vent qui t'enlève,
Puis sommeilleront sur la grève
Jusqu'à ton retour triomphal.

Ah! soit qu'au port ton vaisseau dorme,
Soit qu'il se livre sans effroi
Aux baisers de la mer difforme
Qui hurle béante sous moi,
De ta sérénité sublime
Regarde parfois dans l'abîme,
Avec des yeux de pleurs remplis,
Ce point noir dans ton ciel limpide,
Ce tourbillon sombre et rapide
Qui roule une voile en ses plis.

C'est mon tourbillon, c'est ma voile!
C'est l'ouragan qui, furieux,
A mesure éteint chaque étoile
Qui se hasarde dans mes cieux!
C'est la tourmente qui m'emporte!
C'est la nuée ardente et forte
Qui se joue avec moi dans l'air,
Et tournoyant comme une roue,
Fait étinceler sur ma proue
Le glaive acéré de l'éclair!

Alors, d'un cœur tendre et fidèle,
Ami, souviens-toi de l'ami
Que toujours poursuit à coups d'aile
Le vent dans ta voile endormi.
Songe que du sein de l'orage
Il t'a vu surgir au rivage
Dans un triomphe universel,
Et qu'alors il levait la tête,
Et qu'il oubliait sa tempête
Pour chanter l'azur de ton ciel!

Et si mon invisible monde
Toujours à l'horizon me fuit,

Si rien ne germe dans cette onde
Que je laboure jour et nuit,
Si mon navire de mystère
Se brise à cette ingrate terre
Que cherchent mes yeux obstinés,
Pleure, ami, mon ombre jalouse!
Colomb doit plaindre La Pérouse.
Tous deux étaient prédestinés!

20 juin 1830.

X

Æstuat infelix.

Un jour au mont Atlas les collines jalouses
Dirent : — Vois nos prés verts, vois nos fraîches pelouses
Où vient la jeune fille, errante en liberté,
Chanter, rire, et rêver apres qu'elle a chanté;
Nos pieds que l'océan baise en grondant à peine,
Le sauvage océan! notre tête sereine,
A qui l'été de flamme et la rosée en pleurs
Font tant épanouir de couronnes de fleurs!

Mais toi, géant! — d'où vient que sur ta tête chauve
Planent incessamment des aigles à l'œil fauve?
Qui donc, comme une branche où l'oiseau fait son nid,
Courbe ta large épaule et ton dos de granit?
Pourquoi dans tes flancs noirs tant d'abîmes pleins d'ombre?
Quel orage éternel te bat d'un éclair sombre?
Qui t'a mis tant de neige et de rides au front?
Et ce front, où jamais printemps ne souriront,
Qui donc le courbe ainsi? quelle sueur l'inonde?... —

Atlas leur répondit : — C'est que je porte un monde.

24 avril 1830.

XI

A LORD BYRON, EN 1811.

DÉDAIN.

Yo contra todos y todos contra yo.
Romance de Viejo Arias.

I

Qui peut savoir combien de jalouses pensées,
De haines, par l'envie en tous lieux ramassées,
De sourds ressentiments, d'inimitiés sans frein,
D'orages à courber les plus sublimes têtes,
Combien de passions, de fureurs, de tempêtes,
Grondent autour de toi, jeune homme au front serein!

Tu ne le sais pas, toi! — Car tandis qu'à ta base
La gueule des serpents s'élargit et s'écrase,
Tandis que ces rivaux, que tu croyais meilleurs,
Vont t'assiégeant en foule, ou dans la nuit secrète
Creusent maint piège infâme à ta marche distraite,
Pensif, tu regardes ailleurs!

Ou si parfois leurs cris montent jusqu'à ton âme,
Si ta colère, ouvrant ses deux ailes de flamme,
Veut foudroyer leur foule acharnée à ton nom,
Avant que le volcan n'ait trouvé son issue,
Avant que tu n'aies mis la main à ta massue,
Tu te prends à sourire et tu dis : A quoi bon?

Puis voilà que revient ta chère rêverie,
Famille, enfance, amour, Dieu, liberté, patrie;

La lyre à réveiller; la scène à rajeunir;
Napoléon, ce dieu dont tu seras le prêtre;
Les grands hommes, mépris du temps qui les voit naître,
Religion de l'avenir.

II

Allez donc! ennemis de son nom! foule vaine!
Autour de son génie épuisez votre haleine!
Recommencez toujours! ni trêve, ni remord.
Allez, recommencez, veillez, et sans relâche
Roulez votre rocher, refaites votre tâche,
Envieux! — Lui poëte, il chante, il rêve, il dort.

Votre voix, qui s'aiguise et vibre comme un glaive,
N'est qu'une voix de plus dans le bruit qu'il soulève.
La gloire est un concert de mille échos épars,
Chœurs de démons, accords divins, chants angéliques,
Pareil au bruit que font dans les places publiques
Une multitude de chars.

Il ne vous connaît pas. — Il dit par intervalles
Qu'il faut aux jours d'été l'aigre cri des cigales,
L'épine à mainte fleur; que c'est le sort commun;
Que ce serait pitié d'écraser la cigale;
Que le trop bien est mal! que la rose au Bengale
Pour être sans épine est aussi sans parfum.

Et puis, qu'importe! amis, ennemis, tout s'écoule.
C'est au même tombeau que va toute la foule.
Rien ne touche un esprit que Dieu même a saisi.
Trônes, sceptres, lauriers, temples, chars de victoire,
On ferait à des rois des couronnes de gloire
De tout ce qu'il dédaigne ici!

Que lui font donc ces cris où votre voix s'enroue?
Que sert au flot amer d'écumer sur la proue?
Il ignore vos noms, il n'en a point souci,
Et quand, pour ébranler l'édifice qu'il fonde,
La sueur de vos fronts ruisselle et vous inonde,
Il ne sait même pas qui vous fatigue ainsi.

III

Puis, quand il le voudra, scribes, docteurs, poëtes,
Il sait qu'il peut, d'un souffle, en vos bouches muettes
Éteindre vos clameurs,
Et qu'il emportera toutes vos voix ensemble
Comme le vent de mer emporte où bon lui semble
La chanson des rameurs!

En vain vos légions l'environnent sans nombre,
Il n'a qu'à se lever pour couvrir de son ombre
A la fois tous vos fronts;
Il n'a qu'à dire un mot pour couvrir vos voix grêles,
Comme un char en passant couvre le bruit des ailes
De mille moucherons.

Quand il veut, vos flambeaux, sublimes auréoles
Dont vous illuminez vos temples, vos idoles,
Vos dieux, votre foyer,
Phares éblouissants, clartés universelles,
Pâlissent à l'éclat des moindres étincelles
Du pied de son coursier!

26 avril 1830.

XII

In God is all.

Devise des Saloum.

O toi qui si longtemps vis luire à mon côté
Le jour égal et pur de la prospérité,
Toi qui, lorsque mon âme allait de doute en doute,
Et comme un voyageur te demandait sa route,
Endormis sur ton sein mes rêves ténébreux,
Et pour toute raison disais : Soyons heureux!
Hélas! ô mon amie, hélas! voici que l'ombre
Envahit notre ciel, et que la vie est sombre;
Voici que le malheur s'épanche lentement
Sur l'azur radieux de notre firmament;
Voici qu'à nos regards s'obscurcit et recule
Notre horizon, perdu dans un noir crépuscule;
Or, dans ce ciel, où va la nuit se propageant,
Comme un œil lumineux, vivant, intelligent,
Vois-tu briller là-bas cette profonde étoile?
Des mille vérités que le bonheur nous voile,
C'est une qui paraît! c'est la première encor
Qui nous ait éblouis de sa lumière d'or!
Notre ciel, que déjà le sombre deuil réclame,
N'a plus assez d'éclat pour cacher cette flamme,
Et du sud, du couchant, ou du septentrion,
Chaque ombre qui survient donne à l'astre un rayon.
Et plus viendra la nuit, et plus, à plis funèbres,
S'épaissiront sur nous son deuil et ses ténèbres,
Plus, dans ce ciel sublime, à nos yeux enchantés,
En foule apparaîtront de splendides clartés!
Plus nous verrons dans l'ombre, où leur loi les rassemble,
Toutes les vérités étinceler ensemble,
Et graviter autour d'un centre impérieux,
Et rompre et renouer leur chœur mystérieux!

IMPRIMERIE NATIONALE.

Cette fatale nuit, que le malheur amène,
Fait voir plus clairement la destinée humaine,
Et montre à ses deux bouts, écrits en traits de feu,
Ces mots : Âme immortelle! éternité de Dieu!

Car tant que luit le jour, de son soleil de flamme
Il accable nos yeux, il aveugle notre âme,
Et nous nous reposons dans un doute serein
Sans savoir si le ciel est d'azur ou d'airain.
Mais la nuit rend aux cieux leurs étoiles, leurs gloires,
Candélabres que Dieu pend à leurs voûtes noires.
L'œil dans leurs profondeurs découvre à chaque pas
Mille mondes nouveaux qu'il ne soupçonnait pas,
Soleils plus flamboyants, plus chevelus dans l'ombre,
Qu'en l'abîme sans fin il voit luire sans nombre!

9 août 1829.

XIII

Quot libras in duce summo ?

JUVÉNAL.

C'est une chose grande et que tout homme envie
D'avoir un lustre en soi qu'on épand sur sa vie,
D'être choisi d'un peuple à venger son affront,
De ne point faire un pas qui n'ait trace en l'histoire,
Ou de chanter les yeux au ciel, et que la gloire
Fasse avec un regard reluire votre front.

Il est beau de courir par la terre usurpée,
Disciplinant les rois du plat de son épée,
D'être Napoléon, l'empereur radieux;
D'être Dante, à son nom rendant les voix muettes.
Sans doute ils sont heureux les héros, les poëtes,
Ceux que le bras fait rois, ceux que l'esprit fait dieux!

Il est beau, conquérant, législateur, prophète,
De marcher, dépassant les hommes de la tête ;
D'être en la nuit de tous un éclatant flambeau;
Et que de vos vingt ans vingt siècles se souviennent!...
— Voilà ce que je dis : puis des pitiés me viennent
Quand je pense à tous ceux qui sont dans le tombeau!

16 juillet 1829.

XIV

Oh primavera! gioventù dell' anno!
Oh gioventù, primavera della vita!

O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse,
C'est donc vous! Je m'enivre encore à votre ivresse;
Je vous lis à genoux.
Souffrez que pour un jour je reprenne votre âge!
Laissez-moi me cacher, moi, l'heureux et le sage,
Pour pleurer avec vous!

J'avais donc dix-huit ans! j'étais donc plein de songes!
L'espérance en chantant me berçait de mensonges.
Un astre m'avait lui!
J'étais un dieu pour toi qu'en mon cœur seul je nomme!
J'étais donc cet enfant, hélas! devant qui l'homme
Rougit presque aujourd'hui!

O temps de rêverie, et de force, et de grâce!
Attendre tous les soirs une robe qui passe!
Baiser un gant jeté!
Vouloir tout de la vie, amour, puissance et gloire!
Être pur, être fier, être sublime, et croire
A toute pureté!

A présent, j'ai senti, j'ai vu, je sais. — Qu'importe
Si moins d'illusions viennent ouvrir ma porte
Qui gémit en tournant!
Oh! que cet âge ardent, qui me semblait si sombre,
A côté du bonheur qui m'abrite à son ombre,
Rayonne maintenant!

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite, et vous être éloignées,

Me croyant satisfait?
Hélas! pour revenir m'apparaître si belles,
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait?

Oh! quand ce doux passé, quand cet âge sans tache,
Avec sa robe blanche où notre amour s'attache,
Revient dans nos chemins,
On s'y suspend, et puis que de larmes amères
Sur les lambeaux flétris de vos jeunes chimères
Qui vous restent aux mains!

Oublions! oublions! Quand la jeunesse est morte,
Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte
A l'horizon obscur.
Rien ne reste de nous; notre œuvre est un problème.
L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
Son ombre sur le mur!

Mai 1830.

XV

Sinite parvulos venire ad me.
JÉSUS.

Laissez. — Tous ces enfants sont bien là. — Qui vous dit
Que la bulle d'azur que mon souffle agrandit
A leur souffle indiscret s'écroule?
Qui vous dit que leurs voix, leurs pas, leurs jeux, leurs cris,
Effarouchent la muse et chassent les péris?... —
Venez, enfants, venez en foule!

Venez autour de moi. Riez, chantez, courez!
Votre œil me jettera quelques rayons dorés,
Votre voix charmera mes heures.
C'est la seule en ce monde où rien ne nous sourit
Qui vienne du dehors sans troubler dans l'esprit
Le chœur des voix intérieures!

Fâcheux! qui les vouliez écarter! — Croyez-vous
Que notre cœur n'est pas plus serein et plus doux
Au sortir de leurs jeunes rondes?
Croyez-vous que j'ai peur quand je vois au milieu
De mes rêves rougis ou de sang ou de feu
Passer toutes ces têtes blondes?

La vie est-elle donc si charmante à vos yeux
Qu'il faille préférer à tout ce bruit joyeux
Une maison vide et muette?
N'ôtez pas, la pitié même vous le défend,
Un rayon de soleil, un sourire d'enfant,
Au ciel sombre, au cœur du poëte!

— Mais ils s'effaceront à leurs bruyants ébats
Ces mots sacrés que dit une muse tout bas,

Ces chants purs où l'âme se noie?... —
Eh! que m'importe à moi, muse, chants, vanité,
Votre gloire perdue et l'immortalité,
Si j'y gagne une heure de joie!

La belle ambition et le rare destin!
Chanter! toujours chanter pour un écho lointain,
Pour un vain bruit qui passe et tombe!
Vivre abreuvé de fiel, d'amertume et d'ennuis!
Expier dans ses jours les rêves de ses nuits!
Faire un avenir à sa tombe!

Oh! que j'aime bien mieux ma joie et mon plaisir,
Et toute ma famille avec tout mon loisir,
Dût la gloire ingrate et frivole,
Dussent mes vers, troublés de ces ris familiers,
S'enfuir, comme devant un essaim d'écoliers
Une troupe d'oiseaux s'envole!

Mais non. Au milieu d'eux rien ne s'évanouit.
L'orientale d'or plus riche épanouit
Ses fleurs peintes et ciselées,
La ballade est plus fraîche, et dans le ciel grondant
L'ode ne pousse pas d'un souffle moins ardent
Le groupe des strophes ailées.

Je les vois reverdir dans leurs jeux éclatants,
Mes hymnes, parfumés comme un champ de printemps.
O vous, dont l'âme est épuisée,
O mes amis! l'enfance aux riantes couleurs
Donne la poésie à nos vers, comme aux fleurs
L'aurore donne la rosée.

Venez, enfants! — A vous jardins, cours, escaliers!
Ébranlez et planchers, et plafonds, et piliers!
Que le jour s'achève ou renaisse,
Courez et bourdonnez comme l'abeille aux champs!

Ma joie et mon bonheur et mon âme et mes chants
Iront où vous irez, jeunesse!

Il est pour les cœurs sourds aux vulgaires clameurs
D'harmonieuses voix, des accords, des rumeurs,
Qu'on n'entend que dans les retraites,
Notes d'un grand concert interrompu souvent,
Vents, flots, feuilles des bois, bruits dont l'âme en rêvant
Se fait des musiques secrètes.

Moi, quel que soit le monde et l'homme et l'avenir,
Soit qu'il faille oublier ou se ressouvenir,
Que Dieu m'afflige ou me console,
Je ne veux habiter la cité des vivants
Que dans une maison qu'une rumeur d'enfants
Fasse toujours vivante et folle.

De même, si jamais enfin je vous revois,
Beau pays dont la langue est faite pour ma voix,
Dont mes yeux aimaient les campagnes,
Bords où mes pas enfants suivaient Napoléon,
Fortes villes du Cid! ô Valence, ô Léon,
Castille, Aragon, mes Espagnes!

Je ne veux traverser vos plaines, vos cités,
Franchir vos ponts d'une arche entre deux monts jetés,
Voir vos palais romains ou maures,
Votre Guadalquivir qui serpente et s'enfuit,
Que dans ces chars dorés qu'emplissent de leur bruit
Les grelots des mules sonores.

11 mai 1830.

XVI

Where should I steer?

BYRON.

Quand le livre où s'endort chaque soir ma pensée,
Quand l'air de la maison, les soucis du foyer,
Quand le bourdonnement de la ville insensée
Où toujours on entend quelque chose crier,

Quand tous ces mille soins de misère ou de fête
Qui remplissent nos jours, cercle aride et borné,
Ont tenu trop longtemps, comme un joug sur ma tête,
Le regard de mon âme à la terre tourné;

Elle s'échappe enfin, va, marche, et dans la plaine
Prend le même sentier qu'elle prendra demain,
Qui l'égare au hasard et toujours la ramène,
Comme un coursier prudent qui connaît le chemin.

Elle court aux forêts où dans l'ombre indécise
Flottent tant de rayons, de murmures, de voix,
Trouve la rêverie au premier arbre assise,
Et toutes deux s'en vont ensemble dans les bois!

27 juin 1830.

XVII

Flebile nescio quid.
OVIDE.

Oh! pourquoi te cacher? Tu pleurais seule ici.
Devant tes yeux rêveurs qui donc passait ainsi?
Quelle ombre flottait dans ton âme?
Était-ce long regret ou noir pressentiment,
Ou jeunes souvenirs dans le passé dormant,
Ou vague faiblesse de femme?

Voyais-tu fuir déjà l'amour et ses douceurs,
Ou les illusions, toutes ces jeunes sœurs
Qui le matin, devant nos portes,
Dans l'avenir sans borne ouvrant mille chemins,
Dansent, des fleurs au front et les mains dans les mains,
Et bien avant le soir sont mortes?

Ou bien te venait-il des tombeaux endormis
Quelque ombre douloureuse avec des traits amis,
Te rappelant le peu d'années,
Et demandant tout bas quand tu viendrais le soir
Prier devant ces croix de pierre ou de bois noir
Où pendent tant de fleurs fanées?

Mais non, ces visions ne te poursuivaient pas.
Il suffit pour pleurer de songer qu'ici-bas
Tout miel est amer, tout ciel sombre,
Que toute ambition trompe l'effort humain,
Que l'espoir est un leurre, et qu'il n'est pas de main
Qui garde l'onde ou prenne l'ombre.

Toujours ce qui là-bas vole au gré du zéphyr
Avec des ailes d'or, de pourpre et de saphir
Nous fait courir et nous devance;
Mais adieu l'aile d'or, pourpre, émail, vermillon,
Quand l'enfant a saisi le frêle papillon,
Quand l'homme a pris son espérance!

Pleure. Les pleurs vont bien, même au bonheur; tes chants
Sont plus doux dans les pleurs, tes yeux purs et touchants
Sont plus beaux quand tu les essuies.
L'été, quand il a plu, le champ est plus vermeil,
Et le ciel fait briller plus frais au beau soleil
Son azur lavé par les pluies.

Pleure comme Rachel, pleure comme Sara.
On a toujours souffert ou bien on souffrira.
Malheur aux insensés qui rient!
Le Seigneur nous relève alors que nous tombons;
Car il préfère encor les malheureux aux bons,
Ceux qui pleurent à ceux qui prient.

Pleure afin de savoir! Les larmes sont un don.
Souvent les pleurs, après l'erreur et l'abandon,
Raniment nos forces brisées.
Souvent l'âme, sentant, au doute qui s'enfuit,
Qu'un jour intérieur se lève dans sa nuit,
Répand de ces douces rosées.

Pleure! mais, tu fais bien, cache-toi pour pleurer.
Aie un asile en toi. Pour t'en désaltérer,
Pour les savourer avec charmes,
Sous le riche dehors de ta prospérité,
Dans le fond de ton cœur, comme un fruit pour l'été,
Mets à part ton trésor de larmes.

Car la fleur, qui s'ouvrit avec l'aurore en pleurs,
Et qui fait à midi de ses belles couleurs
Admirer la splendeur timide,
Sous ses corolles d'or, loin des yeux importuns,
Au fond de ce calice où sont tous ses parfums,
Souvent cache une perle humide!

Juin 1830.

XVIII

Sed satis est jam posse mori.
LUCAIN.

Où donc est le bonheur? disais-je. — Infortuné!
Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné.

Naître, et ne pas savoir que l'enfance éphémère,
Ruisseau de lait qui fuit sans une goutte amère,
Est l'âge du bonheur, et le plus beau moment
Que l'homme, ombre qui passe, ait sous le firmament!

Plus tard, aimer, garder dans son cœur de jeune homme
Un nom mystérieux que jamais on ne nomme,
Glisser un mot furtif dans une tendre main,
Aspirer aux douceurs d'un ineffable hymen,
Envier l'eau qui fuit, le nuage qui vole,
Sentir son cœur se fondre au son d'une parole,
Connaître un pas qu'on aime et que jaloux on suit,
Rêver le jour, brûler et se tordre la nuit,
Pleurer surtout cet âge où sommeillent les âmes,
Toujours souffrir; parmi tous les regards de femmes,
Tous les buissons d'avril, les feux du ciel vermeil,
Ne chercher qu'un regard, qu'une fleur, qu'un soleil!

Puis effeuiller en hâte et d'une main jalouse
Les boutons d'orangers sur le front de l'épouse;
Tout sentir, être heureux, et pourtant, insensé!
Se tourner presque en pleurs vers le malheur passé;
Voir aux feux de midi, sans espoir qu'il renaisse,
Se faner son printemps, son matin, sa jeunesse,
Perdre l'illusion, l'espérance, et sentir
Qu'on vieillit au fardeau croissant du repentir;
Effacer de son front des taches et des rides;

S'éprendre d'art, de vers, de voyages arides,
De cieux lointains, de mers où s'égarent nos pas,
Redemander cet âge où l'on ne dormait pas;
Se dire qu'on était bien malheureux, bien triste,
Bien fou, que maintenant on respire, on existe,
Et, plus vieux de dix ans, s'enfermer tout un jour
Pour relire avec pleurs quelques lettres d'amour!

Vieillir enfin, vieillir! comme des fleurs fanées
Voir blanchir nos cheveux et tomber nos années,
Rappeler notre enfance et nos beaux jours flétris,
Boire le reste amer de ces parfums aigris,
Être sage, et railler l'amant et le poëte,
Et, lorsque nous touchons à la tombe muette,
Suivre en les rappelant d'un œil mouillé de pleurs
Nos enfants qui déjà sont tournés vers les leurs!

Ainsi l'homme, ô mon Dieu! marche toujours plus sombre
Du berceau qui rayonne au sépulcre plein d'ombre.

C'est donc avoir vécu! c'est donc avoir été!
Dans la joie et l'amour et la félicité
C'est avoir eu sa part! et se plaindre est folie.
Voilà de quel nectar la coupe était remplie!

Hélas! naître pour vivre en désirant la mort!
Grandir en regrettant l'enfance où le cœur dort,
Vieillir en regrettant la jeunesse ravie,
Mourir en regrettant la vieillesse et la vie!

Où donc est le bonheur, disais-je? — Infortuné!
Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné!

28 mai 1830.

XIX

Le toit s'égaye et rit.
ANDRÉ CHÉNIER.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris. Son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poëtes, de l'âme
Qui s'élève en priant;
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie
Et les poëtes saints! la grave causerie
S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux.

Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine

Quand vous la respirez;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés!

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange,
Tête sacrée! enfant aux cheveux blonds! bel ange
A l'auréole d'or!

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche,
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor vous regardez le monde.
Double virginité! corps où rien n'est immonde,
Âme où rien n'est impur!

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers!

Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur! l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

18 mai 1830.

XX

Beau, frais, souriant d'aise à cette vie amère.

SAINTE-BEUVE.

Dans l'alcôve sombre,
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel.
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close,
S'ouvre pour le ciel.

Il fait bien des rêves.
Il voit par moments
Le sable des grèves
Plein de diamants;
Des soleils de flammes,
Et de belles dames
Qui portent des âmes
Dans leurs bras charmants.

Songe qui l'enchante!
Il voit des ruisseaux.
Une voix qui chante
Sort du fond des eaux.
Ses sœurs sont plus belles.
Son père est près d'elles.
Sa mère a des ailes
Comme les oiseaux.

Il voit mille choses
Plus belles encor;

IMPRIMERIE NATIONALE.

Des lys et des roses
Plein le corridor;
Des lacs de délice
Où le poisson glisse,
Où l'onde se plisse
A des roseaux d'or.

Enfant, rêve encore!
Dors, ô mes amours!
Ta jeune âme ignore
Où s'en vont tes jours.
Comme une algue morte
Tu vas, que t'importe!
Le courant t'emporte,
Mais tu dors toujours!

Sans soin, sans étude,
Tu dors en chemin;
Et l'inquiétude,
A la froide main,
De son ongle aride
Sur ton front candide
Qui n'a point de ride,
N'écrit pas : Demain!

Il dort, innocence!
Les anges sereins
Qui savent d'avance
Le sort des humains,
Le voyant sans armes,
Sans peur, sans alarmes,
Baisent avec larmes
Ses petites mains.

Leurs lèvres effleurent
Ses lèvres de miel.
L'enfant voit qu'ils pleurent

Et dit : Gabriel!
Mais l'ange le touche,
Et, berçant sa couche,
Un doigt sur sa bouche,
Lève l'autre au ciel!

Cependant sa mère,
Prompte à le bercer,
Croit qu'une chimère
Le vient oppresser.
Fière, elle l'admire,
L'entend qui soupire,
Et le fait sourire
Avec un baiser.

10 novembre 1831.

XXI

Πᾶν μοι συναρμόζει, ὁ σοι εἰ ἁρμόστον ἐστί, ὦ κόσμε· οὐδέν μοι πρόωρον, οὐδὲ ὄψιμον, τὸ σοὶ εὔκαιρον· πᾶν καρπός, ὁ φέρουσιν αἱ σαὶ ὧραι, ὦ φύσις· ἐκ σοῦ παντα, ἐν σοὶ πάντα, εἰς σὲ πάντα.

MARC-AURÈLE.

Parfois, lorsque tout dort, je m'assieds plein de joie
Sous le dôme étoilé qui sur nos fronts flamboie;
J'écoute si d'en haut il tombe quelque bruit;
Et l'heure vainement me frappe de son aile
Quand je contemple, ému, cette fête éternelle
Que le ciel rayonnant donne au monde la nuit.

Souvent alors j'ai cru que ces soleils de flamme
Dans ce monde endormi n'échauffaient que mon âme;
Qu'à les comprendre seul j'étais prédestiné;
Que j'étais, moi, vaine ombre obscure et taciturne,
Le roi mystérieux de la pompe nocturne;
Que le ciel pour moi seul s'était illuminé!

Novembre 1829.

XXII

A UNE FEMME.

C'est une âme charmante.
DIDEROT.

Enfant! si j'étais roi, je donnerais l'empire,
Et mon char, et mon sceptre, et mon peuple à genoux,
Et ma couronne d'or, et mes bains de porphyre,
Et mes flottes, à qui la mer ne peut suffire,
Pour un regard de vous!

Si j'étais Dieu, la terre et l'air avec les ondes,
Les anges, les démons courbés devant ma loi,
Et le profond chaos aux entrailles fécondes,
L'éternité, l'espace, et les cieux, et les mondes,
Pour un baiser de toi!

8 mai 1829.

XXIII

Quien no ama, no vive.

Oh! qui que vous soyez, jeune ou vieux, riche ou sage,
Si jamais vous n'avez épié le passage,
Le soir, d'un pas léger, d'un pas mélodieux,
D'un voile blanc qui glisse et fuit dans les ténèbres,
Et, comme un météore au sein des nuits funèbres,
Vous laisse dans le cœur un sillon radieux;

Si vous ne connaissez que pour l'entendre dire
Au poëte amoureux qui chante et qui soupire,
Ce suprême bonheur qui fait nos jours dorés,
De posséder un cœur sans réserve et sans voiles,
De n'avoir pour flambeaux, de n'avoir pour étoiles,
De n'avoir pour soleils que deux yeux adorés;

Si vous n'avez jamais attendu, morne et sombre,
Sous les vitres d'un bal qui rayonne dans l'ombre,
L'heure où pour le départ les portes s'ouvriront,
Pour voir votre beauté, comme un éclair qui brille,
Rose avec des yeux bleus et toute jeune fille,
Passer dans la lumière avec des fleurs au front;

Si vous n'avez jamais senti la frénésie
De voir la main qu'on veut par d'autres mains choisie,
De voir le cœur aimé battre sur d'autres cœurs;
Si vous n'avez jamais vu d'un œil de colère
La valse impure, au vol lascif et circulaire,
Effeuiller en courant les femmes et les fleurs;

Si jamais vous n'avez descendu les collines,
Le cœur tout débordant d'émotions divines;

Si jamais vous n'avez, le soir, sous les tilleuls,
Tandis qu'au ciel luisaient des étoiles sans nombre,
Aspiré, couple heureux, la volupté de l'ombre,
Cachés, et vous parlant tout bas, quoique tout seuls;

Si jamais une main n'a fait trembler la vôtre;
Si jamais ce seul mot qu'on dit l'un après l'autre,
Je t'aime! n'a rempli votre âme tout un jour;
Si jamais vous n'avez pris en pitié les trônes
En songeant qu'on cherchait les sceptres, les couronnes,
Et la gloire, et l'empire, et qu'on avait l'amour!

La nuit, quand la veilleuse agonise dans l'urne,
Quand Paris, enfoui sous la brume nocturne
Avec la tour saxonne et l'église des Goths,
Laisse sans les compter passer les heures noires
Qui, douze fois, semant les rêves illusoires,
S'envolent des clochers par groupes inégaux;

Si jamais vous n'avez, à l'heure où tout sommeille,
Tandis qu'elle dormait, oublieuse et vermeille,
Pleuré comme un enfant à force de souffrir,
Crié cent fois son nom du soir jusqu'à l'aurore,
Et cru qu'elle viendrait en l'appelant encore,
Et maudit votre mère, et désiré mourir;

Si jamais vous n'avez senti que d'une femme
Le regard dans votre âme allumait une autre âme,
Que vous étiez charmé, qu'un ciel s'était ouvert,
Et que pour cette enfant, qui de vos pleurs se joue,
Il vous serait bien doux d'expirer sur la roue...
Vous n'avez point aimé, vous n'avez point souffert!

Novembre 1831.

XXIV

Mens blanda in corpore blando.

Madame, autour de vous tant de grâce étincelle,
Votre chant est si pur, votre danse recèle
Un charme si vainqueur,
Un si touchant regard baigne votre prunelle,
Toute votre personne a quelque chose en elle
De si doux pour le cœur,

Que, lorsque vous venez, jeune astre qu'on admire,
Éclairer notre nuit d'un rayonnant sourire
Qui nous fait palpiter,
Comme l'oiseau des bois devant l'aube vermeille,
Une tendre pensée au fond des cœurs s'éveille
Et se met à chanter!

Vous ne l'entendez pas, vous l'ignorez, madame.
Car la chaste pudeur enveloppe votre âme
De ses voiles jaloux,
Et l'ange que le ciel commit à votre garde
N'a jamais à rougir quand, rêveur, il regarde
Ce qui se passe en vous.

22 avril 1831.

XXV

> Amor, ch'a null' amato amar perdona,
> Mi prese del costui piacer si forte
> Che, come vedi, ancor non m'abbandona.
>
> DANTE.

Contempler dans son bain sans voiles
Une fille aux yeux innocents;
Suivre de loin de blanches voiles;
Voir au ciel briller les étoiles
Et sous l'herbe les vers luisants;

Voir autour des mornes idoles
Des sultanes danser en rond;
D'un bal compter les girandoles;
La nuit, voir sur l'eau les gondoles
Fuir avec une étoile au front;

Regarder la lune sereine;
Dormir sous l'arbre du chemin;
Être le roi lorsque la reine,
Par son sceptre d'or souveraine,
L'est aussi par sa blanche main;

Ouïr sur les harpes jalouses
Se plaindre la romance en pleurs;
Errer, pensif, sur les pelouses,
Le soir, lorsque les andalouses
De leurs balcons jettent des fleurs;

Rêver, tandis que les rosées
Pleuvent d'un beau ciel espagnol,
Et que les notes embrasées
S'épanouissent en fusées
Dans la chanson du rossignol;

Ne plus se rappeler le nombre
De ses jours, songes oubliés;
Suivre fuyant dans la nuit sombre
Un Esprit qui traîne dans l'ombre
Deux sillons de flamme à ses pieds;

Des boutons d'or qu'avril étale
Dépouiller le riche gazon;
Voir, après l'absence fatale,
Enfin, de sa ville natale
Grandir la flèche à l'horizon;

Non, tout ce qu'a la destinée
De biens réels ou fabuleux
N'est rien pour mon âme enchaînée
Quand tu regardes inclinée
Mes yeux noirs avec tes yeux bleus!

12 septembre 1828.

XXVI

O les tendres propos et les charmantes choses
Que me disait Aline en la saison des roses!
Doux zéphyrs qui passiez alors dans ces beaux lieux,
N'en rapportiez-vous rien à l'oreille des dieux?

SEGRAIS.

Vois, cette branche est rude, elle est noire, et la nue
Verse la pluie à flots sur son écorce nue;
Mais attends que l'hiver s'en aille, et tu vas voir
Une feuille percer ces nœuds si durs pour elle,
Et tu demanderas comment un bourgeon frêle
Peut, si tendre et si vert, jaillir de ce bois noir.

Demande alors pourquoi, ma jeune bien-aimée,
Quand sur mon âme, hélas! endurcie et fermée,
Ton souffle passe, après tant de maux expiés,
Pourquoi remonte et court ma sève évanouie,
Pourquoi mon âme en fleur et tout épanouie
Jette soudain des vers que j'effeuille à tes pieds!

C'est que tout a sa loi, le monde et la fortune;
C'est qu'une claire nuit succède aux nuits sans lune;
C'est que tout ici-bas a ses reflux constants;
C'est qu'il faut l'arbre au vent et la feuille au zéphire;
C'est qu'après le malheur m'est venu ton sourire;
C'est que c'était l'hiver et que c'est le printemps!

7 mai 1829.

XXVII

A MES AMIS L. B. ET S.-B.

> Here's a sigh to those who love me,
> And a smile to those who hate;
> And, whatever, sky's above me,
> Here's a heart for every fate.
>
> BYRON.

Amis! c'est donc Rouen, la ville aux vieilles rues,
Aux vieilles tours, débris des races disparues,
La ville aux cent clochers carillonnant dans l'air,
Le Rouen des châteaux, des hôtels, des bastilles,
Dont le front hérissé de flèches et d'aiguilles
Déchire incessamment les brumes de la mer;

C'est Rouen qui vous a! Rouen qui vous enlève!
Je ne m'en plaindrai pas. J'ai souvent fait ce rêve
D'aller voir Saint-Ouen à moitié démoli,
Et tout m'a retenu, la famille, l'étude,
Mille soins, et surtout la vague inquiétude
Qui fait que l'homme craint son désir accompli.

J'ai différé. La vie à différer se passe.
De projets en projets et d'espace en espace
Le fol esprit de l'homme en tout temps s'envola.
Un jour enfin, lassés du songe qui nous leurre,
Nous disons : Il est temps. Exécutons! c'est l'heure.
Alors nous retournons les yeux : — la mort est là!

Ainsi de mes projets. — Quand vous verrai-je, Espagne,
Et Venise et son golfe, et Rome et sa campagne,
Toi, Sicile, que ronge un volcan souterrain,
Grèce qu'on connaît trop, Sardaigne qu'on ignore,

Cités de l'aquilon, du couchant, de l'aurore,
Pyramides du Nil! cathédrales du Rhin!

Qui sait? Jamais peut-être. — Et quand m'abriterai-je
Près de la mer, ou bien sous un mont blanc de neige,
Dans quelque vieux donjon, tout plein d'un vieux héros,
Où le soleil, dorant les tourelles du faîte,
N'enverra sur mon front que des rayons de fête
Teints de pourpre et d'azur au prisme des vitraux?

Jamais non plus, sans doute. — En attendant, vaine ombre,
Oublié dans l'espace et perdu dans le nombre,
Je vis. J'ai trois enfants en cercle à mon foyer;
Et lorsque la sagesse entr'ouvre un peu ma porte,
Elle me crie : Ami! sois content. Que t'importe
Cette tente d'un jour qu'il faut sitôt ployer!

Et puis, dans mon esprit, des choses que j'espère
Je me fais cent récits, comme à son fils un père.
Ce que je voudrais voir je le rêve si beau!
Je vois en moi des tours, des Romes, des Cordoues,
Qui jettent mille feux, muse, quand tu secoues
Sous leurs sombres piliers ton magique flambeau!

Ce sont des Alhambras, de hautes cathédrales,
Des Babels, dans la nue enfonçant leurs spirales,
De noirs Escurials, mystérieux séjour,
Des villes d'autrefois, peintes et dentelées,
Où chantent jour et nuit mille cloches ailées,
Joyeuses d'habiter dans des clochers à jour!

Et je rêve! Et jamais villes impériales
N'éclipseront ce rêve aux splendeurs idéales.
Gardons l'illusion; elle fuit assez tôt.
Chaque homme, dans son cœur, crée à sa fantaisie
Tout un monde enchanté d'art et de poésie.
C'est notre Chanaan que nous voyons d'en haut.

Restons où nous voyons. Pourquoi vouloir descendre,
Et toucher ce qu'on rêve, et marcher dans la cendre?
Que ferons-nous après? où descendre? où courir?
Plus de but à chercher! plus d'espoir qui séduise!
De la terre donnée à la terre promise
Nul retour! et Moïse a bien fait de mourir!

Restons loin des objets dont la vue est charmée.
L'arc-en-ciel est vapeur, le nuage est fumée.
L'idéal tombe en poudre au toucher du réel.
L'âme en songes de gloire ou d'amour se consume.
Comme un enfant qui souffle en un flocon d'écume,
Chaque homme enfle une bulle où se reflète un ciel.

Frêle bulle d'azur, au roseau suspendue,
Qui tremble au moindre choc et vacille éperdue!
Voilà tous nos projets, nos plaisirs, notre bruit!
Folle création qu'un zéphyr inquiète!
Sphère aux mille couleurs, d'une goutte d'eau faite!
Monde qu'un souffle crée et qu'un souffle détruit!

Rêver, c'est le bonheur; attendre, c'est la vie.
Courses! pays lointains! voyages! folle envie!
C'est assez d'accomplir le voyage éternel.
Tout chemine ici-bas vers un but de mystère.
— Où va l'esprit dans l'homme? Où va l'homme sur terre?
Seigneur! Seigneur! — Où va la terre dans le ciel?

Le saurons-nous jamais? — Qui percera vos voiles,
Noirs firmaments, semés de nuages d'étoiles?
Mer, qui peut dans ton lit descendre et regarder?
Où donc est la science? où donc est l'origine?
Cherchez au fond des mers cette perle divine,
Et, l'océan connu, l'âme reste à sonder!

Que faire et que penser? — Nier, douter, ou croire?
Carrefour ténébreux! triple route! nuit noire!

Le plus sage s'assied sous l'arbre du chemin,
Disant tout bas : J'irai, Seigneur, où tu m'envoies.
Il espère, et, de loin, dans les trois sombres voies,
Il écoute, pensif, marcher le genre humain.

14 mai 1830.

XXVIII

A MES AMIS S.-B. ET L. B.

Buen viage?
GOYA.

Amis, mes deux amis, mon peintre, mon poëte!
Vous me manquez toujours, et mon âme inquiète
Vous redemande ici.
Des deux amis, si chers à ma lyre engourdie,
Pas un ne m'est resté. Je t'en veux, Normandie,
De me les prendre ainsi!

Ils emportent en eux toute ma poésie;
L'un, avec son doux luth de miel et d'ambroisie,
L'autre avec ses pinceaux.
Peinture et poésie où s'abreuvait ma muse,
Adieu votre onde! Adieu l'Alphée et l'Aréthuse
Dont je mêlais les eaux!

Adieu surtout ces cœurs et ces âmes si hautes,
Dont toujours j'ai trouvé pour mes maux et mes fautes
Si tendre la pitié!
Adieu toute la joie à leur commerce unie!
Car tous deux, ô douceur! si divers de génie,
Ont la même amitié!

Je crois d'ici les voir, le poëte et le peintre.
Ils s'en vont, raisonnant de l'ogive et du cintre
Devant un vieux portail;
Ou, soudain, à loisir changeant de fantaisie,
Poursuivent un œil noir dessous la jalousie,
A travers l'éventail.

Oh! de la jeune fille et du vieux monastère,
Toi, peins-nous la beauté, toi, dis-nous le mystère.
Charmez-nous tour à tour.
A travers le blanc voile et la muraille grise
Votre œil, ô mes amis, sait voir Dieu dans l'église,
Dans la femme l'amour!

Marchez, frères jumeaux, l'artiste avec l'apôtre!
L'un nous peint l'univers que nous explique l'autre;
Car, pour notre bonheur,
Chacun de vous sur terre a sa part qu'il réclame.
A toi, peintre, le monde! à toi, poëte, l'âme!
A tous deux le Seigneur!

15 mai 1830.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XXIX

LA PENTE DE LA RÊVERIE.

Obscuritate rerum verba sæpe obscurantur.
GERVASIUS TILBERIENSIS.

Amis, ne creusez pas vos chères rêveries;
Ne fouillez pas le sol de vos plaines fleuries;
Et, quand s'offre à vos yeux un océan qui dort,
Nagez à la surface ou jouez sur le bord.
Car la pensée est sombre! Une pente insensible
Va du monde réel à la sphère invisible;
La spirale est profonde, et quand on y descend
Sans cesse se prolonge et va s'élargissant,
Et pour avoir touché quelque énigme fatale,
De ce voyage obscur souvent on revient pâle!

L'autre jour, il venait de pleuvoir, car l'été,
Cette année, est de bise et de pluie attristé,
Et le beau mois de mai dont le rayon nous leurre
Prend le masque d'avril qui sourit et qui pleure.
J'avais levé le store aux gothiques couleurs.
Je regardais au loin les arbres et les fleurs.
Le soleil se jouait sur la pelouse verte
Dans les gouttes de pluie, et ma fenêtre ouverte
Apportait du jardin à mon esprit heureux
Un bruit d'enfants joueurs et d'oiseaux amoureux.
Paris, les grands ormeaux, maison, dôme, chaumière,
Tout flottait à mes yeux dans la riche lumière
De cet astre de mai dont le rayon charmant
Au bout de tout brin d'herbe allume un diamant.
Je me laissais aller à ces trois harmonies,
Printemps, matin, enfance, en ma retraite unies;
La Seine, ainsi que moi, laissait son flot vermeil
Suivre nonchalamment sa pente, et le soleil

Faisait évaporer à la fois sur les grèves
L'eau du fleuve en brouillards et ma pensée en rêves.

Alors, dans mon esprit, je vis autour de moi
Mes amis, non confus, mais tels que je les voi
Quand ils viennent le soir, troupe grave et fidèle,
Vous avec vos pinceaux dont la pointe étincelle,
Vous, laissant échapper vos vers au vol ardent,
Et nous tous écoutant en cercle, ou regardant.
Ils étaient bien là tous, je voyais leurs visages,
Tous, même les absents qui font de longs voyages.
Puis tous ceux qui sont morts vinrent après ceux-ci,
Avec l'air qu'ils avaient quand ils vivaient aussi.
Quand j'eus, quelques instants, des yeux de ma pensée,
Contemplé leur famille à mon foyer pressée,
Je vis trembler leurs traits confus, et par degrés
Pâlir en s'effaçant leurs fronts décolorés,
Et tous, comme un ruisseau qui dans un lac s'écoule,
Se perdre autour de moi dans une immense foule.

Foule sans nom! chaos! des voix, des yeux, des pas.
Ceux qu'on n'a jamais vus, ceux qu'on ne connaît pas.
Tous les vivants! — cités bourdonnant aux oreilles
Plus qu'un bois d'Amérique ou des ruches d'abeilles,
Caravanes campant sur le désert en feu,
Matelots dispersés sur l'océan de Dieu,
Et, comme un pont hardi sur l'onde qui chavire,
Jetant d'un monde à l'autre un sillon de navire,
Ainsi que l'araignée entre deux chênes verts
Jette un fil argenté qui flotte dans les airs.

Les deux pôles! le monde entier! la mer, la terre,
Alpes aux fronts de neige, Etnas au noir cratère,
Tout à la fois, automne, été, printemps, hiver,
Les vallons descendant de la terre à la mer
Et s'y changeant en golfe, et des mers aux campagnes
Les caps épanouis en chaînes de montagnes,

Et les grands continents, brumeux, verts ou dorés,
Par les grands océans sans cesse dévorés,
Tout, comme un paysage en une chambre noire
Se réfléchit avec ses rivières de moire,
Ses passants, ses brouillards flottant comme un duvet,
Tout dans mon esprit sombre allait, marchait, vivait!
Alors, en attachant, toujours plus attentives,
Ma pensée et ma vue aux mille perspectives
Que le souffle du vent ou le pas des saisons
M'ouvrait à tous moments dans tous les horizons,
Je vis soudain surgir, parfois du sein des ondes,
A côté des cités vivantes des deux mondes,
D'autres villes aux fronts étranges, inouïs,
Sépulcres ruinés des temps évanouis,
Pleines d'entassements, de tours, de pyramides,
Baignant leurs pieds aux mers, leur tête aux cieux humides.
Quelques-unes sortaient de dessous des cités
Où les vivants encor bruissent agités,
Et des siècles passés jusqu'à l'âge où nous sommes
Je pus compter ainsi trois étages de Romes.
Et tandis qu'élevant leurs inquiètes voix,
Les cités des vivants résonnaient à la fois
Des murmures du peuple ou du pas des armées,
Ces villes du passé, muettes et fermées,
Sans fumée à leurs toits, sans rumeurs dans leurs seins,
Se taisaient, et semblaient des ruches sans essaims.
J'attendais. Un grand bruit se fit. Les races mortes
De ces villes en deuil vinrent ouvrir les portes,
Et je les vis marcher ainsi que les vivants,
Et jeter seulement plus de poussière aux vents.
Alors, tours, aqueducs, pyramides, colonnes,
Je vis l'intérieur des vieilles Babylones,
Les Carthages, les Tyrs, les Thèbes, les Sions,
D'où sans cesse sortaient des générations.

Ainsi j'embrassais tout, et la terre, et Cybèle;
La face antique auprès de la face nouvelle;

Le passé, le présent; les vivants et les morts;
Le genre humain complet comme au jour du remords.
Tout parlait à la fois, tout se faisait comprendre,
Le pélage d'Orphée et l'étrusque d'Évandre,
Les runes d'Irmensul, le sphinx égyptien,
La voix du nouveau monde aussi vieux que l'ancien.

Or, ce que je voyais, je doute que je puisse
Vous le peindre. C'était comme un grand édifice
Formé d'entassements de siècles et de lieux;
On n'en pouvait trouver les bords ni les milieux;
A toutes les hauteurs, nations, peuples, races,
Mille ouvriers humains, laissant partout leurs traces,
Travaillaient nuit et jour, montant, croisant leurs pas,
Parlant chacun leur langue et ne s'entendant pas;
Et moi je parcourais, cherchant qui me réponde,
De degrés en degrés cette Babel du monde.

La nuit avec la foule, en ce rêve hideux,
Venait, s'épaississant ensemble toutes deux,
Et, dans ces régions que nul regard ne sonde,
Plus l'homme était nombreux, plus l'ombre était profonde.
Tout devenait douteux et vague; seulement
Un souffle qui passait de moment en moment,
Comme pour me montrer l'immense fourmilière,
Ouvrait dans l'ombre au loin des vallons de lumière,
Ainsi qu'un coup de vent fait sur les flots troublés
Blanchir l'écume, ou creuse une onde dans les blés.

Bientôt autour de moi les ténèbres s'accrurent,
L'horizon se perdit, les formes disparurent,
Et l'homme avec la chose et l'être avec l'esprit
Flottèrent à mon souffle, et le frisson me prit.
J'étais seul. Tout fuyait. L'étendue était sombre.
Je voyais seulement au loin, à travers l'ombre,
Comme d'un océan les flots noirs et pressés,
Dans l'espace et le temps les nombres entassés.

Oh! cette double mer du temps et de l'espace
Où le navire humain toujours passe et repasse,
Je voulus la sonder, je voulus en toucher
Le sable, y regarder, y fouiller, y chercher,
Pour vous en rapporter quelque richesse étrange,
Et dire si son lit est de roche ou de fange.
Mon esprit plongea donc sous ce flot inconnu,
Au profond de l'abîme il nagea seul et nu,
Toujours de l'ineffable allant à l'invisible...
Soudain il s'en revint avec un cri terrible,
Ébloui, haletant, stupide, épouvanté,
Car il avait au fond trouvé l'éternité.

28 mai 1830.

XXX

A JOSEPH, COMTE DE S.

SOUVENIR D'ENFANCE.

Cuncta supercilio.
HORACE.

Dans une grande fête, un jour, au Panthéon,
J'avais sept ans, je vis passer Napoléon.

Pour voir cette figure illustre et solennelle,
Je m'étais échappé de l'aile maternelle;
Car il tenait déjà mon esprit inquiet.
Mais ma mère aux doux yeux, qui souvent s'effrayait
En m'entendant parler guerre, assauts et bataille,
Craignait pour moi la foule, à cause de ma taille.

Et ce qui me frappa, dans ma sainte terreur,
Quand au front du cortège apparut l'empereur,
Tandis que les enfants demandaient à leurs mères
Si c'est là ce héros dont on fait cent chimères,
Ce ne fut pas de voir tout ce peuple à grand bruit
Le suivre comme on suit un phare dans la nuit,
Et se montrer de loin sur sa tête suprême
Ce chapeau tout usé plus beau qu'un diadème,
Ni, pressés sur ses pas, dix vassaux couronnés
Regarder en tremblant ses pieds éperonnés,
Ni ses vieux grenadiers, se faisant violence,
Des cris universels s'enivrer en silence;
Non, tandis qu'à genoux la ville tout en feu,
Joyeuse comme on est lorsqu'on n'a qu'un seul vœu,
Qu'on n'est qu'un même peuple et qu'ensemble on respire,
Chantait en chœur : *Veillons au salut de l'empire!*

Ce qui me frappa, dis-je, et me resta gravé,
Même après que le cri sur sa route élevé
Se fut évanoui dans ma jeune mémoire,
Ce fut de voir, parmi ces fanfares de gloire,
Dans le bruit qu'il faisait, cet homme souverain
Passer, muet et grave, ainsi qu'un dieu d'airain!

Et le soir, curieux, je le dis à mon père,
Pendant qu'il défaisait son vêtement de guerre,
Et que je me jouais sur son dos indulgent
De l'épaulette d'or aux étoiles d'argent.

Mon père secoua la tête sans réponse.

Mais souvent une idée en notre esprit s'enfonce;
Ce qui nous a frappés nous revient par moments,
Et l'enfance naïve a ses étonnements.

Le lendemain, pour voir le soleil qui s'incline,
J'avais suivi mon père au haut de la colline
Qui domine Paris du côté du levant,
Et nous allions tous deux, lui pensant, moi rêvant.
Cet homme en mon esprit restait comme un prodige,
Et, parlant à mon père : « O mon père, lui dis-je,
Pourquoi notre empereur, cet envoyé de Dieu,
Lui qui fait tout mouvoir et qui met tout en feu,
A-t-il ce regard froid et cet air immobile? »
Mon père dans ses mains prit ma tête débile,
Et, me montrant au loin l'horizon spacieux :
« Vois, mon fils! cette terre, immobile à tes yeux,
Plus que l'air, plus que l'onde et la flamme, est émue,
Car le germe de tout dans son ventre remue.
Dans ses flancs ténébreux, nuit et jour, en rampant,
Elle sent se plonger la racine, serpent
Qui s'abreuve aux ruisseaux des sèves toujours prêtes,
Et fouille et boit sans cesse avec ses mille têtes.
Mainte flamme y ruisselle, et tantôt lentement

Imbibe le cristal qui devient diamant,
Tantôt, dans quelque mine éblouissante et sombre,
Allume des monceaux d'escarboucles sans nombre,
Ou, s'échappant au jour, plus magnifique encor,
Au front du vieil Etna met une aigrette d'or.
Toujours l'intérieur de la terre travaille.
Son flanc universel incessamment tressaille.
Goutte à goutte, et sans bruit qui réponde à son bruit,
La source de tout fleuve y filtre dans la nuit.
Elle porte à la fois, sur sa face où nous sommes,
Les blés et les cités, les forêts et les hommes.
Vois, tout est vert au loin, tout rit, tout est vivant.
Elle livre le chêne et le brin d'herbe au vent.
Les fruits et les épis la couvrent à cette heure.
Eh bien! déjà, tandis que ton regard l'effleure,
Dans son sein, que n'épuise aucun enfantement,
Les futures moissons tremblent confusément.

« Ainsi travaille, enfant, l'âme active et féconde
Du poëte qui crée et du soldat qui fonde.
Mais ils n'en font rien voir. De la flamme à pleins bords
Qui les brûle au dedans, rien ne luit au dehors.
Ainsi Napoléon, que l'éclat environne
Et qui fit tant de bruit en forgeant sa couronne,
Ce chef que tout célèbre et que pourtant tu vois
Immobile et muet, passer sur le pavois,
Quand le peuple l'étreint, sent en lui ses pensées,
Qui l'étreignent aussi, se mouvoir plus pressées.
Déjà peut-être en lui mille choses se font,
Et tout l'avenir germe en son cerveau profond.
Déjà dans sa pensée, immense et clairvoyante,
L'Europe ne fait plus qu'une France géante,
Berlin, Vienne, Madrid, Moscou, Londres, Milan,
Viennent rendre à Paris hommage une fois l'an,
Le Vatican n'est plus que le vassal du Louvre,
La terre à chaque instant sous les vieux trônes s'ouvre,
Et de tous leurs débris sort pour le genre humain

Un autre Charlemagne, un autre globe en main!
Et, dans le même esprit où ce grand dessein roule,
Les bataillons futurs déjà marchent en foule,
Le conscrit résigné, sous un avis fréquent,
Se dresse, le tambour résonne au front du camp,
D'ouvriers et d'outils Cherbourg couvre sa grève,
Le vaisseau colossal sur le chantier s'élève,
L'obusier rouge encor sort du fourneau qui bout,
Une marine flotte, une armée est debout!
Car la guerre toujours l'illumine et l'enflamme,
Et peut-être déjà, dans la nuit de cette âme,
Sous ce crâne, où le monde en silence est couvé,
D'un second Austerlitz le soleil s'est levé! »

Plus tard, une autre fois, je vis passer cet homme,
Plus grand dans son Paris que César dans sa Rome.
Des discours de mon père alors je me souvins.
On l'entourait encor d'honneurs presque divins,
Et je lui retrouvai, rêveur à son passage,
Et la même pensée et le même visage.
Il méditait toujours son projet surhumain.
Cent aigles l'escortaient en empereur romain.
Ses régiments marchaient, enseignes déployées;
Ses lourds canons, baissant leurs bouches essuyées,
Couraient, et, traversant la foule aux pas confus,
Avec un bruit d'airain sautaient sur leurs affûts.
Mais bientôt, au soleil, cette tête admirée
Disparut dans un flot de poussière dorée,
Il passa. Cependant son nom sur la cité
Bondissait, des canons aux cloches rejeté;
Son cortège emplissait de tumulte les rues;
Et, par mille clameurs de sa présence accrues,
Par mille cris de joie et d'amour furieux,
Le peuple saluait ce passant glorieux.

Novembre 1831.

XXXI

A MADAME MARIE M.

Ave, Maria, gratia plena.

Oh! votre œil est timide et votre front est doux.
Mais quoique, par pudeur ou par pitié pour nous,
Vous teniez secrète votre âme,
Quand du souffle d'en haut votre cœur est touché,
Votre cœur, comme un feu sous la cendre caché,
Soudain étincelle et s'enflamme.

Élevez-la souvent cette voix qui se tait.
Quand vous vîntes au jour un rossignol chantait;
Un astre charmant vous vit naître.
Enfant, pour vous marquer du poétique sceau,
Vous eûtes au chevet de votre heureux berceau
Un dieu, votre père peut-être.

Deux vierges, Poésie et Musique, deux sœurs,
Vous font une pensée infinie en douceurs,
Votre génie a deux aurores,
Et votre esprit tantôt s'épanche en vers touchants,
Tantôt sur le clavier, qui frémit sous vos chants,
S'éparpille en notes sonores!

Oh! vous faites rêver le poëte, le soir!
Souvent il songe à vous, lorsque le ciel est noir,
Quand minuit déroule ses voiles;
Car l'âme du poëte, âme d'ombre et d'amour,
Est une fleur des nuits qui s'ouvre après le jour
Et s'épanouit aux étoiles!

9 décembre 1830. Minuit.

XXXII

POUR LES PAUVRES.

Qui donne au pauvre prête à Dieu.
V. H.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiège?
Et qu'il se dit tout bas : « Pour un seul que de biens!
A son large festin que d'amis se récrient!
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient.
Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens! »

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau!

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : *Jouissez!* aux autres : *Enviez!*

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache; —
Oh! que ce soit la charité!

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre!
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira : Buvez! mangez! c'est ma chair et mon sang.

Que ce soit elle, oh! oui, riches! que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes
Arrache tout à pleines mains!

Donnez, riches! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles;

Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! Il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez! afin qu'on dise : Il a pitié de nous!
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel;
Donnez! afin qu'un jour à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

22 janvier 1830.

XXXIII

A***, TRAPPISTE A LA MEILLERAYE.

> 'T is vain to struggle — let me perish young —
> Live as I have lived; and love as I have hoved;
> To dust if I return, from dust I sprung,
> And then, at least, my heart can he'er be moved.
>
> BYRON.

Mon frère, la tempête a donc été bien forte,
Le vent impétueux qui souffle et nous emporte
De récif en récif
A donc, quand vous partiez, d'une aile bien profonde
Creusé le vaste abîme et bouleversé l'onde
Autour de votre esquif,

Que tour à tour, en hâte, et de peur du naufrage,
Pour alléger la nef en butte au sombre orage,
En proie au flot amer,
Il a fallu, plaisirs, liberté, fantaisie,
Famille, amour, trésors, jusqu'à la poésie,
Tout jeter à la mer!

Et qu'enfin, seul et nu, vous voguez solitaire,
Allant où va le flot, sans jamais prendre terre,
Calme, vivant de peu,
Ayant dans votre esquif, qui des nôtres s'isole,
Deux choses seulement, la voile et la boussole,
Votre âme et votre Dieu!

20 mai 1830.

XXXIV

A MADEMOISELLE LOUISE B.

BIÈVRE.

Un horizon fait à souhait pour le plaisir des yeux.
FÉNELON.

I

Oui, c'est bien le vallon! le vallon calme et sombre!
Ici l'été plus frais s'épanouit à l'ombre.
Ici durent longtemps les fleurs qui durent peu.
Ici l'âme contemple, écoute, adore, aspire,
Et prend pitié du monde, étroit et fol empire
Où l'homme tous les jours fait moins de place à Dieu!

Une rivière au fond; des bois sur les deux pentes.
Là, des ormeaux, brodés de cent vignes grimpantes;
Des prés, où le faucheur brunit son bras nerveux;
Là, des saules pensifs qui pleurent sur la rive,
Et, comme une baigneuse indolente et naïve,
Laissent tremper dans l'eau le bout de leurs cheveux.

Là-bas, un gué bruyant dans des eaux poissonneuses
Qui montrent aux passants les pieds nus des faneuses;
Des carrés de blé d'or; des étangs au flot clair;
Dans l'ombre, un mur de craie et des toits noirs de suie;
Les ocres des ravins, déchirés par la pluie;
Et l'aqueduc au loin qui semble un pont de l'air.

Et, pour couronnement à ces collines vertes,
Les profondeurs du ciel toutes grandes ouvertes,

Le ciel, bleu pavillon par Dieu même construit,
Qui, le jour, emplissant de plis d'azur l'espace,
Semble un dais suspendu sur le soleil qui passe,
Et dont on ne peut voir les clous d'or que la nuit.

Oui, c'est un de ces lieux où notre cœur sent vivre
Quelque chose des cieux qui flotte et qui l'enivre;
Un de ces lieux qu'enfant j'aimais et je rêvais,
Dont la beauté sereine, inépuisable, intime,
Verse à l'âme un oubli sérieux et sublime
De tout ce que la terre et l'homme ont de mauvais.

II

Si dès l'aube on suit les lisières
Du bois, abri des jeunes faons,
Par l'âpre chemin dont les pierres
Offensent les mains des enfants,
A l'heure où le soleil s'élève,
Où l'arbre sent monter la sève,
La vallée est comme un beau rêve.
La brume écarte son rideau.
Partout la nature s'éveille;
La fleur s'ouvre, rose et vermeille;
La brise y suspend une abeille,
La rosée une goutte d'eau!

Et dans ce charmant paysage
Où l'esprit flotte, où l'œil s'enfuit,
Le buisson, l'oiseau de passage,
L'herbe qui tremble et qui reluit,
Le vieil arbre que l'âge ploie,
Le donjon qu'un moulin coudoie,
Le ruisseau de moire et de soie,
Le champ où dorment les aïeux,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Ce qu'on voit pleurer ou sourire,
Ce qui chante et ce qui soupire,
Ce qui parle et ce qui respire,
Tout fait un bruit harmonieux!

III

Et si le soir, après mille errantes pensées,
De sentiers en sentiers en marchant dispersées,
Du haut de la colline on descend vers ce toit
Qui vous a tout le jour, dans votre rêverie,
Fait regarder en bas, au fond de la prairie,
Comme une belle fleur qu'on voit;

Et si vous êtes là, vous dont la main de flamme
Fait parler au clavier la langue de votre âme;
Si c'est un des moments, doux et mystérieux,
Où la musique, esprit d'extase et de délire
Dont les ailes de feu font le bruit d'une lyre,
Réverbère en vos chants la splendeur de vos yeux;

Si les petits enfants, qui vous cherchent sans cesse,
Mêlent leur joyeux rire au chant qui vous oppresse;
Si votre noble père à leurs jeux turbulents
Sourit, en écoutant votre hymne commencée,
Lui, le sage et l'heureux, dont la jeune pensée
Se couronne de cheveux blancs;

Alors, à cette voix qui remue et pénètre,
Sous ce ciel étoilé qui luit à la fenêtre,
On croit à la famille, au repos, au bonheur;
Le cœur se fond en joie, en amour, en prière;
On sent venir des pleurs au bord de sa paupière;
On lève au ciel les mains en s'écriant : Seigneur!

IV

Et l'on ne songe plus, tant notre âme saisie
Se perd dans la nature et dans la poésie,
Que tout près, par les bois et les ravins caché,
Derrière le ruban de ces collines bleues,
A quatre de ces pas que nous nommons des lieues,
Le géant Paris est couché!

On ne s'informe plus si la ville fatale,
Du monde en fusion ardente capitale,
Ouvre et ferme à tel jour ses cratères fumants;
Et de quel air les rois, à l'instant où nous sommes,
Regardent bouillonner dans ce Vésuve d'hommes
La lave des évènements.

8 juillet 1831.

XXXV

SOLEILS COUCHANTS.

Merveilleux tableaux que la vue découvre à la pensée.
CH. NODIER.

I

J'aime les soirs sereins et beaux, j'aime les soirs,
Soit qu'ils dorent le front des antiques manoirs
Ensevelis dans les feuillages;
Soit que la brume au loin s'allonge en bancs de feu;
Soit que mille rayons brisent dans un ciel bleu
A des archipels de nuages.

Oh! regardez le ciel! cent nuages mouvants,
Amoncelés là-haut sous le souffle des vents,
Groupent leurs formes inconnues;
Sous leurs flots par moments flamboie un pâle éclair,
Comme si tout à coup quelque géant de l'air
Tirait son glaive dans les nues.

Le soleil, à travers leurs ombres, brille encor;
Tantôt fait, à l'égal des larges dômes d'or,
Luire le toit d'une chaumière;
Ou dispute aux brouillards les vagues horizons;
Ou découpe, en tombant sur les sombres gazons,
Comme de grands lacs de lumière.

Puis voilà qu'on croit voir, dans le ciel balayé,
Pendre un grand crocodile au dos large et rayé,
Aux trois rangs de dents acérées;
Sous son ventre plombé glisse un rayon du soir;

Cent nuages ardents luisent sous son flanc noir
Comme des écailles dorées.

Puis se dresse un palais. Puis l'air tremble, et tout fuit.
L'édifice effrayant des nuages détruit
S'écroule en ruines pressées;
Il jonche au loin le ciel, et ses cônes vermeils
Pendent, la pointe en bas, sur nos têtes, pareils
A des montagnes renversées.

Ces nuages de plomb, d'or, de cuivre, de fer,
Où l'ouragan, la trombe, et la foudre, et l'enfer
Dorment avec de sourds murmures,
C'est Dieu qui les suspend en foule aux cieux profonds,
Comme un guerrier qui pend aux poutres des plafonds
Ses retentissantes armures.

Tout s'en va! Le soleil, d'en haut précipité,
Comme un globe d'airain qui, rouge, est rejeté
Dans les fournaises remuées,
En tombant sur leurs flots que son choc désunit
Fait en flocons de feu jaillir jusqu'au zénith
L'ardente écume des nuées.

Oh! contemplez le ciel! et dès qu'a fui le jour,
En tout temps, en tout lieu, d'un ineffable amour,
Regardez à travers ses voiles;
Un mystère est au fond de leur grave beauté,
L'hiver, quand ils sont noirs comme un linceul, l'été,
Quand la nuit les brode d'étoiles.

Novembre 1828.

II

Le jour s'enfuit des cieux : sous leur transparent voile
De moments en moments se hasarde une étoile;
La nuit, pas à pas, monte au trône obscur des soirs;
Un coin du ciel est brun, l'autre lutte avec l'ombre;
Et déjà, succédant au couchant rouge et sombre,
Le crépuscule gris meurt sur les coteaux noirs.

Et là-bas, allumant ses vitres étoilées,
Avec sa cathédrale aux flèches dentelées,
Les tours de son palais, les tours de sa prison,
Avec ses hauts clochers, sa bastille obscurcie,
Posée au bord du ciel comme une longue scie,
La ville aux mille toits découpe l'horizon.

Oh! qui m'emportera sur quelque tour sublime
D'où la cité sous moi s'ouvre comme un abîme!
Que j'entende, écoutant la ville où nous rampons,
Mourir sa vaste voix, qui semble un cri de veuve,
Et qui, le jour, gémit plus haut que le grand fleuve,
Le grand fleuve irrité, luttant contre vingt ponts!

Que je voie, à mes yeux en fuyant apparues,
Les étoiles des chars se croiser dans les rues,
Et serpenter le peuple en l'étroit carrefour,
Et tarir la fumée au bout des cheminées,
Et, glissant sur le front des maisons blasonnées,
Cent clartés naître, luire et passer tour à tour!

Que la vieille cité, devant moi, sur sa couche
S'étende, qu'un soupir s'échappe de sa bouche,
Comme si de fatigue on l'entendait gémir!
Que, veillant seul, debout sur son front que je foule,

Avec mille bruits sourds d'océan et de foule,
Je regarde à mes pieds la géante dormir!

23 juillet 1828.

III

Plus loin! allons plus loin! — Aux feux du couchant sombre,
J'aime à voir dans les champs croître et marcher mon ombre.
Et puis, la ville est là! je l'entends, je la voi.
Pour que j'écoute en paix ce que dit ma pensée,
Ce Paris, à la voix cassée,
Bourdonne encor trop près de moi.

Je veux fuir assez loin pour qu'un buisson me cache
Ce brouillard, que son front porte comme un panache,
Ce nuage éternel sur ses tours arrêté;
Pour que du moucheron, qui bruit et qui passe,
L'humble et grêle murmure efface
La grande voix de la cité!

26 août 1828.

IV

Oh! sur des ailes dans les nues
Laissez-moi fuir! laissez-moi fuir!
Loin des régions inconnues
C'est assez rêver et languir!
Laissez-moi fuir vers d'autres mondes.
C'est assez, dans les nuits profondes,
Suivre un phare, chercher un mot.
C'est assez de songe et de doute.
Cette voix que d'en bas j'écoute,
Peut-être on l'entend mieux là-haut.

Allons! des ailes ou des voiles!
Allons! un vaisseau tout armé!
Je veux voir les autres étoiles
Et la croix du sud enflammé.
Peut-être dans cette autre terre
Trouve-t-on la clef du mystère
Caché sous l'ordre universel;
Et peut-être aux fils de la lyre
Est-il plus facile de lire
Dans cette autre page du ciel!

Août 1828.

V

Quelquefois, sous les plis des nuages trompeurs,
Loin dans l'air, à travers les brèches des vapeurs
Par le vent du soir remuées,
Derrière les derniers brouillards, plus loin encor,
Apparaissent soudain les mille étages d'or
D'un édifice de nuées;

Et l'œil épouvanté, par delà tous nos cieux,
Sur une île de l'air au vol audacieux,
Dans l'éther libre aventurée,
L'œil croit voir jusqu'au ciel monter, monter toujours,
Avec ses escaliers, ses ponts, ses grandes tours,
Quelque Babel démesurée.

Septembre 1828.

VI

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées.
Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit;
Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées;
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit!

Tous ces jours passeront; ils passeront en foule
Sur la face des mers, sur la face des monts,
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant; le fleuve des campagnes
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde, immense et radieux!

22 avril 1829.

XXXVI

> Oh! talk not to me of a name great in story!
> The days of our youth are the days of our glory;
> And the myrtle and ivy of sweet two-and-twenty
> Are worth all your laurels, though ever so plenty.
>
> BYRON.

Un jour vient où soudain l'artiste généreux
A leur poids sur son front sent les ans plus nombreux.
Un matin il s'éveille avec cette pensée :
— Jeunesse aux jours dorés, je t'ai donc dépensée!
Oh! qu'il m'en reste peu! Je vois le fond du sort,
Comme un prodigue en pleurs le fond du coffre-fort. —
Il sent, sous le soleil qui plus ardent s'épanche,
Comme à midi les fleurs, sa tête qui se penche;
Si d'aventure il trouve, en suivant son destin,
Le gazon sous ses pas mouillé comme au matin,
Il dit, car il sait bien que son aube est passée :
— C'est de la pluie, hélas! et non de la rosée! —

C'en est fait. Son génie est plus mûr désormais.
Son aile atteint peut-être à de plus fiers sommets;
La fumée est plus rare au foyer qu'il allume;
Son astre haut monté soulève moins de brume;
Son coursier applaudi parcourt mieux le champ clos;
Mais il n'a plus en lui, pour l'épandre à grands flots
Sur des œuvres, de grâce et d'amour couronnées,
Le frais enchantement de ses jeunes années!

Oh! rien ne rend cela! — Quand il s'en va cherchant
Ces pensers de hasard que l'on trouve en marchant,
Et qui font que le soir l'artiste chez son hôte
Rentre le cœur plus fier et la tête plus haute,
Quand il sort pour rêver, et qu'il erre incertain,
Soit dans les prés lustrés, au gazon de satin,

Soit dans un bois qu'emplit cette chanson sonore
Que le petit oiseau chante à la jeune aurore,
Soit dans le carrefour bruyant et fréquenté,
— Car Paris et la foule ont aussi leur beauté,
Et les passants ne sont, le soir, sur les quais sombres,
Qu'un flux et qu'un reflux de lumières et d'ombres; —
Toujours, au fond de tout, toujours, dans son esprit,
Même quand l'art le tient, l'enivre et lui sourit,
Même dans ses chansons, même dans ses pensées
Les plus joyeusement écloses et bercées,
Il retrouve, attristé, le regret morne et froid
Du passé disparu, du passé, quel qu'il soit!

Novembre 1831.

XXXVII

LA PRIÈRE POUR TOUS.

Ora pro nobis!

I

Ma fille, va prier! — Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or là-bas perce la nue;
La brume des coteaux fait trembler le contour;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre... Écoute!
Tout rentre et se repose; et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour.

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle;
L'occident amincit sa frange de carmin;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface;
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions, voici la nuit! la nuit grave et sereine!
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour.

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au père universel.

Et puis ils dormiront. — Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles,
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin.

O sommeil du berceau! prière de l'enfance!
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense!
Douce religion, qui s'égaye et qui rit!
Prélude du concert de la nuit solennelle!
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit.

II

Ma fille, va prier! — D'abord, surtout, pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel.

Puis ensuite pour moi! j'en ai plus besoin qu'elle.
Elle est, ainsi que toi, bonne, simple et fidèle.
Elle a le cœur limpide et le front satisfait.
Beaucoup ont sa pitié, nul ne lui fait envie;
Sage et douce, elle prend patiemment la vie;
Elle souffre le mal sans savoir qui le fait.

Tout en cueillant des fleurs, jamais sa main novice
N'a touché seulement à l'écorce du vice;
Nul piège ne l'attire à son riant tableau;
Elle est pleine d'oubli pour les choses passées;

Elle ne connaît pas les mauvaises pensées
Qui passent dans l'esprit comme une ombre sur l'eau.

Elle ignore — à jamais ignore-les comme elle! —
Ces misères du monde où notre âme se mêle,
Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs,
Passions sur le cœur flottant comme une écume,
Intimes souvenirs de honte et d'amertume
Qui font monter au front de subites rougeurs.

Moi, je sais mieux la vie, et je pourrai te dire,
Quand tu seras plus grande et qu'il faudra t'instruire,
Que poursuivre l'empire et la fortune et l'art,
C'est folie et néant; que l'urne aléatoire
Nous jette bien souvent la honte pour la gloire,
Et que l'on perd son âme à ce jeu de hasard!

L'âme en vivant s'altère; et, quoique en toute chose
La fin soit transparente et laisse voir la cause,
On vieillit sous le vice et l'erreur abattu;
A force de marcher l'homme erre, l'esprit doute.
Tous laissent quelque chose aux buissons de la route,
Les troupeaux leur toison, et l'homme sa vertu.

Va donc prier pour moi! — Dis pour toute prière :
— Seigneur, Seigneur mon Dieu, vous êtes notre père,
Grâce, vous êtes bon! grâce, vous êtes grand! —
Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie;
Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie,
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend.

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente.
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente;
L'abeille sait la fleur qui recèle le miel.
Toute aile vers son but incessamment retombe,
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps, et la prière au ciel.

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée,
Qui dépose sa charge aux bornes du chemin;
Je me sens plus léger; car ce fardeau de peine,
De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
Ta prière en chantant l'emporte dans sa main.

Va prier pour ton père! — Afin que je sois digne
De voir passer en rêve un ange au vol de cygne,
Pour que mon âme brûle avec les encensoirs!
Efface mes péchés sous ton souffle candide,
Afin que mon cœur soit innocent et splendide
Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs!

III

Prie encor pour tous ceux qui passent
Sur cette terre des vivants!
Pour ceux dont les sentiers s'effacent
A tous les flots, à tous les vents!
Pour l'insensé qui met sa joie
Dans l'éclat d'un manteau de soie,
Dans la vitesse d'un cheval!
Pour quiconque souffre et travaille,
Qu'il s'en revienne ou qu'il s'en aille,
Qu'il fasse le bien ou le mal!

Pour celui que le plaisir souille
D'embrassements jusqu'au matin,
Qui prend l'heure où l'on s'agenouille
Pour sa danse et pour son festin,
Qui fait hurler l'orgie infâme
Au même instant du soir où l'âme

Répète son hymne assidu,
Et, quand la prière est éteinte,
Poursuit, comme s'il avait crainte
Que Dieu ne l'ait pas entendu!

Enfant! pour les vierges voilées!
Pour le prisonnier dans sa tour!
Pour les femmes échevelées
Qui vendent le doux nom d'amour!
Pour l'esprit qui rêve et médite!
Pour l'impie à la voix maudite
Qui blasphème la sainte loi! —
Car la prière est infinie!
Car tu crois pour celui qui nie!
Car l'enfance tient lieu de foi!

Prie aussi pour ceux que recouvre
La pierre du tombeau dormant,
Noir précipice qui s'entr'ouvre
Sous notre foule à tout moment!
Toutes ces âmes en disgrâce
Ont besoin qu'on les débarrasse
De la vieille rouille du corps.
Souffrent-elles moins pour se taire?
Enfant! regardons sous la terre!
Il faut avoir pitié des morts!

IV

A genoux, à genoux, à genoux sur la terre
Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond!
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond!

Enfant! quand tu t'endors, tu ris. L'essaim des songes
Tourbillonne, joyeux, dans l'ombre où tu te plonges,
S'effarouche à ton souffle, et puis revient encor;
Et tu rouvres enfin tes yeux divins que j'aime,
En même temps que l'aube, œil céleste elle-même,
Entr'ouvre à l'horizon sa paupière aux cils d'or.

Mais eux, si tu savais de quel sommeil ils dorment!
Leurs lits sont froids et lourds à leurs os qu'ils déforment.
Les anges autour d'eux ne chantent pas en chœur.
De tout ce qu'ils ont fait le rêve les accable.
Pas d'aube pour leur nuit; le remords implacable
S'est fait ver du sépulcre et leur ronge le cœur.

Tu peux avec un mot, tu peux d'une parole
Faire que le remords prenne une aile et s'envole;
Qu'une douce chaleur réjouisse leurs os;
Qu'un rayon touche encor leur paupière ravie,
Et qu'il leur vienne un bruit de lumière et de vie,
Quelque chose des vents, des forêts et des eaux.

Oh! dis-moi, quand tu vas, jeune et déjà pensive,
Errer au bord d'un flot qui se plaint sur sa rive,
Sous des arbres dont l'ombre emplit l'âme d'effroi,
Parfois, dans les soupirs de l'onde et de la brise,
N'entends-tu pas de souffle et de voix qui te dise :
— Enfant! quand vous prierez, prierez-vous pas pour moi? —

C'est la plainte des morts! — Les morts pour qui l'on prie
Ont sur leur lit de terre une herbe plus fleurie.
Nul démon ne leur jette un sourire moqueur.
Ceux qu'on oublie, hélas! — leur nuit est froide et sombre,
Toujours quelque arbre affreux, qui les tient sous son ombre,
Leur plonge sans pitié des racines au cœur.

Prie! afin que le père, et l'oncle, et les aïeules,
Qui ne demandent plus que nos prières seules,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Tressaillent dans leur tombe en s'entendant nommer,
Sachent que sur la terre on se souvient encore,
Et, comme le sillon qui sent la fleur éclore,
Sentent dans leur œil vide une larme germer!

V

Ce n'est pas à moi, ma colombe,
De prier pour tous les mortels,
Pour les vivants dont la foi tombe,
Pour tous ceux qu'enferme la tombe,
Cette racine des autels!

Ce n'est pas moi, dont l'âme est vaine,
Pleine d'erreurs, vide de foi,
Qui prierais pour la race humaine,
Puisque ma voix suffit à peine,
Seigneur, à vous prier pour moi!

Non, si pour la terre méchante
Quelqu'un peut prier aujourd'hui,
C'est toi, dont la parole chante,
C'est toi! ta prière innocente,
Enfant, peut se charger d'autrui!

Ah! demande à ce père auguste
Qui sourit à ton oraison
Pourquoi l'arbre étouffe l'arbuste,
Et qui fait du juste à l'injuste
Chanceler l'humaine raison.

Demande-lui si la sagesse
N'appartient qu'à l'éternité;
Pourquoi son souffle nous abaisse;

Pourquoi dans la tombe sans cesse
Il effeuille l'humanité.

Pour ceux que les vices consument,
Les enfants veillent au saint lieu;
Ce sont des fleurs qui le parfument,
Ce sont des encensoirs qui fument,
Ce sont des voix qui vont à Dieu!

Laissons faire ces voix sublimes,
Laissons les enfants à genoux.
Pécheurs! nous avons tous nos crimes,
Nous penchons tous sur les abîmes,
L'enfance doit prier pour tous!

VI

Comme une aumône, enfant, donne donc ta prière
A ton père, à ta mère, aux pères de ton père;
Donne au riche à qui Dieu refuse le bonheur,
Donne au pauvre, à la veuve, au crime, au vice immonde.
Fais en priant le tour des misères du monde;
Donne à tous! donne aux morts! — enfin, donne au Seigneur!

« Quoi! murmure ta voix qui veut parler et n'ose,
Au Seigneur, au Très-Haut manque-t-il quelque chose?
Il est le saint des saints, il est le roi des rois!
Il se fait des soleils un cortège suprême!
Il fait baisser la voix à l'océan lui-même!
Il est seul! il est tout! à jamais! à la fois! »

Enfant, quand tout le jour vous avez en famille,
Tes deux frères et toi, joué sous la charmille,
Le soir vous êtes las, vos membres sont pliés,
Il vous faut un lait pur et quelques noix frugales,

Et, baisant tour à tour vos têtes inégales,
Votre mère à genoux lave vos faibles pieds.

Eh bien! il est quelqu'un dans ce monde où nous sommes
Qui tout le jour aussi marche parmi les hommes,
Servant et consolant, à toute heure, en tout lieu,
Un bon pasteur qui suit sa brebis égarée,
Un pèlerin qui va de contrée en contrée.
Ce passant, ce pasteur, ce pèlerin, c'est Dieu!

Le soir il est bien las! il faut, pour qu'il sourie,
Une âme qui le serve, un enfant qui le prie,
Un peu d'amour! O toi qui ne sais pas tromper,
Porte-lui ton cœur plein d'innocence et d'extase,
Tremblante et l'œil baissé, comme un précieux vase
Dont on craint de laisser une goutte échapper!

Porte-lui ta prière! et quand, à quelque flamme
Qui d'une chaleur douce emplira ta jeune âme,
Tu verras qu'il est proche, alors, ô mon bonheur,
O mon enfant! sans craindre affront ni raillerie,
Verse, comme autrefois Marthe, sœur de Marie,
Verse tout ton parfum sur les pieds du Seigneur!

VII

O myrrhe! ô cinname!
Nard cher aux époux!
Baume! éther! dictame!
De l'eau, de la flamme,
Parfums les plus doux!

Prés que l'onde arrose!
Vapeurs de l'autel!

Lèvres de la rose
Où l'abeille pose
Sa bouche de miel!

Jasmin! asphodèle!
Encensoirs flottants!
Branche verte et frêle
Où fait l'hirondelle
Son nid au printemps!

Lys que fait éclore
Le frais arrosoir!
Ambre que Dieu dore!
Souffle de l'aurore,
Haleine du soir!

Parfum de la sève
Dans les bois mouvants!
Odeur de la grève
Qui la nuit s'élève
Sur l'aile des vents!

Fleurs dont la chapelle
Se fait un trésor!
Flamme solennelle,
Fumée éternelle
Des sept lampes d'or!

Tiges qu'a brisées
Le tranchant du fer!
Urnes embrasées!
Esprits des rosées
Qui flottez dans l'air!

Fêtes réjouies
D'encens et de bruits!
Senteurs inouïes!

Fleurs épanouies
Au souffle des nuits!

Odeurs immortelles
Que les Ariel,
Archanges fidèles,
Prennent sur leurs ailes
En venant du ciel!

O couche première
Du premier époux!
De la terre entière,
Des champs de lumière
Parfums les plus doux!

Dans l'auguste sphère,
Parfums, qu'êtes-vous,
Près de la prière
Qui dans la poussière
S'épanche à genoux?

Près du cri d'une âme
Qui fond en sanglots,
Implore et réclame,
Et s'exhale en flamme,
Et se verse à flots?

Près de l'humble offrande
D'un enfant de lin
Dont l'extase est grande
Et qui recommande
Son père orphelin?

Bouche qui soupire,
Mais sans murmurer!
Ineffable lyre!
Voix qui fait sourire
Et qui fait pleurer!

VIII

Quand elle prie, un ange est debout auprès d'elle,
Caressant ses cheveux des plumes de son aile,
Essuyant d'un baiser son œil de pleurs terni,
Venu pour l'écouter sans que l'enfant l'appelle,
Esprit qui tient le livre où l'innocente épèle,
Et qui pour remonter attend qu'elle ait fini.

Son beau front incliné semble un vase qu'il penche
Pour recevoir les flots de ce cœur qui s'épanche;
Il prend tout, pleurs d'amour et soupirs de douleur;
Sans changer de nature il s'emplit de cette âme,
Comme le pur cristal que notre soif réclame
S'emplit d'eau jusqu'aux bords sans changer de couleur.

Ah! c'est pour le Seigneur sans doute qu'il recueille
Ces larmes goutte à goutte et ce lys feuille à feuille!
Et puis il reviendra se ranger au saint lieu,
Tenant prêts ces soupirs, ces parfums, cette haleine,
Pour étancher, le soir, comme une coupe pleine,
Ce grand besoin d'amour, la seule soif de Dieu.

Enfant! dans ce concert qui d'en bas le salue,
La voix par Dieu lui-même entre toutes élue,
C'est la tienne, ô ma fille! elle a tant de douceur,
Sur des ailes de flamme elle monte si pure,
Elle expire si bien en amoureux murmure,
Que les vierges du ciel disent : C'est une sœur!

IX

Oh! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie!
Enfant, garde ta joie!
Lys, garde ta blancheur!

Sois humble! que t'importe
Le riche et le puissant!
Un souffle les emporte.
La force la plus forte
C'est un cœur innocent.

Bien souvent Dieu repousse
Du pied les hautes tours;
Mais dans le nid de mousse
Où chante une voix douce
Il regarde toujours.

Reste à la solitude!
Reste à la pauvreté!
Vis sans inquiétude,
Et ne te fais étude
Que de l'éternité!

Il est, loin de nos villes
Et loin de nos douleurs,
Des lacs purs et tranquilles,
Et dont toutes les îles
Ont des bouquets de fleurs;

Flots d'azur où l'on aime
A laver ses remords!

D'un charme si suprême
Que l'incrédule même
S'agenouille à leurs bords!

L'ombre qui les inonde
Calme et nous rend meilleurs;
Leur paix est si profonde
Que jamais à leur onde
On n'a mêlé de pleurs.

Et le jour, que leur plaine
Reflète éblouissant,
Trouve l'eau si sereine
Qu'il y hasarde à peine
Un nuage en passant.

Ces lacs que rien n'altère,
Entre des monts géants
Dieu les met sur la terre,
Loin du souffle adultère
Des sombres océans,

Pour que nul vent aride,
Nul flot mêlé de fiel
N'empoisonne et ne ride
Ces gouttes d'eau limpide
Où se mire le ciel.

O ma fille, âme heureuse!
O lac de pureté!
Dans la vallée ombreuse,
Reste où ton Dieu te creuse
Un lit plus abrité!

Lac que le ciel parfume!
Le monde est une mer.
Son souffle est plein de brume,

Un peu de son écume
Rendrait ton flot amer!

X

Et toi, céleste ami qui gardes son enfance,
Qui le jour et la nuit lui fais une défense
De tes ailes d'azur!
Invisible trépied où s'allume sa flamme!
Esprit de sa prière, ange de sa jeune âme,
Cygne de ce lac pur!

Dieu te l'a confiée et je te la confie!
Soutiens, relève, exhorte, inspire et fortifie
Sa frêle humanité!
Qu'elle garde à jamais, réjouie ou souffrante,
Cet œil plein de rayons, cette âme transparente,
Cette sérénité

Qui fait que tout le jour, et sans qu'elle te voie,
Écartant de son cœur faux désirs, fausse joie,
Mensonge et passion,
Prosternant à ses pieds ta couronne immortelle,
Comme elle devant Dieu, tu te tiens devant elle
En adoration!

15 juin 1830.

XXXVIII

PAN.

Ὅλος νόος, ὅλος φῶς, ὅλος ὀφθαλμός.
CLÉM. ALEX.

Si l'on vous dit que l'art et que la poésie
C'est un flux éternel de banale ambroisie,
Que c'est le bruit, la foule, attachés à vos pas,
Ou d'un salon doré l'oisive fantaisie,
Ou la rime en fuyant par la rime saisie,
Oh! ne le croyez pas!

O poëtes sacrés, échevelés, sublimes,
Allez, et répandez vos âmes sur les cimes,
Sur les sommets de neige en butte aux aquilons,
Sur les déserts pieux où l'esprit se recueille,
Sur les bois que l'automne emporte feuille à feuille,
Sur les lacs endormis dans l'ombre des vallons!

Partout où la nature est gracieuse et belle,
Où l'herbe s'épaissit pour le troupeau qui bêle,
Où le chevreau lascif mord le cytise en fleurs,
Où chante un pâtre, assis sous une antique arcade,
Où la brise du soir fouette avec la cascade
Le rocher tout en pleurs;

Partout où va la plume et le flocon de laine;
Que ce soit une mer, que ce soit une plaine,
Une vieille forêt aux branchages mouvants,
Iles au sol désert, lacs à l'eau solitaire,
Montagnes, océans, neige ou sable, onde ou terre,
Flots ou sillons, partout où vont les quatre vents;

Partout où le couchant grandit l'ombre des chênes,
Partout où les coteaux croisent leurs molles chaînes,
Partout où sont des champs, des moissons, des cités,
Partout où pend un fruit à la branche épuisée,
Partout où l'oiseau boit des gouttes de rosée,
Allez, voyez, chantez!

Allez dans les forêts, allez dans les vallées!
Faites-vous un concert des notes isolées!
Cherchez dans la nature, étalée à vos yeux,
Soit que l'hiver l'attriste ou que l'été l'égaye,
Le mot mystérieux que chaque voix bégaye;
Écoutez ce que dit la foudre dans les cieux!

C'est Dieu qui remplit tout. Le monde, c'est son temple.
Œuvre vivante, où tout l'écoute et le contemple!
Tout lui parle et le chante. Il est seul, il est un!
Dans sa création tout est joie et sourire.
L'étoile qui regarde et la fleur qui respire,
Tout est flamme ou parfum!

Enivrez-vous de tout! enivrez-vous, poëtes,
Des gazons, des ruisseaux, des feuilles inquiètes,
Du voyageur de nuit dont on entend la voix,
De ces premières fleurs dont février s'étonne,
Des eaux, de l'air, des prés, et du bruit monotone
Que font les chariots qui passent dans les bois.

Frères de l'aigle! aimez la montagne sauvage!
Surtout à ces moments où vient un vent d'orage,
Un vent sonore et lourd qui grossit par degrés,
Emplit l'espace au loin de nuages et d'ombres,
Et penche sur le bord des précipices sombres
Les arbres effarés!

Contemplez du matin la pureté divine,
Quand la brume en flocons inonde la ravine,
Quand le soleil, que cache à demi la forêt,
Montrant sur l'horizon sa rondeur échancrée,
Grandit, comme ferait la coupole dorée
D'un palais d'Orient dont on approcherait!

Enivrez-vous du soir! à cette heure où dans l'ombre
Le paysage obscur, plein de formes sans nombre,
S'efface, de chemins et de fleuves rayé;
Quand le mont, dont la tête à l'horizon s'élève,
Semble un géant couché qui regarde et qui rêve,
Sur son coude appuyé!

Si vous avez en vous, vivantes et pressées,
Un monde intérieur d'images, de pensées,
De sentiments, d'amour, d'ardente passion,
Pour féconder ce monde, échangez-le sans cesse
Avec l'autre univers visible qui vous presse!
Mêlez toute votre âme à la création!

Car, ô poëtes saints! l'art est le son sublime,
Simple, divers, profond, mystérieux, intime,
Fugitif comme l'eau qu'un rien fait dévier,
Redit par un écho dans toute créature,
Que sous vos doigts puissants exhale la nature,
Cet immense clavier!

8 novembre 1831.

XXXIX

Amor de mi pecho,
Pecho de mi amor!
Arbol, que has hecho
Que has hecho del flor?

Romance.

Avant que mes chansons aimées,
Si jeunes et si parfumées,
Du monde eussent subi l'affront,
Loin du peuple ingrat qui les foule,
Comme elles fleurissaient en foule,
Vertes et fraîches sur mon front!

De l'arbre à présent détachées,
Fleurs par l'aquilon desséchées,
Vains débris qu'on traîne en rêvant,
Elles errent éparpillées,
De fange ou de poudre souillées,
Au gré du flot, au gré du vent.

Moi, comme des feuilles flétries,
Je les vois, toutes défleuries,
Courir sur le sol dépouillé;
Et la foule qui m'environne,
En broyant du pied ma couronne,
Passe et rit de l'arbre effeuillé!

6 septembre 1828.

XL

Toi, vertu, pleure si je meurs!
ANDRÉ CHÉNIER.

Amis, un dernier mot! — et je ferme à jamais
Ce livre, à ma pensée étranger désormais.
Je n'écouterai pas ce qu'en dira la foule.
Car, qu'importe à la source où son onde s'écoule?
Et que m'importe, à moi, sur l'avenir penché,
Où va ce vent d'automne au souffle desséché
Qui passe, en emportant sur son aile inquiète
Et les feuilles de l'arbre et les vers du poëte?

*

Oui, je suis jeune encore, et quoique sur mon front,
Où tant de passions et d'œuvres germeront,
Une ride de plus chaque jour soit tracée,
Comme un sillon qu'y fait le soc de ma pensée,
Dans le cours incertain du temps qui m'est donné,
L'été n'a pas encor trente fois rayonné.
Je suis fils de ce siècle! Une erreur, chaque année,
S'en va de mon esprit, d'elle-même étonnée,
Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté
Qu'à vous, sainte patrie et sainte liberté!

Je hais l'oppression d'une haine profonde.
Aussi, lorsque j'entends, dans quelque coin du monde,
Sous un ciel inclément, sous un roi meurtrier,
Un peuple qu'on égorge appeler et crier;
Quand, par les rois chrétiens aux bourreaux turcs livrée,

La Grèce, notre mère, agonise éventrée;
Quand l'Irlande saignante expire sur sa croix;
Quand Teutonie aux fers se débat sous dix rois;
Quand Lisbonne, jadis belle et toujours en fête,
Pend au gibet, les pieds de Miguel sur sa tête;
Lorsqu'Albani gouverne au pays de Caton;
Que Naples mange et dort; lorsqu'avec son bâton,
Sceptre honteux et lourd que la peur divinise,
L'Autriche casse l'aile au lion de Venise;
Quand Modène étranglé râle sous l'archiduc;
Quand Dresde lutte et pleure au lit d'un roi caduc;
Quand Madrid se rendort d'un sommeil léthargique;
Quand Vienne tient Milan; quand le lion Belgique,
Courbé comme le bœuf qui creuse un vil sillon,
N'a plus même de dents pour mordre son bâillon;
Quand un Cosaque affreux, que la rage transporte,
Viole Varsovie échevelée et morte,
Et, souillant son linceul, chaste et sacré lambeau,
Se vautre sur la vierge étendue au tombeau;
Alors, oh! je maudis, dans leur cour, dans leur antre,
Ces rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au ventre!
Je sens que le poëte est leur juge! je sens
Que la muse indignée, aves ses poings puissants,
Peut, comme au pilori, les lier sur leur trône
Et leur faire un carcan de leur lâche couronne,
Et renvoyer ces rois, qu'on aurait pu bénir,
Marqués au front d'un vers que lira l'avenir!
Oh! la muse se doit aux peuples sans défense!
J'oublie alors l'amour, la famille, l'enfance,
Et les molles chansons, et le loisir serein,
Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain!

Novembre 1831.

NOTES DE CETTE ÉDITION.

LE MANUSCRIT
DES
FEUILLES D'AUTOMNE.

Le manuscrit des *Feuilles d'Automne,* composé de quarante poésies écrites de 1828 à 1831, non relié jusqu'à présent, comprend cent soixante-trois feuillets, offrant à l'œil un bizarre assemblage de papier blanc, bleu, jaune, vert : lettres adressées à Victor Hugo et dont le poète a utilisé les pages libres, feuillets semblables au manuscrit de *Marion de Lorme,* papier à lettres, tous les formats, toutes les couleurs; souvent, dans la même année, dans le même mois, une écriture différente.

Et cependant, en réunissant tous ces feuillets disparates, nous n'arrivons pas à constituer le manuscrit intégral des *Feuilles d'Automne.* Sur quarante pièces, nous en trouvons trente de l'écriture du poète et neuf copies pour les pièces V, VIII, IX, XVII, XIX, XXI, XXIX, XXXVII, XXXIX ; pour la pièce XXXII, *Pour les pauvres,* nous n'avons que le texte imprimé dans *le Globe* et corrigé par Victor Hugo.

Il y a plusieurs causes à ces lacunes. Dans cette première période de sa gloire, Victor Hugo se préoccupait peu du sort de ses manuscrits; il les envoyait directement à l'impression; il n'est pas rare de lire en marge des vers les noms des typographes et les observations relatives au service.

On reconnaît aussi dans les copies de cette époque l'écriture de Sainte-Beuve, celle de Fontaney, de Victor Pavie, d'Émile Deschamps; ces amis de la première heure traitaient un peu le jeune chef de l'école romantique en camarade, ils rendaient à « Victor » le service de lui copier ses vers; en échange, ne pourrait-on conserver l'autographe? Cette supposition est d'autant plus vraisemblable que l'ode : *Quiberon* est reliée dans un volume des *Odes et Ballades* et se trouve à la Maison de Victor Hugo; ce précieux volume a été sauvé du naufrage par Paul Meurice, mais combien d'heureux possesseurs des premières poésies détiennent encore, de père en fils, les manuscrits originaux des œuvres de jeunesse!

I. NOTES EXPLICATIVES.

PRÉFACE.

Avant les premiers mots une note pour l'imprimeur :

N. B. Ce blanc doit être très grand. Ne prendre que quatre ou cinq lignes pour la première page.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Au cinquième feuillet, les trois alinéas suivant ces mots : *On l'aime mieux aigle qu'hirondelle,* ne sont pas de la main de Victor Hugo; il a dû les dicter au dernier moment, car on lit au bas du verso de cette page :

On pourra venir chercher le reste demain vers midi.

Après la date, cette recommandation :

N. B. Il faudra que cette préface soit séparée des vers par une page blanche sur laquelle on mettra :

Les
feuilles d'automne.

Nous complétons le manuscrit de la préface avec trois feuillets qui nous semblent, à plus d'un titre, appartenir aux *Feuilles d'Automne;* l'auteur, dans ce fragment, comme dans la préface publiée, place l'art au-dessus des préoccupations politiques et sociales du moment; de plus, il prend la défense de lord Byron, auquel il a consacré la pièce XI et nomme ici le détracteur qui, dans la poésie : *Dédain,* a bénéficié de l'anonymat; l'écriture est de 1830 :

C'est la mode de dire que l'art est mort.

Il n'est pas d'artiste qui n'entende quelquefois aujourd'hui dire et répéter autour de lui : — Que faites-vous là? à quoi bon? l'art est mort. Regardez la tribune, regardez la place publique, voyez la séance, voyez l'émeute. C'est là qu'est le bruit, c'est là qu'est l'action, c'est là qu'est la vie. Allons, artiste, quittez votre œuvre d'art, et venez travailler à la besogne publique! — En vérité!

Mais l'art lui-même n'est-il pas une besogne publique? et puis, quels grands hommes avez-vous donc pour remplir ainsi la scène à vous tout seuls?

Si quelqu'un, vers 1811, était venu dire à lord Byron, alors jeune, alors tellement inconnu en Europe que Millevoye l'appelait dans une note de je ne sais plus quel poëme *un certain lord Baron* (*Dantem quem dam*); si quelqu'un, dis-je, homme de sens et de poids fût venu dire à lord Byron : — Que faites-vous là? à quoi bon l'art? êtes-vous fou! mais regardez donc autour de vous. Est-ce que vous ne voyez pas Napoléon? Quoi! vous prétendez intéresser l'Europe à des héros imaginaires, Conrad, Lara, un corsaire, que sais-je? lorsque voilà un héros réel et vivant qui la broie sous ses talons! à des fantaisies de poëte quand elle subit des fantaisies de conquérant! poëte, vous êtes un nain, voilà le géant! vous êtes un fou, voilà le grand homme. La force aujourd'hui est dans le bras, non dans l'esprit. Six cent mille vers ne valent pas six cent mille soldats. Austerlitz, Marengo, Iéna, voilà les Iliades du dix-neuvième siècle. Ah! poëte, poëte! vous prétendez occuper le monde de vous et de vos rêves quand l'empereur est là! Voilà tous les yeux tournés vers une comète, et vous mettez votre chandelle à votre fenêtre pour qu'on admire votre chandelle! allons, quittez ces billevesées. Il n'y a plus que les affaires politiques maintenant qui aient vie et qui la donnent. Vous avez un siège au Parlement, Mylord. C'est là qu'est votre place. Pair d'Angleterre, vous serez grand sur votre fauteuil; poëte, vous êtes ridicule sur votre trépied. —

En 1811, l'homme qui aurait parlé ainsi à lord Byron aurait eu raison aux yeux de tous. — Hé bien! devant la postérité (c'est nous) cet homme aurait eu tort! Le poëte savait ce qu'il faisait. Il y avait alors en scène un Napoléon qui n'y est plus maintenant, et pourtant le poëte avait raison de croire à l'art. Aujourd'hui, de cette grande époque, il ne reste plus entières, saillantes et grandissantes de la petitesse des autres, que deux figures, le conquérant et le poëte, Napoléon Bonaparte et Noël Byron, les deux N. B.

Le manuscrit porte rarement l'épigraphe qu'on lit en tête de chaque poésie dans l'édition originale.

I. *CE SIÈCLE AVAIT DEUX ANS!...*

Voici les quatre vers rayés qu'on lit au haut de la première page :

Sans doute il vous souvient de ce guerrier suprême
Qui, comme un ancien dieu, se transforma lui-même,
D'Annibal en Cromwell, de Cromwell en César.
— C'était quand il couvait son troisième avatar.

III. RÊVERIE D'UN PASSANT A PROPOS D'UN ROI.

Au recto du quatrième feuillet [27] [1] les vers de premier jet s'enchaînaient ainsi :

C'est le peuple qui vient, c'est la haute marée
Qui monte incessamment, par son astre attirée.
Méditez, — et voyez si vous voulez périr
Sur le siècle passé que son flot doit couvrir!

Entre ces quatre vers un signe nous renvoie au verso de la page, où on lit ce développement :

Qui monte incessamment, par son astre attirée,
Et dès qu'un flot du temps rentre à l'éternité
S'empare pour jamais du lit qu'il a quitté.
Rois, hâtez-vous! rentrez dans le siècle où nous sommes!

Enfin, une dernière page contient le texte définitif. Au verso, une note :

Copier cette pièce dans la Revue de Paris.

Victor Hugo a dû faire erreur sur le nom, ces vers ayant paru dans *la Revue des Deux Mondes* en juin 1831.

VI. A UN VOYAGEUR.

La troisième strophe, dont nous donnons plus loin les variantes, est biffée et modifiée en marge. Les neuvième, douzième et treizième strophes sont écrites en marge.

[1] Nous donnons entre crochets la pagination définitive du manuscrit.

Au manuscrit de cette poésie nous joignons deux feuillets contenant des strophes inédites qu'on lira aux Variantes.

VIII. A DAVID, STATUAIRE.

En marge du deuxième feuillet de cette copie, deux notes de la main de Victor Hugo :

Les pans de l'histoire.

Leurs statues
éternelles
Rendaient les villes solennelles!

IX. A M. DE LAMARTINE.

Nous avons fait relier après la copie un brouillon contenant les vers jalons d'après lesquels cette poésie a été écrite.

XV. *LAISSEZ : TOUS CES ENFANTS SONT BIEN LÀ...*

Au verso du deuxième feuillet [64], quatre vers jetés en marge :

Je ne veux plus cueillir la poésie en fleurs.

Et mes alexandrins l'un sur l'autre enjambant
Comme des écoliers qui sortent de leur banc.

Chacun enfle sa bulle où se reflète un monde.

Les deuxième et troisième vers ont été publiés dans les *Voix intérieures* (*A des oiseaux envolés*); le quatrième vers se lit dans *A mes amis L. B. et S.-B.*

XXII. A UNE FEMME.

Ces vers sont écrits au dos d'une lettre timbrée par la poste 8 mai et adressée par Antoni Deschamps à Victor Hugo pour l'inviter à passer la soirée chez lui le 13 mai.

XXIII. *OH! QUI QUE VOUS SOYEZ, JEUNE OU VIEUX, RICHE OU SAGE...*

Les cinq dernières strophes seulement sont de la main de Victor Hugo.

XXVII. A MES AMIS L. B. ET S.-B.

Cette pièce, qui comporte cinq feuillets, est écrite sur les pages restées libres de trois lettres; le premier feuillet [92] n'est autre que le verso d'une lettre signée

A. Jal, et datée 30 avril 1830; au dos des second et troisième feuillets, on lit une lettre collective des élèves du peintre Lethiers, demandant à Victor Hugo de leur donner, comme il en avait donné aux élèves d'Ingres, des billets pour *Hernani*. Les deux derniers feuillets [95-96] remplissent les blancs d'une lettre assez curieuse :

Monsieur Charles Gosselin, libraire,
pour remettre à M. Victor Hugo,
à Paris.

Nevers, 24 avril 1829.

Monsieur,

Permettez à un vieux militaire, jadis le secrétaire du meilleur des chefs, de vous écrire quelques lignes. Feu notre bon général et madame votre mère ont eu pour moi tant de bontés que le souvenir de tant de bienveillance ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je vous vis naître à Besançon. Je suis fier de voir le fils de mon général acquérir tant de gloire dans le monde littéraire.

Veuillez avoir la bonté, Monsieur, de me rappeler au souvenir de madame Hugo à laquelle je vous prie de faire agréer mon profond respect.

Quand je quittai Aix en Provence pour passer à Saint-Domingue, vous aviez deux frères, Abel et Eugène, que j'embrassais bien souvent ainsi que vous; que sont-ils devenus?

Je suis, Monsieur, avec la plus haute considération,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

DUPLESSIS,
Commis principal de la fonderie royale de canons
pour la marine, à Nevers.

XXX. SOUVENIR D'ENFANCE.

Au verso du premier feuillet [106], à partir du vingtième vers, quelques vers barrés résument la fin du troisième paragraphe :

Ce fut de voir, tandis qu'adorant le vainqueur,
Paris, fier comme on est quand on n'a qu'un seul cœur,
Qu'on n'est qu'un même peuple et qu'ensemble on respire,
Chantait en chœur : Veillons au salut de l'empire!
De voir dans tout ce bruit l'empereur souverain
Passer, grave et muet, ainsi qu'un dieu d'airain.

Une copie termine le second feuillet [107]; au verso deux vers formant variante :

Cette terre, ô mon fils, c'est la tête féconde
Du poëte qui crée et du guerrier qui fonde.

Au verso du quatrième feuillet [109], l'adresse de Victor Hugo, rue Jean-Goujon, n° 9. Le timbre de la poste porte : 14 novembre 1831, Blois. Cette particularité

nous renseigne sur la rapidité avec laquelle Victor Hugo a écrit cette poésie datée : novembre 1831.

Les seize derniers vers ne sont pas de la main de Victor Hugo.

XXXV. SOLEILS COUCHANTS.

Le manuscrit de ce petit poème de la nature, dont toutes les divisions ont été écrites séparément sur des feuillets divers, est un des plus curieux des *Feuilles d'Automne;* chaque division a pour ainsi dire sa physionomie spéciale.

Après la première, écrite sur une double feuille de papier bleu pâle et où l'on remarque une interversion de strophes et l'ajouté, sous la date, de la cinquième strophe, nous avons fait relier cinq feuillets trouvés parmi les papiers inédits de Victor Hugo, et qui tous cinq contiennent des variantes de cette division; nous les donnons à leur place (pages 142-143), contentons-nous ici d'en décrire l'aspect.

Le premier [124], contenant deux strophes, est une copie autographiée de la huitième strophe (*Soleils couchants,* 1re division) et de la dernière strophe d'*Enthousiasme* (*les Orientales*).

Au verso, l'adresse de Victor Hugo en 1829 :

Monsieur le Baron Hugo,
Rue Notre-Dame-des-Champs, n° 11.

Le second feuillet, page détachée d'un album, à part les variantes, tracées d'une encre plus noire que le reste, contient quelques vers isolés :

En vain je leur ai dit :
Ne vous en allez pas avant que je m'en aille.

Elle avait attaché sa vie à cet enfant.

Ils vivaient, ils pensaient, ils aimaient; ils sont morts.

Le haut du mont.

L'ombre le noie
Par moments, et le vent fauve et sombre y tournoie.

...

Le vent inépuisable et farouche y tourmente
La tempête de grêle et de pluie écumante.

Le troisième feuillet [126-127], où l'écriture droite et serrée alterne avec l'écriture large et appuyée, est double et rempli des quatre côtés; sur toutes les notes, les vers, les remarques dont ce feuillet est couvert, à part les strophes relatives à la première division des *Soleils couchants,* une seule ligne, employée dans *Littérature*

et Philosophie mêlées, est barrée à l'encre rouge. Voici, sans empiéter sur les variantes (voir p. 143), les vers les plus intéressants de cette double page :

Sous un manteau neigeux le coteau s'emprisonne;
Au souffle du matin le jeune arbre frissonne;
Et déjà.....
Et l'on voit succéder sur sa branche glacée[1]
Succèdent sur sa branche en trident aiguisée
Les diamants du givre aux perles de rosée,
La plainte de la bise aux soupirs de l'oiseau.

Je croyais voir grandir après tant d'infortunes
La liberté, debout, les pieds sur deux tribunes.

Oh! vers un port ami fais voguer ma nacelle,
Dieu, qui, soutien du cèdre et soutien du roseau,
Accompagnais Noé dans l'arche universelle
Et Moïse au berceau.

La Religion — Croyez. —
Voguez sur cette mer et ne la sondez pas.

Le quatrième feuillet contient deux strophes données aux variantes.

Le dernier [129] reproduit la quatrième strophe; au-dessous, une ébauche du crocodile *aux dents acérées;* au verso, des notes, des remarques; l'idée, en prose, des vers dits par Didier au cinquième acte de *Marion de Lorme :*

Je me suis éveillé en sursaut. Il m'a semblé qu'on m'appelait. C'était l'heure qui sonnait. C'est en effet une voix qui m'appelle.

Les scythes disaient que chez eux l'air est plein de plumes (flocons de neige).

Époussetez votre sujet.

Non, quand même, nain et géant tour à tour, j'aurais le don de grandir et de me rapetisser comme cette ombre que les rayons du soleil découpent à nos pieds sur le pavé du cimetière.

Passons rapidement sur la seconde division [feuillet 130], dont les strophes s'alignent régulièrement sur un papier large et assez imposant; quelques ratures; la troi-

[1] Ce vers, de premier jet, est barré.

sième division, au contraire, n'occupe qu'une mince feuille de papier à lettre; nous ne possédons pas la IVe division complète de cette pièce; un blanc est ménagé dans le brouillon que nous avons sous les yeux, pour y recevoir les cinquième, sixième et septième vers de la seconde strophe; au dos de ce brouillon, une scène comique ébauchée :

SCÈNE IV.

PARRHASIO.

L'ogre est en bas.

MANÈS.

Hé bien, qu'il attende!

SCÈNE V.

L'OGRE, *seul dans la rue.*

(*Il mange un enfant pour se désennuyer.*)

Hum! comme ils me font croquer le marmot!

Au-dessous de cette ébauche, une note prise dans Mathieu :

Mathias Corvin, roi de Hongrie, et Georges de Poguebrac, roi de Bohême, se font la guerre dix ans pour leurs religions, enfin ils conviennent, pour en finir, que leurs bouffons se battraient en duel à coups de poing et que celui dont le bouffon rosserait l'autre aurait la vraie et meilleure religion.

(Voir *Mathieu*, Liv. XI.)

En outre, sur la copie de cette division [feuillet 133], nous relevons des variantes. (Voir p. 143.) Nous avons retrouvé la cinquième division, parmi les papiers inédits, écrite au dos d'un faire-part de mariage, daté de juillet 1828; les deux strophes publiées sont entourées et largement barrées, système adopté et assez régulièrement suivi par Victor Hugo pour indiquer que les passages ainsi rayés ont été employés; pêle-mêle des vers jetés, des remarques; ces deux lignes :

Je m'appelle Lucas, — à la noce de madame Masson, c'est moi qui étais en lunette.

Deux vers :

Et l'on creuse en nos champs funèbres
Plus de fosses que de sillons.

Au verso, encore des vers :

Près de toi, fée ou femme,
Vivre mes jours entiers,
Mon âme dans ton âme,

Ma cendre dans ta flamme,
Mes pas dans tes sentiers!

De moment en moment, avec leurs sombres toiles,
De grands nuages noirs éteignent les étoiles,
Comme si des démons soufflaient ces purs flambeaux.

La nuit sombre tomba, l'orage avec la nuit;
Un bruit de pluie alors vint se mêler au bruit
Des applaudissements, des rires, des huées;
Tout était noir, le ciel et la terre; et dans l'air
A chaque instant passait un vacillant éclair,
Comme si des yeux blancs s'ouvraient dans les nuées.

XXXVII. LA PRIÈRE POUR TOUS.

Nombreuses variantes dans la copie faite par Fontaney; on trouvera relié avec cette copie le plan complet de *la Prière pour tous*, des vers jetés, des strophes entières, dont nous avons reproduit plus loin les variantes; ces notes remplissent le verso d'une lettre adressée par un jeune musicien au poète.

XL. *AMIS, UN DERNIER MOT...*

Les huit premiers vers n'existent pas sur le manuscrit, ils ont dû être ajoutés sur les épreuves; les seize derniers vers et la date sont écrits en travers sur la marge; le chiffre inscrit en tête de cette pièce nous indique que le volume ne devait avoir que trente-neuf poésies; à côté du chiffre, une indication pour l'imprimeur :

Cette pièce clora le volume.

Au verso de cette poésie, datée de novembre 1831, une lettre nous apprendra un détail de la vie privée de Victor Hugo :

Monsieur le baron,

Je vous rappelle que c'est le 17 de ce mois, jeudi prochain, à midi, que l'adjudication définitive du domaine de la Miltière[1] a lieu en mon étude; je viens vous renouveler toutes mes instances pour que vous veuilliez bien venir assister à cette adjudication; j'adresse par ce courrier la même prière à monsieur votre frère Abel.

Si comme je l'espère vous venez tous les deux, on pourrait s'entendre pour

[1] Propriété du général Hugo, à Blois.

terminer de suite la liquidation de cette affaire qui n'a déjà duré que trop longtemps.

J'ai l'honneur d'être, avec ma considération très distinguée, Monsieur le baron,

Votre très humble et dévoué serviteur.

J. A. Pardellus.

Blois, 13 novembre 1831.

Au dos d'un fragment contenant six vers, cette pensée mélancolique :

L'homme n'a jamais l'espèce de bonheur qu'il peut sentir.

II. VARIANTES ET VERS INÉDITS.

I. *CE SIÈCLE AVAIT DEUX ANS!...*

trop gêné par le droit,
Page 13. Et du premier consul, déjà, par maint endroit...

a fait tenir le
Page 14. Mon âme où ma pensée habite comme un monde...

ma pensée écume
Page 15. Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume...

sans pâlir
D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais...

II. A M. LOUIS B.

Et, sans songer à vous, tandis qu'ils dîneront
Page 16. Et tandis qu'ils joueront, riront ou dormiront...

transformée
Admirez, en passant, cette tour octogone,
En écurie au gré des chevaux de l'armée.
Qui fait à ses huit pans hurler une gorgone...

III. RÊVERIE D'UN PASSANT A PROPOS D'UN ROI.

Page 20. Or, attentive au bruit, une femme, une vieille.
En haillons, et portant au bras quelque corbeille,
Disait tout haut, sans craindre espions ni témoins :
Branlant son chef ridé, disait à haute voix :
Si c'était l'empereur, que ferait-on de moins?
— Un roi! sous l'empereur, j'en ai tant vu, des rois!

Rien n'éblouit ses yeux fatigués et dormants
Page 21. Il sait tirer de tout d'austères jugements...

IV. *QUE T'IMPORTE, MON CŒUR, CES NAISSANCES DE ROIS...*

et plus haut ton œil désenchanté
Page 23. Porte ailleurs ce regard sur Dieu seul arrêté!

Mystérieuse énigme
contraste où notre esprit se fond
Mystérieux abîme où l'esprit se confond.

VI. A UN VOYAGEUR.

que l'esprit seul emporte,
Page 27. Tandis que votre ami, moins heureux et moins sage,
Immobile et rêveur, attendait à sa porte
Attendait des saisons l'uniforme passage
Ou la joie ou le deuil;
Dans le même horizon,
Et fidèle à son toit, malheureux ou prospère,
Et comme l'arbre vert qui de loin la dessine,
Comme l'arbre planté par la main de son père,
A sa porte effeuillant ses jours, prenait racine
S'enracinait au seuil.
Au seuil de sa maison.

après vos marches vagabondes
Page 28. Or, maintenant, le cœur plein de choses profondes...

Pour la moisson qu'un jour fera le fer de l'homme
Page 29. Ces millions de morts, moisson du fils de l'homme,
et germer ces morts
Sourdre confusément dans leurs sépulcres, comme
blé
Le grain dans le sillon!

Sur deux feuillets isolés nous retrouvons ces fragments, que nous croyons devoir attribuer à cette pièce :

Amis, quand l'âge vient, quand nos belles années
S'écroulent pierre à pierre et pendent ruinées;
Quand on n'a plus vingt ans;
Quand un souffle a gelé dans nos cœurs sans défense
Tous nos projets d'amour, de jeunesse, d'enfance,
Floraisons du printemps;

Mon ami, ce n'est pas une course lointaine,
Stamboul l'asiatique ou Cadix l'africaine,
Rome où Christ est vainqueur,
Ni Médine cherchée en longue caravane,
Ce n'est pas le désert, ce n'est pas la savane
Qui peut remplir le cœur.

austère et c'est doux.
C'est triste et c'est charmant. Toujours la même chose,
Même rosier donnant presque la même rose,
Mêmes passants qu'on voit,
La même heure au repas qui jamais ne recule,
Le même oiseau de nuit qui sort au crépuscule
Du même angle du toit.

VII. DICTÉ EN PRÉSENCE DU GLACIER DU RHÔNE.

Et la nuit voit briller la voûte sidérale,
Page 31. Et contemple de près ces splendeurs sidérales
Comme le maître autel luit sur la cathédrale.
Dont la nuit sème au loin ces sombres cathédrales.

VIII. A M. DAVID, STATUAIRE.

Oh! que ne suis-je un de ces hommes
monde éclipsé
âge
Qui, géants d'un siècle effacé...

IX. A M. DE LAMARTINE.

Page 36. Pourquoi livrer mon nid de mousse
Si peu fait pour le flot amer?
Où le jour n'osait pénétrer?
Et loin de la terre natale
Pourquoi donner à la rafale
Donner ma
Ma belle robe nuptiale
A déchirer au vent de mer?
Comme une voile à déchirer?

la foudre
Page 39. Si j'invoquais le ciel, l'orage,
Sur mon front prête à se dissoudre
Avec plus de bruit et de rage,
Secouait sa gerbe d'éclairs.

En foule il inonde la rive;
Page 40. La foule inonde au loin la rive;
Il chante, il crie : Arrive! arrive!
Page 41. Oh! dit-elle, il vient, il arrive!
Tombe à genoux, verse des pleurs
Elle l'appelle avec des pleurs...

Sur une feuille contenant le plan de cette poésie à Lamartine, parmi des vers publiés, ces trois vers caractéristiques :

Quand mes ennemis pleins de rage
De ton nom me font un outrage
Ce que je leur dis, c'est ton nom.

XI. DÉDAIN.

Napoléon; les jours passés; l'âge où nous sommes;
Page 47. Napoléon, ce dieu dont tu seras le prêtre;
Les haines qui, vivants, déchirent ces grands hommes,
Les grands hommes, mépris du temps qui les voit naître,
Religion de l'avenir!

XIV. *O MES LETTRES D'AMOUR...*

flamme!
Page 52. J'avais donc dix-huit ans! j'étais donc plein de songes!
J'avais à l'horizon l'espérance, et dans l'âme
L'espérance en chantant me berçait de mensonges.
Un tendre et seul amour!
Un astre m'avait lui!

XVIII. *OÙ DONC EST LE BONHEUR?...*

sous les yeux d'une mère
Page 61. Ruisseau de lait qui fuit sans une goutte amère...

XIX. *LORSQUE L'ENFANT PARAÎT...*

Sur un des feuillets du dossier inédit : *Tas de Pierres,* nous lisons ces variantes, dans un autre rythme :

Ah! que le Dieu suprême
Par qui tout est remis,
Préserve ceux que j'aime,
Amis, parents, et même,
Même mes ennemis,

De jamais voir les treilles
Sans raisins dans les champs,
L'été sans fleurs vermeilles,
La ruche sans abeilles,
La maison sans enfants.

XXIII. *OH! QUI QUE VOUS SOYEZ...*

, lorsque la rue est
Page 70. Si vous n'avez jamais attendu, morne et sombre,
Sous les vitres d'un bal qui rayonne dans l'ombre,
Attendu, sous l'hiver, respirant à demi,
L'heure où pour le départ les portes s'ouvriront,
Qu'une porte s'ouvrît pour vous, dans sa lumière
Pour voir votre beauté, comme un éclair qui brille,

Comme dans un éclair, passer près de sa mère
Rose avec des yeux bleus et toute jeune fille,
La beauté qui vous aime et vous croit endormie.
Passer dans la lumière avec des fleurs au front...

XXV. *CONTEMPLER DANS SON BAIN SANS VOILES...*

Se mirer aux flots de l'arène,
Page 73. Regarder la lune sereine;
Dormir sous l'arbre du chemin;
Etre le roi lorsque la reine
Porte son grand sceptre d'ébène
Par son sceptre d'or souveraine,
D'une blanche et petite
L'est aussi par sa blanche main...

XXVII. A MES AMIS L. B. ET S.-B.

Page 76. Quand vous verrai-je, Espagne,
Londres, Naple et
Et Venise et son golfe, et Rome et sa campagne...

XXX. SOUVENIR D'ENFANCE.

sur ce grand destin j'allais déjà rêvant.
Page 87. Car il tenait déjà mon esprit inquiet.
s'effrayait souvent
Mais ma mère aux doux yeux, qui souvent s'effrayait...

XXXI. A MADAME MARIE M.

(*Autre titre : A LA FILLE DE CHARLES NODIER.*)

XXXV. SOLEILS COUCHANTS.

I

J'aime le ciel immense,
Oh! contemplez le ciel, et, dès qu'a fui le jour,
En tout temps, en tout lieu, d'un ineffable amour
Mon œil plonge
Regardez à travers ses voiles;
du spectacle enchanté.
Un mystère est au fond de leur grave beauté.

Les variantes et les fragments suivants, pour la première division, sont pris sur les feuillets décrits pages 134-135 :

mieux contempler l'aube aux lueurs
J'aime quand le couchant tend ses pourpres ardentes,

Et regarder
Suivre des yeux, bien loin de la ville aux cent voix,
bûcherons branches
Les paysans, courbés sous des herbes pendantes,
Qui le soir à pas lents s'enfoncent dans les bois

J'aime les soirs ardents et beaux, j'aime les soirs...
.....
Soit que dans les flots noirs de leurs noirs tourbillons,
Globe rouge et sanglant, le soleil sans rayons
se plonge.
Comme un vaisseau sans mâts descende.

C'est de là que parfois des nuages géants,
Les trombes, sur les monts ou sur les océans,
Comme un convive dans les salles,
Courent, leur cône en feu pend, et l'homme troublé
Se dit : qui donc attache au ciel, cintre étoilé,
Ces clefs de voûte colossales?

Le couchant enflammait l'immense firmament.
C'était un de ces ciels qui, mieux qu'un diamant,
Font briller la vitre du bouge
Et qui semblent, à l'heure où l'ombre au loin descend,
Le reflet d'un brasier dans l'orbe éblouissant
D'un bouclier de cuivre rouge.

Le soleil dans les monts s'enfonçait lentement.

..... et lentement lâché,
Par un câble invisible au zénith attaché,
Le soleil au milieu des monts noirs et funèbres
Plongeait comme un seau d'or dans un puits de ténèbres.

II

monte à son trône, en reine, d'un pas lent;
Page 102. La nuit, pas à pas, monte au trône obscur des soirs;

Meurt sur les coteaux noirs le crépuscule blanc.
Le crépuscule gris meurt sur les coteaux noirs.

Et que seul éveillé, seul debout sur sa tête,
Que, veillant seul, debout sur son front que je foule,

de foule et de tempête,
Page 103. Avec mille bruits sourds d'océan et de foule
Je regarde à mes pieds la géante dormir!

III

Assez pour qu'en passant la murmurante abeille
Pour que du moucheron, qui bruit et qui passe,
Vienne bruire à mon oreille
L'humble et grêle murmure efface
Plus haut que la grande
La grande voix de la cité!

IV

Donnez-moi des mâts et
Allons! des ailes ou des voiles!
Allons! un vaisseau tout armé!

Dans ces flamboyants caractères
Peut-être dans cette autre terre
Peut-être est-il quelques mystères
Trouve-t-on la clef du mystère
Que peut surprendre un œil mortel.
Caché sous l'ordre universel.

XXXVIII. LA PRIÈRE POUR TOUS[1].

Hélas! quoique Dieu parle,
Page 110. L'âme en vivant s'altère, et quoique en toute chose...

à la face brûlée,
Page 111. Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée...

l'autre aïeule aussi
Page 112. Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond...

Ils sont là jusqu'au jour où tous se lèveront;
Page 113. Les anges autour d'eux ne chantent pas en chœur.
Pas d'aube dans leur nuit, pas de feux, pas de lampe;
De tout ce qu'ils ont fait le rêve les accable.

[1] Les variantes suivantes sont relevées sur une copie.

Le remords, qui s'est fait ver du sépulcre et rampe,
Pas d'aube pour leur nuit; le remords implacable
Traîne éternellement sa bave sur leur front.
S'est fait ver du sépulcre et leur ronge le cœur.

Ils entendent du ciel le cantique lointain!
Nul démon ne leur jette un sourire moqueur.
plus épaisse,
Ceux qu'on oublie, hélas! — leur nuit est froide et sombre,
Un ver dans leur cercueil les dévore sans cesse
Toujours quelque arbre affreux, qui les tient sous son ombre,
Et l'orfraie à côté fait l'hymne du festin[1].
Leur plonge sans pitié les racines au cœur.

Soupirs de la femme!
Page 116. Baume! éther! dictame!

Sources du Carmel!
Vapeurs de l'autel!

Page 120. Flots d'azur où l'on aime
Fuir le monde bruyant!
A laver ses remords!

Page 121. D'un charme si suprême
Que l'incrédule même
Adore en les voyant!
S'agenouille à leurs bords!

Fuis-nous! Crains l'amertume
Lac que le ciel parfume!
Du monde, folle mer!
Le monde est une mer.

Sur une page isolée, au milieu de vers jalons, presque tous utilisés dans cette pièce, nous relevons ces deux strophes, la première précédée d'une note :

Respecter l'innocence des enfants.

... Car l'âme d'un enfant est si tendre et si frêle
Qu'un mot honteux la blesse et peut lui briser l'aile.
Alors, elle perdrait vertu, joie, avenir,
Ramperait dans la vie, et quand au jour suprême
Il faudrait comparaître aux regards de Dieu même,
Boiteuse, elle aurait honte et n'oserait venir!

Oh! va prier! Quand près de franchir notre porte,
La luxure, ou l'envie, ou l'erreur qui s'emporte,

[1] Ces quatre dernières variantes sont publiées dans l'édition originale; le texte définitif a été établi dans les éditions suivantes.

IMPRIMERIE NATIONALE.

La trahison cachant son regard dans sa main,
Ou quelque passion, discordante et souillée,
Voit la blanche prière au seuil agenouillée,
Elle prend un autre chemin!

Note sur la prière :

L'âme prie entre le monde réel qu'elle quitte et le monde invisible où elle va s'enfermer sans le corps. La prière est une limite d'où elle jette un regard en arrière.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE DES *FEUILLES D'AUTOMNE.*

Ce recueil a été composé de 1828 à 1831.

Victor Hugo a-t-il suivi un plan déterminé? En aucune façon. Une rencontre, un souvenir, un événement récent, la visite d'un ami, la contemplation de ses enfants, tout cela lui dicte en quelque sorte son livre page à page. Il y a quelquefois de longs intervalles entre ses poésies, c'est qu'il les écrivait au hasard de l'inspiration, au cours d'une promenade, en sortant d'une répétition, entre un acte terminé et un chapitre de roman. Sur une des feuilles volantes où il inscrivait ses pensées, nous lisons :

Faire des vers, travail qui délasse.

Les impressions, les sentiments de Victor Hugo se traduisent tout naturellement dans la forme qui lui est familière et presque obligatoire : il ne peut pas plus se passer de rimer qu'un rossignol de chanter. Peu à peu, et sans qu'il y ait autrement songé, les feuilles s'accumulent, et lorsqu'un jour il veut les classer, il constate qu'elles répondent presque toutes à une pensée commune de mélancolie et de tristesse, et il trouve ce beau titre : *Les Feuilles d'Automne.*

Quelle est l'origine de cette tristesse? C'est, en janvier 1828, la mort de son père, le général Hugo.

Avec quels accents de douleur il en parle à son ami Victor Pavie : « deuil profond », « deuil inconsolable », et il ajoute :

J'ai perdu l'homme qui m'aimait le plus au monde, un être noble et bon, qui mettait en moi un peu d'orgueil et beaucoup d'amour, un père dont l'œil ne me quittait jamais. C'est un appui qui me manque de bien bonne heure [1].

Depuis la mort de la mère qu'il adorait, le père était le conseiller, le guide; brusquement, l'appui lui manquait à l'heure où il venait d'entamer une lutte ardente par sa préface de *Cromwell* publiée en décembre 1827; il subira donc ce trouble profond du fils désemparé qui, devenant lui-même chef de famille, sent sa responsabilité grandir d'autant plus qu'il ne peut plus la partager avec ceux qui l'ont élevé. Il racontera son enfance, sa jeunesse, ses regrets et ses espérances, sa paternité triomphante, car il a déjà, en 1828, deux enfants : Léopoldine qui a plus de trois ans, Charles qui a un an et demi, et il attend un nouvel enfant.

Nous suivrons l'ordre chronologique des poésies pour essayer de découvrir dans quel état d'esprit Victor Hugo a écrit la plupart des pièces de son recueil.

En 1828, le ménage est installé rue Notre-Dame-des-Champs. Il n'est pas

[1] Correspondance.

riche. La villégiature lui est interdite. C'est le mois de juin. Victor Hugo n'a pour toute campagne que les plaines voisines de Vanves et de Montrouge et comme promenade que la *butte du Moulin;* avec ses amis, Louis Boulanger et Sainte-Beuve, *son peintre* et *son poète,* il va, la tâche terminée, contempler le soleil couchant; et il écrit ses poésies : *les Soleils couchants,* les premières en date de ce recueil, qui répondent bien à la fois à sa disposition d'esprit et à sa passion pour les spectacles de la nature.

Victor Hugo a aussi son statuaire, un ami bien cher, David d'Angers; il ne laisse pas échapper l'occasion de célébrer le grand artiste qui immortalise les héros par le marbre, le granit et le bronze.

En octobre, la petite famille s'augmente d'un nouvel hôte. C'est la naissance de François-Victor.

Nous voici en 1829, c'est l'apparition des *Orientales,* puis le combattant reparaît; l'ennemi de la peine de mort public en février *le Dernier Jour d'un Condamné;* mais quand le printemps arrive, la muse est souriante, l'âme est en fleur, et ce sont alors les poésies : *Vois, cette branche est rude* et *A une femme.*

Songe-t-il alors aux *Feuilles d'Automne?* Non; il fait simplement des vers. Ce sont toujours des épis épars. D'autres préoccupations l'assiègent. Depuis la préface de *Cromwell,* il est possédé du démon du théâtre, du désir d'appliquer les règles et les doctrines qu'il a exposées; du 2 au 26 juin, il écrit *Marion de Lorme.*

Tout à coup une pensée douloureuse lui traverse l'esprit, peut-être un souvenir, et le 6 juillet, dans la poésie : *A un voyageur,* il fait le dénombrement de ses deuils : la mère, son premier né Léopold, le père, tous trois disparus! Il a ouvert là une route qu'il va parcourir; et en songeant au néant de tous les grands de la terre ce sont alors des pitiés pour ceux qui sont dans la tombe : *C'est une chose grande...,* puis une sorte de désenchantement de la vie apparaît : *O toi qui si longtemps vis luire à mon côté...* Enfin, comme s'il se reprochait ce découragement, il termine cette poésie sur une vision plus rassurante de la destinée humaine : l'âme immortelle, l'éternité de Dieu.

Un nuage a passé. La lutte le ressaisit tout entier. Au début d'août, son drame *Marion de Lorme* est interdit, en dépit de larges sacrifices accordés à la censure et de sa démarche auprès de Charles X. Cette provocation l'aiguillonne; la liberté du théâtre est atteinte dans sa personne; il veut la défendre; il écrit, du 29 août au 25 septembre, un nouveau drame, *Hernani.* Ce sera la revanche prochaine.

Entre temps, le spectacle de la nature l'attire; c'est le dôme étoilé, cette fête éternelle que le ciel donne la nuit; il écrit en novembre la pièce : *Parfois, lorsque tout dort...*

Au début de 1830, un important événement s'accomplissait dans la vie de Victor Hugo; on allait donc voir le jeune chef de l'école romantique aux prises avec les difficultés du théâtre! L'auteur de *Cromwell* allait prendre contact avec le public. On attendait impatiemment cette représentation, cette bataille. Pourtant, un appel pressant est fait à Victor Hugo; en Normandie, dans la vallée qui prend naissance au sortir de Rouen, des milliers d'ouvriers sont, depuis deux mois, privés de travail et réduits à la misère. Le comité de secours demande des vers à Victor Hugo, il répond le 22 janvier par cette admirable poésie : *Pour les Pauvres,* intitulée alors *l'Aumône.* Le comité fait imprimer ces vers en une petite plaquette vendue au profit des ouvriers. Voici la descrip-

tion de la couverture avec la note précédant la poésie :

COMITÉ DE BIENFAISANCE
DE CANTELEU.

L'AUMÔNE
PAR
VICTOR HUGO.

Se vend au profit des pauvres.
Prix : 1 franc.

A ROUEN,
CHEZ ÉDOUARD FRÈRE, LIBRAIRE,
SUR LE PORT.
Février 1830.

Les besoins des familles pauvres de la commune de Canteleu sont, cet hiver, hors de toute proportion avec les ressources ordinaires de la charité publique. Le comité de bienfaisance a eu l'heureuse idée de réclamer l'assistance de M. Victor Hugo, et vient d'en recevoir la pièce suivante, qui porte à un degré si éminent la double empreinte de l'admirable talent et du noble caractère de son auteur.

Le Globe du 3 février réimprima cette poésie sous le titre : *Pour les pauvres ouvriers de Bapeaume et de Decauville,* en la faisant précéder de ces lignes :

Ces vers nous sont adressés de Rouen où ils ont été imprimés et où ils se vendent au profit de la quête. Nous croyons pouvoir les emprunter sans scrupule, car ce n'est pas seulement dans la vallée de Deville, c'est par toute la France qu'un tel appel doit être fait à la charité.

Le ménage est un peu à l'étroit rue Notre-Dame-des-Champs, les enfants grandissent, un quatrième est attendu. Il faut déménager. Victor Hugo s'installe en mai rue Jean-Goujon pour être à proximité des Champs-Élysées et des Tuileries et pouvoir offrir à sa petite famille des arbres et des parterres. C'est peut-être à ce moment que le recueil des *Feuilles d'Automne* va revêtir une forme, prendre sa véritable physionomie.

C'est tout au plus si Victor Hugo ne se considère pas comme un ancêtre, et il n'a que vingt-huit ans, malgré un passé littéraire déjà glorieux.

Le 11 mai, pour la première fois, Victor Hugo consacrera des vers à ses enfants; il s'engage dans cette voie charmante et douloureuse qu'il suivra jusqu'en 1877 (*L'Art d'être grand-père*) en gravissant le calvaire des *Contemplations.* Pour sa poésie : *Laissez. — Tous ces enfants sont bien là.* — il prend comme épigraphe cette parole de Jésus : *Laissez venir à moi les petits enfants.*

A quelques jours de là, le 18 mai, nouveaux vers, dictés sans doute par les premiers pas de son dernier bébé : *Lorsque l'enfant paraît...* Il demande, le 28 mai, *Où donc est le bonheur?* Il le trouve dans l'enfance et regrette ses premières années; la venue de tous ces printemps en fleurs lui rappelle ses belles illusions : *O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse!* et le 4 juin, dans une poésie à Louis Boulanger, il se reporte à l'époque où le père vivait; c'est un nouvel écho de la poésie : *A un voyageur.* Il prie son ami de passer à Blois dans un de ses voyages, de visiter la maison paternelle, cette maison qu'il décrit avec amour; par une pente naturelle sa pensée revient à ceux qui ne sont plus, et dans la *Prière pour tous,* le 15 juin, c'est à ses chers petits, c'est à l'enfant qu'il demande la prière pour tous ceux qui dorment dans la tombe.

Dans ces deux mois de mai et de juin, la famille, l'enfant occupent presque entièrement son esprit. C'est aussi sa vie qu'il raconte, le 23 juin; sa petite enfance, sa jeunesse, il célèbre l'amour d'une mère dans cette sublime poésie : *Ce siècle avait deux ans!...* publiée le 1er août 1831 par la *Revue des Deux-Mondes,* en tête de la Biographie de Victor Hugo, écrite par Sainte-Beuve;

cet intéressant article annonçait le volume; après avoir donné la poésie in extenso, le critique commençait ainsi :

Telle est la pièce inédite qui doit servir de préface au prochain recueil lyrique de M. Victor Hugo. Composée il y a un peu plus d'un an, le 23 juin 1830, et empreinte en quelques endroits du cachet de cette date, elle se retrouve, comme tout ce qui émane du génie, aussi vraie aujourd'hui et aussi belle que ce soir-là, quand d'une voix émue et encore palpitante de la création, il nous la récitait, à quelques amis, au sein de l'intimité.

Il semble, d'après ces lignes, que Victor Hugo se soit décidé, vers juillet 1831, à donner comme frontispice du volume cette admirable autobiographie et à établir un classement des pièces. Est-ce à cette date qu'il faut placer le projet de diviser *les Feuilles d'Automne* en deux volumes, conformément à une table que nous avons trouvée dans les papiers de l'auteur? Le premier volume en suivant l'ordre actuel des pièces s'arrêtait à la berceuse : *Dans l'alcôve sombre;* le deuxième volume reprenait à la pièce XXI : *Parfois, lorsque tout dort...* Le compte de lignes du premier volume était même arrêté : 1,266 lignes.

Nous avons passé rapidement en revue un certain nombre de pièces dérivant de la même source, ayant entre elles des affinités étroites, les dates le prouvent. On peut regretter que l'ordre chronologique n'ait pas été conservé dans la publication, on aurait assisté d'une façon plus saisissante aux évolutions et aux troubles d'une âme ballottée entre le regret du printemps passé, et la joie du printemps renaissant dans l'enfant; on aurait encore mieux compris comment et pourquoi, entrevoyant, à vingt-huit ans, son automne, respirant un parfum de fleurs fanées quand il dit : *Vieillir enfin, vieillir...,* Victor Hugo éprouve le besoin de se rattacher aux amitiés premières, à Louis Boulanger, à Sainte-Beuve. Il lui fallait alors un refuge, qu'il voulait croire sûr en dépit des défaillances de cœur qui risquaient de meurtrir sa confiance. Aussi comme il prodiguait ses témoignages d'affection! Il apprend, en mai 1830, que Louis Boulanger et Sainte-Beuve sont partis pour Rouen, chez Ulric Guttinguer. Voilà le sujet de deux poésies : *A mes amis L. B. et S.-B.* Il les glorifie, il ne se console pas de leur fuite :

C'est Rouen qui vous a! Rouen qui vous enlève!..

Il ira même jusqu'à dire :

Ils emportent en eux toute ma poésie!

Puis il apprend que Boulanger n'est pas avec Sainte-Beuve :

Votre seconde lettre m'a désappointé. Boulanger était parti pour Rouen ces jours passés. Je croyais qu'il vous y avait vu, et, là-dessus, me voilà, sous les grands arbres des Champs-Élysées, faisant vers sur vers à Sainte-Beuve et à Boulanger, *mon peintre et mon poëte,* tous deux absents, tous deux à Rouen. Et puis vient une lettre de vous, qui ne me dit rien de Boulanger et renverse de fond en comble mes deux élégies! Jugez.

Si ses deux élégies sont renversées le 15 mai, il se rattrape treize jours après avec la *Pente de la rêverie :* quelle était cette rêverie? Il voyait là, auprès de lui, ses deux amis et leur racontait ses visions, sorte de poème avant-coureur de la *Légende des Siècles.*

Puis il fait des vers, en juin, à Lamartine, son compagnon de luttes, et dans toutes ces poésies de 1830 c'est toujours son enfance, sa jeunesse, sa famille, ses amis.

Survient la révolution de Juillet; «un peu après la mitraille et la canonnade», comme il l'écrit à Victor Pavie, sa fille Adèle naît : le voilà père de quatre enfants.

L'heure est critique, elle n'est guère propice au travail littéraire, et cependant

des engagements avaient été pris autrefois avec l'éditeur Gosselin au sujet du roman de *Notre-Dame de Paris;* pour calmer les impatiences de Gosselin, il avait fallu fixer une date; et d'un commun accord, au début de juin, on avait choisi le 1er décembre pour la livraison du manuscrit; comme on ne pouvait pas prévoir la révolution de Juillet, il fallut obtenir un sursis qui fut accordé jusqu'au 1er février de l'année suivante. Il n'y avait pas une minute à perdre et le 1er septembre Victor Hugo se met au travail avec acharnement.

Le 17 il écrit à Victor Pavie :

Je suis plongé jusqu'au cou dans *Notre-Dame.* J'empile page sur page, et la matière s'étend et se prolonge tellement devant moi à mesure que j'avance que je ne sais si je n'en écrirai pas la hauteur des tours.

La révolution, le théâtre, le roman, les vers, voilà certes de quoi absorber tous les instants d'un homme; mais on est ou on n'est pas garde national et, de plus, on est ou on n'est pas officier. Or Victor Hugo est officier, sous-lieutenant, s'il vous plaît; il a même été élu par ses concitoyens. Or le grade lui est retiré, sans raison, d'ailleurs, par une simple décision du général en chef. Il réclame au nom de la souveraineté populaire dans une lettre du 7 octobre à son commandant, M. Froidefond des Forges. L'incident est d'autant plus amusant que Victor Hugo s'était cloîtré pour pouvoir donner son roman à date fixe et qu'il aurait été un peu embarrassé s'il lui avait fallu abandonner Claude Frollo et la Esmeralda dans les tours de Notre-Dame pour venir figurer dans le 4e bataillon de la 1re légion.

Le 15 janvier 1831 Victor Hugo livre à son éditeur son roman *Notre-Dame de Paris,* devançant de quinze jours la date fixée.

Son plus cher désir était de refaire du théâtre; bien mieux, il songeait à en avoir un à lui. Il l'écrit le 25 février à Victor Pavie :

Vous avez raison, mon ami, mille fois raison. Je n'ai jamais songé à *diriger* un théâtre mais à en *avoir* un. Je ne veux pas être directeur d'une troupe, mais propriétaire d'une exploitation, maître d'un atelier où l'art se cisèlerait en grand, ayant sous moi et loin de moi directeur et acteurs. Je veux pouvoir pétrir et repétrir l'argile à mon gré, fondre et refondre la cire, et pour cela il faut que la cire et l'argile soient à moi...

D'ailleurs aurai-je un théâtre, et tout ceci n'est-il pas une chimère?

En attendant il était sollicité par ceux qui en avaient un et qui flairaient un succès d'argent si on jouait le drame précédemment interdit, *Marion de Lorme.* Par un sentiment de tact et de délicatesse, Victor Hugo refusait de se prêter à une manifestation contre le régime tombé.

Le 16 mars *Notre-Dame de Paris* paraissait. Les années 1829 et 1830 avaient été fort laborieuses : deux grands drames, un roman en deux volumes, un recueil de poésies, Victor Hugo avait donc pris le parti, dans l'été de 1831, d'accepter l'hospitalité des Bertin. Le rédacteur en chef du *Journal des Débats* possédait à Bièvre la magnifique propriété des Roches. Victor Hugo fut aussitôt conquis par ses hôtes et aussi par ce charmant paysage. Il aimait ce parc ombragé de vieux chênes, ces parterres remplis de fleurs, ce vallon, cette rivière. Il s'amusait des jeux turbulents de ses enfants, et, dans une poésie du 8 juillet intitulée *Bièvre* et dédiée à Mlle Louise Bertin, il racontait toutes ces heures de doux oubli dans le cercle de sa famille et de ses amis. Il oubliait en effet, et cependant il était bien obligé de se rappeler que *Marion de Lorme* devait être jouée au théâtre de la Porte-Saint-Martin et qu'il devait surveiller les dernières répétitions.

La première représentation avait lieu le 11 août. Voilà une date qui aurait effarouché nos auteurs contemporains. Victor Hugo ne prenait nul souci des saisons ou des événements pour la publication de ses œuvres.

Il avait eu l'idée d'écrire, vers la même époque, un drame sur Louis XVI, mais Cordellier-Delanoue lui ayant lu un drame sur le même sujet, Victor Hugo lui écrivait le 25 septembre :

Je me rappelle fort bien à présent que vous m'aviez dit votre idée, et je trouve que la mienne y ressemblait en effet beaucoup; à vous donc la priorité.

Victor Hugo se décide enfin à compléter son recueil des *Feuilles d'Automne;* il écrit en novembre les six dernières poésies et sa préface; il revient encore et toujours à l'enfant, à la jeunesse envolée : *Dans l'alcôve sombre..., Souvenir d'enfance, Un jour vient où soudain l'artiste généreux...* Enfin il date sa préface le 20 novembre. Sa poésie : *Amis, un dernier mot!* datée de novembre, est antérieure de quelques jours puisqu'on la trouve au dos d'une lettre datée de Blois, 13 novembre; c'est dans cette poésie et dans sa préface qu'il formule sa profession de foi politique déjà contenue dans des poésies de 1830 des *Chants du Crépuscule* dont nous parlerons dans l'historique suivant.

Cette profession de foi est une confession des erreurs de sa première jeunesse. Peut-on appeler erreurs les opinions ou plutôt les entraînements d'un enfant de dix-sept ans qui a subi l'influence de l'éducation première; toujours est-il que l'évolution de ses idées politiques s'accentuera dans chacune de ses œuvres nouvelles.

Les *Feuilles d'Automne* parurent le 1er décembre 1831 chez Renduel. Les 4,000 premiers exemplaires furent payés 6,000 francs; une seconde édition était annoncée le 7 décembre.

A cette époque auteur et éditeur ne s'inquiétaient pas de l'heure critique pour publier un livre en dépit du « tumulte de la place publique » et de « l'agitation fébrile des esprits ».

Cette audace récompensait ceux qui croient qu'à côté des partis en querelle il y a ceux qui pensent, ceux qui lisent, ceux qui aiment la poésie, ceux qui ont toujours dans le cœur le souvenir de leurs vingt ans, l'amour, le culte de la famille. Car, même dans le bruit des révolutions, on entendra toujours ce cri qui domine dans le livre : laissez venir à moi les petits enfants!

II

REVUE DE LA CRITIQUE.

Les Feuilles d'Automne avaient paru au milieu des orages de la politique, les journaux donnaient une plus large place au récit des événements qu'aux articles de critique; en revanche, les revues étaient toujours hospitalières aux œuvres des littérateurs et des poètes. Il arriva aux *Feuilles d'Automne* cette curieuse aventure : Sainte-Beuve, et avec lui quelques écrivains, avaient noté l'envahissement du doute et du scepticisme dans le cœur du poète; ils étaient même allés plus loin, ils avaient affirmé que Victor Hugo ne croyait plus. D'autre part, au même moment, Charles de Montalembert, un croyant, qui deviendra plus tard un des chefs du parti catholique, remarquait et louait les retours de Victor Hugo *vers l'idéal chrétien.*

Le 17 octobre 1830, Montalembert

fondait, avec La Mennais et Lacordaire, le journal *l'Avenir;* ils rêvaient tous trois l'alliance du catholicisme et de la liberté. Des plaintes assez violentes s'étaient élevées dans l'épiscopat contre les doctrines politiques de *l'Avenir,* et La Mennais, en sa qualité de directeur, suspendit la publication le 15 novembre 1831, mais il partit avec Montalembert et Lacordaire pour aller chercher à Rome une censure. On sait que le pape Grégoire XVI condamna *l'Avenir* dans l'encyclique du 15 avril 1832.

C'est donc en route, d'Oneglia, sur la rivière de Gênes, que Montalembert écrit à Victor Hugo, le 10 décembre 1831 :

Recevez des remerciements bien au-dessous de ce que je pourrais exprimer pour les douces émotions que m'a procurées la lecture de ce recueil si digne de vous sous tous les rapports. Il y a des pages où vous vous êtes surpassé vous-même, d'autres où vous avez retrouvé toute la fraîcheur de votre jeunesse ou plutôt de votre enfance, d'autres enfin où j'ai remarqué, avec une admiration qui tenait du bonheur, de ces retours vers Dieu, vers le *Seigneur,* vers l'idéal chrétien, qui vous ont quelquefois manqué, mais qui vous deviendront chaque jour plus nécessaires et plus consolants. Votre *biographie,* vos *bruits sur la montagne,* vos *lettres d'amour,* vos lettres à S.-B. et à L. B., votre sublime élégie sur l'aumône, celle au trappiste de la Meilleraye, Bièvre, les *Soleils couchants,* surtout le dernier, enfin la *Prière pour tous.* Voilà autant de nouvelles gloires pour votre couronne si précoce et si pleine. Et puis votre préface si noble et si indépendante; et puis tant de vers délicieux comme celui-ci :

Rêver, c'est le bonheur; attendre, c'est la vie!

Vous savez que je ne vous juge ni en critique, ni même en ami, mais simplement d'après l'impression que vos œuvres produisent sur mon cœur. Vous ne serez donc pas étonné si je mets au-dessus de tout dans ce recueil votre n° 2 : *A Louis B.,* sur la mort de votre père. J'avais presque dit, de *mon* père, tant vous avez sondé toutes les profondeurs de cette cruelle douleur, tant vous avez levé le voile qui recouvre ce vide irréparable dans la vie du jeune homme, de *l'arbuste désormais à nu sous l'aquilon.* C'est pour cela surtout que je vous remercie et que je vous bénis.

Que n'ai-je encore *l'Avenir* pour y parler de vous? Mais ce pauvre *Avenir!* vous avez, j'en suis sûr, gémi, comme moi, sur sa chute... Ah! pourquoi, vous qui chantez toutes les belles causes, n'avez-vous pas quelques accents de sympathie et d'encouragement pour la nôtre? Je pense à cela bien souvent...

M. de La Mennais a lu, avec autant d'enthousiasme que moi, vos belles pages — ainsi que Lacordaire. Il vous fait mille amitiés. Pensez quelquefois aux pèlerins.

Charles de Montalembert est à Rome et, le 18 février, il écrit à Victor Hugo :

Bien que vous me traitiez horriblement mal et que vous ne répondiez jamais un mot à toutes mes divagations, je ne veux pas rester plus longtemps sans vous parler de l'impression qu'ont produite à Rome vos *Feuilles d'Automne.* Je ne vous importunerais pas si je devais dater ma lettre de tout autre endroit que de Rome; mais il y a dans ce nom quelque chose de sacré et d'attachant qui excuse tout. Votre dernier recueil donc, qui n'est connu ici que par le seul et unique exemplaire que j'y ai apporté, mais que j'ai prêté à tant de monde, qu'il a obtenu une sorte de publicité, votre dernier recueil a fait le plus vif plaisir à tout le monde, Français, Italiens, Russes, Polonais, etc. Je n'ai pas encore entendu une seule critique; les plus invétérés rétrogrades sont désarmés par des morceaux tels que la *Prière pour tous, O mes lettres d'amour,* etc. Il me semble que cet écho romain de votre gloire parisienne ne vous déplaira pas.

Les jugements de Sainte-Beuve et de Charles de Montalembert sont contradictoires; et peut-être en effet les affirmations de Sainte-Beuve sont-elles un peu trop catégoriques au moins en ce qui concerne *les Feuilles d'Automne.* Le doute de Victor Hugo se traduira d'une façon bien plus nette dans le recueil suivant : *les Chants du Crépuscule.* Pour l'instant, c'est le désenchantement, et Renouvier, dans son livre : *Victor Hugo, le poète,*

donne la note juste en se plaçant à égale distance de Sainte-Beuve et de Montalembert :

On voit se dessiner à la fois un retour du poète sur lui-même dans le monde extérieur, et paraître un sentiment tout nouveau, qui étonne, de mélancolie, de désenchantement et même d'amertume envers la destinée.

La Revue des Deux Mondes.

SAINTE-BEUVE.

... Le récent ouvrage de M. Victor Hugo, *les Feuilles d'Automne,* nous paraissent, comme à tout le monde, son plus beau, son plus complet, son plus touchant recueil lyrique. Nous avons entendu prononcer le mot de *nouvelle manière;* mais, selon nous, dans *les Feuilles d'Automne,* c'est le fond qui est nouveau chez le poëte plutôt que la manière. Celle-ci nous offre le développement prévu et l'application au monde moral de cette magnifique langue de poésie, qui, à partir de la première manière, quelquefois roide et abstraite des *Odes politiques,* a été se nourrissant, se colorant sans cesse, et se teignant par degrés à travers les *Ballades* jusqu'à l'éclat éblouissant des *Orientales.* Il est arrivé seulement que, durant tout ce progrès merveilleux de son style, le poëte a plus particulièrement affecté des sujets de fantaisie ou des peintures extérieures, comme se prêtant davantage à la riche exubérance dont il lui plaisait de prodiguer les torrents, et qu'il a, sauf quelques mélanges d'épanchements intimes, laissé dormir cette portion si pure et si profonde dont sa jeune âme avait autrefois donné les plus rares prémices. Pour qui a lu avec soin les livres IV et V des Odes, les pièces intitulées *l'Ame, Épitaphe,* et tout ce charmant poëme qui commence au *Premier soupir* et qui finit par *Actions de grâces,* il est clair que le poëte, sur ces cordes de la lyre, s'était arrêté à son premier mode, mode suave et simple, bien plus parfait que celui des *Odes politiques* qui y correspond, mais peu en rapport avec l'harmonie et l'abondance des compositions qui ont succédé. On entrevoyait à peine ce que deviendrait chez le poëte cette inspiration personnelle élevée à la suprême poésie, en lisant la pièce intitulée *Promenade,* qui est contemporaine des *Ballades,* et la *Pluie d'été,* qui est contemporaine des *Orientales;* le sentiment, en effet, dans ces deux morceaux, est trop léger pour qu'en en juge, et il ne sert que de prétexte à la couleur. Il restait donc à M. Victor Hugo, ses excursions et voyages dans le pays des fées et dans le monde physique une fois terminés, à reprendre son monde intérieur, invisible, qui s'était creusé silencieusement en lui durant ce temps, et à nous le traduire profond, palpitant, immense, de manière à faire pendant aux deux autres, ou plutôt à les réfléchir, à les absorber, à les fondre dans son réservoir animé et dans l'infini de ses propres émotions. Or, c'est précisément cette œuvre de maturité féconde qu'il nous a donnée aujourd'hui. Si l'on compare avec *les Feuilles d'Automne* les anciennes élégies que j'ai précédemment appelées un charmant petit poëme et qu'on pourrait aussi bien intituler les *Feuilles* ou les *Boutons de Printemps,* on aperçoit d'abord la différence de dimension, de coloris et de profondeur qui, comme art du moins, est tout à l'avantage de la maturité; il y a loin de l'horizon de *Gentilly* à *Ce qu'on entend sur la montagne,* et du *Nuage* à la *Pente de la Rêverie.* Cette comparaison de la muse à ces deux saisons, qu'un été si brûlant sépare, est pleine d'enseignements sur la vie. A la verte confiance de la première jeunesse, à la croyance ardente, à la virginale prière d'une âme stoïque et chrétienne, à la mystique idolâtrie pour un seul être voilé, aux pleurs faciles, aux paroles fermes, retenues et nettement dessinées dans leur contour comme un profil d'énergique adolescent, ont succédé ici un sentiment amèrement vrai du néant des choses, un inexprimable adieu à la jeunesse qui s'enfuit, aux grâces enchantées que rien ne répare; la paternité à la place de l'amour; des grâces nouvelles, bruyantes, enfantines, qui courent devant les yeux, mais qui aussi font monter les soucis au front et pencher tristement l'âme paternelle; des pleurs (si l'on peut encore pleurer), des pleurs dans la voix plutôt qu'au bord des paupières, et désormais le cri des entrailles au lieu des soupirs du cœur; plus de prière pour soi, ou à peine, car on n'oserait, et d'ailleurs on ne croit plus que confusément; des vertiges, si l'on rêve; des abîmes, si l'on s'abandonne; l'horizon qui s'est rembruni à mesure que l'on a gravi; une

sorte d'affaissement, même dans la résignation, qui semble donner gain de cause à la fatalité; déjà les paroles pressées, nombreuses, qu'on dirait tombées de la bouche du vieillard assis qui raconte, et dans les tons, dans les rhythmes pourtant, mille variétés, mille fleurs, mille adresses concises et viriles à travers lesquelles les doigts se jouent comme par habitude, sans que la gravité de la plainte fondamentale en soit altérée.

... L'envahissement du scepticisme dans le cœur du poëte cause une lente impression d'effroi, et fait qu'on rattache aux résultats de l'expérience humaine une moralité douloureuse. Vainement, en effet, le poëte s'écrie maintes fois *Seigneur! Seigneur!* comme pour se rassurer dans les ténèbres et se fortifier contre lui-même; vainement il montre de loin à son amie, dans le ciel sombre, la double étoile de l'*Âme immortelle* et de l'*Éternité de Dieu;* vainement il fait agenouiller sa petite fille aînée devant le Père des hommes, et lui joint ses petites mains pour prier, et lui pose sur sa lèvre d'enfant le psaume enflammé du prophète; ni la *Prière pour tous,* si sublime, ni *l'Aumône,* si chrétienne, ne peuvent couvrir l'amère réalité; le poëte ne croit plus. Dieu éternel, l'humanité égarée et souffrante, rien entre deux! l'échelle lumineuse qu'avait rêvée dans sa jeunesse le fils du patriarche, et que le Christ médiateur a réalisée par sa croix, n'existe plus pour le poëte : je ne sais quel souffle funèbre l'a renversée. Il est donc à errer dans ce monde, à interroger tous les vents, toutes les étoiles, à se pencher du haut des cimes, à redemander le mot de la création au mugissement des grands fleuves ou des forêts échevelées; il croit la nature meilleure pour cela que l'homme, et il trouve au monstrueux Océan une harmonie qui lui semble comme une lyre au prix de la voix des générations vivantes... Cela est beau, cela est grand, ô poëte! mais cela est triste...

Il y a donc, en ce livre de notre grand poëte, progrès d'art, progrès de génie lyrique, progrès d'émotions approfondies, amoncelées et remuantes; mais de progrès en croyance religieuse, en certitude philosophique, en résultats moraux, le dirai-je? il n'y en a pas. C'est là un mémorable exemple de l'énergie dissolvante du siècle et de son triomphe à la longue sur les convictions individuelles les plus hardies.

... Dans M. Victor Hugo, le tempérament naturel a un caractère précis à la fois et visionnaire, raisonneur et plastique, hébraïque et panthéiste, qui peut l'induire en des voies de plus en plus éloignées de celles du doux Pasteur.

Nous avons essayé de caractériser, dans la majesté de sa haute et sombre philosophie, ce produit lyrique de la maturité du poëte; mais nous n'avons qu'à peine indiqué le charme réel et saisissant de certains retours vers le passé, les délicieuses fraîcheurs à côté des ténèbres, les mélodies limpides et vermeilles qui entrecoupent l'éternel orage de la rêverie.

Jamais jusqu'ici le style ni le rhythme de notre langue n'avaient exécuté avec autant d'aisance et de naturel ces prodiges auxquels M. Victor Hugo a su dès longtemps la contraindre; jamais toutes les ressources et les couleurs de l'artiste n'avaient été à ce point assorties. Exquis pour les gens du métier, original et essentiel entre les autres productions de l'auteur, qu'il doit servir à expliquer, le recueil des *Feuilles d'Automne* est aussi en parfaite harmonie avec ce siècle de rénovation confuse. Cette tristesse du ciel et de l'horizon, cette piété du poëte réduite à la famille, est un attrait, une convenance, une vérité de plus, en nos jours de ruine, au milieu d'une société dissoute, qui se trouve provisoirement retombée à l'état élémentaire de famille, à défaut de patrie et de Dieu. Ce que le poëte fait planer là-dessus d'inquiet, d'indéterminable, d'éperdu en rêverie, ne sied pas moins à nos agitations insensées. Ce livre, avec les oppositions qu'il renferme, est un miroir sincère : c'est l'hymne d'une grande âme qui a su se faire une sorte de bonheur à une époque déchirée et douloureuse, et qui le chante.

Essais sur l'école romantique.

Désiré Nisard.

... Pour le fond des idées, *les Feuilles d'Automne* représentent l'une des réalités de notre époque. C'est bien notre incertitude, nos dégoûts rapides, notre situation gênée et douloureuse, nos regrets du passé mêlés à un insatiable besoin d'avenir, par-ci, par-là, nos

restes de sympathie, nos velléités de religion, notre christianisme d'érudition et de poésie : tous ces côtés de l'âme voilés d'un certain vague, noyés dans une certaine vapeur poétique et harmonieuse, se reflétant avec une grande vérité dans les strophes du jeune poète, miroir fidèle de cette petite portion de la pensée humaine qui échappe aux intérêts politiques du présent, au mouvement des affaires, aux soucis des positions, et qui s'éveille à certaines heures, quand on est seul et las, et quand les espérances, les rêves, quelquefois les désenchantements viennent se disputer ce repos d'un moment. Il y a surtout deux ou trois pièces où le poète regrette de ne pouvoir voyager, empêché qu'il est par *l'étude et la famille*. C'est là encore un de nos rêves, le plus vif peut-être, le plus impatiemment souffert. Nous avons besoin d'aller voir des ruines, d'aller respirer l'air sur les tombeaux des nations; un instinct nous pousse vers les choses qui ont vécu, aux pays des beaux soleils qui usent plus vite les peuples que les soleils froids et gris de nos contrées.

... La pièce adressée à MM. L. B. et S.-B. exprime admirablement ce vague désir des voyages, et ce combat quelquefois douloureux de l'imagination et de la raison, l'une rêvant les courses lointaines et les aventures, l'autre nous conseillant de rester au logis.

... Il y a un défaut remarquable dans tous les ouvrages du jeune poète, c'est le trop. Après lui, il n'y a pas à glaner. Il épuise, il pressure tout les sujets et, quand il en a tiré tout ce qu'ils renferment de philosophie et de poésie, il les bat, il les remue encore, il leur demande ce qu'ils n'ont plus. Ce ne sont plus alors des pensées, ce sont des impressions vagues qui ne s'analysent pas, qui ne se touchent pas au doigt; ce sont des expériences sur cette langue qui ne lui est jamais rebelle et qu'il façonne à toutes ses fantaisies; des images qui se choquent entre elles et produisent d'autres images; des couleurs qui se décomposent en mille nuances; un cliquetis qu'on verrait et qu'on entendrait tout ensemble, où il y aurait des éclairs pour les yeux et des sons pour l'oreille; quelque chose enfin qui ne se peut point définir et n'a point de réalité, ce qui est un défaut capital dans l'art.

... D'où vient ce défaut de M. Victor Hugo ? Ce n'est pas du manque de sujet; car, pour lui, tout est un sujet; le sourire d'un enfant, un rêve, un nuage découpé par le vent en arêtes argentées, un souvenir d'enfance, un pauvre qui s'assied, mourant de faim, sur les marches de la maison où l'on danse, un voyageur qui revient de loin, etc.

... Ce trop dont je me plains vient du manque de sujet un, immense, où le poète ne touche pas au sable dès la seconde brasse, ni à l'horizon en deux coups d'aile; un sujet qui ne soit pas épuisé quand le poète conserve encore toute son haleine, mais qui recule sans fin devant lui, qui le lasse, qui le force à demander merci.

La Revue de Paris.

Ch. Nodier.

... Ce titre postiche et fortuit n'exprime en rien d'ailleurs le caractère général du nouveau recueil de Victor Hugo; et comment pourrait-on exprimer ce qu'il y a d'immense, de divers et d'universel dans la profusion de ces idées du poète, qui s'adressent à toutes les sympathies du genre humain, et qui n'effleurent jamais le cœur sans le faire vibrer tout entier ? C'est que c'est ici la pensée intime d'un homme qui dit bien plus de choses à la pensée de tous les hommes que l'inspiration factice des événements ne lui en aurait jamais suggéré; c'est que c'est l'émotion du philosophe absorbé dans la contemplation de la nature, la rêverie du sage qui médite au coin du foyer, le retentissement de quelques songes de féerie et de merveilles, qui lui est survenu dans les hautes régions où son génie familier l'emporte, à travers le silence des nuits; c'est que ce n'est plus le chantre des fêtes et des solennités, qui marche à la suite des héros, ou qui fait résonner sa harpe sous la voûte des palais, mais la voix d'un ami, d'un amant, d'un époux, d'un père (et c'est là qu'est tout le poète), qui épanche ses idées en effusions passionnées, mais naïves et faciles, plus attentif au sentiment qui les fait naître qu'à l'expression qui les décore, et toutefois heureux de relever des charmes de la parole et des prestiges de l'art les pures affections qui font son bonheur sur la terre.

... Le prix serait difficile à décerner entre tant de compositions rivales, qui font passer l'esprit d'admirations en admirations. Je crois que le plus grand nombre des lecteurs sera

en faveur de *la Prière pour tous*, dithyrambe évangélique où s'épanchent, dans une poésie miraculeuse, toutes les idées bienveillantes qui ont fait tressaillir le cœur de l'homme, depuis qu'il a palpité une fois au sentiment de la piété. A ceux-là qui s'occupent spontanément de l'art et des formes les plus imposantes qu'ait revêtues la parole, il faut citer cette ode à notre grand statuaire David, où la poésie répand à poignées sur ses triples rimes les trésors de l'harmonie, sans coûter un effort à la pensée. Il faut leur citer ce chant incomparable à Lamartine, où la métaphore inépuisable se déroule aussi ample et aussi majestueuse que l'océan, théâtre de cette naumachie doublement victorieuse dont les juges n'auront que des palmes à donner. La gloire doit être belle ainsi, et si la gloire est belle lorsqu'on l'obtient entre tous, que doit-elle être, grand Dieu, quand on la partage avec un ami!

Ce que j'ai dit jusqu'ici de ce livre équivaut peut-être à une analyse. J'ai dû faire comprendre qu'il différait des *Odes* et des *Orientales* par un caractère d'individualité qui lui prêtera aux yeux de certains lecteurs, dans le nombre desquels je me range, un vif intérêt de plus...

... Ici c'est l'impression personnelle qui anime la lyre, et l'impression d'un homme de génie est de toutes les révélations celle dont je suis le plus avide. Que m'importent ses jugements sur ces faits misérables de l'histoire des peuples, gloires vaines, popularités fugitives, révolutions inutiles, qui ne sont pas dignes de détourner le sage de la contemplation d'une fourmi. Jamais le mouvement de ces populations insensées, qui se précipitent les unes sur les autres en se disputant de sottes chimères dont elles ne savent que faire quand elles les ont saisies, n'occupera mon cœur d'une rêverie aussi solennelle que la confusion harmonieuse et brillante des milliards d'atomes qui dansent dans le rayon du soleil où je suis éclairé.

Portraits littéraires.

Gustave Planche.

... Dans *les Feuilles d'Automne* M. Hugo a voulu réhabiliter la pensée et réduire le vocabulaire au seul côté qui lui appartienne, à l'obéissance, mais il n'était plus temps. Les sentiments naïfs et vrais qui respirent dans le cinquième livre des *Odes*, étouffés sous le branchage touffu d'une langue ambitieuse, n'avaient pu ni se développer, ni se transformer; l'amant, devenu père, cherchait en vain au fond de son âme les joies et les espérances qu'il avait chantées. *Les Feuilles d'Automne* sont une noble tentative, mais une tentative avortée. Cependant je n'hésite pas à déclarer ce recueil supérieur à toutes les œuvres lyriques de M. Hugo.

... Ma préférence est facile à expliquer. Si l'auteur, en effet, a été vaincu dans la lutte qu'il avait engagée, sa défaite n'a pas été sans gloire. S'il n'a pas dit ce qu'il voulait dire ou plutôt si sa parole trop prompte a souvent étouffé, sous son bruyant murmure, les premiers vagissements de sa pensée, nous devons lui tenir compte du vœu qu'il avait formé, de l'espérance qu'il avait conçue. Venues après le cinquième livre des *Odes, les Feuilles d'Automne* seraient une énigme impénétrable; l'esprit se refuserait à comprendre comment le rêveur adolescent, parvenu à la virilité, a si tôt perdu la mémoire de ses premières espérances, comment il a si tôt abandonné le monde de la conscience pour le monde des yeux, mais *les Orientales* placées entre le cinquième livre des *Odes* et *les Feuilles d'Automne* répondent à tous les doutes et nous expliquent nettement les angoisses intellectuelles de M. Hugo. Si quelque chose nous étonne encore dans *les Feuilles d'Automne*, c'est que M. Hugo, après un si long séjour chez le peuple des mots, ait retrouvé dans son cœur quelques traces des sentiments qu'il avait oubliés.

Nous terminerons cette critique par deux extraits postérieurs à la publication du volume, mais qui permettront aux lecteurs d'apprécier l'évolution des jugements littéraires sur l'œuvre de Victor Hugo.

Histoire de la littérature française sous le Gouvernement de Juillet. (*1857*).

Alfred Nettement.

... M. Victor Hugo, dont la langue poétique a revêtu dans *les Orientales* sa forme

la plus parfaite, venait d'atteindre cette époque de la vie où, arrivé au faîte de la montée des années, l'homme s'arrête un moment avant de redescendre la pente opposée; il a encore trop à regarder autour de lui et derrière lui pour regarder déjà devant lui, ce triste but de toute vie humaine, attristé encore par la disparition des croyances qui consolent et encouragent notre foi, en faisant luire d'immortelles espérances au delà du tombeau; sans doute, il ne remplit pas moins le programme un peu fastueux écrit en frontispice de son œuvre destinée à chanter les joies de la famille et à enseigner à l'humanité les lois qui la régissent et la destinée qui lui est assignée, mais il y a cependant un accent de vérité dans cette poésie parce que le poète chante ce qu'il a senti, ce qu'il a vu, ce qu'il aime: sa femme, cher et doux ornement de son foyer, ses enfants à la tête blonde, les frais paysages dont les horizons fuient devant son regard, les sentiers embaumés des fleurs qu'il a cueillies, les arbres à l'ombre desquels il a rêvé, la montagne derrière laquelle il a vu se coucher le soleil.

... Le charme de ce volume des *Feuilles d'Automne,* c'est d'avoir été écrit par un mari, par un père, par un amant de la nature, qui est un grand poète, avec la vivacité de ses impressions réelles, l'énergie vivante de ses souvenirs...

Ce qu'il y a de plus poétique dans *les Feuilles d'Automne,* c'est donc ce qu'il y a de plus vrai, ce qui sort le plus directement du cœur humain, l'accent du père de famille chantant les joies du foyer, l'extase du jeune homme devant la beauté chaste et pure, le sentiment reconnaissant du fils, le recueillement d'un cœur qui oublie un moment qu'il n'est plus chrétien devant les œuvres de Dieu, où brille un reflet de sa bonté et de sa grandeur.

... *Les Feuilles d'Automne* furent comme une halte de recueillement entre la première période littéraire de M. Hugo et la seconde après *les Orientales,* dans lesquelles il avait conquis la plénitude de sa langue poétique.

Étude sur Victor Hugo.
[*1905.*]
Fernand Grehg.

... *Les Feuilles d'Automne* (1831) sont le premier recueil de Victor Hugo où son génie lyrique apparaisse nettement. C'est là qu'il commence à être en possession de lui-même. Les études classiques des *Odes* et les gammes chromatiques des *Orientales,* d'une part; *Cromwell* et *Marion de Lorme,* écrits sinon représentés, et *Hernani,* d'autre part, lui ont tout à fait mis en main son instrument; il fait ce qu'il veut. Et l'amour et la mort, et la gloire, qui l'ont ému, tour à tour ont changé en un vrai poète le prestigieux versificateur qu'il était d'abord. *Les Feuilles d'Automne* sont le premier des quatre recueils (*les Feuilles d'Automne, les Chants du Crépuscule, les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres*) que Victor Hugo va donner à intervalles égaux ou presque en neuf ans, et qui, avec son théâtre plus retentissant mais d'une moindre valeur, établiront définitivement sa renommée poétique. Plus tard il sera encore plus grand, plus prodigieux, plus surhumain dans *les Contemplations;* dans *la Légende des Siècles,* il ne sera pas plus poète. Et l'on peut même éprouver un sentiment de prédilection pour ces vers moins étonnants, moins bruyants d'orages et éblouissants d'éclairs que certains vers des *Contemplations* ou de la *Légende,* plus simples, plus faciles, d'une muse plus pédestre par moments mais aussi plus tendres, plus doux, plus clairs à l'oreille et plus amis de l'âme. *Les Feuilles d'Automne, les Chants du Crépuscule, les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres* ont quelque chose de virgilien; *Les Contemplations, les Châtiments, la Légende* quelque chose de dantesque. Les premiers sont du Victor Hugo blond aux cheveux de soie, à la figure imberbe que nous montrent les portraits de Devéria et d'Alophe, tandis que les autres semblent déjà du vieux prophète broussailleux et barbu que notre enfance a vu passer tout blanc dans une apothéose.

III

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

L'Aumône [*Pour les pauvres*], par Victor Hugo. — Rouen, imprimé chez Nicétas Périaux, rue de la Vicomté, n° 55. Février 1830. In-8°. Prix : 1 franc. Se vend au profit des pauvres, à Rouen, chez Édouard Frère, libraire, sur le port.

Les Feuilles d'Automne. — Paris, Eugène Renduel, éditeur, rue des Grands-Augustins, n° 22 (imprimerie Éverat), 1832, couverture imprimée. Frontispice orné d'une vignette par Tony Johannot, gravée sur bois par Porret. Édition originale in-8°, publiée à 8 francs.

Les Feuilles d'Automne. — Eugène Renduel, éditeur, 1832, deuxième édition in-8°, conforme à la précédente.

Les Feuilles d'Automne. — Troisième édition, à Paris, chez Renduel (imprimerie Éverat), 1832. 2 volumes in-18. Publié à 7 francs les 2 volumes.

Les Feuilles d'Automne. — Œuvres complètes de Victor Hugo, poésie IV. Paris, E. Renduel, libraire-éditeur, rue des Grands-Augustins, n° 22 (imprimerie Plassan), 1834, in-8°. Prix : 7 fr. 50.

Les Feuilles d'Automne. — Eugène Renduel, 1836; réimpression de la précédente. Une gravure hors texte de Steinhel.

Les Feuilles d'Automne... — Œuvres de Victor Hugo, poésie III, Furne et Cie, libraires-éditeurs, rue Saint-André-des-Arts, n° 55 (imprimerie Béthune et Plon), 1840, in-8°.

L'Aumône [*Pour les pauvres*]. — Rouen, chez Nicétas Périaux. In-8°. 1841.

Les Feuilles d'Automne... — Œuvres de Victor Hugo. Paris, Charpentier, libraire-éditeur, rue de Seine, n° 29 (imprimerie Béthune et Plon), 1841, in-18. Édition collective. Prix : 3 fr. 50.

Pour les pauvres. — Bordeaux, Lazard-Lévy, imprimeur (s. d.) [1845]. In-8°.

Les Feuilles d'Automne... — Collection Hetzel, Paris, Lecou, éditeur, rue du Bouloi (Imprimerie Simon Raçon et Cie), 1853-1855, in-18. Prix : 3 fr. 50.

Les Feuilles d'Automne... — Œuvres illustrées de Victor Hugo. Paris, édition J. Hetzel, librairie Malmenayde et de Riberolles, rue du Pont-de-Lodi, n° 5; librairie Blanchar, rue Richelieu, n° 78, près la Bourse (imprimerie Simon Raçon et Cie), 1854, grand in-8° à deux colonnes. Illustrations de J. Beaucé.

Les Feuilles d'Automne... — Œuvres complètes de Victor Hugo, de l'Académie française Poésie III. Alexandre Houssiaux, libraire-éditeur, rue du Jardinet-Saint-André-des-Arts, n° 3 (imprimerie Simon Raçon et Cie), 1856. Édition in-8° ornée de vignettes. Quatre gravures hors texte.

Les Feuilles d'Automne... — Collection Hetzel, librairie L. Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, n° 14, 1856-1857, in-18. Prix : 1 franc.

Les Feuilles d'Automne. — Collection Hetzel, librairie Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, n° 14 (imprimerie J. Claye, rue Saint-Benoît, n° 7), 1857, in-32. Prix : 1 franc.

Les Feuilles d'Automne. — Édition elzévirienne. Paris, J. Hetzel et Cie, éditeurs, rue Jacob, n° 18 (imprimerie Jouaust), ornements par E. Froment, 1869, in-18. Prix : 4 francs. Couverture illustrée.

Les Feuilles d'Automne... — Édition collec-

tive. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, passage Choiseul, n° 31, 1875, petit in-12. Publiée à 6 francs le volume.

Les Feuilles d'Automne. — Œuvres de Victor Hugo. Vve A. Houssiaux, éditeur, rue Perronnet, n° 5 (imprimerie Simon Raçon et Cie), 1875, in-8°. Quatre gravures hors texte.

Les Feuilles d'Automne... — Édition définitive. Poésie II. Paris, J. Hetzel et Cie, rue Jacob, n° 18, A. Quantin et Cie, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie J. Claye), 1880. in-8°. Publiée à 7 fr. 50 le volume.

Les Feuilles d'Automne. — Petite édition définitive, Hetzel-Quantin, in-16, s. d., à 2 francs le volume.

Les Feuilles d'Automne... — Édition nationale. Poésie II. Paris, J. Lemonnyer, éditeur, quai des Grands-Augustins, n° 53 *bis*, G. Richard et Cie, imprimeurs, rue de la Perle, n° 5. Deux compositions hors texte, 1885, in-4°. 30 francs le volume.

Les Feuilles d'Automne... — Édition collective Œuvre poétique I, Paris, Eugène Hugues, éditeur (imprimerie P. Mouillot), 1886, grand in-8°. Quatre gravures hors texte. Édition publiée en 6 livraisons à 10 centimes. L'ouvrage complet : 1 franc.

Les Feuilles d'Automne... — Œuvres poétiques de Victor Hugo. Paris, G. Charpentier et Cie éditeurs, rue de Grenelle, n° 11, 1890, un dessin de Benjamin Constant, in-32, à 4 francs le volume.

Les Feuilles d'Automne. — Édition à 25 centimes le volume, Jules Rouff et Cie, Cloître Saint-Honoré, 3 volumes in-32.

Les Feuilles d'Automne. — Édition de l'Imprimerie nationale. Paris, Paul Ollendorff, Chaussée d'Antin, n° 50, 1909. Grand in-8°.

IV

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

1832. Frontispice par Tony Johannot, gravé sur bois par Porret : *A un voyageur* (édition originale).

1836. Édition Renduel. *A un voyageur,* composition de Steinhel, gravée sur acier par Langlois. — *L'aumône,* dessin d'Alfred Johannot, lithographie de Delpech.

1854. Édition Hetzel. — Trois compositions : *O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse! — Où va l'homme sur terre?* [A mes amis L. B. et S.-B.]. — *Où chante un pâtre assis sous une antique arcade* [Pan] (Beaucé). Gravées sur bois par Pouget.

1869. Édition elzévirienne Hetzel. Ornements et frontispice par E. Froment.

1883. Le Livre d'or de Victor Hugo. — Paris, E. Launette, direction de M. Émile Blémont. Quatre compositions (photogravure Goupil).

Feuilles d'Automne [*Quand le livre où s'endort chaque soir ma pensée*] (Gabriel Ferrier). — *A un voyageur* (H. Hanoteau). — *A une femme* (A. Devéria). — *Berceuse* [*Dans l'alcôve sombre*] (F. Barrias).

1885. Édition nationale J. Lemonnyer, in-4°. Deux compositions hors texte :

Bièvre (eau-forte originale de E. Baudoin). — *La prière pour tous* (Ranvier). Gravées à l'eau-forte par Champollion.

1886. Édition Hébert. Une composition de François Flameng : *Souvenir d'enfance.* Gravée à l'eau-forte par Duvivier.

1886. Édition Hugues. *Frontispice* (Adrien Marie). — *Oh! qui que vous soyez,*

jeune ou vieux, riche ou sage (Lucien Mouchot). — *Pour les pauvres* (Lucien Mouchot). — *La prière pour tous* (Tofani).

1890. Édition Charpentier. *Frontispice* (Benjamin Constant). Gravé à l'eau-forte par F. Desmoulin.

SALONS.

1838. Boulanger (Mlle Élise) [Aquarelle].
La prière pour tous.

1870. Chaplin (Claude) [peinture].
Dans l'alcôve sombre.

1878. Picard (Hugues) [peinture].
La prière pour tous.

1879. Grosclaude (Louis-Frédéric) [peinture].
Pour les pauvres.

1880. Pelletier (Jules-Antoine) [peinture].
Bièvre.

1881. Destreez (Jules-Constant) [sculpture, buste marbre].
La pente de la rêverie.

Escoula (Jean) [sculpture].
Dans l'alcôve sombre.

1882. Caillaux (Mérise) [sculpture].
Pour les pauvres.

1887. Müller (Charles-Louis) [peinture].
Pour les pauvres.

1891. Lambert (Ferdinand) [sculpture].
O mes lettres d'amour!

1894. Girardet (Paul) [peinture].
A un voyageur.

1896. Marx (Alphonse) [peinture].
La prière pour tous.

1902. Bonval (Maurice) [sculpture, statuette bronze].
Les Feuilles d'Automne.

1908. Berteaux (Hippolyte-Dominique) [peinture].
O mes lettres d'amour!

IMPRIMERIE NATIONALE.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

LES

FEUILLES

D'AUTOMNE;

PAR

VICTOR HUGO.

PARIS.

EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

—

1832.

Couverture de l'Édition originale.

IMPRIMERIE NATIONALE.

A un voyageur. Frontispice de l'Édition originale.
Tony Johannot.

L'Aumône. Dessin d'Alfred Johannot.
Édition Renduel, 1836.

Plus de père pour lui ! plus rien qu'une mémoire !
Plus d'auguste vieillesse à couronnes de gloire !
Plus de récits guerriers ! plus de beaux cheveux blancs
à faire caresser par les petits enfants !
Hélas ! il a perdu la moitié de sa vie,
l'orgueil de faire voir à la foule ravie
son père, un vétéran, un général ancien !
Ce foyer où l'on est plus à l'aise qu'au sien,
Et le seuil paternel qui tressaille de joie
Quand du fils qui revient le chien fidèle aboie !

Le grand arbre est tombé. resté seul au vallon
L'arbuste est désormais à nu sous l'aquilon.
Quand l'aïeul disparaît du sein de la famille,
Tout le groupe orphelin, mère, enfans, jeune fille,
Se rallie inquiet autour du père seul
Que ne dépasse plus le front blanc de l'aïeul.
C'est son tour maintenant. du soleil, de la pluie,
On s'abrite à son ombre, à sa tige on s'appuie.
C'est à lui de veiller, d'enseigner, de souffrir,
de travailler pour tous, d'agir, et de mourir !

Fac-similé du manuscrit. *A M. Louis B.* (Voir page 17.)

LES CHANTS
DU CRÉPUSCULE

IMPRIMERIE NATIONALE.

Chants du crépuscule

Fac similé du titre écrit par Victor Hugo
en tête du manuscrit original des *Chants du Crépuscule.*

Les quelques vers placés en tête de ce volume indiquent la pensée qu'il contient. Le *prélude* explique les *chants.*

Tout aujourd'hui, dans les idées comme dans les choses, dans la société comme dans l'individu, est à l'état de crépuscule. De quelle nature est ce crépuscule? de quoi sera-t-il suivi? Question immense, la plus haute de toutes celles qui s'agitent confusément dans ce siècle où un point d'interrogation se dresse à la fin de tout. La société attend que ce qui est à l'horizon s'allume tout à fait ou s'éteigne complètement. Il n'y a rien de plus à dire.

Quant à ce volume en lui-même, l'auteur n'en dira rien non plus. A quoi bon faire remarquer le fil, à peine visible peut-être, qui lie ce livre aux livres précédents? C'est toujours la même pensée avec d'autres soucis, la même onde avec d'autres vents, le même front avec d'autres rides, la même vie avec un autre âge.

Il insistera peu sur cela. Il ne laisse même subsister dans ses ouvrages ce qui est personnel que parce que c'est peut-être quelquefois un reflet de ce qui est général. Il ne croit pas que son *individualité,* comme on dit aujourd'hui en assez mauvais style, vaille la peine d'être autrement étudiée. Aussi, quelque idée qu'on veuille bien s'en faire, n'est-elle que très peu claire-

ment entrevue dans ses livres. L'auteur est fort loin de croire que toutes les parties de celui-ci en particulier puissent jamais être considérées comme matériaux positifs pour l'histoire d'un cœur humain quelconque. Il y a dans ce volume beaucoup de choses rêvées.

Ce qui est peut-être exprimé parfois dans ce recueil, ce qui a été la principale préoccupation de l'auteur en jetant çà et là les vers qu'on va lire, c'est cet étrange état crépusculaire de l'âme et de la société dans le siècle où nous vivons; c'est cette brume au dehors, cette incertitude au dedans; c'est ce je ne sais quoi d'à demi éclairé qui nous environne. De là, dans ce livre, ces cris d'espoir mêlés d'hésitation, ces chants d'amour coupés de plaintes, cette sérénité pénétrée de tristesse, ces abattements qui se réjouissent tout à coup, ces défaillances relevées soudain, cette tranquillité qui souffre, ces troubles intérieurs qui remuent à peine la surface du vers au dehors, ces tumultes politiques contemplés avec calme, ces retours religieux de la place publique à la famille, cette crainte que tout n'aille s'obscurcissant, et par moments cette foi joyeuse et bruyante à l'épanouissement possible de l'humanité. Dans ce livre, bien petit cependant en présence d'objets si grands, il y a tous les contraires, le doute et le dogme, le jour et la nuit, le coin sombre et le point lumineux, comme dans tout ce que nous voyons, comme dans tout ce que nous pensons en ce siècle; comme dans nos théories politiques, comme dans nos opinions religieuses, comme dans notre existence domestique; comme dans l'histoire qu'on nous fait, comme dans la vie que nous nous faisons.

Le dernier mot que doit ajouter ici l'auteur, c'est que dans cette époque livrée à l'attente et à la transition, dans cette époque où la discussion est si acharnée, si tranchée, si absolument arrivée à l'extrême, qu'il n'y a guère aujourd'hui

d'écoutés, de compris et d'applaudis que deux mots, le Oui et le Non, il n'est pourtant, lui, ni de ceux qui nient, ni de ceux qui affirment.

Il est de ceux qui espèrent.

25 octobre 1835.

PRÉLUDE.

De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes?
Tous les fronts sont baignés de livides sueurs.
Dans les hauteurs du ciel et dans le cœur des hommes
Les ténèbres partout se mêlent aux lueurs.

Croyances, passions, désespoir, espérances,
Rien n'est dans le grand jour et rien n'est dans la nuit;
Et le monde, sur qui flottent les apparences,
Est à demi couvert d'une ombre où tout reluit.

Le bruit que fait cette ombre assourdit la pensée.
Tout s'y mêle, depuis le chant de l'oiseleur
Jusqu'au frémissement de la feuille froissée
Qui cache un nid peut-être ou qui couve une fleur.

Tout s'y mêle! les pas égarés hors des voies
Qui cherchent leur chemin dans les champs spacieux;
Les roseaux verts froissant leurs luisantes courroies;
Les angelus lointains dispersés dans les cieux;

Le lierre tressaillant dans les fentes des voûtes;
Le vent, funeste au loin au nocher qui périt;
Les chars embarrassés dans les tournants des routes,
S'accrochant par l'essieu comme nous par l'esprit;

La mendiante en pleurs qui marche exténuée;
Celui qui dit Satan ou qui dit Jéhova;
La clameur des passants bientôt diminuée;
La voix du cœur qui sent, le bruit du pied qui va;

Les ondes que toi seul, ô Dieu, comptes et nommes;
L'air qui fuit; le caillou par le ruisseau lavé;
Et tout ce que, chargés des vains projets des hommes,
Le soc dit au sillon et la roue au pavé;

Et la barque, où dans l'ombre on entend une lyre,
Qui passe, et loin du bord s'abandonne au courant;
Et l'orgue des forêts qui sur les monts soupire;
Et cette voix qui sort des villes en pleurant!

Et l'homme qui gémit à côté de la chose;
Car dans ce siècle, en proie aux sourires moqueurs,
Toute conviction en peu d'instants dépose
Le doute, lie affreuse, au fond de tous les cœurs!

Et de ces bruits divers, redoutable ou propice,
Sort l'étrange chanson que chante sans flambeau
Cette époque en travail, fossoyeur ou nourrice,
Qui prépare une crèche ou qui creuse un tombeau!

— L'orient! l'orient! qu'y voyez-vous, poëtes?
Tournez vers l'orient vos esprits et vos yeux! —
« Hélas! ont répondu leurs voix longtemps muettes,
Nous voyons bien là-bas un jour mystérieux!

« Un jour mystérieux dans le ciel taciturne,
Qui blanchit l'horizon derrière les coteaux,
Pareil au feu lointain d'une forge nocturne
Qu'on voit sans en entendre encore les marteaux!

« Mais nous ne savons pas si cette aube lointaine
Vous annonce le jour, le vrai soleil ardent;
Car, survenus dans l'ombre à cette heure incertaine,
Ce qu'on croit l'orient peut-être est l'occident!

« C'est peut-être le soir qu'on prend pour une aurore!
Peut-être ce soleil vers qui l'homme est penché,
Ce soleil qu'on appelle à l'horizon qu'il dore,
Ce soleil qu'on espère est un soleil couché! »

Seigneur! est-ce vraiment l'aube qu'on voit éclore?
Oh! l'anxiété croît de moment en moment.
N'y voit-on déjà plus? n'y voit-on pas encore?
Est-ce la fin, Seigneur, ou le commencement?

Dans l'âme et sur la terre effrayant crépuscule!
Les yeux pour qui fut fait, dans un autre univers,
Ce soleil inconnu qui vient ou qui recule,
Sont-ils déjà fermés ou pas encore ouverts?

Ce tumulte confus, où nos esprits s'arrêtent,
Peut-être c'est le bruit, fourmillant en tout lieu,
Des ailes qui partout pour le départ s'apprêtent.
Peut-être en ce moment la terre dit : adieu!

Ce tumulte confus qui frappe notre oreille,
Parfois pur comme un souffle et charmant comme un luth,
Peut-être c'est le bruit d'un éden qui s'éveille.
Peut-être en ce moment la terre dit : salut!

Là-bas l'arbre frissonne. Est-ce allégresse ou plainte?
Là-bas chante un oiseau. Pleure-t-il? a-t-il ri?
Là-bas l'océan parle. Est-ce joie? est-ce crainte?
Là-bas l'homme murmure. Est-ce un chant? est-ce un cri?

A si peu de clarté nulle âme n'est sereine.
Triste, assis sur le banc qui s'appuie à son mur,
Le vieux prêtre se courbe, et, n'y voyant qu'à peine,
A ce jour ténébreux épèle un livre obscur.

O prêtre! vainement tu rêves, tu travailles.
L'homme ne comprend plus ce que Dieu révéla.
Partout des sens douteux hérissent leurs broussailles;
La menace est ici, mais la promesse est là!

Et qu'importe! bien loin de ce qui doit nous suivre,
Le destin nous emporte, éveillés ou dormant.
Que ce soit pour mourir ou que ce soit pour vivre,
Notre siècle va voir un accomplissement!

Cet horizon, qu'emplit un bruit vague et sonore,
Doit-il pâlir bientôt? doit-il bientôt rougir?
Esprit de l'homme! attends quelques instants encore.
Ou l'ombre va descendre, ou l'astre va surgir!

Vers l'orient douteux tourné comme les autres,
Recueillant tous les bruits formidables et doux,
Les murmures d'en haut qui répondent aux nôtres,
Le soupir de chacun et la rumeur de tous,

Le poëte, en ses chants où l'amertume abonde,
Reflétait, écho triste et calme cependant,
Tout ce que l'âme rêve et tout ce que le monde
Chante, bégaie ou dit dans l'ombre en attendant!

20 octobre 1835.

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE

I

DICTÉ APRÈS JUILLET 1830.

I

Frères! et vous aussi, vous avez vos journées!
Vos victoires, de chêne et de fleurs couronnées,
Vos civiques lauriers, vos morts ensevelis,
Vos triomphes, si beaux à l'aube de la vie,
Vos jeunes étendards, troués à faire envie
A de vieux drapeaux d'Austerlitz!

Soyez fiers! vous avez fait autant que vos pères.
Les droits d'un peuple entier, conquis par tant de guerres,
Vous les avez tirés tout vivants du linceul.
Juillet vous a donné, pour sauver vos familles,
Trois de ces beaux soleils qui brûlent les bastilles :
Vos pères n'en ont eu qu'un seul!

Vous êtes bien leurs fils! c'est leur sang, c'est leur âme
Qui fait vos bras d'airain et vos regards de flamme.
Ils ont tout commencé. Vous avez votre tour.
Votre mère, c'est bien cette France féconde
Qui fait, quand il lui plaît, pour l'exemple du monde,
Tenir un siècle dans un jour!

L'Angleterre jalouse et la Grèce homérique,
Toute l'Europe admire, et la jeune Amérique
Se lève et bat des mains, du bord des océans.
Trois jours vous ont suffi pour briser vos entraves :
Vous êtes les aînés d'une race de braves,
Vous êtes les fils des géants!

C'est pour vous qu'ils traçaient avec des funérailles
Ce cercle triomphal de plaines de batailles,
Chemin victorieux, prodigieux travail,
Qui, de France parti pour enserrer la terre,
En passant par Moscou, Cadix, Rome et le Caire,
Va de Jemmape à Montmirail!

Vous êtes les enfants des belliqueux lycées!
Là vous applaudissiez nos victoires passées;
Tous vos jeux s'ombrageaient des plis d'un étendard.
Souvent Napoléon, plein de grandes pensées,
Passant, les bras croisés, dans vos lignes pressées,
Aimanta vos fronts d'un regard!

Aigle qu'ils devaient suivre! aigle de notre armée
Dont la plume sanglante en cent lieux est semée,
Dont le tonnerre un soir s'éteignit dans les flots,
Toi qui les as couvés dans l'aire paternelle,
Regarde, et sois joyeuse, et crie, et bats de l'aile!
Mère, tes aiglons sont éclos!

II

Quand notre ville épouvantée,
Surprise un matin et sans voix,
S'éveilla toute garrottée
Sous un réseau d'iniques lois,
Chacun de vous dit en son âme :
« C'est une trahison infâme!

Les peuples ont leur lendemain.
Pour rendre leur route douteuse
Suffit-il qu'une main honteuse
Change l'écriteau du chemin?

« La parole éclate et foudroie
Tous les obstacles imprudents;
Vérité, tu sais comme on broie
Tous les bâillons entre ses dents;
Un roi peut te fermer son Louvre;
Ta flamme importune, on la couvre,
On la fait éteindre aux valets;
Mais elle brûle qui la touche!
Mais on ne ferme pas ta bouche
Comme la porte d'un palais!

« Quoi! ce que le temps nous amène,
Quoi! ce que nos pères ont fait,
Ce travail de la race humaine,
Ils nous prendraient tout en effet!
Quoi! les lois! la Charte! chimère!
Comme un édifice éphémère
Nous verrions, en un jour d'été,
Crouler sous leurs mains acharnées
Ton œuvre de quarante années,
Laborieuse liberté!

« C'est donc pour eux que les épées
Ont relui du nord au midi!
Pour eux que les têtes coupées
Sur les pavés ont rebondi!
C'est pour ces tyrans satellites
Que nos pères, braves élites,
Ont dépassé grecs et romains!
Que tant de villes sont désertes!
Que tant de plaines, jadis vertes,
Sont blanches d'ossements humains!

«Les insensés qui font ce rêve
N'ont-ils donc pas des yeux pour voir,
Depuis que leur pouvoir s'élève,
Comme notre horizon est noir!
N'ont-ils pas vu dans leur folie
Que déjà la coupe est remplie,
Qu'on les suit des yeux en rêvant,
Qu'un foudre lointain nous éclaire,
Et que le lion populaire
Regarde ses ongles souvent!»

III

Alors tout se leva. — L'homme, l'enfant, la femme,
Quiconque avait un bras, quiconque avait une âme,
Tout vint, tout accourut. Et la ville à grand bruit
Sur les lourds bataillons se rua jour et nuit.
En vain boulets, obus, la balle et les mitrailles,
De la vieille cité déchiraient les entrailles;
Pavés et pans de murs croulant sous mille efforts
Aux portes des maisons amoncelaient les morts;
Les bouches des canons trouaient au loin la foule;
Elle se refermait comme une mer qui roule,
Et de son râle affreux ameutant les faubourgs,
Le tocsin haletant bondissait dans les tours!

IV

Trois jours, trois nuits, dans la fournaise
Tout ce peuple en feu bouillonna,
Crevant l'écharpe béarnaise
Du fer de lance d'Iéna.
En vain dix légions nouvelles

Vinrent s'abattre à grand bruit d'ailes
Dans le formidable foyer;
Chevaux, fantassins et cohortes
Fondaient comme des branches mortes
Qui se tordent dans le brasier!

Comment donc as-tu fait pour calmer ta colère,
Souveraine cité qui vainquis en trois jours?
Comment donc as-tu fait, ô fleuve populaire,
Pour rentrer dans ton lit et reprendre ton cours?
O terre qui tremblais! ô tempête! ô tourmente!
Vengeance de la foule au sourire effrayant!
Comment donc as-tu fait pour être intelligente
Et pour choisir en foudroyant?

C'est qu'il est plus d'un cœur stoïque
Parmi vous, fils de la cité;
C'est qu'une jeunesse héroïque
Combattait à votre côté.
Désormais, dans toute fortune,
Vous avez une âme commune
Qui dans tous vos exploits a lui.
Honneur au grand jour qui s'écoule!
Hier vous n'étiez qu'une foule :
Vous êtes un peuple aujourd'hui!

Ces mornes conseillers de parjure et d'audace,
Voilà donc à quel peuple ils se sont attaqués!
Fléaux qu'aux derniers rois d'une fatale race
Toujours la providence envoie aux jours marqués!
Malheureux qui croyaient, dans leur erreur profonde
(Car Dieu les voulait perdre, et Dieu les aveuglait),
Qu'on prenait un matin la liberté d'un monde
Comme un oiseau dans un filet!

N'effacez rien. — Le coup d'épée
Embellit le front du soldat.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Laissons à la ville frappée
Les cicatrices du combat!
Adoptons héros et victimes.
Emplissons de ces morts sublimes
Les sépulcres du Panthéon.
Que nul souvenir ne nous pèse;
Rendons sa tombe à Louis seize,
Sa colonne à Napoléon!

V

Oh! laissez-moi pleurer sur cette race morte
Que rapporta l'exil et que l'exil remporte,
Vent fatal qui trois fois déjà les enleva!
Reconduisons au moins ces vieux rois de nos pères.
Rends, drapeau de Fleurus, les honneurs militaires
A l'oriflamme qui s'en va!

Je ne leur dirai point de mot qui les déchire.
Qu'ils ne se plaignent pas des adieux de la lyre!
Pas d'outrage au vieillard qui s'exile à pas lents!
C'est une piété d'épargner les ruines.
Je n'enfoncerai pas la couronne d'épines
Que la main du malheur met sur des cheveux blancs!

D'ailleurs, infortunés! ma voix achève à peine
L'hymne de leurs douleurs dont s'allonge la chaîne.
L'exil et les tombeaux dans mes chants sont bénis;
Et, tandis que d'un règne on saluera l'aurore,
Ma poésie en deuil ira longtemps encore
De Sainte-Hélène à Saint-Denis!

Mais que la leçon reste, éternelle et fatale,
A ces nains, étrangers sur la terre natale,

Qui font régner les rois pour leurs ambitions,
Et, pétrifiant tout sous leur groupe immobile,
Tourmentent, accroupis, de leur souffle débile
La cendre rouge encor des révolutions!

VI

Oh! l'avenir est magnifique!
Jeunes français, jeunes amis,
Un siècle pur et pacifique
S'ouvre à vos pas mieux affermis.
Chaque jour aura sa conquête.
Depuis la base jusqu'au faîte,
Nous verrons avec majesté,
Comme une mer sur ses rivages,
Monter d'étages en étages
L'irrésistible liberté!

Vos pères, hauts de cent coudées,
Ont été forts et généreux.
Les nations intimidées
Se faisaient adopter par eux.
Ils ont fait une telle guerre
Que tous les peuples de la terre
De la France prenaient le nom,
Quittaient leur passé qui s'écroule,
Et venaient s'abriter en foule
A l'ombre de Napoléon!

Vous n'avez pas l'âme embrasée
D'une moins haute ambition!
Faites libre toute pensée
Et reine toute nation;
Montrez la liberté dans l'ombre
A ceux qui sont dans la nuit sombre!

Allez, éclairez le chemin,
Guidez notre marche unanime,
Et faites, vers le but sublime,
Doubler le pas au genre humain!

Que l'esprit dans sa fantaisie
Suive, d'un vol plus détaché,
Ou les arts, ou la poésie,
Ou la science au front penché!
Qu'ouvert à quiconque l'implore
Le trône ait un écho sonore
Qui, pour rendre le roi meilleur,
Grossisse et répète sans cesse
Tous les conseils de la sagesse,
Toutes les plaintes du malheur!

Revenez prier sur les tombes,
Prêtres! que craignez-vous encor?
Qu'allez-vous faire aux catacombes
Tout reluisants de pourpre et d'or?
Venez! — mais plus de mitre ardente,
Plus de vaine pompe imprudente,
Plus de trône dans le saint lieu!
Rien que l'aumône et la prière!
La croix de bois, l'autel de pierre
Suffit aux hommes comme à Dieu!

VII

Et désormais, chargés du seul fardeau des âmes,
Pauvres comme le peuple, humbles comme les femmes,
Ne redoutez plus rien. Votre église est le port!
Quand longtemps a grondé la bouche du Vésuve,
Quand sa lave, écumant comme un vin dans la cuve,
Apparaît toute rouge au bord,

Naples s'émeut; pleurante, effarée et lascive,
Elle accourt, elle étreint la terre convulsive;
Elle demande grâce au volcan courroucé;
Point de grâce! un long jet de cendre et de fumée
Grandit incessamment sur la cime enflammée,
Comme un cou de vautour hors de l'aire dressé.

Soudain un éclair luit! Hors du cratère immense
La sombre éruption bondit comme en démence.
Adieu le fronton grec et le temple toscan!
La flamme des vaisseaux empourpre la voilure.
La lave se répand comme une chevelure
Sur les épaules du volcan.

Elle vient, elle vient, cette lave profonde
Qui féconde les champs et fait des ports dans l'onde;
Plages, mer, archipels, tout tressaille à la fois;
Ses flots roulent, vermeils, fumants, inexorables;
Et Naple et ses palais tremblent, plus misérables
Qu'au souffle de l'orage une feuille des bois!

Chaos prodigieux! la cendre emplit les rues,
La terre revomit des maisons disparues;
Chaque toit éperdu se heurte au toit voisin;
La mer bout dans le golfe et la plaine s'embrase;
Et les clochers géants, chancelant sur leur base,
Sonnent d'eux-mêmes le tocsin!

Mais — c'est Dieu qui le veut — tout en brisant des villes,
En comblant les vallons, en effaçant les îles,
En charriant les tours sur son flot en courroux,
Tout en bouleversant les ondes et la terre,
Toujours Vésuve épargne en son propre cratère
L'humble ermitage où prie un vieux prêtre à genoux!

10 août 1830.

II

A LA COLONNE.

Plusieurs pétitionnaires demandent que la Chambre intervienne pour faire transporter les cendres de Napoléon sous la colonne de la place Vendôme.

Après une courte délibération, la Chambre passe à l'ordre du jour.

(CHAMBRE DES DÉPUTÉS. — *Séance du 7 octobre 1830.*)

I

Oh! quand il bâtissait, de sa main colossale,
Pour son trône, appuyé sur l'Europe vassale,
Ce pilier souverain,
Ce bronze, devant qui tout n'est que poudre et sable,
Sublime monument, deux fois impérissable,
Fait de gloire et d'airain;

Quand il le bâtissait, pour qu'un jour dans la ville
Ou la guerre étrangère ou la guerre civile
Y brisassent leur char,
Et pour qu'il fît pâlir sur nos places publiques
Les frêles héritiers de vos noms magnifiques,
Alexandre et César!

C'était un beau spectacle! — Il parcourait la terre
Avec ses vétérans, nation militaire
Dont il savait les noms;
Les rois fuyaient; les rois n'étaient point de sa taille;
Et, vainqueur, il allait par les champs de bataille
Glanant tous leurs canons.

Et puis, il revenait avec la grande armée,
Encombrant de butin sa France bien-aimée,

Son Louvre de granit,
Et les Parisiens poussaient des cris de joie,
Comme font les aiglons, alors qu'avec sa proie
L'aigle rentre à son nid!

Et lui, poussant du pied tout ce métal sonore,
Il courait à la cuve où bouillonnait encore
Le monument promis.
Le moule en était fait d'une de ses pensées.
Dans la fournaise ardente il jetait à brassées
Les canons ennemis!

Puis il s'en revenait gagner quelque bataille.
Il dépouillait encore à travers la mitraille
Maints affûts dispersés;
Et, rapportant ce bronze à la Rome française,
Il disait aux fondeurs penchés sur la fournaise :
— En avez-vous assez?

C'était son œuvre à lui! — Les feux du polygone,
Et la bombe, et le sabre, et l'or de la dragonne
Furent ses premiers jeux.
Général, pour hochets il prit les Pyramides;
Empereur, il voulut, dans ses vœux moins timides,
Quelque chose de mieux.

Il fit cette colonne! — Avec sa main romaine
Il tordit et mêla dans l'œuvre surhumaine
Tout un siècle fameux,
Les Alpes se courbant sous sa marche tonnante,
Le Nil, le Rhin, le Tibre, Austerlitz rayonnante,
Eylau froid et brumeux.

Car c'est lui qui, pareil à l'antique Encelade,
Du trône universel essaya l'escalade,
Qui vingt ans entassa,
Remuant terre et cieux avec une parole,

Wagram sur Marengo, Champaubert sur Arcole,
Pélion sur Ossa!

Oh! quand par un beau jour, sur la place Vendôme,
Homme dont tout un peuple adorait le fantôme,
Tu vins grave et serein,
Et que tu découvris ton œuvre magnifique,
Tranquille, et contenant d'un geste pacifique
Tes quatre aigles d'airain;

A cette heure où les tiens t'entouraient par cent mille;
Où, comme se pressaient autour de Paul-Émile
Tous les petits romains,
Nous, enfants de six ans, rangés sur ton passage,
Cherchant dans ton cortège un père au fier visage,
Nous te battions des mains;

Oh! qui t'eût dit alors, à ce faîte sublime,
Tandis que tu rêvais sur le trophée opime
Un avenir si beau,
Qu'un jour à cet affront il te faudrait descendre
Que trois cents avocats oseraient à ta cendre
Chicaner ce tombeau!

II

Attendez donc, jeunesse folle,
Nous n'avons pas le temps encor!
Que vient-on nous parler d'Arcole,
Et de Wagram et du Thabor?
Pour avoir commandé peut-être
Quelque armée, et s'être fait maître
De quelque ville dans son temps,
Croyez-vous que l'Europe tombe
S'il n'ameute autour de sa tombe
Les Démosthènes haletants?

D'ailleurs le ciel n'est pas tranquille;
Les soucis ne leur manquent pas;
L'inégal pavé de la ville
Fait encor trébucher leurs pas.
Et pourquoi ces honneurs suprêmes?
Ont-ils des monuments eux-mêmes?
Quel temple leur a-t-on dressé?
Étrange peuple que nous sommes!
Laissez passer tous ces grands hommes!
Napoléon est bien pressé!

Toute crainte est-elle étouffée?
Nous songerons à l'immortel
Quand ils auront tous leur trophée,
Quand ils auront tous leur autel!
Attendons, attendons, mes frères.
Attendez, restes funéraires,
Dépouille de Napoléon,
Que leur courage se rassure
Et qu'ils aient donné leur mesure
Au fossoyeur du Panthéon!

III

Ainsi, — cent villes assiégées;
Memphis, Milan, Cadix, Berlin;
Soixante batailles rangées;
L'univers d'un seul homme plein;
N'avoir rien laissé dans le monde,
Dans la tombe la plus profonde,
Qu'il n'ait dompté, qu'il n'ait atteint;
Avoir, dans sa course guerrière,
Ravi le Kremlin au czar Pierre,
L'Escurial à Charles-Quint;

Ainsi, — ce souvenir qui pèse
Sur nos ennemis effarés;
Ainsi, dans une cage anglaise
Tant de pleurs amers dévorés;
Cette incomparable fortune,
Cette gloire aux rois importune,
Ce nom si grand, si vite acquis,
Sceptre unique, exil solitaire,
Ne valent pas six pieds de terre
Sous les canons qu'il a conquis!

IV

Encor si c'était crainte austère!
Si c'était l'âpre liberté
Qui d'une cendre militaire
N'ose ensemencer la cité!
Si c'était la vierge stoïque
Qui proscrit un nom héroïque
Fait pour régner et conquérir,
Qui se rappelle Sparte et Rome,
Et craint que l'ombre d'un grand homme
N'empêche son fruit de mûrir! —

Mais non; la liberté sait aujourd'hui sa force.
Un trône est sous sa main comme un gui sur l'écorce
Quand les races de rois manquent au droit juré;
Nous avons parmi nous vu passer, ô merveille!
La plus nouvelle et la plus vieille!
Ce siècle, avant trente ans, avait tout dévoré.

La France, guerrière et paisible,
A deux filles du même sang : —
L'une fait l'armée invincible,

L'autre fait le peuple puissant.
La Gloire, qui n'est pas l'aînée,
N'est plus armée et couronnée;
Ni pavois, ni sceptre oppresseur;
La Gloire n'est plus décevante,
Et n'a plus rien dont s'épouvante
La Liberté, sa grande sœur!

V

Non. S'ils ont repoussé la relique immortelle,
C'est qu'ils en sont jaloux! qu'ils tremblent devant elle!
Qu'ils en sont tout pâlis!
C'est qu'ils ont peur d'avoir l'empereur sur leur tête,
Et de voir s'éclipser leurs lampions de fête
Au soleil d'Austerlitz!

Pourtant, c'eût été beau! — Lorsque, sous la colonne,
On eût senti présents dans notre Babylone
Ces ossements vainqueurs,
Qui pourrait dire, au jour d'une guerre civile,
Ce qu'une si grande ombre, hôtesse de la ville,
Eût mis dans tous les cœurs!

Si jamais l'étranger, ô cité souveraine,
Eût ramené brouter les chevaux de l'Ukraine
Sur ton sol bien-aimé,
Enfantant des soldats dans ton enceinte émue,
Sans doute qu'à travers ton pavé qui remue
Ces os eussent germé!

Et toi, colonne! un jour, descendu sous ta base,
Le pèlerin pensif, contemplant en extase
Ce débris surhumain,
Serait venu peser, à genoux sur la pierre,

Ce qu'un Napoléon peut laisser de poussière
Dans le creux de la main!

O merveille! ô néant! — tenir cette dépouille!
Compter et mesurer ces os que de sa rouille
Rongea le flot marin,
Ce genou qui jamais n'a ployé sous la crainte,
Ce pouce de géant dont tu portes l'empreinte
Partout sur ton airain!

Contempler le bras fort, la poitrine féconde,
Le talon qui, douze ans, éperonna le monde,
Et, d'un œil filial,
L'orbite du regard qui fascinait la foule,
Ce front prodigieux, ce crâne fait au moule
Du globe impérial!

Et croire entendre, en haut, dans tes noires entrailles,
Sortir du cliquetis des confuses batailles,
Des bouches du canon,
Des chevaux hennissants, des villes crénelées,
Des clairons, des tambours, du souffle des mêlées,
Ce bruit : Napoléon!

Rhéteurs embarrassés dans votre toge neuve,
Vous n'avez pas voulu consoler cette veuve
Vénérable aux partis!
Tout en vous partageant l'empire d'Alexandre,
Vous avez peur d'une ombre et peur d'un peu de cendre :
Oh! vous êtes petits!

VI

Hélas! hélas! garde ta tombe!
Garde ton rocher écumant,

Où t'abattant comme la bombe
Tu vins tomber, tiède et fumant!
Garde ton âpre Sainte-Hélène
Où de ta fortune hautaine
L'œil ébloui voit le revers;
Garde l'ombre où tu te recueilles,
Ton saule sacré dont les feuilles
S'éparpillent dans l'univers!

Là, du moins, tu dors sans outrage.
Souvent tu t'y sens réveillé
Par les pleurs d'amour et de rage
D'un soldat rouge agenouillé!
Là, si parfois tu te relèves,
Tu peux voir, du haut de ces grèves,
Sur le globe azuré des eaux,
Courir vers ton roc solitaire,
Comme au vrai centre de la terre,
Toutes les voiles des vaisseaux!

VII

Dors, nous t'irons chercher! ce jour viendra peut-être!
Car nous t'avons pour dieu sans t'avoir eu pour maître!
Car notre œil s'est mouillé de ton destin fatal,
Et, sous les trois couleurs comme sous l'oriflamme,
Nous ne nous pendons pas à cette corde infâme
Qui t'arrache à ton piédestal!

Oh! va, nous te ferons de belles funérailles!
Nous aurons bien aussi peut-être nos batailles;
Nous en ombragerons ton cercueil respecté!
Nous y convierons tout, Europe, Afrique, Asie!
Et nous t'amènerons la jeune Poésie
Chantant la jeune Liberté!

Tu seras bien chez nous! — couché sous ta colonne,
Dans ce puissant Paris qui fermente et bouillonne,
Sous ce ciel, tant de fois d'orages obscurci,
Sous ces pavés vivants qui grondent et s'amassent,
Où roulent les canons, où les légions passent; —
Le peuple est une mer aussi.

S'il ne garde aux tyrans qu'abîme et que tonnerre,
Il a pour le tombeau, profond et centenaire
(La seule majesté dont il soit courtisan),
Un long gémissement, infini, doux et sombre,
Qui ne laissera pas regretter à ton ombre
Le murmure de l'océan!

9 octobre 1830.

III

HYMNE.

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère;
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Aux martyrs! aux vaillants! aux forts!
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts!

C'est pour ces morts, dont l'ombre est ici bienvenue,
Que le haut Panthéon élève dans la nue,
Au-dessus de Paris, la ville aux mille tours,
La reine de nos Tyrs et de nos Babylones,
Cette couronne de colonnes
Que le soleil levant redore tous les jours!

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Aux martyrs! aux vaillants! aux forts!
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts!

Ainsi, quand de tels morts sont couchés dans la tombe,
En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe,
Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons;

Chaque jour, pour eux seuls se levant plus fidèle,
La gloire, aube toujours nouvelle,
Fait luire leur mémoire et redore leurs noms!

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Aux martyrs! aux vaillants! aux forts!
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts!

Juillet 1831.

IV

NOCES ET FESTINS.

La salle est magnifique et la table est immense.
Toujours par quelque bout le banquet recommence,
Un magique banquet, sans cesse amoncelé
Dans l'or et le cristal et l'argent ciselé.
A cette table auguste, où siègent peu de sages,
Tous les sexes ont place ainsi que tous les âges.
Guerrier de quarante ans au profil sérieux,
Jeune homme au blond duvet, jeune fille aux doux yeux,
Enfant qui balbutie et vieillard qui bégaye,
Tous mangent, tous ont faim, et leur faim les égaye,
Et les plus acharnés sont, autour des plats d'or,
Ceux qui n'ont plus de dents ou n'en ont pas encor!

Casques, cimiers, fleurons, bannières triomphales,
Les lions couronnés, les vautours bicéphales,
Les étoiles d'argent sur le sinople obscur,
L'abeille dans la pourpre et le lys dans l'azur,
Les chaînes, les chevrons, les lambels, les losanges,
Tout ce que le blason a de formes étranges,
De léopards ailés, d'aigles et de griffons,
Tourbillonne autour d'eux, se cramponne aux plafonds,
Se tord dans l'arabesque entre leurs pieds jetée,
Plonge un bec familier dans leur coupe sculptée,
Et suspend aux lambris maint drapeau rayonnant,
Qui, des poutres du toit jusqu'à leurs fronts traînant,
Les effleure du bout de sa frange superbe,
Comme un oiseau dont l'aile en passant touche l'herbe.

Et comme à ce banquet tout résonne ou reluit,
On y croit voir jouter la lumière et le bruit.

IMPRIMERIE NATIONALE.

La salle envoie au ciel une rumeur de fête.
Les convives ont tous une couronne en tête,
Tous un trône sous eux où leur orgueil s'assied,
Tous un sceptre à la main, tous une chaîne au pied;
Car il en est plus d'un qui voudrait fuir peut-être,
Et l'esclave le mieux attaché c'est le maître.

Le pouvoir enivrant qui change l'homme en dieu;
L'amour, miel et poison, l'amour, philtre de feu
Fait du souffle mêlé de l'homme et de la femme,
Des frissons de la chair et des rêves de l'âme;
Le plaisir, fils des nuits, dont l'œil brûlant d'espoir
Languit vers le matin et se rallume au soir;
Les meutes, les piqueurs, les chasses effrénées
Tout le jour par les champs au son du cor menées;
La soie et l'or; les lits de cèdre et de vermeil,
Faits pour la volupté plus que pour le sommeil,
Où, quand votre maîtresse en vos bras est venue,
Sur une peau de tigre on peut la coucher nue;
Les palais effrontés, les palais imprudents
Qui, du pauvre enviés, lui font grincer des dents;
Les parcs majestueux, pleins d'horizons bleuâtres,
Où l'œil sous le feuillage entrevoit des albâtres,
Où le grand peuplier tremble auprès du bouleau,
Où l'on entend la nuit des musiques sur l'eau;
La pudeur des beautés facilement vaincue;
La justice du juge à prix d'or convaincue;
La terreur des petits, le respect des passants,
Cet assaisonnement du bonheur des puissants;
La guerre; le canon tout gorgé de mitrailles
Qui passe son long cou par-dessus les murailles;
Le régiment marcheur, polype aux mille pieds;
La grande capitale aux bruits multipliés;
Tout ce qui jette au ciel, soit ville, soit armée,
Des vagues de poussière et des flots de fumée;
Le budget, monstre énorme, admirable poisson

A qui de toutes parts on jette l'hameçon,
Et qui, laissant à flots l'or couler de ses plaies,
Traîne un ventre splendide, écaillé de monnaies;
Tels sont les mets divins que sur des plats dorés
Leur servent à la fois cent valets affairés,
Et que dans son fourneau, laboratoire sombre,
Souterrain qui flamboie au-dessous d'eux dans l'ombre,
Prépare nuit et jour pour le royal festin
Ce morose alchimiste, appelé le Destin!

Le sombre amphitryon ne veut pas de plats vides,
Et la profusion lasse les plus avides;
Et, pour choisir parmi tant de mets savoureux,
Pour les bien conseiller, sans cesse, derrière eux,
Ils ont leur conscience ou ce qu'ainsi l'on nomme,
Compagnon clairvoyant, guide sûr de tout homme,
A qui, par imprudence et dès les premiers jeux,
Les nourrices des rois crèvent toujours les yeux.

Oh! ce sont là les grands et les heureux du monde!
O vie intarissable où le bonheur abonde!
O magnifique orgie! ô superbe appareil!
Comme on s'enivre bien dans un festin pareil!
Comme il doit, à travers ces splendeurs éclatantes,
Vous passer dans l'esprit mille images flottantes!
Que les rires, les voix, les lampes et le vin
Vous doivent faire en l'âme un tourbillon divin!
Et que l'œil ébloui doit errer avec joie
De tout ce qui ruisselle à tout ce qui flamboie!

Mais tout à coup, tandis que l'échanson rieur
Leur verse à tous l'oubli du monde extérieur;
A l'heure où table, et salle, et valets, et convives,
Et flambeaux couronnés d'auréoles plus vives,
Et l'orchestre caché qui chante jour et nuit,
Épanchent plus de joie, et de flamme, et de bruit,
Hélas! à cet instant d'ivresse et de délire,

Où le banquet hautain semble éclater de rire,
Narguant le peuple assis à la porte en haillons,
Quelqu'un frappe soudain l'escalier des talons,
Quelqu'un survient, quelqu'un en bas se fait entendre,
Quelqu'un d'inattendu qu'on devrait bien attendre.

Ne fermez pas la porte. Il faut ouvrir d'abord.
Il faut qu'on laisse entrer. — Et tantôt c'est la mort,
Tantôt l'exil qui vient, la bouche haletante,
L'une avec un tombeau, l'autre avec une tente,
La mort au pied pesant, l'exil au pas léger,
Spectre toujours vêtu d'un habit étranger.

Le spectre est effrayant. Il entre dans la salle,
Jette sur tous les fronts son ombre colossale,
Courbe chaque convive ainsi qu'un arbre au vent,
Puis il en choisit un, le plus ivre souvent,
L'arrache du milieu de la table effrayée,
Et l'emporte, la bouche encor mal essuyée!

20 août 1832.

V

NAPOLÉON II.

I

Mil huit cent onze! — O temps où des peuples sans nombre
Attendaient prosternés sous un nuage sombre
Que le ciel eût dit oui!
Sentaient trembler sous eux les états centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï!

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : — Quelqu'un de grand va naître!
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain? —

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné,
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né.

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis!

Et lui! l'orgueil gonflait sa puissante narine;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts!
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers!

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
— L'avenir! l'avenir! l'avenir est à moi!

II

Non, l'avenir n'est à personne!
Sire! l'avenir est à Dieu!
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir! l'avenir! mystère!
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits!

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suis côte à côte,
Et qu'on nomme demain!

Oh! demain, c'est la grande chose!
De quoi demain sera-t-il fait?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone;
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours!

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine.
Demain, c'est Waterloo! demain, c'est Sainte-Hélène!
Demain, c'est le tombeau!

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier;
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,
Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons!

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel;

Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie; —
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel!

III

O revers! ô leçon! — Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome;
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit;
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Être si grand et si petit;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles;
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né riant sur son chevet;
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles;
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais;
Quand, pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eut enraciné bien avant dans la terre
Les pieds de marbre des palais;

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance, —
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré!

IV

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes;
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie;
Chacun selon ses dents se partagea la proie;
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon.

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,
Sous le verrou des rois prudents,
— Oh! n'exilons personne! oh! l'exil est impie! —
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée, et les genoux aux dents.

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre!
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.
Il aimait son fils, ce vainqueur!
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde,
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur!

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
— Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front; —

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée;
Arcole, Austerlitz, Montmirail;
Ni l'apparition des vieilles pyramides;

Ni le pacha du Caire et ses chevaux numides
Qui mordaient le vôtre au poitrail;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille
Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille
Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée
Comme les mâts des bataillons;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,
La diane au matin fredonnant sa fanfare,
Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés,
Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés;

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
Gracieux comme l'orient,
Tandis qu'avec amour sa nourrice enchantée
D'une goutte de lait au bout du sein restée
Agace sa lèvre en riant.

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,
Il pleurait, d'amour éperdu... —
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvais distraire sa pensée
Du trône du monde perdu!

V

Tous deux sont morts. — Seigneur, votre droite est terrible!
Vous avez commencé par le maître invincible,

Par l'homme triomphant;
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire;
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant!

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte!
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit non!
Chaque élément retourne où tout doit redescendre.
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre.
L'oubli reprend le nom.

VI

O révolutions! j'ignore,
Moi, le moindre des matelots,
Ce que Dieu dans l'ombre élabore
Sous le tumulte de vos flots.
La foule vous hait et vous raille.
Mais qui sait comment Dieu travaille?
Qui sait si l'onde qui tressaille,
Si le cri des gouffres amers,
Si la trombe aux ardentes serres,
Si les éclairs et les tonnerres,
Seigneur, ne sont pas nécessaires
A la perle que font les mers!

Pourtant cette tempête est lourde
Aux princes comme aux nations;
Oh! quelle mer aveugle et sourde
Qu'un peuple en révolutions!
Que sert ta chanson, ô poëte?
Ces chants que ton génie émiette
Tombent à la vague inquiète
Qui n'a jamais rien entendu!

Ta voix s'enroue en cette brume,
Le vent disperse au loin ta plume,
Pauvre oiseau chantant dans l'écume
Sur le mât d'un vaisseau perdu!

Longue nuit! tourmente éternelle!
Le ciel n'a pas un coin d'azur.
Hommes et choses, pêle-mêle,
Vont roulant dans l'abîme obscur.
Tout dérive et s'en va sous l'onde,
Rois au berceau, maîtres du monde,
Le front chauve et la tête blonde,
Grand et petit Napoléon!
Tout s'efface, tout se délie,
Le flot sur le flot se replie,
Et la vague qui passe oublie
Léviathan comme Alcyon!

Août 1832.

VI

SUR LE BAL DE L'HÔTEL DE VILLE.

Ainsi l'hôtel de ville illumine son faîte.
Le prince et les flambeaux, tout y brille, et la fête
Ce soir va resplendir sur ce comble éclairé,
Comme l'idée au front du poëte sacré.
Mais cette fête, amis, n'est pas une pensée.
Ce n'est pas d'un banquet que la France est pressée,
Et ce n'est pas un bal qu'il faut, en vérité,
A ce tas de douleurs qu'on nomme la cité!

Puissants! nous ferions mieux de panser quelque plaie
Dont le sage rêveur à cette heure s'effraie,
D'étayer l'escalier qui d'en bas monte en haut,
D'agrandir l'atelier, d'amoindrir l'échafaud,
De songer aux enfants qui sont sans pain dans l'ombre,
De rendre un paradis au pauvre impie et sombre,
Que d'allumer un lustre et de tenir la nuit
Quelques fous éveillés autour d'un peu de bruit!

O reines de nos toits, femmes chastes et saintes,
Fleurs qui de nos maisons parfumez les enceintes,
Vous à qui le bonheur conseille la vertu,
Vous qui contre le mal n'avez pas combattu,
A qui jamais la faim, empoisonneuse infâme,
N'a dit : Vends-moi ton corps, — c'est-à-dire votre âme!
Vous dont le cœur de joie et d'innocence est plein,
Dont la pudeur a plus d'enveloppes de lin
Que n'en avait Isis, la déesse voilée,
Cette fête est pour vous comme une aube étoilée!
Vous riez d'y courir tandis qu'on souffre ailleurs!
C'est que votre belle âme ignore les douleurs;
Le hasard vous posa dans la sphère suprême;

Vous vivez, vous brillez, vous ne voyez pas même,
Tant vos yeux éblouis de rayons sont noyés,
Ce qu'au-dessous de vous dans l'ombre on foule aux pieds!

Oui, c'est ainsi. — Le prince, et le riche, et le monde
Cherche à vous réjouir, vous pour qui tout abonde.
Vous avez la beauté, vous avez l'ornement;
La fête vous enivre à son bourdonnement,
Et, comme à la lumière un papillon de soie,
Vous volez à la porte ouverte qui flamboie!
Vous allez à ce bal, et vous ne songez pas
Que parmi ces passants amassés sur vos pas,
En foule émerveillés des chars et des livrées,
D'autres femmes sont là, non moins que vous parées,
Qu'on farde et qu'on expose à vendre au carrefour;
Spectres où saigne encor la place de l'amour;
Comme vous pour le bal, belles et demi-nues;
Pour vous voir au passage, hélas! exprès venues,
Voilant leur deuil affreux d'un sourire moqueur,
Les fleurs au front, la boue aux pieds, la haine au cœur!

Mai 1832.

VII

O Dieu! si vous avez la France sous vos ailes,
Ne souffrez pas, Seigneur, ces luttes éternelles,
Ces trônes qu'on élève et qu'on brise en courant,
Ces tristes libertés qu'on donne et qu'on reprend,
Ce noir torrent de lois, de passions, d'idées,
Qui répand sur les mœurs ses vagues débordées,
Ces tribuns opposant, lorsqu'on les réunit,
Une charte de plâtre aux abus de granit,
Ces flux et ces reflux de l'onde contre l'onde,
Cette guerre, toujours plus sombre et plus profonde,
Des partis au pouvoir, du pouvoir aux partis,
L'aversion des grands qui ronge les petits,
Et toutes ces rumeurs, ces chocs, ces cris sans nombre,
Ces systèmes affreux échafaudés dans l'ombre,
Qui font que le tumulte et la haine et le bruit
Emplissent les discours, et qu'on entend la nuit
A l'heure où le sommeil veut des moments tranquilles,
Les lourds canons rouler sur le pavé des villes!

30 août 1835.

VIII

A CANARIS.

Canaris! Canaris! nous t'avons oublié!
Lorsque sur un héros le temps s'est replié,
Quand le sublime acteur a fait pleurer ou rire,
Et qu'il a dit le mot que Dieu lui donne à dire;
Quand, venus au hasard des révolutions,
Les grands hommes ont fait leurs grandes actions,
Qu'ils ont jeté leur lustre, étincelant ou sombre,
Et qu'ils sont pas à pas redescendus dans l'ombre,
Leur nom s'éteint aussi. Tout est vain! tout est vain!
Et jusqu'à ce qu'un jour le poëte divin
Qui peut créer un monde avec une parole,
Les prenne, et leur rallume au front une auréole,
Nul ne se souvient d'eux, et la foule aux cent voix
Qui rien qu'en les voyant hurlait d'aise autrefois,
Hélas! si par hasard devant elle on les nomme,
Interroge et s'étonne, et dit : Quel est cet homme?

Nous t'avons oublié. Ta gloire est dans la nuit.
Nous faisons bien encor toujours beaucoup de bruit;
Mais plus de cris d'amour, plus de chants, plus de culte,
Plus d'acclamations pour toi dans ce tumulte!
Le bourgeois ne sait plus épeler ton grand nom.
Soleil qui t'es couché, tu n'as plus de Memnon!
Nous avons un instant crié : — La Grèce! Athènes!
Sparte! Léonidas! Botzaris! Démosthènes!
Canaris, demi-dieu de gloire rayonnant!... —
Puis l'entr'acte est venu, c'est bien; et maintenant
Dans notre esprit, si plein de ton apothéose,
Nous avons tout rayé pour écrire autre chose.
Adieu les héros grecs! leurs lauriers sont fanés!
Vers d'autres orients nos regards sont tournés.

On n'entend plus sonner ta gloire sur l'enclume
De la presse, géant par qui tout feu s'allume,
Prodigieux cyclope à la tonnante voix,
A qui plus d'un Ulysse a crevé l'œil parfois.
Oh! la presse! ouvrier qui chaque jour s'éveille,
Et qui défait souvent ce qu'il a fait la veille;
Mais qui forge du moins, de son bras souverain,
A toute chose juste une armure d'airain!

Nous t'avons oublié!

Mais à toi, que t'importe?
Il te reste, ô marin, la vague qui t'emporte,
Ton navire, un bon vent toujours prêt à souffler,
Et l'étoile du soir qui te regarde aller.
Il te reste l'espoir, le hasard, l'aventure,
Le voyage à travers une belle nature,
L'éternel changement de choses et de lieux,
La joyeuse arrivée et le départ joyeux;
L'orgueil qu'un homme libre a de se sentir vivre
Dans un brick fin voilier et bien doublé de cuivre,
Soit qu'il ait à franchir un détroit sinueux,
Soit que, par un beau temps, l'océan monstrueux,
Qui brise quand il veut les rocs et les murailles,
Le berce mollement sur ses larges écailles,
Soit que l'orage noir, envolé dans les airs,
Le batte à coups pressés de son aile d'éclairs!

Mais il te reste, ô grec! ton ciel bleu, ta mer bleue,
Tes grands aigles qui font d'un coup d'aile une lieue,
Ton soleil toujours pur dans toutes les saisons,
La sereine beauté des tièdes horizons,
Ta langue harmonieuse, ineffable, amollie,
Que le temps a mêlée aux langues d'Italie
Comme aux flots de Baia la vague de Samos;
Langue d'Homère où Dante a jeté quelques mots!
Il te reste, trésor du grand homme candide,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Ton long fusil sculpté, ton yatagan splendide,
Tes larges caleçons de toile, tes caftans
De velours rouge et d'or, aux coudes éclatants!
Quand ton navire fuit sur les eaux écumeuses,
Fier de ne côtoyer que des rives fameuses,
Il te reste, ô mon grec, la douceur d'entrevoir
Tantôt un fronton blanc dans les brumes du soir,
Tantôt, sur le sentier qui près des mers chemine,
Une femme de Thèbe ou bien de Salamine,
Paysanne à l'œil fier qui va vendre ses blés
Et pique gravement deux grands bœufs accouplés,
Assise sur un char d'homérique origine,
Comme l'antique Isis des bas-reliefs d'Égine!

Octobre 1832.

IX

Seule au pied de la tour d'où sort la voix du maître
Dont l'ombre à tout moment au seuil vient apparaître,
Prête à voir en bourreau se changer ton époux,
Pâle et sur le pavé tombée à deux genoux,
Triste Pologne! hélas! te voilà donc liée,
Et vaincue, et déjà pour la tombe pliée!
Hélas! tes blanches mains, à défaut de tes fils,
Pressent sur ta poitrine un sanglant crucifix.
Les baskirs ont marché sur ta robe royale
Où sont encore empreints les clous de leur sandale!
Par instants une voix gronde, on entend le bruit
D'un pas lourd, et l'on voit un sabre qui reluit,
Et toi, serrée au mur qui sous tes pleurs ruisselle,
Levant tes bras meurtris et ton front qui chancelle
Et tes yeux que déjà la mort semble ternir,
Tu dis : France, ma sœur! ne vois-tu rien venir?

12 septembre 1835.

X

A L'HOMME QUI A LIVRÉ UNE FEMME.

O honte! ce n'est pas seulement cette femme,
Sacrée alors pour tous, faible cœur, mais grande âme,
Mais c'est lui, c'est son nom dans l'avenir maudit,
Ce sont les cheveux blancs de son père interdit,
C'est la pudeur publique en face regardée
Tandis qu'il s'accouplait à son infâme idée,
C'est l'honneur, c'est la foi, la pitié, le serment,
Voilà ce que ce juif a vendu lâchement!

Juif! les impurs traitants à qui l'on vend son âme
Attendront bien longtemps avant qu'un plus infâme
Vienne réclamer d'eux, dans quelque jour d'effroi,
Le fond du sac plein d'or qu'on fit vomir sur toi!

Ce n'est pas même un juif! C'est un payen immonde,
Un renégat, l'opprobre et le rebut du monde,
Un fétide apostat, un oblique étranger
Qui nous donne du moins le bonheur de songer
Qu'après tant de revers et de guerres civiles
Il n'est pas un bandit écumé dans nos villes,
Pas un forçat hideux blanchi dans les prisons,
Qui veuille mordre en France au pain des trahisons!

Rien ne te disait donc dans l'âme, ô misérable!
Que la proscription est toujours vénérable,
Qu'on ne bat pas le sein qui nous donna son lait,
Qu'une fille des rois dont on fut le valet
Ne se met point en vente au fond d'un antre infâme,
Et que, n'étant plus reine, elle était encor femme!

Rentre dans l'ombre où sont tous les monstres flétris

Qui depuis quarante ans bavent sur nos débris!
Rentre dans ce cloaque! et que jamais ta tête,
Dans un jour de malheur ou dans un jour de fête,
Ne songe à reparaître au soleil des vivants!
Qu'ainsi qu'une fumée abandonnée aux vents,
Infecte, et dont chacun se détourne au passage,
Ta vie erre au hasard de rivage en rivage!

Et tais-toi! que veux-tu balbutier encor!
Dis, n'as-tu pas vendu l'honneur, le vrai trésor?
Garde tous les soufflets entassés sur ta joue.
Que fait l'excuse au crime et le fard sur la boue!

Sans qu'un ami t'abrite à l'ombre de son toit,
Marche, autre juif errant! marche avec l'or qu'on voit
Luire à travers les doigts de tes mains mal fermées!
Tous les biens de ce monde en grappes parfumées
Pendent sur ton chemin, car le riche ici-bas
A tout, hormis l'honneur qui ne s'achète pas!
Hâte-toi de jouir, maudit! et sans relâche
Marche! et qu'en te voyant on dise : C'est ce lâche!
Marche! et que le remords soit ton seul compagnon!
Marche! sans rien pouvoir arracher de ton nom!
Car le mépris public, ombre de la bassesse,
Croît d'année en année et repousse sans cesse,
Et va s'épaississant sur les traîtres pervers
Comme la feuille au front des sapins toujours verts!

Et quand la tombe un jour, cette embûche profonde
Qui s'ouvre tout à coup sous les choses du monde,
Te fera, d'épouvante et d'horreur agité,
Passer de cette vie à la réalité,
La réalité sombre, éternelle, immobile!
Quand, d'instant en instant plus seul et plus débile,
Tu te cramponneras en vain à ton trésor;
Quand la mort, t'accostant couché sur des tas d'or,
Videra brusquement ta main crispée et pleine

Comme une main d'enfant qu'un homme ouvre sans peine,
Alors, dans cet abîme où tout traître descend,
L'un roulé dans la fange et l'autre teint de sang,
Tu tomberas, perdu sur la fatale grève
Que Dante Alighieri vit avec l'œil du rêve!
Tu tomberas damné, désespéré, banni!
Afin que ton forfait ne soit pas impuni,
Et que ton âme, errante au milieu de ces âmes,
Y soit la plus abjecte entre les plus infâmes!
Et lorsqu'ils te verront paraître au milieu d'eux,
Ces fourbes dont l'histoire inscrit les noms hideux,
Que l'or tenta jadis, mais à qui d'âge en âge
Chaque peuple en passant vient cracher au visage,
Tous ceux, les plus obscurs comme les plus fameux,
Qui portent sur leur lèvre un baiser venimeux,
Judas qui vend son Dieu, Leclerc qui vend sa ville,
Groupe au louche regard, engeance ingrate et vile,
Tous en foule accourront joyeux sur ton chemin,
Et Louvel indigné repoussera ta main!

Juillet 1835.

XI

A M. LE D. D'O.

Prince, vous avez fait une sainte action.
Loin de la haute sphère où rit l'ambition,
Un père et ses enfants, cheveux blancs, têtes blondes,
Marchaient enveloppés de ténèbres profondes,
Prêts à se perdre au fond d'un gouffre de douleurs,
Le père dans le crime et les filles ailleurs.
Comme des voyageurs, lorsque la nuit les gagne,
Vont s'appelant l'un l'autre aux flancs de la montagne,
Au penchant de l'abîme et rampant à genoux,
Ils ont crié vers moi; moi, j'ai crié vers vous.
Je vous ai dit : — Voici, tout près du précipice,
Des malheureux perdus dont le pied tremble et glisse!
Oh! venez à leur aide et tendez-leur la main! —
Vous vous êtes penché sur le bord du chemin,
Sans demander leurs noms vos mains se sont tendues,
Et vous avez sauvé ces âmes éperdues.
Puis à moi, qui, de joie et de pitié saisi,
Vous contemplais rêveur, vous avez dit : Merci!

C'est bien. C'est noble et grand. — Sous la tente empressée
Que vos mains sur leurs fronts à la hâte ont dressée,
Ils sont là maintenant, recueillant leur espoir,
Leur force et leur courage, et tâchant d'entrevoir,
Grâce à votre rayon qui perce leur nuage,
Quelque horizon moins sombre à leur triste voyage,
Groupe encor frissonnant à sa perte échappé!
Pareil au pauvre oiseau, par l'orage trempé,
Qui, s'abritant d'un chêne aux branches éternelles,
Attend pour repartir qu'il ait séché ses ailes!

Jeune homme au cœur royal, soyez toujours ainsi.

La porte qui fait dire au pauvre : C'est ici!
La main toujours tendue au bord de cet abîme
Où tombe le malheur, d'où remonte le crime!
La clef sainte, qu'on trouve au besoin sans flambeau,
Qui rouvre l'espérance et ferme le tombeau!

Soyez l'abri, le toit, le port, l'appui, l'asile!
Faites au prisonnier qu'on frappe et qu'on exile,
A cette jeune fille, hélas, vaincue enfin,
Que marchandent dans l'ombre et le froid et la faim,
Au vieillard qui des jours vide la lie amère,
Aux enfants grelottants qui n'ont ni pain ni mère,
Faites aux malheureux, sans cesse, nuit et jour,
Verser sur vos deux mains bien des larmes d'amour!
Car Dieu fait quelquefois sous ces saintes rosées
Regermer des fleurons aux couronnes rasées.

Comme la nue altière, en son sublime essor,
Se laisse dérober son fluide trésor
Par ces flèches de fer au ciel toujours dressées,
Heureux le prince, empli de pieuses pensées,
Qui sent, du haut des cieux sombres et flamboyants,
Tout son or s'en aller aux mains des suppliants!

Décembre 1834.

XII

A CANARIS.

D'où vient que ma pensée encor revole à toi,
Grec illustre à qui nul ne songe, excepté moi?
D'où vient que me voilà, seul et dans la nuit noire,
Grave et triste, essayant de redorer ta gloire?
Tandis que là, dehors, cent rhéteurs furieux
Grimpent sur des tréteaux pour attirer les yeux,
D'où vient que c'est vers toi que mon esprit retourne,
Vers toi sur qui l'oubli s'enracine et séjourne?
C'est que tu fus tranquille et grand sous les lauriers.
Nous autres qui chantons, nous aimons les guerriers,
Comme sans doute aussi vous aimez les poëtes.
Car ce que nous chantons vient de ce que vous faites!
Car le héros est fort et le poëte est saint!
Les poëtes profonds qu'aucun souffle n'éteint
Sont pareils au volcan de la Sicile blonde
Que tes regards sans doute ont vu fumer sur l'onde;
Comme le haut Etna, flamboyant et fécond,
Ils ont la lave au cœur et l'épi sur le front!

Et puis, ce fut toujours un instinct de mon âme;
Quand ce chaos mêlé de fumée et de flamme,
Quand ce grand tourbillon, par Dieu même conduit,
Qui nous emporte tous au jour ou dans la nuit,
A passé sur le front des héros et des sages,
Comme après la tempête on court sur les rivages,
Moi je vais ramasser ceux qu'il jette dehors,
Ceux qui sont oubliés comme ceux qui sont morts!

Va, ne regrette rien. Ta part est la meilleure.
Vieillir dans ce Paris qui querelle et qui pleure
Et qui chante ébloui par mille visions

Comme une courtisane aux folles passions;
Rouler sur cet amas de têtes sans idées
Pleines chaque matin et chaque soir vidées;
Croître, fruit ignoré, dans ces rameaux touffus;
Être admiré deux jours par tous ces yeux confus;
Écouter dans ce gouffre où tout ruisseau s'écoule
Le bruit que fait un nom en tombant sur la foule;
Si des mœurs du passé quelque reste est debout
Se répandre à torrents, comme une onde qui bout,
Sur cette forteresse autrefois glorieuse
Par la brèche qu'y fait la presse furieuse;
Contempler jour et nuit ces flots et leur rumeur,
Et s'y mêler soi-même, inutile rameur;
Voir de près, haletants sous la main qui les pique,
Les ministres traîner la machine publique,
Charrue embarrassée en des sillons bourbeux
Dont nous sommes le soc et dont ils sont les bœufs;
Tirer sur le théâtre, en de funèbres drames,
Du choc des passions l'étincelle des âmes,
Et comme avec la main tordre et presser les cœurs
Pour en faire sortir goutte à goutte les pleurs;
Emplir de son fracas la tribune aux harangues,
Babel où de nouveau se confondent les langues;
Harceler les pouvoirs; jeter sur ce qu'ils font
L'écume d'un discours au flot sombre et profond;
Être un gond de la porte, une clef de la voûte;
Si l'on est grand et fort, chaque jour dans sa route
Ecraser des serpents tout gonflés de venins;
Être arbuste dans l'herbe et géant chez les nains;
Tout cela ne vaut pas, ô noble enfant de l'onde,
Le bonheur de flotter sur cette mer féconde
Qui vit partir Argo, qui vit naître Colomb,
D'y jeter par endroits la sonde aux pieds de plomb,
Et de voir, à travers la vapeur du cigare,
Décroître à l'horizon Mantinée ou Mégare!

Que si tu nous voyais, ô fils de l'Archipel,
Quand la presse a battu l'unanime rappel,
Créneler à la hâte un droit qu'on veut détruire,
Ou, foule dévouée à qui veut nous conduire,
Contre un pouvoir pygmée agitant son beffroi,
Nous ruer pêle-mêle à l'assaut d'une loi,
Sur ces combats d'enfants, sur ces frêles trophées,
Oh! que tu jetterais le dédain par bouffées,
Toi qui brises tes fers rien qu'en les secouant,
Toi dont le bras, la nuit, envoie en se jouant,
Avec leurs icoglans, leurs noirs, leurs femmes nues,
Les capitans-pachas s'éveiller dans les nues!

Va, que te fait l'oubli de ceux dont tu rirais
Si tu voyais leurs mains et leurs âmes de près?
Que t'importe ces cœurs faits de cire ou de pierre,
Ces mémoires en qui tout est cendre et poussière,
Ce traitant qui, du peuple infructueux fardeau,
N'est bon qu'à s'emplir d'or comme l'éponge d'eau,
Ce marchand accoudé sur son comptoir avide,
Et ce jeune énervé, face imbécile et vide,
Eunuque par le cœur, qui n'admire à Paris
Que les femmes de race et les chevaux de prix?
Que t'importe l'oubli de l'Europe, où tout roule,
L'homme et l'évènement, sous les pieds de la foule?
De Paris qui s'éveille et s'endort tour à tour,
Et fait un mauvais rêve en attendant le jour?
De Londre où l'hôpital ne vaut pas l'hippodrome?
De Rome qui n'est plus que l'écaille de Rome?
Et de ceux qui sont rois ou tribuns, et de ceux
Qui tiennent ton Hellé sous leur joug paresseux,
Vandales vernissés, blonds et pâles barbares,
Qui viennent au pays des rudes palikares,

Tout restaurer, mœurs, peuple et monuments, hélas!
Civiliser la Grèce et gratter Phidias!
Et puis, qui sait — candeur que j'admire et que j'aime! —
Si tu n'as pas fini par t'oublier toi-même!

Que t'importe! Tandis que, debout sur le port,
Tu vends à quelque anglais un passage à ton bord;
Ou que tu fais rouler et ranger sur la grève
Des ballots que longtemps le marchand vit en rêve;
Ou que ton joyeux rire accueille tes égaux,
Tes amis, les patrons de Corinthe et d'Argos;
Peut-être en ce moment quelque femme de Grèce,
Dont un bandeau païen serre la noire tresse,
Mère féconde, ou fille avec de vieux parents,
Tourne sur toi ses yeux fixes et transparents,
Se souvient de Psara, de Chio, de Nauplie,
Et de toute la mer de Canaris remplie,
Et, t'admirant de loin comme on admire un roi,
Sans oser te parler, passe en priant pour toi!

18 septembre 1835.

XIII

Il n'avait pas vingt ans. Il avait abusé
De tout ce qui peut être aimé, souillé, brisé.
Il avait tout terni sous ses mains effrontées.
Les blêmes voluptés sur sa trace ameutées
Sortaient, pour l'appeler, de leur repaire impur
Quand son ombre passait à l'angle de leur mur.
Sa sève nuit et jour s'épuisait aux orgies
Comme la cire ardente aux mèches des bougies.
Chassant l'été, l'hiver il posait au hasard
Son coude à l'Opéra sur Gluck ou sur Mozart.
Jamais il ne trempait sa tête dans ces ondes
Qu'Homère et que Shakspeare épanchent si profondes.
Il ne croyait à rien; jamais il ne rêvait;
Le bâillement hideux siègeait à son chevet;
Toujours son ironie, inféconde et morose,
Jappait sur les talons de quelque grande chose;
Il se faisait de tout le centre et le milieu;
Il achetait l'amour, il aurait vendu Dieu.
La nature, la mer, le ciel bleu, les étoiles,
Tous ces vents pour qui l'âme a toujours quelques voiles,
N'avaient rien dont son cœur fût dans l'ombre inquiet.
Il n'aimait pas les champs. Sa mère l'ennuyait.
Enfin, ivre, énervé, ne sachant plus que faire,
Sans haine, sans amour, et toujours, ô misère!
Avant la fin du jour blasé du lendemain,
Un soir qu'un pistolet se trouva sous sa main,
Il rejeta son âme au ciel, voûte fatale,
Comme le fond du verre au plafond de la salle!

Jeune homme, tu fus lâche, imbécile et méchant.
Nous ne te plaindrons pas. Lorsque le soc tranchant
A passé, donne-t-on une larme à l'ivraie?

Mais ce que nous plaindrons d'une douleur bien vraie,
C'est celle sur laquelle un tel fils est tombé,
C'est ta mère, humble femme au dos lent et courbé,
Qui sent fléchir sans toi son front que l'âge plombe,
Et qui fit le berceau de qui lui fait sa tombe!

Nous ne te plaindrons pas, mais ce que nous plaindrons,
Ce qui nous est encor sacré sous les affronts,
C'est cette triste enfant qui jadis pure et tendre
Chantait à sa mansarde où ton or l'alla prendre,
Qui s'y laissa tenter comme au soleil levant,
Croyant la faim derrière et le bonheur devant;
Qui voit son âme, hélas, qu'on mutile et qu'on foule,
Éparse maintenant sous les pieds de la foule;
Qui pleure son parfum par tout souffle enlevé;
Pauvre vase de fleurs tombé sur le pavé!

Non, ce que nous plaindrons, ce n'est pas toi, vaine ombre,
Chiffre qu'on n'a jamais compté dans aucun nombre,
C'est ton nom jadis pur, maintenant avili,
C'est ton père expiré, ton père enseveli,
Vénérable soldat de notre armée ancienne,
Que ta tombe en s'ouvrant réveille dans la sienne!
Ce sont tes serviteurs, tes parents, tes amis,
Tous ceux qui t'entouraient, tous ceux qui s'étaient mis
Follement à ton ombre, et dont la destinée
Par malheur dans la tienne était enracinée;
C'est tout ce qu'ont flétri tes caprices ingrats;
C'est ton chien qui t'aimait et que tu n'aimais pas!

Pour toi, triste orgueilleux, riche au cœur infertile,
Qui vivais impuissant et qui meurs inutile,
Toi qui tranchas tes jours pour faire un peu de bruit,
Sans même être aperçu, retourne dans la nuit!
C'est bien. Sors du festin sans qu'un flambeau s'efface!
Tombe au torrent, sans même en troubler la surface!
Ce siècle a son idée, elle marche à grand pas,

Et toujours à son but! Ton sépulcre n'est pas
De ceux qui la feront trébucher dans sa route.
Ta porte en se fermant ne vaut pas qu'on l'écoute.
Va donc! Qu'as-tu trouvé, ton caprice accompli?
Voluptueux, la tombe, et vaniteux, l'oubli!

Avril 1831.

Certe, une telle mort, ignorée ou connue,
N'importe pas au siècle, et rien n'en diminue;
On n'en parle pas même et l'on passe à côté.
Mais lorsque, grandissant sous le ciel attristé,
L'aveugle suicide étend son aile sombre,
Et prend à chaque instant plus d'âmes sous son ombre;
Quand il éteint partout, hors des desseins de Dieu,
Des fronts pleins de lumière et des cœurs pleins de feu;
Quand Robert, qui voilait, peintre au pinceau de flamme,
Sous un regard serein l'orage de son âme,
Rejette le calice avant la fin du jour
Dès qu'il en a vidé ce qu'il contient d'amour;
Quand Castlereagh, ce taon qui piqua Bonaparte,
Cet anglais mélangé de Carthage et de Sparte,
Se plonge au cœur l'acier et meurt désabusé,
Assouvi de pouvoir, de ruses épuisé;
Quand Rabbe de poison inonde ses blessures;
Comme un cerf poursuivi d'aboyantes morsures,
Lorsque Gros haletant se jette, faible et vieux,
Au fleuve, pour tromper sa meute d'envieux;
Quand de la mère au fils et du père à la fille
Partout ce vent de mort ébranche la famille;
Lorsqu'on voit le vieillard se hâter au tombeau

Après avoir longtemps trouvé le soleil beau,
Et l'épouse quittant le foyer domestique,
Et l'écolier lisant dans quelque livre antique,
Et tous ces beaux enfants, hélas! trop tôt mûris,
Qui ne connaissaient pas les hommes, qu'à Paris
Souvent un songe d'or jusques au ciel enlève,
Et qui se sont tués quand du haut de leur rêve
De gloire, de vertu, d'amour, de liberté,
Ils sont tombés le front sur la société!
Alors le croyant prie et le penseur médite!
Hélas! l'humanité va peut-être trop vite.
Où tend ce siècle? où court le troupeau des esprits?
Rien n'est encor trouvé, rien n'est encor compris,
Car beaucoup ici-bas sentent que l'espoir tombe,
Et se brisent la tête à l'angle de la tombe
Comme vous briseriez le soir sur le pavé
Un œuf où rien ne germe et qu'on n'a pas couvé!
Mal d'un siècle en travail où tout se décompose!
Quel en est le remède et quelle en est la cause?
Serait-ce que la foi derrière la raison
Décroît comme un soleil qui baisse à l'horizon?
Que Dieu n'est plus compté dans ce que l'homme fonde?
Et qu'enfin il se fait une nuit trop profonde
Dans ces recoins du cœur, du monde inaperçus,
Que peut seule éclairer votre lampe, ô Jésus!
Est-il temps, matelots mouillés par la tempête,
De rebâtir l'autel et de courber la tête?
Devons-nous regretter ces jours anciens et forts
Où les vivants croyaient ce qu'avaient cru les morts,
Jours de piété grave et de force féconde,
Lorsque la Bible ouverte éblouissait le monde!

Amas sombre et mouvant de méditations!
Problèmes périlleux! obscures questions
Qui font que, par moments s'arrêtant immobile,
Le poëte pensif erre encor dans la ville

A l'heure où sur ses pas on ne rencontre plus
Que le passant tardif aux yeux irrésolus
Et la ronde de nuit, comme un rêve apparue,
Qui va tâtant dans l'ombre à tous les coins de rue!

4 septembre 1835.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XIV

Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe!
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe!
Qui sait combien de jours sa faim a combattu!
Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,
Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
S'y cramponner longtemps de leurs mains épuisées!
Comme au bout d'une branche on voit étinceler
Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
Qu'on secoue avec l'arbre et qui tremble et qui lutte,
Perle avant de tomber et fange après sa chute!

La faute en est à nous. A toi, riche! à ton or!
Cette fange d'ailleurs contient l'eau pure encor.
Pour que la goutte d'eau sorte de la poussière,
Et redevienne perle en sa splendeur première,
Il suffit, c'est ainsi que tout remonte au jour,
D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour!

6 septembre 1835.

XV

CONSEIL.

Rien encor n'a germé de vos rameaux flottants
Sur notre jeune terre où, depuis quarante ans,
Tant d'âmes se sont échouées,
Doctrines aux fruits d'or, espoir des nations,
Que la hâtive main des révolutions
Sur nos têtes a secouées!

Nous attendons toujours! Seigneur, prenez pitié
Des peuples qui, toujours satisfaits à moitié,
Vont d'espérance en espérance;
Et montrez-nous enfin l'homme de votre choix
Parmi tous ces tribuns et parmi tous ces rois
Que vous essayez à la France!

Qui peut se croire fort, puissant et souverain?
Qui peut dire en scellant des barrières d'airain :
Jamais vous ne serez franchies!
Dans ce siècle de bruit, de gloire et de revers,
Où les roseaux penchés au bord des étangs verts
Durent plus que les monarchies!

Rois! la bure est souvent jalouse du velours.
Le peuple a froid l'hiver, le peuple a faim toujours.
Rendez-lui son sort plus facile.
Le peuple souvent porte un bien rude collier.
Ouvrez l'école aux fils, aux pères l'atelier,
A tous vos bras, auguste asile!

Par la bonté des rois rendez les peuples bons.
Sous d'étranges malheurs souvent nous nous courbons.
Songez que Dieu seul est le maître.

Un bienfait par quelqu'un est toujours ramassé.
Songez-y, rois minés sur qui pèse un passé
Gros du même avenir peut-être!

Donnez à tous. Peut-être un jour tous vous rendront!
Donnez, — on ne sait pas quels épis germeront
Dans notre siècle autour des trônes! —
De la main droite aux bons, de la gauche aux méchants!
Comme le laboureur sème sa graine aux champs,
Ensemencez les cœurs d'aumônes!

O rois! le pain qu'on porte au vieillard desséché,
La pauvre adolescente enlevée au marché,
Le bienfait souriant, toujours prêt à toute heure,
Qui vient, riche et voilé, partout où quelqu'un pleure,
Le cri reconnaissant d'une mère à genoux,
L'enfant sauvé qui lève, entre le peuple et vous,
Ses deux petites mains sincères et joyeuses,
Sont la meilleure digue aux foules furieuses.

Hélas! je vous le dis, ne vous endormez pas
Tandis que l'avenir s'amoncelle là-bas!

Il arrive parfois, dans le siècle où nous sommes,
Qu'un grand vent tout à coup soulève à flots les hommes;
Vent de malheur, formé, comme tous les autans,
De souffles quelque part comprimés trop longtemps;
Vent qui de tout foyer disperse la fumée;
Dont s'attise l'idée à cette heure allumée;
Qui passe sur tout homme, et, torche ou flot amer,
Le fait étinceler ou le fait écumer;
Ébranle toute digue et toute citadelle;
Dans la société met à nu d'un coup d'aile
Des sommets jusqu'alors par des brumes voilés,

Des gouffres ténébreux ou des coins étoilés;
Vent fatal qui confond les meilleurs et les pires,
Arrache mainte tuile au vieux toit des empires,
Et prenant dans l'état, en haut, en bas, partout,
Tout esprit qui dérive et toute âme qui bout,
Tous ceux dont un zéphyr fait remuer les têtes,
Tout ce qui devient onde à l'heure des tempêtes,
Amoncelant dans l'ombre et chassant à la fois
Ces flots, ces bruits, ce peuple, et ces pas et ces voix,
Et ces groupes sans forme et ces rumeurs sans nombre,
Pousse tout cet orage au seuil d'un palais sombre!

Palais sombre en effet, et plongé dans la nuit!
D'où les illusions s'envolent à grand bruit,
Quelques-unes en pleurs, d'autres qu'on entend rire!
C'en est fait. L'heure vient, le voile se déchire,
Adieu les songes d'or! On se réveille, on voit
Un spectre aux mains de chair qui vous touche du doigt.
C'est la réalité! qu'on sent là, qui vous pèse.
On rêvait Charlemagne, on pense à Louis seize!
Heure grande et terrible où, doutant des canons,
La royauté, nommant ses amis par leurs noms,
Recueillant tous les bruits que la tempête apporte,
Attend, l'œil à la vitre et l'oreille à la porte!
Où l'on voit dans un coin, ses filles dans ses bras,
La reine qui pâlit, pauvre étrangère, hélas!
Où les petits enfants des familles royales
De quelque vieux soldat pressent les mains loyales,
Et demandent, avec des sanglots superflus,
Aux valets, qui déjà ne leur répondent plus,
D'où viennent ces rumeurs, ces terreurs, ce mystère,
Et les ébranlements de cette affreuse terre
Qu'ils sentent remuer comme la mer aux vents,
Et qui ne tremble pas sous les autres enfants!

Hélas! vous crénelez vos mornes Tuileries,
Vous encombrez les ponts de vos artilleries,

Vous gardez chaque rue avec un régiment,
A quoi bon? à quoi bon? De moment en moment
La tourbe s'épaissit, grosse et désespérée
Et terrible, et qu'importe, à l'heure où leur marée
Sort et monte en hurlant du fond du gouffre amer,
La mitraille à la foule et la grêle à la mer!

O redoutable époque! et quels temps que les nôtres!
Où, rien qu'en se serrant les uns contre les autres,
Les hommes dans leurs plis écrasent tours, châteaux,
Donjons que les captifs rayaient de leurs couteaux,
Créneaux, portes d'airain comme un carton ployées,
Et sur leurs boulevards vainement appuyées
Les pâles garnisons, et les canons de fer
Broyés avec le mur comme l'os dans la chair!

Comment se défendra ce roi qu'un peuple assiège?
Plus léger sur ce flot que sur l'onde un vain liège,
Plus vacillant que l'ombre aux approches du soir,
Écoutant sans entendre et regardant sans voir,
Il est là qui frissonne, impuissant, infertile,
Sa main tremble, et sa tête est un crible inutile,
— Hélas! hélas! les rois en ont seuls de pareils! —
Qui laisse tout passer, hors les mauvais conseils!
Que servent maintenant ces sabres, ces épées,
Ces lignes de soldats par des caissons coupées,
Ces bivouacs, allumés dans les jardins profonds,
Dont la lueur sinistre empourpre ses plafonds,
Ce général choisi, qui déjà, vaine garde,
Sent peut-être à son front sourdre une autre cocarde,
Et tous ces cuirassiers, soldats vieux ou nouveaux,
Qui plantent dans la cour des pieux pour leurs chevaux?
Que sert la grille close et la mèche allumée?
Il faudrait une tête, et tu n'as qu'une armée!

Que faire de ce peuple à l'immense roulis,
Mer qui traîne du moins une idée en ses plis,

Vaste inondation d'hommes, d'enfants, de femmes,
Flots qui tous ont des yeux, vagues qui sont des âmes?

Malheur alors! O Dieu! faut-il que nous voyions
Le côté monstrueux des révolutions!
Qui peut dompter la mer? Seigneur! qui peut répondre
Des ondes de Paris et des vagues de Londre,
Surtout lorsque la ville, ameutée aux tambours,
Sent ramper dans ses flots l'hydre de ses faubourgs!
Dans ce palais fatal où l'empire s'écroule,
Dont la porte bientôt va ployer sous la foule,
Où l'on parle tout bas de passages secrets,
Où le roi sent déjà qu'on le sert de moins près,
Où la mère en tremblant rit à l'enfant qui pleure,
O mon Dieu! que va-t-il se passer tout à l'heure?
Comment vont-ils jouer avec ce nid de rois?
Pourquoi faut-il qu'aux jours où le pauvre aux abois
Sent sa haine des grands de ce qu'il souffre accrue,
Notre faute ou la leur le lâchent dans la rue?
Temps de deuil où l'émeute en fureur sort de tout!
Où le peuple devient difforme tout à coup!

Malheur donc! c'est fini. Plus de barrière au trône!
Mais Dieu garde un trésor à qui lui fit l'aumône.
Si le prince a laissé, dans des temps moins changeants,
L'empreinte de ses pas à des seuils indigents,
Si des bienfaits cachés il fut parfois complice,
S'il a souvent dit : grâce! où la loi dit : supplice!
Ne désespérez pas. Le peuple aux mauvais jours
A pu tout oublier, Dieu se souvient toujours!
Souvent un cri du cœur sorti d'une humble bouche
Désarme, impérieux, une foule farouche
Qui tenait une proie en ses poings triomphants.
Les mères aux lions font rendre les enfants!

Oh! dans cet instant même où le naufrage gronde,
Où l'on sent qu'un boulet ne peut rien contre une onde,

Où, liquide et fangeuse et pleine de courroux,
La populace à l'œil stupide, aux cheveux roux,
Aboyant sur le seuil comme un chien pour qu'on ouvre,
Arrive, éclaboussant les chapiteaux du Louvre,
Océan qui n'a pas d'heure pour son reflux!
Au moment où l'on voit que rien n'arrête plus
Ce flot toujours grossi, que chaque instant apporte,
Qui veut monter, qui hurle et qui mouille la porte,...
C'est un spectacle auguste et que j'ai vu déjà
Souvent, quand mon regard dans l'histoire plongea,
Qu'une bonne action, cachée en un coin sombre,
Qui sort subitement toute blanche de l'ombre,
Et comme autrefois Dieu qu'elle prend à témoin,
Dit au peuple écumant : Tu n'iras pas plus loin!

28 décembre 1834.

XVI

Le grand homme vaincu peut perdre en un instant
Sa gloire, son empire, et son trône éclatant,
Et sa couronne qu'on renie,
Tout, jusqu'à ce prestige à sa grandeur mêlé
Qui faisait voir son front dans un ciel étoilé;
Il garde toujours son génie!

Ainsi, quand la bataille enveloppe un drapeau,
Tout ce qui n'est qu'azur, écarlate, oripeau,
Frange d'or, tunique de soie,
Tombe sous la mitraille en un moment haché,
Et, lambeau par lambeau, s'en va comme arraché
Par le bec d'un oiseau de proie;

Et, qu'importe! à travers les cris, les pas, les voix,
Et la mêlée en feu qui sur tous à la fois
Fait tourner son horrible meule,
Au plus haut de la hampe, orgueil des bataillons,
Où pendait cette pourpre envolée en haillons,
L'aigle de bronze reste seule!

21 février 1835.

XVII

A ALPHONSE RABBE

MORT LE 31 DÉCEMBRE 1829.

Hélas! que fais-tu donc, ô Rabbe, ô mon ami,
Sévère historien dans la tombe endormi!

Je l'ai pensé souvent dans mes heures funèbres,
Seul près de mon flambeau qui rayait les ténèbres,
O noble ami, pareil aux hommes d'autrefois,
Il manque parmi nous ta voix, ta forte voix
Pleine de l'équité qui gonflait ta poitrine,
Il nous manque ta main qui grave et qui burine,
Dans ce siècle où par l'or les sages sont distraits,
Où l'idée est servante auprès des intérêts,
Temps de fruits avortés et de tiges rompues,
D'instincts dénaturés, de raisons corrompues,
Où, dans l'esprit humain tout étant dispersé,
Le présent au hasard flotte sur le passé!

Si parmi nous ta tête était debout encore,
Cette cime où vibrait l'éloquence sonore,
Au milieu de nos flots tu serais calme et grand.
Tu serais comme un pont posé sur ce courant.

Tu serais pour chacun la voix haute et sensée
Qui fait que tout brouillard s'en va de la pensée,
Et que la vérité, qu'en vain nous repoussions,
Sort de l'amas confus des sombres visions!

Tu dirais aux partis qu'ils font trop de poussière
Autour de la raison pour qu'on la voie entière;

Au peuple, que la loi du travail est sur tous
Et qu'il est assez fort pour n'être pas jaloux;
Au pouvoir, que jamais le pouvoir ne se venge,
Et que pour le penseur c'est un spectacle étrange
Et triste quand la loi, figure au bras d'airain,
Déesse qui ne doit avoir qu'un front serein,
Sort à de certains jours de l'urne consulaire
L'œil hagard, écumante et folle de colère!

Et ces jeunes esprits, à qui tu souriais,
Et que leur âge livre aux rêves inquiets,
Tu leur dirais : «Amis, nés pour des temps prospères,
Oh! n'allez pas errer comme ont erré vos pères!
Laissez mûrir vos fronts! gardez-vous, jeunes gens,
Des systèmes dorés aux plumages changeants
Qui dans les carrefours s'en vont faire la roue!
Et de ce qu'en vos cœurs l'Amérique secoue,
Peuple à peine essayé, nation de hasard,
Sans tige, sans passé, sans histoire et sans art!
Et de cette sagesse impie, envenimée,
Du cerveau de Voltaire éclose tout armée,
Fille de l'ignorance et de l'orgueil, posant
Les lois des anciens jours sur les mœurs d'à présent,
Qui refait un chaos partout où fut un monde,
Qui rudement enfonce, ô démence profonde!
Le casque étroit de Sparte au front du vieux Paris,
Qui dans les temps passés, mal lus et mal compris,
Viole effrontément tout sage pour lui faire
Un monstre qui serait la terreur de son père!
Si bien que les héros antiques tout tremblants
S'en sont voilé la face, et qu'après trois mille ans,
Par ses embrassements réveillé sous la pierre,
Lycurgue qu'elle épouse enfante Robespierre!»

Tu nous dirais à tous : «Ne vous endormez pas!
Veillez, et soyez prêts! car déjà pas à pas
La main de l'oiseleur dans l'ombre s'est glissée

Partout où chante un nid couvé par la pensée!
Car les plus nobles cœurs sont vaincus ou sont las!
Car la Pologne aux fers ne peut plus même, hélas!
Mordre le pied du czar appuyé sur sa gorge!
Car on voit chaque jour s'allonger dans la forge
La chaîne que les rois, craignant la liberté,
Font pour cette géante endormie à côté!
Ne vous endormez pas! travaillez sans relâche!
Car les grands ont leur œuvre et les petits leur tâche,
Chacun a son ouvrage à faire. Chacun met
Sa pierre à l'édifice encor loin du sommet.
Qui croit avoir fini pour un roi qu'on dépose
Se trompe. Un roi qui tombe est toujours peu de chose.
Il est plus difficile et c'est un plus grand poids
De relever les mœurs que d'abattre les rois.
Rien chez vous n'est complet. La ruine ou l'ébauche.
L'épi n'est pas formé que votre main le fauche!
Vous êtes encombrés de plans toujours rêvés
Et jamais accomplis. Hommes, vous ne savez,
Tant vous connaissez peu ce qui convient aux âmes,
Que faire des enfants ni que faire des femmes!
Où donc en êtes-vous? Vous vous applaudissez
Pour quelques blocs de lois au hasard entassés!
Ah! l'heure du repos pour aucun n'est venue.
Travaillez! Vous cherchez une chose inconnue,
Vous n'avez pas de foi, vous n'avez pas d'amour,
Rien chez vous n'est encore éclairé du vrai jour!
Crépuscule et brouillards que vos plus clairs systèmes!
Dans vos lois, dans vos mœurs, et dans vos esprits mêmes,
Partout l'aube blanchâtre ou le couchant vermeil!
Nulle part le midi! nulle part le soleil! »

Tu parlerais ainsi dans des livres austères,
Comme parlaient jadis les anciens solitaires,
Comme parlent tous ceux devant qui l'on se tait,
Et l'on t'écouterait comme on les écoutait.
Et l'on viendrait vers toi dans ce siècle plein d'ombre

Où, chacun se heurtant aux obstacles sans nombre
Que faute de lumière on tâte avec la main,
Le conseil manque à l'âme et le guide au chemin!

Hélas! à chaque instant des souffles de tempêtes
Amassent plus de brume et d'ombre sur nos têtes.
De moment en moment l'avenir s'assombrit.
Dans le calme du cœur, dans la paix de l'esprit,
Je t'adressais ces vers où mon âme sereine
N'a laissé sur ta pierre écumer nulle haine,
A toi qui dors couché dans le tombeau profond,
A toi qui ne sais plus ce que les hommes font!
Je t'adressais ces vers pleins de tristes présages.
Car c'est bien follement que nous nous croyions sages!
Le combat furieux recommence à gronder
Entre le droit de croître et le droit d'émonder;
La bataille où les lois attaquent les idées
Se mêle de nouveau sur des mers mal sondées;
Chacun se sent troublé comme l'eau sous le vent;
Et moi-même, à cette heure, à mon foyer rêvant,
Voilà, depuis cinq ans qu'on oubliait Procuste,
Que j'entends aboyer au seuil du drame auguste
La censure à l'haleine immonde, aux ongles noirs,
Cette chienne au front bas qui suit tous les pouvoirs,
Vile, et mâchant toujours dans sa gueule souillée,
O muse! quelque pan de ta robe étoilée!

Hélas! que fais-tu donc, ô Rabbe, ô mon ami,
Sévère historien dans la tombe endormi!

14 septembre 1835.

XVIII

ENVOI DES FEUILLES D'AUTOMNE

A MADAME***.

I

Ce livre errant qui va l'aile brisée,
Et que le vent jette à votre croisée
Comme un grêlon à tous les murs cogné,

Hélas! il sort des tempêtes publiques.
Le froid, la pluie, et mille éclairs obliques
L'ont assailli, le pauvre nouveau-né.

Il est puni d'avoir fui ma demeure.
Après avoir chanté, voici qu'il pleure;
Voici qu'il boite après avoir plané!

II

En attendant que le vent le remporte,
Ouvrez, Marie, ouvrez-lui votre porte.
Raccommodez ses vers estropiés!

Dans votre alcôve à tous les vents bien close,
Pour un instant souffrez qu'il se repose,
Qu'il se réchauffe au feu de vos trépieds,

Qu'à vos côtés, à votre ombre, il se couche,
Oiseau plumé, qui, frileux et farouche,
Tremble et palpite, abrité sous vos pieds!

18 janvier 1832.

XIX

Anacréon, poëte aux ondes érotiques
Qui filtres du sommet des sagesses antiques,
Et qu'on trouve à mi-côte alors qu'on y gravit,
Clair, à l'ombre, épandu sur l'herbe qui revit,
Tu me plais, doux poëte au flot calme et limpide!
Quand le sentier qui monte aux cimes est rapide,
Bien souvent, fatigués du soleil, nous aimons
Boire au petit ruisseau tamisé par les monts!

21 août 1835.

XX

I

L'aurore s'allume;
L'ombre épaisse fuit;
Le rêve et la brume
Vont où va la nuit;
Paupières et roses
S'ouvrent demi-closes;
Du réveil des choses
On entend le bruit.

Tout chante et murmure,
Tout parle à la fois,
Fumée et verdure,
Les nids et les toits;
Le vent parle aux chênes,
L'eau parle aux fontaines;
Toutes les haleines
Deviennent des voix!

Tout reprend son âme,
L'enfant son hochet,
Le foyer sa flamme,
Le luth son archet;
Folie ou démence,
Dans le monde immense,
Chacun recommence
Ce qu'il ébauchait.

Qu'on pense ou qu'on aime,
Sans cesse agité,

Vers un but suprême,
Tout vole emporté;
L'esquif cherche un môle,
L'abeille un vieux saule,
La boussole un pôle,
Moi la vérité.

II

Vérité profonde!
Granit éprouvé
Qu'au fond de toute onde
Mon ancre a trouvé!
De ce monde sombre,
Où passent dans l'ombre
Des songes sans nombre,
Plafond et pavé!

Vérité, beau fleuve
Que rien ne tarit!
Source où tout s'abreuve,
Tige où tout fleurit!
Lampe que Dieu pose
Près de toute cause!
Clarté que la chose
Envoie à l'esprit!

Arbre à rude écorce,
Chêne au vaste front,
Que selon sa force
L'homme ploie ou rompt,
D'où l'ombre s'épanche,
Où chacun se penche,
L'un sur une branche,
L'autre sur le tronc!

IMPRIMERIE NATIONALE.

Mont d'où tout ruisselle!
Gouffre où tout s'en va!
Sublime étincelle
Que fait Jéhova!
Rayon qu'on blasphème!
Œil calme et suprême
Qu'au front de Dieu même
L'homme un jour creva!

III

O terre! ô merveilles
Dont l'éclat joyeux
Emplit nos oreilles,
Éblouit nos yeux!
Bords où meurt la vague,
Bois qu'un souffle élague,
De l'horizon vague
Plis mystérieux!

Azur dont se voile
L'eau du gouffre amer,
Quand, laissant ma voile
Fuir au gré de l'air,
Penché sur la lame,
J'écoute avec l'âme
Cet épithalame
Que chante la mer!

Azur non moins tendre
Du ciel qui sourit
Quand, tâchant d'entendre
Ce que dit l'esprit,
Je cherche, ô nature,

La parole obscure
Que le vent murmure,
Que l'étoile écrit!

Création pure!
Être universel!
Océan, ceinture
De tout sous le ciel!
Astres que fait naître
Le souffle du maître,
Fleurs où Dieu peut-être
Cueille quelque miel!

O champs! ô feuillages!
Monde fraternel!
Clocher des villages
Humble et solennel!
Mont qui portes l'aire!
Aube fraîche et claire,
Sourire éphémère
De l'astre éternel!

N'êtes-vous qu'un livre,
Sans fin ni milieu,
Où chacun pour vivre
Cherche à lire un peu!
Phrase si profonde
Qu'en vain on la sonde!
L'œil y voit un monde,
L'âme y trouve un Dieu!

Beau livre qu'achèvent
Les cœurs ingénus,
Où les penseurs rêvent
Des sens inconnus,
Où ceux que Dieu charge
D'un front vaste et large

Écrivent en marge :
Nous sommes venus!

Saint livre où la voile
Qui flotte en tous lieux,
Saint livre où l'étoile
Qui rayonne aux yeux,
Ne trace, ô mystère!
Qu'un nom solitaire,
Qu'un nom sur la terre,
Qu'un nom dans les cieux!

Livre salutaire
Où le cœur s'emplit!
Où tout sage austère
Travaille et pâlit!
Dont le sens rebelle
Parfois se révèle!
Pythagore épèle
Et Moïse lit!

Décembre 1834.

XXI

Hier, la nuit d'été, qui nous prêtait ses voiles,
Était digne de toi, tant elle avait d'étoiles!
Tant son calme était frais! tant son souffle était doux!
Tant elle éteignait bien ses rumeurs apaisées!
Tant elle répandait d'amoureuses rosées
Sur les fleurs et sur nous!

Moi, j'étais devant toi, plein de joie et de flamme,
Car tu me regardais avec toute ton âme!
J'admirais la beauté dont ton front se revêt.
Et sans même qu'un mot révélât ta pensée,
La tendre rêverie en ton cœur commencée
Dans mon cœur s'achevait!

Et je bénissais Dieu, dont la grâce infinie
Sur la nuit et sur toi jeta tant d'harmonie,
Qui, pour me rendre calme et pour me rendre heureux,
Vous fit, la nuit et toi, si belles et si pures,
Si pleines de rayons, de parfums, de murmures,
Si douces toutes deux!

Oh oui, bénissons Dieu dans notre foi profonde!
C'est lui qui fit ton âme et qui créa le monde!
Lui qui charme mon cœur! lui qui ravit mes yeux!
C'est lui que je retrouve au fond de tout mystère!
C'est lui qui fait briller ton regard sur la terre
Comme l'étoile aux cieux!

C'est Dieu qui mit l'amour au bout de toute chose,
L'amour en qui tout vit, l'amour sur qui tout pose!
C'est Dieu qui fait la nuit plus belle que le jour.
C'est Dieu qui sur ton corps, ma jeune souveraine,

A versé la beauté, comme une coupe pleine,
Et dans mon cœur l'amour!

Laisse-toi donc aimer! — Oh! l'amour, c'est la vie.
C'est tout ce qu'on regrette et tout ce qu'on envie
Quand on voit sa jeunesse au couchant décliner.
Sans lui rien n'est complet, sans lui rien ne rayonne.
La beauté c'est le front, l'amour c'est la couronne.
Laisse-toi couronner!

Ce qui remplit une âme, hélas! tu peux m'en croire,
Ce n'est pas un peu d'or, ni même un peu de gloire,
Poussière que l'orgueil rapporte des combats,
Ni l'ambition folle, occupée aux chimères,
Qui ronge tristement les écorces amères
Des choses d'ici-bas.

Non, il lui faut, vois-tu, l'hymen de deux pensées,
Les soupirs étouffés, les mains longtemps pressées,
Le baiser, parfum pur, enivrante liqueur,
Et tout ce qu'un regard dans un regard peut lire,
Et toutes les chansons de cette douce lyre
Qu'on appelle le cœur.

Il n'est rien sous le ciel qui n'ait sa loi secrète,
Son lieu cher et choisi, son abri, sa retraite,
Où mille instincts profonds nous fixent nuit et jour;
Le pêcheur a la barque où l'espoir l'accompagne,
Les cygnes ont le lac, les aigles la montagne,
Les âmes ont l'amour.

21 mai 1833.

XXII

NOUVELLE CHANSON

SUR UN VIEIL AIR.

S'il est un charmant gazon
  Que le ciel arrose,
Où brille en toute saison
  Quelque fleur éclose,
Où l'on cueille à pleine main
Lys, chèvrefeuille et jasmin,
J'en veux faire le chemin
  Où ton pied se pose!

S'il est un sein bien aimant
  Dont l'honneur dispose,
Dont le ferme dévouement
  N'ait rien de morose,
Si toujours ce noble sein
Bat pour un digne dessein,
J'en veux faire le coussin
  Où ton front se pose!

S'il est un rêve d'amour
  Parfumé de rose,
Où l'on trouve chaque jour
  Quelque douce chose,
Un rêve que Dieu bénit,
Où l'âme à l'âme s'unit,
Oh! j'en veux faire le nid
  Où ton cœur se pose!

18 février 1834.

XXIII

AUTRE CHANSON.

L'aube naît, et ta porte est close!
Ma belle, pourquoi sommeiller?
A l'heure où s'éveille la rose
Ne vas-tu pas te réveiller?

O ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi!

Tout frappe à ta porte bénie.
L'aurore dit : Je suis le jour!
L'oiseau dit : Je suis l'harmonie!
Et mon cœur dit : Je suis l'amour!

O ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi!

Je t'adore ange et t'aime femme.
Dieu qui par toi m'a complété
A fait mon amour pour ton âme
Et mon regard pour ta beauté!

O ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi!

Février 18...

XXIV

Oh! pour remplir de moi ta rêveuse pensée,
Tandis que tu m'attends, par la marche lassée,
Sous l'arbre au bord du lac, loin des yeux importuns,
Tandis que sous tes pieds l'odorante vallée,
Toute pleine de brume au soleil envolée,
Fume comme un beau vase où brûlent des parfums;

Que tout ce que tu vois, les coteaux et les plaines,
Les doux buissons de fleurs aux charmantes haleines,
La vitre au vif éclair,
Le pré vert, le sentier qui se noue aux villages,
Et le ravin profond débordant de feuillages
Comme d'ondes la mer;

Que le bois, le jardin, la maison, la nuée,
Dont midi ronge au loin l'ombre diminuée;
Que tous les points confus qu'on voit là-bas trembler;
Que la branche aux fruits mûrs; que la feuille séchée;
Que l'automne, déjà par septembre ébauchée;
Que tout ce qu'on entend ramper, marcher, voler;

Que ce réseau d'objets qui t'entoure et te presse,
Et dont l'arbre amoureux qui sur ton front se dresse
Est le premier chaînon;
Herbe et feuille, onde et terre, ombre, lumière et flamme,
Que tout prenne une voix, que tout devienne une âme,
Et te dise mon nom!

Enghien, 19 septembre 1834.

XXV

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine,
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli,
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli,

Puisqu'il me fut donné de t'entendre me dire
Les mots où se répand le cœur mystérieux,
Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire
Ta bouche sur ma bouche et tes yeux sur mes yeux;

Puisque j'ai vu briller sur ma tête ravie
Un rayon de ton astre, hélas! voilé toujours,
Puisque j'ai vu tomber dans l'onde de ma vie
Une feuille de rose arrachée à tes jours,

Je puis maintenant dire aux rapides années :
— Passez! passez toujours! je n'ai plus à vieillir!
Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées;
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir!

Votre aile en le heurtant ne fera rien répandre
Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli.
Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendre!
Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli!

1er janvier 1835. Minuit et demi.

XXVI

A MADEMOISELLE J.

Chantez! chantez! jeune inspirée!
La femme qui chante est sacrée
Même aux jaloux, même aux pervers!
La femme qui chante est bénie!
Sa beauté défend son génie.
Les beaux yeux sauvent les beaux vers!

Moi que déchire tant de rage,
J'aime votre aube sans orage;
Je souris à vos yeux sans pleurs.
Chantez donc vos chansons divines.
A moi la couronne d'épines!
A vous la couronne de fleurs!

Il fut un temps, un temps d'ivresse,
Où l'aurore qui vous caresse
Rayonnait sur mon beau printemps;
Où l'orgueil, la joie et l'extase,
Comme un vin pur d'un riche vase,
Débordaient de mes dix-sept ans!

Alors, à tous mes pas présente,
Une chimère éblouissante
Fixait sur moi ses yeux dorés;
Alors, prés verts, ciels bleus, eaux vives,
Dans les riantes perspectives
Mes regards flottaient égarés!

Alors je disais aux étoiles :
O mon astre, en vain tu te voiles,

Je sais que tu brilles là-haut!
Alors je disais à la rive :
Vous êtes la gloire, et j'arrive,
Chacun de mes jours est un flot!

Je disais au bois : Forêt sombre,
J'ai comme toi des bruits sans nombre.
A l'aigle : Contemple mon front!
Je disais aux coupes vidées :
Je suis plein d'ardentes idées
Dont les âmes s'enivreront!

Alors, du fond de vingt calices,
Rosée, amour, parfums, délices,
Se répandaient sur mon sommeil;
J'avais des fleurs plein mes corbeilles;
Et, comme un vif essaim d'abeilles,
Mes pensers volaient au soleil!

Comme un clair de lune bleuâtre
Et le rouge brasier du pâtre
Se mirent au même ruisseau;
Comme dans les forêts mouillées
A travers le bruit des feuillées
On entend le bruit d'un oiseau;

Tandis que tout me disait : J'aime!.
Écoutant tout hors de moi-même,
Ivre d'harmonie et d'encens,
J'entendais, ravissant murmure,
Le chant de toute la nature
Dans le tumulte de mes sens!

Et roses par avril fardées,
Nuits d'été de lune inondées,
Sentiers couverts de pas humains,
Tout, l'écueil aux hanches énormes,

Et les vieux troncs d'arbres difformes
Qui se penchent sur les chemins,

Me parlaient cette langue austère,
Langue de l'ombre et du mystère,
Qui demande à tous : Que sait-on?
Qui, par moments presque étouffée,
Chante des notes pour Orphée,
Prononce des mots pour Platon!

La terre me disait : Poëte!
Le ciel me répétait : Prophète!
Marche! parle! enseigne! bénis!
Penche l'urne des chants sublimes!
Verse aux vallons noirs comme aux cimes,
Dans les aires et dans les nids!

Ces temps sont passés. — A cette heure,
Heureux pour quiconque m'effleure,
Je suis triste au dedans de moi.
J'ai sous mon toit un mauvais hôte.
Je suis la tour splendide et haute
Qui contient le sombre beffroi.

L'ombre en mon cœur s'est épanchée.
Sous mes prospérités cachée
La douleur pleure en ma maison;
Un ver ronge ma grappe mûre;
Toujours un tonnerre murmure
Derrière mon vague horizon.

L'espoir mène à des portes closes.
Cette terre est pleine de choses
Dont nous ne voyons qu'un côté.
Le sort de tous nos vœux se joue;
Et la vie est comme la roue
D'un char dans la poudre emporté!

A mesure que les années,
Plus pâles et moins couronnées,
Passent sur moi du haut du ciel,
Je vois s'envoler mes chimères
Comme des mouches éphémères
Qui n'ont pas su faire de miel!

Vainement j'attise en moi-même
L'amour, ce feu doux et suprême
Qui brûle sur tous les trépieds,
Et toute mon âme enflammée
S'en va dans le ciel en fumée
Ou tombe en cendre sous mes pieds!

Mon étoile a fui sous la nue.
La rose n'est plus revenue
Se poser sur mon rameau noir.
Au fond de la coupe est la lie,
Au fond des rêves la folie,
Au fond de l'aurore le soir!

Toujours quelque bouche flétrie,
Souvent par ma pitié nourrie,
Dans tous mes travaux m'outragea.
Aussi que de tristes pensées,
Aussi que de cordes brisées
Pendent à ma lyre déjà!

Mon avril se meurt feuille à feuille;
Sur chaque branche que je cueille
Croît l'épine de la douleur.
Toute herbe a pour moi sa couleuvre;
Et la haine monte à mon œuvre
Comme un bouc au cytise en fleur!

La nature grande et touchante,
La nature qui vous enchante,

Blesse mes regards attristés.
Le jour est dur, l'aube est meilleure.
Hélas! la voix qui me dit : Pleure!
Est celle qui vous dit : Chantez!

Chantez! chantez! belle inspirée!
Saluez cette aube dorée
Qui jadis aussi m'enivra.
Tout n'est pas sourire et lumière.
Quelque jour de votre paupière
Peut-être une larme éclôra!

Alors je vous plaindrai, pauvre âme!
Hélas! les larmes d'une femme,
Ces larmes où tout est amer,
Ces larmes où tout est sublime,
Viennent d'un plus profond abîme
Que les gouttes d'eau de la mer!

1er mars 1835.

XXVII

La pauvre fleur disait au papillon céleste :
— Ne fuis pas!
Vois comme nos destins sont différents. Je reste,
Tu t'en vas!

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes
Et loin d'eux,
Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
Fleurs tous deux!

Mais, hélas! l'air t'emporte et la terre m'enchaîne.
Sort cruel!
Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine
Dans le ciel!

Mais non, tu vas trop loin! — Parmi des fleurs sans nombre
Vous fuyez,
Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre
A mes pieds.

Tu fuis, puis tu reviens; puis tu t'en vas encore
Luire ailleurs.
Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore
Toute en pleurs!

Oh! pour que notre amour coule des jours fidèles,
O mon roi,
Prends comme moi racine, ou donne-moi des ailes
Comme à toi! —

ENVOI A ***.

Roses et papillons, la tombe nous rassemble
Tôt ou tard.
Pourquoi l'attendre, dis? Veux-tu pas vivre ensemble
Quelque part?

Quelque part dans les airs, si c'est là que se berce
Ton essor;
Aux champs, si c'est aux champs que ton calice verse
Son trésor.

Où tu voudras! qu'importe! oui, que tu sois haleine
Ou couleur,
Papillon rayonnant, corolle à demi pleine,
Aile ou fleur!

Vivre ensemble, d'abord! c'est le bien nécessaire
Et réel!
Après on peut choisir au hasard, ou la terre
Ou le ciel!

7 décembre 1834.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XXVIII

AU BORD DE LA MER.

Vois, ce spectacle est beau. — Ce paysage immense
Qui toujours devant nous finit et recommence;
Ces blés, ces eaux, ces prés, ce bois charmant aux yeux;
Ce chaume où l'on entend rire un groupe joyeux;
L'océan qui s'ajoute à la plaine où nous sommes;
Ce golfe, fait par Dieu, puis refait par les hommes,
Montrant la double main empreinte en ses contours,
Et des amas de rocs sous des monceaux de tours;
Ces landes, ces forêts, ces crêtes déchirées;
Ces antres à fleur d'eau qui boivent les marées;
Cette montagne, au front de nuages couvert,
Qui dans un de ses plis porte un beau vallon vert,
Comme un enfant des fleurs dans un pan de sa robe;
La ville que la brume à demi nous dérobe,
Avec ses mille toits bourdonnants et pressés;
Ce bruit de pas sans nombre et de rameaux froissés,
De voix et de chansons qui par moments s'élève;
Ces lames que la mer amincit sur la grève,
Où les longs cheveux verts des sombres goëmons
Tremblent dans l'eau moirée avec l'ombre des monts;
Cet oiseau qui voyage et cet oiseau qui joue;
Ici cette charrue, et là-bas cette proue,
Traçant en même temps chacune leur sillon;
Ces arbres et ces mâts, jouets de l'aquilon;
Et là-bas, par delà les collines lointaines,
Ces horizons remplis de formes incertaines;
Tout ce que nous voyons, brumeux ou transparent,
Flottant dans les clartés, dans les ombres errant,

Fuyant, debout, penché, fourmillant, solitaire,
Vagues, rochers, gazons, — regarde, c'est la terre!

Et là-haut, sur ton front, ces nuages si beaux
Où pend et se déchire une pourpre en lambeaux;
Cet azur, qui ce soir sera l'ombre infinie;
Cet espace qu'emplit l'éternelle harmonie;
Ce merveilleux soleil, ce soleil radieux
Si puissant à changer toute forme à nos yeux
Que parfois, transformant en métaux les bruines,
On ne voit plus dans l'air que splendides ruines,
Entassements confus, amas étincelants
De cuivres et d'airains l'un sur l'autre croulants,
Cuirasses, boucliers, armures dénouées,
Et caparaçons d'or aux croupes des nuées;
L'éther, cet océan si liquide et si bleu,
Sans rivage et sans fond, sans borne et sans milieu,
Que l'oscillation de toute haleine agite,
Où tout ce qui respire, ou remue, ou gravite,
A sa vague et son flot, à d'autres flots uni,
Où passent à la fois, mêlés dans l'infini,
Air tiède et vents glacés, aubes et crépuscules,
Bises d'hiver, ardeur des chaudes canicules,
Les parfums de la fleur et ceux de l'encensoir,
Les astres scintillant sur la robe du soir,
Et les brumes de gaze, et la douteuse étoile,
Paillette qui se perd dans les plis noirs du voile,
La clameur des soldats qu'enivre le tambour,
Le froissement du nid qui tressaille d'amour,
Les souffles, les échos, les brouillards, les fumées,
Mille choses que l'homme encor n'a pas nommées,
Les flots de la lumière et les ondes du bruit,
Tout ce qu'on voit le jour, tout ce qu'on sent la nuit;
Eh bien! nuage, azur, espace, éther, abîmes,
Ce fluide océan, ces régions sublimes
Toutes pleines de feux, de lueurs, de rayons,
Où l'âme emporte l'homme, où tous deux nous fuyons,

Où volent sur nos fronts, selon des lois profondes,
Près de nous les oiseaux et loin de nous les mondes,
Cet ensemble ineffable, immense, universel,
Formidable et charmant, — contemple, c'est le ciel!

Oh oui! la terre est belle et le ciel est superbe;
Mais quand ton sein palpite et quand ton œil reluit,
Quand ton pas gracieux court si léger sur l'herbe
Que le bruit d'une lyre est moins doux que son bruit;

Lorsque ton frais sourire, aurore de ton âme,
Se lève rayonnant sur moi qu'il rajeunit,
Et de ta bouche rose, où naît sa douce flamme,
Monte jusqu'à ton front comme l'aube au zénith;

Quand, parfois, sans te voir, ta jeune voix m'arrive,
Disant des mots confus qui m'échappent souvent,
Bruit d'une eau qui se perd sous l'ombre de sa rive,
Chanson d'oiseau caché qu'on écoute en rêvant;

Lorsque ma poésie, insultée et proscrite,
Sur ta tête un moment se repose en chemin;
Quand ma pensée en deuil sous la tienne s'abrite,
Comme un flambeau de nuit sous une blanche main;

Quand nous nous asseyons tous deux dans la vallée;
Quand ton âme, soudain apparue en tes yeux,
Contemple, avec les pleurs d'une sœur exilée,
Quelque vertu sur terre ou quelque étoile aux cieux;

Quand brille sous tes cils, comme un feu sous les branches,
Ton beau regard, terni par de longues douleurs;
Quand sous les maux passés tout à coup tu te penches,
Que tu veux me sourire et qu'il te vient des pleurs;

Quand mon corps et ma vie à ton souffle résonnent,
Comme un tremblant clavier qui vibre à tout moment;
Quand tes doigts, se posant sur mes doigts qui frissonnent,
Font chanter dans mon cœur un céleste instrument;

Lorsque je te contemple, ô mon charme suprême;
Quand ta noble nature, épanouie aux yeux,
Comme l'ardent buisson qui contenait Dieu même,
Ouvre toutes ses fleurs et jette tous ses feux;

Ce qui sort à la fois de tant de douces choses,
Ce qui de ta beauté s'exhale nuit et jour,
Comme un parfum formé du souffle de cent roses,
C'est bien plus que la terre et le ciel, — c'est l'amour!

7 octobre 1834.

XXIX

Puisque nos heures sont remplies
De trouble et de calamités;
Puisque les choses que tu lies
Se détachent de tous côtés;

Puisque nos pères et nos mères
Sont allés où nous irons tous,
Puisque des enfants, têtes chères,
Se sont endormis avant nous;

Puisque la terre où tu t'inclines
Et que tu mouilles de tes pleurs,
A déjà toutes nos racines
Et quelques-unes de nos fleurs;

Puisqu'à la voix de ceux qu'on aime
Ceux qu'on aima mêlent leurs voix;
Puisque nos illusions même
Sont pleines d'ombres d'autrefois;

Puisqu'à l'heure où l'on boit l'extase
On sent la douleur déborder,
Puisque la vie est comme un vase
Qu'on ne peut emplir ni vider;

Puisqu'à mesure qu'on avance
Dans plus d'ombre on se sent flotter;
Puisque la menteuse espérance
N'a plus de conte à nous conter;

Puisque le cadran, quand il sonne,
Ne nous promet rien pour demain,

Puisqu'on ne connaît plus personne
De ceux qui vont dans le chemin,

Mets ton esprit hors de ce monde!
Mets ton rêve ailleurs qu'ici-bas!
Ta perle n'est pas dans notre onde!
Ton sentier n'est point sous nos pas!

Quand la nuit n'est pas étoilée,
Viens te bercer aux flots des mers;
Comme la mort elle est voilée,
Comme la vie ils sont amers.

L'ombre et l'abîme ont un mystère
Que nul mortel ne pénétra;
C'est Dieu qui leur dit de se taire
Jusqu'au jour où tout parlera!

D'autres yeux de ces flots sans nombre
Ont vainement cherché le fond;
D'autres yeux se sont emplis d'ombre
A contempler ce ciel profond.

Toi, demande au monde nocturne
De la paix pour ton cœur désert!
Demande une goutte à cette urne!
Demande un chant à ce concert!

Plane au-dessus des autres femmes,
Et laisse errer tes yeux si beaux
Entre le ciel où sont les âmes
Et la terre où sont les tombeaux!

19 février 1835.

XXX

ESPOIR EN DIEU.

Espère, enfant! demain! et puis demain encore!
Et puis toujours demain! croyons dans l'avenir.
Espère! et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir!

Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances.
Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous!

7 octobre 1834.

XXXI

Puisque mai tout en fleurs dans les prés nous réclame,
Viens! ne te lasse pas de mêler à ton âme
La campagne, les bois, les ombrages charmants,
Les larges clairs de lune au bord des flots dormants,
Le sentier qui finit où le chemin commence,
Et l'air et le printemps et l'horizon immense,
L'horizon que ce monde attache humble et joyeux
Comme une lèvre au bas de la robe des cieux!
Viens! et que le regard des pudiques étoiles
Qui tombe sur la terre à travers tant de voiles,
Que l'arbre pénétré de parfums et de chants,
Que le souffle embrasé de midi dans les champs,
Et l'ombre et le soleil et l'onde et la verdure,
Et le rayonnement de toute la nature
Fassent épanouir, comme une double fleur,
La beauté sur ton front et l'amour dans ton cœur!

21 mai 1835.

XXXII

A LOUIS B....

Ami, le voyageur que vous avez connu,
Et dont tant de douleurs ont mis le cœur à nu,
Monta, comme le soir s'épanchait sur la terre,
Triste et seul, dans la tour lugubre et solitaire;
Tour sainte où la pensée est mêlée au granit,
Où l'homme met son âme, où l'oiseau fait son nid!

Il gravit la spirale, aux marches presque usées,
Dont le mur s'entr'ouvrait aux bises aiguisées,
Sans regarder les toits amoindris sous ses pieds,
Puis entra sous la voûte aux arceaux étayés
Où la cloche, attendant la prière prochaine,
Dormait, oiseau d'airain, dans sa cage de chêne.

Vaste et puissante cloche au battant monstrueux!
Un câble aux durs replis chargeait son cou noueux.
L'œil qui s'aventurait sous sa coupole sombre
Y voyait s'épaissir de larges cercles d'ombre.
Les reflets sur ses bords se fondaient mollement.
Au fond tout était noir. De moment en moment,
Sous cette voûte obscure où l'air vibrait encore
On sentait remuer comme un lambeau sonore.
On entendait des bruits glisser sur les parois,
Comme si, se parlant d'une confuse voix,
Dans cette ombre, où dormaient leurs légions ailées,
Les notes chuchotaient, à demi réveillées.
Bruits douteux pour l'oreille et de l'âme écoutés!
Car, même en sommeillant, sans souffle et sans clartés,
Toujours le volcan fume et la cloche soupire.
Toujours de cet airain la prière transpire,

Et l'on n'endort pas plus la cloche aux sons pieux
Que l'eau sur l'océan ou le vent dans les cieux!

La cloche! écho du ciel placé près de la terre!
Voix grondante qui parle à côté du tonnerre,
Faite pour la cité comme lui pour la mer!
Vase plein de rumeur qui se vide dans l'air!

Sur cette cloche, auguste et sévère surface,
Hélas! chaque passant avait laissé sa trace.
Partout des mots impurs creusés dans le métal
Rompaient l'inscription du baptême natal.
On distinguait encore, au sommet ciselée,
Une couronne à coups de couteau mutilée.
Chacun, sur cet airain par Dieu même animé,
Avait fait son sillon où rien n'avait germé!
Ils avaient semé là, ceux-ci leur vie immonde,
Ceux-là leurs vœux perdus comme une onde dans l'onde,
D'autres l'amour des sens, dans la fange accroupi,
Et tous l'impiété, ce chaume sans épi.
Tout était profané dans la cloche bénie.
La rouille s'y mêlait, autre amère ironie!
Sur le nom du Seigneur l'un avait mis son nom,
Où le prêtre dit oui, l'autre avait écrit non!
Lâche insulte! affront vil! vain outrage d'une heure
Que fait tout ce qui passe à tout ce qui demeure!

Alors, tandis que l'air se jouait dans les cieux,
Et que sur les chemins gémissaient les essieux,
Que les champs exhalaient leurs senteurs embaumées,
Les hommes leurs rumeurs et les toits leurs fumées,
Il sentit, à l'aspect du bronze monument,
Comme un arbre inquiet qui sent confusément
Des ailes se poser sur ses feuilles froissées,
S'abattre sur son front un essaim de pensées.

I

Seule en ta sombre tour, aux faîtes dentelés,
D'où ton souffle descend sur les toits ébranlés,
O cloche suspendue au milieu des nuées
Par ton vaste roulis si souvent remuées,
Tu dors en ce moment dans l'ombre, et rien ne luit
Sous ta voûte profonde où sommeille le bruit.
Oh! tandis qu'un esprit qui jusqu'à toi s'élance,
Silencieux aussi, contemple ton silence,
Sens-tu, par cet instinct vague et plein de douceur
Qui révèle toujours une sœur à la sœur,
Qu'à cette heure où s'endort la soirée expirante,
Une âme est près de toi, non moins que toi vibrante,
Qui bien souvent aussi jette un bruit solennel,
Et se plaint dans l'amour comme toi dans le ciel!

II

Oh! dans mes premiers temps de jeunesse et d'aurore,
Lorsque ma conscience était joyeuse encore,
Sur son vierge métal mon âme avait aussi
Son auguste origine écrite comme ici,
Et sans doute à côté quelque inscription sainte,
Et, n'est-ce pas, ma mère? une couronne empreinte!
Mais des passants aussi, d'impérieux passants
Qui vont toujours au cœur par le chemin des sens,
Qui, lorsque le hasard jusqu'à nous les apporte,
Montent notre escalier et poussent notre porte,
Qui viennent bien souvent trouver l'homme au saint lieu,
Et qui le font tinter pour d'autres que pour Dieu,
Les passions, hélas! tourbe un jour accourue,

Pour visiter mon âme ont monté de la rue,
Et de quelque couteau se faisant un burin,
Sans respect pour le verbe écrit sur son airain,
Toutes, mêlant ensemble injure, erreur, blasphème,
L'ont rayée en tous sens comme ton bronze même
Où le nom du Seigneur, ce nom grand et sacré,
N'est pas plus illisible et plus défiguré!

III

Mais qu'importe à la cloche et qu'importe à mon âme!
Qu'à son heure, à son jour, l'esprit saint les réclame,
Les touche l'une et l'autre et leur dise : chantez!
Soudain, par toute voie et de tous les côtés,
De leur sein ébranlé, rempli d'ombres obscures,
A travers leur surface, à travers leurs souillures,
Et la cendre et la rouille, amas injurieux,
Quelque chose de grand s'épandra dans les cieux!

Ce sera l'hosanna de toute créature!
Ta pensée, ô Seigneur! ta parole, ô nature!
Oui, ce qui sortira, par sanglots, par éclairs,
Comme l'eau du glacier, comme le vent des mers,
Comme le jour à flots des urnes de l'aurore,
Ce qu'on verra jaillir, et puis jaillir encore,
Du clocher toujours droit, du front toujours debout,
Ce sera l'harmonie immense qui dit tout!
Tout! les soupirs du cœur, les élans de la foule;
Le cri de ce qui monte et de ce qui s'écroule;
Le discours de chaque homme à chaque passion;
L'adieu qu'en s'en allant chante l'illusion;
L'espoir éteint; la barque échouée à la grève;
La femme qui regrette et la vierge qui rêve;
La vertu qui se fait de ce que le malheur
A de plus douloureux, hélas, et de meilleur;

L'autel enveloppé d'encens et de fidèles;
Les mères retenant les enfants auprès d'elles;
La nuit qui chaque soir fait taire l'univers
Et ne laisse ici-bas la parole qu'aux mers;
Les couchants flamboyants; les aubes étoilées;
Les heures de soleil et de lune mêlées;
Et les monts et les flots proclamant à la fois
Ce grand nom qu'on retrouve au fond de toute voix;
Et l'hymne inexpliqué qui, parmi des bruits d'ailes,
Va de l'aire de l'aigle au nid des hirondelles;
Et ce cercle dont l'homme a si tôt fait le tour,
L'innocence, la foi, la prière et l'amour!
Et l'éternel reflet de lumière et de flamme
Que l'âme verse au monde et que Dieu verse à l'âme!

IV

Oh! c'est alors qu'émus et troublés par ces chants,
Le peuple dans la ville et l'homme dans les champs,
Et le sage attentif aux voix intérieures,
A qui l'éternité fait oublier les heures,
S'inclinent en silence; et que l'enfant joyeux
Court auprès de sa mère et lui montre les cieux;
C'est alors que chacun sent un baume qui coule
Sur tous ses maux cachés; c'est alors que la foule
Et le cœur isolé qui souffre obscurément
Boivent au même vase un même enivrement;
Et que la vierge, assise au rebord des fontaines,
Suspend sa rêverie à ces rumeurs lointaines;
C'est alors que les bons, les faibles, les méchants,
Tous à la fois, la veuve en larmes, les marchands
Dont l'échoppe a poussé sous le sacré portique
Comme un champignon vil au pied d'un chêne antique,
Et le croyant soumis prosterné sous la tour,
Écoutent, effrayés et ravis tour à tour,

Comme on rêve au bruit sourd d'une mer écumante,
La grande âme d'airain qui là-haut se lamente!

V

Hymne de la nature et de l'humanité!
Hymne par tout écho sans cesse répété!
Grave, inouï, joyeux, désespéré, sublime!
Hymne qui des hauts lieux ruisselle dans l'abîme,
Et qui des profondeurs du gouffre harmonieux,
Comme une onde en brouillard, remonte dans les cieux!
Cantique qu'on entend sur les monts, dans les plaines,
Passer, chanter, pleurer par toutes les haleines,
Écumer dans le fleuve et frémir dans les bois,
A l'heure où nous voyons s'allumer à la fois,
Au bord du ravin sombre, au fond du ciel bleuâtre,
L'étoile du berger avec le feu du pâtre!
Hymne qui le matin s'évapore des eaux
Et qui le soir s'endort dans le nid des oiseaux!
Verbe que dit la cloche aux cloches ébranlées,
Et que l'âme redit aux âmes consolées!
Psaume immense et sans fin que ne traduiraient pas
Tous les mots fourmillants des langues d'ici-bas,
Et qu'exprime en entier dans un seul mot suprême
Celui qui dit : je prie, et celui qui dit : j'aime!

Et ce psaume éclatant, cet hymne aux chants vainqueurs
Qui tinte dans les airs moins haut que dans les cœurs,
Pour sortir plus à flots de leurs gouffres sonores,
De l'âme et de la cloche ouvrira tous les pores.
Toutes deux le diront d'une ineffable voix,
Pure comme le bruit des sources dans les bois,
Chaste comme un soupir de l'amour qui s'ignore,
Vierge comme le chant que chante chaque aurore.
Alors tout parlera dans les deux instruments

D'amour et d'harmonie et d'extase écumants.
Alors, non seulement ce qui sur leur surface
Reste du verbe saint que chaque jour efface,
Mais tout ce que grava dans leur bronze souillé
Le passant imbécile avec son clou rouillé,
L'ironie et l'affront, les mots qui perdent l'âme,
La couronne tronquée et devenue infâme,
Tout puisant vie et souffle en leurs vibrations,
Tout se transfigurant dans leurs commotions,
Mêlera, sans troubler l'ensemble séraphique,
Un chant plaintif et tendre à leur voix magnifique!
Oui, le blasphème inscrit sur le divin métal
Dans ce concert sacré perdra son cri fatal;
Chaque mot qui renie et chaque mot qui doute
Dans ce torrent d'amour exprimera sa goutte;
Et, pour faire éclater l'hymne pur et serein,
Rien ne sera souillure et tout sera l'airain!

VI

Oh! c'est un beau triomphe à votre loi sublime,
Seigneur, pour vos regards dont le feu nous ranime
C'est un spectacle auguste, ineffable, et bien doux
A l'homme comme à l'ange, à l'ange comme à vous,
Qu'une chose, en passant par l'impie avilie,
Qui, dès que votre esprit la touche, se délie,
Et, sans même songer à son indigne affront,
Chante, l'amour au cœur et le blasphème au front!

Voilà sur quelle pente, en ruisseaux divisée,
S'écoulait flots à flots l'onde de sa pensée,
Grossie à chaque instant par des sanglots du cœur.

La nuit, que la tristesse aime comme une sœur,
Quand il redescendit, avait couvert le monde;
Il partit; et la vie, incertaine et profonde,
Emporta vers des jours plus mauvais ou meilleurs,
Vers des évènements amoncelés ailleurs,
Cet homme au flanc blessé, ce front sévère où tremble
Une âme en proie au sort, soumise et tout ensemble
Rebelle au dur battant qui la vient tourmenter,
De verre pour gémir, d'airain pour résister.

Août 1834.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XXXIII

DANS L'ÉGLISE DE ***.

I

C'était une humble église, au cintre surbaissé,
L'église où nous entrâmes,
Où depuis trois cents ans avaient déjà passé
Et pleuré bien des âmes.

Elle était triste et calme à la chute du jour,
L'église où nous entrâmes.
L'autel sans serviteur, comme un cœur sans amour,
Avait éteint ses flammes.

Les antiennes du soir, dont autrefois saint-Paul
Réglait les chants fidèles,
Sur les stalles du chœur d'où s'élance leur vol
Avaient ployé leurs ailes.

L'ardent musicien qui sur tous à pleins bords
Verse la sympathie,
L'homme-esprit n'était plus dans l'orgue, vaste corps
Dont l'âme était partie.

La main n'était plus là, qui, vivante, et jetant
Le bruit par tous les pores,
Tout à l'heure pressait le clavier palpitant,
Plein de notes sonores,

Et les faisait jaillir sous son doigt souverain
Qui se crispe et s'allonge,

Et ruisseler le long des grands tubes d'airain
Comme l'eau d'une éponge.

L'orgue majestueux se taisait gravement
Dans la nef solitaire;
L'orgue, le seul concert, le seul gémissement
Qui mêle aux cieux la terre!

La seule voix qui puisse, avec le flot dormant
Et les forêts bénies,
Murmurer ici-bas quelque commencement
Des choses infinies!

L'église s'endormait à l'heure où tu t'endors,
O sereine nature!
A peine quelque lampe au fond des corridors
Étoilait l'ombre obscure.

A peine on entendait flotter quelque soupir,
Quelque basse parole,
Comme en une forêt qui vient de s'assoupir
Un dernier oiseau vole;

Hélas! et l'on sentait, de moment en moment,
Sous cette voûte sombre,
Quelque chose de grand, de saint et de charmant
S'évanouir dans l'ombre.

Elle était triste et calme à la chute du jour,
L'église où nous entrâmes;
L'autel sans serviteur, comme un cœur sans amour,
Avait éteint ses flammes.

Votre front se pencha, morne et tremblant alors,
Comme une nef qui sombre,
Tandis qu'on entendait dans la ville au dehors
Passer des voix sans nombre.

II

Et ces voix qui passaient disaient joyeusement :
«Bonheur! gaîté! délices!
A nous les coupes d'or pleines d'un vin charmant!
A d'autres les calices!

«Jouissons! l'heure est courte, et tout fuit promptement;
L'urne est vite remplie!
Le nœud de l'âme au corps, hélas! à tout moment
Dans l'ombre se délie!

«Tirons de chaque objet ce qu'il a de meilleur,
La chaleur de la flamme,
Le vin du raisin mûr, le parfum de la fleur,
Et l'amour de la femme!

«Épuisons tout! Usons du printemps enchanté
Jusqu'au dernier zéphire,
Du jour jusqu'au dernier rayon, de la beauté
Jusqu'au dernier sourire!

«Allons jusqu'à la fin de tout, en bien vivant,
D'ivresses en ivresses.
Une chose qui meurt, mes amis, a souvent
De charmantes caresses!

«Dans le vin que je bois ce que j'aime le mieux
C'est la dernière goutte.
L'enivrante saveur du breuvage joyeux
Souvent s'y cache toute!

«Sur chaque volupté pourquoi nous hâter tous,
Sans plonger dans son onde,

Pour voir si quelque perle, ignorée avant nous,
N'est pas sous l'eau profonde?

«Que sert de n'effleurer qu'à peine ce qu'on tient,
Quand on a les mains pleines,
Et de vivre essoufflé comme un enfant qui vient
De courir dans les plaines?

«Jouissons à loisir! Du loisir tout renaît!
Le bonheur nous convie!
Faisons, comme un tison qu'on heurte au dur chenet,
Étinceler la vie!

«N'imitons pas ce fou que l'ennui tient aux fers,
Qui pleure et qui s'admire.
Toujours les plus beaux fruits d'ici-bas sont offerts
Aux belles dents du rire.

«Les plus tristes d'ailleurs, comme nous qui rions,
Souillent parfois leur âme.
Pour fondre ces grands cœurs il suffit des rayons
De l'or ou de la femme.

«Ils tombent comme nous malgré leur fol orgueil
Et leur vaine amertume;
Les flots les plus hautains, dès que vient un écueil,
S'écroulent en écume.

«Vivons donc! et buvons, du soir jusqu'au matin,
Pour l'oubli de nous-même!
Et déployons gaîment la nappe du festin,
Linceul du chagrin blême!

«L'ombre attachée aux pas du beau plaisir vermeil,
C'est la tristesse sombre.
Marchons les yeux toujours tournés vers le soleil,
Nous ne verrons pas l'ombre.

« Qu'importe le malheur, le deuil, le désespoir
Que projettent nos joies,
Et que derrière nous quelque chose de noir
Se traîne sur nos voies!

« Nous ne le savons pas! — Arrière les douleurs,
Et les regrets moroses!
Faut-il donc, en fanant des couronnes de fleurs,
Avoir pitié des roses?

« Les vrais biens dans ce monde, — et l'autre est importun! —
C'est tout ce qui nous fête,
Tout ce qui met un chant, un rayon, un parfum,
Autour de notre tête!

« Ce n'est jamais demain, c'est toujours aujourd'hui!
C'est la joie et le rire!
C'est un sein éclatant, peut-être plein d'ennui,
Qu'on baise et qui soupire!

« C'est l'orgie opulente, enviée au dehors,
Contente, épanouie,
Qui rit, et qui chancelle, et qui boit à pleins bords,
De flambeaux éblouie! »

III

Et tandis que ces voix, que tout semblait grossir,
Voix d'une ville entière,
Disaient : Santé, bonheur, joie, orgueil et plaisir!
Votre œil disait : Prière!

IV

Elles parlaient tout haut et vous parliez tout bas :
« Dieu qui m'avez fait naître,
Vous m'avez réservée ici pour des combats
Dont je tremble, ô mon maître!

« Ayez pitié! L'esquif où chancellent mes pas
Est sans voile et sans rames.
Comme pour les enfants, pourquoi n'avez-vous pas
Des anges pour les femmes?

« Je sais que tous nos jours ne sont rien, Dieu tonnant,
Devant vos jours sans nombre.
Vous seul êtes réel, palpable et rayonnant;
Tout le reste est de l'ombre.

« Je le sais. Mais cette ombre où nos cœurs sont flottants,
J'y demande ma route.
Quelqu'un répondra-t-il? Je prie, et puis j'attends,
J'appelle, et puis j'écoute.

« Nul ne vient. Seulement, par instants, sous mes pas,
Je sens d'affreuses trames.
Comme pour les enfants, pourquoi n'avez-vous pas
Des anges pour les femmes?

« Seigneur! autour de moi, ni le foyer joyeux,
Ni la famille douce,
Ni l'orgueilleux palais qui touche presque aux cieux,
Ni le nid dans la mousse,

« Ni le fanal pieux qui montre le chemin,
Ni pitié, ni tendresse,

Hélas! ni l'amitié qui nous serre la main,
Ni l'amour qui la presse,

« Seigneur, autour de moi rien n'est resté debout.
Je pleure et je végète,
Oubliée au milieu des ruines de tout,
Comme ce qu'on rejette!

« Pourtant je n'ai rien fait à ce monde d'airain,
Vous le savez vous-même.
Toutes mes actions passent le front serein
Devant votre œil suprême.

« Jusqu'à ce que le pauvre en ait pris la moitié,
Tout ce que j'ai me pèse.
Personne ne me plaint. Moi, de tous j'ai pitié.
Moi, je souffre et j'apaise!

« Jamais de votre haine ou de votre faveur
Je n'ai dit : Que m'importe!
J'ai toujours au passant que je voyais rêveur
Enseigné votre porte.

« Vous le savez. Pourtant mes pleurs, que vous voyez,
Seigneur, qui les essuie?
Tout se rompt sous ma main, tout tremble sous mes pieds,
Tout croule où je m'appuie.

« Ma vie est sans bonheur, mon berceau fut sans jeux.
Cette loi, c'est la vôtre!
Tous les rayons de jour de mon ciel orageux
S'en vont l'un après l'autre.

« Je n'ai plus même, hélas! le flux et le reflux
Des clartés et des ombres.
Mon esprit chaque jour descend de plus en plus
Parmi les rêves sombres.

« On dit que sur les cœurs pleins de trouble et d'effroi
Votre grâce s'épanche.
Soutenez-moi, Seigneur! Seigneur, soutenez-moi,
Car je sens que tout penche! »

V

Et moi, je contemplais celle qui priait Dieu
Dans l'enceinte sacrée,
La trouvant grave et douce et digne du saint lieu,
Cette belle éplorée.

Et je lui dis, tâchant de ne pas la troubler,
La pauvre enfant qui pleure,
Si par hasard dans l'ombre elle entendait parler
Quelque autre voix meilleure,

Car, au déclin des ans comme au matin des jours,
Joie, extase ou martyre,
Un autel que rencontre une femme a toujours
Quelque chose à lui dire.

VI

« O madame! pourquoi ce chagrin qui vous suit?
Pourquoi pleurer encore,
Vous, femme au cœur charmant, sombre comme la nuit,
Douce comme l'aurore?

« Qu'importe que la vie, inégale ici-bas
Pour l'homme et pour la femme,
Se dérobe et soit prête à rompre sous vos pas?
N'avez-vous pas votre âme?

« Votre âme qui bientôt fuira peut-être ailleurs
Vers les régions pures,
Et vous emportera plus loin que nos douleurs,
Plus loin que nos murmures!

« Soyez comme l'oiseau, posé pour un instant
Sur des rameaux trop frêles,
Qui sent ployer la branche et qui chante pourtant,
Sachant qu'il a des ailes!

25 octobre 1834. Aux Roches.

XXXIV

ECRIT SUR LA PREMIÈRE PAGE
D'UN PÉTRARQUE

Quand d'une aube d'amour mon âme se colore,
Quand je sens ma pensée, ô chaste amant de Laure,
Loin du souffle glacé d'un vulgaire moqueur,
Éclore feuille à feuille au plus profond du cœur,
Je prends ton livre saint qu'un feu céleste embrase,
Où si souvent murmure à côté de l'extase
La résignation au sourire fatal,
Ton beau livre, où l'on voit, comme un flot de cristal
Qui sur un sable d'or coule à sa fantaisie,
Tant d'amour ruisseler sur tant de poésie!
Je viens à ta fontaine, ô maître! et je relis
Tes vers mystérieux par la grâce amollis,
Doux trésor, fleur d'amour qui, dans les bois recluse,
Laisse après cinq cents ans son odeur à Vaucluse!
Et tandis que je lis, rêvant, presque priant,
Celui qui me verrait me verrait souriant,
Car, loin des bruits du monde et des sombres orgies,
Tes pudiques chansons, tes nobles élégies,
Vierges au doux profil, sœurs au regard d'azur,
Passent devant mes yeux, portant sur leur front pur,
Dans les sonnets sculptés, comme dans des amphores,
Ton beau style, étoilé de fraîches métaphores!

14 octobre 1835.

XXXV

Les autres en tout sens laissent aller leur vie,
Leur âme, leur désir, leur instinct, leur envie;
Tout marche en eux, au gré des choses qui viendront,
L'action sans idée et le pied sans le front;
Ils suivent au hasard le projet ou le rêve,
Toute porte qui s'ouvre ou tout vent qui s'élève;
Le présent les absorbe en sa brièveté.
Ils ne seront jamais et n'ont jamais été;
Ils sont, et voilà tout. Leur esprit flotte et doute.
Ils vont, le voyageur ne tient pas à la route,
Et tout s'efface en eux à mesure, l'ennui
Par la joie, oui par non, hier par aujourd'hui.
Ils vivent jour à jour et pensée à pensée.
Aucune règle au fond de leurs vœux n'est tracée;
Nul accord ne les tient dans ses proportions.
Quand ils pensent une heure, au gré des passions,
Rien de lointain ne vient de derrière leur vie
Retentir dans l'idée à cette heure suivie;
Et pour leur cœur terni l'amour est sans douleurs,
Le passé sans racine et l'avenir sans fleurs.

Mais vous qui répandez tant de jour sur mon âme,
Vous qui depuis douze ans, tour à tour ange et femme,
Me soutenant là-haut ou m'aidant ici-bas,
M'avez pris sous votre aile ou calmé dans vos bras;
Vous qui, mettant toujours le cœur dans la parole,
Rendez visible aux yeux, comme un vivant symbole,
Le calme intérieur par la paix du dehors,
La douceur de l'esprit par la santé du corps,
La bonté par la joie, et, comme les dieux même,
La suprême vertu par la beauté suprême;
Vous, mon phare, mon but, mon pôle, mon aimant,

Tandis que nous flottons à tout évènement,
Vous savez que toute âme a sa règle auprès d'elle;
Tout en vous est serein, rayonnant et fidèle,
Vous ne dérangez pas le tout harmonieux,
Et vous êtes ici comme une sphère aux cieux.
Rien ne se heurte en vous; tout se tient avec grâce;
Votre âme en souriant à votre esprit s'enlace;
Votre vie, où les pleurs se mêlent quelquefois,
Secrète comme un nid qui gémit dans les bois,
Comme un flot lent et sourd qui coule sur des mousses,
Est un concert charmant des choses les plus douces;
Bonté, vertu, beauté, frais sourire, œil de feu,
Toute votre nature est un hymne vers Dieu.
Il semble, en vous voyant si parfaite et si belle,
Qu'une pure musique, égale et solennelle,
De tous vos mouvements se dégage en marchant.
Les autres sont des bruits; vous, vous êtes un chant!

17 octobre 1834. Aux Roches.

XXXVI

Toi! sois bénie à jamais!
Ève qu'aucun fruit ne tente!
Qui de la vertu contente
Habites les purs sommets!
Ame sans tache et sans rides,
Baignant tes ailes candides,
A l'ombre et bien loin des yeux,
Dans un flot mystérieux,
Moiré de reflets splendides!

Sais-tu ce qu'en te voyant
L'indigent dit quand tu passes?
— Voici le front plein de grâces
Qui sourit au suppliant!
Notre infortune la touche.
Elle incline à notre couche
Un visage radieux;
Et les mots mélodieux
Sortent charmants de sa bouche! —

Sais-tu, les yeux vers le ciel,
Ce que dit la pauvre veuve?
— Un ange au fiel qui m'abreuve
Est venu mêler son miel.
Comme à l'herbe la rosée,
Sur ma misère épuisée,
Ses bienfaits sont descendus.
Nos cœurs se sont entendus,
Elle heureuse, et moi brisée!

J'ai senti que rien d'impur
Dans sa gaîté ne se noie,

Et que son front a la joie
Comme le ciel a l'azur.
Son œil de même a su lire
Que le deuil qui me déchire
N'a que de saintes douleurs.
Comme elle a compris mes pleurs,
Moi, j'ai compris son sourire. —

Pour parler des orphelins,
Quand, près du foyer qui tremble,
Dans mes genoux je rassemble
Tes enfants de ton cœur pleins;
Quand je leur dis l'hiver sombre,
La faim, et les maux sans nombre
Des petits abandonnés,
Et qu'à peine sont-ils nés
Qu'ils s'en vont pieds nus dans l'ombre;

Tandis que, silencieux,
Le groupe écoute et soupire,
Sais-tu ce que semblent dire
Leurs yeux pareils à tes yeux?
— Vous qui n'avez rien sur terre,
Venez chez nous! pour vous plaire
Nous nous empresserons tous;
Et vous aurez comme nous
Votre part de notre mère! —

Sais-tu ce que dit mon cœur?
— Elle est indulgente et douce,
Et sa lèvre ne repousse
Aucune amère liqueur.
Mère pareille à sa fille,
Elle luit dans ma famille
Sur mon front que l'ombre atteint.
Le front se ride et s'éteint,
La couronne toujours brille. —

Au-dessus des passions,
Au-dessus de la colère,
Ton noble esprit ne sait faire
Que de nobles actions.
Quand jusqu'à nous tu te penches,
C'est ainsi que tu t'épanches
Sur nos cœurs que tu soumets.
D'un cygne il ne peut jamais
Tomber que des plumes blanches!

18 octobre 1835.

XXXVII

A MADEMOISELLE LOUISE B.

I

L'année en s'enfuyant par l'année est suivie.
Encore une qui meurt! Encore un pas du temps!
Encore une limite atteinte dans la vie!
Encore un sombre hiver jeté sur nos printemps!

Le temps! les ans! les jours! mots que la foule ignore!
Mots profonds qu'elle croit à d'autres mots pareils!
Quand l'heure tout à coup lève sa voix sonore,
Combien peu de mortels écoutent ses conseils!

L'homme les use, hélas! ces fugitives heures,
En folle passion, en folle volupté,
Et croit que Dieu n'a pas fait de choses meilleures
Que les chants, les banquets, le rire et la beauté.

Son temps dans les plaisirs s'en va sans qu'il y pense.
Imprudent! est-il sûr de demain? d'aujourd'hui?
En dépensant ses jours sait-il ce qu'il dépense?
Le nombre en est compté par un autre que lui.

A peine lui vient-il une grave pensée
Quand, au sein du festin qui satisfait ses vœux,
Ivre, il voit tout à coup de sa tête affaissée
Tomber en même temps les fleurs et les cheveux;

Quand ses projets hâtifs l'un sur l'autre s'écroulent;
Quand ses illusions meurent à son côté;

IMPRIMERIE NATIONALE.

Quand il sent le niveau de ses jours qui s'écoulent
Baisser rapidement comme un torrent d'été.

Alors en chancelant il s'écrie, il réclame,
Il dit : Ai-je donc bu toute cette liqueur?
Plus de vin pour ma soif! plus d'amour pour mon âme!
Qui donc vide à la fois et ma coupe et mon cœur?

Mais rien ne lui répond. — Et triste, et le front blême,
De ses débiles mains, de son souffle glacé,
Vainement il remue, en s'y cherchant lui-même,
Ce tas de cendre éteint qu'on nomme le passé!

II

Ainsi nous allons tous. — Mais vous dont l'âme est forte,
Vous dont le cœur est grand, vous dites : — Que m'importe
Si le temps fuit toujours,
Et si toujours un souffle emporte quand il passe,
Pêle-mêle à travers la durée et l'espace,
Les hommes et les jours! —

Car vous avez le goût de ce qui seul peut vivre;
Sur Dante ou sur Mozart, sur la note ou le livre,
Votre front est courbé;
Car vous avez l'amour des choses immortelles;
Rien de ce que le temps emporte sur ses ailes
Des vôtres n'est tombé.

Quelquefois, quand l'esprit vous presse et vous réclame,
Une musique en feu s'échappe de votre âme,
Musique aux chants vainqueurs,
Au souffle pur, plus doux que l'aile des zéphires,
Qui palpite, et qui fait vibrer comme des lyres
Les fibres de nos cœurs!

Dans ce siècle où l'éclair reluit sur chaque tête,
Où le monde, jeté de tempête en tempête,
S'écrie avec frayeur,
Vous avez su vous faire, en la nuit qui redouble,
Une sérénité qui traverse sans trouble
L'orage extérieur!

Soyez toujours ainsi! l'amour d'une famille,
Le centre autour duquel tout gravite et tout brille;
La sœur qui nous défend;
Prodigue d'indulgence et de blâme économe;
Femme au cœur grave et doux; sérieuse avec l'homme,
Folâtre avec l'enfant!

Car pour garder toujours la beauté de son âme,
Pour se remplir le cœur, riche ou pauvre, homme ou femme,
De pensers bienveillants,
Vous avez ce qu'on peut, après Dieu, sur la terre,
Contempler de plus saint et de plus salutaire,
Un père en cheveux blancs!

31 décembre 1831.

XXXVIII

A MADEMOISELLE LOUISE B.

QUE NOUS AVONS LE DOUTE EN NOUS.

De nos jours, — plaignez-nous, vous, douce et noble femme!
L'intérieur de l'homme offre un sombre tableau.
Un serpent est visible en la source de l'eau,
Et l'incrédulité rampe au fond de notre âme.

Vous qui n'avez jamais de sourire moqueur
Pour les accablements dont une âme est troublée,
Vous qui vivez sereine, attentive et voilée,
Homme par la pensée et femme par le cœur,

Si vous me demandez, vous muse, à moi poëte,
D'où vient qu'un rêve obscur semble agiter mes jours,
Que mon front est couvert d'ombres, et que toujours,
Comme un rameau dans l'air, ma vie est inquiète;

Pourquoi je cherche un sens au murmure des vents;
Pourquoi souvent, morose et pensif dès la veille,
Quand l'horizon blanchit à peine, je m'éveille
Même avant les oiseaux, même avant les enfants;

Et pourquoi, quand la brume a déchiré ses voiles,
Comme dans un palais dont je ferais le tour
Je vais dans le vallon, contemplant tour à tour
Et le tapis de fleurs et le plafond d'étoiles;

Je vous dirai qu'en moi je porte un ennemi;
Le doute, qui m'emmène errer dans le bois sombre,

Spectre myope et sourd, qui, fait de jour et d'ombre,
Montre et cache à la fois toute chose à demi.

Je vous dirai qu'en moi j'interroge à toute heure
Un instinct qui bégaye, en mes sens prisonnier,
Près du besoin de croire un désir de nier,
Et l'esprit qui ricane auprès du cœur qui pleure.

Aussi vous me voyez souvent parlant tout bas,
Et, comme un mendiant à la bouche affamée
Qui rêve assis devant une porte fermée,
On dirait que j'attends quelqu'un qui n'ouvre pas.

Le doute! mot funèbre et qu'en lettres de flammes
Je vois écrit partout, dans l'aube, dans l'éclair,
Dans l'azur de ce ciel, mystérieux et clair,
Transparent pour les yeux, impénétrable aux âmes!

C'est notre mal à nous, enfants des passions
Dont l'esprit n'atteint pas votre calme sublime;
A nous dont le berceau, risqué sur un abîme,
Vogua sur le flot noir des révolutions.

Les superstitions, ces hideuses vipères,
Fourmillent sous nos fronts où tout germe est flétri.
Nous portons dans nos cœurs le cadavre pourri
De la religion qui vivait dans nos pères.

Voilà pourquoi je vais, triste et réfléchissant;
Pourquoi souvent, la nuit, je regarde et j'écoute,
Solitaire, et marchant au hasard sur la route
A l'heure où le passant semble étrange au passant.

Heureux qui peut aimer, et qui dans la nuit noire,
Tout en cherchant la foi, peut rencontrer l'amour!
Il a du moins la lampe en attendant le jour.
Heureux ce cœur! Aimer, c'est la moitié de croire.

13 octobre 1835.

XXXIX

DATE LILIA.

Oh! si vous rencontrez quelque part sous les cieux
Une femme au front pur, au pas grave, aux doux yeux,
Que suivent quatre enfants dont le dernier chancelle,
Les surveillant bien tous, et, s'il passe auprès d'elle
Quelque aveugle indigent que l'âge appesantit,
Mettant une humble aumône aux mains du plus petit;
Si, quand la diatribe autour d'un nom s'élance,
Vous voyez une femme écouter en silence,
Et douter, puis vous dire : — Attendons pour juger.
Quel est celui de nous qu'on ne pourrait charger?
On est prompt à ternir les choses les plus belles.
La louange est sans pieds et le blâme a des ailes. —
Si, lorsqu'un souvenir, ou peut-être un remords,
Ou le hasard vous mène à la cité des morts,
Vous voyez, au détour d'une secrète allée,
Prier sur un tombeau dont la route est foulée,
Seul avec des enfants, un être gracieux
Qui pleure en souriant comme l'on pleure aux cieux;
Si de ce sein brisé la douleur et l'extase
S'épanchent comme l'eau des fêlures d'un vase;
Si rien d'humain ne reste à cet ange éploré;
Si, terni par le deuil, son œil chaste et sacré,
Bien plus levé là-haut que baissé vers la tombe,
Avec tant de regret sur la terre retombe
Qu'on dirait que son cœur n'a pas encor choisi
Entre sa mère au ciel et ses enfants ici;
Quand, vers Pâque ou Noël, l'église, aux nuits tombantes,
S'emplit de pas confus et de cires flambantes,
Quand la fumée en flots déborde aux encensoirs
Comme la blanche écume aux lèvres des pressoirs,
Quand au milieu des chants d'hommes, d'enfants, de femmes,

Une âme selon Dieu sort de toutes ces âmes,
Si, loin des feux, des voix, des bruits et des splendeurs,
Dans un repli perdu parmi les profondeurs,
Sur quatre jeunes fronts groupés près du mur sombre,
Vous voyez se pencher un regard voilé d'ombre
Où se mêle, plus doux encor que solennel,
Le rayon virginal au rayon maternel;

Oh! qui que vous soyez, bénissez-la. C'est elle!
La sœur, visible aux yeux, de mon âme immortelle!
Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours!
Toit de mes jeunes ans qu'espèrent mes vieux jours!
C'est elle! la vertu sur ma tête penchée;
La figure d'albâtre en ma maison cachée;
L'arbre qui, sur la route où je marche à pas lourds,
Verse des fruits souvent et de l'ombre toujours;
La femme dont ma joie est le bonheur suprême;
Qui, si nous chancelons, ses enfants ou moi-même,
Sans parole sévère et sans regard moqueur,
Les soutient de la main et me soutient du cœur;
Celle qui, lorsqu'au mal, pensif, je m'abandonne,
Seule peut me punir et seule me pardonne;
Qui de mes propres torts me console et m'absout;
A qui j'ai dit : toujours! et qui m'a dit : partout!
Elle! tout dans un mot! c'est dans ma froide brume
Une fleur de beauté que la bonté parfume!
D'une double nature hymen mystérieux!
La fleur est de la terre et le parfum des cieux!

16 septembre 1834.

NOTES DE CETTE ÉDITION.

LE MANUSCRIT
DES
CHANTS DU CRÉPUSCULE.

Le manuscrit relié, comme tous les manuscrits de Victor Hugo, en parchemin et composé de feuillets bleus ou blancs, inégaux, montés sur onglets ou collés sur gros papier blanc, est malheureusement incomplet. Sur quarante poésies, en comptant le *Prélude,* il y en a trente de la main de Victor Hugo.

Huit pièces manquent encore : *Hymne,* dont le manuscrit, envoyé directement à Hérold[1], n'est sans doute pas revenu à son auteur, *Napoléon II, Sur le bal de l'Hôtel de Ville, A Canaris, A Mademoiselle J., Puisque nos heures sont remplies, Dans l'église de ***, Que nous avons le doute en nous;* nous ne possédons que la copie de ces pièces; avec de telles lacunes, la collation du manuscrit devenait fort difficile; nous devons à M. Louis Koch la communication de trois de ces manuscrits[2] et d'un fragment de la pièce XV : *Conseil,* dont nous n'avons que le commencement.

I. NOTES EXPLICATIVES.

Le titre, de la main de Victor Hugo, est écrit au crayon.

La préface manquait entièrement; le fragment que nous avons retrouvé est coupé au troisième alinéa, après ces mots : *C'est toujours la même pensée.*

Le texte reprend, au verso du fragment, à la ligne : *Ces abattements qui se réjouissent tout à coup,* et s'arrête à ces mots : *comme dans la vie que nous nous faisons.*

Avant le *Prélude,* cette note de service dictée sans doute par Victor Hugo :

Composez cette pièce en caractère plus gros, *mais neuf.* Et envoyez vite à l'auteur, avec les épreuves en seconde ci-jointes.

Cette pièce doit suivre la préface et précéder toutes les pièces du volume.

(1) Voir *Correspondance,* 1831.
(2) Poésies XXVI, XXIX et XXXIII.

PRÉLUDE.

Après ce vers :

Ou l'ombre va descendre, ou l'astre va surgir,

le Prélude est daté une première fois : 20 8bre 1835.

Cette date est répétée, au feuillet suivant, après les deux dernières strophes.

I. DICTÉ APRÈS JUILLET 1830.

Titre primitif : *AUX TROIS ÉCOLES.*

Après le titre, une note :

Cette ode est adressée à toute la jeunesse. Mais elle approuvera sans doute que l'école polytechnique, l'école de droit et l'école de médecine la représentent ici comme ils l'ont représentée dans les grandes journées de juillet. La gloire de ces trois admirables écoles est commune à toute la nouvelle génération.

La date 10 août 1830 est en marge du premier vers. La strophe terminant la division IV est ajoutée en marge.

II. A LA COLONNE.

Titre en tête du manuscrit : *ODE A LA COLONNE* n° 2.

Une croix entre parenthèses renvoie à cette note en marge :

Voir les Débats du 9 février 1827.

C'est dans ce numéro qu'avait été publiée en effet la première Ode à la colonne parue dans *Odes et Ballades.* La première division et les neuf derniers vers sont seuls de la main du poète. Dans la copie, nous croyons reconnaître l'écriture de Mme Victor Hugo.

III. HYMNE.

A défaut du manuscrit de cette pièce, nous avons deux petits feuillets écrits par Victor Hugo vers 1876 et indiquant des modifications (voir p. 316); le poète, à 74 ans, corrigeait encore ses œuvres de jeunesse.

IV. NOCES ET FESTINS.

A la suite de la pièce originale, deux feuillets de copie.

XI. A M. LE DUC D'O.

La copie précède l'original. — Une rature dont nous donnons plus loin les variantes. Le texte définitif du passage biffé est en marge.

XII. A CANARIS.

Une note en tête :

Mettre cette pièce à la place de celle : *O Rois! le pain qu'on porte au vieillard desséché.*

Ce vers, donné ici comme titre et qui commence la seconde division de *Conseil*, indique que cette division devait à elle seule former un tout; cette partie du manuscrit de *Conseil* nous manque.

Au verso du troisième feuillet de la pièce XII, nous lisons les deux premières strophes de la poésie dédiée *A Mademoiselle J.* Le titre primitif : *Sur les premiers vers d'une jeune fille*, donne à ces deux strophes leur véritable origine; au bas du feuillet, la date : 8 janvier 1833. A côté le nombre de vers, 12.

Le manuscrit de *A Canaris*, depuis ce vers :

Va, que te fait l'oubli de ceux dont tu rirais?

jusqu'à celui-ci :

Si tu n'as pas fini par t'oublier toi-même!

est au crayon. Les quatorze derniers vers ne sont pas écrits par Victor Hugo, qui cependant a daté cette copie finale au crayon.

XIII. IL N'AVAIT PAS VINGT ANS...

Cette pièce prenait fin, comme l'indique la date : *avril 1831*, après le vers :

Voluptueux, la tombe, et vaniteux, l'oubli!

Pour les quatre derniers feuillets, ajoutés en 1835, le papier est différent, l'encre est plus noire et l'écriture un peu plus large.

XV. CONSEIL.

Rappelons que nous ne possédons que les deux premiers feuillets de cette pièce. Après la première strophe, cette note pour l'imprimeur :

Après ceci, une étoile, un très grand blanc et les vers :

O Rois, le pain qu'on porte au vieillard desséché.

Cette pièce qui sera intitulée *Conseil* doit être placée entre : *Le grand homme vaincu* et : *Oh! n'insultez jamais...*, dans l'ordre ci-contre :

Oh! n'insultez jamais
Conseil
Le grand homme vaincu.

Après le manuscrit de la première partie, nous avons fait relier un feuillet contenant des variantes de la dernière strophe et le plan ébauché; au verso de ce feuillet, le plan d'une poésie sur la mère de Napoléon :

MADAME MÈRE.

O spectacle!
.....
Tandis que...
Le monde ébloui dit : mon maître!
Cette femme dit : mon enfant!

Aujourd'hui...
.....
Seule et survivante dans Rome,
Cette autre mère qui survit!

Gazelle, elle a nourri ce puissant lionceau,
Elle couva cet aigle en son nid de colombe.
Le monde contemple la tombe,
Elle seule a vu le berceau!

Napoléon avait une étoile :
.....
Un jour à l'horizon elle apparut immense!
C'est ce qu'on a nommé le soleil d'Austerlitz.

Les quatre aigles de la colonne :
L'orient — l'occident — le nord — le midi.

La deuxième partie, contenant quelques variantes que nous donnons plus loin, comprend neuf feuillets. Pas de ratures.

XXVI. A MADEMOISELLE J.

Les deux premières strophes du manuscrit appartenant à M. Louis Koch sont, à quelques variantes près, identiques à celles intitulées : *Sur les premiers vers d'une jeune fille*. Quatre feuillets remplis des deux côtés.

XXVIII. AU BORD DE LA MER.

Sans titre dans le manuscrit. La copie suit l'original.

XXIX. *PUISQUE NOS HEURES SONT REMPLIES...*

Deux copies de cette pièce; à la première de ces copies, les onzième et douzième strophes sont ajoutées en marge par Victor Hugo.
L'original appartient à M. Louis Koch et porte comme dédicace :

A toi, Julie.

XXXII. A LOUIS B.

A côté du titre, note pour l'imprimeur :

Dans cette pièce, les blancs pour les chiffres doivent être beaucoup plus grands que les blancs ordinaires et les blancs pour les filets beaucoup plus grands que les blancs pour les chiffres.

Les vers qui précèdent les divisions et qui sont adressés à Louis B. devaient être bien moins nombreux et cette introduction bien moins importante; après le douzième vers, quatre vers largement barrés s'enchaînaient, non au verso du feuillet, mais au feuillet suivant où se trouvent quatre autres vers, également barrés; ce sont les huit vers qui précèdent immédiatement la première division (voir p. 279); après avoir intercalé quarante vers, Victor Hugo, recopiant les huit vers biffés, donna à l'imprimeur cette indication :

Ici un très grand blanc et un filet.

Après la première division, cette date : 4 septembre 1834.

Toute la pièce est écrite sur feuillets bleu pâle, excepté les dix-sept premiers vers de la seconde division, écrits d'abord sur papier blanc et recopiés sur deux feuillets bleus.

La poésie entière est chiffrée de 1 à 12. La division IV a été intercalée, ainsi que le prouve cette indication à la fin de la troisième division :

Ici la page 9 et la stance IV.

C'est sur la page 9 que se trouve la quatrième division.

Changement d'écriture ou de plume pour la cinquième division.

Un feuillet, contenant quelques variantes reproduites plus loin, donne parmi quelques vers isolés cette invocation :

O toi, qui dois pleurer pour montrer que tout pleure!
O toi, qui sais souffrir pour que nous soyons mieux!
O toi, qui dois mourir pour compléter les cieux!

Toi qui si doucement supportes le martyre
Et que toujours on voit sourire
Aux endroits de la vie où Jésus bénirait.

XXXVI. *TOI, SOIS BÉNIE A JAMAIS...*

Après le manuscrit de cette pièce un fragment donnant la dernière strophe; au-dessus, quatre vers :

Les duchesses, ces Ariel
Que le Caliban populaire
D'un œil d'extase et de colère
Regarde passer dans le ciel!

XXXVIII. QUE NOUS AVONS LE DOUTE EN NOUS.

Sur la copie un signe, après la neuvième strophe, nous renvoie au verso de la page où nous lisons la dixième strophe écrite par Victor Hugo.

A la fin du volume nous faisons relier une liste écrite par Victor Hugo au moment où il classait ses manuscrits. Nous la reproduisons telle quelle; elle nous semble

curieuse, tant par les titres modifiés que par le nombre des vers mentionné en face de chaque titre :

A la jeune France	260	[Dicté après juillet 1830.]
A la colonne	240	
Nap. II	216	
Tercets	18	[Envoi des *Feuilles d'Automne.*]
A Mlle Louise B.	68	
Noces et festins	114	
Oasis. I	16	
Oasis. II	54	
Oasis. III	24	
Oasis. IV	8	
Oasis. V	104	
Oasis. VI	24 (1)	
1re Cloche	*12* (2)	
Les autres en tout sens	48	
L'aurore s'allume	136	
La pauvre fleur	40	
L'hôtel de ville	48	
Au d. d'Orléans	50	
O rois!	138	[Conseil] 2e partie.
C'était une humble	220	[Dans l'église de ***.]
Chantez	144	[A Mademoiselle J.]
Puisque j'ai mis	20	
Puisque nos heures	52	
Au bord de la mer (3)		
Deutz environ	60	[A l'homme qui a livré une femme.]
Anacréon	8	
Suicide	134	[*Il n'avait pas vingt ans...*]
Chanson de guitare	24	[Nouvelle chanson sur un vieil air.]
L'aigle de bronze	16	[*Le grand homme vaincu...*]
N'insultez jamais	16	

En marge de cette liste, une seconde table dont les trois premières lignes sont biffées.

Canaris	*environ*	*60*
A développer		*40*
Calomnié (4)		*300*

(1) Nous ne trouvons pas, vers cette date, de pièce correspondant à ces divisions et justifiant ce titre.

(2) Cette pièce n'existe pas dans le recueil.

(3) Ce titre a été ajouté entre deux lignes et le nombre des vers n'est pas inscrit.

(4) Cette pièce est publiée dans *les Voix intérieures* sous le titre : *A Olympio.* Sous ce titre on lit : *Panthéon – 100.*

Pétrarque	22	[Écrit sur la première page d'un Pétrarque.]
A Louis B.	218	
Puisque mai	16	
O Dieu! si vous avez	18	
Pologne	16	[*Seule au pied de la tour...*]
Deutz	80	
II. A Canaris	114	
Suicide	134	[*Il n'avait pas vingt ans...*]
Femme qui tombe[1]	16	
O Rois!	36	
Rabbe	122	
Chanson d'Angelo	24	[Autre chanson.]
Espoir en Dieu	8	
A Louise Bertin	48	[*Que nous avons le doute en nous...*]

Nous ne donnons pas les totaux surchargés par suite de suppressions et d'augmentations.

II. VARIANTES ET VERS INÉDITS.

PRÉLUDE.

Ce vieux siècle accroupi
Cette époque en travail, fossoyeur ou nourrice...

I. DICTÉ APRÈS JUILLET 1830.

(*Autre titre : A LA JEUNE FRANCE.*)

I

Votre mère, c'est bien cette France féconde

hâter les pas
Qui fait, quand il lui plaît, pour l'exemple du monde,
Et tenir un siècle en
Tenir un siècle dans un jour.

Vous avez égalé
Là vous applaudissiez nos victoires passées,
Le tambour, le fusil, l'héroïque étendard.
Tous vos jeux s'ombrageaient des plis d'un étendard.

IV

qu'on vit saigner
Souveraine cité qui vainquis en trois jours...

[1] Ces deux titres sont biffés.

lâches bassesse
Ces mornes conseillers de parjure et d'audace.

VII

jetant bas qu'il dévore
En charriant les tours sur son flot en courroux.

II. A LA COLONNE.

Encombrant de butin sa France bien-aimée,
Qu'il faisait
Son Louvre de granit...

III. HYMNE.

Note détachée, écriture de 1876 environ; avant la strophe modifiée, cette mention :

Correction à faire. Imprimer dans mes œuvres cette strophe ainsi :

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Aux héros, aux vaillants, aux forts!
Gloire aux martyrs, et gloire au temple!
A qui suivra le grand exemple !
A qui mourra comme ils sont morts!

IV. NOCES ET FESTINS.

De valets affairés la table s'environne
La salle envoie au ciel une rumeur de fête.
en tête une couronne.
Les convives ont tous une couronne en tête.

surveillé
Et l'esclave le mieux attaché, c'est le maître.

A cet instant d'oubli, d'orgueil
Hélas! à cet instant d'ivresse et de délire...

V. NAPOLÉON II.

Temps où Napoléon, ce taureau furieux,
Mil huit cent onze! — O temps où des peuples sans nombre
Dans tous les coins du cirque immense et glorieux
Attendaient prosternés sous un nuage sombre
Où la poussière à grands flots vole,
Que le ciel eût dit oui,

Chassait et poursuivait, à coups de corne aux flancs,
Sentaient trembler sous eux les états centenaires,
Éventrée et marchant sur ses boyaux sanglants,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
L'héroïque rosse espagnole!
Comme un mont Sinaï!

IX. *SEULE AU PIED DE LA TOUR D'OÙ SORT LA VOIX DU MAÎTRE.*

Une pourpre en lambeaux à ta robe se mêle
Ta robe est déchirée et traîne sur la dalle
Les baskirs ont marché sur ta robe royale
Où le cosaque empreint les clous de sa semelle.
Où sont encor empreints les clous de leur sandale.

X. A L'HOMME QUI A LIVRÉ UNE FEMME.

Et quand la tombe un jour, cette embûche profonde,
réveillé dans ta prospérité
Te fera, d'épouvante et d'horreur agité...

XI. A MONSIEUR LE DUC D'O.

Pareil au pauvre oiseau par l'orage trempé,

tapi sous un *maternelles*
Qui, s'abritant d'un chêne aux branches éternelles...

à l'indigent qui loin du jour s'exile
Faites au prisonnier qu'on frappe et qu'on exile. .
.....

Aux enfants grelottants qui n'ont ni pain ni mère,
Verser sur vos deux mains bien des larmes d'amour.
Faites aux malheureux, sans cesse, nuit et jour,
Car c'est avec ces pleurs répandus nuit et jour,
C'est en les arrosant sans cesse, nuit et jour,
Verser sur vos deux mains bien des larmes d'amour!
Sainte rosée, eau pure
De cette humble rosée où se lavent les trônes
Car Dieu fait quelquefois sous ces saintes rosées
Que l'on fait regermer des fleurons aux couronnes.
Regermer des fleurons aux couronnes rasées.

XIII. *IL N'AVAIT PAS VINGT ANS...*

droit usurpé sur
comme s'il était Dieu
Quand il éteint partout, hors des desseins de Dieu...

IMPRIMERIE NATIONALE.

XV. CONSEIL.

dire *durable*
Qui peut se croire fort, puissant et souverain?
Dans ce siècle où le Louvre a des portes
Qui peut dire en scellant des barrières d'airain :
Que d'un bond le peuple a franchies;
Jamais vous ne serez franchies!
Temps de coups imprévus et de subits revers
Dans ce siècle de bruit, de gloire et de revers...

Si vous ne prenez garde aux mauvaises saisons,
Donnez à tous. Peut-être un jour tous vous rendront!
Peut-être il poussera de fatales moissons
Donnez, — on ne sait pas quels épis germeront
Au vent qui souffle sur les trônes.
Dans notre siècle autour des trônes! —
Donnez à tous, aux bons, aux faibles, aux méchants.
De la main droite aux bons, de la gauche aux méchants!

Oh! l'horizon est noir.
Hélas! je vous le dis, ne vous endormez pas,
Tandis que l'avenir s'amoncelle là-bas!

A tout arbre héraldique arrache ses feuillages,
Ébranle toute digue et toute citadelle;
Met à nu brusquement dans les cieux, sur les plages...
Dans la société met à nu d'un coup d'aile
Des sommets jusqu'alors par la brume voilés...

sinistre
suprême
Heure grande et terrible, où doutant des canons...

peuple redoutable!
O redoutable époque!

Que servent maintenant ces sabres, ces épées,
canons
drapeaux
Ces lignes de soldats par des caissons coupées,
que l'hiver fait si froids et si longs,
Ces bivouacs allumés dans les jardins profonds,
le reflet sinistre empourpre ses salons?
Dont la lueur sinistre empourpre ses plafonds...

Faut-il que nous voyions
L'effroyable revers
Le côté monstrueux des révolutions?

qui par les angles croule
Dans ce palais fatal où l'empire s'écroule...
.....
maître déjà sent qu'on se tient moins près
Où le roi sent déjà qu'on le sert de moins près...

sans lois
Pourquoi faut-il qu'aux jours où le pauvre aux abois
son malheur
Sent sa haine des grands de ce qu'il souffre accrue...

Des soldats ne sauvent pas un trône!
Malheur donc! c'est fini. Plus de barrière au trône!

XVII. A ALPHONSE RABBE.

onde
Voilà que tout au loin redevient ombre et vent
Chacun se sent troublé comme l'eau sous le vent...

XVIII. ENVOI DES *FEUILLES D'AUTOMNE.*

(*Autre titre : A MADAME MARIE.*)

TERCETS.

XX. *L'AURORE S'ALLUME...*

Qu'on pense ou qu'on aime
Même en liberté
Sans cesse agité...

Vallon paternel!
Monde fraternel!

XXI. *HIER, LA NUIT D'ÉTÉ QUI NOUS PRÊTAIT SES VOILES...*

Son lieu cher et choisi, son abri, sa retraite
Sa patrie et son toit, sa sphère et son séjour,
Où mille instincts profonds nous fixent nuit et jour...

XXII. NOUVELLE CHANSON SUR UN VIEIL AIR.

S'il est un rêve d'amour
Doux comme la rose...
Parfumé de rose...

XXIV. *OH! POUR REMPLIR DE MOI TA RÊVEUSE PENSÉE...*

Le lac d'où tout rayon rejaillit en éclair...
La vitre au vif éclair...

Cette variante est relevée sur un manuscrit appartenant à M. Louis Koch;

la strophe qui suit, copiée sur le même manuscrit, résume à elle seule les deux dernières strophes telles qu'elles ont été publiées :

Oh oui, les bois, les champs, la maison, la nuée
Dont midi ronge au loin l'ombre diminuée,
Rocher, ruisseau, vallon,
Que tout ce qui t'entoure, ombre, verdure ou flamme,
Que tout prenne une voix, que tout devienne une âme
Et te dise mon nom!

XXVI. A MADEMOISELLE J.

Nous que déchire
Moi que déchire tant de rage,
A votre matin
J'aime votre aube sans orage;
Nous sourions dans nos douleurs.
Je souris à vos yeux sans pleurs.

XXVII. *LA PAUVRE FLEUR DISAIT AU PAPILLON CÉLESTE ..*

Et quand nous nous mirons, l'eau nous dit
Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
Fleurs tous deux!

rien ne manque à nos amours
Oh! pour que notre amour coule des jours fidèles...

XXVIII. AU BORD DE LA MER.

Ces pentes, ces hauteurs, ce bois doux pour les yeux
Ces blés, ces eaux, ces prés, ce bois charmant aux yeux...

, ces moissons,
Ces vignes au midi, ces terres labourées
Ces landes, ces forêts, ces crêtes déchirées...

confus
Avec ses mille toits bourdonnants et pressés;
touffus
Ce bruit de pas sans nombre et de rameaux froissés...

Armures de géants par les vents remuées
Cuirasses, boucliers, armures dénouées...

Où tout ce qui respire, ou remue, ou gravite,
Marche, vole, rayonne, étincelle, reluit,
A sa vague et son flot, à d'autres flots uni,
se cherche et se fuit.
Tout flotte en même temps, et s'enchaîne, et se suit.
Où passent à la fois, mêlés dans l'infini...

Le chant du voyageur qui marche avant le jour
La clameur des soldats qu'enivre le tambour,
murmure
Le froissement du nid qui tressaille d'amour ..

carrières
Ce fluide océan, ces régions sublimes
Où, parmi les lueurs, les flammes, les
Toutes pleines de feux, de lueurs, de rayons,
Tous deux, l'âme dans l'âme, ensemble nous fuyons,
L'âme mêlée à l'âme ensemble nous fuyons,
Où l'âme emporte l'homme, où tous deux nous fuyons...

Cette sphère du grand et de l'universel,
Cet ensemble ineffable, immense, universel,
De l'ombre et de l'éclair,
Formidable et charmant, — contemple, c'est le ciel!

[C'est plus que de la vie, ange! — c'est de l'amour!]
C'est bien plus que la terre et le ciel, — c'est l'amour!

XXXI. *PUISQUE MAI TOUT EN FLEURS DANS LES PRÉS NOUS RÉCLAME...*

Le rire *la joie en*
La beauté sur ton front et l'amour dans ton cœur!

XXXII. A LOUIS B.

Ami, le voyageur que vous avez connu,
Et dont tant de douleurs ont mis le cœur à nu,
comme un mystère abordant au mystère,
Monta, comme le soir s'épanchait sur la terre...

la ville enfoncée à
Sans regarder les toits amoindris sous ses pieds.

.....de larges cercles d'ombre.
Où des formes sans nom tremblaient confusément
Les reflets sur ses bords se fondaient mollement.
Le battant s'y perdait.
Au fond tout était noir. De moment en moment...

Hélas! sur cette cloche, imposante surface
Sur cette cloche, auguste et sévère surface,
Chaque passant stupide
Hélas! chaque passant avait laissé sa trace.

III

rouille des ans qui les ternit aux yeux
Et la cendre et la rouille, amas injurieux...

Les couchants empourprés, les aurores dorées;
L'autel enveloppé d'encens et de fidèles;
Les heures de lumière et d'ombre diaprées...
Les mères retenant les enfants auprès d'elles...

IV

La veuve dont le cœur est brisé, les marchands
Tous à la fois, la veuve en larmes, les marchands
comme un gui sur le temple,
Dont l'échoppe a poussé sous le sacré portique
Tous à la fois, l'esprit qui songe et qui contemple,
Comme un champignon vil au pied d'un chêne antique...

V

Sur la sombre prairie et dans le ciel bleuâtre
Au bord du ravin sombre, au fond du ciel bleuâtre...

aux coups du sort
Rebelle au dur battant qui la vient tourmenter,
vibrer
frémir
De verre pour gémir, d'airain pour résister!

XXXIII. DANS L'ÉGLISE DE ***.

III

, voix d'un peuple géant,
qu'on ne pouvait saisir,
Et tandis que ces voix que tout semblait grossir,
Voix d'une ville entière,
néant!
Disaient : Santé, bonheur, joie, orgueil et plaisir!

IV

l'hospitalité
Seigneur! autour de moi ni le foyer joyeux,
Ni la famille douce,
près de vos cieux jeté,
Ni l'orgueilleux palais qui touche presque aux cieux...

VI

dont le frais sourire est pour moi dans ma nuit
Vous, femme au cœur charmant, sombre comme la nuit,
Comme au monde
Douce comme l'aurore?

XXXV. *LES AUTRES EN TOUT SENS LAISSENT ALLER LEUR VIE...*

banal le regret est sans pleurs
Et pour leur cœur terni l'amour est sans douleurs...

L'âme par le sourire
La bonté par la joie ..

XXXVII. A MADEMOISELLE LOUISE B.

I

, hélas! sans songer qu'un jour il faut qu'on meure,
L'homme les use, hélas! ces fugitives heures,
S'use en vanité folle, en bruit, en volupté
En folle passion, en folle volupté...

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE DES *CHANTS DU CRÉPUSCULE.*

Les Chants du Crépuscule ont été écrits de 1830 à 1835.

Comme pour *les Feuilles d'Automne,* Victor Hugo ne suit pas une route tracée à l'avance. Sa muse s'intéresse à la politique, se passionne pour nos gloires anciennes et récentes, s'adonne aux amitiés tendres, elle est tour à tour triste ou souriante, lyrique ou familière, et lui dicte selon les événements, les circonstances, vingt, cinquante, cent vers; les poésies s'accumulent pour ainsi dire en marge de sa vie littéraire à des époques variées, à des intervalles plus ou moins éloignés.

Ainsi, pour *les Chants du Crépuscule,* il y a deux poésies en 1830, deux en 1831, cinq en 1832, une seule en 1833, douze en 1834, dix-sept en 1835; une pièce n'est pas datée. Il semble bien que ce recueil n'a revêtu sa physionomie et son caractère que dans les deux dernières années qui ont précédé sa publication, tout comme pour le volume précédent auquel *les Chants du Crépuscule* se rattachent par plus d'un point. Victor Hugo sollicité par le théâtre, le roman, fait des vers dans un moment perdu, dans un entr'acte ou sous l'influence d'une impression vive, mais sans leur assigner une place. Trois pièces des *Chants du Crépuscule* datent de 1830 et 1831 : *A la Colonne, Dicté après juillet 1830, Hymne;* il les réserve toutes les trois, quoique l'une d'elles : *Dicté après juillet 1830,* ait paru dans *le Globe* avant la publication des *Feuilles d'Automne.* Il avait, pour réserver ces pièces, deux raisons : c'est, d'abord, qu'il ne voulait pas troubler l'unité des *Feuilles d'Automne* en y introduisant de la poésie politique; c'est, ensuite, qu'il destinait ces poésies à un recueil de poésie politique[1]. Pourtant il les place dans *les Chants du Crépuscule* auxquels on ne peut guère donner ce caractère qu'il semblait prévoir puisque, sur trente-quatre pièces, on en pourrait compter tout au plus quatre ayant trait aux événements contemporains.

Il était évident que Victor Hugo, pour célébrer une des victoires de la liberté, ouvrirait son recueil par : *Dicté après juillet 1830,* daté du 10 août 1830. Cette poésie publiée par *le Globe* du 19 août 1830 sous le titre : *A la Jeune France,* était précédée de ces lignes non signées dont Sainte-Beuve revendique la paternité dans son tome Ier de *Portraits contemporains :*

La poésie s'est montrée empressée de célébrer la grandeur des derniers événements; ils étaient faits pour inspirer tous ceux qui ont un cœur et une voix. Voici M. Victor Hugo qui se présente à son tour, avec son audace presque militaire, son patriotique amour pour une France libre et glorieuse, sa vive sympathie pour une jeunesse dont il est un des

[1] Préface des *Feuilles d'Automne.*

chefs éclatants; mais en même temps, par ses opinions premières, par les affections de son adolescence, qu'il a consacrées dans plus d'une ode mémorable, le poëte était lié au passé qui finit, et avait à le saluer d'un adieu douloureux en s'en détachant. Il a su concilier dans une mesure parfaite les élans de son patriotisme avec ces convenances dues au malheur; il est resté citoyen de la nouvelle France, sans rougir des souvenirs de l'ancienne; son cœur a pu être ému, mais sa raison n'a pas fléchi : *Mens immota manet, lacrymæ volvuntur inanes.* Déjà, dans l'*Ode à la Colonne*[1], M. Hugo avait prouvé qu'il savait comprendre toutes les gloires de la patrie; sa conduite, en plus d'une circonstance, avait montré aussi qu'il était fait à la pratique de la liberté : son talent vivra et grandira avec elle, et désormais un avenir illimité s'ouvre devant lui. Tandis que Chateaubriand, vieillard, abdique noblement la carrière publique, sacrifiant son reste d'avenir à l'unité d'une belle vie, il est bien que le jeune homme qui a commencé sous la même bannière continue d'aller, en dépit de certains souvenirs, et subisse sans se lasser les destinées diverses de son pays. Chacun fait ainsi ce qu'il doit, et la France, en honorant le sacrifice de l'un, agréera les travaux de l'autre.

Sainte-Beuve ajoute :

Ce petit article, qui avait pour intention de piloter l'ode à travers les passes encore étroites du libéralisme triomphant, est du 19 août, vingt jours après la révolution.

Cette ode fut publiée, à Lyon, en cette même année, par la librairie industrielle et d'éducation, toujours sous le titre : *A la Jeune France.* En tête de la plaquette était reproduite la note du manuscrit. (Voir p. 310.)

Tout en célébrant la révolution de Juillet, Victor Hugo n'avait pu se défendre de rappeler aux jeunes Français la gloire de Napoléon; or, voilà qu'on insulte à cette gloire : la Chambre des députés, dans sa séance du 7 octobre 1830, avait écarté une pétition réclamant le transfert des cendres de Napoléon sous la colonne de la place Vendôme; Victor Hugo, sous l'empire d'une vive émotion, donne une nouvelle ode *A la Colonne*, rappelant toutes les grandes batailles d'autrefois et flétrissant toutes les petitesses des partis gouvernants.

Malgré cette opposition déclarée, le gouvernement de Louis-Philippe, voulant célébrer l'anniversaire des combattants de Juillet, n'hésita pas à s'adresser à Victor Hugo en juillet 1831 pour lui demander un *Hymne* qui figurera plus tard dans *les Chants du Crépuscule.*

Il fallait choisir un compositeur; Hérold, qui venait de remporter un magnifique succès avec *Zampa*, était tout désigné. Il était nécessaire que le musicien et le poète s'entendissent, mais Victor Hugo, installé aux Roches, n'était guère disposé à revenir à Paris; il adressa donc en hâte, à Hérold, le 18 juillet, quelques strophes accompagnées de ce billet :

Je ne crois pas que vous en puissiez faire quelque chose. Ce sera un beau triomphe pour votre talent si vous parvenez à faire vivre et respirer cet embryon informe. J'ai cru qu'il fallait que cela fût simple, funèbre et grandiose; je crois que cela est trop simple, peu funèbre et pas du tout grandiose[1].

En recevant ces vers, Hérold alla chez Victor Hugo, mais le poète ne devait rentrer à Paris que quelques jours après pour suivre les répétitions de *Marion de Lorme;* le 22 juillet il écrivait aussitôt à Hérold :

Je serais déjà allé, monsieur, vous chercher et vous remercier de votre bonne visite, si je n'étais absorbé par les répétitions d'une pièce qui me prend tout mon temps. Je ne sais si vous aurez envie de faire quelque chose des vers que j'ai eu l'honneur de vous envoyer et je vous engage fort à n'en rien faire... Si

[1] *Odes et Ballades.*

[1] *Correspondance.*

pourtant vous vous décidiez à donner l'âme et la vie à cette lettre morte, voici deux vers que j'ai changés et de la correction desquels je vous prierais de tenir compte, s'il en est encore temps :

1° Il faudrait lire les deux premiers vers de la première strophe ainsi :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leurs cercueils la foule vienne et prie.

2° Dans le chœur, au lieu de :

Gloire à la patrie éternelle!

Il faudrait :

Gloire à notre France éternelle![1]

Hérold avait donc fait la musique. La cérémonie eut lieu le 27 juillet 1831, d'abord à la Bastille :

Tout le chemin par où devait passer le roi, dit le *Journal des Débats,* était orné comme pour une fête funéraire. De larges bandes d'étoffes noires pendaient le long des magasins; la façade des différents théâtres des boulevards était couverte de drapeaux tricolores flottant sur des tentures noires semées de larmes et entremêlés d'emblèmes funèbres et patriotiques. D'autres drapeaux sortaient d'un grand nombre de fenêtres particulières surmontés d'un crêpe noir avec les dates des glorieuses journées.

... Paris entier avait à la fois un air de deuil et de fête.

... Le roi, sorti à onze heures du Palais Royal, est arrivé vers midi à la Bastille. Des fanfares, exécutant l'air de *la Parisienne,* ont annoncé l'arrivée du cortège.

Puis, seconde cérémonie au Panthéon :

Le roi a posé lui-même, dit *le Globe,* une des vis qui fixent les tables de bronze sur lesquelles les noms des victimes sont gravés.

Au sujet de l'hymne de Victor Hugo chanté devant le roi sur la musique d'Hérold, le *Journal des Débats* s'exprime ainsi :

Le musicien s'est identifié avec la pensée religieuse et mélancolique d'un poète qui se surpasse lui-même quand il s'exerce sur un genre de poésie marqué du double caractère de la tristesse et de la sensibilité.

Le *Journal des Débats* après avoir reproduit l'hymne fait remarquer que :

Malgré le nombre des exécutants et la netteté de leur vocalisation, l'étendue du temple n'a permis qu'au petit nombre des personnes les plus rapprochées de l'orchestre d'entendre les paroles.

Le Globe, qui publiait également l'hymne, disait :

A côté de ces vers de M. Victor Hugo, nous reproduisons un passage de son *Cromwell* où est peinte l'attente de la foule à une grande fête. Cet extrait a au moins le mérite qu'il représente assez bien la disposition peu religieuse du public qui remplissait le Panthéon, et l'absence de dignité de la cérémonie.

C'étaient en effet des exclamations tumultueuses : *Assis! A la porte! On étouffe! Silence!*

Le Globe se plaignait que le seul homme qui représentât à la fois les souvenirs de 1789 et ceux de 1830, le général Lafayette, fut confondu parmi les simples spectateurs. La foule s'empressa de réparer cette faute :

Sur le Pont Royal, dit *le Globe,* le cortège du roi revenant du Panthéon avait défilé, lorsque d'une voiture particulière on a reconnu le général Lafayette avec sa famille. Aussitôt des cris multipliés de : *Vive le général Lafayette!* se font entendre et l'on a forcé la voiture d'aller au pas, malgré le cocher qui fouettait vivement les chevaux.

Le général a été reconduit jusque chez lui aux cris de : *Vive le Général! Vive la Pologne!*

Les relations de Victor Hugo avec le Gouvernement de Juillet s'ouvraient sous de favorables auspices. On lui avait demandé l'hymne de commémoration,

[1] *Correspondance.*

et *Marion de Lorme,* interdite par les ministres de Charles X, était représentée le 11 août sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

L'année s'achève; Victor Hugo envoie à Mlle Louise Bertin ces vers pleins de mélancolie :

L'année en s'enfuyant par l'année est suivie,

et dans l'année qui commence, en 1832, c'est l'*Envoi des Feuilles d'Automne,* son dernier recueil, à Mme Ménessier-Nodier; ces dix-huit vers auront leur place dans *les Chants du Crépuscule.* Sa pensée semble pourtant bien éloignée de ce livre. On pourrait voir plutôt là des pages détachées de ses carnets. Il y a un bal à l'Hôtel de Ville en mai. C'est un motif pour lui de donner des conseils aux puissants du jour; ne vaudrait-il pas mieux pour eux soulager les infortunes avec l'argent qu'ils dépensent dans des fêtes?

Puis le théâtre ressaisit Victor Hugo; au printemps, il prépare un drame : *le Roi s'amuse;* du 2 au 23 juin il l'écrit; à peine quinze jours de repos et il en commence un autre : *le Souper à Ferrare,* qui devait s'appeler *Lucrèce Borgia.*

La mort du duc de Reichstadt, survenue en juillet, lui dicte en août *Napoléon II.* C'était encore l'événement du jour qui le guidait, le conseillait.

Le 9 septembre, Victor Hugo quitta Paris pour profiter de l'hospitalité des Bertin aux Roches; il s'absenta un seul jour, dans le courant du mois, pour se rendre au Théâtre-Français et lire aux artistes *le Roi s'amuse;* il rentrait définitivement à Paris en octobre.

Sa poésie : *A Canaris,* datée d'octobre, réveillait les souvenirs sur le héros grec, à l'heure où celui-ci s'était retiré de la vie publique et avait adressé sa démission de député pour aller habiter sa ville natale, Ipsara, puis l'île de Syra. Mais la vie du poète était, à cette époque, un peu agitée; obligé de suivre les répétitions du *Roi s'amuse,* il ne se consolait pas de son retour des Roches. Il écrivait à Mlle Louise Bertin, le 22 octobre :

Je vous assure que toutes mes journées se passent à regretter les Roches, quand je ne suis pas dans la caverne de Saltabadil et de Maguelonne.

Ajoutez qu'il devait déménager pour venir habiter place Royale; le 30 octobre il avertissait Mlle Louise Bertin que depuis huit jours il était dans l'exécrable tohubohu d'un déménagement, qu'il clouait et qu'il martelait, qu'il était fait comme un voleur.

Le Roi s'amuse, représenté le 22 novembre, fut aussitôt interdit; Victor Hugo engagea le 19 décembre contre le Théâtre-Français un procès devant le tribunal de commerce; il eût préféré revenir à la poésie, mais il était dans la bataille, il était armé, il fallait marcher. Après l'interdiction de *Marion de Lorme* il avait cherché une revanche dans *Hernani,* de même après *le Roi s'amuse* il la trouva complète, éclatante, triomphale dans *Lucrèce Borgia,* le 2 février 1833.

Pendant toute cette année 1833, on ne trouve qu'une seule poésie, le 21 mai, pour *les Chants du Crépuscule : Hier, la nuit d'été qui nous prêtait ses voiles.*

Harel demandait avec instance pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin *Marie Tudor.* Ce drame lui avait été promis, mais n'était pas encore commencé et ne devait être prêt que le 1er septembre.

En cette année, la vie de Victor Hugo fut traversée par des épreuves et des orages. C'est une histoire qui a été racontée si complètement qu'il suffit pour la résumer de reproduire ce passage d'une

lettre de Victor Hugo à Victor Pavie, le 25 juillet :

Je n'ai jamais commis plus de fautes que cette année, et je n'ai jamais été meilleur. Je vaux bien mieux maintenant qu'à mon temps *d'innocence* que vous regrettez. Autrefois, j'étais innocent; maintenant, je suis indulgent. C'est un grand progrès, Dieu le sait.

J'ai auprès de moi une bonne et chère amie, cet ange qui le sait aussi, que vous vénérez comme moi, et qui me pardonne et qui m'aime. Aimer et pardonner, ce n'est pas de l'homme, c'est de Dieu, ou de la femme...

Quand j'aurai fini ma vie et mon œuvre, fautes et défauts, volonté et fatalité, bien et mal, on me jugera [1].

Du 7 août au 1er septembre, Victor Hugo, tenant la promesse faite à Harel, écrivit *Marie Tudor,* puis il partit pour les Roches. Il revint à Paris le 7 octobre pour lire sa pièce à plusieurs amis. La première représentation eut lieu le 7 novembre.

Au début de 1834, Victor Hugo publia *Littérature et Philosophie mêlées.* Il fit paraître, le 6 juillet, *Claude Gueux,* dans la *Revue de Paris,* et reprit ses *Chants du Crépuscule* en septembre.

Est-ce bien reprendre? Victor Hugo avait-il songé jusque-là à un recueil? Évidemment non; il n'aurait pas laissé passer un si long intervalle. C'est seulement en septembre 1834 que *les Chants du Crépuscule* prirent une forme dans son esprit. Le 4 septembre il dédie à Louis Boulanger cette admirable poésie célèbre sous le titre de « la Cloche » qui lui a été donné par le public, et, le 16 septembre, se souvenant de la lettre qu'il adressait à Victor Pavie dans le mois de juillet de l'année précédente : « Aimer et pardonner, ce n'est pas de l'homme, c'est de Dieu ou de la femme », il traduit cet aveu dans *Date lilia;* puis, en octobre, ce sont des poésies sur la nature, sur les beautés de la terre et du ciel, inférieures à la beauté de l'amour.

Victor Hugo se rendit aux Roches et, en octobre, ce charmant séjour lui inspira plusieurs poésies, entre autres : *Dans l'église de* ***. Cette pièce fut l'origine de la liaison du poète avec le duc et la duchesse d'Orléans : en juin 1837, Louis-Philippe donna une grande fête à Versailles, à l'occasion du mariage de son fils avec la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin. Victor Hugo y avait été invité. La duchesse d'Orléans, quittant un instant ceux qui l'entouraient et s'approchant du poète, lui avait dit qu'elle était heureuse de le voir, qu'elle savait tous ses vers par cœur; Victor Hugo s'inclina, très sensible à un témoignage de sympathie auquel il attribuait le simple caractère d'une politesse; mais la duchesse insista, lui demandant de la mettre à l'épreuve; le poète, devant une si gracieuse mise en demeure, dit les premiers mots de la poésie : *Dans l'église de* *** :

C'était une humble église...

Et la princesse continua :

au cintre surbaissé
L'église où nous entrâmes,
Où depuis trois cents ans avaient déjà passé
Et pleuré bien des âmes.

L'épreuve était décisive. Ce fut là le commencement des relations d'amitié; mais l'origine des rapports avec le duc d'Orléans remonte à 1834. Victor Hugo, qui recevait de nombreuses lettres dans lesquelles on faisait appel à sa générosité, avait été profondément ému par l'une d'elles. Un vieux professeur racontait sa détresse en termes si simples et à la fois si désespérés qu'on ne pouvait suspecter sa sincérité : le malheureux vieillard risquait d'être poussé au crime par la misère et d'entraîner ses filles dans le déshonneur. Le poète s'adressa au duc d'Orléans, qu'il ne connaissait pas, dans une lettre qu'on trouvera dans la *Cor-*

[1] *Correspondance.*

respondance, et le duc remit aussitôt les quatre mille francs qui lui étaient demandés. Victor Hugo répondit :

Prince, vous avez un cœur royal, quelque jour, bientôt peut-être, mon tour viendra; ce que vous avez fait, je le dirai; et si le récit est aussi beau que l'action, il sera bien beau [1].

Ce jour vint; le 15 septembre Victor Hugo écrivait cette poésie : *A M. le duc d'O.,* dans laquelle il rendait un éclatant hommage à la charité du prince.

Le poète avait d'autant moins hésité à correspondre avec le duc d'Orléans, que le fils aîné de Louis-Philippe avait la réputation d'un homme aimant les lettres et la liberté, en revanche il se sentait un peu gêné à l'égard du Gouvernement; les insurrections d'avril 1834 à Lyon et dans d'autres villes avaient amené le pouvoir à prendre des mesures rétrogrades et, après de nombreuses arrestations, à conduire les accusés devant la Chambre des pairs. Cette dernière résolution avait provoqué d'ardentes colères dans le parti libéral. Victor Hugo, tout en se tenant alors en dehors de la mêlée politique, avait cependant en décembre 1834 intitulé une poésie : *Conseil* où, en termes discrets, il avertissait les rois d'améliorer le sort du peuple; mais par sa réserve même il semblait indiquer qu'il ne désirait pas, à cette heure, intervenir dans la lutte des partis.

En 1835, Victor Hugo écrivait, du 2 au 16 février, *Angelo,* et ensuite plusieurs poésies de ses *Chants du Crépuscule;* le 28 avril, la première représentation d'*Angelo* était donnée. En juillet il fut amené à revenir sur un fait historique datant de 1832 : la duchesse de Berry, la mère de Henri V, provoquant un soulèvement en Vendée en faveur de son fils, puis arrêtée et emprisonnée dans la forteresse de Blaye grâce à la trahison de Deutz; il flétrit cet acte abominable dans sa poésie : *A l'homme qui a livré une femme.* Cette pièce est bien datée de juillet 1835 sur le manuscrit, mais elle porte la date de 1832 dans l'édition originale. Victor Hugo avait souvent l'idée d'une pièce à l'époque où l'événement se produisait, et il ne réalisait son projet que plus tard. C'est ce qui explique pourquoi il antidatait parfois certaines poésies sur les épreuves.

Du 25 juillet au 21 août, Victor Hugo voyagea. En rentrant, il avertit Mlle Louise Bertin que son père allait recevoir un exemplaire en feuilles des *Chants du Crépuscule.* Il lui annonça même que son recueil devait paraître lundi ou mardi, c'est-à-dire le 25 ou le 26 août.

La publication cependant fut ajournée. Le volume devait en effet être complété par neuf pièces, sans compter le *Prélude.*

Il écrivait le 30 août sa poésie : *O Dieu! si vous avez la France sous vos ailes,* il l'antidatait sur l'édition originale : à 1835 il substituait 1832, tout comme pour sa pièce sur la duchesse de Berry, *A l'homme qui a livré une femme.* La date ainsi modifiée jetait toute sa clarté sur la poésie, elle l'expliquait, la justifiait, car il n'est pas douteux qu'il y avait là une allusion très nette aux événements de 1832, à ces complots, à ces émeutes, à ces troubles qui éclataient sur divers points du territoire à Perpignan, à Toulouse, à Clermont, à Grenoble, à Strasbourg, à cette insurrection à Paris des 5 et 6 juin. Il y est question des luttes de partis, des libertés qu'on donne et qu'on reprend (ce qui aurait pu s'appliquer aux lois qu'on préparait en 1835 contre la presse); or, comme le poète parle aussi des lourds canons qui roulent sur le pavé des villes à l'heure où le tumulte et la haine emplissent les discours, il est clair que cette poésie vise plutôt les événements de 1832.

Dans une lettre dont nous avons cité

[1] *Revue de Paris* du 15 novembre 1906.

des passages[1], Montalembert adressait de Rome en 1832 à Victor Hugo les lignes suivantes :

Nous ne voyons guère ici que des Polonais et des Polonaises. C'est une nation à la fois délicieuse et sublime. Ils nous racontent des choses épouvantables sur ce qui se passe maintenant dans leur patrie. Faites donc quelque chose sur eux, ils s'y attendent et se plaignent de votre silence. Puisque vous paraissez aimer les épigraphes héraldiques, je vous offre pour votre pièce sur la Pologne la devise de ma famille : *Cecidi sed surgam.*

On n'a pas oublié les luttes de la Pologne contre la Russie, de novembre 1830 à septembre 1831, ni comment, de 1832 à 1835, la malheureuse nation vit, d'année en année, disparaître les traces de sa nationalité. Victor Hugo écrivit donc en septembre 1835 les vers : *Seule au pied de la tour d'où sort la voix du maître,* mais il les datait de 1833 sur l'édition originale, choisissant pour défendre la Pologne l'heure où elle traversait les plus redoutables crises.

Les lois de septembre contre la presse, à la suite de l'attentat de Fieschi, avaient vivement ému les libéraux. Le 14 septembre, dans une pièce *A Alphonse Rabbe,* Victor Hugo adresse une éloquente invocation à l'orateur, à l'historien, mort le 31 décembre 1829 :

La bataille où les lois attaquent les idées
Se mêle de nouveau sur des mers mal sondées.

N'a-t-il pas trouvé le titre pour son recueil en écrivant ce vers dans la poésie à Alphonse Rabbe :

Crépuscule et brouillards que vos plus clairs systèmes !

C'est dans ses *Chants du Crépuscule* que Victor Hugo montrera avec plus de netteté pour la première fois qu'il a perdu sa foi religieuse, ainsi qu'en témoigne sa poésie du 13 octobre : *Que nous avons le doute en nous.*

Au moment où il va terminer son recueil il écrit le 19 octobre à Mlle Louise Bertin :

Me voici maintenant achevant le volume dont une partie avait poussé parmi les fleurs des Roches, et le reste dans les fentes des pavés de Paris. De là dans ce volume deux couleurs, l'une poétique qui vient de chez vous, l'autre politique qui vient de dessous les pas de tout le monde.

Victor Hugo, possédant toutes les poésies de son recueil, jugeait qu'il devait, en raison de leurs origines diverses, les nouer par un lien visible, et pour donner plus de cohésion à ces chants il imagina, le 20 octobre, un *Prélude* dans lequel se mêlent tous les bruits contradictoires de la nature et toutes les clameurs des hommes, et d'où surgit le doute au fond des cœurs. C'est l'heure incertaine, l'effrayant crépuscule dans l'âme et sur la terre; il explique ainsi la pensée dont ses chants sont pénétrés. Dans sa préface du 25 octobre, Victor Hugo insiste sur cet état crépusculaire de l'âme et de la société dans ce siècle, époque d'attente et de transition, où cependant il reste de ceux qui espèrent.

Les *Chants du Crépuscule* parurent le 27 octobre 1835.

Quelques jours avant, certaines pièces furent publiées dans plusieurs journaux.

Le *Journal des Débats,* dirigé par Armand Bertin, inséra : *A M. le duc d'O.* et *Date lilia,* après de longues hésitations, car les châtelains des Roches avaient dû délibérer avant de fixer leur choix; Mlle Louise Bertin expose leurs scrupules et leurs incertitudes dans cette lettre adressée à Mme Victor Hugo :

Soyez assez bonne, Madame, pour vous charger de témoigner ma reconnaissance à Monsieur Hugo, j'ai reçu hier *les Chants du Crépuscule.* Je lui en veux un peu d'y avoir mis les vers du 31 décembre 1831[1], mais je

[1] Revue de la critique des *Feuilles d'Automne.*

[1] *L'année en s'enfuyant par l'année est suivie.*

lui pardonne pour l'idée qu'il a eue de les abriter entre deux pièces faites pour vous; ces deux dernières, comme le disait maman ce matin, sont encore plus admirables lorsqu'on vous connaît. Elles y gagnent la ressemblance. Comme j'ai trouvé belle la fin de *l'Église,* que je ne connaissais pas! Comme j'ai aimé ce désespoir, qui ne se tord, ni ne se convulsionne, qui ne se plaint qu'à Dieu!

.....

... Combien j'ai eu de plaisir, Madame, à revoir mes anciennes connaissances! la cloche, qui n'est pas comme celle de Schiller, un calendrier vulgaire des fêtes solennelles, mais l'organe et le symbole de ce que la nature et le cœur de l'homme ont de plus grand et de plus mystérieux!

... Dites à M. Hugo que je le remercie de n'avoir pas oublié, au milieu de tant de grandes et belles choses qu'il a vues et qu'il nous fait voir, la pauvre petite fleur qui reste seule à voir tourner son ombre à ses pieds!

Je ne sais pas, Madame, si Monsieur Hugo a approuvé le choix des pièces qui ont été mises dans le journal. Mais papa a été si ébloui, si enchanté de tout ce qu'il a lu, qu'il ne savait à quoi se résoudre. Maman conseillait *la petite fleur et le papillon.* Édouard, *Canaris,* moi, *la Cloche.* Lui-même penchait pour *l'Église.* Enfin, pressé par le temps, il s'est décidé pour celles que vous avez vues.

Adieu, Madame, je vous prie de donner demain soir à mes amis deux baisers au lieu d'un, et je les charge de vous les rendre.

Toute à vous.

Louise Bertin.

En 1835, l'éditeur Renduel paya 9,000 francs le droit de réimprimer les *Odes et Ballades, les Orientales* et *les Feuilles d'automne* pour dix-huit mois et de vendre pendant un an le recueil des *Chants du Crépuscule.*

Les *Chants du Crépuscule* reçurent un chaleureux accueil. Victor Hugo avait évité d'intervenir dans la lutte des partis; dans ses pièces politiques il s'était présenté en libéral obstiné qui conseille à la royauté d'être accueillante aux petits et aux déshérités, et dans ses pièces lyriques il n'avait pas dépensé depuis les *Odes et Ballades* plus de trésors de tendresse, de sensibilité. S'il ne devait pas désarmer entièrement la critique, il avait du moins le mérite de traduire les sentiments de la foule à une heure où l'incertitude, le doute, projetaient leur ombre sur un siècle qui avait salué avec enthousiasme la révolution et redoutait un retour offensif du pouvoir personnel.

II

REVUE DE LA CRITIQUE.

Les Chants du Crépuscule provoquèrent un même sentiment d'admiration pour la puissance et la grandeur de l'inspiration lyrique, et les critiques reconnurent que «les sources de tendresse élégiaque» n'avaient jamais été plus abondantes, que toutes les passions, toutes les émotions, toutes les douleurs n'avaient jamais trouvé d'accent plus convaincu. Si dans quelque article on surprend certaines réserves, on n'aura pas de peine à en démêler les motifs, l'impartialité et l'équité ne trouvant pas d'ordinaire asile auprès des amis de la veille destinés à devenir les ennemis du lendemain.

Nos critiques se divisent lorsqu'il s'agit des odes politiques. Victor Hugo ayant célébré les trois glorieuses, ayant protesté en faveur de la Pologne sacrifiée, devait naturellement heurter les sentiments du parti rétrograde. Les adversaires de la révolution lui reprochèrent son zèle démocratique sans pouvoir l'accuser cependant de renier les souve-

nirs du passé. La pauvreté de ces réserves souligne le cruel embarras dans lequel se trouvaient les écrivains d'ordinaire hostiles pour alimenter leur polémique contre *les Chants du Crépuscule.*

Nous n'avons pas trouvé de critique signée de Charles Nodier. Mais voici une lettre écrite sous l'impression de la lecture des *Chants du Crépuscule :*

Paris, 12 novembre 1835.

Mon cher Victor, j'ai voulu lire vos belles poésies avant de vous en remercier. Vous n'avez rien écrit de plus puissant sous le rapport de la pensée et de plus achevé dans la forme. Ce n'est pas le chef-d'œuvre de votre talent poétique puisque vous marchez toujours, mais c'est pour nous son chef-d'œuvre relatif, parce que nous ne comprenons rien au delà. Que votre *Cloche* est sublime! que Byron aurait bien voulu l'avoir faite! Et puis, et puis je citerais tout.

Je ne vous crierai plus comme autrefois : *Macte animo generose puer!* Je ne vous dirai pas même : *Sic itur ad astra,* car vous êtes arrivé. J'ai vieilli, mon frère, quand vous grandissiez, et tout ce que je peux attendre de vous, c'est le souvenir d'amitié que votre verte maturité accorde à ma décadence. Je vous ai promis, quand vous étiez presque enfant encore, que ce serait là ma seule et dernière gloire.

Aimez-moi comme je vous admire et comme je vous aime.

Charles NODIER.

Revue des Deux Mondes.

SAINTE-BEUVE.

C'est toujours un bonheur quand les hommes qui ont le don de la Muse reviennent à la poésie pure, aux vers.

... M. Hugo, au milieu des diversions laborieuses et brillantes qu'il s'est données, dans les intervalles de ses romans qu'il ne multiplie pas assez au gré du public, et de ses drames que, selon nous, il ménage trop peu, n'a jamais perdu l'habitude du rhythme lyrique auquel il dut ses premiers triomphes. Il est attentif à ne pas laisser passer vainement ces plaintes, ces allégresses, ces terreurs, qui sortent tour à tour d'une âme profonde, ces échos fréquents par lesquels elle répond aux grands événements du dehors. Il recueille au fur et à mesure, dans une corbeille préparée, les fruits intérieurs des saisons diverses, les récoltes des années successives; il ne les laisse pas mourir sur pied, ni se dessécher à la branche. Après *les Orientales,* œuvre de maturité radieuse et de soleil, nées, pour ainsi dire, dans l'août de sa jeunesse, sont venues *les Feuilles d'Automne,* comme une production plus lente, mûrie plus à l'ombre et plus savoureuse aussi : *les Chants du Crépuscule* offrent maintenant une autre nuance. C'est, comme l'indique le titre, une heure déjà assombrie, le déclin des espérances, le doute qui gagne, l'ombre allongée qui descend sur le chemin, et avec cela, à travers les aspects funèbres, des douceurs particulières comme il en est à cette heure charmante; la nuit qui s'avance, mais *la nuit que la tristesse aime comme une sœur.*

... N'y a-t-il pas dans la composition des *Chants du Crépuscule* quelques ombres grossies à dessein, quelques lueurs plus sensibles à l'œil que l'âme du poète ne semble naturellement accoutumée à les voir? J'avoue qu'en relisant dans ce volume plusieurs des pièces politiques déjà imprimées, et en lisant pour la première fois certaines pièces politiques et sociales plus nouvelles, j'ai été singulièrement frappé, après le premier éblouissement, de tout ce qu'il y avait chez le poète de propos délibéré, de thème voulu, de besoin d'assortir le siècle à sa donnée poétique particulière, ou, si l'on veut, d'assortir sa propre poésie à une tournure d'idées de plus en plus ordinaire au siècle.

... Dans toutes ces pièces récentes, louables de pensée, grandioses de forme, sur le bal de l'Hôtel de Ville, sur le gala du budget; dans ces prières à Dieu sur les révolutions qui recommencent; dans ces conseils à la royauté d'être aumônière comme au temps de saint Louis; dans ce mélange, souvent entrechoqué, de réminiscences monarchiques, de phraséologie chrétienne et de vœux saint-simoniens, il n'est pas malaisé de découvrir, à travers l'éclatant vernis qui les colore, quelque chose d'artificiel, de voulu, d'acquis : toute cette portion des *Chants du Crépuscule* me fait l'effet d'une tenture magnifique dressée tout exprès pour une scène. Depuis que M. Hugo s'occupe de théâtre, on dirait que

chez lui, même dans le lyrique, le théâtral a gagné.

C'est en ce qui tient davantage à la méditation, à l'élégie, que M. Hugo nous semble avoir, dans *les Chants du Crépuscule,* produit quelques-unes de ces choses de l'âme et de l'imagination qui sont *venues* plutôt que *voulues.* De ce nombre, la belle pièce XIII sur les suicides multipliés, plusieurs pièces d'amour qui sont de véritables élégies, XXI, XXIV, XXV, XXVII, surtout la vingt-neuvième, qui commence par ces vers :

> Puisque nos heures sont remplies
> De trouble et de calamités;
> Puisque les choses que tu lies
> Se détachent de tous côtés...

Cette dernière est, selon nous, d'une beauté de mélancolie, d'une profondeur rêveuse et d'une tendresse de cœur à laquelle n'avait pas atteint jusqu'ici le poète. Pas un mot n'y choque, pas un son n'est en désaccord avec la note fondamentale. Tout y est funèbre sans désespoir, tout y est religieux sans faux emblème.

... L'impression que cause cette pièce me semble tout à fait musicale; plus on la relit, plus on s'en pénètre. A la dixième fois, on la sent mieux encore, et les larmes involontaires qu'elle fait naître recommencent de couler. La plus belle pièce du recueil, après celle-là, est incontestablement *la Cloche,* adressée à M. Louis Boulanger. Réalité et grandeur des images, vérité et sincérité d'inspiration, elle offre tous ces caractères, mais avec quelques taches de détail.

... Cette pièce en son ensemble est tout un poème qui unit (alliance si rare dans un certain mode lyrique) le solennel et le vrai, le magnifique et le senti.

... Au résumé, et malgré nos critiques, qui se réduisent presque toutes à une seule, à un certain manque d'harmonie parfaite et de délicate convenance, *les Chants du Crépuscule,* non seulement soutiennent à l'examen le renom lyrique de M. Hugo, mais doivent même l'accroître en quelque partie. Mainte pièce du recueil décèle chez lui des sources de tendresse élégiaque plus abondantes et plus vives qu'il n'en avait découvert jusqu'ici, quoique, même en cela, le grave et le sombre dominent. On suit avec un intérêt respectueux, sinon affectueux, ce front sévère, opiniâtre, assiégé de doutes, d'ambitions, de pensées nocturnes qui le battent de leurs ailes.

... Ce beffroi altier, écrasant, où il a placé la cloche à laquelle il se compare, représente lui-même à merveille l'aspect principal et central de son œuvre : de toutes parts le vaste horizon, un riche paysage, des chaumières riantes, et aussi, plus l'on approche, d'informes masures et des toits bizarres entassés.

La Quotidienne.

N.

Pour comprendre le caractère des nouvelles poésies de M. Victor Hugo, il faut les étudier sous un double point de vue : car l'homme et le siècle viennent à la fois s'y réfléchir comme dans un de ces beaux lacs où vous voyez se dessiner, et votre image sur la rive, et, autour de votre image, le dôme azuré des cieux, les verdoyantes tentures des forêts, les frais bocages, les montagnes sublimes, cadre immense qui vous environne de ses splendeurs.

Le poète est arrivé à ces dernières années de la jeunesse où l'inspiration descend sur le front des élus de la lyre, plus sérieuse et plus grave.

Il se fait comme un silence solennel dans les solitudes de cette âme qui voit décroître à l'un de ses pôles les illusions de la vie et qui entrevoit, se levant à l'autre bout de l'horizon, les réalités du tombeau. Le tumulte des sens a diminué : ces mille rumeurs, qui saluent la pensée lorsqu'elle s'éveille au front d'un poète, s'apaisent et tombent peu à peu, et il sent sur son cœur, tout chaud encore des passions de la veille, cette fraîche brise qui vient de la mer immense où nous allons tous et qui s'appelle la mort. C'est le second âge poétique de l'homme. Les illusions, ces brillantes fées; soufflent l'inspiration au poète à l'heure où elles arrivent et à l'heure où elles s'en vont, heure triste et fatale où il s'assied pâle et mélancolique sur un monceau de fleurs flétries et de couronnes de feuillages jaunies par l'approche de l'automne, pour chanter l'hymne amer des désenchantements.

... Tel est le nouveau courant poétique qui emporte l'intelligence de M. Victor Hugo sur le vaste océan des idées. Touchant à ce second âge poétique où la pensée devient plus sérieuse et plus recueillie, il jette sur lui et autour de lui un regard pensif; cette lave qui fermentait dans son sein et s'échappait à gros

IMPRIMERIE NATIONALE.

bouillons, impatiente de tout obstacle, en roulant des rocs immenses — j'appelle ainsi ces incohérences monstrueuses et ces prodigieux défauts dont les chefs-d'œuvre même de M. Hugo sont semés — cette lave semble se calmer.

Sa poésie se spiritualise, elle commence, qu'on me passe ce terme, elle commence à avoir moins de sens et plus de cœur, sauf quelques affectations inexcusables, quelques-unes de ces bigarrures de style, et de ces étrangetés de coupe que le poète jette encore de distance en distance comme des enseignes à effet destinées à appeler les yeux sur les beautés qu'elles déparent, il y a en général, dans sa manière, un retour à cette pureté et à ce naturel qui furent le cachet de sa poésie lorsque, vierge encore, elle ne s'était point livrée aux emportements des passions et aux séductions de l'orgueil.

... Entre la poésie innocente et pure des premières années de M. Hugo, pleurant en vers sublimes les misères de l'inconsolable Vendée, et la poésie pensive et recueillie de ses années d'espérance et de désenchantement entraîné par une pente secrète au pied de la croix du Christ, il y a de merveilleux rapprochements et d'étonnantes analogies. Il importe qu'on le sache; comme tout ce qui est haut et grand dans ce siècle, le génie du poète se fait chrétien. C'est à cela qu'il faut attribuer les mélancoliques beautés qui s'éveillent dans cette âme si mâle et si fière, beautés suaves et qui rappellent les premières méditations de M. de Lamartine. Cette tendance au christianisme se manifeste à chaque instant dans les nouvelles poésies de M. Victor Hugo et on peut dire qu'elle en est le caractère dominant.

Parmi toutes ces pièces plus ou moins remarquables, et qui portent d'une manière plus ou moins prononcée l'empreinte de cette pensée première, il en est une qui nous a surtout vivement frappés. C'est celle où le poète établissant une comparaison vraiment sublime entre la cloche qui, toute chargée de blasphèmes que les passants gravèrent sur son airain, annonce pourtant par sa grande voix la gloire de Dieu; et l'homme de génie qui, malgré les souillures de sa vie redevient grand sous l'inspiration qui lui descend d'en haut; c'est la pièce où l'auteur résout en magnifiques vers un problème qui, hélas, surtout dans notre époque, n'attire que trop souvent les regards attristés.

... Assez d'autres relèveront ses fautes; il nous a paru d'une critique plus élevée d'étudier dans un homme le mouvement qui emporte un siècle, de signaler l'état moral d'un peuple se réfléchissant dans le cœur d'un poète, et de montrer la croix s'élevant comme une arche sainte sur les vagues émues de cette haute intelligence comme sur le déluge religieux et politique de notre société.

La Nouvelle Minerve.

E. G. (Ernest de Girardin).

Revenir à la poésie, c'est pour l'auteur des *Odes et Ballades,* des *Orientales* et des *Feuilles d'Automne* revenir à son génie et à sa gloire. Peut-être Victor Hugo est-il trop poète pour être complètement autre chose. En tous cas, le voilà qui reparaît avec toute la grandeur de son inspiration lyrique. Le titre de son nouveau recueil a semblé énigmatique à bien des gens; serait-ce, demandait-on, que les vers dont il se compose ont été enfantés à la douteuse clarté du crépuscule? Quelques lignes de prose placées en tête du volume répondent à la question : «Tout aujourd'hui, dit l'auteur, dans les idées comme dans les choses, dans la société comme dans l'individu est à l'état de crépuscule.» Libre à chacun de penser ce qu'il voudra! Telle est l'opinion de l'auteur, et il la livre aux disputes humaines. Par ces lignes, et par quelques vers du prélude, on sent ce qui préocupe le plus Victor Hugo : c'est de savoir si tout commence ou si tout finit? On pourrait lui répondre que tout marche; mais nous ne supposons pas que cette réponse résolût les doutes d'un esprit puissant, qui se trouvait assez de vigueur pour donner l'essor au monde, et qui s'est flatté longtemps qu'une nouvelle ère daterait de lui.

Le Constitutionnel.

Gustave P. (Gustave Planche).

... Dans le volume nouveau que nous avons sous les yeux, et que nous acceptons volontiers tel qu'il est, il y a trois parties bien distinctes : une partie politique déjà connue depuis longtemps, une partie élégiaque qu'on

n'attendait pas, et enfin une partie philosophique et sociale qu'on pouvait déjà pressentir dans *les Feuilles d'Automne*. Sans vouloir nous ranger à l'avis des préfaces hautaines où M. Hugo, depuis dix ans, conteste à la critique le droit d'interrogation, nous renonçons de bonne grâce à lui demander où est *l'unité* de son nouveau volume, car nous ne prenons pas au sérieux les deux pages puériles où il explique ce qu'il entend par l'état crépusculaire du siècle où nous vivons.

... Par une inspiration malheureuse, ce que nous avons peine encore à nous expliquer, M. Hugo a vu, dans une délibération de la Chambre des députés sur les cendres de Napoléon, l'occasion d'une ode complémentaire à *la Colonne;* il a cru qu'il était de son devoir d'opposer la prudence pusillanime des législateurs à l'audace et à la gloire du grand capitaine qui attend encore un tombeau digne de lui.

... *L'Ode à Napoléon II,* écrite quelques mois plus tard, reproduit presque littéralement le vice philosophique et les qualités rhétoriciennes de l'ode précédente, non pas que la mélancolique destinée de ce jeune homme, éteint avant l'âge, répugne obstinément à la poésie, non pas qu'il n'y ait dans cette vie, si glorieuse au début, et si misérablement étouffée dans les plaisirs et l'étiquette d'une cour autrichienne, le sujet d'une touchante élégie. Mais M. Hugo n'a vu, dans la mort de Napoléon II, qu'une nouvelle occasion d'épeler, pour la centième fois, tous les noms qui figurent dans l'histoire française.

... Par un caprice facile à concevoir, M. Hugo, après avoir adoré la force guerrière et la royauté divine, est venu presque à la même heure brûler son encens sur l'autel de la démocratie; ces trois cantiques, destinés à célébrer cette religion nouvelle, s'adressent aux journées de *Juillet,* au *budget* et *à la Pologne*. Nous sommes fâchés de le dire, mais ces trois pièces sont au nombre des inspirations les plus malheureuses de l'auteur.

Le Journal des Débats.

Jules Janin.

... Il s'agit cette fois et en même temps des *Odes et Ballades,* des *Orientales* et des *Feuilles d'Automne,* il s'agit de toutes les émotions, de toutes les passions, de toutes les douleurs, de toutes les espérances de M. Victor Hugo. Allez donc tout droit à ce nuage chancelant qui s'avance; laissez venir à vous un des rayons de cette poésie cachée là derrière, et cette fois encore, prenez garde d'être ébloui.

Les premières odes de ce recueil sont tout à fait des *odes politiques*. On y chercherait en vain ce nuage dont se plaint le poète, il n'y a là de nuage pour personne, ni pour le vainqueur, ni pour le poète. Le soleil de Juillet a passé sur ces vers comme il a passé sur ces morts, où donc serait le nuage? il n'y a là ni nuage ni crépuscule, tout est transparent et limpide. Les belles odes du nouveau recueil sont comparables aux plus belles odes de l'auteur, quand il voyait, là-haut, dans le ciel, son étoile resplendissante alors pour lui seul : *l'Ode à la Colonne, ce pilier souverain,* et ce vœu poétique de remplir enfin ce vaste tombeau avec un peu de la terre et des ossements de Sainte-Hélène; *Napoléon II,* qui vient ensuite, et après Napoléon II, si grand et si petit, vient *Canaris,* cette gloire qu'on oublie mais que son peuple ressuscite; Canaris, qui a été parmi nous le mot d'ordre de toute poésie fugitive il y a quinze ans, nom perdu que M. Hugo va chercher sur le rivage de la Grèce et à qui il dit : *O mon Grec!*

... Maintenant que je vous ai prévenus que toutes les formes, toutes les inspirations, toutes les habitudes, toutes les fantaisies poétiques de M. Victor Hugo se trouvaient dans son nouveau recueil, voulez-vous passer des odes aux Orientales? Voici donc une Orientale et une de ses plus belles sans contredit : *Noces et Festins*. Cette fois, le poète abandonne notre monde politique, il va se reposer du *Crépuscule* sur les belles et rayonnantes hauteurs de nos gloires et de nos revers, de nos révolutions et de nos crimes. Il retourne dans ses vastes domaines d'Orient, sa terre de prédilection, son ciel natal tant rêvé!

... Il assiste au banquet immense où sont assises confusément toutes nos ambitions de chaque jour et c'est lui, lui le poète, qui écrit de son doigt vengeur sur les murs de la salle les trois mots qui doivent dépeupler ces riches demeures et couvrir ces danseuses légères de leur premier et dernier linceul.

... Après trois ou quatre morceaux qui rappellent la grande manière de l'auteur, de

émotions plus douces vous attendent. Si l'Orient était proche tout à l'heure, tournez la page, *les Feuilles d'Automne* ne sont pas loin et, pour ma part, j'avoue toute ma prédilection pour cette douce causerie d'un poète avec ses amis, avec sa femme, avec ses enfants, avec les parents qu'il a perdus. C'est alors surtout que vous comprenez combien M. Victor Hugo est un grand poète, tant il est simple, clair, limpide, châtié, harmonieux. Il en est ainsi de toutes les nobles lyres qui ne rendent jamais de sons plus doux et plus charmants que quand une main amie les a détendues.

... Deux pièces de vers, deux chefs-d'œuvre se font remarquer parmi tous les autres vers du recueil que j'appelle des *Feuilles d'Automne,* faute d'un autre nom : *Au bord de la Mer* et *Date lilia,* tel est le titre de cette double inspiration si éclatante, si enthousiaste, si chaudement passionnée d'une part et d'autre part si douce, si calme, si remplie d'une chaste passion. A mon avis, et par cela même que le ton en est bien tranché, ces deux pièces n'en font qu'une. Si l'une a dix ans de moins que la seconde, c'est toujours le même cœur qui les a dictées l'une et l'autre, c'est toujours la même passion, c'est toujours le même amour.

... Est-il besoin que je me résume? Vous savez maintenant que ce nouveau recueil est lui-même le résumé et le glorieux complément des précédents recueils de M. Hugo. On y trouve à la fois l'inquiétude politique des premières odes, la magnificence des *Orientales,* l'abandon plein de grâce et de charme des *Feuilles d'Automne,* la naïveté et la grâce des *Ballades.* Ce n'est pas là un livre nouveau, c'est la suite des autres poésies, du même auteur, ce sont des vers jumeaux dignes de leurs aînés.

Le *Crépuscule,* mais c'est l'heure du poète comme *minuit* est l'heure des fantômes. Quel est le grand poète qui ne l'a pas célébrée une fois en sa vie, cette heure douteuse où le jour combat l'ombre de ses premières ou de ses dernières clartés? La Fontaine l'a définie cette heure charmante, vous savez avec quelle précision :

Lorsque n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour.

Quand donc un grand poète chante le crépuscule, soyez sûr qu'il chante, non pas la nuit qui tombe, mais le jour qui va venir, et quand ce poète s'appelle Victor Hugo, répétez avec Shakespeare : — C'est l'alouette matinale! c'est le jour! c'est le jour!

III

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

A la jeune France. [Dicté après juillet 1830.] — Lyon, librairie industrielle et d'éducation de Chambet fils, quai des Célestins (imprimerie de G. Rosary), s. d. [1830], in-12.

Hymne des Morts, par Victor Hugo. — [Hymne] chanté en présence du roi. Paris, se vend chez Adolphe R..., rue de Grenelle-Honoré, n° 29 (imprimerie de Setier), s. d. [1832], in-8°.

Les Chants du Crépuscule. — Œuvres complètes de Victor Hugo, poésie V. Paris, Eugène Renduel, éditeur-libraire, rue des Grands-Augustins, n° 22 (imprimerie et fonderie d'Éverat, rue du Cadran, n° 16), 1835, n-8°. Édition originale, publiée à 8 francs.

Les Chants du Crépuscule. — Eugène Renduel, 1836; réimpression de la précédente. Une gravure hors texte de Steinhel.

Les Chants du Crépuscule... — Œuvres de Victor Hugo, poésie III, Furne et Cie, libraires-éditeurs, rue Saint-André-des-Arts, n° 55 (imprimerie Béthune et Plon), 1840, in-8°.

Les Chants du Crépuscule... — Œuvres de Victor Hugo. Paris, Charpentier, libraire-éditeur, rue de Seine, n° 29 (imprimerie Béthune et Plon), 1841, in-18. Édition collective. Prix : 3 fr. 50.

Les Chants du Crépuscule... — Collection

Hetzel, Paris, Lecou, éditeur, rue du Bouloi (imprimerie Simon Raçon et Cie), 1853-1855, in-18. Prix : 3 fr. 50.

Les Chants du Crépuscule... — Œuvres illustrées de Victor Hugo. Paris, édition J. Hetzel, librairie Malmenayde et de Riberolles, rue du Pont-de-Lodi, n° 5; librairie Blanchard, rue Richelieu, n° 78, près la Bourse (imprimerie Simon Raçon et Cie), 1854, grand in-8° à deux colonnes. Illustrations de J. Beaucé.

Les Chants du Crépuscule... — Œuvres complètes de Victor Hugo, de l'Académie française. Poésie III. Alexandre Houssiaux, libraire-éditeur, rue du Jardinet-Saint-André-des-Arts, n° 3 (imprimerie Simon Raçon et Cie), 1856. Édition in-8° ornée de vignettes. Deux gravures hors texte.

Les Chants du Crépuscule... — Collection Hetzel, librairie L. Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, n° 14, 1856-1857, in-18. Prix : 1 franc.

Les Chants du Crépuscule... — Collection Hetzel, librairie Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, n° 14 (imprimerie J. Claye, rue Saint-Benoît, n° 7), 1857, in-32. Prix : 1 franc.

Les Chants du Crépuscule... — Édition elzévirienne. Paris, J. Hetzel et Cie, éditeurs, rue Jacob, n° 18 (imprimerie Jouaust), ornements par E. Froment, 1869, in-18. Prix : 4 francs. Couverture illustrée.

Les Chants du Crépuscule... — Édition collective. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, passage Choiseul, n° 31, 1875, petit in-12. Publiée à 6 francs le volume.

Les Chants du Crépuscule... — Œuvres de Victor Hugo. Vve A. Houssiaux, Hébert et Cie successeurs, rue Perronnet, n° 5 (imprimerie Simon Raçon et Cie), 1875, in-8°. Deux gravures hors texte.

Les Chants du Crépuscule... — Édition définitive. Poésie III. Paris, J. Hetzel et Cie, rue Jacob, n° 18, A. Quantin et Cie, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie A. Quantin), 1880, in-8°. Publiée à 7 fr. 50 le volume.

Les Chants du Crépuscule. — Petite édition définitive, Hetzel-Quantin, in-16, s. d., à 2 francs le volume.

Les Chants du Crépuscule... — Edition nationale. Poésie III. Paris, J. Lemonnyer, éditeur, quai des Grands-Augustins, n° 53 *bis* (G. Richard et Cie, imprimeurs, rue de la Perle, n° 5). Trois compositions hors texte. 1885, in-4°. Prix : 30 francs le volume.

Les Chants du Crépuscule... — Édition collective. Œuvre poétique I, Paris, Eugène Hugues, éditeur (imprimerie P. Mouillot), 1886, grand in-8°. Trois gravures hors texte. Édition publiée en 6 livraisons à 10 centimes. L'ouvrage complet : 1 franc.

Les Chants du Crépuscule... — Œuvres poétiques de Victor Hugo. Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, rue de Grenelle, n° 11, 1891, un dessin de Laurent-Desrousseaux, in-32. Prix : 4 francs le volume.

Les Chants du Crépuscule. — Édition à 25 centimes le volume, Jules Rouff et Cie, Cloître Saint-Honoré, 3 volumes in-32.

Les Chants du Crépuscule... — Édition de l'Imprimerie nationale, Paris, Paul Ollendorff, Chaussée d'Antin, n° 50, 1909. Grand in-8°.

IV

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

1836. Édition Renduel. *Noces et festins*, composition de Steinhel, gravée sur acier par Geoffroy.

Hymne. — Album Madou, Bruxelles.

1854. Édition Hetzel. Huit compositions de Beaucé.
Général, pour hochets, il prit les Pyramides. — *Le Panthéon* [A la Colonne]. — *Canaris.* — *Ainsi quand la bataille enveloppe un drapeau* [*Le grand homme vaincu*]. — *Arbre à rude écorce...* [*L'aurore s'allume.*] — *Comme un enfant des fleurs dans le pan de sa robe* [Au bord de la mer.] — *L'étoile du berger avec le feu du pâtre* [A Louis B.].

1869. Édition elzévirienne Hetzel. Ornements et frontispice par E. Froment.

1883. Le Livre d'or de Victor Hugo, Paris, E. Launette, direction de M. Émile Blémont. Quatre compositions (photogravures Goupil) :
Napoléon [Napoléon II] (G. Vibert). — *Magdalena* [*Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe*] (P.-A. Cot). — *Rêverie* [*Oh! pour remplir de moi ta rêveuse pensée*] (Albert Maignan). — *La fleur et le papillon* [*La pauvre fleur disait au papillon céleste*] (E. Toudouze).

1885. Édition nationale J. Lemonnyer, in-4°. Deux compositions hors texte :
Prélude (Carrier-Belleuse). — *A Louis B.* (A. Delobbe). Gravées à l'eau-forte par D. Mordant, H. Lefort.

1886. Édition Hugues. Dessin-frontispice de Victor Hugo. — *Canaris* (G. Rochegrosse). — *La Cloche* (G. Rochegrosse).

1886. Édition Hébert. Une composition de François Flameng : *A Louis B.*, gravée par L. Lucas.

1891. Édition Charpentier. *Frontispice* (Laurent-Desrousseaux). Gravé à l'eau-forte par L. Muller.

SALONS.

1841. Colin (Mlle Héloïse) [aquarelle].

1848. Gilbert (Charles-Michel) [peinture].
Napoléon II.

1877. Damé (Ernest) [sculpture, groupe plâtre].
La pauvre fleur disait au papillon céleste.

1886. Vasselin (Marius) [peinture].
La pauvre fleur disait au papillon céleste.

1906. Verlet (Raoul-Charles) [sculpture, groupe pierre].
Hymne.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

OEUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR HUGO.

poésie.

V.

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE.

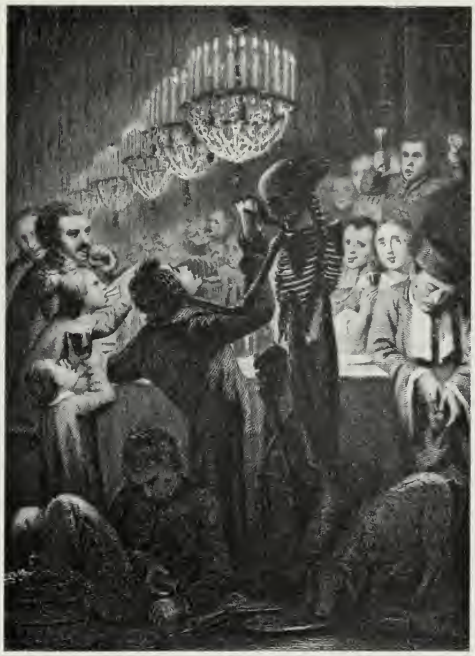
PARIS.
EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.
1835.

Couverture de l'Édition originale.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Crépuscule. Dessin de Victor Hugo.
Maison de Victor Hugo.

La pauvre fleur disait... Dessin de Victor Hugo.
Maison de Victor Hugo.



Noces et Festins. Composition de Steinhel.
Édition Renduel, 1836.

Canaris. Composition de Rochegrosse.
Maison de Victor Hugo.

Sais-tu ce que dit mon cœur ?
— " elle est indulgente et douce.
Et sa lèvre ne repousse
Aucune amère liqueur.
Mère pareille à sa fille,
Elle suit dans ma famille
Sur mon front que l'ombre l'âge atteint.
Le front se ride et s'éteint,
La couronne toujours brille. " —

Au dessus des passions,
Au dessus de la colère,
Ton noble esprit ne sait faire
Que de nobles actions.
Quand jusqu'à nous tu te penches,
C'est ainsi que tu t'épanches
Sur nos cœurs que tu soumets
D'un cygne il ne peut jamais
Tomber que des plumes blanches !

72.

18 8bre 1835

Fac-similé du manuscrit. *Toi, sois bénie à jamais...*
(Voir page 300.)

LES
VOIX INTÉRIEURES

IMPRIMERIE NATIONALE.

A

JOSEPH-LÉOPOLD-SIGISBERT

COMTE HUGO

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI

NÉ EN 1774

VOLONTAIRE EN 1791

COLONEL EN 1803

GÉNÉRAL DE BRIGADE EN 1809

GOUVERNEUR DE PROVINCE EN 1810

LIEUTENANT-GÉNÉRAL EN 1825

MORT EN 1828

NON INSCRIT SUR L'ARC DE L'ÉTOILE

SON FILS RESPECTUEUX

V. H.

La Porcia de Shakespeare parle quelque part de cette *musique que tout homme a en soi.* — Malheur, dit-elle, à qui ne l'entend pas! — Cette musique, la nature aussi l'a en elle. Si le livre qu'on va lire est quelque chose, il est l'écho, bien confus et bien affaibli sans doute, mais fidèle, l'auteur le croit, de ce chant qui répond en nous au chant que nous entendons hors de nous.

Au reste, cet écho intime et secret étant, aux yeux de l'auteur, la poésie même, ce volume, avec quelques nuances nouvelles peut-être et les développements que le temps a amenés, ne fait que continuer ceux qui l'ont précédé. Ce qu'il contient, les autres le contenaient; à cette différence près que dans *les Orientales,* par exemple, la fleur serait plus épanouie, dans *les Voix intérieures,* la goutte de rosée ou de pluie serait plus cachée. La poésie, en supposant que ce soit ici le lieu de prononcer un si grand mot, la poésie est comme Dieu : une et inépuisable.

Si l'homme a sa voix, si la nature a la sienne, les évènements ont aussi la leur. L'auteur a toujours pensé que la mission du poëte était de fondre dans un même groupe de chants cette triple parole qui renferme un triple enseignement, car la première s'adresse plus particulièrement au cœur, la seconde à l'âme, la troisième à l'esprit. *Tres radios.*

Et puis, dans l'époque où nous vivons, tout l'homme ne se retrouve-t-il pas là? N'est-il pas entièrement compris sous ce triple aspect de notre vie : le foyer, le champ, la rue? Le foyer, qui est notre cœur même; le champ, où la nature nous parle; la rue, où tempête, à travers les coups de fouet des partis, cet embarras de charrettes qu'on appelle les évènements politiques.

Et, disons-le en passant, dans cette mêlée d'hommes, de doctrines et d'intérêts qui se ruent si violemment tous les jours sur chacune des œuvres qu'il est donné à ce siècle de faire, le poëte a une fonction sérieuse. Sans parler même ici de son influence civilisatrice, c'est à lui qu'il appartient d'élever, lorsqu'ils le méritent, les évènements politiques à la dignité d'évènements historiques. Il faut, pour cela, qu'il jette sur ses contemporains ce tranquille regard que l'histoire jette sur le passé; il faut que, sans se laisser tromper aux illusions d'optique, aux mirages menteurs, aux voisinages momentanés, il mette dès à présent tout en perspective, diminuant ceci, grandissant cela. Il faut qu'il ne trempe dans aucune voie de fait. Il faut qu'il sache se maintenir au-dessus du tumulte, inébranlable, austère et bienveillant; indulgent quelquefois, chose difficile, impartial toujours, chose plus difficile encore; qu'il ait dans le cœur cette sympathique intelligence des révolutions qui implique le dédain de l'émeute, ce grave respect du peuple qui s'allie au mépris de la foule; que son esprit ne concède rien aux petites colères ni aux petites vanités; que son éloge comme son blâme prenne souvent à rebours, tantôt l'esprit de cour, tantôt l'esprit de faction. Il faut qu'il puisse saluer le drapeau tricolore sans insulter les fleurs de lys; il faut qu'il puisse dans le même livre, presque à la même page, flétrir « l'homme qui a vendu une femme » et louer un noble jeune prince pour une bonne action bien faite, glorifier

la haute idée sculptée sur l'arc de l'Étoile et consoler la triste pensée enfermée dans la tombe de Charles X. Il faut qu'il soit attentif à tout, sincère en tout, désintéressé sur tout, et que, nous l'avons déjà dit ailleurs, il ne dépende de rien, pas même de ses propres ressentiments, pas même de ses griefs personnels; sachant être, dans l'occasion, tout à la fois irrité comme homme et calme comme poëte. Il faut enfin que, dans ces temps livrés à la lutte furieuse des opinions, au milieu des attractions violentes que sa raison devra subir sans dévier, il ait sans cesse présent à l'esprit ce but sévère : être de tous les partis par leur côté généreux, n'être d'aucun par leur côté mauvais.

La puissance du poëte est faite d'indépendance.

L'auteur, on le voit, ne se dissimule aucune des conditions rigoureuses de la mission qu'il s'est imposée, en attendant qu'un meilleur vienne. Le résultat de l'art ainsi compris, c'est l'adoucissement des esprits et des mœurs, c'est la civilisation même. Ce résultat, quoique l'auteur de ce livre soit bien peu de chose pour une fonction si haute, il continuera d'y tendre par toutes les voies ouvertes à sa pensée, par le théâtre comme par le livre, par le roman comme par le drame, par l'histoire comme par la poésie. Il tâche, il essaye, il entreprend. Voilà tout. Bien des sympathies, nobles et intelligentes, l'appuient. S'il réussit, c'est à elles et non à lui que sera dû le succès.

Quant à la dédicace placée en tête de ce volume, l'auteur, surtout après les lignes qui précèdent, pense n'avoir pas besoin de dire combien est calme et religieux le sentiment qui l'a dictée. On le comprendra, en présence de ces deux monuments, le trophée de l'Étoile, le tombeau de son père, l'un national, l'autre domestique, tous deux sacrés, il ne pouvait y avoir place dans son âme que pour une pensée grave, paisible et sereine. Il signale une omission, et, en attendant qu'elle soit réparée où elle doit l'être, il la répare ici autant qu'il est en

lui. Il donne à son père cette pauvre feuille de papier, tout ce qu'il a, en regrettant de n'avoir pas de granit. Il agit comme tout autre agirait dans la même situation. C'est donc tout simplement un devoir qu'il accomplit, rien de plus, rien de moins, et qu'il accomplit comme s'accomplissent les devoirs, sans bruit, sans colère, sans étonnement. Personne ne s'étonnera non plus de le voir faire ce qu'il fait. Après tout, la France peut bien, sans trop de souci, laisser tomber une feuille de son épaisse et glorieuse couronne; cette feuille, un fils doit la ramasser. Une nation est grande, une famille est petite; ce qui n'est rien pour l'une est tout pour l'autre. La France a le droit d'oublier, la famille a le droit de se souvenir.

24 juin 1837. Paris.

LES
VOIX INTÉRIEURES

I

Ce siècle est grand et fort. Un noble instinct le mène.
Partout on voit marcher l'idée en mission;
Et le bruit du travail, plein de parole humaine,
Se mêle au bruit divin de la création.

Partout, dans les cités et dans les solitudes,
L'homme est fidèle au lait dont nous le nourrissions;
Et dans l'informe bloc des sombres multitudes
La pensée en rêvant sculpte des nations.

L'échafaud vieilli croule, et la Grève se lave.
L'émeute se rendort. De meilleurs jours sont prêts.
Le peuple a sa colère et le volcan sa lave
Qui dévaste d'abord et qui féconde après.

Des poëtes puissants, têtes par Dieu touchées,
Nous jettent les rayons de leurs fronts inspirés.
L'art a de frais vallons où les âmes penchées
Boivent la poésie à des ruisseaux sacrés.

Pierre à pierre, en songeant aux vieilles mœurs éteintes,
Sous la société qui chancelle à tous vents,
Le penseur reconstruit ces deux colonnes saintes,
Le respect des vieillards et l'amour des enfants.

Le devoir, fils du droit, sous nos toits domestiques
Habite comme un hôte auguste et sérieux.

Les mendiants groupés dans l'ombre des portiques
Ont moins de haine au cœur et moins de flamme aux yeux.

L'austère vérité n'a plus de portes closes.
Tout verbe est déchiffré. Notre esprit éperdu,
Chaque jour, en lisant dans le livre des choses,
Découvre à l'univers un sens inattendu.

O poëtes! le fer et la vapeur ardente
Effacent de la terre, à l'heure où vous rêvez,
L'antique pesanteur, à tout objet pendante,
Qui sous ses lourds essieux broyait les durs pavés.

L'homme se fait servir par l'aveugle matière.
Il pense, il cherche, il crée! A son souffle vivant
Les germes dispersés dans la nature entière
Tremblent comme frissonne une forêt au vent!

Oui, tout va, tout s'accroît. Les heures fugitives
Laissent toutes leur trace. Un grand siècle a surgi.
Et, contemplant de loin de lumineuses rives,
L'homme voit son destin comme un fleuve élargi.

Mais parmi ces progrès dont notre âge se vante,
Dans tout ce grand éclat d'un siècle éblouissant,
Une chose, ô Jésus, en secret m'épouvante,
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant.

15 avril 1837.

II

SUNT LACRYMÆ RERUM

I

Il est mort. Rien de plus. Nul groupe populaire,
Urne d'où se répand l'amour ou la colère,
N'a jeté sur son nom pitié, gloire ou respect.
Aucun signe n'a lui. Rien n'a changé l'aspect
De ce siècle orageux, mer de récifs bordée,
Où le fait, ce flot sombre, écume sur l'idée.
Nul temple n'a gémi dans nos villes. Nul glas
N'a passé sur nos fronts criant : hélas! hélas!
La presse aux mille voix, cette louve hargneuse,
A peine a retourné sa tête dédaigneuse;
Nous ne l'avons pas vue, irritée et grondant,
Donner à cette pourpre un dernier coup de dent.
Et chacun vers son but, la marée à la grève,
La foule vers l'argent, le penseur vers son rêve,
Tout a continué de marcher, de courir,
Et rien n'a dit au monde : Un roi vient de mourir!

II

Sombres canons rangés devant les Invalides,
Comme les sphinx au pied des grandes pyramides,
Dragons d'airain, hideux, verts, énormes, béants,
Gardiens de ce palais, bâti pour des géants,
Qui dresse et fait au loin reluire à la lumière

Un casque monstrueux sur sa tête de pierre!
A ce bruit qui jadis vous eût fait rugir tous,
— Le roi de France est mort! — d'où vient qu'aucun de vous,
Comme un lion captif qui secouerait sa chaîne,
Aucun n'a tressailli sur sa base de chêne,
Et n'a, se réveillant par un subit effort,
Dit à son noir voisin : — Le roi de France est mort! —
D'où vient qu'il s'est fermé sans vos salves funèbres,
Ce cercueil qu'on clouait là-bas dans les ténèbres?
Et que rien n'est sorti de vos mornes affûts,
Pas même, ô canons sourds, ce murmure confus
Qu'au vague battement de ses ailes livides
Le vent des nuits arrache à des armures vides?
C'est que, prostitués dans nos troubles civils,
Vous êtes comme nous fiers, sonores et vils!
C'est que, rouillés, vieillis, rivés à votre place,
Toujours agenouillés devant tout ce qui passe,
Retirés des combats, et dans ce coin obscur
Par des soldats boiteux gardés sous un vieux mur,
Vains foudres de parade oubliés de l'armée,
Autour de tout vainqueur faisant de la fumée,
Réservés pour la pompe et la solennité,
Vous avez pris racine en cette lâcheté!
Soyez flétris! canons que la guerre repousse,
Dont la voix sans terreur dans les fêtes s'émousse,
Vous qui glorifiez de votre cri profond
Ceux qui viennent, toujours, jamais ceux qui s'en vont!
Vous qui, depuis trente ans, noirs courtisans de bronze,
Avez, comme Henri quatre adorant Louis onze,
Toujours tout applaudi, toujours tout salué,
Vous taisant seulement quand le peuple a hué!
Lâches, vous préférez ceux que le sort préfère!
Dans le moule brûlant le fondeur pour vous faire
Mit l'étain et le cuivre et l'oubli du vaincu;
Car qui meurt exilé pour vous n'a pas vécu.
Car vos poumons de fer, où gronde une âpre haleine,
Sont muets pour Goritz comme pour Sainte-Hélène!

Soyez flétris!

Mais non. C'est à nous, insensés,
Que le mépris revient. Vous nous obéissez.
Vous êtes prisonniers et vous êtes esclaves.
La guerre qui vous fit de ses bouillantes laves
Vous fit pour la bataille, et nous vous avons pris
Pour vous éclabousser des fanges de Paris,
Pour vous sceller au seuil d'un palais centenaire,
Et pour vous mettre au ventre un éclair sans tonnerre!
C'est nous qu'il faut flétrir. Nous qui, déshonorés,
Donnons notre âme abjecte à ces bronzes sacrés.
Nous passons dans l'opprobre; hélas, ils y demeurent.
Mornes captifs! le jour où des rois proscrits meurent,
Vous ne pouvez, jetant votre fumée à flots,
Prolonger sur Paris vos éclatants sanglots,
Et, pareils à des chiens liés à des murailles,
D'un hurlement plaintif suivre leurs funérailles!
Muets, et vos longs cous baissés vers les pavés,
Vous restez là, pensifs, et, tristes, vous rêvez
Aux hommes, froids esprits, cœurs bas, âmes douteuses,
Qui font faire à l'airain tant de choses honteuses!

III

Vous vous taisez. — Mais moi, moi dont parfois le chant
Se refuse à l'aurore et jamais au couchant,
Moi que jadis à Reims Charle admit comme un hôte,
Moi qui plaignis ses maux, moi qui blâmai sa faute,
Je ne me tairai pas. Je descendrai, courbé,
Jusqu'au caveau profond où dort ce roi tombé;
Je suspendrai ma lampe à cette voûte noire;
Et sans cesse, à côté de sa triste mémoire,
Mon esprit, dans ces temps d'oubli contagieux,
Fera veiller dans l'ombre un vers religieux!

Et que m'importe à moi qui, déployant mon aile,
Touche parfois d'en bas à la lyre éternelle,
A moi qui n'ai d'amour que pour l'onde et les champs,
Et pour tout ce qui souffre, excepté les méchants,
A moi qui prends souci, quand la nef s'aventure,
De tous les matelots risqués dans la mâture,
Et dont la pitié grave hésite quelquefois
De la sueur du peuple à la sueur des rois,
Que m'importe après tout que depuis six années
Ce roi fût retranché des têtes couronnées,
Froide ruine au bord de nos flots écumants,
Vain fantôme penché sur les évènements!
Qu'il ne changeât de rien ni le poids ni le nombre,
Que, rasé dès longtemps, son front plongeât dans l'ombre,
Et que déjà, vieillard sans trône et sans pavois,
Il eût subi l'exil, première mort des rois!
Je le dirai, sans peur que la haine renaisse,
Son avènement pur eut pour sœur ma jeunesse;
Saint-Remy nous reçut sous son mur triomphant
Tous deux le même jour, lui vieux, moi presque enfant;
Et moi je ne veux pas, harpe qu'il a connue,
Qu'on mette mon roi mort dans une bière nue!
Tandis qu'au loin la foule emplit l'air de ses cris,
L'auguste piété, servante des proscrits,
Qui les ensevelit dans sa plus blanche toile,
N'aura pas, dans la nuit que son regard étoile,
Demandé vainement à ma pensée en deuil
Un lambeau de velours pour couvrir ce cercueil!

IV

Oh! que Versaille était superbe
Dans ces jours purs de tout affront
Où les prospérités en gerbe

S'épanouissaient sur son front!
Là, tout faste était sans mesure.
Là, tout arbre avait sa parure.
Là, tout homme avait sa dorure.
Tout du maître suivait la loi.
Comme au même but vont cent routes,
Là les grandeurs abondaient toutes.
L'olympe ne pendait aux voûtes
Que pour compléter le grand roi!

Vers le temps où naissaient nos pères
Versailles rayonnait encor.
Les lions ont de grands repaires;
Les princes ont des palais d'or.
Chaque fois que, foule asservie,
Le peuple au cœur rongé d'envie
Contemplait du fond de sa vie
Ce fier château si radieux;
Rentrant dans sa nuit plus livide,
Il emportait dans son œil vide
Un éblouissement splendide
De rois, de femmes et de dieux!

Alors riaient dans l'espérance
Trois enfants sous ces nobles toits,
Les deux Louis, aînés de France,
Le beau Charles, comte d'Artois.
Tous trois nés sous les dais de soie,
Frêles enfants, mais pleins de joie
Comme ceux qu'un chaud soleil noie
De rayons purs sous le ciel bleu.
Oh! d'un beau sort quelle semence!
Près d'eux le roi d'où tout commence,
Au-dessous d'eux le peuple immense,
Au-dessus la bonté de Dieu!

V

Qui leur eût dit alors l'austère destinée?
Qui leur eût dit qu'un jour cette France, inclinée
Sous leurs fronts de fleurons chargés,
Ne se souviendrait d'eux ni de leur morne histoire,
Pas plus que l'océan sans fond et sans mémoire
Ne se souvient des naufragés!

Que, chaînes, lys, dauphins, un jour les Tuileries
Verraient l'illustre amas des vieilles armoiries
S'écrouler de leur plafond nu,
Et qu'en ces temps lointains que le mystère couvre,
Un corse, encore à naître, au noir fronton du Louvre
Sculpterait un aigle inconnu!

Que leur royal Saint-Cloud se meublait pour un autre;
Et qu'en ces fiers jardins du rigide Le Nôtre,
Amour de leurs yeux éblouis,
Beaux parcs où dans les jeux croissait leur jeune force,
Les chevaux de Crimée un jour mordraient l'écorce
Des vieux arbres du grand Louis!

VI

Dans ces temps radieux, dans cette aube enchantée,
Dieu! comme avec terreur leur mère épouvantée
Les eût contre son cœur pressés, pâle et sans voix,
Si quelque vision, troublant ces jours de fêtes,
Eût jeté tout à coup sur ces fragiles têtes
Ce cri terrible : — Enfants! vous serez rois tous trois!

Et la voix prophétique aurait pu dire encore :
« Enfants, que votre aurore est une triste aurore!
Que les sceptres pour vous sont d'odieux présents!
D'où vient donc que le Dieu qui punit Babylone
Vous fait à pareille heure éclore au pied du trône?
Et qu'avez-vous donc fait, ô pauvres innocents!

« Beaux enfants qu'on berce et qu'on flatte,
Tout surpris, vous si purs, si doux,
Que des vieux en robe écarlate
Viennent vous parler à genoux,
Quand les sévères Malesherbes
Ont relevé leurs fronts superbes,
Vous courez jouer dans les herbes,
Sans savoir que tout doit finir,
Et que votre race qui sombre
Porte à ses deux bouts couverts d'ombre
Ravaillac dans le passé sombre,
Robespierre dans l'avenir!

« Dans ce Louvre où de vieux murs gardent
Les portraits des rois hasardeux,
Allez voir comme vous regardent
Charles premier et Jacques deux!
Sur vous un nuage s'étale.
Sol étranger, terre natale,
L'émeute, la guerre fatale
Dévoreront vos jours maudits.
De vous trois, enfants sur qui pèse
L'antique masure française,
Le premier sera Louis seize,
Le dernier sera Charles dix!

« Que l'aîné, peu crédule à la vie, à la gloire,
Au peuple ivre d'amour, sache d'une nuit noire
D'avance emplir son cœur de courage pourvu;

IMPRIMERIE NATIONALE.

Qu'il rêve un ciel de pluie, un tombereau qui roule,
Et là-bas, tout au fond, au-dessus de la foule,
Quelque étrange échafaud dans la brume entrevu!

« Frères par la naissance et par le malheur frères,
Les deux autres fuiront, battus des vents contraires.
Le règne de Louis, roi de quelques bannis,
Commence dans l'exil, celui de Charle y tombe.
L'un n'aura pas de sacre et l'autre pas de tombe.
A l'un Reims doit manquer, à l'autre Saint-Denis! »

VII

Quel rêve horrible! — C'est l'histoire.
De nos pères couchés dans les tombeaux profonds
Ce qu'aucun n'aurait voulu croire,
Nous l'avons vu, nous qui vivons!

Tous ces maux, et d'autres encore,
Sont tombés sur ces fronts de la main du Seigneur.
Maintenant croyez à l'aurore!
Maintenant croyez au bonheur!

Croyez au ciel pur et sans rides!
Saluez l'avenir qui vous flatte si bien!
L'avenir, fantôme aux mains vides
Qui promet tout et qui n'a rien!

O rois! ô familles tronquées!
Brusques écroulements des vieilles majestés!
O calamités embusquées
Au tournant des prospérités!

Tout colosse a des pieds de sable.
Votre abîme est, Seigneur, un abîme infini.

Louis quinze fut le coupable,
Louis seize fut le puni!

La peine se trompe et dévie.
Celui qui fit le mal, c'est la loi du Très-Haut,
A le trône et la longue vie,
Et l'innocent a l'échafaud.

Les fautes que l'aïeul peut faire
Te poursuivront, ô fils! en vain tu t'en défends.
Quand il a neigé sous le père,
L'avalanche est pour les enfants!

Révolutions! mer profonde!
Que de choses, hélas! pleines d'enseignement,
Dans les ténèbres de votre onde
On voit flotter confusément!

VIII

Charles dix! — Oh! le Dieu qui retire et qui donne
Forgea pour cette tête une lourde couronne!
L'empire était penchant, et les temps étaient durs.
Une ombre quand il vint couvrait encor nos murs,
L'ombre de l'empereur, figure colossale.
Peuple, armée, et la France, et l'Europe vassale,
Par cette vaste main depuis quinze ans pétris,
Demandaient un grand règne, et, pour remplir Paris
Ainsi qu'après César Auguste remplit Rome,
Après Napoléon il fallait plus qu'un homme.

Charles ne fut qu'un homme. A ce faîte il eut peur.
Le gouffre attire. Pris d'un vertige trompeur,
Dans l'abîme, fermant les yeux à la lumière,
Il se précipita la tête la première.

Silence à son tombeau! car tout vient de finir.
A peine il aura teint d'un vague souvenir
Le peuple à l'eau pareil, qui passe, clair ou sombre,
Près de tout sans en prendre autre chose que l'ombre!

Je n'aurai pas pour lui de reproches amers.
Je ne suis pas l'oiseau qui crie au bord des mers
Et qui, voyant tomber la foudre des nuées,
Jette aux marins perdus ses sinistres huées.
Des passions de tous isolé bien souvent,
Je n'ai jamais cherché les baisers que nous vend
Et l'hymne dont nous berce avec sa voix flatteuse
La popularité, cette grande menteuse.
Aussi n'attendez pas que j'achète aujourd'hui
Des louanges pour moi par des affronts pour lui.
Qu'un autre, aux rois déchus donnant un nom sévère,
Fasse un vil pilori de leur fatal calvaire;
Moi je n'affligerai pas plus, ô Charles dix,
Ton cercueil maintenant que ton exil jadis!

IX

Repose, fils de France, en ta tombe exilée!
Dormez, sire! — Il convient que cette ombre voilée,
Que ce vieux pasteur mort sans peuple et sans troupeaux,
Roi presque séculaire, ait au moins le repos,
Qu'il ait au moins la paix où la mort nous convie,
Puisqu'il eut le travail d'une si dure vie!
Peuple! soyons cléments! soyons forts! oublions!
Jamais l'odeur des morts n'attire les lions.
La haine d'un grand peuple est une haine grande
Qui veut que le pardon au sépulcre descende
Et n'a pour ennemis que ceux qui sont debout.
Hélas! quel poids encor pourrions-nous après tout

Jeter sur ce vieillard cassé par la misère
Qui dort sous le fardeau de la terre étrangère!

Roi, puissant, vous l'avez brisé; c'est un grand pas.
Il faut l'épargner mort. Et moi, je ne crois pas
Qu'il soit digne du peuple en qui Dieu se reflète
De joindre au bras qui tue une main qui soufflette.

X

Nous, pasteurs des esprits, qui, du bord du chemin,
Regardons tous les pas que fait le genre humain,
Poëtes, par nos chants, penseurs, par nos idées,
Hâtons vers la raison les âmes attardées!
Hâtons l'ère où viendront s'unir d'un nœud loyal
Le travail populaire et le labeur royal,
Où colère et puissance auront fait leur divorce,
Où tous ceux qui sont forts auront peur de leur force,
Et d'un saint tremblement frémiront à la fois,
Rois, devant leurs devoirs, peuples, devant leurs droits!
Aidons tous ces grands faits que le Seigneur envoie
Pour ouvrir une route ou pour clore une voie,
Les révolutions dont la surface bout,
Les changements soudains qui font vaciller tout,
A dégager du fond des nuages de l'âme,
A poser au-dessus des lois comme une flamme
Ce sentiment profond en nous tous replié
Que l'homme appelle doute et la femme pitié!
Expliquons au profit de la sainte clémence
Ces hauts évènements où l'état recommence,
Et qui font, quand l'œil va des vaincus aux vainqueurs,
Trembler la certitude humaine au fond des cœurs!
Faisons venir bientôt l'heure où l'on pourra dire
Que sur le froid sépulcre on ne doit rien écrire
Hors des mots de pardon, d'espérance et de paix;

Et que, l'empereur mort comme les vieux Capets,
On a tort d'exiler, lorsque rien ne bouillonne,
Eux de leur Saint-Denis et lui de sa colonne.
A quoi sert, Dieu clément, cette vaine action!
Et comment se fait-il que la proscription
Ne brise pas ses dents au marbre de la tombe?
N'est-ce donc pas assez que, cygne, aigle ou colombe,
Dès qu'un vent de malheur lui jette un nid de rois,
Sortant de ce bois noir qu'on appelle les lois,
Cette hyène, acharnée aux grandes races mortes,
Vienne, là, sous nos murs, les ronger à nos portes!

Un jour, — mais nous serons couchés sous le gazon
Quand cette aube de Dieu blanchira l'horizon! —
Un jour on comprendra, même en changeant de règne,
Qu'aucune loi ne peut, sans que l'équité saigne,
Faire expier à tous ce qu'a commis un seul,
Et faire boire au fils ce qu'a versé l'aïeul.
On fera ce que nul aujourd'hui ne peut faire.
Quand un aiglon royal tombera de sa sphère,
On ne l'abattra pas sur l'aigle foudroyé.
Et, tout en gardant bien le droit qu'il a payé
De mettre le pouvoir sur un front comme un signe
Et de donner le trône et le Louvre au plus digne,
Un grand peuple pourra, sans être épouvanté,
Voir un enfant de plus jouer dans la cité.
Car tous les cœurs diront : C'est une juste aumône
De laisser la patrie à qui n'a plus le trône!

Alors, jetant enfin l'ancre dans un port sûr,
Ayant les biens germés sur nos maux, et l'azur
Du ciel nouveau dont Dieu nous donne la tempête,
Proscription! nos fils broieront du pied ta tête!
Démon qui tiens du tigre et qui tiens du serpent!
Dans les prospérités invisible et rampant,
Qui, lâche et patient, épiant en silence
Ce que dans son palais le roi dit, rêve, ou pense,

Horrible, en attendant l'heure d'être lâché,
Vis, monstre ténébreux, sous le trône caché!

O poésie! au ciel ton vol se réfugie
Quand les partis hurlants luttent à pleine orgie,
Quand la nécessité sous son code étouffant
Brise le fort, le faible, hélas! l'innocent même,
Et sourde et sans pitié promène l'anathème
Du front blanc du vieillard au front pur de l'enfant!

Tu fuis alors à tire d'aile
Vers le ciel éternel et pur,
Vers la lumière à tous fidèle,
Vers l'innocence, vers l'azur!
Afin que ta pureté fière
N'ait pas la fange et la poussière
Des vils chemins par nous frayés,
Et que, nuages et tempêtes,
Tout ce qui passe sur nos têtes
Ne puisse passer qu'à tes pieds!

Tu sais qu'étoile sans orbite,
L'homme erre au gré de tous les vents;
Tu sais que l'injustice habite
Dans la demeure des vivants;
Et que nos cœurs sont des arènes
Où les passions souveraines,
Groupe horrible en vain combattu,
Lionnes, louves affamées,
Tigresses de taches semées,
Dévorent la chaste vertu!

Tout ce qui souffre est plein de haine.
Tout ce qui vit traîne un remords.

Les morts seuls ont rompu leur chaîne.
Tout est méchant, hormis les morts!
Aussi, voyant partout la vie
Palpiter de rage et d'envie,
Et que parmi nous rien n'est beau,
Si parfois, oiseau solitaire,
Tu redescends sur cette terre,
Tu te poses sur un tombeau!

15 avril 1837.

III

Quelle est la fin de tout? la vie, ou bien la tombe?
Est-ce l'onde où l'on flotte? est-ce l'ombre où l'on tombe?
De tant de pas croisés quel est le but lointain?
Le berceau contient-il l'homme ou bien le destin?
Sommes-nous ici-bas, dans nos maux, dans nos joies,
Des rois prédestinés ou de fatales proies?
O Seigneur, dites-nous, dites-nous, ô Dieu fort,
Si vous n'avez créé l'homme que pour le sort?
Si déjà le calvaire est caché dans la crèche?
Et si les nids soyeux, dorés par l'aube fraîche,
Où la plume naissante éclôt parmi des fleurs,
Sont faits pour les oiseaux ou pour les oiseleurs?

24 mars 1837.

IV

A L'ARC DE TRIOMPHE.

I

Toi dont la courbe au loin, par le couchant dorée,
S'emplit d'azur céleste, arche démesurée;
Toi qui lèves si haut ton front large et serein,
Fait pour changer sous lui la campagne en abîme,
Et pour servir de base à quelque aigle sublime
Qui viendra s'y poser et qui sera d'airain!

O vaste entassement ciselé par l'histoire!
Monceau de pierre assis sur un monceau de gloire!
Édifice inouï!
Toi que l'homme par qui notre siècle commence,
De loin, dans les rayons de l'avenir immense,
Voyait, tout ébloui!

Non, tu n'es pas fini quoique tu sois superbe!
Non! puisque aucun passant, dans l'ombre assis sur l'herbe,
Ne fixe un œil rêveur à ton mur triomphant,
Tandis que triviale, errante et vagabonde,
Entre tes quatre pieds toute la ville abonde
Comme une fourmilière aux pieds d'un éléphant!

A ta beauté royale il manque quelque chose.
Les siècles vont venir pour ton apothéose
Qui te l'apporteront.
Il manque sur ta tête un sombre amas d'années
Qui pendent pêle-mêle et toutes ruinées
Aux brèches de ton front!

Il te manque la ride et l'antiquité fière,
Le passé, pyramide où tout siècle a sa pierre,
Les chapiteaux brisés, l'herbe sur les vieux fûts;
Il manque sous ta voûte où notre orgueil s'élance
Ce bruit mystérieux qui se mêle au silence,
Le sourd chuchotement des souvenirs confus!

La vieillesse couronne et la ruine achève.
Il faut à l'édifice un passé dont on rêve,
Deuil, triomphe ou remords.
Nous voulons, en foulant son enceinte pavée,
Sentir dans la poussière à nos pieds soulevée
De la cendre des morts!

Il faut que le fronton s'effeuille comme un arbre.
Il faut que le lichen, cette rouille du marbre,
De sa lèpre dorée au loin couvre le mur;
Et que la vétusté, par qui tout art s'efface,
Prenne chaque sculpture et la ronge à la face,
Comme un avide oiseau qui dévore un fruit mûr.

Il faut qu'un vieux dallage ondule sous les portes,
Que le lierre vivant grimpe aux acanthes mortes,
Que l'eau dorme aux fossés,
Que la cariatide, en sa lente révolte,
Se refuse, enfin lasse, à porter l'archivolte,
Et dise : C'est assez!

Ce n'est pas, ce n'est pas entre des pierres neuves
Que la bise et la nuit pleurent comme des veuves.
Hélas! d'un beau palais le débris est plus beau.
Pour que la lune émousse à travers la nuit sombre
L'ombre par le rayon et le rayon par l'ombre,
Il lui faut la ruine à défaut du tombeau!

Voulez-vous qu'une tour, voulez-vous qu'une église
Soient de ces monuments dont l'âme idéalise

La forme et la hauteur,
Attendez que de mousse elles soient revêtues,
Et laissez travailler à toutes les statues
Le temps, ce grand sculpteur!

Il faut que le vieillard, chargé de jours sans nombre,
Menant son jeune fils sous l'arche pleine d'ombre,
Nomme Napoléon comme on nomme Cyrus,
Et dise en la montrant de ses mains décharnées :
— Vois cette porte énorme! elle a trois mille années.
C'est par là qu'ont passé des hommes disparus! —

II

Oh! Paris est la cité mère!
Paris est le lieu solennel
Où le tourbillon éphémère
Tourne sur un centre éternel!
Paris! feu sombre ou pure étoile!
Morne Isis couverte d'un voile!
Araignée à l'immense toile
Où se prennent les nations!
Fontaine d'urnes obsédée!
Mamelle sans cesse inondée
Où pour se nourrir de l'idée
Viennent les générations!

Quand Paris se met à l'ouvrage
Dans sa forge aux mille clameurs,
A tout peuple heureux, brave ou sage,
Il prend ses lois, ses dieux, ses mœurs.
Dans sa fournaise, pêle-mêle,
Il fond, transforme et renouvelle
Cette science universelle
Qu'il emprunte à tous les humains;

Puis il rejette aux peuples blêmes
Leurs sceptres et leurs diadèmes,
Leurs préjugés et leurs systèmes,
Tout tordus par ses fortes mains!

Paris qui garde, sans y croire,
Les faisceaux et les encensoirs,
Tous les matins dresse une gloire,
Éteint un soleil tous les soirs;
Avec l'idée, avec le glaive,
Avec la chose, avec le rêve,
Il refait, recloue et relève
L'échelle de la terre aux cieux;
Frère des Memphis et des Romes,
Il bâtit au siècle où nous sommes,
Une Babel pour tous les hommes,
Un Panthéon pour tous les dieux!

Ville qu'un orage enveloppe!
C'est elle, hélas! qui, nuit et jour,
Réveille le géant Europe
Avec sa cloche et son tambour!
Sans cesse, qu'il veille ou qu'il dorme,
Il entend la cité difforme
Bourdonner sur sa tête énorme
Comme un essaim dans la forêt.
Toujours Paris s'écrie et gronde.
Nul ne sait, question profonde!
Ce que perdrait le bruit du monde
Le jour où Paris se tairait!

III

Il se taira pourtant! — Après bien des aurores,
Bien des mois, bien des ans, bien des siècles couchés,

Quand cette rive où l'eau se brise aux ponts sonores
Sera rendue aux joncs murmurants et penchés;

Quand la Seine fuira de pierres obstruée,
Usant quelque vieux dôme écroulé dans ses eaux,
Attentive au doux vent qui porte à la nuée
Le frisson du feuillage et le chant des oiseaux;

Lorsqu'elle coulera, la nuit, blanche dans l'ombre,
Heureuse, en endormant son flot longtemps troublé,
De pouvoir écouter enfin ces voix sans nombre
Qui passent vaguement sous le ciel étoilé;

Quand de cette cité, folle et rude ouvrière,
Qui, hâtant les destins à ses murs réservés,
Sous son propre marteau s'en allant en poussière,
Met son bronze en monnaie et son marbre en pavés;

Quand des toits, des clochers, des ruches tortueuses,
Des porches, des frontons, des dômes pleins d'orgueil
Qui faisaient cette ville, aux voix tumultueuses,
Touffue, inextricable et fourmillante à l'œil,

Il ne restera plus dans l'immense campagne,
Pour toute pyramide et pour tout panthéon,
Que deux tours de granit faites par Charlemagne,
Et qu'un pilier d'airain fait par Napoléon;

Toi, tu compléteras le triangle sublime!
L'airain sera la gloire et le granit la foi;
Toi, tu seras la porte ouverte sur la cime
Qui dit : Il faut monter pour venir jusqu'à moi!

Tu salueras là-bas cette église si vieille,
Cette colonne altière au nom toujours accru,
Debout peut-être encore, ou tombée, et pareille
Au clairon monstrueux d'un titan disparu.

Et sur ces deux débris que les destins rassemblent,
Pour toi l'aube fera resplendir à la fois
Deux signes triomphants qui de loin se ressemblent.
De près l'un est un glaive et l'autre est une croix!

Sur vous trois poseront mille ans de notre France.
La colonne est le chant d'un règne à peine ouvert.
C'est toi qui finiras l'hymne qu'elle commence.
Elle dit : Austerlitz! tu diras : Champaubert!

IV

Arche! alors tu seras éternelle et complète,
Quand tout ce que la Seine en son onde reflète
Aura fui pour jamais,
Quand de cette cité qui fut égale à Rome
Il ne restera plus qu'un ange, un aigle, un homme,
Debout sur trois sommets!

C'est alors que le roi, le sage, le poëte,
Tous ceux dont le passé presse l'âme inquiète,
T'admireront vivante auprès de Paris mort;
Et, pour mieux voir ta face où flotte un sombre rêve,
Lèveront à demi ton lierre, ainsi qu'on lève
Un voile sur le front d'une aïeule qui dort!

Sur ton mur qui pour eux n'aura rien de vulgaire,
Ils chercheront nos mœurs, nos héros, notre guerre,
Tout pensifs à tes pieds;
Ils croiront voir, le long de ta frise animée,
Revivre le grand peuple avec la grande armée!
«Oh! diront-ils, voyez!

«Là, c'est le régiment, ce serpent des batailles,
Traînant sur mille pieds ses luisantes écailles,

Qui tantôt, furieux, se roule au pied des tours,
Tantôt, d'un mouvement formidable et tranquille,
Troue un rempart de pierre et traverse une ville
Avec son front sonore où battent vingt tambours!

« Là-haut, c'est l'empereur avec ses capitaines,
Qui songe s'il ira vers ces terres lointaines
Où se tourne son char,
Et s'il doit préférer pour vaincre ou se défendre
La courbe d'Annibal ou l'angle d'Alexandre
Au carré de César.

« Là, c'est l'artillerie aux cent gueules de fonte,
D'où la fumée à flots monte, tombe et remonte,
Qui broie une cité, détruit les garnisons,
Ruine par la brèche incessamment accrue
Tours, dômes, ponts, clochers, et, comme une charrue,
Creuse une horrible rue à travers les maisons! »

Et tous les souvenirs qu'à ton front taciturne
Chaque siècle en passant versera de son urne
Leur reviendront au cœur.
Ils feront de ton mur jaillir ta vieille histoire,
Et diront, en posant un panache de gloire
Sur ton cimier vainqueur :

« Oh! que tout était grand dans cette époque antique!
Si les ans n'avaient pas dévasté ce portique,
Nous en retrouverions encor bien des lambeaux!
Mais le temps, grand semeur de la ronce et du lierre,
Touche les monuments d'une main familière,
Et déchire le livre aux endroits les plus beaux! »

V

Non, le temps n'ôte rien aux choses.
Plus d'un portique à tort vanté
Dans ses lentes métamorphoses
Arrive enfin à la beauté.
Sur les monuments qu'on révère
Le temps jette un charme sévère
De leur façade à leur chevet.
Jamais, quoiqu'il brise et qu'il rouille,
La robe dont il les dépouille
Ne vaut celle qu'il leur revêt.

C'est le temps qui creuse une ride
Dans un claveau trop indigent;
Qui sur l'angle d'un marbre aride
Passe son pouce intelligent;
C'est lui qui, pour corriger l'œuvre,
Mêle une vivante couleuvre
Aux nœuds d'une hydre de granit.
Je crois voir rire un toit gothique
Quand le temps dans sa frise antique
Ote une pierre et met un nid!

Aussi, quand vous venez, c'est lui qui vous accueille;
Lui qui verse l'odeur du vague chèvrefeuille
Sur ce pavé souillé peut-être d'ossements;
Lui qui remplit d'oiseaux les sculptures farouches,
Met la vie en leurs flancs, et de leurs mornes bouches
Fait sortir mille cris charmants!

Si quelque Vénus toute nue
Gémit, pauvre marbre désert,
C'est lui, dans la verte avenue,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Qui la caresse et qui la sert.
A l'abri d'un porche héraldique
Sous un beau feuillage pudique
Il la cache jusqu'au nombril;
Et sous son pied blanc et superbe
Étend les mille fleurs de l'herbe,
Cette mosaïque d'avril!

La mémoire des morts demeure
Dans les monuments ruinés.
Là, douce et clémente, à toute heure,
Elle parle aux fronts inclinés.
Elle est là, dans l'âme affaissée
Filtrant de pensée en pensée,
Comme une nymphe au front dormant
Qui, seule sous l'obscure voûte
D'où son eau suinte goutte à goutte,
Penche son vase tristement!

VI

Mais, hélas! hélas! dit l'histoire,
Bien souvent le passé couvre plus d'un secret
Dont sur un mur vieilli la tache reparaît!
Toute ancienne muraille est noire!

Souvent, par le désert et par l'ombre absorbé,
L'édifice déchu ressemble au roi tombé.
Plus de gloire où n'est plus la foule!
Rome est humiliée et Venise est en deuil.
La ruine de tout commence par l'orgueil.
C'est le premier fronton qui croule!

Athène est triste, et cache au front du Parthénon
Les traces de l'anglais et celles du canon,

Et, pleurant ses tours mutilées,
Rêve à l'artiste grec qui versa de sa main
Quelque chose de beau comme un sourire humain
Sur le profil des propylées!

Thèbe a des temples morts où rampe en serpentant
La vipère au front plat, au regard éclatant,
Autour de la colonne torse;
Et seul, quelque grand aigle habite en souverain
Les piliers de Rhamsès d'où les lames d'airain
S'en vont comme une vieille écorce!

Dans les débris de Gur, pleins du cri des hiboux,
Le tigre en marchant ploie et casse les bambous,
D'où s'envole le vautour chauve,
Et la lionne au pied d'un mur mystérieux
Met le groupe inquiet des lionceaux sans yeux
Qui fouillent sous son ventre fauve.

La morne Palenquè gît dans les marais verts.
A peine entre ses blocs d'herbe haute couverts
Entend-on le lézard qui bouge.
Ses murs sont obstrués d'arbres au fruit vermeil
Où volent, tout moirés par l'ombre et le soleil,
De beaux oiseaux de cuivre rouge!

Muette en sa douleur, Jumièges gravement
Étouffe un triste écho sous son portail normand,
Et laisse chanter sur ses tombes
Tous ces nids dans ses tours abrités et couvés
D'où le souffle du soir fait sur les noirs pavés
Neiger des plumes de colombes!

Comme une mère sombre, et qui dans sa fierté
Cache sous son manteau son enfant souffleté,
L'Égypte au bord du Nil assise
Dans sa robe de sable enfonce enveloppés

Ses colosses camards à la face frappés
Par le pied brutal de Cambyse.

C'est que toujours les ans contiennent quelque affront.
Toute ruine, hélas, pleure et penche le front!

VII

Mais toi! rien n'atteindra ta majesté pudique,
Porte sainte! jamais ton marbre véridique
Ne sera profané.
Ton cintre virginal sera pur sous la nue;
Et les peuples à naître accourront tête nue
Vers ton front couronné!

Toujours le pâtre, au loin accroupi dans les seigles,
Verra sur ton sommet planer un cercle d'aigles.
Les chênes à tes blocs noueront leur large tronc.
La gloire sur ta cime allumera son phare.
Ce n'est qu'en te chantant une haute fanfare
Que sous ton arc altier les siècles passeront.

Jamais rien qui ressemble à quelque ancienne honte
N'osera sur ton mur où le flot des ans monte
Répandre sa noirceur.
Tu pourras, dans ces champs où vous resterez seules,
Contempler fièrement les deux tours tes aïeules,
La colonne ta sœur!

C'est qu'on n'a pas caché de crime dans ta base,
Ni dans tes fondements de sang qui s'extravase!
C'est qu'on ne te fit point d'un ciment hasardeux!
C'est qu'aucun noir forfait, semé dans ta racine
Pour jeter quelque jour son ombre à ta ruine,
Ne mêle à tes lauriers son feuillage hideux!

Tandis que ces cités, dans leur cendre enfouies,
Furent pleines jadis d'actions inouïes,
Ivres de sang versé,
Si bien que le Seigneur a dit à la nature :
Refais-toi des palais dans cette architecture
Dont l'homme a mal usé!

Aussi tout est fini. Le chacal les visite;
Les murs vont décroissant sous l'herbe parasite;
L'étang s'installe et dort sous le dôme brisé;
Sur les Nérons sculptés marche la bête fauve;
L'antre se creuse où fut l'incestueuse alcôve.
Le tigre peut venir où le crime a passé!

VIII

Oh! dans ces jours lointains où l'on n'ose descendre,
Quand trois mille ans auront passé sur notre cendre
A nous qui maintenant vivons, pensons, allons,
Quand nos fosses auront fait place à des sillons,
Si, vers le soir, un homme assis sur la colline
S'oublie à contempler cette Seine orpheline,
O Dieu! de quel aspect triste et silencieux
Les lieux où fut Paris étonneront ses yeux!
Si c'est l'heure où déjà des vapeurs sont tombées
Sur le couchant rougi de l'or des scarabées,
Si la touffe de l'arbre est noire sur le ciel,
Dans ce demi-jour pâle où plus rien n'est réel,
Ombre où la fleur s'endort, où s'éveille l'étoile,
De quel œil il verra, comme à travers un voile,
Comme un songe aux contours grandissants et noyés,
La plaine immense et brune apparaître à ses pieds,
S'élargir lentement dans le vague nocturne,
Et comme une eau qui s'enfle et monte aux bords de l'urne,

Absorbant par degrés forêt, coteau, gazon,
Quand la nuit sera noire, emplir tout l'horizon!
Oh! dans cette heure sombre où l'on croit voir les choses
Fuir, sous une autre forme étrangement écloses,
Quelle extase de voir dormir, quand rien ne luit,
Ces champs dont chaque pierre a contenu du bruit!
Comme il tendra l'oreille aux rumeurs indécises!
Comme il ira rêvant des figures assises
Dans le buisson penché, dans l'arbre au bord des eaux,
Dans le vieux pan de mur que lèchent les roseaux!
Qu'il cherchera de vie en ce tombeau suprême!
Et comme il se fera, s'éblouissant lui-même,
A travers la nuit trouble et les rameaux touffus,
Des visions de chars et de passants confus!
Mais non, tout sera mort. — Plus rien dans cette plaine
Qu'un peuple évanoui dont elle est encor pleine,
Que l'œil éteint de l'homme et l'œil vivant de Dieu!
Un arc, une colonne, et, là-bas, au milieu
De ce fleuve argenté dont on entend l'écume,
Une église échouée à demi dans la brume!

O spectacle! — ainsi meurt ce que les peuples font!
Qu'un tel passé pour l'âme est un gouffre profond!
Pour ce passant pieux quel poids que notre histoire!
Surtout si tout à coup réveillant sa mémoire,
L'année a ce soir-là ramené dans son cours
Une des grandes nuits, veilles de nos grands jours,
Où l'empereur, rêvant un lendemain de gloire,
Dormait en attendant l'aube d'une victoire!

Lorsqu'enfin, fatigué de songes, vers minuit,
Las d'écouter au seuil de ce monde détruit,
Après s'être accoudé longtemps, oubliant l'heure,
Au bord de ce néant immense où rien ne pleure,
Il aura lentement regagné son chemin;
Quand dans ce grand désert, pur de tout pas humain,
Rien ne troublera plus cette pudeur que Rome

Ou Paris ruiné doit avoir devant l'homme;
Lorsque la solitude, enfin libre et sans bruit,
Pourra continuer ce qu'elle fait la nuit,
Si quelque être animé veille encor dans la plaine,
Peut-être verra-t-il comme sous une haleine
Soudain un pâle éclair de ta tête jaillir,
Et la colonne au loin répondre et tressaillir!
Et ses soldats de cuivre et tes soldats de pierre
Ouvrir subitement leur pesante paupière!
Et tous s'entre-heurter, réveil miraculeux!
Tels que d'anciens guerriers d'un âge fabuleux
Qu'un noir magicien, loin des temps où nous sommes,
Jadis aurait faits marbre et qu'il referait hommes!
Alors l'aigle d'airain à ton faîte endormi,
Superbe, et tout à coup se dressant à demi,
Sur ces héros baignés du feu de ses prunelles
Secouera largement ses ailes éternelles!
D'où viendra ce réveil? d'où viendront ces clartés?
Et ce vent qui, soufflant sur ces guerriers sculptés,
Les fera remuer sur ta face hautaine
Comme tremble un feuillage autour du tronc d'un chêne?
Qu'importe! Dieu le sait. Le mystère est dans tout.
L'un à l'autre à voix basse ils se diront : Debout!
Ceux de quatrevingt-seize et de mil huit cent onze,
Ceux que conduit au ciel la spirale de bronze,
Ceux que scelle à la terre un socle de granit,
Tous, poussant au combat le cheval qui hennit,
Le drapeau qui se gonfle et le canon qui roule,
A l'immense mêlée ils se rueront en foule!
Alors on entendra sur ton mur les clairons,
Les bombes, les tambours, le choc des escadrons,
Les cris, et le bruit sourd des plaines ébranlées,
Sortir confusément des pierres ciselées,
Et du pied au sommet du pilier souverain
Cent batailles rugir avec des voix d'airain.
Tout à coup, écrasant l'ennemi qui s'effare,
La victoire aux cent voix sonnera sa fanfare.

De la colonne à toi les cris se répondront.
Et puis tout se taira sur votre double front;
Une rumeur de fête emplira la vallée,
Et Notre-Dame au loin, aux ténèbres mêlée,
Illuminant sa croix ainsi qu'un labarum,
Vous chantera dans l'ombre un vague Te Deum!

Monument! voilà donc la rêverie immense
Qu'à ton ombre déjà le poëte commence!
Piédestal qu'eût aimé Bélénus ou Mithra!
Arche aujourd'hui guerrière, un jour religieuse!
Rêve en pierre ébauché! porte prodigieuse
D'un palais de géants qu'on se figurera!

Quand d'un lierre poudreux je couvre tes sculptures;
Lorsque je vois, au fond des époques futures,
La liste des héros sur ton mur constellé
Reluire et rayonner, malgré les destinées,
A travers les rameaux des profondes années,
Comme à travers un bois brille un ciel étoilé;

Quand ma pensée ainsi, vieillissant ton attique,
Te fait de l'avenir un passé magnifique,
Alors sous ta grandeur je me courbe effrayé,
J'admire, et, fils pieux, passant que l'art anime,
Je ne regrette rien devant ton mur sublime
Que Phidias absent et mon père oublié!

2 février 1837.

V

DIEU EST TOUJOURS LA.

I

Quand l'été vient, le pauvre adore!
L'été, c'est la saison de feu,
C'est l'air tiède et la fraîche aurore;
L'été, c'est le regard de Dieu.

L'été, la nuit bleue et profonde
S'accouple au jour limpide et clair;
Le soir est d'or, la plaine est blonde;
On entend des chansons dans l'air.

L'été, la nature éveillée
Partout se répand en tous sens
Sur l'arbre en épaisse feuillée,
Sur l'homme en bienfaits caressants.

Tout ombrage alors semble dire :
Voyageur, viens te reposer!
Elle met dans l'aube un sourire,
Elle met dans l'onde un baiser.

Elle cache et recouvre d'ombre,
Loin du monde sourd et moqueur,
Une lyre dans le bois sombre,
Une oreille dans notre cœur!

Elle donne vie et pensée
Aux pauvres de l'hiver sauvés,

Du soleil à pleine croisée,
Et le ciel pur qui dit : Vivez!

Sur les chaumières dédaignées
Par les maîtres et les valets,
Joyeuse, elle jette à poignées
Les fleurs qu'elle vend aux palais!

Son luxe aux pauvres seuils s'étale.
Ni les parfums ni les rayons
N'ont peur, dans leur candeur royale,
De se salir à des haillons.

Sur un toit où l'herbe frissonne
Le jasmin peut bien se poser.
Le lys ne méprise personne,
Lui qui pourrait tout mépriser!

Alors la masure où la mousse
Sur l'humble chaume a débordé
Montre avec une fierté douce
Son vieux mur de roses brodé.

L'aube alors de clartés baignée,
Entrant dans le réduit profond,
Dore la toile d'araignée
Entre les poutres du plafond.

Alors l'âme du pauvre est pleine.
Humble, il bénit ce Dieu lointain
Dont il sent la céleste haleine
Dans tous les souffles du matin!

L'air le réchauffe et le pénètre.
Il fête le printemps vainqueur.
Un oiseau chante à sa fenêtre,
La gaîté chante dans son cœur!

Alors, si l'orphelin s'éveille,
Sans toit, sans mère, et priant Dieu,
Une voix lui dit à l'oreille :
« Eh bien! viens sous mon dôme bleu!

« Le Louvre est égal aux chaumières
Sous ma coupole de saphirs.
Viens sous mon ciel plein de lumières,
Viens sous mon ciel plein de zéphyrs!

« J'ai connu ton père et ta mère
Dans leurs bons et leurs mauvais jours;
Pour eux la vie était amère,
Mais moi je fus douce toujours!

« C'est moi qui sur leur sépulture
Ai mis l'herbe qui la défend.
Viens, je suis la grande nature!
Je suis l'aïeule, et toi l'enfant!

« Viens, j'ai des fruits d'or, j'ai des roses,
J'en remplirai tes petits bras;
Je te dirai de douces choses,
Et peut-être tu souriras!

« Car je voudrais te voir sourire,
Pauvre enfant si triste et si beau!
Et puis tout bas j'irais le dire
A ta mère dans son tombeau! »

Et l'enfant, à cette voix tendre,
De la vie oubliant le poids,
Rêve et se hâte de descendre
Le long des coteaux dans les bois.

Là, du plaisir tout a la forme;
L'arbre a des fruits, l'herbe a des fleurs;

Il entend dans le chêne énorme
Rire les oiseaux querelleurs.

Dans l'onde il mire son visage;
Tout lui parle; adieu son ennui!
Le buisson l'arrête au passage,
Et le caillou joue avec lui.

Le soir, point d'hôtesse cruelle
Qui l'accueille d'un front hagard!
Il trouve l'étoile si belle
Qu'il s'endort à son doux regard!

— Oh! qu'en dormant rien ne t'oppresse!
Dieu sera là pour ton réveil! —
La lune vient qui le caresse
Plus doucement que le soleil!

Car elle a de plus molles trêves
Pour nos travaux et nos douleurs.
Elle fait éclore les rêves,
Lui ne fait naître que les fleurs!

Oh! quand la fauvette dérobe
Son nid sous les rameaux penchants,
Lorsqu'au soleil séchant sa robe
Mai tout mouillé rit dans les champs,

J'ai souvent pensé dans mes veilles
Que la nature au front sacré
Dédiait tout bas ses merveilles
A ceux qui l'hiver ont pleuré.

Pour tous et pour le méchant même
Elle est bonne, Dieu le permet,
Dieu le veut, mais surtout elle aime
Le pauvre que Jésus aimait!

Toujours sereine et pacifique,
Elle offre à l'auguste indigent
Des dons de reine magnifique,
Des soins d'esclave intelligent!

A-t-il faim? au fruit de la branche
Elle dit : — Tombe, ô fruit vermeil!
A-t-il soif? — Que l'onde s'épanche!
A-t-il froid? — Lève-toi, soleil!

II

Mais, hélas! juillet fait sa gerbe;
L'été, lentement effacé,
Tombe feuille à feuille dans l'herbe
Et jour à jour dans le passé.

Puis octobre perd sa dorure;
Et les bois dans les lointains bleus
Couvrent de leur rousse fourrure
L'épaule des coteaux frileux.

L'hiver des nuages sans nombre
Sort, et chasse l'été du ciel,
Pareil au temps, ce faucheur sombre
Qui suit le semeur éternel!

Le pauvre alors s'effraye et prie.
L'hiver, hélas, c'est Dieu qui dort;
C'est la faim livide et maigrie
Qui tremble auprès du foyer mort!

Il croit voir une main de marbre
Qui, mutilant le jour obscur,

Retire tous les fruits de l'arbre
Et tous les rayons de l'azur.

Il pleure, la nature est morte!
O rude hiver! ô dure loi!
Soudain un ange ouvre sa porte
Et dit en souriant : C'est moi!

Cet ange qui donne et qui tremble,
C'est l'aumône aux yeux de douceur,
Au front crédule, et qui ressemble
A la foi, dont elle est la sœur!

« Je suis la Charité, l'amie
Qui se réveille avant le jour,
Quand la nature est rendormie,
Et que Dieu m'a dit : A ton tour!

« Je viens visiter ta chaumière
Veuve de l'été si charmant.
Je suis fille de la prière.
J'ai des mains qu'on ouvre aisément.

« J'accours! car la saison est dure.
J'accours, car l'indigent a froid.
J'accours, car la tiède verdure
Ne fait plus d'ombre sur le toit!

« Je prie, et jamais je n'ordonne.
Chère à tout homme, quel qu'il soit,
Je laisse la joie à qui donne,
Et je l'apporte à qui reçoit. »

O figure auguste et modeste,
Où le Seigneur mêla pour nous
Ce que l'ange a de plus céleste,
Ce que la femme a de plus doux!

Au lit du vieillard solitaire
Elle penche un front gracieux,
Et rien n'est plus beau sur la terre,
Et rien n'est plus grand sous les cieux

Lorsque, réchauffant leurs poitrines
Entre ses genoux triomphants,
Elle tient dans ses mains divines
Les pieds nus des petits enfants!

Elle va dans chaque masure,
Laissant au pauvre réjoui
Le vin, le pain frais, l'huile pure,
Et le courage épanoui!

Et le feu! le beau feu folâtre,
A la pourpre ardente pareil,
Qui fait qu'amené devant l'âtre
L'aveugle croit rire au soleil!

Puis elle cherche au coin des bornes,
Transis par la froide vapeur,
Ces enfants qu'on voit nus et mornes
Et se mourant avec stupeur.

Oh! voilà surtout ceux qu'elle aime!
Faibles fronts dans l'ombre engloutis,
Parés d'un triple diadème,
Innocents, pauvres et petits!

Ils sont meilleurs que nous ne sommes!
Elle leur donne, en même temps,
Avec le pain qu'il faut aux hommes,
Le baiser qu'il faut aux enfants!

Tandis que leur faim secourue
Mange ce pain de pleurs noyé,

Elle étend sur eux dans la rue
Son bras des passants coudoyé.

Et si, le front dans la lumière,
Un riche passe en ce moment,
Par le bord de sa robe altière
Elle le tire doucement!

Puis pour eux elle prie encore
La grande foule au cœur étroit,
La foule qui, dès qu'on l'implore,
S'en va comme l'eau qui décroît.

« Oh! malheureux celui qui chante
Un chant joyeux, peut-être impur,
Pendant que la bise méchante
Mord un pauvre enfant sous son mur!

« Oh! la chose triste et fatale,
Lorsque chez le riche hautain
Un grand feu tremble dans la salle,
Reflété par un grand festin,

« De voir, quand l'orgie enrouée
Dans la pourpre s'égaye et rit,
A peine une toile trouée
Sur les membres de Jésus-Christ!

« Oh! donnez-moi pour que je donne!
J'ai des oiseaux nus dans mon nid.
Donnez, méchants, Dieu vous pardonne!
Donnez, ô bons, Dieu vous bénit!

« Heureux ceux que mon zèle enflamme!
Qui donne aux pauvres prête à Dieu!
Le bien qu'on fait parfume l'âme;
On s'en souvient toujours un peu!

«Le soir, au seuil de sa demeure,
Heureux celui qui sait encor
Ramasser un enfant qui pleure,
Comme un avare un sequin d'or!

«Le vrai trésor rempli de charmes,
C'est un groupe pour vous priant
D'enfants qu'on a trouvés en larmes
Et qu'on a laissés souriant!

«Les biens que je donne à qui m'aime,
Jamais Dieu ne les retira.
L'or que sur le pauvre je sème
Pour le riche au ciel germera!»

III

Oh! que l'été brille ou s'éteigne,
Pauvres, ne désespérez pas!
Le Dieu qui souffrit et qui règne
A mis ses pieds où sont vos pas!

Pour vous couvrir il se dépouille!
Bon même pour l'homme fatal
Qui, comme l'airain dans la rouille,
Va s'endurcissant dans le mal!

Tendre, même en buvant l'absinthe,
Pour l'impie au regard obscur
Qui l'insulte sans plus de crainte
Qu'un passant qui raye un vieux mur!

Ils ont beau traîner sur les claies
Ce Dieu mort dans leur abandon;
Ils ne font couler de ses plaies
Qu'un intarissable pardon!

IMPRIMERIE NATIONALE.

Il n'est pas l'aigle altier qui vole,
Ni le grand lion ravisseur;
Il compose son auréole
D'une lumineuse douceur!

Quand sur nous une chaîne tombe,
Il la brise anneau par anneau.
Pour l'esprit il se fait colombe,
Pour le cœur il se fait agneau.

Vous pour qui la vie est mauvaise,
Espérez! il veille sur vous!
Il sait bien ce que cela pèse,
Lui qui tomba sur ses genoux!

Il est le Dieu de l'évangile;
Il tient votre cœur dans sa main,
Et c'est une chose fragile
Qu'il ne veut pas briser, enfin!

Lorsqu'il est temps que l'été meure
Sous l'hiver sombre et solennel,
Même à travers le ciel qui pleure
On voit son sourire éternel!

Car sur les familles souffrantes,
L'hiver, l'été, la nuit, le jour,
Avec des urnes différentes
Dieu verse à grands flots son amour!

Et dans ses bontés éternelles
Il penche sur l'humanité
Ces mères aux triples mamelles,
La nature et la charité.

7-11 février 1837.

VI

« Oh! vivons! disent-ils dans leur enivrement.
Voyez la longue table et le festin charmant
Qui rayonne dans nos demeures!
Nous semons tous nos biens n'importe en quels sillons!
Riches, nous dépensons, nous perdons, nous pillons
Nos onces d'or; jeunes, nos heures.

« Jette ta vieille bible, ô jeune homme pieux!
Quitte église et collège, et viens chez nous! — Joyeux,
Entourés de cent domestiques,
Buvant, chantant, riant, nous n'insultons pas Dieu,
Et nous lui permettons de montrer son ciel bleu
Par le cintre de nos portiques!

« De quoi te servira ton labeur ennuyeux?
Sais-tu ce que diront les belles aux doux yeux
Dont le sourire vaut un trône?
— O jeune homme inutile! — Et puis elles riront.
— Oh! que de peine il prend pour donner à son front
La couleur de son livre jaune!

« Nous, éblouis de feux, de concerts, de seins nus,
Nous vivons! — Nous avons des bonheurs inconnus
A la foule avare et grossière
Quand dans l'orchestre, où rien ne grandit qu'en tremblant,
La fanfare, tantôt montant, tantôt croulant,
S'enfle en onde ou vole en poussière!

« L'homme à tout ce qu'il fait dans tous les temps mêla
La musique et les chants. — Amis, c'est pour cela
Que la Guerre qui nous enivre,
Noble déesse à qui tout enfants nous songions,

Fait chanter en avant des sombres légions
Les clairons aux bouches de cuivre!

« O rois, pour vous la guerre et pour nous le plaisir!
Vous vivez par l'orgueil et nous par le désir.
Nous avons tous notre part d'âmes,
Nous avons, les uns craints et les autres aimés,
Vous les empires, nous les boudoirs parfumés,
Vous les hommes et nous les femmes.

« Prêtres, mages, docteurs, savants, nous font pitié!
Pauvres songeurs qui vont expliquant à moitié
L'ombre dont l'éternel se voile,
Tantôt lisant un livre et hués des valets,
Tantôt assis la nuit sur le toit des palais,
Épelant d'étoile en étoile!

« Fous qui cherchent un centre au globe obscur du ciel!
Nous, rions! — Il n'est rien ici-bas de réel
Que ce que tient la main de l'homme.
Donnons leur saint bonheur pour les plaisirs maudits,
Pour une Ève au front pur leur vague paradis,
Et leur sphère pour une pomme!

« Qu'est-ce que la science à côté de l'amour?
L'hiver donne la neige et le soleil le jour.
Aimons! chantons! trêve aux paroles.
Préférons, puisqu'enfin nos cœurs flambent encor,
Aux discours larmoyants le choc des coupes d'or,
Aux vieux sages les belles folles!

« Nature, nous buvons aux flots que tu répands!
Toujours nous nous hâtons de jouir aux dépens
Du penseur prudent qui diffère.
Nous ne songeons, prenant les biens sans les choisir,
Qu'à dissoudre ici-bas toute chose en plaisir.
Quant à Dieu, nous le laissons faire! »

Le sage cependant, qui songe à leur destin,
Ramasse tristement les miettes du festin,
Tandis que l'un l'autre ils s'enchantent;
Puis il donne ce pain aux pauvres oubliés,
Aux mendiants rêveurs, en leur disant : — Priez,
Priez pour ces hommes qui chantent!

4 mars 1837.

VII

A VIRGILE.

O Virgile! ô poëte! ô mon maître divin!
Viens, quittons cette ville au cri sinistre et vain
Qui, géante, et jamais ne fermant la paupière,
Presse un flot écumant entre ses flancs de pierre,
Lutèce, si petite au temps de tes césars,
Et qui jette aujourd'hui, cité pleine de chars,
Sous le nom éclatant dont le monde la nomme,
Plus de clarté qu'Athène et plus de bruit que Rome.

Pour toi qui dans les bois fais, comme l'eau des cieux,
Tomber de feuille en feuille un vers mystérieux,
Pour toi, dont la pensée emplit ma rêverie,
J'ai trouvé, dans une ombre où rit l'herbe fleurie,
Entre Buc et Meudon, dans un profond oubli,
— Et quand je dis Meudon, suppose Tivoli! —
J'ai trouvé, mon poëte, une chaste vallée
A des coteaux charmants nonchalamment mêlée,
Retraite favorable à des amants cachés,
Faite de flots dormants et de rameaux penchés,
Où midi baigne en vain de ses rayons sans nombre
La grotte et la forêt, frais asiles de l'ombre!

Pour toi je l'ai cherchée, un matin, fier, joyeux,
Avec l'amour au cœur et l'aube dans les yeux;
Pour toi je l'ai cherchée, accompagné de celle
Qui sait tous les secrets que mon âme recèle,
Et qui, seule avec moi sous les bois chevelus,
Serait ma Lycoris si j'étais ton Gallus.

Car elle a dans le cœur cette fleur large et pure,
L'amour mystérieux de l'antique nature!

Elle aime comme nous, maître, ces douces voix,
Ce bruit de nids joyeux qui sort des sombres bois,
Et, le soir, tout au fond de la vallée étroite,
Les coteaux renversés dans le lac qui miroite,
Et, quand le couchant morne a perdu sa rougeur,
Les marais irrités des pas du voyageur,
Et l'humble chaume, et l'antre obstrué d'herbe verte,
Et qui semble une bouche avec terreur ouverte,
Les eaux, les prés, les monts, les refuges charmants,
Et les grands horizons pleins de rayonnements!

Maître! puisque voici la saison des pervenches,
Si tu veux, chaque nuit, en écartant les branches,
Sans éveiller d'échos à nos pas hasardeux,
Nous irons tous les trois, c'est-à-dire tous deux,
Dans ce vallon sauvage, et de la solitude,
Rêveurs, nous surprendrons la secrète attitude.
Dans la brune clairière où l'arbre au tronc noueux
Prend le soir un profil humain et monstrueux,
Nous laisserons fumer, à côté d'un cytise,
Quelque feu qui s'éteint sans pâtre qui l'attise,
Et, l'oreille tendue à leurs vagues chansons,
Dans l'ombre, au clair de lune, à travers les buissons,
Avides, nous pourrons voir à la dérobée
Les satyres dansants qu'imite Alphésibée.

23 mars 18...

VIII

Venez que je vous parle, ô jeune enchanteresse!
Dante vous eût faite ange et Virgile déesse.
Vous avez le front haut, le pied vif et charmant,
Une bouche qu'entr'ouvre un bel air d'enjouement,
Et vous pourriez porter, fière entre les plus fières,
La cuirasse d'azur des antiques guerrières.
Tout essaim de beautés, gynécée ou sérail,
Madame, admirerait vos lèvres de corail.
Cellini sourirait à votre grâce pure,
Et, dans un vase grec sculptant votre figure,
Il vous ferait sortir d'un beau calice d'or,
D'un lys qui devient femme en restant lys encor,
Ou d'un de ces lotus qui lui doivent la vie,
Étranges fleurs de l'art que la nature envie!

Venez que je vous parle, ô belle aux yeux divins!
Pour la première fois quand près de vous je vins,
Ce fut un jour doré. Ce souvenir, madame,
A-t-il comme en mon cœur son rayon dans votre âme?
Vous souriez. Mettez votre main dans ma main,
Venez. Le printemps rit, l'ombre est sur le chemin,
L'air est tiède, et là-bas, dans les forêts prochaines,
La mousse épaisse et verte abonde au pied des chênes.

21 avril 1837.

IX

PENDANT QUE LA FENÊTRE ÉTAIT OUVERTE.

Poëte, ta fenêtre était ouverte au vent,
Quand celle à qui tout bas ton cœur parle souvent
Sur ton fauteuil posait sa tête :
« Oh! disait-elle, ami, ne vous y fiez pas!
Parce que maintenant, attachée à vos pas,
Ma vie à votre ombre s'arrête;

« Parce que mon regard est fixé sur vos yeux;
Parce que je n'ai plus de sourire joyeux
Que pour votre grave sourire;
Parce que, de l'amour me faisant un linceul,
Je vous offre mon cœur comme un livre où vous seul
Avez encor le droit d'écrire;

« Il n'est pas dit qu'enfin je n'aurai pas un jour
La curiosité de troubler votre amour
Et d'alarmer votre œil sévère,
Et l'inquiet caprice et le désir moqueur
De renverser soudain la paix de votre cœur
Comme un enfant renverse un verre!

« Hommes, vous voulez tous qu'une femme ait longtemps
Des fiertés, des hauteurs, puis vous êtes contents,
Dans votre orgueil que rien ne brise,
Quand, aux feux de l'amour qui rayonne sur nous,
Pareille à ces fruits verts que le soleil fait doux,
La hautaine devient soumise!

« Aimez-moi d'être ainsi! — Ces hommes, ô mon roi,
Que vous voyez passer si froids autour de moi,
Empressés près des autres femmes,

Je n'y veux pas songer, car le repos vous plaît;
Mais mon œil endormi ferait, s'il le voulait,
De tous ces fronts jaillir des flammes! »

Elle parlait, charmante et fière et tendre encor,
Laissant sur le dossier de velours à clous d'or
Déborder sa manche traînante;
Et toi tu croyais voir à ce beau front si doux
Sourire ton vieux livre ouvert sur tes genoux,
Ton Iliade rayonnante!

Beau livre que souvent vous lisez tous les deux!
Elle aime comme toi ces combats hasardeux
Où la guerre agite ses ailes.
Femme, elle ne hait pas, en t'y voyant rêver,
Le poëte qui chante Hélène, et fait lever
Les plus vieux devant les plus belles.

Elle vient là, du haut de ses jeunes amours,
Regarder quelquefois dans le flot des vieux jours
Quelle ombre y fait cette chimère;
Car, ainsi que d'un mont tombent de vives eaux,
Le passé murmurant sort et coule à ruisseaux
De ton flanc, ô géant Homère!

26 février 1837.

X

A ALBERT DÜRER.

Dans les vieilles forêts où la sève à grands flots
Court du fût noir de l'aulne au tronc blanc des bouleaux,
Bien des fois, n'est-ce pas? à travers la clairière,
Pâle, effaré, n'osant regarder en arrière,
Tu t'es hâté, tremblant et d'un pas convulsif,
O mon maître Albert Düre, ô vieux peintre pensif!
On devine, devant tes tableaux qu'on vénère,
Que dans les noirs taillis ton œil visionnaire
Voyait distinctement, par l'ombre recouverts,
Le faune aux doigts palmés, le sylvain aux yeux verts,
Pan, qui revêt de fleurs l'antre où tu te recueilles,
Et l'antique dryade aux mains pleines de feuilles.

Une forêt pour toi, c'est un monde hideux.
Le songe et le réel s'y mêlent tous les deux.
Là se penchent rêveurs les vieux pins, les grands ormes
Dont les rameaux tordus font cent coudes difformes,
Et dans ce groupe sombre agité par le vent,
Rien n'est tout à fait mort ni tout à fait vivant.
Le cresson boit; l'eau court; les frênes sur les pentes,
Sous la broussaille horrible et les ronces grimpantes,
Contractent lentement leurs pieds noueux et noirs.
Les fleurs au cou de cygne ont les lacs pour miroirs;
Et sur vous qui passez et l'avez réveillée,
Mainte chimère étrange à la gorge écaillée,
D'un arbre entre ses doigts serrant les larges nœuds,
Du fond d'un antre obscur fixe un œil lumineux.
O végétation! esprit! matière! force!
Couverte de peau rude ou de vivante écorce!

Aux bois, ainsi que toi, je n'ai jamais erré,

Maître, sans qu'en mon cœur l'horreur ait pénétré,
Sans voir tressaillir l'herbe, et, par le vent bercées,
Pendre à tous les rameaux de confuses pensées.
Dieu seul, ce grand témoin des faits mystérieux,
Dieu seul le sait, souvent, en de sauvages lieux,
J'ai senti, moi qu'échauffe une secrète flamme,
Comme moi palpiter et vivre avec une âme,
Et rire, et se parler dans l'ombre à demi-voix,
Les chênes monstrueux qui remplissent les bois.

20 avril 1837.

XI

Puisqu'ici-bas toute âme
    Donne à quelqu'un
Sa musique, sa flamme,
    Ou son parfum;

Puisqu'ici toute chose
    Donne toujours
Son épine ou sa rose
    A ses amours;

Puisqu'avril donne aux chênes
    Un bruit charmant;
Que la nuit donne aux peines
    L'oubli dormant;

Puisque l'air à la branche
    Donne l'oiseau;
Que l'aube à la pervenche
    Donne un peu d'eau;

Puisque, lorsqu'elle arrive
    S'y reposer,
L'onde amère à la rive
    Donne un baiser;

Je te donne à cette heure,
    Penché sur toi,
La chose la meilleure
    Que j'aie en moi!

Reçois donc ma pensée,
    Triste d'ailleurs,

Qui, comme une rosée,
T'arrive en pleurs!

Reçois mes vœux sans nombre,
O mes amours!
Reçois la flamme ou l'ombre
De tous mes jours!

Mes transports pleins d'ivresses,
Purs de soupçons!
Et toutes les caresses
De mes chansons!

Mon esprit qui sans voile
Vogue au hasard,
Et qui n'a pour étoile
Que ton regard!

Ma muse, que les heures
Bercent rêvant,
Qui, pleurant quand tu pleures,
Pleure souvent!

Reçois, mon bien céleste,
O ma beauté,
Mon cœur, dont rien ne reste,
L'amour ôté!

19 mai 1836.

XII

A OL.

O poëte! je vais, dans ton âme blessée,
Remuer jusqu'au fond ta profonde pensée.

Tu ne l'avais pas vue encor, ce fut un soir,
A l'heure où dans le ciel les astres se font voir,
Qu'elle apparut soudain à tes yeux, fraîche et belle,
Dans un lieu radieux qui rayonnait moins qu'elle.
Ses cheveux pétillaient de mille diamants.
Un orchestre tremblait à tous ses mouvements
Tandis qu'elle enivrait la foule haletante,
Blanche avec des yeux noirs, jeune, grande, éclatante.
Tout en elle était feu qui brille, ardeur qui rit.
La parole parfois tombait de son esprit
Comme un épi doré du sac de la glaneuse,
Ou sortait de sa bouche en vapeur lumineuse.
Chacun se récriait, admirant tour à tour
Son front plein de pensée éclose avant l'amour,
Son sourire entr'ouvert comme une vive aurore,
Et son ardente épaule, et, plus ardents encore,
Comme les soupiraux d'un centre étincelant,
Ses yeux où l'on voyait luire son cœur brûlant.
Elle allait et passait comme un oiseau de flamme,
Mettant sans le savoir le feu dans plus d'une âme,
Et dans les yeux fixés sur tous ses pas charmants
Jetant de toutes parts des éblouissements!

Toi, tu la contemplais n'osant approcher d'elle,
Car le baril de poudre a peur de l'étincelle.

26 mai 1837.

XIII

Jeune homme, ce méchant fait une lâche guerre.
Ton indignation ne l'épouvante guère.
Crois-moi donc, laisse en paix, jeune homme au noble cœur,
Ce Zoïle à l'œil faux, ce malheureux moqueur.
Ton mépris? mais c'est l'air qu'il respire! Ta haine?
La haine est son odeur, sa sueur, son haleine!
Il sait qu'il peut souiller sans peur les noms fameux,
Et que pour qu'on le touche il est trop venimeux.
Il ne craint rien; pareil au champignon difforme
Poussé dans une nuit au pied d'un chêne énorme,
Qui laisse les chevreaux autour de lui paissant
Essayer leur dent folle à l'arbuste innocent;
Sachant qu'il porte en lui des vengeances trop sûres,
Tout gonflé de poison il attend les morsures.

18 mai 1837.

XIV

AVRIL. — A LOUIS B.

Louis, voici le temps de respirer les roses,
Et d'ouvrir bruyamment les vitres longtemps closes;
Le temps d'admirer en rêvant
Tout ce que la nature a de beautés divines
Qui flottent sur les monts, les bois et les ravines
Avec l'onde, l'ombre et le vent!

Louis, voici le temps de reposer son âme
Dans ce calme sourire empreint de vague flamme
Qui rayonne au front du ciel pur;
De dilater son cœur ainsi qu'une eau qui fume,
Et d'en faire envoler la nuée et la brume
A travers le limpide azur!

O Dieu! que les amants sous les vertes feuillées
S'en aillent, par l'hiver pauvres ailes mouillées!
Qu'ils errent, joyeux et vainqueurs!
Que le rossignol chante, oiseau dont la voix tendre
Contient de l'harmonie assez pour en répandre
Sur tout l'amour qui sort des cœurs!

Que, blé qui monte, enfant qui joue, eau qui murmure,
Fleur rose où le semeur rêve une pêche mûre,
Que tout semble rire ou prier!
Que le chevreau gourmand, furtif et plein de grâces,
De quelque arbre incliné mordant les feuilles basses,
Fasse accourir le chevrier!

Qu'on songe aux deuils passés en se disant : qu'était-ce?
Que rien sous le soleil ne garde de tristesse!
Qu'un nid chante sur les vieux troncs!

IMPRIMERIE NATIONALE.

Nous, tandis que de joie au loin tout vibre et tremble,
Allons dans la forêt, et là, marchant ensemble,
Si vous voulez, nous songerons,

Nous songerons tous deux à cette belle fille
Qui dort là-bas sous l'herbe où le bouton d'or brille,
Où l'oiseau cherche un grain de mil,
Et qui voulait avoir, et qui, triste chimère!
S'était fait cet hiver promettre par sa mère
Une robe verte en avril.

Avril 1837.

XV

LA VACHE.

Devant la blanche ferme où parfois vers midi
Un vieillard vient s'asseoir sur le seuil attiédi,
Où cent poules gaîment mêlent leurs crêtes rouges,
Où, gardiens du sommeil, les dogues dans leurs bouges
Écoutent les chansons du gardien du réveil,
Du beau coq vernissé qui reluit au soleil,
Une vache était là, tout à l'heure arrêtée.
Superbe, énorme, rousse et de blanc tachetée,
Douce comme une biche avec ses jeunes faons,
Elle avait sous le ventre un beau groupe d'enfants,
D'enfants aux dents de marbre, aux cheveux en broussailles,
Frais, et plus charbonnés que de vieilles murailles,
Qui, bruyants, tous ensemble, à grands cris appelant
D'autres qui, tout petits, se hâtaient en tremblant,
Dérobant sans pitié quelque laitière absente,
Sous leur bouche joyeuse et peut-être blessante
Et sous leurs doigts pressant le lait par mille trous,
Tiraient le pis fécond de la mère au poil roux.
Elle, bonne et puissante et de son trésor pleine,
Sous leurs mains par moments faisant frémir à peine
Son beau flanc plus ombré qu'un flanc de léopard,
Distraite, regardait vaguement quelque part.

Ainsi, Nature! abri de toute créature!
O mère universelle! indulgente Nature!
Ainsi, tous à la fois, mystiques et charnels,
Cherchant l'ombre et le lait sous tes flancs éternels,
Nous sommes là, savants, poëtes, pêle-mêle,
Pendus de toutes parts à ta forte mamelle!
Et tandis qu'affamés, avec des cris vainqueurs,
A tes sources sans fin désaltérant nos cœurs,

Pour en faire plus tard notre sang et notre âme,
Nous aspirons à flots ta lumière et ta flamme,
Les feuillages, les monts, les prés verts, le ciel bleu,
Toi, sans te déranger, tu rêves à ton Dieu!

15 mai 1837.

XVI

PASSÉ.

C'était un grand château du temps de Louis treize.
Le couchant rougissait ce palais oublié.
Chaque fenêtre au loin, transformée en fournaise,
Avait perdu sa forme et n'était plus que braise.
Le toit disparaissait dans les rayons noyé.

Sous nos yeux s'étendait, gloire antique abattue,
Un de ces parcs dont l'herbe inonde le chemin,
Où dans un coin, de lierre à demi revêtue,
Sur un piédestal gris, l'hiver, morne statue,
Se chauffe avec un feu de marbre sous sa main.

O deuil! le grand bassin dormait, lac solitaire.
Un Neptune verdâtre y moisissait dans l'eau.
Les roseaux cachaient l'onde et l'eau rongeait la terre.
Et les arbres mêlaient leur vieux branchage austère,
D'où tombaient autrefois des rimes pour Boileau.

On voyait par moments errer dans la futaie
De beaux cerfs qui semblaient regretter les chasseurs;
Et, pauvres marbres blancs qu'un vieux tronc d'arbre étaie,
Seules, sous la charmille, hélas! changée en haie,
Soupirer Gabrielle et Vénus, ces deux sœurs!

Les manteaux, relevés par la longue rapière,
Hélas! ne passaient plus dans ce jardin sans voix.
Les tritons avaient l'air de fermer la paupière.
Et, dans l'ombre, entr'ouvrant ses mâchoires de pierre,
Un vieux antre ennuyé bâillait au fond du bois.

Et je vous dis alors : — Ce château dans son ombre
A contenu l'amour, frais comme en votre cœur,

Et la gloire, et le rire, et les fêtes sans nombre,
Et toute cette joie aujourd'hui le rend sombre,
Comme un vase noircit rouillé par sa liqueur.

Dans cet antre, où la mousse a recouvert la dalle,
Venait, les yeux baissés et le sein palpitant,
Ou la belle Caussade ou la jeune Candale,
Qui, d'un royal amant conquête féodale,
En entrant disait Sire, et Louis en sortant.

Alors comme aujourd'hui, pour Candale ou Caussade,
La nuée au ciel bleu mêlait son blond duvet,
Un doux rayon dorait le toit grave et maussade,
Les vitres flamboyaient sur toute la façade,
Le soleil souriait, la nature rêvait!

Alors comme aujourd'hui, deux cœurs unis, deux âmes,
Erraient sous ce feuillage où tant d'amour a lui.
Il nommait sa duchesse un ange entre les femmes,
Et l'œil plein de rayons et l'œil rempli de flammes
S'éblouissaient l'un l'autre, alors comme aujourd'hui!

Au loin dans le bois vague on entendait des rires.
C'étaient d'autres amants, dans leur bonheur plongés.
Par moments un silence arrêtait leurs délires.
Tendre, il lui demandait : D'où vient que tu soupires?
Douce, elle répondait : D'où vient que vous songez?

Tous deux, l'ange et le roi, les mains entrelacées,
Ils marchaient, fiers, joyeux, foulant le vert gazon,
Ils mêlaient leurs regards, leur souffle, leurs pensées...
O temps évanouis! ô splendeurs éclipsées!
O soleils descendus derrière l'horizon!

1er avril 1835.

XVII

SOIRÉE EN MER.

Près du pêcheur qui ruisselle,
Quand tous deux, au jour baissant,
Nous errons dans la nacelle,
Laissant chanter l'homme frêle
Et gémir le flot puissant;

Sous l'abri que font les voiles
Lorsque nous nous asseyons;
Dans cette ombre où tu te voiles
Quand ton regard aux étoiles
Semble cueillir des rayons;

Quand tous deux nous croyons lire
Ce que la nature écrit,
Réponds, ô toi que j'admire,
D'où vient que mon cœur soupire?
D'où vient que ton front sourit?

Dis, d'où vient qu'à chaque lame,
Comme une coupe de fiel,
La pensée emplit mon âme?
C'est que moi je vois la rame
Tandis que tu vois le ciel!

C'est que je vois les flots sombres,
Toi, les astres enchantés!
C'est que, perdu dans leurs nombres,
Hélas! je compte les ombres
Quand tu comptes les clartés!

Chacun, c'est la loi suprême,
Rame, hélas! jusqu'à la fin.
Pas d'homme, ô fatal problème!
Qui ne laboure ou ne sème
Sur quelque chose de vain!

L'homme est sur un flot qui gronde.
L'ouragan tord son manteau.
Il rame en la nuit profonde,
Et l'espoir s'en va dans l'onde
Par les fentes du bateau.

Sa voile que le vent troue
Se déchire à tout moment,
De sa route l'eau se joue,
Les obstacles sur sa proue
Écument incessamment.

Hélas! hélas! tout travaille
Sous tes yeux, ô Jéhova!
De quelque côté qu'on aille,
Partout un flot qui tressaille,
Partout un homme qui va!

Où vas-tu? — Vers la nuit noire.
Où vas-tu? — Vers le grand jour.
Toi? — Je cherche s'il faut croire.
Et toi? — Je vais à la gloire.
Et toi? — Je vais à l'amour.

Vous allez tous à la tombe!
Vous allez à l'inconnu!
Aigle, vautour ou colombe,
Vous allez où tout retombe
Et d'où rien n'est revenu!

Vous allez où vont encore
Ceux qui font le plus de bruit!
Où va la fleur qu'avril dore!
Vous allez où va l'aurore!
Vous allez où va la nuit!

A quoi bon toutes ces peines?
Pourquoi tant de soins jaloux?
Buvez l'onde des fontaines,
Secouez le gland des chênes,
Aimez, et rendormez-vous!

Lorsqu'ainsi que des abeilles
On a travaillé toujours;
Qu'on a rêvé des merveilles;
Lorsqu'on a sur bien des veilles
Amoncelé bien des jours;

Sur votre plus belle rose,
Sur votre lys le plus beau,
Savez-vous ce qui se pose?
C'est l'oubli pour toute chose,
Pour tout homme le tombeau!

Car le Seigneur nous retire
Les fruits à peine cueillis.
Il dit : Échoue! au navire.
Il dit à la flamme : Expire!
Il dit à la fleur : Pâlis!

Il dit au guerrier qui fonde :
— Je garde le dernier mot.
Monte, monte, ô roi du monde!
La chute la plus profonde
Pend au sommet le plus haut. —

Il a dit à la mortelle :
— Vite! éblouis ton amant.
Avant de mourir sois belle.
Sois un instant étincelle,
Puis cendre éternellement! —

Cet ordre auquel tu t'opposes
T'enveloppe et t'engloutit.
Mortel, plains-toi, si tu l'oses,
Au Dieu qui fit ces deux choses,
Le ciel grand, l'homme petit!

Chacun, qu'il doute ou qu'il nie,
Lutte en fravant son chemin;
Et l'éternelle harmonie
Pèse, comme une ironie,
Sur tout ce tumulte humain!

Tous ces faux biens qu'on envie
Passent comme un soir de mai.
Vers l'ombre, hélas! tout dévie.
Que reste-t-il de la vie,
Excepté d'avoir aimé!

Ainsi je courbe ma tête
Quand tu redresses ton front.
Ainsi, sur l'onde inquiète,
J'écoute, sombre poëte,
Ce que les flots me diront.

Ainsi, pour qu'on me réponde,
J'interroge avec effroi;

Et dans ce gouffre où je sonde
La fange se mêle à l'onde... —
Oh! ne fais pas comme moi!

Que sur la vague troublée
J'abaisse un sourcil hagard;
Mais toi, belle âme voilée,
Vers l'espérance étoilée
Lève un tranquille regard!

Tu fais bien. Vois les cieux luire,
Vois les astres s'y mirer.
Un instinct là-haut t'attire.
Tu regardes Dieu sourire;
Moi, je vois l'homme pleurer.

9 novembre 1836. Minuit et demi.

XVIII

Dans Virgile parfois, dieu tout près d'être un ange,
Le vers porte à sa cime une lueur étrange.
C'est que, rêvant déjà ce qu'à présent on sait,
Il chantait presque à l'heure où Jésus vagissait.
C'est qu'à son insu même il est une des âmes
Que l'orient lointain teignait de vagues flammes.
C'est qu'il est un des cœurs que, déjà, sous les cieux,
Dorait le jour naissant du Christ mystérieux!

Dieu voulait qu'avant tout, rayon du fils de l'homme,
L'aube de Bethléem blanchît le front de Rome.

Nuit du 21 au 22 mars 1837.

XIX

A UN RICHE.

Jeune homme! je te plains; et cependant j'admire
Ton grand parc enchanté qui semble nous sourire,
Qui fait, vu de ton seuil, le tour de l'horizon,
Grave ou joyeux suivant le jour et la saison,
Coupé d'herbe et d'eau vive, et remplissant huit lieues
De ses vagues massifs et de ses ombres bleues.

J'admire ton domaine, et pourtant je te plains.
Car dans ces bois touffus de tant de grandeurs pleins
Où le printemps épanche un faste sans mesure,
Quelle plus misérable et plus pauvre masure
Qu'un homme usé, flétri, mort pour l'illusion,
Riche et sans volupté, jeune et sans passion,
Dont le cœur délabré, dans ses recoins livides,
N'a plus qu'un triste amas d'anciennes coupes vides,
Vases brisés qui n'ont rien gardé que l'ennui,
Et d'où l'amour, la joie et la candeur ont fui!

Oui, tu me fais pitié, toi qui crois faire envie!
Ce splendide séjour sur ton cœur, sur ta vie
Jette une ombre ironique, et rit en écrasant
Ton front terne et chétif d'un cadre éblouissant.

Dis-moi, crois-tu, vraiment, posséder ce royaume
D'ombre et de fleurs, où l'arbre arrondi comme un dôme,
L'étang, lame d'argent que le couchant fait d'or,
L'allée entrant au bois comme un noir corridor,
Et là, sur la forêt, ce mont qu'une tour garde,
Font un groupe si beau pour l'âme qui regarde?
Lieu sacré pour qui sait dans l'immense univers,
Dans les prés, dans les eaux et dans les vallons verts,

Retrouver les profils de la face éternelle
Dont le visage humain n'est qu'une ombre charnelle!

Que fais-tu donc ici? Jamais on ne te voit,
Quand le matin blanchit l'angle ardoisé du toit,
Sortir, songer, cueillir la fleur, coupe irisée
Que la plante à l'oiseau tend pleine de rosée,
Et parfois t'arrêter, laissant pendre à ta main
Un livre interrompu, debout sur le chemin,
Quand le bruit du vent coupe en strophes incertaines
Cette longue chanson qui coule des fontaines.

Jamais tu n'as suivi de sommets en sommets
La ligne des coteaux qui fait rêver; jamais
Tu n'as joui de voir, sur l'eau qui le reflète,
Quelque saule noueux tordu comme un athlète.
Jamais, sévère esprit au mystère attaché,
Tu n'as questionné le vieux orme penché
Qui regarde à ses pieds toute la plaine vivre,
Comme un sage qui rêve attentif à son livre.

L'été, lorsque le jour est par midi frappé,
Lorsque la lassitude a tout enveloppé,
A l'heure où l'andalouse et l'oiseau font la sieste,
Jamais le faon peureux, tapi dans l'antre agreste,
Ne te voit, à pas lents, loin de l'homme importun,
Grave, et comme ayant peur de réveiller quelqu'un,
Errer dans les forêts ténébreuses et douces
Où le silence dort sur le velours des mousses.

Que te fait tout cela? Les nuages des cieux,
La verdure et l'azur sont l'ennui de tes yeux.
Tu n'es pas de ces fous qui vont, et qui s'en vantent,
Tendant partout l'oreille aux voix qui partout chantent,
Rendant grâce au Seigneur d'avoir fait le printemps,
Qui ramassent un nid, ou contemplent longtemps
Quelque noir champignon, monstre étrange de l'herbe.

Toi, comme un sac d'argent, tu vois passer la gerbe.
Ta futaie, en avril, sous ses bras plus nombreux
A l'air de réclamer bien des pas amoureux,
Bien des cœurs soupirant, bien des têtes pensives;
Toi, qui jouis aussi sous les branches massives,
Tu songes, calculant le taillis qui s'accroît,
Que Paris, ce vieillard qui, l'hiver, a si froid,
Attend, sous ses vieux quais percés de rampes neuves,
Ces longs serpents de bois qui descendent les fleuves.
Ton regard voit, tandis que notre œil flotte au loin,
Les blés d'or en farine et la prairie en foin;
Pour toi le laboureur est un rustre qu'on paie;
Pour toi toute fumée ondulant, noire ou gaie,
Sur le clair paysage, est un foyer impur
Où l'on cuit quelque viande à l'angle d'un vieux mur.
Quand le soir tend le ciel de ses moires ardentes,
Au dos d'un fort cheval assis, jambes pendantes,
Quand les bouviers hâlés, de leurs bras vigoureux
Piquent tes bœufs géants qui par le chemin creux
Se hâtent pêle-mêle et s'en vont à la crèche,
Toi, devant ce tableau, tu rêves à la brèche
Qu'il faudra réparer, en vendant tes silos,
Dans ta rente qui tremble aux pas de don Carlos!

Au crépuscule, après un long jour monotone,
Tu t'enfermes chez toi. Les tièdes nuits d'automne
Versent leur chaste haleine aux coteaux veloutés.
Tu n'en sais rien. D'ailleurs, qu'importe! A tes côtés,
Belles, leurs bruns cheveux appliqués sur les tempes,
Fronts roses empourprés par le reflet des lampes,
Des femmes aux yeux purs sont assises, formant
Un cercle frais qui brode et cause doucement,
Toutes, dans leurs discours où rien n'ose apparaître,
Cachant leurs vœux, leur âme et leur cœur que peut-être
Embaume un vague amour, fleur qu'on ne cueille pas,
Parfum qu'on sentirait en se baissant tout bas.
Tu n'en sais rien. Tu fais, parmi ces élégies,

Tomber ton froid sourire, ou, sous quatre bougies,
D'autres hommes et toi, dans un coin attablés
Autour d'un tapis vert, bruyants, vous querellez
Les caprices du whist, du brelan ou de l'hombre. —
La fenêtre est pourtant pleine de lune et d'ombre!

O risible insensé! vraiment, je te le dis,
Cette terre, ces prés, ces vallons arrondis,
Nids de feuilles et d'herbe où jasent les villages,
Ces blés où les moineaux font leurs joyeux pillages,
Ces champs qui, l'hiver même, ont d'austères appas,
Ne t'appartiennent point : tu ne les comprends pas!

Vois-tu, tous les passants, les enfants, les poëtes,
Sur qui ton bois répand ses ombres inquiètes,
Le pauvre jeune peintre épris de ciel et d'air,
L'amant plein d'un seul nom, le sage au cœur amer,
Qui viennent rafraîchir dans cette solitude,
Hélas! l'un son amour et l'autre son étude,
Tous ceux qui, savourant la beauté de ce lieu,
Aiment, en quittant l'homme, à s'approcher de Dieu,
Et qui, laissant ici le bruit vague et morose
Des troubles de leur âme, y prennent quelque chose
De l'immense repos de la création,
Tous ces hommes, sans or et sans ambition,
Et dont le pied poudreux ou tout mouillé par l'herbe
Te fait rire emporté par ton landau superbe,
Sont dans ce parc touffu, que tu crois sous ta loi,
Plus riches, plus chez eux, plus les maîtres que toi,
Quoique de leur forêt que ta main grille et mure
Tu puisses couper l'ombre et vendre le murmure!

Pour eux rien n'est stérile en ces asiles frais.
Pour qui les sait cueillir tout a des dons secrets.
De partout sort un flot de sagesse abondante.
L'esprit qu'a déserté la passion grondante,
Médite à l'arbre mort, aux débris du vieux pont.

Tout objet dont le bois se compose répond
A quelque objet pareil dans la forêt de l'âme.
Un feu de pâtre éteint parle à l'amour en flamme.
Tout donne des conseils au penseur, jeune ou vieux.
On se pique aux chardons ainsi qu'aux envieux;
La feuille invite à croître; et l'onde, en coulant vite,
Avertit qu'on se hâte et que l'heure nous quitte.
Pour eux rien n'est muet, rien n'est froid, rien n'est mort.
Un peu de plume en sang leur éveille un remord;
Les sources sont des pleurs; la fleur qui boit aux fleuves
Leur dit : Souvenez-vous, ô pauvres âmes veuves!
Pour eux l'antre profond cache un songe étoilé;
Et la nuit, sous l'azur d'un beau ciel constellé,
L'arbre sur ses rameaux comme à travers ses branches
Leur montre l'astre d'or et les colombes blanches,
Choses douces aux cœurs par le malheur ployés,
Car l'oiseau dit : Aimez! et l'étoile : Croyez!

Voilà ce que chez toi verse aux âmes souffrantes
La chaste obscurité des branches murmurantes!
Mais toi, qu'en fais-tu? dis! — Tous les ans, en flots d'or,
Ce murmure, cette ombre, ineffable trésor,
Ces bruits de vent qui joue et d'arbre qui tressaille,
Vont s'enfouir au fond de ton coffre qui bâille;
Et tu changes ces bois où l'amour s'enivra,
Toute cette nature, en loge à l'Opéra!

Encor si la musique arrivait à ton âme!
Mais entre l'art et toi l'or met son mur infâme.
L'esprit qui comprend l'art comprend le reste aussi.
Tu vas donc dormir là! sans te douter qu'ainsi
Que tous ces verts trésors que dévore ta bourse,
Gluck est une forêt et Mozart une source!

Tu dors; et quand parfois la mode, en souriant,
Te dit : Admire, riche! alors, joyeux, criant,
Tu surgis, demandant comment l'auteur se nomme,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Pourvu que toutefois la muse soit un homme;
Car tu te roidiras dans ton étrange orgueil
Si l'on t'apporte, un soir, quelque musique en deuil,
Urne que la pensée a chauffée à sa flamme,
Beau vase où s'est versé tout le cœur d'une femme.

O seigneur malvenu de ce superbe lieu!
Caillou vil incrusté dans ces rubis en feu!
Maître pour qui ces champs sont pleins de sourdes haines!
Gui parasite enflé de la sève des chênes!
Pauvre riche! — Vis donc, puisque cela pour toi
C'est vivre. Vis sans cœur, sans pensée et sans foi.
Vis pour l'or, chose vile, et l'orgueil, chose vaine.
Végète, toi qui n'as que du sang dans la veine,
Toi qui ne sens pas Dieu frémir dans le roseau,
Regarder dans l'aurore et chanter dans l'oiseau!

Car, — et bien que tu sois celui qui rit aux belles
Et, le soir, se récrie aux romances nouvelles, —
Dans les coteaux penchants où fument les hameaux,
Près des lacs, près des fleurs, sous les larges rameaux,
Dans tes propres jardins, tu vas aussi stupide,
Aussi peu clairvoyant dans ton instinct cupide,
Aussi sourd à la vie, à l'harmonie, aux voix,
Qu'un loup sauvage errant au milieu des grands bois!

22 mai 1837.

XX

Regardez : les enfants se sont assis en rond.
Leur mère est à côté, leur mère au jeune front
Qu'on prend pour une sœur aînée;
Inquiète, au milieu de leurs jeux ingénus,
De sentir s'agiter leurs chiffres inconnus
Dans l'urne de la destinée.

Près d'elle naît leur rire et finissent leurs pleurs.
Et son cœur est si pur et si pareil aux leurs,
Et sa lumière est si choisie,
Qu'en passant à travers les rayons de ses jours,
La vie aux mille soins, laborieux et lourds,
Se transfigure en poésie!

Toujours elle les suit, veillant et regardant,
Soit que janvier rassemble au coin de l'âtre ardent
Leur joie aux plaisirs occupée,
Soit qu'un doux vent de mai, qui ride le ruisseau,
Remue au-dessus d'eux les feuilles, vert monceau
D'où tombe une ombre découpée.

Parfois, lorsque, passant près d'eux, un indigent
Contemple avec envie un beau hochet d'argent
Que sa faim dévorante admire,
La mère est là; pour faire, au nom du Dieu vivant,
Du hochet une aumône, un ange de l'enfant,
Il ne lui faut qu'un doux sourire.

Et moi qui, mère, enfants, les vois tous sous mes yeux,
Tandis qu'auprès de moi les petits sont joyeux

Comme des oiseaux sur les grèves,
Mon cœur gronde et bouillonne, et je sens lentement,
Couvercle soulevé par un flot écumant,
S'entr'ouvrir mon front plein de rêves.

12 juin 1837.

XXI

Dans ce jardin antique où les grandes allées
Passent sous les tilleuls si chastes, si voilées
Que toute fleur qui s'ouvre y semble un encensoir,
Où, marquant tous ses pas de l'aube jusqu'au soir,
L'heure met tour à tour dans les vases de marbre
Les rayons du soleil et les ombres de l'arbre,
Anges, vous le savez, oh! comme avec amour,
Rêveur, je regardais dans la clarté du jour
Jouer l'oiseau qui vole et la branche qui plie,
Et de quels doux pensers mon âme était remplie,
Tandis que l'humble enfant dont je baise le front,
Avec son pas joyeux pressant mon pas moins prompt,
Marchait en m'entraînant vers la grotte où le lierre
Met une barbe verte au vieux fleuve de pierre!

20 février 1837.

XXII

A DES OISEAUX ENVOLÉS.

Enfants! — oh! revenez! Tout à l'heure, imprudent,
Je vous ai de ma chambre exilés en grondant,
Rauque et tout hérissé de paroles moroses.
Et qu'aviez-vous donc fait, bandits aux lèvres roses?
Quel crime? quel exploit? quel forfait insensé?
Quel vase du Japon en mille éclats brisé?
Quel vieux portrait crevé? quel beau missel gothique
Enrichi par vos mains d'un dessin fantastique?
Non, rien de tout cela. Vous aviez seulement,
Ce matin, restés seuls dans ma chambre un moment,
Pris, parmi ces papiers que mon esprit colore,
Quelques vers, groupe informe, embryons près d'éclore,
Puis vous les aviez mis, prompts à vous accorder,
Dans le feu, pour jouer, pour voir, pour regarder
Dans une cendre noire errer des étincelles,
Comme brillent sur l'eau de nocturnes nacelles,
Ou comme, de fenêtre en fenêtre, on peut voir
Des lumières courir dans les maisons le soir.

Voilà tout. Vous jouiez et vous croyiez bien faire.

Belle perte, en effet! beau sujet de colère!
Une strophe, mal née au doux bruit de vos jeux,
Qui remuait les mots d'un vol trop orageux!
Une ode qui chargeait d'une rime gonflée
Sa stance paresseuse en marchant essoufflée!
De lourds alexandrins l'un sur l'autre enjambant
Comme des écoliers qui sortent de leur banc!
Un autre eût dit : — Merci! Vous ôtez une proie
Au feuilleton méchant qui bondissait de joie

Et d'avance poussait des rires infernaux
Dans l'antre qu'il se creuse au bas des grands journaux. —
Moi, je vous ai grondés. Tort grave et ridicule!
Nains charmants que n'eût pas voulu fâcher Hercule,
Moi, je vous ai fait peur. J'ai, rêveur triste et dur,
Reculé brusquement ma chaise jusqu'au mur,
Et, vous jetant ces noms dont l'envieux vous nomme,
J'ai dit : — Allez-vous-en! laissez-moi seul! — Pauvre homme!
Seul! le beau résultat! le beau triomphe! seul!
Comme on oublie un mort roulé dans son linceul,
Vous m'avez laissé là, l'œil fixé sur ma porte,
Hautain, grave et puni. — Mais vous, que vous importe!
Vous avez retrouvé dehors la liberté,
Le grand air, le beau parc, le gazon souhaité,
L'eau courante où l'on jette une herbe à l'aventure,
Le ciel bleu, le printemps, la sereine nature,
Ce livre des oiseaux et des bohémiens,
Ce poëme de Dieu qui vaut mieux que les miens,
Où l'enfant peut cueillir la fleur, strophe vivante,
Sans qu'une grosse voix tout à coup l'épouvante!
Moi, je suis resté seul, toute joie ayant fui,
Seul avec ce pédant qu'on appelle l'ennui.
Car, depuis le matin assis dans l'antichambre,
Ce docteur, né dans Londre, un dimanche, en décembre,
Qui ne vous aime pas, ô mes pauvres petits,
Attendait pour entrer que vous fussiez sortis.
Dans l'angle où vous jouiez il est là qui soupire,
Et je le vois bâiller, moi qui vous voyais rire!

Que faire? lire un livre? oh non! Dicter des vers?
A quoi bon? Émaux bleus ou blancs, céladons verts,
Sphère qui fait tourner tout le ciel sur son axe,
Les beaux insectes peints sur mes tasses de Saxe,
Tout m'ennuie, et je pense à vous. En vérité,
Vous partis, j'ai perdu le soleil, la gaîté,
Le bruit joyeux qui fait qu'on rêve, le délire
De voir le tout petit s'aider du doigt pour lire,

Les fronts pleins de candeur qui disent toujours oui,
L'éclat de rire franc, sincère, épanoui,
Qui met subitement des perles sur les lèvres,
Les beaux grands yeux naïfs admirant mon vieux sèvres,
La curiosité qui cherche à tout savoir,
Et les coudes qu'on pousse en disant : Viens donc voir!

Oh! certes, les esprits, les sylphes et les fées
Que le vent dans ma chambre apporte par bouffées,
Les gnomes accroupis, là-haut, près du plafond,
Dans les angles obscurs que mes vieux livres font,
Les lutins familiers, nains à la longue échine,
Qui parlent dans les coins à mes vases de Chine,
Tout l'invisible essaim de ces démons joyeux
A dû rire aux éclats, quand là, devant leurs yeux,
Ils vous ont vus saisir dans la boîte aux ébauches
Ces hexamètres nus, boiteux, difformes, gauches,
Les traîner au grand jour, pauvres hiboux fâchés,
Et puis, battant des mains, autour du feu penchés,
De tous ces corps hideux soudain tirant une âme,
Avec ces vers si laids faire une belle flamme!

Espiègles radieux que j'ai fait envoler,
Oh! revenez ici chanter, sauter, parler,
Tantôt, groupe folâtre, ouvrir un gros volume,
Tantôt courir, pousser mon bras qui tient ma plume,
Et faire dans le vers que je viens retoucher
Saillir soudain un angle aigu comme un clocher
Qui perce tout à coup un horizon de plaines.
Mon âme se réchauffe à vos douces haleines;
Revenez près de moi, souriant de plaisir,
Bruire et gazouiller, et sans peur obscurcir
Le vieux livre où je lis de vos ombres penchées,
Folles têtes d'enfants! gaîtés effarouchées!

J'en conviens. J'avais tort, et vous aviez raison.
Mais qui n'a quelquefois grondé hors de saison?

Il faut être indulgent. Nous avons nos misères.
Les petits pour les grands ont tort d'être sévères.
Enfants! chaque matin, votre âme avec amour
S'ouvre à la joie ainsi que la fenêtre au jour.
Beau miracle, vraiment, que l'enfant, gai sans cesse,
Ayant tout le bonheur, ait toute la sagesse!
Le destin vous caresse en vos commencements.
Vous n'avez qu'à jouer et vous êtes charmants.
Mais nous, nous qui pensons, nous qui vivons, nous sommes
Hargneux, tristes, mauvais, ô mes chers petits hommes!
On a ses jours d'humeur, de déraison, d'ennui.
Il pleuvait ce matin. Il fait froid aujourd'hui.
Un nuage mal fait dans le ciel tout à l'heure
A passé. Que nous veut cette cloche qui pleure?
Puis on a dans le cœur quelque remords. Voilà
Ce qui nous rend méchants. Vous saurez tout cela,
Quand l'âge à votre tour ternira vos visages,
Quand vous serez plus grands, c'est-à-dire moins sages.

J'ai donc eu tort. C'est dit. Mais c'est assez punir,
Mais il faut pardonner, mais il faut revenir.
Voyons, faisons la paix, je vous prie à mains jointes.
Tenez, crayons, papiers, mon vieux compas sans pointes,
Mes laques et mes grès, qu'une vitre défend,
Tous ces hochets de l'homme enviés par l'enfant,
Mes gros chinois ventrus faits comme des concombres,
Mon vieux tableau, trouvé sous d'antiques décombres,
Je vous livrerai tout, vous toucherez à tout!
Vous pourrez sur ma table être assis ou debout,
Et chanter, et traîner, sans que je me récrie,
Mon grand fauteuil de chêne et de tapisserie,
Et sur mon banc sculpté jeter tous à la fois
Vos jouets anguleux qui déchirent le bois!
Je vous laisserai même, et gaiement, et sans crainte,
O prodige! en vos mains tenir ma bible peinte,
Que vous n'avez touchée encor qu'avec terreur,
Où l'on voit Dieu le père en habit d'empereur!

Et puis, brûlez les vers dont ma table est semée,
Si vous tenez à voir ce qu'ils font de fumée!
Brûlez ou déchirez! — Je serais moins clément
Si c'était chez Méry, le poëte charmant,
Que Marseille la grecque, heureuse et noble ville,
Blonde fille d'Homère, a fait fils de Virgile.
Je vous dirais : — Enfants, ne touchez que des yeux
A ces vers qui demain s'envoleront aux cieux.
Ces papiers, c'est le nid, retraite caressée,
Où du poëte ailé rampe encor la pensée.
Oh! n'en approchez pas! car les vers nouveau-nés,
Au manuscrit natal encore emprisonnés,
Souffrent entre vos mains innocemment cruelles.
Vous leur blessez le pied, vous leur froissez les ailes,
Et, sans vous en douter, vous leur faites ces maux
Que les petits enfants font aux petits oiseaux. —

Mais qu'importe les miens! — Toute ma poésie,
C'est vous, et mon esprit suit votre fantaisie.
Vous êtes les reflets et les rayonnements
Dont j'éclaire mon vers si sombre par moments.
Enfants, vous dont la vie est faite d'espérance,
Enfants, vous dont la joie est faite d'ignorance,
Vous n'avez pas souffert et vous ne savez pas,
Quand la pensée en nous a marché pas à pas,
Sur le poëte morne et fatigué d'écrire,
Quelle douce chaleur répand votre sourire!
Combien il a besoin, quand sa tête se rompt,
De la sérénité qui luit sur votre front;
Et quel enchantement l'enivre et le fascine,
Quand le charmant hasard de quelque cour voisine
Où vous vous ébattez sous un arbre penchant,
Mêle vos joyeux cris à son douloureux chant!

Revenez donc, hélas! revenez dans mon ombre,
Si vous ne voulez pas que je sois triste et sombre,

Pareil, dans l'abandon où vous m'avez laissé,
Au pêcheur d'Étretat, d'un long hiver lassé,
Qui médite appuyé sur son coude, et s'ennuie
De voir à sa fenêtre un ciel rayé de pluie.

23 avril 1837.

XXIII

A quoi je songe? — Hélas! loin du toit où vous êtes,
Enfants, je songe à vous! à vous, mes jeunes têtes,
Espoir de mon été déjà penchant et mûr,
Rameaux dont, tous les ans, l'ombre croît sur mon mur!
Douces âmes à peine au jour épanouies,
Des rayons de votre aube encor tout éblouies!
Je songe aux deux petits qui pleurent en riant,
Et qui font gazouiller sur le seuil verdoyant,
Comme deux jeunes fleurs qui se heurtent entre elles,
Leurs jeux charmants mêlés de charmantes querelles!
Et puis, père inquiet, je rêve aux deux aînés
Qui s'avancent déjà de plus de flot baignés,
Laissant pencher parfois leur tête encor naïve,
L'un déjà curieux, l'autre déjà pensive!

Seul et triste au milieu des chants des matelots,
Le soir, sous la falaise, à cette heure où les flots,
S'ouvrant et se fermant comme autant de narines,
Mêlent au vent des cieux mille haleines marines,
Où l'on entend dans l'air d'ineffables échos
Qui viennent de la terre ou qui viennent des eaux,
Ainsi je songe! — à vous, enfants, maison, famille,
A la table qui rit, au foyer qui pétille,
A tous les soins pieux que répandent sur vous
Votre mère si tendre et votre aïeul si doux!
Et tandis qu'à mes pieds s'étend, couvert de voiles,
Le limpide océan, ce miroir des étoiles,
Tandis que les nochers laissent errer leurs yeux
De l'infini des mers à l'infini des cieux,
Moi, rêvant à vous seuls, je contemple et je sonde

L'amour que j'ai pour vous dans mon âme profonde,
Amour doux et puissant qui toujours m'est resté,
Et cette grande mer est petite à côté!

15 juillet 1837. — Fécamp.
Écrit au bord de la mer.

XXIV

UNE NUIT QU'ON ENTENDAIT LA MER SANS LA VOIR.

Quels sont ces bruits sourds?
Écoutez vers l'onde
Cette voix profonde
Qui pleure toujours
Et qui toujours gronde,
Quoiqu'un son plus clair
Parfois l'interrompe... —
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

Comme il pleut ce soir!
N'est-ce pas, mon hôte?
Là-bas, à la côte,
Le ciel est bien noir,
La mer est bien haute!
On dirait l'hiver;
Parfois on s'y trompe... —
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

Oh! marins perdus!
Au loin, dans cette ombre,
Sur la nef qui sombre,
Que de bras tendus
Vers la terre sombre!
Pas d'ancre de fer
Que le flot ne rompe. —
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

Nochers imprudents!
Le vent dans la voile
Déchire la toile
Comme avec les dents!
Là-haut pas d'étoile!
L'un lutte avec l'air,
L'autre est à la pompe. —
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

C'est toi, c'est ton feu
Que le nocher rêve,
Quand le flot s'élève,
Chandelier que Dieu
Pose sur la grève,
Phare au rouge éclair
Que la brume estompe! —
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

17 juillet 1836.

XXV

TENTANDA VIA EST.

Ne vous effrayez pas, douce mère inquiète
Dont la bonté partout dans la maison s'émiette,
De le voir si petit, si grave et si pensif.
Comme un pauvre oiseau blanc qui, seul sur un récif,
Voit l'océan vers lui monter du fond de l'ombre,
Il regarde déjà la vie immense et sombre.
Il rêve de la voir s'avancer pas à pas.
O mère au cœur divin, ne vous effrayez pas,
Vous en qui, — tant votre âme est un charmant mélange! —
L'ange voit un enfant et l'enfant voit un ange.

Allons, mère, sans trouble et d'un air triomphant
Baisez-moi le grand front de ce petit enfant.
Ce n'est pas un savant, ce n'est pas un prodige,
C'est un songeur; tant mieux. Soyez fière, vous dis-je!
La méditation du génie est la sœur,
Mère, et l'enfant songeur fait un homme penseur,
Et la pensée est tout, et la pensée ardente
Donne à Milton le ciel, donne l'enfer à Dante!

Un jour il sera grand. L'avenir glorieux
Attend, n'en doutez pas, l'enfant mystérieux
Qui veut savoir comment chaque chose se nomme
Et questionne tout, un mur autant qu'un homme.
Qui sait si, ramassant à terre sans effort
Le ciseau colossal de Michel-Ange mort,
Il ne doit pas, livrant au granit des batailles,
Faire au marbre étonné de superbes entailles?
Ou, comme Bonaparte ou bien François premier,
Prendre, joueur d'échecs, l'Europe pour damier?
Qui sait s'il n'ira point, voguant à toute voile,

Ajoutant à son œil, que l'ombre humaine voile,
L'œil du long télescope au regard effrayant
Ou l'œil de la pensée encor plus clairvoyant,
Saisir, dans l'azur vaste ou dans la mer profonde,
Un astre comme Herschell, comme Colomb un monde?

Qui sait? Laissez grandir ce petit sérieux.
Il ne voit même pas nos regards curieux.
Peut-être que déjà ce pauvre enfant fragile
Rêve, comme rêvait l'enfant qui fut Virgile,
Au combat que poursuit le poëte éclatant;
Et qu'il veut, aussi lui, tenter, vaincre, et sortant
Par un chemin nouveau de la sphère où nous sommes,
Voltiger, nom ailé, sur les bouches des hommes.

9 juin 1837.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XXVI

Jeune fille, l'amour, c'est d'abord un miroir
Où la femme coquette et belle aime à se voir,
Et, gaie ou rêveuse, se penche;
Puis, comme la vertu, quand il a votre cœur,
Il en chasse le mal et le vice moqueur,
Et vous fait l'âme pure et blanche;

Puis on descend un peu, le pied vous glisse... — Alors
C'est un abîme! en vain la main s'attache aux bords,
On s'en va dans l'eau qui tournoie! —
L'amour est charmant, pur, et mortel. N'y crois pas!
Tel l'enfant, par un fleuve attiré pas à pas,
S'y mire, s'y lave et s'y noie.

25 février 1837.

XXVII

APRÈS UNE LECTURE DE DANTE.

Quand le poëte peint l'enfer, il peint sa vie.
Sa vie, ombre qui fuit de spectres poursuivie;
Forêt mystérieuse où ses pas effrayés
S'égarent à tâtons hors des chemins frayés;
Noir voyage obstrué de rencontres difformes;
Spirale aux bords douteux, aux profondeurs énormes,
Dont les cercles hideux vont toujours plus avant
Dans une ombre où se meut l'enfer vague et vivant!
Cette rampe se perd dans la brume indécise;
Au bas de chaque marche une plainte est assise,
Et l'on y voit passer avec un faible bruit
Des grincements de dents blancs dans la sombre nuit.
Là sont les visions, les rêves, les chimères;
Les yeux que la douleur change en sources amères;
L'amour, couple enlacé, triste et toujours brûlant,
Qui dans un tourbillon passe une plaie au flanc;
Dans un coin la vengeance et la faim, sœurs impies
Sur un crâne rongé côte à côte accroupies;
Puis la pâle misère, au sourire appauvri;
L'ambition, l'orgueil de soi-même nourri,
Et la luxure immonde, et l'avarice infâme,
Tous les manteaux de plomb dont peut se charger l'âme!
Plus loin, la lâcheté, la peur, la trahison
Offrant des clefs à vendre et goûtant du poison;
Et puis, plus bas encore, et tout au fond du gouffre,
Le masque grimaçant de la haine qui souffre!

Oui, c'est bien là la vie, ô poëte inspiré!
Et son chemin brumeux d'obstacles encombré.

Mais, pour que rien n'y manque, en cette route étroite,
Vous nous montrez toujours debout à votre droite
Le génie au front calme, aux yeux pleins de rayons,
Le Virgile serein qui dit : Continuons!

6 août 1836.

XXVIII

PENSAR, DUDAR.

A MADEMOISELLE LOUISE B.

Je vous l'ai déjà dit, notre incurable plaie,
Notre nuage noir qu'aucun vent ne balaie,
Notre plus lourd fardeau, notre pire douleur,
Ce qui met sur nos fronts la ride et la pâleur,
Ce qui fait flamboyer l'enfer sur nos murailles,
C'est l'âpre anxiété qui nous tient aux entrailles,
C'est la fatale angoisse et le trouble profond
Qui fait que notre cœur en abîmes se fond,
Quand un matin le sort, qui nous a dans sa serre,
Nous mettant face à face avec notre misère,
Nous jette brusquement, lui notre maître à tous,
Cette question sombre : — Ame, que croyez-vous?
C'est l'hésitation redoutable et profonde
Qui prend, devant ce sphinx qu'on appelle le monde,
Notre esprit effrayé plus encor qu'ébloui,
Qui n'ose dire non et ne peut dire oui!

C'est là l'infirmité de toute notre race.
De quoi l'homme est-il sûr? qui demeure? qui passe?
Quel est le chimérique et quel est le réel?
Quand l'explication viendra-t-elle du ciel?
D'où vient qu'en nos sentiers que le sophisme encombre
Nous trébuchons toujours? d'où vient qu'esprits faits d'ombre
Nous tremblons tous, la nuit, à l'heure où lentement
La brume monte au cœur ainsi qu'au firmament?
Que l'aube même est sombre et cache un grand problème?
Et que plus d'un penseur, ô misère suprême!

Jusque dans les enfants trouvant de noirs écueils,
Doute auprès des berceaux comme auprès des cercueils?

Voyez : cet homme est juste, il est bon; c'est un sage.
Nul fiel intérieur ne verdit son visage;
Si par quelques endroits son cœur est déjà mort,
Parmi tous ses regrets il n'a pas un remord;
Les ennemis qu'il a, s'il faut qu'il s'en souvienne,
Lui viennent de leur haine et non pas de la sienne;
C'est un sage, — du temps d'Aurèle ou d'Adrien.
Il est pauvre, et s'y plaît. Il ne tombe plus rien
De sa tête vieillie aux rumeurs apaisées,
Rien que des cheveux blancs et de douces pensées.
Tous les hommes pour lui d'un seul flanc sont sortis,
Et, frère aux malheureux, il est père aux petits.
Sa vie est simple, et fuit la ville qui bourdonne.
Les champs où tout guérit, les champs où tout pardonne,
Les villageois dansant au bruit des tambourins,
Quelque ancien livre grec où revivent sereins
Les vieux héros d'Athène et de Lacédémone,
Les enfants rencontrés à qui l'on fait l'aumône,
Le chien à qui l'on parle et dont l'œil vous comprend,
L'étude d'un insecte en des mousses errant,
Le soir, quelque humble vieille au logis ramenée,
Voilà de quels rayons est faite sa journée.
Chaque jour, car pour lui chaque jour passe ainsi,
Quand le soleil descend, il redescend aussi;
Il regagne, abordé des passants qui l'accueillent,
Son toit sur qui, l'hiver, de grands chênes s'effeuillent.
Si sa table, où jamais rien ne peut abonder,
N'a qu'un maigre repas, il sourit, sans gronder
La servante au front gris, qui sous les ans chancelle,
A qui manque aujourd'hui la force et non le zèle.
Puis il rentre à sa chambre où le sommeil l'attend,
Et là, seul, que fait-il? lui, ce juste content?
Lui, ce cœur sans désirs, sans fautes et sans peines?
Il pense, il rêve, il doute... — O ténèbres humaines!

Sombre loi! tout est donc brumeux et vacillant!

Oh! surtout dans ces jours où tout s'en va croulant,
Où le malheur saisit notre âme qui dévie,
Et souffle affreusement sur notre folle vie,
Où le sort envieux nous tient, où l'on n'a plus
Que le caprice obscur du flux et du reflux,
Qu'un livre déchiré, qu'une nuit ténébreuse,
Qu'une pensée en proie au gouffre qui se creuse,
Qu'un cœur désemparé de ses illusions,
Frêle esquif démâté, sur qui les passions,
Matelots furieux, qu'en vain l'esprit écoute,
Trépignent, se battant pour le choix de la route;
Quand on ne songe plus, triste et mourant effort,
Qu'à chercher un salut, une boussole, un port,
Une ancre où l'on s'attache, un phare où l'on s'adresse,
Oh! comme avec terreur, pilotes en détresse,
Nous nous apercevons qu'il nous manque la foi,
La foi, ce pur flambeau qui rassure l'effroi,
Ce mot d'espoir écrit sur la dernière page,
Cette chaloupe où peut se sauver l'équipage!

Comment donc se fait-il, ô pauvres insensés,
Que nous soyions si fiers? — Dites, vous qui pensez,
Vous que le sort expose, âme toujours sereine,
Si modeste à la gloire et si douce à la haine,
Vous dont l'esprit, toujours égal et toujours pur,
Dans la calme raison, cet immuable azur,
Bien haut, bien loin de nous, brille, grave et candide,
Comme une étoile fixe au fond du ciel splendide,
Soleil que n'atteint pas, tant il est abrité,
Ce roulis de l'abîme et de l'immensité,
Où flottent, dispersés par les vents qui s'épanchent,
Tant d'astres fatigués et de mondes qui penchent!
Hélas! que vous devez méditer à côté
De l'arrogance unie à notre cécité!

Que vous devez sourire en voyant notre gloire!
Et, comme un feu brillant jette une vapeur noire,
Que notre fol orgueil au néant appuyé
Vous doit jeter dans l'âme une étrange pitié!

Hélas! ayez pitié, mais une pitié tendre;
Car nous écoutons tout sans pouvoir rien entendre!

Cette absence de foi, cette incrédulité,
Ignorance ou savoir, sagesse ou vanité,
Est-ce, de quelque nom que notre orgueil la nomme,
Le vice de ce siècle ou le malheur de l'homme?
Est-ce un mal passager? est-ce un mal éternel?
Dieu peut-être a fait l'homme ainsi pour que le ciel,
Plein d'ombres pour nos yeux, soit toujours notre étude?
Dieu n'a scellé dans l'homme aucune certitude.
Penser, ce n'est pas croire. A peine par moment
Entend-on une voix dire confusément :
«Ne vous y fiez pas, votre œuvre est périssable!
Tout ce que bâtit l'homme est bâti sur le sable;
Ce qu'il fait tôt ou tard par l'herbe est recouvert;
Ce qu'il dresse est dressé pour le vent du désert.
Tous ces asiles vains où vous mettez votre âme,
Gloire qui n'est que pourpre, amour qui n'est que flamme,
L'altière ambition aux manteaux étoilés
Qui livre à tous les vents ses pavillons gonflés,
La richesse toujours assise sur sa gerbe,
La science de loin si haute et si superbe,
Le pouvoir sous le dais, le plaisir sous les fleurs,
Tentes que tout cela! l'édifice est ailleurs.
Passez outre! cherchez plus loin les biens sans nombre.
Une tente, ô mortels, ne contient que de l'ombre!»

On entend cette voix et l'on rêve longtemps.
Et l'on croit voir le ciel, moins obscur par instants,
Comme à travers la brume on distingue des rives,
Presque entr'ouvert, s'emplir de vagues perspectives!

Que croire? Oh! j'ai souvent, d'un œil peut-être expert,
Fouillé ce noir problème où la sonde se perd!
Ces vastes questions dont l'aspect toujours change,
Comme la mer, tantôt cristal et tantôt fange.
J'en ai tout remué! la surface et le fond!
J'ai plongé dans ce gouffre et l'ai trouvé profond!

Je vous atteste, ô vents du soir et de l'aurore,
Étoiles de la nuit, je vous atteste encore,
Par l'austère pensée à toute heure asservi,
Que de fois j'ai tenté, que de fois j'ai gravi,
Seul, cherchant dans l'espace un point qui me réponde,
Ces hauts lieux d'où l'on voit la figure du monde!
Le glacier sur l'abîme ou le cap sur les mers!
Que de fois j'ai songé sur les sommets déserts,
Tandis que fleuves, champs, forêts, cités, ruines,
Gisaient derrière moi dans les plis des collines,
Que tous les monts fumaient comme des encensoirs,
Et qu'au loin l'océan, répandant ses flots noirs,
Sculptant des fiers écueils la haute architecture,
Mêlait son bruit sauvage à l'immense nature!

Et je disais aux flots : Flots qui grondez toujours!
Je disais aux donjons, croulant avec leurs tours :
Tours où vit le passé! donjons que les années
Mordent incessamment de leurs dents acharnées!
Je disais à la nuit : Nuit pleine de soleils!
Je disais aux torrents, aux fleurs, aux fruits vermeils,
A ces formes sans nom que la mort décompose,
Aux monts, aux champs, aux bois : Savez-vous quelque chose?

Bien des fois, à cette heure où le soir et le vent
Font que le voyageur s'achemine en rêvant,
Je me suis dit en moi : — Cette grande nature,
Cette création qui sert la créature,
Sait tout! Tout serait clair pour qui la comprendrait! —

Comme un muet qui sait le mot d'un grand secret
Et dont la lèvre écume à ce mot qu'il déchire,
Il semble par moments qu'elle voudrait tout dire.
Mais Dieu le lui défend! En vain vous écoutez.
Aucun verbe en ces bruits l'un par l'autre heurtés!
Cette chanson qui sort des campagnes fertiles,
Mêlée à la rumeur qui déborde des villes,
Les tonnerres grondants, les vents plaintifs et sourds,
La vague de la mer, gueule ouverte toujours,
Qui vient, hurle, et s'en va, puis sans fin recommence,
Toutes ces voix ne sont qu'un bégaiement immense!

L'homme seul peut parler, et l'homme ignore, hélas!
Inexplicable arrêt! quoi qu'il rêve ici-bas,
Tout se voile à ses yeux sous un nuage austère.
Et l'âme du mourant s'en va dans le mystère!
Aussi, repousser Rome et rejeter Sion,
Rire, et conclure tout par la négation,
Comme c'est plus aisé, c'est ce que font les hommes.
Le peu que nous croyons tient au peu que nous sommes.

Puisque Dieu l'a voulu, c'est qu'ainsi tout est mieux!
Plus de clarté peut-être aveuglerait nos yeux.
Souvent la branche casse où trop de fruit abonde.
Que deviendrions-nous si, sans mesurer l'onde,
Le Dieu vivant, du haut de son éternité,
Sur l'humaine raison versait la vérité?
Le vase est trop petit pour la contenir toute.
Il suffit que chaque âme en recueille une goutte,
Même à l'erreur mêlée! Hélas! tout homme en soi
Porte un obscur repli qui refuse la foi.
Dieu! la mort! mots sans fond qui cachent un abîme!
L'épouvante saisit le cœur le plus sublime
Dès qu'il s'est hasardé sur de si grandes eaux.
On ne les franchit pas tout d'un vol. Peu d'oiseaux
Traversent l'océan sans reposer leur aile.
Il n'est pas de croyant si pur et si fidèle

Qui ne tremble et n'hésite à de certains moments.
Quelle âme est sans faiblesse et sans accablements?
Enfants! résignons-nous et suivons notre route.
Tout corps traîne son ombre et tout esprit son doute.

8 septembre 1835.

XXIX

A EUGÈNE VICOMTE H.

Puisqu'il plut au Seigneur de te briser, poëte;
Puisqu'il plut au Seigneur de comprimer ta tête
De son doigt souverain,
D'en faire une urne sainte à contenir l'extase,
D'y mettre le génie, et de sceller ce vase
Avec un sceau d'airain;

Puisque le Seigneur Dieu t'accorda, noir mystère!
Un puits pour ne point boire, une voix pour te taire,
Et souffla sur ton front,
Et, comme une nacelle errante et d'eau remplie,
Fit rouler ton esprit à travers la folie,
Cet océan sans fond;

Puisqu'il voulut ta chute, et que la mort glacée,
Seule, te fît revivre en rouvrant ta pensée
Pour un autre horizon;
Puisque Dieu, t'enfermant dans la cage charnelle,
Pauvre aigle, te donna l'aile et non la prunelle;
L'âme et non la raison;

Tu pars du moins, mon frère, avec ta robe blanche!
Tu retournes à Dieu comme l'eau qui s'épanche
Par son poids naturel;
Tu retournes à Dieu, tête de candeur pleine,
Comme y va la lumière, et comme y va l'haleine
Qui des fleurs monte au ciel!

Tu n'as rien dit de mal, tu n'as rien fait d'étrange.
Comme une vierge meurt, comme s'envole un ange,

Jeune homme, tu t'en vas!
Rien n'a souillé ta main ni ton cœur; dans ce monde
Où chacun court, se hâte, et forge, et crie, et gronde,
A peine tu rêvas!

Comme le diamant, quand le feu le vient prendre,
Disparaît tout entier, et sans laisser de cendre,
Au regard ébloui,
Comme un rayon s'enfuit sans rien jeter de sombre,
Sur la terre après toi tu n'as pas laissé d'ombre,
Esprit évanoui!

Doux et blond compagnon de toute mon enfance,
Oh! dis-moi, maintenant, frère marqué d'avance
Pour un morne avenir,
Maintenant que la mort a rallumé ta flamme,
Maintenant que la mort a réveillé ton âme,
Tu dois te souvenir!

Tu dois te souvenir de nos jeunes années!
Quand les flots transparents de nos deux destinées
Se côtoyaient encor,
Lorsque Napoléon flamboyait comme un phare,
Et qu'enfants nous prêtions l'oreille à sa fanfare
Comme une meute au cor!

Tu dois te souvenir des vertes Feuillantines,
Et de la grande allée où nos voix enfantines,
Nos purs gazouillements,
Ont laissé dans les coins des murs, dans les fontaines,
Dans le nid des oiseaux et dans le creux des chênes,
Tant d'échos si charmants!

O temps! jours radieux! aube trop tôt ravie!
Pourquoi Dieu met-il donc le meilleur de la vie
Tout au commencement?
Nous naissions! on eût dit que le vieux monastère

Pour nous voir rayonner ouvrait avec mystère
Son doux regard dormant.

T'en souviens-tu, mon frère? après l'heure d'étude,
Oh! comme nous courions dans cette solitude!
Sous les arbres blottis,
Nous avions, en chassant quelque insecte qui saute,
L'herbe jusqu'aux genoux, car l'herbe était bien haute,
Nos genoux bien petits.

Vives têtes d'enfants par la course effarées,
Nous poursuivions dans l'air cent ailes bigarrées;
Le soir, nous étions las,
Nous revenions, jouant avec tout ce qui joue,
Frais, joyeux, et tous deux baisés à pleine joue
Par notre mère, hélas!

Elle grondait : — Voyez! comme ils sont faits! ces hommes!
Les monstres! ils auront cueilli toutes nos pommes!
Pourtant nous les aimons.
Madame, les garçons sont le souci des mères,
Car ils ont la fureur de courir dans les pierres
Comme font les démons! —

Puis un même sommeil nous berçant comme un hôte,
Tous deux au même lit nous couchait côte à côte;
Puis un même réveil.
Puis, trempé dans un lait sorti chaud de l'étable,
Le même pain faisait rire à la même table
Notre appétit vermeil.

Et nous recommencions nos jeux, cueillant par gerbe
Les fleurs, tous les bouquets qui réjouissent l'herbe,
Le lys à Dieu pareil,
Surtout ces fleurs de flamme et d'or qu'on voit, si belles,
Luire à terre en avril comme des étincelles
Qui tombent du soleil!

On nous voyait tous deux, gaîté de la famille,
Le front épanoui, courir sous la charmille,
L'œil de joie enflammé... —
Hélas! hélas! quel deuil pour ma tête orpheline!
Tu vas donc désormais dormir sur la colline,
Mon pauvre bien-aimé!

Tu vas dormir là-haut sur la colline verte,
Qui, livrée à l'hiver, à tous les vents ouverte,
A le ciel pour plafond;
Tu vas dormir, poussière, au fond d'un lit d'argile;
Et moi je resterai parmi ceux de la ville
Qui parlent et qui vont!

Et moi je vais rester, souffrir, agir et vivre;
Voir mon nom se grossir dans les bouches de cuivre
De la célébrité;
Et cacher, comme à Sparte, en riant quand on entre,
Le renard envieux qui me ronge le ventre,
Sous ma robe abrité!

Je vais reprendre, hélas! mon œuvre commencée,
Rendre ma barque frêle à l'onde courroucée,
Lutter contre le sort;
Enviant souvent ceux qui dorment sans murmure,
Comme un doux nid couvé pour la saison future,
Sous l'aile de la mort!

J'ai d'austères plaisirs. Comme un prêtre à l'église,
Je rêve à l'art qui charme, à l'art qui civilise,
Qui change l'homme un peu,
Et qui, comme un semeur qui jette au loin sa graine,
En semant la nature à travers l'âme humaine,
Y fera germer Dieu!

Quand le peuple au théâtre écoute ma pensée,
J'y cours, et là, courbé vers la foule pressée,

L'étudiant de près,
Sur mon drame touffu dont le branchage plie,
J'entends tomber ses pleurs comme la large pluie
Aux feuilles des forêts!

Mais quel labeur aussi! que de flots! quelle écume!
Surtout lorsque l'envie, au cœur plein d'amertume,
Au regard vide et mort,
Fait, pour les vils besoins de ses luttes vulgaires,
D'une bouche d'ami qui souriait naguères
Une bouche qui mord!

Quelle vie! et quel siècle alentour! — Vertu, gloire,
Pouvoir, génie et foi, tout ce qu'il faudrait croire,
Tout ce que nous valons,
Le peu qui nous restait de nos splendeurs décrues,
Est traîné sur la claie et suivi dans les rues
Par le rire en haillons!

Combien de calomnie et combien de bassesse!
Combien de pamphlets vils qui flagellent sans cesse
Quiconque vient du ciel,
Et qui font, la blessant de leur lance payée,
Boire à la vérité, pâle et crucifiée,
Leur éponge de fiel!

Combien d'acharnements sur toutes les victimes!
Que de rhéteurs, penchés sur le bord des abîmes,
Riant, ô cruauté!
De voir l'affreux poison qui de leurs doigts découle,
Goutte à goutte, ou par flots, quand leurs mains sur la foule
Tordent l'impiété!

L'homme, vers le plaisir se ruant par cent voies,
Ne songe qu'à bien vivre et qu'à chercher des proies;
L'argent est adoré;
Hélas! nos passions ont des serres infâmes

Où pend, triste lambeau, tout ce qu'avaient nos âmes
De chaste et de sacré!

A quoi bon, cependant? à quoi bon tant de haine,
Et faire tant de mal, et prendre tant de peine,
Puisque la mort viendra!
Pour aller avec tous où tous doivent descendre!
Et pour n'être après tout qu'une ombre, un peu de cendre
Sur qui l'herbe croîtra!

A quoi bon s'épuiser en voluptés diverses?
A quoi bon se bâtir des fortunes perverses
Avec les maux d'autrui?
Tout s'écroule; et, fruit vert qui pend à la ramée,
Demain ne mûrit pas pour la bouche affamée
Qui dévore aujourd'hui!

Ce que nous croyons être avec ce que nous sommes,
Beauté, richesse, honneurs, ce que rêvent les hommes,
Hélas! et ce qu'ils font,
Pêle-mêle, à travers les chants ou les huées,
Comme c'est emporté par rapides nuées
Dans un oubli profond!

Et puis quelle éternelle et lugubre fatigue
De voir le peuple enflé monter jusqu'à sa digue
Dans ses terribles jeux!
Sombre océan d'esprits dont l'eau n'est pas sondée,
Et qui vient faire autour de toute grande idée
Un murmure orageux!

Quel choc d'ambitions luttant le long des routes,
Toutes contre chacune et chacune avec toutes!
Quel tumulte ennemi!
Comme on raille d'en bas tout astre qui décline!... —
Oh! ne regrette rien sur la haute colline
Où tu t'es endormi!

IMPRIMERIE NATIONALE.

Là, tu reposes, toi! Là, meurt toute voix fausse.
Chaque jour, du levant au couchant, sur ta fosse
Promenant son flambeau,
L'impartial soleil, pareil à l'espérance,
Dore des deux côtés sans choix ni préférence
La croix de ton tombeau!

Là, tu n'entends plus rien que l'herbe et la broussaille,
Le pas du fossoyeur dont la terre tressaille,
La chute du fruit mûr,
Et, par moments, le chant, dispersé dans l'espace,
Du bouvier qui descend dans la plaine, et qui passe
Derrière le vieux mur!

6 juin 1837.

XXX

A OLYMPIO.

Un jour l'ami qui reste à ton cœur qu'on déchire
Contemplait tes malheurs,
Et, tandis qu'il parlait, ton sublime sourire
Se mêlait à ses pleurs :

I

« Te voilà donc, ô toi dont la foule rampante
Admirait la vertu,
Déraciné, flétri, tombé sur une pente
Comme un cèdre abattu!

« Te voilà sous les pieds des envieux sans nombre
Et des passants rieurs,
Toi dont le front superbe accoutumait à l'ombre
Les fronts inférieurs!

« Ta feuille est dans la poudre, et ta racine austère
Est découverte aux yeux.
Hélas! tu n'as plus rien d'abrité dans la terre
Ni d'éclos dans les cieux!

« Jeune homme, on vénérait jadis ton œil sévère,
Ton front calme et tonnant;
Ton nom était de ceux qu'on craint et qu'on révère,
Hélas! et maintenant

« Les méchants, accourus pour déchirer ta vie,
L'ont prise entre leurs dents,

Et les hommes alors se sont avec envie
Penchés pour voir dedans!

« Avec des cris de joie ils ont compté tes plaies
Et compté tes douleurs,
Comme sur une pierre on compte des monnaies
Dans l'antre des voleurs.

« Ta chaste renommée, aux exemples utiles,
N'a plus rien qui reluit,
Sillonnée en tous sens par les hideux reptiles
Qui viennent dans la nuit.

« Éclairée à la flamme, à toute heure visible,
De ton nom rayonnant,
Au bord du grand chemin, ta vie est une cible
Offerte à tout venant

« Où cent flèches, toujours sifflant dans la nuit noire,
S'enfoncent tour à tour,
Chacun cherchant ton cœur, l'un visant à ta gloire,
Et l'autre à ton amour!

« Ta réputation, dont souvent nous nous sommes
Écriés en rêvant,
Se disperse et s'en va dans les discours des hommes,
Comme un feuillage au vent!

« Ton âme, qu'autrefois on prenait pour arbitre
Du droit et du devoir,
Est comme une taverne où chacun à la vitre
Vient regarder le soir,

« Afin d'y voir à table une orgie aux chants grêles,
Au propos triste et vain,
Qui renverse à grand bruit les cœurs pleins de querelles
Et les brocs pleins de vin!

« Tes ennemis ont pris ta belle destinée
Et l'ont brisée en fleur.
Ils ont fait de ta gloire aux carrefours traînée
Ta plus grande douleur!

« Leurs mains ont retourné ta robe, dont le lustre
Irritait leur fureur;
Avec la même pourpre ils t'ont fait vil d'illustre,
Et forçat d'empereur!

« Nul ne te défend plus. On se fait une fête
De tes maux aggravés.
On ne parle de toi qu'en secouant la tête,
Et l'on dit : Vous savez!

« Hélas! pour te haïr tous les cœurs se rencontrent.
Tous t'ont abandonné.
Et tes amis pensifs sont comme ceux qui montrent
Un palais ruiné!

II

« Mais va, pour qui comprend ton âme haute et grave,
Tu n'en es que plus grand.
Ta vie a, maintenant que l'obstacle l'entrave,
La rumeur du torrent.

« Tous ceux qui de tes jours orageux et sublimes
S'approchent sans effroi
Reviennent en disant qu'ils ont vu des abîmes
En se penchant sur toi!

« Mais peut-être, à travers l'eau de ce gouffre immense
Et de ce cœur profond,

On verrait cette perle appelée innocence,
En regardant au fond!

« On s'arrête aux brouillards dont ton âme est voilée,
Mais moi, juge et témoin,
Je sais qu'on trouverait une voûte étoilée
Si l'on allait plus loin!

« Et qu'importe, après tout, que le monde t'assiège
De ses discours mouvants,
Et que ton nom se mêle à ces flocons de neige
Poussés à tous les vents!

« D'ailleurs que savent-ils? Nous devrions nous taire.
De quel droit jugeons-nous?
Nous qui ne voyons rien au ciel ou sur la terre
Sans nous mettre à genoux!

« La certitude — hélas, insensés que nous sommes
De croire à l'œil humain! —
Ne séjourne pas plus dans la raison des hommes
Que l'onde dans leur main.

« Elle mouille un moment, puis s'écoule infidèle,
Sans que l'homme, ô douleur!
Puisse désaltérer à ce qui reste d'elle
Ses lèvres ou son cœur!

« L'apparence de tout nous trompe et nous fascine.
Est-il jour? Est-il nuit?
Rien d'absolu. Tout fruit contient une racine,
Toute racine un fruit.

« Le même objet qui rend votre visage sombre
Fait ma sérénité.
Toute chose ici-bas par une face est ombre
Et par l'autre clarté.

« Le lourd nuage, effroi des matelots livides
Sur le pont accroupis,
Pour le brun laboureur dont les champs sont arides
Est un sac plein d'épis!

« Pour juger un destin il en faudrait connaître
Le fond mystérieux;
Ce qui gît dans la fange aura bientôt peut-être
Des ailes dans les cieux!

« Cette âme se transforme, elle est tout près d'éclore,
Elle rampe, elle attend,
Aujourd'hui larve informe, et demain dès l'aurore
Papillon éclatant!

III

« Tu souffres cependant! toi sur qui l'ironie
Épuise tous ses traits,
Et qui te sens poursuivre, et par la calomnie
Mordre aux endroits secrets!

« Tu fuis, pâle et saignant, et, pénétrant dans l'ombre
Par ton flanc déchiré,
La tristesse en ton âme ainsi qu'en un puits sombre
Goutte à goutte a filtré!

« Tu fuis, lion blessé, dans une solitude,
Rêvant sur ton destin,
Et le soir te retrouve en la même attitude
Où t'a vu le matin!

« Là, pensif, cherchant l'ombre où ton âme repose,
L'ombre que nous aimons;

Ne songeant quelquefois, de l'aube à la nuit close,
Qu'à la forme des monts;

« Attentif aux ruisseaux, aux mousses étoilées,
Aux champs silencieux,
A la virginité des herbes non foulées,
A la beauté des cieux;

« Ou parfois contemplant, de quelque grève austère,
L'esquif en proie aux flots
Qui fuit, rompant les fils qui liaient à la terre
Les cœurs des matelots;

« Contemplant le front vert et la noire narine
De l'antre ténébreux,
Et l'arbre qui, rongé par la bise marine,
Tord ses bras douloureux,

« Et l'immense océan où la voile s'incline,
Où le soleil descend,
L'océan qui respire ainsi qu'une poitrine,
S'enflant et s'abaissant;

« Du haut de la falaise aux rumeurs infinies,
Du fond des bois touffus,
Tu mêles ton esprit aux grandes harmonies
Pleines de sens confus

« Qui, tenant ici-bas toute chose embrassée,
Vont de l'aigle au serpent,
Que toute voix grossit, et que sur la pensée
La nature répand!

IV

« Console-toi, poëte! — Un jour, bientôt peut-être,
Les cœurs te reviendront,
Et pour tous les regards on verra reparaître
Les flammes de ton front.

« Tous les côtés ternis de ta gloire outragée,
Nettoyés un matin,
Seront comme une dalle avec soin épongée
Après un grand festin.

« En vain tes ennemis auront armé le monde
De leur rire moqueur,
Et sur les grands chemins répandu comme l'onde
Les secrets de ton cœur.

« En vain ils jetteront leur rage humiliée
Sur ton nom ravagé,
Comme un chien qui remâche une chair oubliée
Sur l'os déjà rongé.

« Ils ne prévaudront pas, ces hommes qui t'entourent
De leurs obscurs réseaux.
Ils passeront ainsi que ces lueurs qui courent
A travers les roseaux.

« Ils auront bien toujours pour toi toute la haine
Des démons pour le dieu;
Mais un souffle éteindra leur bouche impure pleine
De paroles de feu.

« Ils s'évanouiront, et la foule ravie
Verra, d'un œil pieux,

Sortir de ce tas d'ombre amassé par l'envie
Ton front majestueux!

« En attendant, regarde en pitié cette foule
Qui méconnaît tes chants,
Et qui de toutes parts se répand et s'écoule
Dans les mauvais penchants.

« Laisse en ce noir chaos qu'aucun rayon n'éclaire
Ramper les ignorants;
L'orgueilleux dont la voix grossit dans la colère
Comme l'eau des torrents;

« La beauté sans amour dont les pas nous entraînent,
Femme aux yeux exercés
Dont la robe flottante est un piège où se prennent
Les pieds des insensés;

« Les rhéteurs qui de bruit emplissent leur parole
Quand nous les écoutons;
Et ces hommes sans foi, sans culte, sans boussole,
Qui vivent à tâtons;

« Et les flatteurs courbés, aux douceurs familières,
Aux fronts bas et rampants;
Et les ambitieux qui sont comme des lierres
L'un sur l'autre grimpants!

« Non, tu ne portes pas, ami, la même chaîne
Que ces hommes d'un jour.
Ils sont vils, et toi grand. Leur joug est fait de haine,
Le tien est fait d'amour!

« Tu n'as rien de commun avec le monde infime
Au souffle empoisonneur;
Car c'est pour tous les yeux un spectacle sublime
Quand la main du Seigneur,

« Loin du sentier banal où la foule se rue
Sur quelque illusion,
Laboure le génie avec cette charrue
Qu'on nomme passion! »

Et quand il eut fini, toi que la haine abreuve,
Tu lui dis d'une voix attendrie un instant,
Voix pareille à la sienne et plus haute pourtant,
Comme la grande mer qui parlerait au fleuve :

« Ne me console point et ne t'afflige pas.
Je suis calme et paisible.
Je ne regarde point le monde d'ici-bas,
Mais le monde invisible.

« Les hommes sont meilleurs, ami, que tu ne crois.
Mais le sort est sévère.
C'est lui qui teint de vin ou de lie à son choix
Le pur cristal du verre.

« Moi, je rêve! Écoutant le cyprès soupirer
Autour des croix d'ébène,
Et murmurer le fleuve et la cloche pleurer
Dans un coin de la plaine,

« Recueillant le cri sourd de l'oiseau qui s'enfuit,
Du char traînant la gerbe,
Et la plainte qui sort des roseaux, et le bruit
Que fait la touffe d'herbe,

« Prêtant l'oreille aux flots qui ne peuvent dormir,
A l'air dans la nuée,
J'erre sur les hauts lieux d'où l'on entend gémir
Toute chose créée!

« Là, je vois, comme un vase allumé sur l'autel,
Le toit lointain qui fume;
Et le soir je compare aux purs flambeaux du ciel
Tout flambeau qui s'allume.

« Là, j'abandonne aux vents mon esprit sérieux
Comme l'oiseau sa plume;
Là, je songe au malheur de l'homme, et j'entends mieux
Le bruit de cette enclume.

« Là, je contemple, ému, tout ce qui s'offre aux yeux,
Onde, terre, verdure;
Et je vois l'homme au loin, mage mystérieux,
Traverser la nature!

« Pourquoi me plaindre, ami? Tout homme à tout moment
Souffre des maux sans nombre.
Moi, sur qui vient la nuit, j'ai gardé seulement
Dans mon horizon sombre,

« Comme un rayon du soir au front d'un mont obscur,
L'amour, divine flamme,
L'amour, qui dore encor ce que j'ai de plus pur
Et de plus haut dans l'âme!

« Sans doute en mon avril, ne sachant rien à fond,
Jeune, crédule, austère,
J'ai fait des songes d'or comme tous ceux qui font
Des songes sur la terre!

« J'ai vu la vie en fleurs sur mon front s'élever
Pleine de douces choses.
Mais quoi! me crois-tu donc assez fou pour rêver
L'éternité des roses?

« Les chimères qu'enfant mes mains croyaient toucher,
Maintenant sont absentes;

Et je dis au bonheur ce que dit le nocher
Aux rives décroissantes.

« Qu'importe! je m'abrite en un calme profond,
Plaignant surtout les femmes;
Et je vis l'œil fixé sur le ciel où s'en vont
Les ailes et les âmes.

« Dieu nous donne à chacun notre part de destin,
Au fort, au faible, au lâche,
Comme un maître soigneux levé dès le matin
Divise à tous leur tâche.

« Soyons grands. Le grand cœur à Dieu même est pareil.
Laissons, doux ou funestes,
Se croiser sur nos pieds la foudre et le soleil,
Ces deux clartés célestes.

« Laissons gronder en bas cet orage irrité
Qui toujours nous assiège;
Et gardons au-dessus notre tranquillité
Comme le mont sa neige.

« Va, nul mortel ne brise avec la passion,
Vainement obstinée,
Cette âpre loi que l'un nomme Expiation
Et l'autre Destinée.

« Hélas! de quelque nom que, broyé sous l'essieu,
L'orgueil humain la nomme,
Roue immense et fatale, elle tourne sur Dieu,
Elle roule sur l'homme! »

15 octobre 1835.

XXXI

La tombe dit à la rose :
— Des pleurs dont l'aube t'arrose
Que fais-tu, fleur des amours?
La rose dit à la tombe :
— Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours?

La rose dit : — Tombeau sombre,
De ces pleurs je fais dans l'ombre
Un parfum d'ambre et de miel.
La tombe dit : — Fleur plaintive,
De chaque âme qui m'arrive
Je fais un ange du ciel.

3 juin 1837.

XXXII

O muse, contiens-toi! muse aux hymnes d'airain!
Muse de la loi juste et du droit souverain!
Toi dont la bouche abonde en mots trempés de flamme,
Étincelles de feu qui sortent de ton âme,
Oh! ne dis rien encore et laisse-les aller!
Attends que l'heure vienne où tu puisses parler.
Endure le spectacle en vierge résignée.
Qu'à peine un mouvement de ta lèvre indignée
Révèle ton courroux au fond du cœur grondant.
Dans ce siècle où chacun, noyant ou fécondant,
Se répand au hasard comme l'eau d'un orage,
Où l'on ne voit partout qu'impuissance et que rage,
Qu'inutiles fardeaux qu'on s'obstine à rouler,
Que Samsons écrasés sous ce qu'ils font crouler,
Le plus fort est celui qui tient sa force en bride.
L'océan quelquefois montre à peine une ride.
Jusqu'au jour d'éclater, plus proche qu'on ne croit,
Ne te dépense pas. Qui se contient s'accroît.

Aie au milieu de tous l'attitude élevée
D'une lente déesse à punir réservée,
Qui, recueillant sa force ainsi qu'un saint trésor,
Pourrait depuis longtemps et ne veut pas encor!

Va cependant! — Contemple et le ciel et le monde.
Et que tous ceux qui font quelque travail immonde,
Que ces trafiquants vils épris d'un sac d'argent,
Que ces menteurs publics, au langage changeant,
Pleins de méchanceté dans leur âme hypocrite
Et dorés au dehors de quelque faux mérite,
Tous ceux, grands ou petits, que marque un sceau fatal,
Que l'envieux bâtard accroupi dans le mal,

Que ce tribun valet, plus lâche qu'une femme,
Qui dans les carrefours vend sa parole infâme,
Toujours prêt pour de l'or à souffleter la loi,
Forgeant l'émeute au peuple ou la censure au roi,
Que l'ami faux par qui la haine s'ensemence,
Et ceux qui nuit et jour occupent leur démence
D'une orgie effrontée au tumulte hideux,
Te regardent passer tranquille au milieu d'eux,
Saluant gravement les fronts que tu révères,
Muette, et l'œil pourtant plein de choses sévères!

Fouille ces cœurs profonds de ton regard ardent.
Et que, lorsque le peuple ira se demandant :
— Sur qui donc va tomber, dans la foule éperdue,
Cette foudre en éclairs dans ses yeux suspendue? —
Chacun d'eux, contemplant son œuvre avec effroi,
Se dise en frissonnant : C'est peut-être sur moi!

En attendant, demeure impassible et sereine.
Qu'aucun pan de ta robe en leur fange ne traîne;
Et que tous ces pervers tremblent dès à présent
De voir auprès de toi, formidable, et posant
Son ongle de lion sur ta lyre étoilée,
Ta colère superbe à tes pieds muselée!

6 septembre 1836.

NOTES DE CETTE ÉDITION.

LE MANUSCRIT

DES

VOIX INTÉRIEURES.

Cinq pièces originales manquent dans le manuscrit : *Dieu est toujours là.* — *A Virgile.* — *Venez que je vous parle, ô jeune enchanteresse!* — *Soirée en mer.* — *Une nuit qu'on entendait la mer sans la voir.* Nous devons la communication des quatre premières pièces à M. Louis Koch.

Presque toutes les poésies du manuscrit ont été envoyées directement à l'imprimerie; on lit en tête ou en marge les noms des imprimeurs.

Les feuillets écrits d'un seul côté sont collés sur papier fort, crème; ceux dont le verso est rempli ne sont collés que par les bords, le papier fort étant découpé en fenêtre.

Les poésies sont presque toujours numérotées dans l'ordre où elles ont été publiées; ainsi la pièce IV : *A l'Arc de Triomphe,* a 24 feuillets; chacun de ces feuillets porte à gauche le chiffre romain IV, ce qui permet de se rendre compte des pièces intercalées.

Le titre placé en tête du manuscrit n'est pas de la main de Victor Hugo.

I. NOTES EXPLICATIVES.

PRÉFACE.

Nous ne possédons de la préface qu'un fragment, le dernier alinéa, écrit au crayon.

I. *CE SIÈCLE EST GRAND ET FORT...*

Il ne serait pas impossible que cette pièce, commencée tout au haut de la page, fût la suite d'une poésie dont Victor Hugo aurait réservé ou publié ailleurs le début.

Le premier vers, rayé, était celui-ci :

Oui, ce siècle vaut mieux que l'âge qu'il remmène.

Cette affirmation semble appuyer une thèse soutenue déjà; après la date, Victor

IMPRIMERIE NATIONALE.

Hugo, comme toujours, a écrit le nombre des vers : 44; mais il a effacé une addition au crayon placée à côté du chiffre à l'encre : 44-20; la pièce entière devait donc comporter 64 vers.

II. *SUNT LACRYMÆ RERUM.*

Cette poésie a été écrite à plusieurs reprises. Deux vers biffés au commencement de la pièce :

O morne indifférence! oubli! dernier écueil!
Enveloppe de plomb qui double tout cercueil!

Dans le manuscrit, il n'y a que huit divisions mentionnées au lieu de dix; la deuxième division ne prenait qu'au changement de rythme :

Oh! que Versaille était superbe...

Au huitième feuillet, un grand blanc semble indiquer une fin après ce vers :

Fera veiller dans l'ombre un vers religieux!

Aux deux feuillets suivants, changement de papier.
Au vingt-et-unième feuillet, après ce vers :

Vis, monstre ténébreux sous le trône caché!

cette date : *15 août 1837*. En surcharge : *14 mai*.

Au feuillet suivant, la fin de la pièce portait comme titre : *Épilogue*. Après le dernier vers, nouvelle date : *15 mai 1837*. Un mot illisible en surcharge. Le nombre des vers additionnés donne un total de 400.

Nous rétablissons au courant du volume, comme nous l'avons fait pour les autres ouvrages, les dates du manuscrit; nous croyons que la date : *novembre 1836*, publiée dans l'édition originale, avait été mise pour donner un cachet d'actualité à ces vers, Charles X étant mort en novembre 1836.

IV. A L'ARC DE TRIOMPHE.

Cette pièce a été écrite à deux reprises au moins; non seulement nous y notons trois genres de papier différents, mais indépendamment de la date finale : *2 février 1837*, Victor Hugo, avant le premier vers, a daté *25 janvier*.

On lit, sous les ratures de la première strophe de la division VII, les vers qui commencent la division IV, ce qui laisse supposer que les divisions IV, V et le début de la division VI, de la même écriture et sur le même papier, ont été intercalés.

Nous avons fait relier, après le manuscrit de cette pièce, vingt-deux vers inédits, datés du 29 mars 1837 et précédés de deux curieuses notes :

Tant que Louis-Philippe sera périodiquement attaqué par l'assassinat, je ne publierai pas ces vers. V. H.

———

Après dix-sept ans, je relis ces vers à Jersey. Je ne les publierai pas. La résolution est la même, les motifs ont changé. Louis-Philippe est dans la tombe, je suis

dans l'exil. Les proscrits n'ont rien à jeter aux morts. Quand je serai hors de ce monde, ces vers étant vrais et justes, on en fera ce qu'on voudra.

V. H.

Marine Terrace,
24 mai 1854.

Sur ce bloc triomphal où revit tout l'empire,
Où l'histoire dictait ce qu'il fallait écrire,
Où nous verrons un jour, d'un œil presque effrayé,
Surgir l'aigle de bronze immense et déployé,
Vous avez oublié, sire, un nom militaire,
Celui que je soutiens et que portait mon père!
Oui, sire, je le dis, vous avez oublié
Mon père en son tombeau peut-être humilié!
Or celui dont le nom manque à vos architraves,
C'était un vieux soldat, brave entre les plus braves,
Dont le sabre jamais ne dormait au fourreau,
Et que Napoléon enviait à Moreau!
Dans la guerre étrangère et la guerre civile,
En Vendée, en Espagne, à Naple, à Thionville,
Le fifre et le tambour, la bombe et le canon
Ont laissé des échos que réveille son nom!
Pourtant sur votre mur il est oublié, sire!
Et vous avez eu tort, et je dois vous le dire,
Car le poëte pur, de la foule éloigné,
Qui vous aborde ici de son vers indigné,
Sire! et qui vous souhaite un long règne prospère,
N'est pas de ceux qu'on flatte en oubliant leur père!

29 mars 1837.

V. DIEU EST TOUJOURS LÀ.

Plusieurs genres de papier et plusieurs écritures pour cette pièce; la première division ne devait comprendre que dix strophes; à la revision, Victor Hugo a intercalé cinq feuillets blancs avant la deuxième division, qui se trouve au recto et au verso de feuillets bleu pâle. Les deux dernières strophes sont au bas du dernier feuillet après un grand blanc.

VI. *OH! VIVONS! DISENT-ILS DANS LEUR ENIVREMENT...*

Cette poésie commençait d'abord ainsi :

Ami! jette ta Bible à l'aspect ennuyeux!

La première strophe a été ajoutée au-dessus de ce vers.
Les deux dernières strophes ont été aussi écrites après coup.

XII. A OL.

Le manuscrit est relié après la copie.

XIV. AVRIL. — A LOUIS B.

En face du titre, une note : *Ceci est la pièce à intercaler.* Cette poésie, en effet, n'est pas numérotée, elle a dû être écrite après le classement du recueil.

Après le manuscrit, un fragment de papier donnant, avec quelques vers, l'idée première de cette pièce :

Nous, Louis, songeons à ceux qui sont morts et à cette pauvre belle fille qui dort sous l'herbe et à qui sa mère avait en effet promis une robe verte au mois de mai.

XVI. PASSÉ.

Victor Hugo avait laissé un grand blanc entre la première et la sixième strophe; les quatre strophes intercalaires, description du parc, sont tracées d'une écriture bien plus fine et d'une encre plus blanche. Une surcharge à la date : 1er avril 1837; sur le 7, très lisible, on a fait un 5.

Après le manuscrit, petit fragment contenant quelques variantes (voir p. 492).

XVII. SOIRÉE EN MER.

Sept feuillets écrits au recto; au troisième, l'écriture et le papier changent depuis ce vers :

Hélas! hélas! tout travaille!

jusqu'à la strophe commençant par :

Il dit au guerrier qui fonde...

Après la copie de cette pièce, dont nous ne possédons pas l'original, un feuillet donnant quelques variantes de la deuxième strophe; çà et là, des deux côtés de ce feuillet, des vers isolés, des pensées :

Quand la foi manque aux peuples, il leur faut l'art.
A défaut du prophète, le poëte.

Toute flamme qui luit cache une mèche noire,
Hors les flambeaux du ciel!

L'imperceptible grain contient la gerbe immense.

Car la cendre contient l'étincelle qui luit,
Le noir sillon la fleur et le tombeau la gloire.

Le gland contient le chêne et l'épi la moisson.

XIX. A UN RICHE.

Les six vers commençant par :

O risible insensé!

sont écrits et rayés après la date finale; ils ont été placés vers le milieu de la pièce (voir p. 432). Une intercalation est indiquée au haut du septième feuillet; elle comporte vingt-quatre vers dont le premier est :

Pour eux, rien n'est stérile en ces asiles frais.

Après le manuscrit quelques vers se rapportant au sujet; nous les publions page 492.

XX. *REGARDEZ : LES ENFANTS SE SONT ASSIS EN ROND...*

L'édition originale porte comme date : *juin 1834;* la date du manuscrit, rétablie dans cette édition, est : *12 juin 1837.* Peut-être Victor Hugo a-t-il antidaté cette pièce en se reportant par la pensée à l'époque où ses enfants étaient tout petits, le dernier alors n'avait pas trois ans.

Sur un petit feuillet, le plan :

LA MÈRE ET LA FILLE.

Vos fronts seulement sont divers,
Vos deux âmes sont du même âge.

Elle regarde au ciel et ne baisse les yeux
Que pour guider vos pas qui tremblent.

Quand tes soins maternels, tes pensées, tes habitudes, promenades, etc...

Quand ton âme en passant à travers mon esprit
Se transfigure en poésie!

Au-dessous et au verso, des notes et des vers :

A Rome...
Où le pauvre en haillons, mendiant révolté,
Met à sa gueuserie une pièce en fierté.

Lex duri carminis, dit Tite-Live de la loi qui fit condamner le frère de Brutus par son père.

Plusieurs ont créé des mots dans la langue. Vaugelas a fait *pudeur,* Corneille *invaincu,* Richelieu *généralissime.*

La gloire du Seigneur, la présence de Dieu rayonnent et se manifestent la nuit comme le jour :

En regardant le ciel où sa splendeur repose
Toujours, partout, sans cesse on en voit quelque chose.
Soit que l'ardent soleil rayonne, ou qu'à leur tour
Mille étoiles de feu
Les diamants du ciel percent l'ombre profonde,
Dieu montre en même temps aux deux moitiés du monde
La nuit son diadème, et sa face le jour!

La civilisation est toute-puissante. Tantôt elle s'accommode d'un désert de sable, comme sous Rome de l'Afrique, tantôt d'une région de neige, comme actuellement de la Russie.

---

tilbury
Dédaigneux comme le regard d'un tandem à un omnibus.

XXII. A DES OISEAUX ENVOLÉS.

Le cinquième feuillet contenant dix vers a été ajouté, un vers biffé au feuillet suivant le démontre :

Et puis vous jouez, vous, et vous êtes charmants. (Voir p. 441.)

Ce vers venait dans le texte primitif après :

Folles têtes d'enfants! gaîtés effarouchées!

Au bas du sixième feuillet, joli dessin que nous reproduisons page 511.

XXIII. *A QUOI JE SONGE? — HÉLAS! LOIN DU TOIT OÙ VOUS ÊTES...*

C'est sans doute par inadvertance que Victor Hugo a daté cette poésie *15 juillet 1837*, le volume ayant paru en juin 1837.

XXVIII. PENSAR, DUDAR.

Les feuillets de ce manuscrit sont numérotés de 1 à 9; le feuillet 4 manque; il contenait dix-huit vers dont le premier était :

Sombre loi! tout est donc brumeux et vacillant!

XXIX. A EUGÈNE VICOMTE H.

Victor Hugo a écrit deux des feuillets de cette poésie au revers des lettres de faire part de la mort de son frère.

Sous la date *6 mars 1837*, on lit *juin*. Eugène Hugo était mort le 20 février.

Sur un dernier feuillet, au verso d'un troisième faire-part, la dernière strophe

biffée; puis, dans l'autre sens, toujours dans le rythme de la poésie, quelques vers précédés d'un plan :

Nous avons le spectacle des choses passagères, les morts ont le spectacle des choses éternelles...

Nous regardons la fleur, eux regardent l'étoile.
.....
Les morts vivent ailleurs, et ce qui pour nous tombe
Pour eux monte, et les yeux qui sont clos dans la tombe
Sont ouverts dans les cieux.

La vie n'est rien, la vie est un souffle...

Il faut bien croire à l'âme, immortelle étincelle,
Il faut bien, puisqu'ici toute base chancelle,
Puisque tout meurt si tôt,
Que vous ayiez, Seigneur, père des jours sans nombre,
Pour remplacer ceci qui s'en va comme une ombre,
Quelque chose là-haut!

XXX. A OLYMPIO.

La strophe précédant la première division a été ajoutée d'une écriture très fine sous le titre. Cette pièce nous semble avoir été très développée; voici sur le manuscrit un enchaînement qui permettra au lecteur de s'en rendre compte.

Au bas du troisième feuillet nous lisons la strophe finissant par :

Ils ont fait de ta gloire aux carrefours traînée
Ta plus grande douleur. (Voir p. 469.)

Cinq feuillets plus loin, nous lisons avant la troisième division cette strophe barrée :

Leurs mains ont retourné ta robe dont le lustre
Irritait leur fureur;
Avec la même pourpre ils t'ont fait vil d'illustre,
Et forçat d'empereur!

Les trois premières divisions sont sur papier blanc, la dernière sur papier bleu pâle.

L'édition originale porte comme date : *octobre 1835;* le manuscrit : *15 octobre 1835.*

II. VARIANTES ET VERS INÉDITS.

I. *CE SIÈCLE EST GRAND ET FORT...*

celui
Oui, ce siècle vaut mieux que l'âge qu'il remmène
Page 361. Ce siècle est grand et fort; un noble instinct le mène ..

Des révolutions la vague se retire.
Partout, dans les cités et dans les solitudes,
Le peuple, ce lion si sombre et si grondant,
L'homme est fidèle au lait dont nous le nourrissions;
Qu'une charte apprivoise avec son doux sourire,
Et dans l'informe bloc des sombres multitudes
Se laisse à petit bruit limer l'ongle et la dent.
La pensée en rêvant sculpte des nations.

ce bruit merveilleux qu'on écoute en passant.
Dans tout ce grand éclat d'un siècle éblouissant...

II. *SUNT LACRYMÆ RERUM.*

(*Autre titre :* CHARLES X.)

Deux vers rayés par lesquels cette poésie débutait :

O morne indifférence! oubli! dernier écueil!
Enveloppe de plomb qui double tout cercueil!

I

tocsin n'a sonné dans les villes.
Page 363. Nul temple n'a gémi dans nos villes. Nul glas...

II

vieux roi Charle
Page 364 Le roi de France est mort!

VIII

les cieux étaient obscurs.
Page 371. L'empire était penchant, et les temps étaient durs.

IX

Page 372. Que ce vieux pasteur mort sans peuple et sans troupeaux,
Roi presque séculaire, ait au moins le repos,

Où tous, rois et rêveurs, le linceul nous convie
Qu'il ait au moins la paix où la mort nous convie...

III. *QUELLE EST LA FIN DE TOUT?...*

l'esprit qui marche
Page 377. Est-ce l'onde où l'on flotte? Est-ce l'ombre où l'on tombe?

IV. A L'ARC DE TRIOMPHE.

I

Monument dont la voûte, arche démesurée,
de soleil pénétrée,
Page 378. Toi dont la courbe au loin, par le couchant dorée,
Découpe sur le ciel une sphère azurée,
S'emplit d'azur céleste, arche démesurée. .

Arche énorme aux piliers ciselés
O vaste entassement ciselé par l'histoire!

O trophée! ô témoin!
Édifice inouï!
Toi que l'homme par qui notre siècle commence,
A travers les rayons
De loin, dans les rayons de l'avenir immense,
Entrevoyait de loin!
Voyait, tout ébloui!

II

Page 381. Avec la chose, avec le rêve,
Sa science altière
Son athéisme altier
Son audace altière relève
Il refait, recloue et relève
L'échelle de la terre aux cieux...

III

Page 382. Il ne restera plus dans l'immense campagne,
tout colosseum
Pour toute pyramide et pour tout panthéon,
filles de
Que deux tours de granit faites par Charlemagne,
fils de
Et qu'un pilier d'airain fait par Napoléon...

un *dont tu seras l'écho;*
Page 383. La colonne est le chant d'un règne à peine ouvert;
C'est toi qui finiras l'hymne qu'elle commence.
Marengo!
Elle dit Austerlitz! tu diras : Champaubert!

IV

un sépulcre émeut
Page 383. Tous ceux dont le passé presse l'âme inquiète...

Comme on cherche aujourd'hui Clovis ou Frédégaire,
Sur ton mur qui pour eux n'aura rien de vulgaire...

VI

La gloire est un flot qui s'écoule.
Page 386. Plus de gloire où n'est plus la foule!

VII

fierté virginale,
Page 388. Mais toi! rien n'atteindra ta majesté pudique,
Ton nom que la gloire signale
Porte sainte! jamais ton marbre véridique
pâlira jamais,
Ne sera profané.
Même quand de Paris, qui fut l'égal de Rome,
Ton cintre virginal sera pur sous la nue;
Il ne restera plus qu'un ange, un aigle, un homme,
Et les peuples à naître accourront tête nue
Debout sur trois sommets!
Vers ton front couronné!

, comme soumis à de magiques règles,
Toujours le pâtre, au loin accroupi dans les seigles,
On verra sur ton front
Verra sur ton sommet planer un cercle d'aigles.
La gloire en vieillissant verra croître son tronc.
Les chênes à tes blocs noueront leur large tronc.
L'histoire
La gloire sur ta cime allumera son phare.

VIII

Page 389. Dans ce demi-jour pâle où plus rien n'est réel,
l'étoile s'éveille,
Ombre où la fleur s'endort, où s'éveille l'étoile,
confusément, pareille
De quel œil il verra, comme à travers un voile,
A ce que voit d'un rêve un regard endormi,
Comme un songe aux contours grandissants et noyés,
sombre apparaître à demi.
La plaine immense et brune apparaître à ses pieds...

Un hymne anniversaire
Page 392. Une rumeur de fête emplira la vallée...

V. DIEU EST TOUJOURS LÀ.

I

Et l'aurore de feux baignée
Page 394. L'aube alors de clartés baignée...

II

Le froment, l'argent qui rassure
Page 399. Le vin, le pain frais, l'huile pure. .

III

Aussi, lorsque la bise effleure
Page 402. Lorsqu'il est temps que l'été meure
L'humble toit qui se défleurit,
Sous l'hiver sombre et solennel,
Même à travers le ciel qui pleure
toujours Dieu qui sourit!
On voit son sourire éternel!

VI. *OH! VIVONS! DISENT-ILS DANS LEUR ENIVREMENT...*

Ami, jette ta Bible à l'aspect ennuyeux!
Page 403. Jette ta vieille Bible, ô jeune homme pieux!

A tout ce que fait l'homme un dieu toujours méla...
L'homme à tout ce qu'il fait dans tous les temps méla...

VII. A VIRGILE.

Verse sa fange aux flots par cent bouches
Page 406. Presse un flot écumant entre ses flancs de pierre...

loin des curieux,
Pour toi qui dans les bois fais, comme l'eau des cieux,
Tomber de feuille en feuille un vers mystérieux...

.... une chaste vallée
Par pudiquement voilée...
A des coteaux charmants nonchalamment mêlée...

VIII. *VENEZ QUE JE VOUS PARLE, Ô JEUNE ENCHANTERESSE!...*

Page 408. Ce souvenir, madame,
Est-il dans votre cœur comme il est dans mon âme?
A-t-il comme en mon cœur son rayon dans votre âme?

IX. PENDANT QUE LA FENÊTRE ÉTAIT OUVERTE.

(*Autre titre : TOUT EN LISANT L'ILIADE.*)

pénétrait tes cheveux,
un doux rayon dorait ton front rêvant,
Page 409. Poëte, ta fenêtre était ouverte au vent,
en rêvant
Quand celle à qui tout bas ton cœur parle souvent
Penchait sur toi sa belle tête
Sur ton fauteuil posait sa tête...

XVI. PASSÉ.

son pignon lézardé
Page 421. Le couchant rougissait ce palais oublié.
de rayons inondé.
Le toit disparaissait dans les rayons noyé.

XVII. SOIRÉE EN MER.

Quand sous les nocturnes voiles,
Page 423. Sous l'abri que font les voiles
Tous deux
Lorsque nous nous asseyons...

L'aquilon
L'orage
Page 424. L'ouragan tord son manteau.

tout flotte et
Hélas! hélas! tout travaille...

gloire sonore.
Page 425. Où va la fleur qu'avril dore!

XIX. A UN RICHE.

(*Autre titre : A LORD ***.*)

Seigneur répand des beautés sans mesure
Page 429. Où le printemps épanche un faste sans mesure...

Fragment se rapportant à cette pièce :

Vous dites : — Je suis riche, et n'ai besoin de rien.
On m'admire, on m'envie à cause de mon bien

Nul plus que moi n'est grand et nul n'est plus habile. —
Et vous ne savez pas que vous êtes débile,
Aveugle, et misérable, et vil, et pauvre, et nu.

XXI. *DANS CE JARDIN ANTIQUE OÙ LES GRANDES ALLÉES...*

Page 437. Tandis que l'humble enfant, dont je baise le front, *les yeux,*
Pressant mon pas tranquille avec son pas joyeux...
Avec son pas joyeux pressant mon pas moins prompt...

XXII. A DES OISEAUX ENVOLÉS.

(*Autre titre :* LES ENFANTS.)

Page 440. Les gnomes accroupis là-haut, près du plafond... *sur le bahut profond...*

Quel père n'a parfois
Mais qui n'a quelquefois grondé hors de saison?

XXV. *TENTANDA VIA EST.*

(*Autre titre :* L'ENFANT.)

XXVIII. *PENSAR, DUDAR.*

Page 455. Hélas! que vous devez méditer à côté
notre erreur unie à tant de vanité!
De l'arrogance unie à notre cécité!

Page 457. Que croire? Oh! j'ai souvent, d'un œil peut-être expert... *par l'ombre recouvert,*

Que tous les monts fumaient comme des encensoirs, *de saints trépieds,*
que l'océan sombre, épandu sous mes pieds,
Et qu'au loin l'océan, répandant ses flots noirs...

L'immuable nature a l'ordre de se taire...
Tout se voile à ses yeux sous un nuage austère...

Dans un fragment dont on nous a donné communication, nous retrouvons ces variantes de la fin de la pièce. (Voir p. 458.)

Que deviendrait le monde
Si le Seigneur à flots et sans mesurer l'onde,
Du faîte rayonnant de son éternité,
Sur l'humaine raison versait la vérité?

Le vase est trop petit pour la contenir toute.
Heureux qui dans son cœur en recueille
Il suffit que chaque âme en recueille une goutte,
Heureux qui la conserve!
Même à l'erreur mêlée! Hélas! tout homme en soi
Porte un obscur repli qui refuse la foi.
Il n'est pas d'aigle à qui le vent ne casse l'aile.
Il n'est pas de croyant si pur et si fidèle
Qui ne hoche la tête à de certains moments.
Qui n'a pas ses dégoûts et ses accablements?

XXIX. A EUGÈNE VICOMTE H.

anges mêlaient à nos
Page 461. Quand les flots transparents de nos deux destinées
Deux fils pareils
Se côtoyaient encor...

quelle orageuse vie!
Page 464. Mais quel labeur aussi! que de flots! quelle écume!
Que d'épines au cœur! surtout lorsque l'envie,
Surtout lorsque l'envie, au cœur plein d'amertume,
Monstre à l'œil terne et mort,
Au regard vide et mort,
ô trahison noire! ô lâcheté vulgaire!
Fait, pour les vils besoins de ses luttes vulgaires,
D'une bouche d'ami qui souriait naguères
Une bouche qui mord!

mœurs disparues.
Le peu qui nous restait de nos splendeurs décrues...

XXX. A OLYMPIO.

I

Ton renom de vertu, que, tout fous que nous sommes,
Page 468. Ta réputation, dont souvent nous nous sommes
Nous jalousions souvent
Écriés en rêvant...

cœur, jadis pareil au fauteuil de l'arbitre
Ton âme, qu'autrefois on prenait pour arbitre
Où nul n'ose s'asseoir
Du droit et du devoir.

III

Toi que leur rage indigne et sur qui l'ironie
Page 471. Tu souffres cependant! toi sur qui l'ironie. .

Page 472. Tu mêles ton esprit aux grandes harmonies
....
le désert recèle
Que toute voix grossit, et que sur la pensée
La nature répand!

IV

étincelleront comme ces feux
Page 473. Ils passeront ainsi que ces lueurs qui courent
A travers les roseaux.

XXXII. *Ô MUSE, CONTIENS-TOI!...*

louche et faux qui mord dans un sourire,
Page 480. Que l'ami faux, par qui la haine s'ensemence,
délire
Et ceux qui nuit et jour occupent leur démence...

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE DES *VOIX INTÉRIEURES.*

Les Voix intérieures appartiennent aux années 1835, 1836, 1837.

Au retour d'un court voyage en Normandie, du 26 juillet au 20 août 1835, Victor Hugo achevait, du 21 août au 20 octobre, son recueil des *Chants du Crépuscule* avec dix poésies et le Prélude.

La première poésie en date des *Voix intérieures* (8 septembre 1835) est adressée à Mlle Louise Bertin et intitulée : *Pensar, Dudar.* Elle se résume ainsi :

Tout corps traîne son ombre, et tout esprit son doute.

Ce sont les mêmes pensées, les mêmes sentiments que nous retrouvons dans la poésie datée du 13 octobre, adressée également à Mlle Louise Bertin : *Que nous avons le doute en nous* (*Chants du Crépuscule*). Voilà donc deux poésies de la même époque, sur le même sujet, qui sont introduites dans deux recueils différents; ce qui indique que Victor Hugo n'avait pas de plan déterminé et qu'il ne suivait pas d'ordre dans le choix des pièces.

Ce qui est certain, c'est qu'à partir de septembre 1835 il traversa une crise d'incrédulité. On pourrait en découvrir les causes : désenchantement, tristesse et irritation, provoqués par des épreuves de diverse nature, par des ruptures, des abandons, des défaillances. La poésie : *A Olympio,* du 15 octobre, traduit ce conflit de chocs divers; c'est un hymne ayant pour but de consoler le poète méconnu et calomnié, mais cependant vivifié par l'amour et puisant dans la contemplation de la nature une sérénité pour s'armer contre les aventures de la destinée. Puisque nous venons d'écrire le mot contemplation, citons cette note retrouvée dans les papiers de Victor Hugo :

LES CONTEMPLATIONS D'OLYMPIO.

PRÉFACE.

... Il vient une certaine heure dans la vie où, l'horizon s'agrandissant sans cesse, un homme se sent trop petit pour continuer de parler en son nom. Il crée alors, poëte, philosophe ou penseur, une figure dans laquelle il se personnifie et s'incarne. C'est encore l'homme, mais ce n'est plus le moi.

Ce n'est là qu'un fragment de préface, mais qui nous renseigne suffisamment sur les intentions de Victor Hugo. Il a eu évidemment le projet de publier une sorte d'autobiographie sentimentale; mais en inscrivant ce nom au titre d'un recueil, en mettant ainsi cette figure au premier plan, il a pensé qu'elle attirerait trop les yeux sur le moi qu'il voulait estomper; au lieu de grouper *les Contemplations d'Olympio,* il les a dispersées dans trois recueils; la poésie : *A Olympio* est sans doute détachée de ce volume projeté.

Victor Hugo publia ses *Chants du Crépuscule* à la fin d'octobre, et pendant

plusieurs mois sa lyre est à peu près muette. Ce ne sont pas les soins qu'il peut donner à son livret, *la Esmeralda*, qui l'absorbent entièrement, quoique cependant il s'escrime sur des duos, des quatuors et des chœurs, apportant sans cesse de nouvelles variantes. Cette besogne ingrate ne lui prend certes pas tout son temps. Mais il éprouve une certaine lassitude. Il médite toujours, c'est une vieille habitude; en revanche, il écrit peu.

En 1836, nous ne trouvons le 19 mai qu'une chanson d'amour : *Puisqu'ici bas toute âme.* Le poète cherche évidemment des diversions; il veut se dépayser, voyager. Dans la seconde quinzaine de juin, il va en Bretagne et en Normandie, d'où il adresse des lettres à Mme Victor Hugo, à Louis Boulanger [1]; le 15 juillet, sa pensée se reporte vers le foyer :

A quoi je songe? — Hélas! loin du toit où vous êtes,
Enfants, je songe à vous! à vous mes jeunes têtes.

C'est de ce voyage que date sa première rencontre avec la mer furieuse. Victor Hugo, comme il l'écrivait le 17 juillet à sa femme, n'avait jamais vu de tempête; avant de la voir il l'entendit de la chambre d'auberge où il était; c'est là qu'il écrivit : *Une nuit qu'on entendait la mer sans la voir.* Il rentre à Paris le 21 juillet et de là va retrouver sa famille à Fourqueux; puis il repart dans les premiers jours d'août pour la Bretagne; c'est en route, le 6 août, qu'il écrit les vers : *Après une lecture de Dante.*

Malgré ces diversions, des pensées sombres envahissent son esprit, on retrouve l'écho des colères, des luttes, des trahisons mêmes dans ce cri : *O muse, contiens-toi!* (6 septembre 1836). Le 9 novembre, la poésie : *Soirée en mer* est un chant de tristesse :

C'est l'oubli pour toute chose,
Pour tout homme le tombeau.

[1] *France et Belgique.*

Il semble bien néanmoins que cette crise de désenchantement se termine avec cette année 1836 dont il avait eu encore à se plaindre, car l'Académie française lui avait préféré M. Dupaty.

Le 14 novembre *la Esmeralda*, dont Victor Hugo avait fait le livret et Mlle Louise Bertin la musique, était représentée à l'Opéra; et à la même heure on apprenait la mort de Charles X.

L'année 1837 marque la véritable date des *Voix intérieures*, car Victor Hugo écrivit vingt-trois poésies sur les trente-deux dont se compose le recueil.

On retrouve là comme un écho des *Feuilles d'Automne.* Ce recueil sera dédié au père; après avoir énuméré tous les grades du soldat, les dates de la naissance et de la mort il ajoutera : NON INSCRIT SUR L'ARC DE L'ÉTOILE! *Son fils respectueux, V. H.*

Ne pouvant se consoler de cet oubli, Victor Hugo avait écrit le 27 mars 1837 quelques vers, restés jusqu'ici inédits et qu'on a lus page 483. Ils étaient un peu vifs contre Louis-Philippe, aussi le poète les garda-t-il dans ses cartons. Il en donne l'explication dans deux notes en tête du manuscrit; l'une contemporaine de la poésie, l'autre à dix-sept ans d'intervalle.

Ces notes expriment suffisamment le désir que ces vers « vrais et justes » soient publiés. Le moment est venu, à l'heure où ce recueil, dédié au général Hugo, paraît dans l'édition définitive de l'Imprimerie nationale.

La mort de son frère Eugène, qu'il adorait et qui disparaissait à trente-six ans, en février 1837, lui inspirait ces vers où chantent toutes les heures heureuses de la jeunesse : les Feuillantines, les douces gronderies de la mère, les jeux; lui, il se voyait obligé de poursuivre son œuvre, séparé de l'ami dans lequel il

trouvait un soutien. N'est-ce pas comme un écho de : *Où donc est le bonheur, disais-je...* et de : *Souvenir d'enfance*, des *Feuilles d'Automne*, écho qu'on retrouvera encore dans : *Ce qui se passait aux Feuillantines vers 1813*, dans le recueil suivant *les Rayons et les Ombres?*

Les poésies : *A des oiseaux envolés* et *Regardez, les enfants se sont assis en rond* ne sont-elles pas inspirées des mêmes sentiments que les pièces des *Feuilles d'Automne : Laissez, tous ces enfants sont bien là* et *Lorsque l'enfant paraît?*

Sa muse ne reste pas indifférente aux événements, et s'il écrit seulement en 1837 sa poésie : *Sunt lacrymæ rerum*, sur la mort de Charles X, il la placera presque en tête du recueil en la datant de novembre 1836 sur l'édition originale. C'est encore là un souvenir des jeunes années; il rappelle la cérémonie triomphante du sacre, à Reims, et il ne peut contenir son amertume en songeant qu'on voue au silence et à l'oubli le roi de France, délaissé de tous, mort en exil, à Goritz.

Comme dans tous ses recueils, il a la constante préoccupation de ne rien renier du passé. C'est peut-être là encore un des liens qui rattachent entre eux les divers volumes.

Sa poésie : *A Virgile*, est aussi un souvenir de jeunesse. On retrouve le nom de Virgile dans plusieurs pièces de ce recueil :

> O Virgile! ô poëte, ô mon maître divin!

C'est le poète favori de son enfance, celui qu'il a le plus admiré, et qu'il traduisait en vers français à quatorze et quinze ans : l'épisode du premier livre des Géorgiques, l'églogue *Tityre-Mélibée*, *A Pollion*, *l'Antre des Cyclopes*, fragment de l'Énéide, *Cacus*.

Pendant qu'il complétait ses *Voix intérieures*, il écrivait à Louis de Maynard :

> Je continue ici ma besogne, eau fort troublée, comme vous savez, par les pavés qu'on y jette; je travaille, j'étudie, j'ai trois pièces prêtes à être écrites[1], vous en verrez une quelqu'un de ces jours; et puis, çà et là, je fais des vers[2].

L'eau était fort troublée, en effet : les traités étaient violés par la Comédie-Française au sujet des reprises d'*Hernani*, de *Marion de Lorme*, d'*Angelo*, que le directeur se refusait à donner; et c'étaient des procès en perspective.

La dernière poésie en date de ce recueil est du 12 juin : *Regardez, les enfants se sont assis en rond.*

Le 27 juin 1837 paraissaient, chez Renduel, *les Voix intérieures*. L'éditeur avait acquis pour un an la propriété du nouveau recueil moyennant 11,000 fr., payables en quinze mois; il avait en outre le droit de réimprimer les autres volumes de poésie déjà parus, et de les exploiter pendant dix-huit mois.

A cette époque, on se passionnait pour un livre, et bien souvent le lecteur reportait sur l'auteur une partie de l'enthousiasme provoqué par l'œuvre; entrer en communication, même indirectement, avec celui dont on faisait le dieu de sa pensée, tel était le rêve de bien des admirateurs. M. Adolphe Jullien, dans son livre : *Le Romantisme et l'éditeur Renduel*, reproduit une lettre d'un nommé Paccard, qui fut comédien, romancier, poète, auteur dramatique, libraire et employé de ministère; cette lettre, adressée à Renduel, vaut d'être donnée à titre de document :

> Vous avez sans doute, écrit-il à Renduel, le bonheur de voir quelquefois ou même souvent M. Victor Hugo. Dites-lui hardiment qu'il n'a rien publié encore d'aussi onctueux, d'aussi énergique, d'aussi élégamment poétique que *les Voix intérieures*. L'admirable

[1] *Ruy Blas, les Jumeaux, les Burgraves.*
[2] *Correspondance.*

pièce de vers, entre toutes admirables aussi, ayant pour titre : *A des oiseaux envolés,* m'a ému, fait pleurer. Je m'y suis reconnu comme père, et, génie et talent à part, je me suis dit : c'est moi. La plus belle âme a pu seule produire de pareils vers; car c'est de l'âme que des vers ainsi frappés sont enfantés. Tout le volume est de cette même force poétique. L'auteur est là tout entier. Mais qu'il y prenne garde, cet homme aux grandes et nobles et entraînantes inspirations! il y a dans ces pages quelque chose de triste, de sombre, de touchant qui fait penser à ce que l'on appelle pour les hommes à inspiration : *le chant du Cygne.* Ah! qu'il vive, cet homme des régions supérieures, qu'il vive! que son génie ne le tue pas! car le feu, tout sacré qu'il est, dévore et rapidement... Vous qui êtes assez heureux pour recueillir et publier ses immortelles inspirations, dites-lui de ménager sa vie. Il a déjà assez fait pour sa gloire. La vie est une bonne chose lorsqu'on se sait aimé, estimé, honoré et plus encore. Et vous, monsieur, ayez foi aux paroles d'un écrivain de peu ou point de célébrité, mais à jamais jaloux de ce qui se fait de bon et de beau tout autour de lui...

M. A. Jullien rappelle que Paccard avait publié un livre humoristique qui eut un certain succès : *l'Ermite du Marais ou le Rentier observateur.* Son imprimeur-libraire était Laurens, dont la fille cadette devait devenir Mme Renduel.

Ce recueil des *Voix intérieures,* qui fut très discuté, se rattache aux précédents; les souvenirs d'enfance et de jeunesse sont entremêlés d'allusions aux événements politiques. Le poète ne veut ni flatter la foule, ni courtiser les puissants; il prend au contraire courageusement le parti des faibles, ne déviant pas de cette ligne de conduite : « être de tous les partis par leur côté généreux, n'être d'aucun par leur côté mauvais »; il s'est toujours placé du côté des victimes de la destinée et n'a jamais voulu s'enrôler dans les rangs de ces héros prompts à frapper, à coups redoublés, sur des vaincus.

II

REVUE DE LA CRITIQUE.

On a pu constater que Victor Hugo publiait ses recueils de poésie, faisait représenter ses drames, parfois en plein été, ne se souciant ni des saisons, ni des convenances des éditeurs ou des directeurs. Un volume, un drame étaient terminés, il les livrait aussitôt au public. Pour un homme qu'on accusait volontiers de soigner la réclame, il faut avouer qu'il ne prenait guère soin de l'heure opportune où son œuvre aurait pu faire du bruit; les critiques prenaient leurs vacances, aussi les journaux étaient nécessairement plus sobres de commentaires et les articles moins nombreux. Victor Hugo pensait qu'une œuvre parvenait toujours à s'imposer en dépit des circonstances défavorables, et que l'auteur retrouvait toujours ceux qui lui avaient été fidèles.

Aucun témoignage d'admiration ne pouvait lui être plus sensible que celui de Lamartine; nous ne pouvons donc mieux ouvrir cette critique que par la lettre suivante :

Saint-Point, 10 juillet 1837.

Mon cher ami, une providence m'a apporté ici *les Voix intérieures.* Je viens de les lire d'une haleine, pendant deux heures de recueillement et d'émotion qui me rappelaient mes belles années. J'ai besoin de vous crier bravo! dussiez-vous ne pas entendre cette voix qui vient de si loin au milieu des tumultes de votre vie.

En vous lisant, je me sens fortement tenté de ne plus écrire de vers; car il y a là des pages que l'on ne peut qu'admirer sans songer à les égaler. Les années et les tristesses ont donné à votre âme poétique la seule chose qu'elles peuvent donner, une émotion plus vibrante, une sympathie plus universelle et plus poignante qui ne fait pas seulement dire ah! mais qui fait pleurer. Vous n'êtes pas plus grand artiste, mais vous êtes plus homme! Ces pages-là vous rendent complet.

Adieu. Je ne veux pas vous ennuyer, mais vous dire seulement : il y a bien loin au fond des bois une âme où vous avez magnifiquement retenti. C'est tout ce que nous voulons, n'est-ce pas?

Je suis seul, triste et stérile. Plaignez-moi, aimez-moi et enchantez-moi.

LAMARTINE.

Victor Hugo conservait toutes les lettres qui lui étaient adressées, à plus forte raison les vers, et les correspondants poètes étaient nombreux, quelques-uns très jeunes et même parfois simples écoliers. Nous avons retrouvé les vers d'un lycéen enthousiaste; son âge : dix ans; son nom : Jules Barbier, le futur auteur des livrets de *Faust*, de *Roméo et Juliette*, de *Mignon*, d'*Hamlet*, de *Galatée* et de tant d'autres opéras :

A M. VICTOR HUGO,

APRÈS AVOIR LU SA PIÈCE INTITULÉE :

DIEU EST TOUJOURS LÀ.

Ces vers d'un écolier daigneras-tu les lire?
Quand chacun devant toi se prosterne et t'admire,
Quand partout répandus tes vers harmonieux
S'en vont de bouche en bouche et montent jusqu'aux cieux,
Je ne viens point flatter cette gloire suprême
Attachée à ton nom; ô poëte, je t'aime.

Je t'aime pour ces vers qui sont nés dans ton cœur,
Écho tendre et plaintif qui répond au malheur;
Pour ces vers que toujours laisse tomber ton âme
Sur un petit enfant, sur une pauvre femme,
Je t'aime pour ces vers tout pleins de ta bonté
Qui nous disent tout bas : faites la charité!
Je sens quand je les lis des pleurs sur mon visage;
Tu nous fais de l'aumône une si douce image,
Et dans la charité tu mets tant de bonheur,
Qu'attentif on t'écoute, et l'on devient meilleur.
On sent à chaque vers l'esprit de l'évangile.
Non, ta bonté n'est point une bonté stérile,
Et dans tes chants divins, qu'on ne peut oublier,
On puise un saint amour : te lire, c'est prier.

Je ne viens point flatter cette gloire suprême
Attachée à ton nom; ô poëte, je t'aime.

Jules BARBIER.

Le Journal des Débats.
(31 juillet 1837.)

Jules JANIN. (J. J.)

Il y a au-dedans de nous-mêmes une voix cachée qui nous parle, qui nous conseille, qui nous inspire, dont l'homme vulgaire est l'esclave, dont le poète n'est que l'écho. Cette voix, pour tous les poètes, c'est le souffle inspirateur, le *mens divinior*, comme dit Horace. Or, ces deux voix de l'âme, la conscience et l'inspiration, M. Hugo les a entendues en même temps l'une et l'autre; l'une et l'autre, elles lui ont dicté son nouveau livre. La conscience a porté le poète en présence de tous les événements humains de notre histoire : les trônes qui tombent, les rois qui s'en vont en exil, les rois qui meurent, les monuments qui s'élèvent, les statues renversées qui remontent sur leur piédestal d'airain. Puis, quand la conscience a bien promené le poète à travers les ruines d'hier et les ruines de demain, survient l'autre voix intérieure, l'inspiration, qui le reporte doucement à toutes les joies de la jeunesse, à tous les bonheurs du foyer domestique, à tous les enivrements des bois, des montagnes, de la pleine mer; à tous les merveilleux hasards de la vie heureuse, jeune et inspirée; l'oiseau qui chante sur la branche, l'enfant qui rit, la fleur qui entr'ouvre son calice, le ruisseau qui s'enfuit. Ce sont là les voix intérieures qui murmurent de si beaux vers à l'oreille du poète; voilà la double conscience dont il est le reflet éloquent et inspiré.

... Ainsi donc, cette fois encore, comme dans les *Odes* de M. Hugo, comme dans *les Feuilles d'Automne*, comme dans tous les vers sortis de la même tête et sortis du même cœur, vous allez lire une double histoire, l'histoire de nos travaux et de nos révolutions de chaque jour, et, en même temps, l'histoire personnelle du poète; l'histoire d'une nation et l'histoire d'un homme, mais tellement confondues et mêlées ensemble que tout semble commun entre cette nation et cet homme : les larmes, la joie, la haine,

l'amour, l'enthousiasme, la colère, le deuil, le découragement, l'espérance, la douleur.

... Dans les premiers vers de son nouveau volume, le poète explique sa mission. Hier encore, dans *les Feuilles d'Automne,* il disait que la poésie était bonne au milieu des tempêtes pour rassurer contre la foudre; aujourd'hui que la tempête est apaisée, il lui annonce que la poésie est bonne encore pour nous mieux faire sentir la paix et le calme. La rue s'apaise, les passions politiques se calment, l'émeute s'endort, les combats de la parole ont remplacé les combats du glaive; vienne maintenant la poésie

Pour reconstruire enfin ces deux colonnes saintes,
Le respect des vieillards et l'amour des enfants.

Histoire de la littérature française sous le Gouvernement de Juillet.

Alfred Nettement.

... *Les Voix intérieures* sont un hommage que le poète se rend à lui-même, une satisfaction qu'il se donne, pour expier le tort des profanes qui ont méconnu son génie, un hymne à sa divinité. Dans cet *Exegi monumentum* tantôt enthousiaste, tantôt indigné, tantôt plaintif, qui ne remplit pas moins d'un volume, la situation de l'intelligence de M. Victor Hugo se révèle tout entière. Elle est ce qu'elle doit être. Il a perdu sa croyance catholique, et, depuis ce moment, son âme est devenue comme une route ouverte traversée par toutes les idées et tous les sentiments qui, sans y séjourner, jettent en passant un son éclatant ou mélodieux. Dans cette intelligence où la foi a laissé, en se retirant, un vide profond que la philosophie, d'ailleurs très imparfaitement étudiée par M. Victor Hugo, n'a pu remplir, l'idolâtrie rationaliste de l'époque a peu à peu introduit le seul culte qu'elle supporte, celui de la supériorité; c'est la supériorité du génie de Napoléon, la supériorité de la force populaire, la supériorité du siècle actuel sur ses devanciers, de notre pays sur les autres pays, et, enfin, la dernière des supériorités, voilée par toutes les autres, la supériorité individuelle de l'homme sur son temps, du poète sur ceux qui l'entourent; car, dans notre siècle, l'homme ne détrône plus Dieu que pour s'adorer lui-même.

Le Monde.

Roger de Beauvoir.

Les beautés dominantes de ce volume, sa force, son ampleur et la fermeté de son tissu devant à l'avance rendre le métier de la critique facile, les chenilles et tous les insectes qui ont coutume de s'abattre ordinairement sur les poèmes ont eu grand soin de ne pas aller s'attaquer à cette dernière et brillante floraison de l'arbre; suspendus seulement à ses plus vieilles branches, ils les ont secouées et tiraillées dans tous les sens. Nous parlons ici non de la critique ordinaire qui juge d'après l'opinion, mais de la critique méthodique et orthodoxale, de la critique qui s'intitule *humanitaire* et prétend à la réforme et à la moralisation de la strophe, de cette critique de quaker en un mot qui demande que le vers serve à quelque chose comme un hymne du Champ-de-Mars, et que la muse ne voltige point au hasard n'ayant d'autre appui que l'aile divine de la fantaisie.

... Comme Gœthe le pèlerin de Rome, qui allait s'asseoir à toutes les tavernes et *tratorie,* pour écouter le soir les différents idiomes de la grande ville, ses chansons de joie ou de colère, ses chants de religion ou de liberté, le poète recueille également les mille notes de la rue, ses aspects divers, ses phases glorieuses ou turbulentes. Il ne se prononce pas sur la question de doctrine, il n'écoute que la question de sentiment... et c'est alors que le poète, battu de l'orage des partis, en revient à la famille. Alors il écrit la pièce : *Regardez : les enfants,* etc., et cette divine orientale, *la Tombe dit à la Rose...* Alors reviennent s'abriter en foule sous son toit toutes les belles fées de sa première jeunesse, péris flottantes et légères. Les *Oiseaux envolés,* la *Soirée en mer, Pensar, dudar,* et l'épître *Au Riche,* reposent de ce grand fracas de la rue dont vous avez encore la tête malade. Le poète quitte, comme l'acteur, son masque d'airain; il chante, il pleure, il rit avec vous. Vous écoutez ses douleurs en écoutant celles d'Olympio, ce jeune masque vénitien qui vient se confesser à votre oreille, qui vous montre, à vous indifférent, les plaies de son flanc, de telle sorte que vous reculez dans le bal même en voyant ce jeune homme à la fois si pâle et si brillant; si pâle qu'il se met un masque noir sur le visage et vous dit qu'il

se nomme Olympio, tandis que vous savez son vrai nom et à quel poète merveilleux et fort vous avez à faire.

La Presse.
[9 juillet 1837.]

Alexandre Dumas.

Il y a au pied du Vésuve un ermitage habité par un vieux solitaire, lequel cultive sur ce sol mouvant un jardin qui, grâce au soleil qui l'échauffe et au feu souterrain qui le fertilise, rapporte par an trois moissons de fruits. Lorsque la montagne est en repos, que l'air est tranquille, que le gouffre éteint pousse silencieux vers le ciel sa colonne de fumée pareille au pilier gigantesque et vacillant de quelque palais fantastique, le vieillard attend sur le seuil de son ermitage les voyageurs qui gravissent le volcan; et, du plus loin qu'il aperçoit la caravane cosmopolite, il prépare pour elle son eau la plus fraîche, son meilleur vin, ses fruits les plus beaux. Les pèlerins fatigués s'arrêtent, s'étonnent de trouver au bord d'un abîme, sur un sol de soufre, sous une pluie de flammes, cet homme grave et simple qui leur offre une eau si pure, un vin si doux et des fruits si parfumés. Ils lui demandent le secret de sa vie, et comment, au milieu des convulsions de la montagne qui renversent au loin les maisons de Torre del Greco, sur les flammes souterraines qui font bouillonner la mer à l'égal d'une tempête et agitent, ainsi qu'une forêt battue des vents, les vaisseaux tremblants dans le port, à quelques pas à peine de ces laves qui descendent, dévorant moissons, ceps de vignes, bois d'orangers, comment, dis-je, il peut vivre ainsi, hospitalier, tranquille et confiant au lendemain. Alors il leur montre dans l'intérieur de sa cabane un crucifix, et, à l'extérieur, ce panorama splendide qui a Naples pour premier plan, Sorrente, Caprée, le Pausilippe pour lointains, la mer immense pour horizon; et il leur dit, avec ce ton simple qui ne laisse aucun doute aux cœurs les plus sceptiques : — Aux jours d'orage, je prie; aux jours de calme, je contemple

Voilà tout le secret de Victor Hugo, notre grand poète; voilà ce que nous répondrons pour lui aux gens qui nous demandent comment il se fait qu'à chaque éruption politique, lorsque Paris a jeté des flammes comme un volcan, lorsque la colère du peuple ou la vengeance des rois a coulé dans nos rues comme une lave, cette muse virginale, à la voix calme et sévère, reparaît tout à coup au milieu de nous, sans avoir à sa robe une seule tache de boue, à ses mains une seule tache de sang. C'est que cette muse a pour conseillère la raison, et pour devise la vérité. C'est qu'étrangère à tous les partis, des hauteurs du passé et tendant aux cimes de l'avenir, elle plane sur les passions humaines comme une aigle sur les abîmes. C'est que le poète n'a jamais suivi, luxurieux et timide, cette courtisane du coin de la rue qui se fait de la première borne un lit et qu'on appelle la popularité. C'est qu'en 1825, à l'époque où *le Constitutionnel* et *le Courrier français* plaçaient Casimir Delavigne et Béranger sur le piédestal de l'opposition, il chantait la Vendée et ses martyrs; qu'en 1829, prophète des révolutions prochaines, il écrivait sur les murailles des Tuileries les mots fatidiques qui troublèrent le festin de Balthasar; qu'en 1830, historique défenseur des traditions monarchiques, il faisait incliner le drapeau de Fleurus et d'Iéna devant l'oriflamme de la Mansoure et de Bovines; et qu'enfin, en 1836, lorsque l'on descendait sans bruit dans le caveau des comtes de Stralsado le cadavre découronné de Charles X, seul barde du malheur, unique courtisan de la tombe, il fit entendre, au milieu de l'oubli silencieux du vieux règne et des fêtes bruyantes du règne nouveau, l'hymne religieux d'une sainte reconnaissance.

C'est que Victor Hugo est, non seulement un grand poète, mais encore un penseur profond; de sorte que, souvent, la même chose qui arrache des cris d'admiration à la foule n'obtient de lui qu'un sourire de pitié, tandis qu'au contraire ce qu'elle insulte lui paraît parfois respectable et ce qu'elle abaisse digne d'être grand. Voilà comment on le voit passer, front sévère, au milieu de la lutte des ambitions et des intérêts, se contentant d'abriter le faible sous son bouclier, sans tirer encore son épée contre le puissant; et cependant on devine que, le jour où le poète, si calme en apparence, démusèlera sa colère, elle éclatera en rugissements de lion.

Une chose à remarquer, surtout au milieu de notre époque athée et révolutionnaire, qui

doute de Dieu et qui nie les rois, c'est cette profonde conviction qui ressort de l'ensemble de l'œuvre; le poète sent, on le devine, qu'il ne s'est pas mis à un travail infructueux et perdu; comme ces vieux romains qui semblaient croire à l'éternité de leur empire, il bâtit son monument aux larges cintres avec du marbre et du granit; il lui enracine profondément les pieds dans la terre; il élève ses tours massives jusqu'au ciel; puis, confiant dans la matière à laquelle il a donné la force et à laquelle il promet la durée, il l'abandonne avec sécurité à la pluie et au soleil, à la brise et à la tempête.

... Jamais, à notre avis, notre grand poète n'a plus vigoureusement manié que dans ce dernier volume cette matière rebelle qu'on appelle le style; soit qu'il torde la langue en spirales dans ces hautes strophes, pareilles aux colonnes d'un portique, soit qu'il l'allonge en alexandrins superposés comme les assises de granit d'une pyramide, soit enfin qu'il la taille d'une manière bizarre, comme les chapiteaux romans, où l'architecte, au lieu de feuilles d'acanthe, a sculpté des figures d'oiseaux, d'hommes et de lions; toujours le monument qu'il a voulu bâtir arrive complet, église ou gynécée, palais ou tombeau. Non seulement la matière ne manque jamais, mais jamais encore l'ouvrier ne se lasse; et soit qu'il coule le bronze, soit qu'il sculpte l'or, c'est toujours fondu par Michel-Ange et ciselé par Benvenuto Cellini. Ainsi que la foudre est formée de trois rayons tordus et mêlés ensemble, ainsi l'œuvre du poète se compose de trois éléments réunis : le mépris, l'amour et la douleur.

Il est impossible de mettre plus hautainement le pied sur les choses et sur les hommes que ne le fait l'auteur dans les vers à Charles X, à un journaliste et à la Muse. Ses pièces V^e^, XIe et XIIe sont des chefs-d'œuvre de sensibilité. L'ode à Olympio, l'ode à son frère, l'ode à l'Arc de Triomphe sont des cris pleins de souffrances et de larmes; et la tristesse du poète en voyant le nom de son père oublié sur cette page de pierre à laquelle il promet un si bel avenir, prend un accent si filial et si religieux, que le livre tombe des mains et que l'on reste pensif à se demander comment il se fait que parmi tous ces noms, auxquels rien n'a survécu que le souvenir, c'est justement celui dont le lustre se continue, dont l'auréole se redore, dont le bruit perpétué par un écho vivant n'a pas cessé de retentir, qu'on a précisément été omettre, je ne dirai pas oublier; car ne pouvant croire à l'ignorance, il faut bien croire à la haine.

Étude sur Victor Hugo.
[*1905.*]
Fernand Gregh.

... C'est dans *les Voix intérieures* que Hugo a écrit les plus beaux de ces vers virgiliens dont nous remarquions plus haut la fréquence parmi les poèmes qu'il écrivit à cette époque. Une pièce est même dédiée à Virgile, et se termine par ce passage dont les meilleurs Parnassiens ne pourront qu'égaler la latinité savoureuse :

Et l'oreille tendue à leurs vagues chansons,
Dans l'ombre, au clair de lune, à travers les buissons,
Avides, nous pourrons voir à la dérobée
Les satyres dansants qu'imite Alphésibée.

Aussi agréables pour leur frais mystère et leur réalisme délicat, l'un et l'autre si proprement virgiliens, sont ces vers à Albert Dürer :

« Tu voyais », lui dit le poète,

..... distinctement, par l'ombre recouverts,
Le faune aux doigts palmés, le sylvain aux yeux verts,
Pan qui revêt de fleurs l'antre où tu te recueilles,
Et l'antique dryade aux mains pleines de feuilles.

A mesure d'ailleurs qu'on avance dans ce recueil des *Voix intérieures,* les beautés se multiplient, le génie, car c'est le nom qui convient déjà, le génie éclate. La pièce célèbre intitulée : *La Vache,* est un splendide symbole à la fois profond et clair, où l'idée est aussi ample que le détail est net.

Quant à la pièce intitulée *Passé :*

C'était un grand château du temps de Louis treize...

il est difficile de la lire sans que les larmes viennent aux yeux. Elle n'est pas parfaite : quelques vers y sont trop spirituels, et d'autres un peu vulgaires; mais quelle nostalgie s'y compose des parcs abandonnés et du passé évanoui!

Après avoir cité le poème : *Sunt Lacrymæ rerum,* Fernand Gregh reprend :

... Nul poète jusque-là, dans les lettres

françaises, n'avait uni à ce point l'âme et les choses, — même Lamartine, même Vigny; jamais ce bleuâtre du lointain et ce vaporeux du souvenir n'avaient été rendus et fondus avec tant de mollesse et de suavité; c'est un mélange magique de sourires et de pleurs, de passé et de nature, de soie fanée et d'herbe vivace... Une des veines les plus belles et les plus riches de la poésie moderne part de là : toute la mélancolie des jardins antiques, des statues rongées, des couchants éteints que tour à tour ont chantés Verlaine, Albert Samain, Henri de Régnier.

En ces derniers vers, en d'autres des *Voix intérieures*, Hugo atteint à la perfection pure, indiscutable et indestructible. Et voyez comme l'art est long! De ces recueils que nous venons d'analyser un à un, voici vraiment le premier qui donne le frisson de l'enthousiasme. Tout ce qui précédait était déjà admirable parfois; mais il y manquait encore un je ne sais quoi, qui est là.

III

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Les Voix intérieures. — Œuvres complètes de Victor Hugo, poésie VI. Paris, Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, n° 22 (Terzuolo, imprimeur, rue de Vaugirard, n° 11), 1837, in-8°. Édition originale, publiée à 8 francs.

La Charité [Dieu est toujours là]. — Fragment, par Victor Hugo, vendu au profit des pauvres du xe arrondissement. Paris, imprimerie de Henri Dupuy, rue de la Monnaie, n° 11, 1837, in-8°.

Les Voix intérieures... — Œuvres de Victor Hugo, poésie IV. Furne et Cie, libraires-éditeurs, rue Saint-André-des-Arts, n° 55 (imprimerie Béthune et Plon), 1840, in-8°. 1 gravure hors texte de Steinhel.

Les Voix intérieures... — Œuvres de Victor Hugo. Paris, Charpentier, libraire-éditeur, rue de Seine, n° 29 (imprimerie Béthune et Plon), 1841, in-18. Édition collective. Prix : 3 fr. 50.

Les Voix intérieures... — Collection Hetzel, Paris, Lecou, éditeur, rue du Bouloi (imprimerie Simon Raçon et Cie), 1853-1855, in-18. Prix : 3 fr. 50.

Les Voix intérieures... — Œuvres illustrées de Victor Hugo. Paris, édition J. Hetzel, librairie Malmenayde et de Riberolles, rue du Pont-de-Lodi, n° 55; librairie Blanchard, rue Richelieu, n° 78, près la Bourse (imprimerie Simon Raçon et Cie), 1854, grand in-8° à deux colonnes. Illustrations de G. Séguin.

Les Voix intérieures... — Œuvres complètes de Victor Hugo, de l'Académie française, poésie IV. Alexandre Houssiaux, libraire-éditeur, rue du Jardinet-Saint-André-des-Arts, n° 3 (imprimerie Simon Raçon et Cie), 1856. Édition in-8° ornée de vignettes. Trois gravures hors texte.

Les Voix intérieures. — Collection Hetzel, librairie Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, n° 14, 1856-1857, in-18. Prix : 1 franc.

Les Voix intérieures... — Collection Hetzel, librairie Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, n° 14 (imprimerie J. Claye, rue Saint-Benoît, n° 7), 1857, in-32. Prix : 1 franc.

Les Voix intérieures... — Édition elzévirienne. Paris, J. Hetzel et Cie, éditeurs, rue Jacob, n° 18 (imprimerie Jouaust). Ornements par E. Froment. 1869, in-18. Prix : 4 francs. Couverture illustrée.

Les Voix intérieures... — Édition collective. Alphonse Lemerre, éditeur, passage Choiseul, n° 31, 1875, petit in-12. Publiée à 6 francs le volume.

Les Voix intérieures... — Œuvres de Victor Hugo. Vve A. Houssiaux, Hébert et Cie, successeurs, rue Perronet, n° 5 (imprimerie Simon Raçon et Cie), 1875, in-8°. Trois gravures hors texte.

Les Voix intérieures... — Édition définitive. Poésie III. Paris, J. Hetzel et Cie, rue Jacob, n° 18, A. Quantin et Cie, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie J. Claye), 1880, in-8°. Publiée à 7 fr. 50 le volume.

Les Voix intérieures. — Petite édition définitive, Hetzel-Quantin, in-16, s. d., à 2 francs le volume.

Les Voix intérieures... — Édition nationale. Poésie III. Paris, J. Lemonnyer, éditeur, quai des Grands-Augustins, n° 53 *bis* (G. Richard et Cie, imprimeurs, rue de la Perle, n° 5). 1 composition hors texte. 1885, in-4°. 30 francs le volume.

Les Voix intérieures... — Édition collective. Œuvre poétique I. Paris, Eugène Hugues, éditeur (imprimerie P. Mouillot), 1886, grand in-8°. Trois gravures hors texte. Édition publiée en 6 livraisons à 10 centimes. L'ouvrage complet : 1 franc.

Les Voix intérieures... — Œuvres poétiques de Victor Hugo. Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, rue de Grenelle, n° 11, 1891, 1 dessin de Laurent-Desrousseaux, in-32, à 4 francs le volume.

Les Voix intérieures. — Édition à 25 centimes le volume, Jules Rouff et Cie, Cloître Saint-Honoré, 3 volumes in-32.

Les Voix intérieures... — Édition de l'Imprimerie nationale, Paris, Paul Ollendorff, Chaussée d'Antin, n° 50, 1909, grand in-8°.

IV

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

1840. Édition Furne. *A Albert Dürer,* composition de Steinhel, gravée sur acier par Sisco.

1854. Édition Hetzel. Neuf compositions de Gérard Séguin.

Frontispice. — *Il faut que le vieillard, chargé de jours sans nombre...* [A l'Arc de Triomphe]. — *Cet ange qui donne et qui tremble...* [Dieu est toujours là]. — *Elle aime comme nous, Maître, les douces voix...* [A Virgile] — *Pendant que la fenêtre était ouverte.* — *Regardez : les enfants se sont assis en rond.* — *Vous avez retrouvé dehors la liberté* [A des oiseaux envolés]. — *T'en souviens-tu, mon frère ? après l'heure d'étude...* [A Eugène vicomte H.]. *Qu'à peine un mouvement de ta lyre indignée...* [*O Muse, contiens-toi !*].

1869. Édition elzévirienne Hetzel. Ornements et frontispice par E. Froment.

1885. Édition nationale J. Lemonnyer, in-4°. Une composition hors texte :

Pendant que la fenêtre était ouverte (E. Pinchart). Gravée à l'eau-forte par Géry-Bichard.

1886. Édition Hugues. — *Frontispice* (Gérard Séguin). — *A l'Arc de triomphe* (Riou). — *A des oiseaux envolés* (Adrien Marie).

1886. Édition Hébert. Une composition de François Flameng : *Passé,* gravée par F. Dumoulin.

1891. Édition Charpentier. *A Virgile* (Laurent-Desrousseaux). Gravé à l'eau-forte par L. Muller.

SALONS.

1855. Penne (Charles-Olivier de) [peinture]. *A l'Arc de triomphe.*

1857. Penne (Charles-Olivier de) [peinture]. *Passé.*

1882. Gérard (Gaston) [aquarelle]. *Jeune fille, l'amour, c'est d'abord un miroir...*

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

OEUVRES
COMPLÈTES
DE

VICTOR HUGO.

POÉSIE.

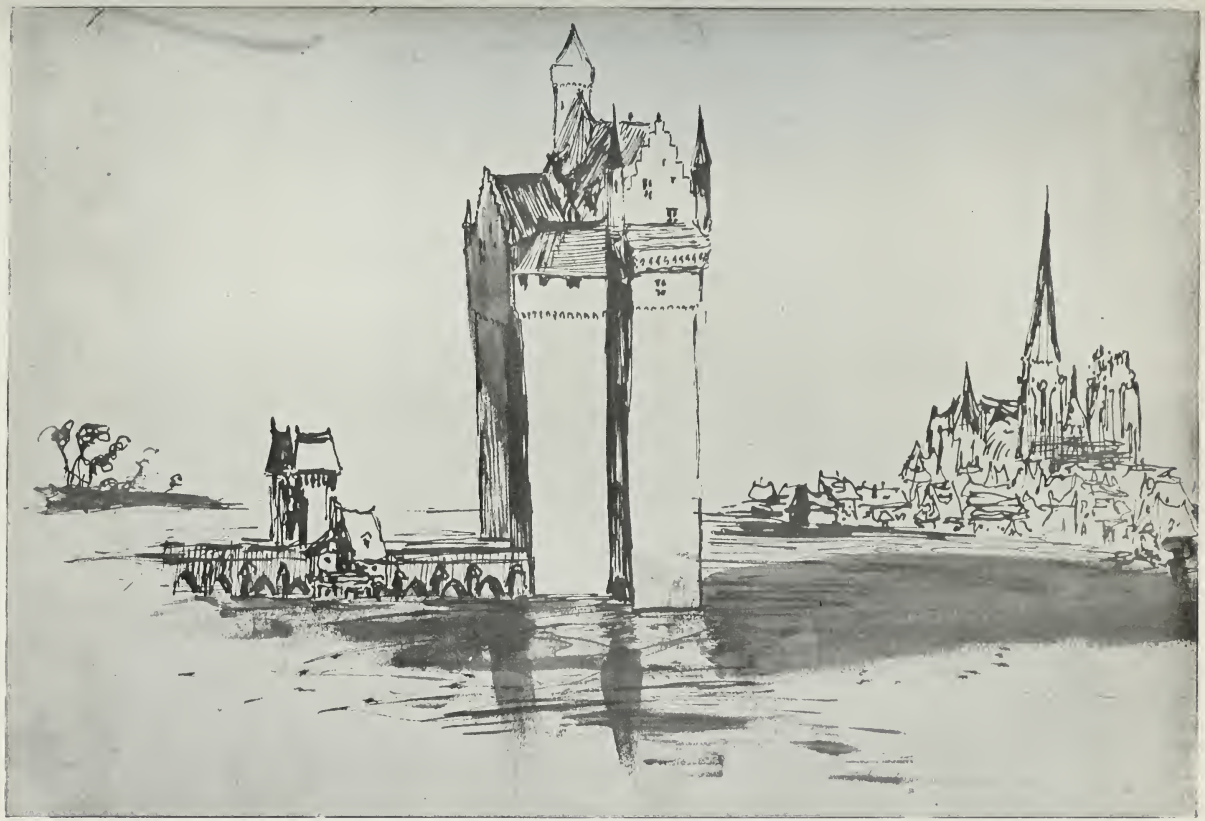
VI

LES VOIX INTÉRIEURES.

PARIS.
Eugène Renduel,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.
1837.

Couverture de l'Édition originale.

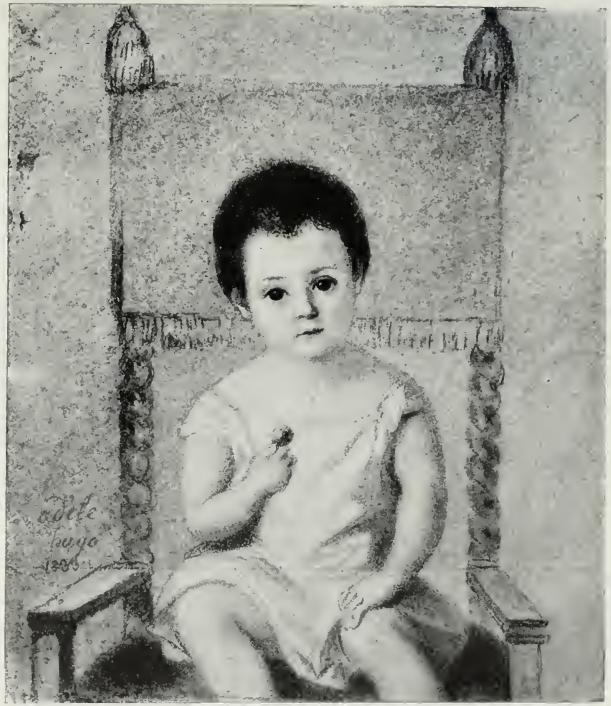
IMPRIMERIE NATIONALE.



Dessin de Victor Hugo. (Voir Manuscrit : *A des oiseaux envolés*, feuillet 100.)

Portrait du général Hugo. — Maison de Victor Hugo.

Portrait de Madame Victor Hugo. Peinture de Louis Boulanger.
Maison de Victor Hugo.



Adèle Hugo.

Charles Hugo.

Crayons de Mme Victor Hugo. — Maison de Victor Hugo.

Léopoldine.

François-Victor.

Crayons de Mme Victor Hugo. — Maison de Victor Hugo.

A Albert Dürer. Composition de Steinhel.
Édition Furne, 1840.

23
2

Tu sais, qu'étoile sans orbite,
l'homme erre au pié de tous les vents;
Tu sais que l'injustice habite
dans la demeure des vivants;
Et que nos cœurs sont des arènes
où les passions souveraines,
Groupe horrible en vain combattu,
lionnes, bœufs affamés,
Tigresses de taches semées,
Dévorent la chaste vertu!

Tout ce qui souffre est plein de haine.
Tout ce qui vit traîne un remords.
Les morts seuls ont rompu leur chaîne
Tout est méchant, hormis les morts!
Aussi, voyant parmi la vie
palpiter de [illegible] en d'envie,
Lorsque parmi nous rien n'est beau,
Si parfois, oiseau solitaire,
Tu redescends sur cette terre
Tu te poses sur un tombeau!

---

15 mai 1837

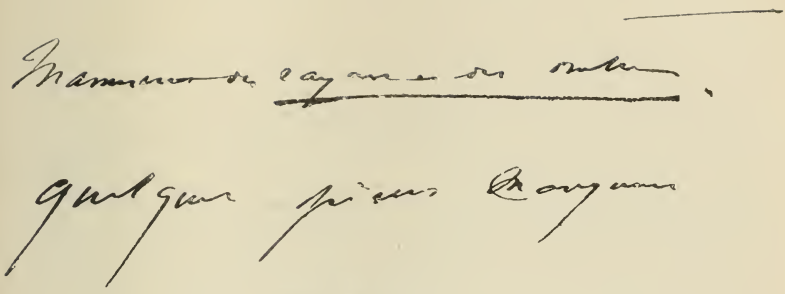
118
36
18
48
32
12
36
400

400

Fac-similé du manuscrit. *Sunt Lacrymæ rerum.* (Voir page 375.)

LES RAYONS
ET LES OMBRES

36
IMPRIMERIE NATIONALE.



Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo
en tête du manuscrit : *Les Rayons et les Ombres.*

Un poëte a écrit le *Paradis perdu;* un autre poëte a écrit les *Ténèbres.*

Entre Éden et les Ténèbres il y a le monde; entre le commencement et la fin il y a la vie; entre le premier homme et le dernier homme il y a l'homme.

L'homme existe de deux façons : selon la société et selon la nature. Dieu met en lui la passion; la société y met l'action; la nature y met la rêverie.

De la passion combinée avec l'action, c'est-à-dire de la vie dans le présent et de l'histoire dans le passé, naît le drame. De la passion mêlée à la rêverie naît la poésie proprement dite.

Quand la peinture du passé descend jusqu'aux détails de la science, quand la peinture de la vie descend jusqu'aux finesses de l'analyse, le drame devient roman. Le roman n'est autre chose que le drame développé en dehors des proportions du théâtre, tantôt par la pensée, tantôt par le cœur.

Du reste, il y a du drame dans la poésie, et il y a de la poésie dans le drame. Le drame et la poésie se pénètrent comme toutes les facultés dans l'homme, comme tous les rayonnements dans l'univers. L'action a des moments de rêverie. Macbeth dit : *Le martinet chante sur la tour.* Le Cid dit : *Cette obscure clarté qui tombe des étoiles.* Scapin dit : *Le ciel s'est déguisé ce soir en*

scaramouche. Nul ne se dérobe dans ce monde au ciel bleu, aux arbres verts, à la nuit sombre, au bruit du vent, au chant des oiseaux. Aucune créature ne peut s'abstraire de la création.

De son côté, la rêverie a des minutes d'action. L'idylle à Gallus est pathétique comme un cinquième acte; le quatrième livre de l'*Énéide* est une tragédie; il y a une ode d'Horace qui est devenue une comédie de Molière. *Donec gratus eram tibi,* c'est le *Dépit amoureux.*

Tout se tient, tout est complet, tout s'accouple et se féconde par l'accouplement. La société se meut dans la nature; la nature enveloppe la société.

L'un des deux yeux du poëte est pour l'humanité, l'autre pour la nature. Le premier de ces yeux s'appelle l'observation, le second s'appelle l'imagination.

De ce double regard toujours fixé sur son double objet naît au fond du cerveau du poëte cette inspiration une et multiple, simple et complexe, qu'on nomme le génie.

Déclarons-le bien vite et dès à présent, dans tout ce qu'on vient de lire comme dans tout ce qu'on va lire encore, l'auteur de ce livre, et cela devrait aller sans dire, est aussi loin de songer à lui-même qu'aucun de ses lecteurs. L'humble et grave artiste doit avoir le droit d'expliquer l'art, tête nue et l'œil baissé. Si obscur et si insuffisant qu'il soit, on ne peut lui interdire, en présence des pures et éternelles conditions de la gloire, cette contemplation qui est sa vie. L'homme respire, l'artiste aspire. Et d'ailleurs quel est le pauvre pâtre, enivré de fleurs et ébloui d'étoiles, qui ne s'est écrié, au moins une fois en sa vie, en laissant tremper ses pieds nus dans le ruisseau où boivent ses brebis : — Je voudrais être empereur!

Maintenant, continuons.

Des choses immortelles ont été faites de nos jours par de grands et nobles poëtes personnellement et directement mêlés

aux agitations quotidiennes de la vie politique. Mais, à notre sens, un poëte complet, que le hasard ou sa volonté aurait mis à l'écart, du moins pour le temps qui lui serait nécessaire, et préservé, pendant ce temps, de tout contact immédiat avec les gouvernements et les partis, pourrait faire aussi, lui, une grande œuvre.

Nul engagement, nulle chaîne. La liberté serait dans ses idées comme dans ses actions. Il serait libre dans sa bienveillance pour ceux qui travaillent, dans son aversion pour ceux qui nuisent, dans son amour pour ceux qui servent, dans sa pitié pour ceux qui souffrent. Il serait libre de barrer le chemin à tous les mensonges, de quelque part ou de quelque parti qu'ils vinssent; libre de s'atteler aux principes embourbés dans les intérêts; libre de se pencher sur toutes les misères; libre de s'agenouiller devant tous les dévouements. Aucune haine contre le roi dans son affection pour le peuple; aucune injure pour les dynasties régnantes dans ses consolations aux dynasties tombées; aucun outrage aux races mortes dans sa sympathie pour les rois de l'avenir. Il vivrait dans la nature, il habiterait avec la société. Suivant son inspiration, sans autre but que de penser et de faire penser, avec un cœur plein d'effusion, avec un regard rempli de paix, il irait voir en ami, à son heure, le printemps dans la prairie, le prince dans son Louvre, le proscrit dans sa prison. Lorsqu'il blâmerait çà et là une loi dans les codes humains, on saurait qu'il passe les nuits et les jours à étudier dans les choses éternelles le texte des codes divins. Rien ne le troublerait dans sa profonde et austère contemplation; ni le passage bruyant des évènements publics, car il se les assimilerait et en ferait entrer la signification dans son œuvre; ni le voisinage accidentel de quelque grande douleur privée, car l'habitude de penser donne la facilité de consoler; ni même la commotion intérieure de ses propres

souffrances personnelles, car à travers ce qui se déchire en nous on entrevoit Dieu, et, quand il aurait pleuré, il méditerait.

Dans ses drames, vers et prose, pièces et romans, il mettrait l'histoire et l'invention, la vie des peuples et la vie des individus, le haut enseignement des crimes royaux comme dans la tragédie antique, l'utile peinture des vices populaires comme dans la vieille comédie. Voilant à dessein les exceptions honteuses, il inspirerait la vénération pour la vieillesse, en montrant la vieillesse toujours grande; la compassion pour la femme, en montrant la femme toujours faible; le culte des affections naturelles, en montrant qu'il y a toujours, et dans tous les cas, quelque chose de sacré, de divin et de vertueux dans ces deux grands sentiments sur lesquels le monde repose depuis Adam et Ève, la paternité, la maternité. Enfin, il relèverait partout la dignité de la créature humaine en faisant voir qu'au fond de tout homme, si désespéré et si perdu qu'il soit, Dieu a mis une étincelle qu'un souffle d'en haut peut toujours raviver, que la cendre ne cache point, que la fange même n'éteint pas, — l'âme.

Dans ses poëmes il mettrait les conseils au temps présent, les esquisses rêveuses de l'avenir; le reflet, tantôt éblouissant, tantôt sinistre, des évènements contemporains; les panthéons, les tombeaux, les ruines, les souvenirs; la charité pour les pauvres, la tendresse pour les misérables; les saisons, le soleil, les champs, la mer, les montagnes; les coups d'œil furtifs dans le sanctuaire de l'âme où l'on aperçoit sur un autel mystérieux, comme par la porte entr'ouverte d'une chapelle, toutes ces belles urnes d'or, la foi, l'espérance, la poésie, l'amour; enfin il y mettrait cette profonde peinture du moi qui est peut-être l'œuvre la plus large, la plus générale et la plus universelle qu'un penseur puisse faire.

Comme tous les poëtes qui méditent et qui superposent

constamment leur esprit à l'univers, il laisserait rayonner, à travers toutes ses créations, poëmes ou drames, la splendeur de la création de Dieu. On entendrait les oiseaux chanter dans ses tragédies; on verrait l'homme souffrir dans ses paysages. Rien de plus divers en apparence que ses poëmes; au fond rien de plus un et de plus cohérent. Son œuvre, prise dans sa synthèse, ressemblerait à la terre; des productions de toute sorte, une seule idée première pour toutes les conceptions, des fleurs de toute espèce, une même sève pour toutes les racines.

Il aurait le culte de la conscience comme Juvénal, lequel sentait jour et nuit «un témoin en lui-même», *nocte dieque suum gestare in pectore testem;* le culte de la pensée comme Dante, qui nomme les damnés «ceux qui ne pensent plus», *le gente dolorose ch'anno perduto il ben del intelletto;* le culte de la nature comme saint-Augustin qui, sans crainte d'être déclaré panthéiste, appelle le ciel «une créature intelligente», *Cœlum cœli creatura est aliqua intellectualis.*

Et ce que ferait ainsi, dans l'ensemble de son œuvre, avec tous ses drames, avec toutes ses poésies, avec toutes ses pensées amoncelées, ce poëte, ce philosophe, cet esprit, ce serait, disons-le ici, la grande épopée mystérieuse dont nous avons tous chacun un chant en nous-mêmes, dont Milton a écrit le prologue et Byron l'épilogue : le Poëme de l'Homme.

Cette vie imposante de l'artiste civilisateur, ce vaste travail de philosophie et d'harmonie, cet idéal du poëme et du poëte, tout penseur a le droit de se les proposer comme but, comme ambition, comme principe et comme fin. L'auteur l'a déjà dit ailleurs et plus d'une fois, il est un de ceux qui tentent, et qui tentent avec persévérance, conscience et loyauté. Rien de plus. Il ne laisse pas aller au hasard ce qu'on veut bien appeler son inspiration. Il se tourne constamment vers l'homme, vers la nature ou vers Dieu. A chaque ouvrage nouveau qu'il met au

jour, il soulève un coin du voile qui cache sa pensée; et déjà peut-être les esprits attentifs aperçoivent-ils quelque unité dans cette collection d'œuvres au premier aspect isolées et divergentes.

L'auteur pense que tout poëte véritable, indépendamment des pensées qui lui viennent de son organisation propre et des pensées qui lui viennent de la vérité éternelle, doit contenir la somme des idées de son temps.

Quant à cette poésie qu'il publie aujourd'hui, il en parlera peu. Ce qu'il voudrait qu'elle fût, il vient de le dire dans les pages qui précèdent; ce qu'elle est, le lecteur l'appréciera.

On trouvera dans ce volume, à quelques nuances près, la même manière de voir les faits et les hommes que dans les trois volumes de poésie qui le précèdent immédiatement et qui appartiennent à la seconde période de la pensée de l'auteur, publiés, l'un en 1831, l'autre en 1835 et le dernier en 1837. Ce livre les continue. Seulement, dans *les Rayons et les Ombres,* peut-être l'horizon est-il plus élargi, le ciel plus bleu, le calme plus profond.

Plusieurs pièces de ce volume montreront au lecteur que l'auteur n'est pas infidèle à la mission qu'il s'était assignée à lui-même dans le prélude des *Voix intérieures :*

> Pierre à pierre, en songeant aux croyances éteintes,
> Sous la société qui tremble à tous les vents,
> Le penseur reconstruit ces deux colonnes saintes :
> Le respect des vieillards et l'amour des enfants.

Pour ce qui est des questions de style et de forme, il n'en parlera point. Les personnes qui veulent bien lire ce qu'il écrit savent depuis longtemps que, s'il admet quelquefois, en de certains cas, le vague et le demi-jour dans la pensée, il les admet plus rarement dans l'expression. Sans méconnaître la

grande poésie du Nord représentée en France même par d'admirables poëtes, il a toujours eu un goût vif pour la forme méridionale et précise. Il aime le soleil. La Bible est son livre. Virgile et Dante sont ses divins maîtres. Toute son enfance, à lui poëte, n'a été qu'une longue rêverie mêlée d'études exactes. C'est cette enfance qui a fait son esprit ce qu'il est. Il n'y a d'ailleurs aucune incompatibilité entre l'exact et le poétique. Le nombre est dans l'art comme dans la science. L'algèbre est dans l'astronomie, et l'astronomie touche à la poésie; l'algèbre est dans la musique, et la musique touche à la poésie.

L'esprit de l'homme a trois clefs qui ouvrent tout : le chiffre, la lettre, la note.

Savoir, penser, rêver. Tout est là.

24 avril 1840.

LES RAYONS
ET LES OMBRES

I

FONCTION DU POËTE.

I

Pourquoi t'exiler, ô poëte,
Dans la foule où nous te voyons?
Que sont pour ton âme inquiète
Les partis, chaos sans rayons?
Dans leur atmosphère souillée
Meurt ta poésie effeuillée;
Leur souffle égare ton encens;
Ton cœur, dans leurs luttes serviles,
Est comme ces gazons des villes
Rongés par les pieds des passants.

Dans les brumeuses capitales
N'entends-tu pas avec effroi,
Comme deux puissances fatales,
Se heurter le peuple et le roi?
De ces haines que tout réveille
A quoi bon remplir ton oreille,
O poëte, ô maître, ô semeur?
Tout entier au Dieu que tu nommes,
Ne te mêle pas à ces hommes
Qui vivent dans une rumeur!

Va résonner, âme épurée,
Dans le pacifique concert!
Va t'épanouir, fleur sacrée,
Sous les larges cieux du désert!
O rêveur, cherche les retraites,
Les abris, les grottes discrètes,
Et l'oubli pour trouver l'amour,
Et le silence afin d'entendre
La voix d'en haut, sévère et tendre,
Et l'ombre afin de voir le jour!

Va dans les bois! va sur les plages!
Compose tes chants inspirés
Avec la chanson des feuillages
Et l'hymne des flots azurés!
Dieu t'attend dans les solitudes;
Dieu n'est pas dans les multitudes;
L'homme est petit, ingrat et vain.
Dans les champs tout vibre et soupire.
La nature est la grande lyre,
Le poëte est l'archet divin!

Sors de nos tempêtes, ô sage!
Que pour toi l'empire en travail,
Qui fait son périlleux passage
Sans boussole et sans gouvernail,
Soit comme un vaisseau qu'en décembre
Le pêcheur, du fond de sa chambre
Où pendent ses filets séchés,
Entend la nuit passer dans l'ombre
Avec un bruit sinistre et sombre
De mâts frissonnants et penchés!

II

Hélas! hélas! dit le poëte,
J'ai l'amour des eaux et des bois;
Ma meilleure pensée est faite
De ce que murmure leur voix.
La création est sans haine.
Là, point d'obstacle et point de chaîne.
Les prés, les monts, sont bienfaisants;
Les soleils m'expliquent les roses;
Dans la sérénité des choses
Mon âme rayonne en tous sens.

Je vous aime, ô sainte nature!
Je voudrais m'absorber en vous;
Mais dans ce siècle d'aventure
Chacun, hélas! se doit à tous!
Toute pensée est une force.
Dieu fit la sève pour l'écorce,
Pour l'oiseau les rameaux fleuris,
Le ruisseau pour l'herbe des plaines,
Pour les bouches les coupes pleines,
Et le penseur pour les esprits!

Dieu le veut, dans les temps contraires,
Chacun travaille et chacun sert.
Malheur à qui dit à ses frères :
Je retourne dans le désert!
Malheur à qui prend ses sandales
Quand les haines et les scandales
Tourmentent le peuple agité!
Honte au penseur qui se mutile
Et s'en va, chanteur inutile,
Par la porte de la cité!

Le poëte en des jours impies
Vient préparer des jours meilleurs.
Il est l'homme des utopies,
Les pieds ici, les yeux ailleurs.
C'est lui qui sur toutes les têtes,
En tout temps, pareil aux prophètes,
Dans sa main, où tout peut tenir,
Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue,
Comme une torche qu'il secoue,
Faire flamboyer l'avenir!

Il voit, quand les peuples végètent!
Ses rêves, toujours pleins d'amour,
Sont faits des ombres que lui jettent
Les choses qui seront un jour.
On le raille. Qu'importe! il pense.
Plus d'une âme inscrit en silence
Ce que la foule n'entend pas.
Il plaint ses contempteurs frivoles;
Et maint faux sage à ses paroles
Rit tout haut et songe tout bas!

Foule qui répands sur nos rêves
Le doute et l'ironie à flots,
Comme l'océan sur les grèves
Répand son râle et ses sanglots,
L'idée auguste qui t'égaye
A cette heure encore bégaye;
Mais de la vie elle a le sceau!
Ève contient la race humaine,
Un œuf l'aiglon, un gland le chêne!
Une utopie est un berceau!

De ce berceau, quand viendra l'heure,
Vous verrez sortir, éblouis,
Une société meilleure
Pour des cœurs mieux épanouis,
Le devoir que le droit enfante,
L'ordre saint, la foi triomphante,
Et les mœurs, ce groupe mouvant
Qui toujours, joyeux ou morose,
Sur ses pas sème quelque chose
Que la loi récolte en rêvant!

Mais, pour couver ces puissants germes,
Il faut tous les cœurs inspirés,
Tous les cœurs purs, tous les cœurs fermes,
De rayons divins pénétrés.
Sans matelots la nef chavire;
Et, comme aux deux flancs d'un navire,
Il faut que Dieu, de tous compris,
Pour fendre la foule insensée,
Aux deux côtés de sa pensée
Fasse ramer de grands esprits!

Loin de vous, saintes théories,
Codes promis à l'avenir,
Ce rhéteur aux lèvres flétries,
Sans espoir et sans souvenir,
Qui jadis suivait votre étoile,
Mais qui, depuis, jetant le voile
Où s'abrite l'illusion,
A laissé violer son âme
Par tout ce qu'ont de plus infâme
L'avarice et l'ambition!

IMPRIMERIE NATIONALE.

Géant d'orgueil à l'âme naine,
Dissipateur du vrai trésor,
Qui, repu de science humaine,
A voulu se repaître d'or,
Et, portant des valets au maître
Son faux sourire d'ancien prêtre
Qui vendit sa divinité,
S'enivre, à l'heure où d'autres pensent,
Dans cette orgie impure où dansent
Les abus au rire effronté!

Loin ces scribes au cœur sordide
Qui dans l'ombre ont dit sans effroi
A la corruption splendide :
Courtisane, caresse-moi!
Et qui parfois, dans leur ivresse,
Du temple où rêva leur jeunesse
Osent reprendre les chemins,
Et, leurs faces encor fardées,
Approcher les chastes idées,
L'odeur de la débauche aux mains!

Loin ces docteurs dont se défie
Le sage, sévère à regret!
Qui font de la philosophie
Une échoppe à leur intérêt!
Marchands vils qu'une église abrite!
Qu'on voit, noire engeance hypocrite,
De sacs d'or gonfler leur manteau,
Troubler le prêtre qui contemple,
Et sur les colonnes du temple
Clouer leur immonde écriteau!

Loin de vous ces jeunes infâmes
Dont les jours, comptés par la nuit,
Se passent à flétrir des femmes

Que la faim aux antres conduit!
Lâches à qui, dans leur délire,
Une voix secrète doit dire :
Cette femme que l'or salit,
Que souille l'orgie où tu tombes,
N'eut à choisir qu'entre deux tombes,
La morgue hideuse ou ton lit!

Loin de vous les vaines colères
Qui s'agitent au carrefour!
Loin de vous ces chats populaires
Qui seront tigres quelque jour!
Les flatteurs de peuple ou de trône!
L'égoïste qui de sa zone
Se fait le centre et le milieu!
Et tous ceux qui, tisons sans flamme,
N'ont pas dans leur poitrine une âme,
Et n'ont pas dans leur âme un Dieu!

Si nous n'avions que de tels hommes,
Juste Dieu! comme avec douleur
Le poëte au siècle où nous sommes
Irait criant : Malheur! malheur!
On le verrait voiler sa face;
Et, pleurant le jour qui s'efface,
Debout au seuil de sa maison,
Devant la nuit prête à descendre,
Sinistre, jeter de la cendre
Aux quatre points de l'horizon!

Tels que l'autour dans les nuées,
On entendrait rire, vainqueurs,
Les noirs poëtes des huées,
Les Aristophanes moqueurs.

Pour flétrir nos hontes sans nombre,
Pétrone réveillé dans l'ombre
Saisirait son stylet romain.
Autour de notre infâme époque
L'ïambe boiteux d'Archiloque
Bondirait, le fouet à la main!

Mais Dieu jamais ne se retire!
Non! — Jamais, par les monts caché,
Ce soleil vers qui tout aspire
Ne s'est complètement couché!
Toujours, pour les mornes vallées,
Pour les âmes d'ombre aveuglées,
Pour les cœurs que l'orgueil corrompt,
Il laisse, au-dessus de l'abîme,
Quelques rayons sur une cime,
Quelques vérités sur un front!

Courage donc, esprit, pensées,
Cerveaux d'anxiétés rongés,
Cœurs malades, âmes blessées,
Vous qui priez, vous qui songez!

O générations! courage!
Vous qui venez comme à regret,
Avec le bruit que fait l'orage
Dans les arbres de la forêt!

Douteurs errant sans but ni trêve,
Qui croyez, étendant la main,
Voir les formes de votre rêve
Dans les ténèbres du chemin!

Philosophes dont l'esprit souffre,
Et qui, pleins d'un effroi divin,

Vous cramponnez au bord du gouffre,
Pendus aux ronces du ravin!

Naufragés de tous les systèmes,
Qui de ce flot triste et vainqueur
Sortez tremblants, et de vous-mêmes
N'avez sauvé que votre cœur!

Sages qui voyez l'aube éclore
Tous les matins parmi les fleurs,
Et qui revenez de l'aurore,
Trempés de célestes lueurs!

Lutteurs qui pour laver vos membres
Avant le jour êtes debout!
Rêveurs qui rêvez dans vos chambres,
L'œil perdu dans l'ombre de tout!

Vous, hommes de persévérance,
Qui voulez toujours le bonheur,
Et tenez encor l'espérance,
Ce pan du manteau du Seigneur!

Chercheurs qu'une lampe accompagne!
Pasteurs armés de l'aiguillon!
Courage à tous sur la montagne!
Courage à tous dans le vallon!

Pourvu que chacun de vous suive
Un sentier ou bien un sillon;
Que, flot sombre, il ait Dieu pour rive,
Et, nuage, pour aquilon;

Pourvu qu'il ait sa foi qu'il garde;
Et qu'en sa joie ou sa douleur
Parfois doucement il regarde
Un enfant, un astre, une fleur;

Pourvu qu'il sente, esclave ou libre,
Tenant à tous par un côté,
Vibrer en lui par quelque fibre
L'universelle humanité;

Courage! — Dans l'ombre et l'écume
Le but apparaîtra bientôt!
Le genre humain dans une brume,
C'est l'énigme et non pas le mot!

Assez de nuit et de tempête
A passé sur vos fronts penchés.
Levez les yeux! levez la tête!
La lumière est là-haut! marchez!

Peuples! écoutez le poëte!
Écoutez le rêveur sacré!
Dans votre nuit, sans lui complète,
Lui seul a le front éclairé.
Des temps futurs perçant les ombres,
Lui seul distingue en leurs flancs sombres
Le germe qui n'est pas éclos.
Homme, il est doux comme une femme.
Dieu parle à voix basse à son âme
Comme aux forêts et comme aux flots.

C'est lui qui, malgré les épines,
L'envie et la dérision,
Marche, courbé dans vos ruines,
Ramassant la tradition.
De la tradition féconde
Sort tout ce qui couvre le monde,
Tout ce que le ciel peut bénir.

Toute idée, humaine ou divine,
Qui prend le passé pour racine
A pour feuillage l'avenir.

Il rayonne! il jette sa flamme
Sur l'éternelle vérité!
Il la fait resplendir pour l'âme
D'une merveilleuse clarté.
Il inonde de sa lumière
Ville et désert, Louvre et chaumière,
Et les plaines et les hauteurs;
A tous d'en haut il la dévoile;
Car la poésie est l'étoile
Qui mène à Dieu rois et pasteurs!

25 mars-1er avril 1839.

II

LE SEPT AOÛT 1829.

C'était le sept août. O sombre destinée!
C'était le premier jour de leur dernière année.

Seuls dans un lieu royal, côte à côte marchant,
Deux hommes, par endroits du coude se touchant,
Causaient. Grand souvenir qui dans mon cœur se grave!
Le premier avait l'air fatigué, triste et grave,
Comme un trop faible front qui porte un lourd projet.
Une double épaulette à couronne chargeait
Son uniforme vert à ganse purpurine,
Et l'ordre et la toison faisaient sur sa poitrine,
Près du large cordon moiré de bleu changeant,
Deux foyers lumineux, l'un d'or, l'autre d'argent.
C'était un roi; vieillard à la tête blanchie,
Penché du poids des ans et de la monarchie.
L'autre était un jeune homme étranger chez les rois,
Un poëte, un passant, une inutile voix.

Ils se parlaient tous deux, sans témoins, sans mystère,
Dans un grand cabinet, simple, nu, solitaire,
Majestueux pourtant. Ce que les hommes font
Laisse une empreinte aux murs. Sous ce même plafond
Avaient passé jadis, ô splendeurs effacées!
De grands évènements et de grandes pensées.
Là, derrière son dos croisant ses fortes mains,
Ébranlant le plancher sous ses pas surhumains,
Bien souvent l'empereur, quand il était le maître,
De la porte en rêvant allait à la fenêtre.

Dans un coin une table, un fauteuil de velours,
Miraient dans le parquet leurs pieds dorés et lourds.

Par une porte en vitre, au dehors, l'œil en foule
Apercevait au loin des armoires de Boule,
Des vases du Japon, des laques, des émaux,
Et des chandeliers d'or aux immenses rameaux.
Un salon rouge orné de glaces de Venise,
Plein de ces bronzes grecs que l'esprit divinise,
Multipliait sans fin ses lustres de cristal;
Et, comme une statue à lames de métal,
On voyait, casque au front, luire dans l'encoignure
Un garde argent et bleu d'une fière tournure.

Or entre le poëte et le vieux roi courbé,
De quoi s'agissait-il?

D'un pauvre ange tombé
Dont l'amour refaisait l'âme avec son haleine;
De Marion, lavée ainsi que Madeleine,
Qui boitait et traînait son pas estropié,
La censure, serpent, l'ayant mordue au pied.

Le poëte voulait faire un soir apparaître
Louis treize, ce roi sur qui régnait un prêtre;
— Tout un siècle, marquis, bourreaux, fous, bateleurs; —
Et que la foule vînt, et qu'à travers des pleurs,
Par moments, dans un drame étincelant et sombre,
Du pâle cardinal on crût voir passer l'ombre.

Le vieillard hésitait : — Que sert de mettre à nu
Louis treize, ce roi chétif et mal venu!
A quoi bon remuer un mort dans une tombe?
Que veut-on? où court-on? sait-on bien où l'on tombe?
Tout n'est-il pas déjà croulant de tout côté?
Tout ne s'en va-t-il pas dans trop de liberté?
N'est-il pas temps plutôt, après quinze ans d'épreuve,
De relever la digue et d'arrêter le fleuve?
Certe, un roi peut reprendre alors qu'il a donné.
Quant au théâtre, il faut, le trône étant miné,

Étouffer des deux mains sa flamme trop hardie;
Car la foule est le peuple, et d'une comédie
Peut jaillir l'étincelle aux livides rayons
Qui met le feu dans l'ombre aux révolutions. —
Puis il niait l'histoire, et, quoi qu'il en puisse être,
A ce jeune rêveur disputait son ancêtre;
L'accueillant bien d'ailleurs, bon, royal, gracieux,
Et le questionnant sur ses propres aïeux.

Tout en laissant aux rois les noms dont on les nomme,
Le poëte luttait fermement, comme un homme
Épris de liberté, passionné pour l'art,
Respectueux pourtant pour ce noble vieillard.
Il disait : — Tout est grave en ce siècle où tout penche.
L'art, tranquille et puissant, veut une allure franche.
Les rois morts sont sa proie; il faut la lui laisser.
Il n'est pas ennemi; pourquoi le courroucer,
Et le livrer dans l'ombre à des tortionnaires,
Lui dont la main fermée est pleine de tonnerres?
Cette main, s'il l'ouvrait, redoutable envoyé,
Sur la France éblouie et le Louvre effrayé,
On s'épouvanterait — trop tard, s'il faut le dire —
D'y voir subitement tant de foudres reluire!
Oh! les tyrans d'en bas nuisent au roi d'en haut.
Le peuple est toujours là qui prend la muse au mot
Quand l'indignation, jusqu'au roi qu'on révère,
Monte du front pensif de l'artiste sévère!
Sire, à ce qui chancelle est-on bien appuyé?
La censure est un toit mauvais, mal étayé,
Toujours prêt à tomber sur les noms qu'il abrite.
Sire, un souffle imprudent, loin de l'éteindre, irrite
Le foyer, tout à coup terrible et tournoyant,
Et d'un art lumineux fait un art flamboyant!
D'ailleurs, ne cherchât-on que la splendeur royale,
Pour cette nation moqueuse, mais loyale,
Au lieu des grands tableaux qu'offrait le grand Louis,
Roi-soleil, fécondant les lys épanouis,

Qui, tenant sous son sceptre un monde en équilibre,
Faisait Racine heureux, laissait Molière libre,
Quel spectacle, grand Dieu! qu'un groupe de censeurs
Armés et parlant bas, vils esclaves chasseurs,
A plat ventre couchés, épiant l'heure où rentre
Le drame, fier lion, dans l'histoire son antre! —

Ici, voyant vers lui, d'un front plus incliné,
Se tourner doucement le vieillard étonné,
Il hasardait plus loin sa pensée inquiète,
Et, laissant de côté le drame et le poëte,
Attentif, il sondait le destin vaste et noir
Qu'au fond de ce roi triste il venait d'entrevoir.
Se pourrait-il? quelqu'un aurait cette espérance?
Briser le droit de tous! retrancher à la France,
Comme on ôte un jouet à l'enfant dépité,
De l'air, de la lumière, et de la liberté!
Le roi ne voudrait pas! lui, roi sage et roi juste!

Puis, choisissant les mots pour cette oreille auguste,
Il disait que les temps ont des flots souverains;
Que rien, ni ponts hardis, ni canaux souterrains,
Jamais, excepté Dieu, rien n'arrête et ne dompte
Le peuple qui grandit ou l'océan qui monte;
Que le plus fort vaisseau sombre et se perd souvent
Qui veut rompre de front et la vague et le vent;
Et que, pour s'y briser, dans la lutte insensée,
On a derrière soi, roche partout dressée,
Tout son siècle, les mœurs, l'esprit qu'on veut braver,
Le port même où la nef aurait pu se sauver!
Il osait s'effrayer. Fils d'une vendéenne,
Cœur n'ayant plus d'amour, mais n'ayant pas de haine,
Il suppliait qu'au moins on l'en crût un moment,
Lui qui sur le passé s'incline gravement,
Et dont la piété, lierre qui s'enracine,
Hélas, s'attache aux rois comme à toute ruine!
Le destin a parfois de formidables jeux.

Les rois doivent songer dans ces jours orageux
Où, mer qui vient, esprit des temps, nuée obscure,
Derrière l'horizon quelque chose murmure!
A quoi bon provoquer d'avance, et soulever
Les générations qu'on entend arriver?
Pour des regards distraits la France était sereine;
Mais dans ce ciel troublé d'un peu de brume à peine,
Où tout semblait azur, où rien n'agitait l'air,
Lui rêveur, il voyait par instants un éclair! —

Charles dix souriant répondit : — O poëte!

Le soir, tout rayonnait de lumière et de fête.
Regorgeant de soldats, de princes, de valets,
Saint-Cloud, joyeux et vert, autour du fier palais
Dont la Seine en fuyant reflète les beaux marbres,
Semblait avec amour presser sa touffe d'arbres.
L'arc de triomphe orné de victoires d'airain,
Le Louvre étincelant, fleurdelysé, serein,
Lui répondaient de loin du milieu de la ville;
Tout ce royal ensemble avait un air tranquille,
Et, dans le calme aspect d'un repos solennel,
Je ne sais quoi de grand qui semblait éternel.

Holyrood! Holyrood! O fatale abbaye,
Où la loi du destin, dure, amère, obéie,
S'inscrit de tous côtés!
Cloître! palais! tombeau! qui sous tes murs austères
Gardes les rois, la mort et Dieu; trois grands mystères,
Trois sombres majestés!

Château découronné! vallée expiatoire!
Où le penseur entend, dans l'air et dans l'histoire,
Comme un double conseil pour nos ambitions,
Comme une double voix qui se mêle et qui gronde,

La rumeur de la mer profonde,
Et le bruit éloigné des révolutions!

Solitude où parfois des collines prochaines
On voit venir les faons qui foulent sous les chênes
Le gazon endormi,
Et qui, pour aspirer le vent dans la clairière,
Effarés, frissonnants, sur leurs pieds de derrière
Se dressent à demi!

Fière église où priait le roi des temps antiques,
Grave, ayant pour pavé sous les arches gothiques
Les tombeaux paternels qu'il usait du genou!
Porte où superbement tant d'archers et de gardes
Veillaient, multipliant l'éclair des hallebardes,
Et qu'un pâtre aujourd'hui ferme avec un vieux clou!

Prairie où, quand la guerre agitait leurs rivages,
Les grands lords montagnards comptaient leurs clans sauvages
Et leurs noirs bataillons;
Où maintenant, sur l'herbe, au soleil, sous des lierres,
Les vieilles aux pieds nus qui marchent dans les pierres
Font sécher des haillons!

Holyrood! Holyrood! la ronce est sur tes dalles.
Le chevreau broute au bas de tes tours féodales.
O fureur des rivaux ardents à se chercher!
Amours! Darnley! Rizzio! quel néant est le vôtre!
Tous deux sont là, — l'un près de l'autre; —
L'un est une ombre, et l'autre une tache au plancher!

Hélas! que de leçons sous tes voûtes funèbres!
Oh! que d'enseignements on lit dans les ténèbres
Sur ton seuil renversé,
Sur tes murs, tout empreints d'une étrange fortune,
Vaguement éclairés de ce reflet de lune
Que jette le passé!

O palais, sois béni! sois bénie, ô ruine!
Qu'une auguste auréole à jamais t'illumine!
Devant tes noirs créneaux, pieux, nous nous courbons,
Car le vieux roi de France a trouvé sous ton ombre
Cette hospitalité mélancolique et sombre
Qu'on reçoit et qu'on rend de Stuarts à Bourbons!

10-13 juin 1839.

III

AU ROI LOUIS-PHILIPPE

APRÈS L'ARRÊT DE MORT PRONONCÉ LE 12 JUILLET 1839.

Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe!
Par ce royal enfant, doux et frêle roseau!
Grâce encore une fois! grâce au nom de la tombe!
Grâce au nom du berceau!

12 juillet. Minuit.

IV

REGARD JETÉ DANS UNE MANSARDE.

I

L'église est vaste et haute. A ses clochers superbes
L'ogive en fleurs suspend ses trèfles et ses gerbes;
Son portail resplendit, de sa rose pourvu;
Le soir fait fourmiller sous sa voussure énorme
Anges, vierges, le ciel, l'enfer sombre et difforme,
Tout un monde effrayant comme un rêve entrevu.

Mais ce n'est pas l'église et ses voûtes sublimes,
Ses porches, ses vitraux, ses lueurs, ses abîmes,
Sa façade et ses tours, qui fascinent mes yeux;
Non; c'est, tout près, dans l'ombre où l'âme aime à descendre,
Cette chambre d'où sort un chant sonore et tendre,
Posée au bord d'un toit comme un oiseau joyeux.

Oui, l'édifice est beau, mais cette chambre est douce.
J'aime le chêne altier moins que le nid de mousse;
J'aime le vent des prés plus que l'âpre ouragan;
Mon cœur, quand il se perd sur les vagues béantes,
Préfère l'algue obscure aux falaises géantes,
Et l'heureuse hirondelle au splendide océan.

II

Frais réduit! à travers une claire feuillée
Sa fenêtre petite et comme émerveillée

S'épanouit auprès du gothique portail.
Sa verte jalousie, à trois clous accrochée,
Par un bout s'échappant, par l'autre rattachée,
S'ouvre coquettement comme un grand éventail.

Au dehors un beau lys, qu'un prestige environne,
Emplit de sa racine et de sa fleur couronne
— Tout près de la gouttière où dort un chat sournois —
Un vase à forme étrange en porcelaine bleue
Où brille, avec des paons ouvrant leur large queue,
Ce beau pays d'azur que rêvent les chinois.

Et dans l'intérieur, par moments, luit et passe
Une ombre, une figure, une fée, une grâce,
Jeune fille du peuple, au chant plein de bonheur,
Orpheline, dit-on, et seule en cet asile,
Mais qui parfois a l'air, tant son front est tranquille,
De voir distinctement la face du Seigneur.

On sent, rien qu'à la voir, sa dignité profonde.
De ce cœur sans limon nul vent n'a troublé l'onde.
Ce tendre oiseau qui jase ignore l'oiseleur.
L'aile du papillon a toute sa poussière.
L'âme de l'humble vierge a toute sa lumière.
La perle de l'aurore est encor dans la fleur.

A l'obscure mansarde il semble que l'œil voie
Aboutir doucement tout un monde de joie,
La place, les passants, les enfants, leurs ébats,
Les femmes sous l'église à pas lents disparues,
Les fronts épanouis par la chanson des rues,
Mille rayons d'en haut, mille reflets d'en bas.

Fille heureuse! autour d'elle ainsi qu'autour d'un temple,
Tout est modeste et doux, tout donne un bon exemple.
L'abeille fait son miel, la fleur rit au ciel bleu,
La tour répand de l'ombre, et, devant la fenêtre,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Sans faute, chaque soir, pour obéir au maître,
L'astre allume humblement sa couronne de feu.

Sur son beau col, empreint de virginité pure,
Point d'altière dentelle ou de riche guipure;
Mais un simple mouchoir noué pudiquement.
Pas de perle à son front, mais aussi pas de ride,
Mais un œil chaste et vif, mais un regard limpide.
Où brille le regard que sert le diamant?

III

L'angle de la cellule abrite un lit paisible.
Sur la table est ce livre où Dieu se fait visible,
La légende des saints, seul et vrai panthéon.
Et dans un coin obscur, près de la cheminée,
Entre la bonne vierge et le buis de l'année,
Quatre épingles au mur fixent Napoléon.

Cet aigle en cette cage! — Et pourquoi non? Dans l'ombre
De cette chambre étroite et calme, où rien n'est sombre,
Où dort la belle enfant, douce comme son lys,
Où tant de paix, de grâce et de joie est versée,
Je ne hais pas d'entendre au fond de ma pensée
Le bruit des lourds canons roulant vers Austerlitz.

Et près de l'empereur devant qui tout s'incline,
— O légitime orgueil de la pauvre orpheline! —
Brille une croix d'honneur, signe humble et triomphant,
Croix d'un soldat, tombé comme tout héros tombe,
Et qui, père endormi, fait du fond de sa tombe
Veiller un peu de gloire auprès de son enfant.

IV

Croix de Napoléon! joyau guerrier! pensée!
Couronne de laurier de rayons traversée!
Quand il menait ses preux aux combats acharnés,
Il la laissait, afin de conquérir la terre,
Pendre sur tous les fronts durant toute la guerre;
Et, la grande œuvre faite, il leur disait : Venez!

Puis il donnait sa croix à ces hommes stoïques,
Et des larmes coulaient de leurs yeux héroïques;
Muets, ils adoraient leur demi-dieu vainqueur;
On eût dit qu'allumant leur âme avec son âme,
En touchant leur poitrine avec son doigt de flamme,
Il leur faisait jaillir cette étoile du cœur!

V

Le matin elle chante et puis elle travaille,
Sérieuse, les pieds sur sa chaise de paille,
Cousant, taillant, brodant quelques dessins choisis;
Et, tandis que, songeant à Dieu, simple et sans crainte,
Cette vierge accomplit sa tâche auguste et sainte,
Le silence rêveur à sa porte est assis.

Ainsi, Seigneur, vos mains couvrent cette demeure.
Dans cet asile obscur, qu'aucun souci n'effleure,
Rien qui ne soit sacré, rien qui ne soit charmant!
Cette âme, en vous priant pour ceux dont la nef sombre,
Peut monter chaque soir vers vous sans faire d'ombre
Dans la sérénité de votre firmament.

Nul danger! nul écueil!... — Si! l'aspic est dans l'herbe.
Hélas! hélas! le ver est dans le fruit superbe.
Pour troubler une vie il suffit d'un regard.
Le mal peut se montrer même aux clartés d'un cierge.
La curiosité qu'a l'esprit de la vierge
Fait une plaie au cœur de la femme plus tard.

Plein de ces chants honteux, dégoût de la mémoire,
Un vieux livre est là-haut sur une vieille armoire,
Par quelque vil passant dans cette ombre oublié;
Roman du dernier siècle! œuvre d'ignominie!
Voltaire alors régnait, ce singe de génie
Chez l'homme en mission par le diable envoyé.

VI

Époque qui gardas, de vin, de sang rougie,
Même en agonisant, l'allure de l'orgie!
O dix-huitième siècle, impie et châtié!
Société sans dieu, qui par Dieu fus frappée!
Qui, brisant sous la hache et le sceptre et l'épée,
Jeune offensas l'amour, et vieille la pitié!

Table d'un long festin qu'un échafaud termine!
Monde, aveugle pour Christ, que Satan illumine!
Honte à tes écrivains devant les nations!
L'ombre de tes forfaits est dans leur renommée.
Comme d'une chaudière il sort une fumée,
Leur sombre gloire sort des révolutions.

VII

Frêle barque assoupie à quelques pas d'un gouffre!
Prends garde, enfant! cœur tendre où rien encor ne souffre!
O pauvre fille d'Ève! ô pauvre jeune esprit!
Voltaire, le serpent, le doute, l'ironie,
Voltaire est dans un coin de ta chambre bénie!
Avec son œil de flamme il t'espionne, et rit.

Oh! tremble! ce sophiste a sondé bien des fanges!
Oh! tremble! ce faux sage a perdu bien des anges!
Ce démon, noir milan, fond sur les cœurs pieux,
Et les brise, et souvent, sous ses griffes cruelles,
Plume à plume j'ai vu tomber ces blanches ailes
Qui font qu'une âme vole et s'enfuit dans les cieux!

Il compte de ton sein les battements sans nombre.
Le moindre mouvement de ton esprit dans l'ombre,
S'il penche un peu vers lui, fait resplendir son œil.
Et, comme un loup rôdant, comme un tigre qui guette,
Par moments, de Satan, visible au seul poëte,
La tête monstrueuse apparaît à ton seuil!

VIII

Hélas! si ta main chaste ouvrait ce livre infâme,
Tu sentirais soudain Dieu mourir dans ton âme.
Ce soir tu pencherais ton front triste et boudeur
Pour voir passer au loin dans quelque verte allée
Les chars étincelants à la roue étoilée,
Et demain tu rirais de la sainte pudeur!

Ton lit, troublé la nuit de visions étranges,
Ferait fuir le sommeil, le plus craintif des anges.
Tu ne dormirais plus, tu ne chanterais plus,
Et ton esprit, tombé dans l'océan des rêves,
Irait, déraciné comme l'herbe des grèves,
Du plaisir à l'opprobre et du flux au reflux!

IX

Oh! la croix de ton père est là qui te regarde!
La croix du vieux soldat mort dans la vieille garde!
Laisse-toi conseiller par elle, ange tenté!
Laisse-toi conseiller, guider, sauver peut-être
Par ce lys fraternel, penché sur ta fenêtre,
Qui mêle son parfum à ta virginité!

Par toute ombre qui passe en baissant la paupière!
Par les vieux saints rangés sous le portail de pierre!
Par la blanche colombe aux rapides adieux!
Par l'orgue ardent dont l'hymne en longs sanglots se brise!
Laisse-toi conseiller par la pensive église!
Laisse-toi conseiller par le ciel radieux!

Laisse-toi conseiller par l'aiguille ouvrière,
Présente à ton labeur, présente à ta prière,
Qui dit tout bas : Travaille! — Oh! crois-la! — Dieu, vois-tu,
Fit naître du travail, que l'insensé repousse,
Deux filles, la vertu, qui fait la gaîté douce,
Et la gaîté, qui rend charmante la vertu!

Entends ces mille voix, d'amour accentuées,
Qui passent dans le vent, qui tombent des nuées,
Qui montent vaguement des seuils silencieux,
Que la rosée apporte avec ses chastes gouttes,

Que le chant des oiseaux te répète, et qui toutes
Te disent à la fois : Sois pure sous les cieux!

Sois pure sous les cieux! comme l'onde et l'aurore,
Comme le joyeux nid, comme la tour sonore,
Comme la gerbe blonde, amour du moissonneur,
Comme l'astre incliné, comme la fleur penchante,
Comme tout ce qui rit, comme tout ce qui chante,
Comme tout ce qui dort dans la paix du Seigneur!

Sois calme. Le repos va du cœur au visage;
La tranquillité fait la majesté du sage.
Sois joyeuse. La foi vit sans l'austérité;
Un des reflets du ciel, c'est le rire des femmes;
La joie est la chaleur que jette dans les âmes
Cette clarté d'en haut qu'on nomme Vérité.

La joie est pour l'esprit une riche ceinture.
La joie adoucit tout dans l'immense nature.
Dieu sur les vieilles tours pose le nid charmant
Et la broussaille en fleur qui luit dans l'herbe épaisse,
Car la ruine même autour de sa tristesse
A besoin de jeunesse et de rayonnement!

Sois bonne. La bonté contient les autres choses.
Le Seigneur indulgent sur qui tu te reposes
Compose de bonté le penseur fraternel.
La bonté, c'est le fond des natures augustes.
D'une seule vertu Dieu fait le cœur des justes
Comme d'un seul saphir la coupole du ciel.

Ainsi, tu resteras, comme un lys, comme un cygne,
Blanche entre les fronts purs marqués d'un divin signe.
Et tu seras de ceux qui, sans peur, sans ennuis,
Des saintes actions amassant la richesse,
Rangent leur barque au port, leur vie à la sagesse,
Et, priant tous les soirs, dorment toutes les nuits!

LE POËTE A LUI-MÊME.

Tandis que sur les bois, les prés et les charmilles,
S'épanchent la lumière et la splendeur des cieux,
Toi, poëte serein, répands sur les familles,
Répands sur les enfants et sur les jeunes filles,
Repands sur les vieillards ton chant religieux!

Montre du doigt la rive à tous ceux qu'une voile
Traîne sur le flot noir par les vents agité;
Aux vierges, l'innocence, heureuse et noble étoile;
A la foule, l'autel que l'impiété voile;
Aux jeunes, l'avenir; aux vieux, l'éternité!

Fais filtrer ta raison dans l'homme et dans la femme.
Montre à chacun le vrai du côté saisissant.
Que tout penseur en toi trouve ce qu'il réclame.
Plonge Dieu dans les cœurs, et jette dans chaque âme
Un mot révélateur, propre à ce qu'elle sent.

Ainsi, sans bruit, dans l'ombre, ô songeur solitaire,
Ton esprit, d'où jaillit ton vers que Dieu bénit,
Du peuple sous tes pieds perce le crâne austère.
Comme un coin lent et sûr, dans les flancs de la terre
La racine du chêne entr'ouvre le granit.

24-29 juin 1839.

V

On croyait dans ces temps où le pâtre nocturne,
Loin dans l'air, au-dessus de son front taciturne,
Voyait parfois, témoin par l'ombre recouvert,
Dans un noir tourbillon de tonnerre et de pluie,
Passer rapidement la figure éblouie
D'un prophète emporté par l'esprit au désert!

On croyait dans les jours du barde et du trouvère!
Quand tout un monde armé se ruait au calvaire,
Pour délivrer la croix,
Et pour voir le lac sombre où Jésus sauva Pierre,
L'Horeb et le Cédron, et les portes de pierre
Du sépulcre des rois!

On croyait dans ce siècle où tout était prière;
Où Louis, au moment de ravir La Vallière,
S'arrêtait éperdu devant un crucifix;
Où l'autel rayonnait près du trône prospère;
Où, quand le roi disait : Dieu seul est grand, mon père?
L'évêque répondait : Dieu seul est grand, mon fils!

Les pâtres maintenant dorment dans les ravines;
Jérusalem est turque; et les moissons divines
N'ont plus de moissonneur;
La royauté décline et le peuple se lève...
— Hélas! l'homme aujourd'hui ne croit plus, mais il rêve. —
Lequel vaut mieux, Seigneur?

26 mars 1839.

VI

SUR UN HOMME POPULAIRE.

O peuple! sous ce crâne où rien n'a pénétré,
Sous l'auguste sourcil morose et vénéré
Du tribun et du cénobite,
Sous ce front dont un jour les révolutions
Feront en l'entr'ouvrant sortir les visions,
Une pensée affreuse habite.

Dans l'Inde ainsi parfois le passant curieux
Contemple avec respect un mont mystérieux,
Cime des nuages touchée,
Rêve et croit respirer, sans approcher trop près,
Dans ces rocs, dans ces eaux, dans ces mornes forêts,
Une divinité cachée.

L'intérieur du mont en pagode est sculpté.
Puis vient enfin le jour de la solennité.
On brise la porte murée.
Le peuple accourt poussant des cris tumultueux; —
L'idole alors, fœtus aveugle et monstrueux,
Sort de la montagne éventrée.

10 avril 1839.

VII

LE MONDE ET LE SIÈCLE.

Que faites-vous, Seigneur? à quoi sert votre ouvrage?
A quoi bon l'eau du fleuve et l'éclair de l'orage?
Les prés? les ruisseaux purs qui lavent le gazon?
Et, sur les coteaux verts dont s'emplit l'horizon,
Les immenses troupeaux aux fécondes haleines
Que l'aboiement des chiens chasse à travers les plaines?
Pourquoi, dans ce doux mois où l'air tremble attiédi,
Quand un calice s'ouvre aux souffles de midi,
Y plonger, ô Seigneur, l'abeille butinante,
Et changer toute fleur en cloche bourdonnante?
Pourquoi le brouillard d'or qui monte des hameaux?
Pourquoi l'ombre et la paix qui tombent des rameaux?
Pourquoi le lac d'azur semé de molles îles?
Pourquoi les bois profonds, les grottes, les asiles?
A quoi bon, chaque soir, quand luit l'été vermeil,
Comme un charbon ardent déposant le soleil
Au milieu des vapeurs par les vents remuées,
Allumer au couchant un brasier de nuées?
Pourquoi rougir la vigne et jeter aux vieux murs
Le rayon qui revient gonfler les raisins mûrs?
A quoi bon incliner sur ses axes mobiles
Ce globe monstrueux avec toutes ses villes,
Et ses monts et les mers qui flottent alentour,
A quoi bon, ô Seigneur, l'incliner tour à tour,
Pour que l'ombre l'éteigne ou que le jour le dore,
Tantôt vers la nuit sombre et tantôt vers l'aurore?
A quoi vous sert le flot, le nuage, le bruit
Qu'en secret dans la fleur fait le germe du fruit?
A quoi bon féconder les éthers et les ondes,
Faire à tous les soleils des ceintures de mondes,
Peupler d'astres errants l'arche énorme des cieux,

Seigneur! et sur nos fronts, d'où rayonnent nos yeux,
Entasser en tous sens des millions de lieues
Et du vague infini poser les plaines bleues?
Pourquoi, sur les hauteurs et dans les profondeurs,
Cet amas effrayant d'ombres et de splendeurs?
A quoi bon parfumer, chauffer, nourrir et luire,
Tout aimer, et, Dieu bon! incessamment traduire,
Pour l'œil intérieur comme pour l'œil charnel,
L'éternelle pensée en spectacle éternel?
Si c'est pour qu'en ce siècle où la loi tombe en cendre
L'homme passe sans voir, sans croire, sans comprendre,
Sans rien chercher dans l'ombre, et sans lever les yeux
Vers les conseils divins qui flottent dans les cieux,
Sous la forme sacrée et sous l'éclatant voile
Tantôt d'une nuée et tantôt d'une étoile!
Si c'est pour que ce temps fasse, en son morne ennui,
De l'opprimé d'hier l'oppresseur d'aujourd'hui;
Pour qu'on s'entre-déchire à propos de cent rêves;
Pour que le peuple, foule où dorment tant de sèves,
Aussi bien que les rois, — grave et haute leçon! —
Ait la brutalité pour dernière raison,
Et réponde, troupeau qu'on tue ou qui lapide,
A l'aveugle boulet par le pavé stupide!
Si c'est pour que l'émeute ébranle la cité!
Pour que tout soit tyran, même la liberté!
Si c'est pour que l'honneur des anciens gentilshommes,
Par eux-même amené dans l'ornière où nous sommes,
Aux projets des partis s'attelle tristement!
Si c'est pour qu'à sa haine on ajoute un serment
Comme à son vieux poignard on remet une lame!
Si c'est pour que le prince, homme né d'une femme,
Né pour briller bien vite et pour vivre bien peu,
S'imagine être roi comme vous êtes Dieu!
Si c'est pour que la joie aux justes soit ravie;
Pour que l'iniquité régne, pour que l'envie,
Emplissant tant de fronts de brasiers dévorants,
Fasse petits des cœurs que l'amour ferait grands!

Si c'est pour que le prêtre, infirme et triste apôtre,
Marche avec ses deux yeux, ouvrant l'un, fermant l'autre,
Insulte à la nature au nom du verbe écrit,
Et ne comprenne pas qu'ici tout est l'esprit,
Que Dieu met comme en nous son souffle dans l'argile,
Et que l'arbre et la fleur commentent l'évangile!
Si c'est pour que personne enfin, grand ou petit,
Pas même le vieillard que l'âge appesantit,
Personne, du tombeau sondant les avenues,
N'ait l'austère souci des choses inconnues,
Et que, pareil au bœuf par l'instinct assoupi,
Chacun trace un sillon sans songer à l'épi!
Car l'humanité morne, et manquant de prophètes,
Perd l'admiration des œuvres que vous faites;
L'homme ne sent plus luire en son cœur triomphant
Ni l'aube, ni le lys, ni l'ange, ni l'enfant,
Ni l'âme, ce rayon fait de lumière pure,
Ni la création, cette immense figure!

De là vient que souvent je rêve et que je dis :
— Est-ce que nous serions condamnés et maudits?
Est-ce que ces vivants, chétivement prospères,
Seraient déshérités du souffle de leurs pères?
O Dieu! considérez les hommes de ce temps,
Aveugles, loin de vous sous tant d'ombres flottants!
Éteignez vos soleils, ou rallumez leur flamme!
Reprenez votre monde, ou donnez-leur une âme!

17 juin 1839.

VIII

A M. LE D. DE ***.

Jules, votre château, tour vieille et maison neuve,
Se mire dans la Loire, à l'endroit où le fleuve,
Sous Blois, élargissant son splendide bassin,
Comme une mère presse un enfant sur son sein
En lui parlant tout bas d'une voix recueillie,
Serre une île charmante en ses bras qu'il replie.
Vous avez tous les biens que l'homme peut tenir.
Déjà vous souriez, voyant l'été venir,
Et vous écouterez bientôt sous le feuillage
Les rires éclatants qui montent du village.
Vous vivez! avril passe, et voici maintenant
Que mai, le mois d'amour, mai rose et rayonnant,
Mai dont la robe verte est chaque jour plus ample,
Comme un lévite enfant chargé d'orner le temple,
Suspend aux noirs rameaux, qu'il gonfle en les touchant,
Les fleurs d'où sort l'encens, les nids d'où sort le chant.

Et puis vous m'écrivez que votre cheminée
Surcharge en ce moment sa frise blasonnée
D'un tas d'anciens débris autrefois triomphants,
De glaives, de cimiers essayés des enfants,
Qui souillent les doigts blancs de vos belles duchesses,
Et qu'enfin, — et c'est là d'où viennent vos richesses, —
Vos paysans, piquant les bœufs de l'aiguillon,
Ont ouvert un sépulcre en creusant un sillon.
Votre camp de César a subi leur entaille.
Car vous avez à vous tout un champ de bataille,
Et vos durs bûcherons, tout hâlés par le vent,
Du bruit de leur cognée ont troublé bien souvent,
Avec les noirs corbeaux s'enfuyant par volées,
Les ombres des héros à vos chênes mêlées.

Ami, vous le savez, spectateur sérieux,
J'ai rêvé bien des fois dans ces champs glorieux,
Qui, forcés par le soc, eux, vieux témoins des guerres,
A donner des moissons comme des champs vulgaires,
Pareils au roi déchu qui, craignant le réveil,
Revoit sa gloire en songe aux heures du sommeil,
Le jour, laissent marcher les bouviers dans leurs seigles,
Et reçoivent, la nuit, la visite des aigles!

Oh! respectez, enfant d'un siècle où tout se vend,
Rome morte à côté d'un village vivant!
Que votre piété, qui sur tout veut descendre,
Laisse en paix cette terre ou plutôt cette cendre!
Vivez content! dès l'aube, en vos secrets chemins,
Errez avec la main d'une femme en vos mains;
Contemplez, du milieu de tant de douces choses,
Dieu qui se réjouit dans la saison des roses;
Et puis, le soir, au fond d'un coffre vermoulu,
Prenez ce vieux Virgile où tant de fois j'ai lu;
Cherchez l'ombre, et, tandis que dans la galerie
Jase et rit au hasard la folle causerie,
Vous, éclairant votre âme aux antiques clartés,
Lisez mon doux Virgile, ô Jule, et méditez!

Car les temps sont venus qu'a prédits le poëte!
Aujourd'hui, dans ces champs, vaste plaine muette,
Parfois le laboureur, sur le sillon courbé,
Trouve un noir javelot qu'il croit des cieux tombé,
Puis heurte pêle-mêle, au fond du sol qu'il fouille,
Casques vides, vieux dards qu'amalgame la rouille,
Et, rouvrant des tombeaux pleins de débris humains,
Pâlit de la grandeur des ossements romains!

9 juin 1839.

IX

A MADEMOISELLE FANNY DE P.

O vous que votre âge défend,
Riez! tout vous caresse encore.
Jouez! chantez! soyez l'enfant!
Soyez la fleur! soyez l'aurore!

Quant au destin, n'y songez pas.
Le ciel est noir, la vie est sombre.
Hélas! que fait l'homme ici-bas?
Un peu de bruit dans beaucoup d'ombre.

Le sort est dur, nous le voyons.
Enfant! souvent l'œil plein de charmes
Qui jette le plus de rayons
Répand aussi le plus de larmes.

Vous que rien ne vient éprouver,
Vous avez tout! joie et délire,
L'innocence qui fait rêver,
L'ignorance qui fait sourire.

Vous avez, lys sauvé des vents,
Cœur occupé d'humbles chimères,
Ce calme bonheur des enfants,
Pur reflet du bonheur des mères.

Votre candeur vous embellit.
Je préfère à toute autre flamme
Votre prunelle que remplit
La clarté qui sort de votre âme.

Pour vous ni soucis ni douleurs.
La famille vous idolâtre.

L'été, vous courez dans les fleurs;
L'hiver, vous jouez près de l'âtre.

La poésie, esprit des cieux,
Près de vous, enfant, s'est posée;
Votre mère l'a dans ses yeux,
Votre père dans sa pensée.

Profitez de ce temps si doux!
Vivez! — La joie est vite absente;
Et les plus sombres d'entre nous
Ont eu leur aube éblouissante.

Comme on prie avant de partir,
Laissez-moi vous bénir, jeune âme, —
Ange qui serez un martyr!
Enfant qui serez une femme!

14 février 1840. Minuit.

IMPRIMERIE NATIONALE

X

Comme dans les étangs assoupis sous les bois,
Dans plus d'une âme on voit deux choses à la fois,
Le ciel, qui teint les eaux à peine remuées
Avec tous ses rayons et toutes ses nuées,
Et la vase, — fond morne, affreux, sombre et dormant,
Où des reptiles noirs fourmillent vaguement.

7 mai 1839.

XI

FIAT VOLUNTAS.

Pauvre femme! son lait à sa tête est monté.
Et, dans ses froids salons, le monde a répété,
Parmi les vains propos que chaque jour emporte,
Hier, qu'elle était folle, aujourd'hui, qu'elle est morte;
Et, seul au champ des morts, je foule ce gazon,
Cette tombe où sa vie a suivi sa raison!

Folle! morte! pourquoi? Mon Dieu! pour peu de chose!
Pour un fragile enfant dont la paupière est close,
Pour un doux nouveau-né, tête aux fraîches couleurs,
Qui naguère à son sein comme une mouche aux fleurs
Pendait, riait, pleurait, et, malgré ses prières,
Troublant tout leur sommeil durant des nuits entières,
Faisait mille discours, pauvre petit ami!
Et qui ne dit plus rien, car il est endormi.

Quand elle vit son fils, le soir d'un jour bien sombre,
Car elle l'appelait son fils, cette vaine ombre!
Quand elle vit l'enfant glacé dans sa pâleur,
— Oh! ne consolez point une telle douleur! —
Elle ne pleura pas. Le lait avec la fièvre
Soudain troubla sa tête et fit trembler sa lèvre;
Et depuis ce jour-là, sans voir et sans parler,
Elle allait devant elle et regardait aller!
Elle cherchait dans l'ombre une chose perdue,
Son enfant disparu dans la vague étendue,
Et par moments penchait son oreille en marchant,
Comme si sous la terre elle entendait un chant!

Une femme du peuple, un jour que dans la rue
Se pressait sur ses pas une foule accourue,

Rien qu'à la voir souffrir devina son malheur.
Les hommes, en voyant ce beau front sans couleur,
Et cet œil froid toujours suivant une chimère,
S'écriaient : Pauvre folle! Elle dit : Pauvre mère!

Pauvre mère, en effet! Un soupir étouffant
Parfois coupait sa voix qui murmurait : L'enfant!
Parfois elle semblait, dans la cendre enfouie,
Chercher une lueur au ciel évanouie;
Car la jeune âme, enfuie, hélas! de sa maison,
Avait en s'en allant emporté sa raison!

On avait beau lui dire, en parlant à voix basse,
Que la vie est ainsi, que tout meurt, que tout passe,
Et qu'il est des enfants, — mères, sachez-le bien! —
Que Dieu, qui prête tout et qui ne donne rien,
Pour rafraîchir nos fronts avec leurs ailes blanches,
Met comme des oiseaux pour un jour sur nos branches!
On avait beau lui dire, elle n'entendait pas.
L'œil fixe, elle voyait toujours devant ses pas
S'ouvrir les bras charmants de l'enfant qui l'appelle.
Elle avait des hochets fait une humble chapelle.
C'est ainsi qu'elle est morte — en deux mois, sans efforts. —
Car rien n'est plus puissant que ces petits bras morts
Pour tirer promptement les mères dans la tombe.
Où l'enfant est tombé, bientôt la femme tombe.
Qu'est-ce qu'une maison dont le seuil est désert?
Qu'un lit, sans un berceau? Dieu clément! à quoi sert
Le regard maternel sans l'enfant qui repose?
A quoi bon ce sein blanc sans cette bouche rose?

Après avoir longtemps, le cœur mort, les yeux morts,
Erré sur le tombeau comme étant en dehors,
— Longtemps! ce sont ici des paroles humaines,
Hélas! il a suffi de bien peu de semaines! —
Malheureuse! en deux mois tout s'est évanoui.
Hier elle était folle, elle est morte aujourd'hui!

Il suffit qu'un oiseau vienne sur une rive
Pour qu'un deuxième oiseau tout en hâte l'y suive.
Sur deux il en est un toujours qui va devant.
Après avoir à peine ouvert son aile au vent,
Il vint, le bel enfant, s'abattre sur la tombe;
Elle y vint après lui comme une autre colombe.

On a creusé la terre, et là, sous le gazon,
On a mis la nourrice auprès du nourrisson.

Et moi je dis : — Seigneur! votre règle est austère!
Seigneur! vous avez mis partout un noir mystère,
Dans l'homme et dans l'amour, dans l'arbre et dans l'oiseau,
Et jusque dans ce lait que réclame un berceau,
Ambroisie et poison, doux miel, liqueur amère,
Fait pour nourrir l'enfant ou pour tuer la mère!

17 février 1837.

XII

A LAURE, DUCHESSE D'A.

Puisqu'ils n'ont pas compris, dans leur étroite sphère,
Qu'après tant de splendeur, de puissance et d'orgueil,
Il était grand et beau que la France dût faire
L'aumône d'une fosse à ton noble cercueil[1];

Puisqu'ils n'ont pas senti que celle qui sans crainte
Toujours loua la gloire et flétrit les bourreaux
A le droit de dormir sur la colline sainte,
A le droit de dormir à l'ombre des héros;

Puisque le souvenir de nos grandes batailles
Ne brûle pas en eux comme un sacré flambeau;
Puisqu'ils n'ont pas de cœur; puisqu'ils n'ont point d'entrailles;
Puisqu'ils t'ont refusé la pierre d'un tombeau;

C'est à nous de chanter un chant expiatoire!
C'est à nous de t'offrir notre deuil à genoux!
C'est à nous, c'est à nous de prendre ta mémoire
Et de l'ensevelir dans un vers triste et doux!

C'est à nous cette fois de garder, de défendre
La mort contre l'oubli, son pâle compagnon;
C'est à nous d'effeuiller des roses sur ta cendre;
C'est à nous de jeter des lauriers sur ton nom!

[1] Le conseil municipal de la ville de Paris a refusé de donner six pieds de terre dans le cimetière du Père-Lachaise pour le tombeau de la veuve de Junot, ancien gouverneur de Paris.

Le ministre de l'intérieur a également refusé un morceau de marbre pour ce monument.

(*Journaux de février 1840.*)

Puisqu'un stupide affront, pauvre femme endormie,
Monte jusqu'à ton front que César étoila,
C'est à moi, dont ta main pressa la main amie,
De te dire tout bas : Ne crains rien! je suis là!

Car j'ai ma mission; car, armé d'une lyre,
Plein d'hymnes irrités ardents à s'épancher,
Je garde le trésor des gloires de l'empire;
Je n'ai jamais souffert qu'on osât y toucher!

Car ton cœur abondait en souvenirs fidèles!
Dans notre ciel sinistre et sur nos tristes jours,
Ton noble esprit planait avec de nobles ailes,
Comme un aigle souvent, comme un ange toujours!

Car, forte pour tes maux et bonne pour les nôtres,
Livrée à la tempête et femme en proie au sort,
Jamais tu n'imitas l'exemple de tant d'autres,
Et d'une lâcheté tu ne te fis un port!

Car, toi la muse illustre, et moi l'obscur apôtre,
Nous avons dans ce monde eu le même mandat,
Et c'est un nœud profond qui nous joint l'un à l'autre,
Toi, veuve d'un héros, et moi, fils d'un soldat!

Aussi, sans me lasser, dans cette Babylone,
Des drapeaux insultés baisant chaque lambeau,
J'ai dit pour l'empereur : Rendez-lui sa colonne!
Et je dirai pour toi : Donnez-lui son tombeau!

12 mars 1840.

XIII

Puits de l'Inde! tombeaux! monuments constellés!
Vous dont l'intérieur n'offre aux regards troublés
Qu'un amas tournoyant de marches et de rampes,
Froids caveaux, corridors où rayonnent des lampes,
Poutres où l'araignée a tendu ses longs fils,
Blocs ébauchant partout de sinistres profils;
Toits de granit, troués comme une frêle toile,
Par où l'œil voit briller quelque profonde étoile,
Et des chaos de murs, de chambres, de paliers,
Où s'écroule au hasard un gouffre d'escaliers!
Cryptes qui remplissez d'horreur religieuse
Votre voûte sans fin, morne et prodigieuse!
Cavernes où l'esprit n'ose aller trop avant!
Devant vos profondeurs j'ai pâli bien souvent
Comme sur un abîme ou sur une fournaise,
Effrayantes Babels que rêvait Piranèse!

Entrez si vous l'osez!

Sur le pavé dormant
Les ombres des arceaux se croisent tristement;
La dalle par endroits, pliant sous les décombres,
S'entr'ouvre pour laisser passer des degrés sombres
Qui fouillent, vis de pierre, un souterrain sans fond;
D'autres montent là-haut et crèvent le plafond.
Où vont-ils? Dieu le sait. Du creux d'une arche vide
Une eau qui tombe envoie une lueur livide.
Une voûte au front vert s'égoutte dans un puits.
Dans l'ombre un lourd monceau de roches sans appuis
S'arrête retenu par des ronces grimpantes;
Une corde qui pend d'un amas de charpentes
S'offre, mystérieuse, à la main du passant.

Dans un caveau, penché sur un livre, et lisant,
Un vieillard surhumain, sous le roc qui surplombe,
Semble vivre oublié par la mort dans sa tombe.
Des sphinx, des bœufs d'airain, sur l'étrave accroupis,
Ont fait des chapiteaux aux piliers décrépits;
L'aspic à l'œil de braise, agitant ses paupières,
Passe sa tête plate aux crevasses des pierres;
Tout chancelle et fléchit sous les toits entr'ouverts.
Le mur suinte, et l'on voit fourmiller à travers
De grands feuillages roux, sortant d'entre les marbres,
Des monstres qu'on prendrait pour des racines d'arbres.
Partout, sur les parois du morne monument,
Quelque chose d'affreux rampe confusément;
Et celui qui parcourt ce dédale difforme,
Comme s'il était pris par un polype énorme,
Sur son front effaré, sous son pied hasardeux,
Sent vivre et remuer l'édifice hideux!

Aux heures où l'esprit, dont l'œil partout se pose,
Cherche à voir dans la nuit le fond de toute chose,
Dans ces lieux effrayants mon regard se perdit.
Bien souvent je les ai contemplés, et j'ai dit :

— O rêves de granit! grottes visionnaires!
Cryptes! palais! tombeaux, pleins de vagues tonnerres!
Vous êtes moins brumeux, moins noirs, moins ignorés,
Vous êtes moins profonds et moins désespérés
Que le destin, cet antre habité par nos craintes,
Où l'âme entend, perdue en d'affreux labyrinthes,
Au fond, à travers l'ombre, avec mille bruits sourds,
Dans un gouffre inconnu tomber le flot des jours!

14 avril 1839.

XIV

DANS LE CIMETIÈRE DE ***.

La foule des vivants rit et suit sa folie,
Tantôt pour son plaisir, tantôt pour son tourment;
Mais par les morts muets, par les morts qu'on oublie,
Moi, rêveur, je me sens regardé fixement.

Ils savent que je suis l'homme des solitudes,
Le promeneur pensif sous les arbres épais,
L'esprit qui trouve, ayant ses douleurs pour études,
Au seuil de tout le trouble, au fond de tout la paix!

Ils savent l'attitude attentive et penchée
Que j'ai parmi les buis, les fosses et les croix;
Ils m'entendent marcher sur la feuille séchée;
Ils m'ont vu contempler des ombres dans les bois.

Ils comprennent ma voix, sur le monde épanchée,
Mieux que vous, ô vivants, bruyants et querelleurs!
Les hymnes de la lyre en mon âme cachée,
Pour vous ce sont des chants, pour eux ce sont des pleurs.

Oubliés des vivants, la nature leur reste.
Dans le jardin des morts, où nous dormirons tous,
L'aube jette un regard plus calme et plus céleste,
Le lys semble plus pur, l'oiseau semble plus doux.

Moi, c'est là que je vis! — Cueillant les roses blanches,
Consolant les tombeaux délaissés trop longtemps,
Je passe et je reviens, je dérange les branches,
Je fais du bruit dans l'herbe, et les morts sont contents.

Là je rêve! et, rôdant dans le champ léthargique,
Je vois, avec des yeux dans ma pensée ouverts,
Se transformer mon âme en un monde magique,
Miroir mystérieux du visible univers.

Regardant sans les voir de vagues scarabées,
Des rameaux indistincts, des formes, des couleurs,
Là, j'ai dans l'ombre, assis sur des pierres tombées,
Des éblouissements de rayons et de fleurs.

Là, le songe idéal qui remplit ma paupière
Flotte, lumineux voile, entre la terre et nous;
Là, mes doutes ingrats se fondent en prière;
Je commence debout et j'achève à genoux.

Comme au creux du rocher vole l'humble colombe,
Cherchant la goutte d'eau qui tombe avant le jour,
Mon esprit altéré, dans l'ombre de la tombe,
Va boire un peu de foi, d'espérance et d'amour!

13 mars 1840.

XV

Mères, l'enfant qui joue à votre seuil joyeux,
Plus frêle que les fleurs, plus serein que les cieux,
Vous conseille l'amour, la pudeur, la sagesse.
L'enfant, c'est un feu pur dont la chaleur caresse,
C'est de la gaîté sainte et du bonheur sacré,
C'est le nom paternel dans un rayon doré,
Et vous n'avez besoin que de cette humble flamme
Pour voir distinctement dans l'ombre de votre âme.
Mères, l'enfant qu'on pleure et qui s'en est allé,
Si vous levez vos fronts vers le ciel constellé,
Verse à votre douleur une lumière auguste;
Car l'innocent éclaire aussi bien que le juste!
Il montre, clarté douce, à vos yeux abattus,
Derrière notre orgueil, derrière nos vertus,
Derrière la nuit noire où l'âme en deuil s'exile,
Derrière nos malheurs, Dieu profond et tranquille.
Que l'enfant vive ou dorme, il rayonne toujours!
Sur cette terre où rien ne va loin sans secours,
Où nos jours incertains sur tant d'abîmes pendent,
Comme un guide au milieu des brumes que répandent
Nos vices ténébreux et nos doutes moqueurs,
Vivant, l'enfant fait voir le devoir à vos cœurs;
Mort, c'est la vérité qu'à votre âme il dévoile.
Ici, c'est un flambeau; là-haut, c'est une étoile.

27 mars 1840.

XVI

Matelots! matelots! vous déploierez les voiles;
Vous voguerez, joyeux parfois, mornes souvent;
Et vous regarderez aux lueurs des étoiles
La rive, écueil ou port, selon le coup de vent.

Envieux, vous mordrez la base des statues.
Oiseaux, vous chanterez! vous verdirez, rameaux!
Portes, vous croulerez de lierre revêtues.
Cloches, vous ferez vivre et rêver les hameaux.

Teignant votre nature aux mœurs de tous les hommes,
Voyageurs, vous irez comme d'errants flambeaux;
Vous marcherez pensifs sur la terre où nous sommes,
En vous ressouvenant quelquefois des tombeaux.

Chênes, vous grandirez au fond des solitudes.
Dans les lointains brumeux, à la clarté des soirs,
Vieux saules, vous prendrez de tristes attitudes,
Et vous vous mirerez vaguement aux lavoirs.

Nids, vous tressaillerez sentant croître des ailes;
Sillons, vous frémirez sentant sourdre le blé;
Torches, vous jetterez de rouges étincelles
Qui tourbillonneront comme un esprit troublé.

Foudres, vous nommerez le Dieu que la mer nomme.
Ruisseaux, vous nourrirez la fleur qu'avril dora;
Vos flots reflèteront l'ombre austère de l'homme,
Et vos flots couleront, et l'homme passera.

Chaque chose et chacun, âme, être, objet ou nombre,
Suivra son cours, sa loi, son but, sa passion,

Portant sa pierre à l'œuvre indéfinie et sombre
Qu'avec le genre humain fait la création!

Moi, je contemplerai le Dieu père du monde,
Qui livre à notre soif, dans l'ombre ou la clarté,
Le ciel, cette grande urne, adorable et profonde,
Où l'on puise le calme et la sérénité!

5 mai 1839.

XVII

SPECTACLE RASSURANT.

Tout est lumière, tout est joie.
L'araignée au pied diligent
Attache aux tulipes de soie
Ses rondes dentelles d'argent.

La frissonnante libellule
Mire les globes de ses yeux
Dans l'étang splendide où pullule
Tout un monde mystérieux!

La rose semble, rajeunie,
S'accoupler au bouton vermeil;
L'oiseau chante plein d'harmonie
Dans les rameaux pleins de soleil.

Sa voix bénit le Dieu de l'âme
Qui, toujours visible au cœur pur,
Fait l'aube, paupière de flamme,
Pour le ciel, prunelle d'azur!

Sous les bois, où tout bruit s'émousse,
Le faon craintif joue en rêvant;
Dans les verts écrins de la mousse
Luit le scarabée, or vivant.

La lune au jour est tiède et pâle
Comme un joyeux convalescent;
Tendre, elle ouvre ses yeux d'opale
D'où la douceur du ciel descend!

La giroflée avec l'abeille
Folâtre en baisant le vieux mur;
Le chaud sillon gaîment s'éveille,
Remué par le germe obscur.

Tout vit, et se pose avec grâce,
Le rayon sur le seuil ouvert,
L'ombre qui fuit sur l'eau qui passe,
Le ciel bleu sur le coteau vert!

La plaine brille, heureuse et pure;
Le bois jase; l'herbe fleurit.
— Homme! ne crains rien! la nature
Sait le grand secret, et sourit.

1er juin 1839.

XVIII

ECRIT SUR LA VITRE D'UNE FENÊTRE FLAMANDE.

J'aime le carillon dans tes cités antiques,
O vieux pays gardien de tes mœurs domestiques,
Noble Flandre où le nord se réchauffe engourdi
Au soleil de Castille et s'accouple au midi!
Le carillon, c'est l'heure inattendue et folle
Que l'œil croit voir, vêtue en danseuse espagnole,
Apparaître soudain par le trou vif et clair
Que ferait en s'ouvrant une porte de l'air.
Elle vient, secouant sur les toits léthargiques
Son tablier d'argent plein de notes magiques;
Réveillant sans pitié les dormeurs ennuyeux,
Sautant à petits pas comme un oiseau joyeux,
Vibrante, ainsi qu'un dard qui tremble dans la cible;
Par un frêle escalier de cristal invisible,
Effarée et dansante, elle descend des cieux;
Et l'esprit, ce veilleur fait d'oreilles et d'yeux,
Tandis qu'elle va, vient, monte et descend encore,
Entend de marche en marche errer son pied sonore!

Malines-Louvain, 19 août 1837.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XIX

CE QUI SE PASSAIT AUX FEUILLANTINES

VERS 1813.

Enfants, beaux fronts naïfs penchés autour de moi,
Bouches aux dents d'émail disant toujours : pourquoi?
Vous qui, m'interrogeant sur plus d'un grand problème,
Voulez de chaque chose, obscure pour moi-même,
Connaître le vrai sens et le mot décisif,
Et qui touchez à tout dans mon esprit pensif;
— Si bien que, vous partis, enfants, souvent je passe
Des heures, fort maussade, à remettre à leur place
Au fond de mon cerveau mes plans, mes visions,
Mes sujets éternels de méditations,
Dieu, l'homme, l'avenir, la raison, la démence,
Mes systèmes, tas sombre, échafaudage immense,
Dérangés tout à coup, sans tort de votre part,
Par une question d'enfant, faite au hasard! —
Puisqu'enfin vous voilà, sondant mes destinées,
Et que vous me parlez de mes jeunes années,
De mes premiers instincts, de mon premier espoir,
Écoutez, doux amis qui voulez tout savoir!

J'eus dans ma blonde enfance, hélas! trop éphémère,
Trois maîtres : un jardin, un vieux prêtre et ma mère.

Le jardin était grand, profond, mystérieux,
Fermé par de hauts murs aux regards curieux;
Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières,
Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres;
Plein de bourdonnements et de confuses voix;
Au milieu, presque un champ; dans le fond, presque un bois.
Le prêtre, tout nourri de Tacite et d'Homère,

Était un doux vieillard. Ma mère — était ma mère!

Ainsi je grandissais sous ce triple rayon.

Un jour... — Oh! si Gautier me prêtait son crayon,
Je vous dessinerais d'un trait une figure
Qui chez ma mère un soir entra, fâcheux augure!
Un docteur au front chauve, au maintien solennel;
Et je verrais éclore à vos bouches sans fiel,
Portes de votre cœur qu'aucun souci ne mine,
Ce rire éblouissant qui parfois m'illumine!

Lorsque cet homme entra, je jouais au jardin,
Et rien qu'en le voyant je m'arrêtai soudain.

C'était le principal d'un collège quelconque.

Les tritons que Coypel groupe autour d'une conque,
Les faunes que Watteau dans les bois fourvoya,
Les sorciers de Rembrandt, les gnomes de Goya,
Les diables variés, vrais cauchemars de moine,
Dont Callot en riant taquine saint-Antoine,
Sont laids, mais sont charmants; difformes, mais remplis
D'un feu qui de leur face anime tous les plis
Et parfois dans leurs yeux jette un éclair rapide.
— Notre homme était fort laid, mais il était stupide.

Pardon, j'en parle encor comme un franc écolier.
C'est mal. Ce que j'ai dit, tâchez de l'oublier;
Car de votre âge heureux, qu'un pédant embarrasse,
J'ai gardé la colère et j'ai perdu la grâce.

Cet homme chauve et noir, très effrayant pour moi,
Et dont ma mère aussi d'abord eut quelque effroi,
Tout en multipliant les humbles attitudes,
Apportait des avis et des sollicitudes.
— Que l'enfant n'était pas dirigé; — que parfois

Il emportait son livre en rêvant dans les bois;
Qu'il croissait au hasard dans cette solitude;
Qu'on devait y songer; que la sévère étude
Était fille de l'ombre et des cloîtres profonds;
Qu'une lampe pendue à de sombres plafonds,
Qui de cent écoliers guide la plume agile,
Éclairait mieux Horace, et Catulle, et Virgile,
Et versait à l'esprit des rayons bien meilleurs
Que le soleil qui joue à travers l'arbre en fleurs.
Et qu'enfin il fallait aux enfants, — loin des mères, —
Le joug, le dur travail et les larmes amères.
Là-dessus, le collège, aimable et triomphant,
Avec un doux sourire offrait au jeune enfant
Ivre de liberté, d'air, de joie et de roses,
Ses bancs de chêne noirs, ses longs dortoirs moroses,
Ses salles qu'on verrouille et qu'à tous leurs piliers
Sculpte avec un vieux clou l'ennui des écoliers,
Ses magisters qui font, parmi les paperasses,
Manger l'heure du jeu par les pensums voraces,
Et sans eau, sans gazon, sans arbres, sans fruits mûrs,
Sa grande cour pavée entre quatre grands murs.

L'homme congédié, de ses discours frappée,
Ma mère demeura triste et préoccupée.
Que faire? que vouloir? qui donc avait raison :
Ou le morne collège, ou l'heureuse maison?
Qui sait mieux de la vie accomplir l'œuvre austère :
L'écolier turbulent, ou l'enfant solitaire?
Problèmes! questions! elle hésitait beaucoup.
L'affaire était bien grave. Humble femme après tout,
Ame par le destin, non par les livres faite,
De quel front repousser ce tragique prophète,
Au ton si magistral, aux gestes si certains,
Qui lui parlait au nom des grecs et des latins?
Le prêtre était savant sans doute; mais, que sais-je?
Apprend-on par le maître ou bien par le collège?
Et puis enfin, — souvent ainsi nous triomphons! —

L'homme le plus vulgaire a de grands mots profonds :
— « Il est indispensable! — il convient! — il importe! »
Qui troublent quelquefois la femme la plus forte.
Pauvre mère! lequel choisir des deux chemins?
Tout le sort de son fils se pesait dans ses mains.
Tremblante, elle tenait cette lourde balance,
Et croyait bien la voir par moments en silence
Pencher vers le collège, hélas! en opposant
Mon bonheur à venir à mon bonheur présent.

Elle songeait ainsi sans sommeil et sans trêve.

C'était l'été : vers l'heure où la lune se lève,
Par un de ces beaux soirs qui ressemblent au jour
Avec moins de clarté, mais avec plus d'amour,
Dans son parc, où jouaient le rayon et la brise,
Elle errait, toujours triste et toujours indécise,
Questionnant tout bas l'eau, le ciel, la forêt,
Écoutant au hasard les voix qu'elle entendrait.

C'est dans ces moments-là que le jardin paisible,
La broussaille où remue un insecte invisible,
Le scarabée ami des feuilles, le lézard
Courant au clair de lune au fond du vieux puisard,
La faïence à fleur bleue où vit la plante grasse,
Le dôme oriental du sombre Val-de-Grâce,
Le cloître du couvent, brisé, mais doux encor,
Les marronniers, la verte allée aux boutons d'or,
La statue où sans bruit se meut l'ombre des branches,
Les pâles liserons, les pâquerettes blanches,
Les cent fleurs du buisson, de l'arbre, du roseau,
Qui rendent en parfums ses chansons à l'oiseau,
Se mirent dans la mare ou se cachent dans l'herbe,
Ou qui, de l'ébénier chargeant le front superbe,
Au bord des clairs étangs se mêlant au bouleau,
Tremblent en grappes d'or dans les moires de l'eau,
Et le ciel scintillant derrière les ramées,

Et les toits répandant de charmantes fumées,
C'est dans ces moments-là, comme je vous le dis,
Que tout ce beau jardin, radieux paradis,
Tous ces vieux murs croulants, toutes ces jeunes roses,
Tous ces objets pensifs, toutes ces douces choses,
Parlèrent à ma mère avec l'onde et le vent,
Et lui dirent tout bas : « Laisse-nous cet enfant!

« Laisse-nous cet enfant, pauvre mère troublée!
Cette prunelle ardente, ingénue, étoilée,
Cette tête au front pur qu'aucun deuil ne voila,
Cette âme neuve encor, mère, laisse-nous-la!
Ne va pas la jeter au hasard dans la foule.
La foule est un torrent qui brise ce qu'il roule.
Ainsi que les oiseaux les enfants ont leurs peurs.
Laisse à notre air limpide, à nos moites vapeurs,
A nos soupirs, légers comme l'aile d'un songe,
Cette bouche où jamais n'a passé le mensonge,
Ce sourire naïf que sa candeur défend!
O mère au cœur profond, laisse-nous cet enfant!
Nous ne lui donnerons que de bonnes pensées;
Nous changerons en jour ses lueurs commencées;
Dieu deviendra visible à ses yeux enchantés;
Car nous sommes les fleurs, les rameaux, les clartés,
Nous sommes la nature et la source éternelle
Où toute soif s'étanche, où se lave toute aile;
Et les bois et les champs, du sage seul compris,
Font l'éducation de tous les grands esprits!
Laisse croître l'enfant parmi nos bruits sublimes.
Nous le pénétrerons de ces parfums intimes,
Nés du souffle céleste épars dans tout beau lieu,
Qui font sortir de l'homme et monter jusqu'à Dieu,
Comme le chant d'un luth, comme l'encens d'un vase,
L'espérance, l'amour, la prière et l'extase!
Nous pencherons ses yeux vers l'ombre d'ici-bas,
Vers le secret de tout entr'ouvert sous ses pas.
D'enfant nous le ferons homme, et d'homme poëte.

Pour former de ses sens la corolle inquiète,
C'est nous qu'il faut choisir; et nous lui montrerons
Comment, de l'aube au soir, du chêne aux moucherons,
Emplissant tout, reflets, couleurs, brumes, haleines,
La vie aux mille aspects rit dans les vertes plaines.
Nous te le rendrons simple et des cieux ébloui;
Et nous ferons germer de toutes parts en lui
Pour l'homme, triste effet perdu sous tant de causes,
Cette pitié qui naît du spectacle des choses!
Laisse-nous cet enfant! nous lui ferons un cœur
Qui comprendra la femme; un esprit non moqueur,
Où naîtront aisément le songe et la chimère,
Qui prendra Dieu pour livre et les champs pour grammaire;
Une âme, pur foyer de secrètes faveurs,
Qui luira doucement sur tous les fronts rêveurs,
Et, comme le soleil dans les fleurs fécondées,
Jettera des rayons sur toutes les idées!»

Ainsi parlaient, à l'heure où la ville se tait,
L'astre, la plante et l'arbre, — et ma mère écoutait.

Enfants! ont-ils tenu leur promesse sacrée?
Je ne sais. Mais je sais que ma mère adorée
Les crut, et, m'épargnant d'ennuyeuses prisons,
Confia ma jeune âme à leurs douces leçons.

Dès lors, en attendant la nuit, heure où l'étude
Rappelait ma pensée à sa grave attitude,
Tout le jour, libre, heureux, seul sous le firmament,
Je pus errer à l'aise en ce jardin charmant,
Contemplant les fruits d'or, l'eau rapide ou stagnante,
L'étoile épanouie et la fleur rayonnante,
Et les prés et les bois, que mon esprit le soir
Revoyait dans Virgile ainsi qu'en un miroir.

Enfants! aimez les champs, les vallons, les fontaines,
Les chemins que le soir emplit de voix lointaines,

Et l'onde et le sillon, flanc jamais assoupi,
Où germe la pensée à côté de l'épi.
Prenez-vous par la main et marchez dans les herbes;
Regardez ceux qui vont liant les blondes gerbes;
Epelez dans le ciel plein de lettres de feu,
Et, quand un oiseau chante, écoutez parler Dieu.
La vie avec le choc des passions contraires
Vous attend; soyez bons, soyez vrais, soyez frères;
Unis contre le monde où l'esprit se corrompt,
Lisez au même livre en vous touchant du front,
Et n'oubliez jamais que l'âme humble et choisie
Faite pour la lumière et pour la poésie,
Que les cœurs où Dieu met des échos sérieux
Pour tous les bruits qu'anime un sens mystérieux,
Dans un cri, dans un son, dans un vague murmure,
Entendent les conseils de toute la nature!

31 mai 1839.

XX

AU STATUAIRE DAVID.

I

David! comme un grand roi qui partage à des princes
Les états paternels provinces par provinces,
Dieu donne à chaque artiste un empire divers;
Au poëte, le souffle épars dans l'univers,
La vie et la pensée et les foudres tonnantes,
Et le splendide essaim des strophes frissonnantes
Volant de l'homme à l'ange et du monstre à la fleur;
La forme au statuaire; au peintre la couleur;
Au doux musicien, rêveur limpide et sombre,
Le monde obscur des sons qui murmure dans l'ombre.

La forme au statuaire! — Oui, mais, tu le sais bien,
La forme, ô grand sculpteur, c'est tout et ce n'est rien.
Ce n'est rien sans l'esprit, c'est tout avec l'idée!
Il faut que, sous le ciel, de soleil inondée,
Debout sous les flambeaux d'un grand temple doré,
Ou seule avec la nuit dans un antre sacré,
Au fond des bois dormants comme au seuil d'un théâtre,
La figure de pierre, ou de cuivre, ou d'albâtre,
Porte divinement sur son front calme et fier
La beauté, ce rayon, la gloire, cet éclair!
Il faut qu'un souffle ardent lui gonfle la narine,
Que la force puissante emplisse sa poitrine,
Que la grâce en riant ait arrondi ses doigts,
Que sa bouche muette ait pourtant une voix!
Il faut qu'elle soit grave et pour les mains glacée,
Mais pour les yeux vivante, et, devant la pensée,
Devant le pur regard de l'âme et du ciel bleu,

Nue avec majesté comme Adam devant Dieu!
Il faut que, Vénus chaste, elle sorte de l'onde,
Semant au loin la vie et l'amour sur le monde,
Et faisant autour d'elle, en son superbe essor,
Partout où s'éparpille et tombe en gouttes d'or
L'eau de ses longs cheveux, humide et sacré voile,
De toute herbe une fleur, de tout œil une étoile!
Il faut, si l'art chrétien anime le sculpteur,
Qu'avec le même charme elle ait plus de hauteur;
Qu'âme ailée, elle rie et de Satan se joue;
Que, martyre, elle chante à côté de la roue;
Ou que, vierge divine, astre du gouffre amer,
Son regard soit si doux qu'il apaise la mer!

II

Voilà ce que tu sais, ô noble statuaire!
Toi qui dans l'art profond, comme en un sanctuaire,
Entras bien jeune encor pour n'en sortir jamais!
Esprit, qui, te posant sur les plus purs sommets,
Pour créer ta grande œuvre, où sont tant d'harmonies,
Pris de la flamme au front de tous les fiers génies!
Voilà ce que tu sais, toi qui sens, toi qui vois!
Maître sévère et doux qu'éclairent à la fois,
Comme un double rayon qui jette un jour étrange,
Le jeune Raphaël et le vieux Michel-Ange!
Et tu sais bien aussi quel souffle inspirateur
Parfois, comme un vent sombre, emporte le sculpteur,
Ame dans Isaïe et Phidias trempée,
De l'ode étroite et haute à l'immense épopée!

III

Les grands hommes, héros ou penseurs, — demi-dieux!
Tour à tour sur le peuple ont passé radieux,

Les uns armés d'un glaive et les autres d'un livre,
Ceux-ci montrant du doigt la route qu'il faut suivre,
Ceux-là forçant la cause à sortir de l'effet;
L'artiste ayant un rêve et le savant un fait;
L'un a trouvé l'aimant, la presse, la boussole,
L'autre un monde où l'on va, l'autre un vers qui console.
Ce roi, juste et profond, pour l'aider en chemin,
A pris la liberté franchement par la main;
Ces tribuns ont forgé des freins aux républiques;
Ce prêtre, fondateur d'hospices angéliques,
Sous son toit, que réchauffe une haleine de Dieu,
A pris l'enfant sans mère et le vieillard sans feu;
Ce mage, dont l'esprit réfléchit les étoiles,
D'Isis l'un après l'autre a levé tous les voiles;
Ce juge, abolissant l'infâme tombereau,
A raturé le code à l'endroit du bourreau;
Ensemençant, malgré les clameurs insensées,
D'écoles les hameaux et les cœurs de pensées,
Pour nous rendre meilleurs ce vrai sage est venu;
En de graves instants cet autre a contenu,
Sous ses puissantes mains à la foule imposées,
Le peuple, grand faiseur de couronnes brisées;
D'autres ont traversé sur un pont chancelant,
Sur la mine qu'un fort recélait dans son flanc,
Sur la brèche par où s'écroule une muraille,
Un horrible ouragan de flamme et de mitraille;
Dans un siècle de haine, âge impie et moqueur,
Ceux-là, poëtes saints, ont fait entendre en chœur,
Aux sombres nations que la discorde pousse,
Des champs et des forêts la voix auguste et douce;
Car l'hymne universel éteint les passions;
Car c'est surtout aux jours des révolutions,
Morne et brûlant désert où l'homme s'aventure,
Que l'art se désaltère à ta source, ô nature!
Tous ces hommes, cœurs purs, esprits de vérité,
Fronts où se résuma toute l'humanité,
Rêveurs ou rayonnants, sont debout dans l'histoire,

Et tous ont leur martyre auprès de leur victoire.
La vertu, c'est un livre austère et triomphant
Où tout père doit faire épeler son enfant;
Chaque homme illustre, ayant quelque divine empreinte,
De ce grand alphabet est une lettre sainte.
Sous leurs pieds sont groupés leurs symboles sacrés,
Astres, lyres, compas, lions démesurés,
Aigles à l'œil de flamme, aux vastes envergures.
— Le sculpteur ébloui contemple ces figures! —
Il songe à la patrie, aux tombeaux solennels,
Aux cités à remplir d'exemples éternels;
Et voici que déjà, vision magnifique!
Mollement éclairés d'un reflet pacifique,
Grandissant hors du sol de moment en moment,
De vagues bas-reliefs chargés confusément,
Au fond de son esprit, que la pensée encombre,
Les énormes frontons apparaissent dans l'ombre!

IV

N'est-ce pas? c'est ainsi qu'en ton cerveau, sans bruit,
L'édifice s'ébauche et l'œuvre se construit?
C'est là ce qui se passe en ta grande âme émue
Quand tout un panthéon ténébreux s'y remue?
C'est ainsi, n'est-ce pas, ô maître? que s'unit
L'homme à l'architecture et l'idée au granit?
Oh! qu'en ces instants-là ta fonction est haute!
Au seuil de ton fronton tu reçois comme un hôte
Ces hommes plus qu'humains. Sur un bloc de Paros
Tu t'assieds face à face avec tous ces héros.
Et là, devant tes yeux qui jamais ne défaillent,
Ces ombres, qui seront bronze et marbre, tressaillent.
L'avenir est à toi, ce but de tous leurs vœux,
Et tu peux le donner, ô maître, à qui tu veux!
Toi, répandant sur tous ton équité complète,

Prêtre autant que sculpteur, juge autant que poëte,
Accueillant celui-ci, rejetant celui-là,
Louant Napoléon, gourmandant Attila,
Parfois grandissant l'un par le contact de l'autre,
Dérangeant le guerrier pour mieux placer l'apôtre,
Tu fais des dieux! — tu dis, abaissant ta hauteur,
Au pauvre vieux soldat, à l'humble vieux pasteur :
— Entrez; je vous connais. Vos couronnes sont prêtes.
Et tu dis à des rois : — Je ne sais qui vous êtes.

V

Car il ne suffit point d'avoir été des rois,
D'avoir porté le sceptre, et le globe, et la croix,
Pour que le fier poëte et l'altier statuaire
Étoilent dans sa nuit votre drap mortuaire,
Et des hauts panthéons vous ouvrent les chemins.

C'est vous-mêmes, ô rois, qui de vos propres mains
Bâtissez sur vos noms ou la gloire ou la honte!
Ce que nous avons fait tôt ou tard nous raconte.
On peut vaincre le monde, avoir un peuple, agir
Sur un siècle, guérir sa plaie ou l'élargir, —
Lorsque vos missions seront enfin remplies,
Des choses qu'ici-bas vous aurez accomplies
Une voix sortira, voix de haine ou d'amour,
Sombre comme le bruit du verrou dans la tour
Ou douce comme un chant dans le nid des colombes,
Qui fera remuer la pierre de vos tombes.
Cette voix, l'avenir, grave et fatal témoin,
Est d'avance penché qui l'écoute de loin!
Et là, point de caresse et point de flatterie,
Point de bouche à mentir façonnée et nourrie,
Pas d'hosanna payé, pas d'écho complaisant
Changeant la plainte amère en cri reconnaissant.

Non, les vices hideux, les trahisons, les crimes,
Comme les dévouements et les vertus sublimes,
Portent un témoignage intègre et souverain.
Les actions qu'on fait ont des lèvres d'airain.

VI

Que sur ton atelier, maître, un rayon demeure!
Là, le silence, l'art, l'étude oubliant l'heure,
Dans l'ombre les essais que tu répudias,
D'un côté Jean Goujon, de l'autre Phidias,
Des pierres, de pensée à demi revêtues,
Un tumulte muet d'immobiles statues,
Les bustes méditant dans les coins assombris,
Je ne sais quelle paix qui tombe des lambris,
Tout est grand, tout est beau, tout charme et tout domine.
Toi qu'à l'intérieur l'art divin illumine,
Tu regardes passer, grave et sans dire un mot,
Dans ton âme tranquille où le jour vient d'en haut,
Tous les nobles aspects de la figure humaine.
Comme dans une église à pas lents se promène
Un grand peuple pensif auquel un dieu sourit,
Ces fantômes sereins marchent dans ton esprit.
Ils errent à travers tes rêves poétiques
Faits d'ombre et de lueurs et de vagues portiques,
Parfois palais vermeil, parfois tombeau dormant,
Secrète architecture, immense entassement,
Qui, jetant des rumeurs joyeuses ou plaintives,
De ta grande pensée emplit les perspectives.
Car l'antique Babel n'est pas morte, et revit
Sous le front des songeurs. Dans ta tête, ô David!
La spirale se tord, le pilier se projette;
Et dans l'obscurité de ton cerveau végète
La profonde forêt, qu'on ne voit point ailleurs,
Des chapiteaux touffus pleins d'oiseaux et de fleurs.

VII

Maintenant, toi qui vas hors des routes tracées,
O pétrisseur de bronze, ô mouleur de pensées,
Considère combien les hommes sont petits,
Et maintiens-toi superbe au-dessus des partis.
Garde la dignité de ton ciseau sublime.
Ne laisse pas toucher ton marbre par la lime
Des sombres passions qui rongent tant d'esprits.
Michel-Ange avait Rome et David a Paris.
Donne donc à ta ville, ami, ce grand exemple
Que, si les marchands vils n'entrent pas dans le temple,
Les fureurs des tribuns et leur songe abhorré
N'entrent pas dans le cœur de l'artiste sacré!
Refuse aux cours ton art, donne au peuple tes veilles,
C'est bien, ô mon sculpteur! mais loin de tes oreilles
Chasse ceux qui s'en vont flattant les carrefours.
Toi, dans ton atelier tu dois rêver toujours,
Et, de tout vice humain écrasant la couleuvre,
Toi-même par degrés t'éblouir de ton œuvre!
Ce que ces hommes-là font dans l'ombre ou défont
Ne vaut pas ton regard levé vers le plafond
Cherchant la beauté pure et le grand et le juste.
Leur mission est basse et la tienne est auguste.
Et qui donc oserait mêler un seul moment
Aux mêmes visions, au même aveuglement,
Aux mêmes vœux haineux, insensés ou féroces,
Eux, esclaves des nains, toi, père des colosses!

Avril 1840.

XXI

A UN POËTE.

Ami, cache ta vie et répands ton esprit.

Un tertre, où le gazon diversement fleurit;
Des ravins où l'on voit grimper les chèvres blanches;
Un vallon, abrité sous un réseau de branches
Pleines de nids d'oiseaux, de murmures, de voix,
Qu'un vent joyeux remue, et d'où tombe parfois,
Comme un sequin jeté par une main distraite,
Un rayon de soleil dans ton âme secrète;
Quelques rocs, par Dieu même arrangés savamment
Pour faire des échos au fond du bois dormant;
Voilà ce qu'il te faut pour séjour, pour demeure!
C'est là, — que ta maison chante, aime, rie ou pleure, —
Qu'il faut vivre, enfouir ton toit, borner tes jours,
Envoyant un soupir à peine aux antres sourds,
Mirant dans ta pensée intérieure et sombre
La vie obscure et douce et les heures sans nombre,
Bon d'ailleurs, et tournant, sans trouble ni remords,
Ton cœur vers les enfants, ton âme vers les morts!
Et puis, en même temps, au hasard, par le monde,
Suivant sa fantaisie auguste et vagabonde,
Loin de toi, par delà ton horizon vermeil,
Laisse ta poésie aller en plein soleil!
Dans les rauques cités, dans les champs taciturnes,
Effleurée en passant des lèvres et des urnes,
Laisse-la s'épancher, cristal jamais terni,
Et fuir, roulant toujours vers Dieu, gouffre infini,
Calme et pure, à travers les âmes fécondées,
Un immense courant de rêves et d'idées,
Qui recueille en passant, dans son flot solennel,
Toute eau qui sort de terre ou qui descend du ciel!

Toi, sois heureux dans l'ombre. En ta vie ignorée,
Dans ta tranquillité vénérable et sacrée,
Reste réfugié, penseur mystérieux!
Et que le voyageur, malade et sérieux,
Puisse, si le hasard l'amène en ta retraite,
Puiser en toi la paix, l'espérance secrète,
L'oubli de la fatigue et l'oubli du danger,
Et boire à ton esprit limpide, sans songer
Que, là-bas, tout un peuple aux mêmes eaux s'abreuve.

Sois petit comme source et sois grand comme fleuve.

26 avril 1839.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XXII

GUITARE.

Gastibelza, l'homme à la carabine,
Chantait ainsi :
« Quelqu'un a-t-il connu doña Sabine?
Quelqu'un d'ici?
Dansez, chantez, villageois! la nuit gagne
Le mont Falù[1].
— Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou!

« Quelqu'un de vous a-t-il connu Sabine,
Ma señora?
Sa mère était la vieille maugrabine
D'Antequera
Qui chaque nuit criait dans la Tour-Magne
Comme un hibou... —
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou!

« Dansez, chantez! Des biens que l'heure envoie
Il faut user.
Elle était jeune et son œil plein de joie
Faisait penser. —
A ce vieillard qu'un enfant accompagne
Jetez un sou!... —
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.

« Vraiment, la reine eût près d'elle été laide
Quand, vers le soir,

[1] Le *mont Falù*. Prononcer *mont Falou*.

Elle passait sur le pont de Tolède
En corset noir.
Un chapelet du temps de Charlemagne
Ornait son cou... —
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.

« Le roi disait en la voyant si belle
A son neveu :
— Pour un baiser, pour un sourire d'elle,
Pour un cheveu,
Infant don Ruy, je donnerais l'Espagne
Et le Pérou! —
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.

« Je ne sais pas si j'aimais cette dame,
Mais je sais bien
Que pour avoir un regard de son âme,
Moi, pauvre chien,
J'aurais gaîment passé dix ans au bagne
Sous le verrou... —
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.

« Un jour d'été que tout était lumière,
Vie et douceur,
Elle s'en vint jouer dans la rivière
Avec sa sœur,
Je vis le pied de sa jeune compagne
Et son genou... —
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.

« Quand je voyais cette enfant, moi le pâtre
De ce canton,
Je croyais voir la belle Cléopâtre,

Qui, nous dit-on,
Menait César, empereur d'Allemagne,
Par le licou... —
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.

«Dansez, chantez, villageois, la nuit tombe!
Sabine, un jour,
A tout vendu, sa beauté de colombe,
Et son amour,
Pour l'anneau d'or du comte de Saldagne,
Pour un bijou... —
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.

«Sur ce vieux banc souffrez que je m'appuie,
Car je suis las.
Avec ce comte elle s'est donc enfuie!
Enfuie, hélas!
Par le chemin qui va vers la Cerdagne,
Je ne sais où... —
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.

«Je la voyais passer de ma demeure,
Et c'était tout.
Mais à présent je m'ennuie à toute heure,
Plein de dégoût,
Rêveur oisif, l'âme dans la campagne,
La dague au clou... —
Le vent qui vient à travers la montagne
M'a rendu fou!»

14 mars 1837.

XXIII

AUTRE GUITARE.

Comment, disaient-ils,
Avec nos nacelles,
Fuir les alguazils?
— Ramez, disaient-elles.

Comment, disaient-ils,
Oublier querelles,
Misère et périls?
— Dormez, disaient-elles.

Comment, disaient-ils,
Enchanter les belles
Sans philtres subtils?
— Aimez, disaient-elles.

18 juillet 1838.

XXIV

Quand tu me parles de gloire,
Je souris amèrement.
Cette voix que tu veux croire,
Moi, je sais bien qu'elle ment.

La gloire est vite abattue.
L'envie au sanglant flambeau
N'épargne cette statue
Qu'assise au seuil d'un tombeau.

La prospérité s'envole,
Le pouvoir tombe et s'enfuit.
Un peu d'amour qui console
Vaut mieux et fait moins de bruit.

Je ne veux pas d'autres choses
Que ton sourire et ta voix,
De l'air, de l'ombre et des roses,
Et des rayons dans les bois!

Je ne veux, moi qui me voile
Dans la joie ou la douleur,
Que ton regard, mon étoile!
Que ton haleine, ô ma fleur!

Sous ta paupière vermeille
Qu'inonde un céleste jour,
Tout un univers sommeille.
Je n'y cherche que l'amour!

Ma pensée, urne profonde,
Vase à la douce liqueur,

Qui pourrait emplir le monde,
Ne veut emplir que ton cœur!

Chante! en moi l'extase coule.
Ris-moi! c'est mon seul besoin.
Que m'importe cette foule
Qui fait sa rumeur au loin!

Dans l'ivresse où tu me plonges,
En vain, pour briser nos nœuds,
Je vois passer dans mes songes
Les poëtes lumineux!

Je veux, quoi qu'ils me conseillent,
Préférer, jusqu'à la mort,
Aux fanfares qui m'éveillent
Ta chanson qui me rendort.

Je veux, dût mon nom suprême
Au front des cieux s'allumer,
Qu'une moitié de moi-même
Reste ici-bas pour t'aimer!

Laisse-moi t'aimer dans l'ombre,
Triste, ou du moins sérieux.
La tristesse est un lieu sombre
Où l'amour rayonne mieux.

Ange aux yeux pleins d'étincelles,
Femme aux jours de pleurs noyés,
Prends mon âme sur tes ailes,
Laisse mon cœur à tes pieds!

12 octobre 1837.

XXV

EN PASSANT DANS LA PLACE LOUIS XV

UN JOUR DE FÊTE PUBLIQUE.

— Allons, dit-elle, encor! pourquoi ce front courbé?
Songeur, dans votre puits vous voilà retombé!
A quoi bon pour rêver venir dans une fête? — —

Moi je lui dis, tandis qu'elle inclinait la tête
Et que son bras charmant à mon bras s'appuyait :

— Oui, c'est dans cette place où notre âge inquiet
Mit une pierre afin de cacher une idée,
C'est bien ici qu'un jour, de soleil inondée,
La grande nation dans la grande cité
Vint voir passer en pompe une douce beauté!
Ange à qui l'on rêvait des ailes repliées!
Vierge la veille encor, des jeunes mariées
Ayant l'étonnement et la fraîche pâleur,
Qui, reine et femme, étoile en même temps que fleur,
Unissait, pour charmer cette foule attendrie,
Le doux nom d'Antoinette au beau nom de Marie!

Son prince la suivait, ils souriaient entre eux,
Et tous en la voyant disaient : Qu'il est heureux! —

Et je me tus alors, car mon cœur était sombre;
La laissant contempler la fête aux bruits sans nombre,
Le fleuve où se croisaient cent bateaux pavoisés,
Le peuple, les vieillards à l'ombre reposés,
Les écoliers jouant par bandes séparées,
Et le soleil tranquille, et, de joie enivrées,
Les bouches qui, couvrant l'orchestre aux vagues sons,

Jetaient une vapeur de confuses chansons.

Moi, vers ce qui se meut dans une ombre éternelle,
Je m'étais retourné : l'âme est une prunelle!

Oh! pensais-je, pouvoir étrange et surhumain
De celui qui nous tient palpitants dans sa main!
O volonté du ciel! abîme où l'œil se noie!
Gouffre où depuis Adam le genre humain tournoie!
Comme vous nous prenez et vous nous rejetez!
Comme vous vous jouez de nos prospérités!
Sur votre sable, ô Dieu, notre granit se fonde!
Oh! que l'homme est plongé dans une nuit profonde!
Comme tout ce qu'il fait, hélas, en s'achevant
Sur lui croule! et combien il arrive souvent
Qu'à l'heure où nous rêvons un avenir suprême,
Le sort de nous se rit, et que, sous nos pas même,
Dans cette terre où rien ne nous semble creusé,
Quelque chose d'horrible est déjà déposé!
Louis seize, le jour de sa noce royale,
Avait déjà le pied sur la place fatale
Où, formé lentement au souffle du Très-Haut,
Comme un grain dans le sol, germait son échafaud!

16 avril 1839.

XXVI

MILLE CHEMINS, UN SEUL BUT.

Le chasseur songe dans les bois
A des beautés sur l'herbe assises,
Et dans l'ombre il croit voir parfois
Danser des formes indécises.

Le soldat pense à ses destins
Tout en veillant sur les empires,
Et dans ses souvenirs lointains
Entrevoit de vagues sourires.

Le pâtre attend sous le ciel bleu
L'heure où son étoile paisible
Va s'épanouir, fleur de feu,
Au bout d'une tige invisible.

Regarde-les. Regarde encor
Comme la vierge, fille d'Ève,
Jette, en courant dans les blés d'or,
Sa chanson qui contient son rêve!

Vois errer dans les champs en fleur,
Dos courbé, paupières baissées,
Le poëte, cet oiseleur
Qui cherche à prendre des pensées.

Vois sur la mer les matelots
Implorant la terre embaumée,
Lassés de l'écume des flots,
Et demandant une fumée!

Se rappelant, quand le flot noir
Bat les flancs plaintifs du navire,

Les hameaux, si joyeux le soir,
Les arbres pleins d'éclats de rire!

Vois le prêtre, priant pour tous,
Front pur qui sous nos fautes penche,
Songer dans le temple, à genoux
Sur les plis de sa robe blanche.

Vois s'élever sur les hauteurs
Tous ces grands penseurs que tu nommes,
Sombres esprits dominateurs,
Chênes dans la forêt des hommes.

Vois, couvant des yeux son trésor,
La mère contempler, ravie,
Ses enfants, cœurs sans ombre encor,
Vases que remplira la vie!

Tous, dans la joie ou dans l'affront,
Portent, sans nuage et sans tache,
Un mot qui rayonne à leur front,
Dans leur âme un mot qui se cache.

Selon les desseins du Seigneur,
Le mot qu'on voit pour tous varie;
L'un a : Gloire! l'autre a : Bonheur!
L'un dit : Vertu! l'autre : Patrie!

Le mot caché ne change pas.
Dans tous les cœurs toujours le même,
Il y chante ou gémit tout bas;
Et ce mot, c'est le mot suprême!

C'est le mot qui peut assoupir
L'ennui du front le plus morose!

C'est le mystérieux soupir
Qu'à toute heure fait toute chose!

C'est le mot d'où les autres mots
Sortent comme d'un tronc austère,
Et qui remplit de ses rameaux
Tous les langages de la terre!

C'est le verbe, obscur ou vermeil,
Qui luit dans le reflet des fleuves,
Dans le phare, dans le soleil,
Dans la sombre lampe des veuves!

Qui se mêle au bruit des roseaux,
Au tressaillement des colombes;
Qui jase et rit dans les berceaux,
Et qu'on sent vivre au fond des tombes!

Qui fait éclore dans les bois
Les feuilles, les souffles, les ailes,
La clémence au cœur des grands rois,
Le sourire aux lèvres des belles!

C'est le nœud des prés et des eaux!
C'est le charme qui se compose
Du plus tendre cri des oiseaux,
Du plus doux parfum de la rose!

C'est l'hymne que le gouffre amer
Chante en poussant au port des voiles!
C'est le mystère de la mer
Et c'est le secret des étoiles!

Ce mot, fondement éternel
De la seconde des deux Romes,
C'est Foi dans la langue du ciel,
Amour dans la langue des hommes!

Aimer, c'est avoir dans les mains
Un fil pour toutes les épreuves,
Un flambeau pour tous les chemins,
Une coupe pour tous les fleuves!

Aimer, c'est comprendre les cieux.
C'est mettre, qu'on dorme ou qu'on veille,
Une lumière dans ses yeux,
Une musique en son oreille!

C'est se chauffer à ce qui bout!
C'est pencher son âme embaumée
Sur le côté divin de tout!
Ainsi, ma douce bien-aimée,

Tu mêles ton cœur et tes sens,
Dans la retraite où tu m'accueilles,
Aux dialogues ravissants
Des flots, des astres et des feuilles!

La vitre laisse voir le jour;
Malgré nos brumes et nos doutes,
O mon ange, à travers l'amour
Les vérités paraissent toutes.

L'homme et la femme, couple heureux,
A qui le cœur tient lieu d'apôtre,
Laissent voir le ciel derrière eux,
Et sont transparents l'un pour l'autre.

Ils ont en eux, comme un lac noir
Reflète un astre en son eau pure,
Du Dieu caché qu'on ne peut voir
Une lumineuse figure.

Aimons! prions! Les bois sont verts,
L'été resplendit sur la mousse,

Les germes vivent entr'ouverts,
L'onde s'épanche et l'herbe pousse.

Que la foule, bien loin de nous,
Suive ses routes insensées.
Aimons, et tombons à genoux,
Et laissons aller nos pensées!

L'amour, qu'il vienne tôt ou tard,
Prouve Dieu dans notre âme sombre.
Il faut bien un corps quelque part
Pour que le miroir ait une ombre.

23 mai 1839.

XXVII

Oh! quand je dors, viens auprès de ma couche,
Comme à Pétrarque apparaissait Laura,
Et qu'en passant ton haleine me touche... —
Soudain ma bouche
S'entr'ouvrira!

Sur mon front morne où peut-être s'achève
Un songe noir qui trop longtemps dura,
Que ton regard comme un astre se lève... —
Soudain mon rêve
Rayonnera!

Puis sur ma lèvre où voltige une flamme,
Éclair d'amour que Dieu même épura,
Pose un baiser, et d'ange deviens femme... —
Soudain mon âme
S'éveillera!

19 juin 1839.

XXVIII

A UNE JEUNE FEMME.

Voyez-vous, un parfum éveille la pensée.
Repliez, belle enfant par l'aube caressée,
Cet éventail ailé, pourpre, or et vermillon,
Qui tremble dans vos mains comme un grand papillon,
Et puis, écoutez-moi. — Dieu fait l'odeur des roses
Comme il fait un abîme, avec autant de choses.
Celle-ci, qui se meurt sur votre sein charmant,
N'aurait pas ce parfum qui monte doucement
Comme un encens divin vers votre beauté pure,
Si sa tige, parmi l'eau, l'air et la verdure,
Dans la création prenant sa part de tout,
N'avait profondément plongé par quelque bout,
Pauvre et fragile fleur pour tous les vents béante,
Au sein mystérieux de la terre géante.
Là, par un lent travail que Dieu lui seul connaît,
Fraîcheur du flot qui court, blancheur du jour qui naît,
Souffle de ce qui coule, ou végète, ou se traîne,
L'esprit de ce qui vit dans la nuit souterraine,
Fumée, onde, vapeur, de loin comme de près,
— Non sans faire avec tout des échanges secrets, —
Elle a dérobé tout, son calme à l'antre sombre,
Au diamant sa flamme, à la forêt son ombre,
Et peut-être, qui sait? sur l'aile du matin,
Quelque ineffable haleine à l'océan lointain.
Et, vivant alambic que Dieu lui-même forme,
Où filtre et se répand la terre, vase énorme,
Avec les bois, les champs, les nuages, les eaux,
Et l'air tout pénétré des chansons des oiseaux,
La racine, humble, obscure, au travail résignée,
Pour la superbe fleur par le soleil baignée,
A, sans en rien garder, fait ce parfum si doux

Qui vient si mollement de la nature à vous,
Qui vous charme, et se mêle à votre esprit, madame,
Car l'âme d'une fleur parle au cœur d'une femme.

Encore un mot, et puis je vous laisse rêver.
Pour qu'atteignant au but où tout doit s'élever,
Chaque chose ici-bas prenne un attrait suprême,
Pour que la fleur embaume et pour que la vierge aime,
Pour que, puisant la vie au grand centre commun,
La corolle ait une âme et la femme un parfum,
Sous le soleil qui luit, sous l'amour qui fascine,
Il faut, fleur ou beauté, tenir par la racine
L'une au monde idéal, l'autre au monde réel,
Les roses à la terre et les femmes au ciel!

16 mai 1837.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XXIX

A LOUIS B.

O Louis, je songeais! — Baigné d'ombre sereine,
Le soir tombait; des feux scintillaient dans la plaine;
Les vastes flots berçaient le nid de l'alcyon;
J'écoutais vers le ciel, où toute aube commence,
Monter confusément une louange immense
Des deux extrémités de la création.

Ce que Dieu fit petit chantait dans son délire
Tout ce que Dieu fait grand, et je voyais sourire
Le colosse à l'atome et l'étoile au flambeau;
La nature semblait n'avoir qu'une âme aimante.
La montagne disait : Que la fleur est charmante!
Le moucheron disait : Que l'océan est beau!

5 avril 1840.

XXX

A cette terre, où l'on ploie
Sa tente au déclin du jour,
Ne demande pas la joie;
Contente-toi de l'amour!

Excepté lui, tout s'efface.
La vie est un sombre lieu
Où chaque chose qui passe
Ébauche l'homme pour Dieu.

L'homme est l'arbre à qui la sève
Manque avant qu'il soit en fleur.
Son sort jamais ne s'achève
Que du côté du malheur.

Tous cherchent la joie ensemble;
L'espoir rit à tout venant;
Chacun tend sa main qui tremble
Vers quelque objet rayonnant.

Mais vers toute âme, humble ou fière,
Le malheur monte à pas lourds,
Comme un spectre aux pieds de pierre;
Le reste flotte toujours!

Tout nous manque, hormis la peine!
Le bonheur, pour l'homme en pleurs,
N'est qu'une figure vaine
De choses qui sont ailleurs.

L'espoir, c'est l'aube incertaine;
Sur notre but sérieux

C'est la dorure lointaine
D'un rayon mystérieux.

C'est le reflet, brume ou flamme,
Que dans leur calme éternel
Versent d'en haut sur notre âme
Les félicités du ciel.

Ce sont les visions blanches
Qui, jusqu'à nos yeux maudits,
Viennent à travers les branches
Des arbres du paradis!

C'est l'ombre que sur nos grèves
Jettent ces arbres charmants
Dont l'âme entend dans ses rêves
Les vagues frissonnements!

Ce reflet des biens sans nombre,
Nous l'appelons le bonheur;
Et nous voulons saisir l'ombre
Quand la chose est au Seigneur!

Va, si haut nul ne s'élève;
Sur terre il faut demeurer;
On sourit de ce qu'on rêve,
Mais ce qu'on a fait pleurer.

Puisqu'un Dieu saigne au calvaire,
Ne nous plaignons pas, crois-moi.
Souffrons! c'est la loi sévère.
Aimons! c'est la douce loi.

Aimons! soyons deux! Le sage
N'est pas seul dans son vaisseau.
Les deux yeux font le visage;
Les deux ailes font l'oiseau.

Soyons deux! — Tout nous convie
A nous aimer jusqu'au soir.
N'ayons à deux qu'une vie!
N'ayons à deux qu'un espoir!

Dans ce monde de mensonges,
Moi, j'aimerai mes douleurs,
Si mes rêves sont tes songes,
Si mes larmes sont tes pleurs!

20 mai 1838.

XXXI

RENCONTRE.

Après avoir donné son aumône au plus jeune,
Pensif, il s'arrêta pour les voir. — Un long jeûne
Avait maigri leur joue, avait flétri leur front.
Ils s'étaient tous les quatre à terre assis en rond,
Puis, s'étant partagé, comme feraient des anges,
Un morceau de pain noir ramassé dans nos fanges,
Ils mangeaient; mais d'un air si morne et si navré
Qu'en les voyant ainsi toute femme eût pleuré.
C'est qu'ils étaient perdus sur la terre où nous sommes,
Et tout seuls, quatre enfants, dans la foule des hommes!
— Oui, sans père ni mère! — Et pas même un grenier.
Pas d'abri. Tous pieds nus; excepté le dernier
Qui traînait, pauvre amour, sous son pied qui chancelle,
De vieux souliers trop grands noués d'une ficelle.
Dans des fossés, la nuit, ils dorment bien souvent.
Aussi, comme ils ont froid, le matin, en plein vent,
Quand l'arbre, frissonnant au cri de l'alouette,
Dresse sur un ciel clair sa noire silhouette!
Leurs mains rouges étaient roses quand Dieu les fit.
Le dimanche, au hameau cherchant un vil profit,
Ils errent. Le petit, sous sa pâleur malsaine,
Chante, sans la comprendre, une chanson obscène,
Pour faire rire — hélas! lui qui pleure en secret! —
Quelque immonde vieillard au seuil d'un cabaret,
Si bien que, quelquefois, du bouge qui s'égaie,
Il tombe à leur faim sombre une abjecte monnaie,
Aumône de l'enfer que jette le péché,
Sou hideux sur lequel le démon a craché!
Pour l'instant, ils mangeaient derrière une broussaille,
Cachés, et plus tremblants que le faon qui tressaille,
Car souvent on les bat, on les chasse toujours!

C'est ainsi qu'innocents condamnés, tous les jours
Ils passent, affamés, sous mes murs, sous les vôtres,
Et qu'ils vont au hasard, l'aîné menant les autres.

Alors, lui qui rêvait, il regarda là-haut.
Et son œil ne vit rien que l'éther calme et chaud,
Le soleil bienveillant, l'air plein d'ailes dorées,
Et la sérénité des voûtes azurées,
Et le bonheur, les cris, les rires triomphants
Qui des oiseaux du ciel tombaient sur ces enfants.

3 avril 1837.

XXXII

Quand vous vous assemblez, bruyante multitude,
Pour aller le traquer jusqu'en sa solitude,
Vous excitant l'un l'autre, acharnés, furieux,
— Ne le sentez-vous pas? — le peuple sérieux,
Qui rêvait à vos cris un dragon dans son antre,
Avec la flamme aux yeux, avec l'écaille au ventre,
S'étonne de ne voir d'autre objet à vos coups
Que cet homme pensif, mystérieux et doux.

27 avril 1839.

XXXIII

L'OMBRE.

Il lui disait : — Vos chants sont tristes. Qu'avez-vous?
Ange inquiet, quels pleurs mouillent vos yeux si doux?
Pourquoi, pauvre âme tendre, inclinée et fidèle,
Comme un jonc que le vent a ployé d'un coup d'aile,
Pencher votre beau front assombri par instants?
Il faut vous réjouir, car voici le printemps,
Avril, saison dorée, où, parmi les zéphires,
Les parfums, les chansons, les baisers, les sourires,
Et les charmants propos qu'on dit à demi-voix,
L'amour revient aux cœurs comme la feuille aux bois! —

Elle lui répondit de sa voix grave et douce :
— Ami, vous êtes fort. Sûr du Dieu qui vous pousse,
L'œil fixé sur un but, vous marchez droit et fier,
Sans la peur de demain, sans le souci d'hier,
Et rien ne peut troubler, pour votre âme ravie,
La belle vision qui vous cache la vie.
Mais moi, je pleure! — Morne, attachée à vos pas,
Atteinte à tous ces coups que vous ne sentez pas,
Cœur fait, moins l'espérance, à l'image du vôtre,
Je souffre dans ce monde et vous chantez dans l'autre.
Tout m'attriste, avenir que je vois à faux jour,
Aigreur de la raison qui querelle l'amour,
Et l'âcre jalousie alors qu'une autre femme
Veut tirer de vos yeux un regard de votre âme,
Et le sort qui nous frappe et qui n'est jamais las.
Plus le soleil reluit, plus je suis sombre, hélas!
Vous allez, moi je suis; vous marchez, moi je tremble,
Et tandis que, formant mille projets ensemble,

Vous semblez ignorer, passant robuste et doux,
Tous les angles que fait le monde autour de vous,
Je me traîne après vous, pauvre femme blessée.
D'un corps resté debout l'ombre est parfois brisée. —

Mars 1839.

XXXIV

TRISTESSE D'OLYMPIO.

Les champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient pas mornes.
Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes
Sur la terre étendu,
L'air était plein d'encens et les prés de verdures
Quand il revit ces lieux où par tant de blessures
Son cœur s'est répandu!

L'automne souriait; les coteaux vers la plaine
Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine;
Le ciel était doré;
Et les oiseaux, tournés vers celui que tout nomme,
Disant peut-être à Dieu quelque chose de l'homme,
Chantaient leur chant sacré!

Il voulut tout revoir, l'étang près de la source,
La masure où l'aumône avait vidé leur bourse,
Le vieux frêne plié,
Les retraites d'amour au fond des bois perdues,
L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues
Avaient tout oublié!

Il chercha le jardin, la maison isolée,
La grille d'où l'œil plonge en une oblique allée,
Les vergers en talus.
Pâle, il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre,
Il voyait à chaque arbre, hélas! se dresser l'ombre
Des jours qui ne sont plus!

Il entendait frémir dans la forêt qu'il aime
Ce doux vent qui, faisant tout vibrer en nous-même,
Y réveille l'amour,

Et, remuant le chêne ou balançant la rose,
Semble l'âme de tout qui va sur chaque chose
Se poser tour à tour!

Les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire,
S'efforçant sous ses pas de s'élever de terre,
Couraient dans le jardin;
Ainsi, parfois, quand l'âme est triste, nos pensées
S'envolent un moment sur leurs ailes blessées,
Puis retombent soudain.

Il contempla longtemps les formes magnifiques
Que la nature prend dans les champs pacifiques;
Il rêva jusqu'au soir;
Tout le jour il erra le long de la ravine,
Admirant tour à tour le ciel, face divine,
Le lac, divin miroir!

Hélas! se rappelant ses douces aventures,
Regardant, sans entrer, par-dessus les clôtures,
Ainsi qu'un paria,
Il erra tout le jour. Vers l'heure où la nuit tombe,
Il se sentit le cœur triste comme une tombe,
Alors il s'écria :

« O douleur! j'ai voulu, moi dont l'âme est troublée,
Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée
De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur!

« Que peu de temps suffit pour changer toutes choses!
Nature au front serein, comme vous oubliez!
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés!

« Nos chambres de feuillage en halliers sont changées!
L'arbre où fut notre chiffre est mort ou renversé;

Nos roses dans l'enclos ont été ravagées
Par les petits enfants qui sautent le fossé.

« Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée,
Folâtre, elle buvait en descendant des bois;
Elle prenait de l'eau dans sa main, douce fée,
Et laissait retomber des perles de ses doigts!

« On a pavé la route âpre et mal aplanie,
Où, dans le sable pur se dessinant si bien,
Et de sa petitesse étalant l'ironie,
Son pied charmant semblait rire à côté du mien!

« La borne du chemin, qui vit des jours sans nombre,
Où jadis pour m'attendre elle aimait à s'asseoir,
S'est usée en heurtant, lorsque la route est sombre,
Les grands chars gémissants qui reviennent le soir.

« La forêt ici manque et là s'est agrandie.
De tout ce qui fut nous presque rien n'est vivant;
Et, comme un tas de cendre éteinte et refroidie,
L'amas des souvenirs se disperse à tout vent!

« N'existons-nous donc plus? Avons-nous eu notre heure?
Rien ne la rendra-t-il à nos cris superflus?
L'air joue avec la branche au moment où je pleure;
Ma maison me regarde et ne me connaît plus.

« D'autres vont maintenant passer où nous passâmes.
Nous y sommes venus, d'autres vont y venir;
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,
Ils le continueront sans pouvoir le finir!

« Car personne ici-bas ne termine et n'achève;
Les pires des humains sont comme les meilleurs;
Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve.
Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs.

« Oui, d'autres à leur tour viendront, couples sans tache,
Puiser dans cet asile heureux, calme, enchanté,
Tout ce que la nature à l'amour qui se cache
Mêle de rêverie et de solennité!

« D'autres auront nos champs, nos sentiers, nos retraites;
Ton bois, ma bien-aimée, est à des inconnus.
D'autres femmes viendront, baigneuses indiscrètes,
Troubler le flot sacré qu'ont touché tes pieds nus!

« Quoi donc! c'est vainement qu'ici nous nous aimâmes!
Rien ne nous restera de ces coteaux fleuris
Où nous fondions notre être en y mêlant nos flammes!
L'impassible nature a déjà tout repris.

« Oh! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres,
Rameaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons,
Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures?
Est-ce que vous direz à d'autres vos chansons?

« Nous vous comprenions tant! doux, attentifs, austères,
Tous nos échos s'ouvraient si bien à votre voix!
Et nous prêtions si bien, sans troubler vos mystères,
L'oreille aux mots profonds que vous dites parfois!

« Répondez, vallon pur, répondez, solitude,
O nature abritée en ce désert si beau,
Lorsque nous dormirons tous deux dans l'attitude
Que donne aux morts pensifs la forme du tombeau,

« Est-ce que vous serez à ce point insensible
De nous savoir couchés, morts avec nos amours,
Et de continuer votre fête paisible,
Et de toujours sourire et de chanter toujours?

« Est-ce que, nous sentant errer dans vos retraites,
Fantômes reconnus par vos monts et vos bois,

Vous ne nous direz pas de ces choses secrètes
Qu'on dit en revoyant des amis d'autrefois?

« Est-ce que vous pourrez, sans tristesse et sans plainte,
Voir nos ombres flotter où marchèrent nos pas,
Et la voir m'entraîner, dans une morne étreinte,
Vers quelque source en pleurs qui sanglote tout bas?

« Et s'il est quelque part, dans l'ombre où rien ne veille,
Deux amants sous vos fleurs abritant leurs transports,
Ne leur irez-vous pas murmurer à l'oreille :
— Vous qui vivez, donnez une pensée aux morts!

« Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds,
Et les cieux azurés et les lacs et les plaines,
Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours;

« Puis il nous les retire. Il souffle notre flamme;
Il plonge dans la nuit l'antre où nous rayonnons;
Et dit à la vallée, où s'imprima notre âme,
D'effacer notre trace et d'oublier nos noms.

« Eh bien! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages!
Herbe, use notre seuil! ronce, cache nos pas!
Chantez, oiseaux! ruisseaux, coulez! croissez, feuillages!
Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

« Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même!
Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin!
Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême
Où nous avons pleuré nous tenant par la main!

« Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

« Mais toi, rien ne t'efface, amour! toi qui nous charmes,
Toi qui, torche ou flambeau, luis dans notre brouillard!
Tu nous tiens par la joie, et surtout par les larmes.
Jeune homme on te maudit, on t'adore vieillard.

« Dans ces jours où la tête au poids des ans s'incline,
Où l'homme, sans projets, sans but, sans visions,
Sent qu'il n'est déjà plus qu'une tombe en ruine
Où gisent ses vertus et ses illusions;

« Quand notre âme en rêvant descend dans nos entrailles,
Comptant dans notre cœur, qu'enfin la glace atteint,
Comme on compte les morts sur un champ de batailles,
Chaque douleur tombée et chaque songe éteint,

« Comme quelqu'un qui cherche en tenant une lampe,
Loin des objets réels, loin du monde rieur,
Elle arrive à pas lents par une obscure rampe
Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur;

« Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,
L'âme, en un repli sombre où tout semble finir,
Sent quelque chose encor palpiter sous un voile... —
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir! »

21 octobre 1837.

XXXV

QUE LA MUSIQUE DATE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

I

O vous, mes vieux amis, si jeunes autrefois,
Qui comme moi des jours avez porté le poids,
Qui de plus d'un regret frappez la tombe sourde,
Et qui marchez courbés, car la sagesse est lourde;
Mes amis! qui de vous, qui de nous n'a souvent,
Quand le deuil à l'œil sec, au visage rêvant,
Cet ami sérieux qui blesse et qu'on révère,
Avait sur notre front posé sa main sévère,
Qui de nous n'a cherché le calme dans un chant!
Qui n'a, comme une sœur qui guérit en touchant,
Laissé la mélodie entrer dans sa pensée!
Et, sans heurter des morts la mémoire bercée,
N'a retrouvé le rire et les pleurs à la fois
Parmi les instruments, les flûtes et les voix!

Qui de nous, quand sur lui quelque douleur s'écoule,
Ne s'est glissé, vibrant au souffle de la foule,
Dans le théâtre empli de confuses rumeurs!
Comme un soupir parfois se perd dans des clameurs,
Qui n'a jeté son âme, à ces âmes mêlée,
Dans l'orchestre où frissonne une musique ailée,
Où la marche guerrière expire en chant d'amour,
Où la basse en pleurant apaise le tambour!

IMPRIMERIE NATIONALE.

II

Écoutez! écoutez! du maître qui palpite,
Sur tous les violons l'archet se précipite.
L'orchestre tressaillant rit dans son antre noir.
Tout parle. C'est ainsi qu'on entend sans les voir,
Le soir, quand la campagne élève un sourd murmure,
Rire les vendangeurs dans une vigne mûre.
Comme sur la colonne un frêle chapiteau,
La flûte épanouie a monté sur l'alto.
Les gammes, chastes sœurs dans la vapeur cachées,
Vidant et remplissant leurs amphores penchées,
Se tiennent par la main et chantent tour à tour,
Tandis qu'un vent léger fait flotter alentour,
Comme un voile folâtre autour d'un divin groupe,
Ces dentelles du son que le fifre découpe.
Ciel! voilà le clairon qui sonne. — A cette voix,
Tout s'éveille en sursaut, tout bondit à la fois.
La caisse aux mille échos, battant ses flancs énormes,
Fait hurler le troupeau des instruments difformes,
Et l'air s'emplit d'accords furieux et sifflants
Que les serpents de cuivre ont tordus dans leurs flancs.
Vaste tumulte où passe un hautbois qui soupire!
Soudain du haut en bas le rideau se déchire;
Plus sombre et plus vivante à l'œil qu'une forêt,
Toute la symphonie en un hymne apparaît.
Puis, comme en un chaos qui reprendrait un monde,
Tout se perd dans les plis d'une brume profonde.
Chaque forme du chant passe en disant : Assez!
Les sons étincelants s'éteignent dispersés.
Une nuit qui répand ses vapeurs agrandies
Efface le contour des vagues mélodies,
Telles que des esquifs dont l'eau couvre les mâts;
Et la strette, jetant sur leur confus amas

Ses tremblantes lueurs largement étalées,
Retombe dans cette ombre en grappes étoilées!

O concert qui s'envole en flamme à tous les vents!
Gouffre où le crescendo gonfle ses flots mouvants!
Comme l'âme s'émeut! comme les cœurs écoutent!
Et comme cet archet d'où les notes dégouttent,
Tantôt dans la lumière et tantôt dans la nuit,
Remue avec fierté cet orage de bruit!

III

Puissant Palestrina, vieux maître, vieux génie,
Je vous salue ici, père de l'harmonie,
Car, ainsi qu'un grand fleuve où boivent les humains,
Toute cette musique a coulé de vos mains!
Car Gluck et Beethoven, rameaux sous qui l'on rêve,
Sont nés de votre souche et faits de votre sève!
Car Mozart, votre fils, a pris sur vos autels
Cette nouvelle lyre inconnue aux mortels,
Plus tremblante que l'herbe au souffle des aurores,
Née au seizième siècle entre vos doigts sonores!
Car, maître! c'est à vous que tous nos soupirs vont
Sitôt qu'une voix chante et qu'une âme répond!

Oh! ce maître, pareil au créateur qui fonde,
Comment fit-il jaillir de sa tête profonde
Cet univers de sons, doux et sombre à la fois,
Écho du Dieu caché dont le monde est la voix?
Où ce jeune homme, enfant de la blonde Italie,
Prit-il cette âme immense et jusqu'aux bords remplie?
Quel souffle, quel travail, quelle intuition,
Fit de lui ce géant, dieu de l'émotion,
Vers qui se tourne l'œil qui pleure et qui s'essuie,
Sur qui tout un côté du cœur humain s'appuie?

D'où lui vient cette voix qu'on écoute à genoux?
Et qui donc verse en lui ce qu'il reverse en nous?

IV

O mystère profond des enfances sublimes!
Qui fait naître la fleur au penchant des abîmes,
Et le poëte au bord des sombres passions?
Quel dieu lui trouble l'œil d'étranges visions?
Quel dieu lui montre l'astre au milieu des ténèbres,
Et, comme sous un crêpe aux plis noirs et funèbres
On voit d'une beauté le sourire enivrant,
L'idéal à travers le réel transparent?

Qui donc prend par la main un enfant dès l'aurore
Pour lui dire : — En ton âme il n'est pas jour encore.
Enfant de l'homme! avant que de son feu vainqueur
Le midi de la vie ait desséché ton cœur,
Viens, je vais t'entr'ouvrir des profondeurs sans nombre!
Viens, je vais de clarté remplir tes yeux pleins d'ombre!
Viens! écoute avec moi ce qu'on explique ailleurs,
Le bégaiement confus des sphères et des fleurs;
Car, enfant, astre au ciel ou rose dans la haie,
Toute chose innocente ainsi que toi bégaie!
Tu seras le poëte, un homme qui voit Dieu!
Ne crains pas la science, âpre sentier de feu,
Route austère, il est vrai, mais des grands cœurs choisie,
Que la religion et que la poésie
Bordent des deux côtés de leur buisson fleuri.
Quand tu peux en chemin, ô bel enfant chéri,
Cueillir l'épine blanche et les clochettes bleues,
Ton petit pas se joue avec les grandes lieues.
Ne crains donc pas l'ennui, ni la fatigue. — Viens!
Écoute la nature aux vagues entretiens.
Entends sous chaque objet sourdre la parabole.

Sous l'être universel vois l'éternel symbole,
Et l'homme et le destin, et l'arbre et la forêt,
Les noirs tombeaux, sillons où germe le regret,
Et, comme à nos douleurs des branches attachées,
Les consolations sur notre front penchées,
Et, pareil à l'esprit du juste radieux,
Le soleil, cette gloire épanouie aux cieux!

V

Dieu! que Palestrina, dans l'homme et dans les choses,
Dut entendre de voix joyeuses et moroses!
Comme on sent qu'à cet âge où notre cœur sourit,
Où lui déjà pensait, il a dans son esprit
Emporté comme un fleuve à l'onde fugitive
Tout ce que lui jetait la nuée ou la rive!
Comme il s'est promené, tout enfant, tout pensif,
Dans les champs, et, dès l'aube, au fond du bois massif,
Et près du précipice, épouvante des mères!
Tour à tour noyé d'ombre, ébloui de chimères,
Comme il ouvrait son âme alors que le printemps
Trempe la berge en fleurs dans l'eau des clairs étangs,
Que le lierre remonte aux branches favorites,
Que l'herbe aux boutons d'or mêle les marguerites!

A cette heure indécise où le jour va mourir,
Où tout s'endort, le cœur oubliant de souffrir,
Les oiseaux de chanter et les troupeaux de paître,
Que de fois sous ses yeux un chariot champêtre,
Groupe vivant de bruit, de chevaux et de voix,
A gravi sur le flanc du coteau dans les bois
Quelque route creusée entre les ocres jaunes,
Tandis que, près d'une eau qui fuyait sous les aulnes,
Il écoutait gémir dans les brumes du soir
Une cloche enrouée au fond d'un vallon noir!

Que de fois, épiant la rumeur des chaumières,
Le brin d'herbe moqueur qui siffle entre deux pierres,
Le cri plaintif du soc gémissant et traîné,
Le nid qui jase au fond du cloître ruiné
D'où l'ombre se répand sur les tombes des moines,
Le champ doré par l'aube où causent les avoines
Qui pour nous voir passer, ainsi qu'un peuple heureux,
Se penchent en tumulte au bord du chemin creux,
L'abeille qui gaîment chante et parle à la rose,
Parmi tous ces objets dont l'être se compose,
Que de fois il rêva, scrutateur ténébreux,
Cherchant à s'expliquer ce qu'ils disaient entre eux!

Et chaque soir, après ses longues promenades,
Laissant sous les balcons rire les sérénades,
Quand il s'en revenait, content, grave et muet,
Quelque chose de plus dans son cœur remuait.
Mouche, il avait son miel; arbuste, sa rosée.
Il en vint par degrés à ce qu'en sa pensée
Tout vécut. — Saint travail que les poëtes font! —
Dans sa tête, pareille à l'univers profond,
L'air courait, les oiseaux chantaient, la flamme et l'onde
Se courbaient, la moisson dorait la terre blonde,
Et les toits et les monts et l'ombre qui descend
Se mêlaient, et le soir venait, sombre et chassant
La brute vers son antre et l'homme vers son gîte,
Et les hautes forêts, qu'un vent du ciel agite,
Joyeuses de renaître au départ des hivers,
Secouaient follement leurs grands panaches verts!

C'est ainsi qu'esprit, forme, ombre, lumière et flamme,
L'urne du monde entier s'épancha dans son âme!

VI

Ni peintre, ni sculpteur! il fut musicien.
Il vint, nouvel Orphée, après l'Orphée ancien;
Et, comme l'océan n'apporte que sa vague,
Il n'apporta que l'art du mystère et du vague!
La lyre qui tout bas pleure en chantant bien haut!
Qui verse à tous un son où chacun trouve un mot!
Le luth où se traduit, plus ineffable encore,
Le rêve inexprimé qui s'efface à l'aurore!
Car il ne voyait rien par l'angle étincelant,
Car son esprit, du monde immense et fourmillant
Qui pour ses yeux nageait dans l'ombre indéfinie,
Éteignait la couleur et tirait l'harmonie!

Aussi toujours son hymne, en descendant des cieux,
Pénètre dans l'esprit par le côté pieux
Comme un rayon des nuits par un vitrail d'église!
En écoutant ses chants que l'âme idéalise,
Il semble, à ces accords qui, jusqu'au cœur touchant,
Font sourire le juste et songer le méchant,
Qu'on respire un parfum d'encensoirs et de cierges,
Et l'on croit voir passer un de ces anges-vierges
Comme en rêvait Giotto, comme Dante en voyait,
Êtres sereins posés sur ce monde inquiet,
A la prunelle bleue, à la robe d'opale,
Qui, tandis qu'au milieu d'un azur déjà pâle
Le point d'or d'une étoile éclate à l'orient,
Dans un beau champ de trèfle errent en souriant!

VII

Heureux ceux qui vivaient dans ce siècle sublime
Où, du génie humain dorant encor la cime,
Le vieux soleil gothique à l'horizon mourait!
Où déjà, dans la nuit emportant son secret,
La cathédrale morte en un sol infidèle
Ne faisait plus jaillir d'églises autour d'elle!
Ère immense, obstruée encore à tous degrés,
Ainsi qu'une Babel aux abords encombrés,
De donjons, de beffrois, de flèches élancées,
D'édifices construits pour toutes les pensées,
De génie et de pierre énorme entassement,
Vaste amas d'où le jour s'en allait lentement!
Siècle mystérieux où la science sombre
De l'antique Dédale agonisait dans l'ombre,
Tandis qu'à l'autre bout de l'horizon confus,
Entre Tasse et Luther, ces deux chênes touffus,
Sereine, et blanchissant de sa lumière pure
Ton dôme merveilleux, ô sainte architecture,
Dans ce ciel, qu'Albert Düre admirait à l'écart,
La musique montait, cette lune de l'art!

29 mars 1837.

XXXVI

LA STATUE.

Il semblait grelotter, car la bise était dure.
C'était, sous un amas de rameaux sans verdure,
Une pauvre statue au dos noir, au pied vert,
Un vieux faune isolé dans le vieux parc désert,
Qui, de son front penché touchant aux branches d'arbre,
Se perdait à mi-corps dans sa gaîne de marbre.

Il était là, pensif, à la terre lié,
Et, comme toute chose immobile, — oublié!

Des arbres l'entouraient, fouettés d'un vent de glace,
Et comme lui vieillis à cette même place;
Des marronniers géants, sans feuilles, sans oiseaux.
Sous leurs taillis brouillés en ténébreux réseaux,
Pâle, il apparaissait, et la terre était brune.
Une âpre nuit d'hiver, sans étoile et sans lune,
Tombait à larges pans dans le brouillard diffus.
D'autres arbres plus loin croisaient leurs sombres fûts;
Plus loin d'autres encore, estompés par l'espace,
Poussaient dans le ciel gris où le vent du soir passe
Mille petits rameaux noirs, tordus et mêlés,
Et se posaient partout, l'un par l'autre voilés,
Sur l'horizon, perdu dans les vapeurs informes,
Comme un grand troupeau roux de hérissons énormes.

Rien de plus. Ce vieux faune, un ciel morne, un bois noir.

Peut-être dans la brume au loin pouvait-on voir
Quelque longue terrasse aux verdâtres assises,
Ou, près d'un grand bassin, des nymphes indécises,
Honteuses à bon droit dans ce parc aboli,

Autrefois des regards, maintenant de l'oubli.

Le vieux faune riait. — Dans leurs ombres douteuses
Laissant le bassin triste et les nymphes honteuses,
Le vieux faune riait, c'est à lui que je vins,
Ému, car sans pitié tous ces sculpteurs divins
Condamnent pour jamais, contents qu'on les admire,
Les nymphes à la honte et les faunes au rire.

Moi, j'ai toujours pitié du pauvre marbre obscur.
De l'homme moins souvent, parce qu'il est plus dur.

Et, sans froisser d'un mot son oreille blessée,
Car le marbre entend bien la voix de la pensée,
Je lui dis : « Vous étiez du beau siècle amoureux.
Sylvain, qu'avez-vous vu quand vous étiez heureux?
Vous étiez de la cour? Vous assistiez aux fêtes?
C'est pour vous divertir que ces nymphes sont faites.
C'est pour vous, dans ce bois, que de savantes mains
Ont mêlé les dieux grecs et les césars romains,
Et, dans les claires eaux mirant les vases rares,
Tordu tout ce jardin en dédales bizarres.
Quand vous étiez heureux, qu'avez-vous vu, sylvain?
Contez-moi les secrets de ce passé trop vain,
De ce passé charmant, plein de flammes discrètes,
Où parmi les grands rois croissaient les grands poëtes.
Que de frais souvenirs dont encor vous riez!
Parlez-moi, beau sylvain, comme vous parleriez
A l'arbre, au vent qui souffle, à l'herbe non foulée.
D'un bout à l'autre bout de cette épaisse allée,
Avez-vous quelquefois, moqueur antique et grec,
Quand près de vous passait avec le beau Lautrec
Marguerite aux doux yeux, la reine béarnaise,
Lancé votre œil oblique à l'Hercule Farnèse?
Seul sous votre antre vert de feuillage mouillé,
O sylvain complaisant, avez-vous conseillé,
Vous tournant vers chacun du côté qui l'attire,

Racan comme berger, Regnier comme satyre?
Avez-vous vu parfois, sur ce banc, vers midi,
Suer Vincent de Paul à façonner Gondi?
Faune! avez-vous suivi de ce regard étrange
Anne avec Buckingham, Louis avec Fontange,
Et se retournaient-ils, la rougeur sur le front,
En vous entendant rire au coin du bois profond?
Étiez-vous consulté sur le thyrse ou le lierre,
Lorsqu'en un grand ballet de forme singulière
La cour du dieu Phœbus ou la cour du dieu Pan
Du nom d'Amaryllis enivrait Montespan?
Fuyant des courtisans les oreilles de pierre,
La Fontaine vint-il, les pleurs dans la paupière,
De ses nymphes de Vaux vous conter les regrets?
Que vous disait Boileau, que vous disait Segrais,
A vous, faune lettré qui jadis dans l'églogue
Aviez avec Virgile un charmant dialogue,
Et qui faisiez sauter, sur le gazon naissant,
Le lourd spondée au pas du dactyle dansant?
Avez-vous vu jouer les beautés dans les herbes,
Chevreuse aux yeux noyés, Thiange aux airs superbes?
Vous ont-elles parfois de leur groupe vermeil
Entouré follement, si bien que le soleil
Découpait tout à coup, en perçant quelque nue,
Votre profil lascif sur leur gorge ingénue?
Votre arbre a-t-il reçu sous son abri serein
L'écarlate linceul du pâle Mazarin?
Avez-vous eu l'honneur de voir rêver Molière?
Vous a-t-il quelquefois, d'une voix familière,
Vous jetant brusquement un vers mélodieux,
Tutoyé, comme on fait entre les demi-dieux?
En revenant un soir du fond des avenues,
Ce penseur, qui, voyant les âmes toutes nues,
Ne pouvait avoir peur de votre nudité,
A l'homme en son esprit vous a-t-il confronté?
Et vous a-t-il trouvé, vous le spectre cynique,
Moins triste, moins méchant, moins froid, moins ironique,

Alors qu'il comparait, s'arrêtant en chemin,
Votre rire de marbre à notre rire humain?»

Ainsi je lui parlais sous l'épaisse ramure.
Il ne répondit pas même par un murmure.
J'écoutais, incliné sur le marbre glacé,
Mais je n'entendis rien remuer du passé.
La blafarde lueur du jour qui se retire
Blanchissait vaguement l'immobile satyre,
Muet à ma parole et sourd à ma pitié.
A le voir là, sinistre, et sortant à moitié
De son fourreau noirci par l'humide feuillée,
On eût dit la poignée en torse ciselée
D'un vieux glaive rouillé qu'on laisse dans l'étui.

Je secouai la tête et m'éloignai de lui.
Alors des buissons noirs, des branches desséchées
Comme des sœurs en deuil sur sa tête penchées,
Et des antres secrets dispersés dans les bois,
Il me sembla soudain qu'il sortait une voix,
Qui dans mon âme obscure et vaguement sonore
Éveillait un écho comme au fond d'une amphore.

«O poëte imprudent, que fais-tu? laisse en paix
Les faunes délaissés sous les arbres épais!
Poëte! ignores-tu qu'il est toujours impie
D'aller, aux lieux déserts où dort l'ombre assoupie,
Secouer, par l'amour fussiez-vous entraînés,
Cette mousse qui pend aux siècles ruinés,
Et troubler, du vain bruit de vos voix indiscrètes,
Le souvenir des morts dans ses sombres retraites?»

Alors dans les jardins sous la brume enfouis
Je m'enfonçai, rêvant aux jours évanouis,
Tandis que les rameaux s'emplissaient de mystère,
Et que derrière moi le faune solitaire,

Hiéroglyphe obscur d'un antique alphabet,
Continuait de rire à la nuit qui tombait.

J'allais, et, contemplant d'un regard triste encore
Tous ces doux souvenirs, beauté, printemps, aurore,
Dans l'air et sous mes pieds épars, mêlés, flottants,
Feuilles de l'autre été, femmes de l'autre temps,
J'entrevoyais au loin, sous les branchages sombres,
Des marbres dans le bois, dans le passé des ombres!

19 mars 1837.

XXXVII

J'eus toujours de l'amour pour les choses ailées.
Lorsque j'étais enfant, j'allais sous les feuillées,
J'y prenais dans les nids de tout petits oiseaux.
D'abord je leur faisais des cages de roseaux
Où je les élevais parmi des mousses vertes.
Plus tard je leur laissais les fenêtres ouvertes,
Ils ne s'envolaient point; ou, s'ils fuyaient aux bois,
Quand je les rappelais ils venaient à ma voix.
Une colombe et moi, longtemps nous nous aimâmes.
Maintenant je sais l'art d'apprivoiser les âmes.

12 avril 1840.

XXXVIII

ÉCRIT SUR LE TOMBEAU D'UN PETIT ENFANT AU BORD DE LA MER.

Vieux lierre, frais gazon, herbe, roseaux, corolles;
Église où l'esprit voit le Dieu qu'il rêve ailleurs;
Mouches qui murmurez d'ineffables paroles
A l'oreille du pâtre assoupi dans les fleurs;

Vents, flots, hymne orageux, chœur sans fin, voix sans nombre;
Bois qui faites songer le passant sérieux;
Fruits qui tombez de l'arbre impénétrable et sombre;
Étoiles qui tombez du ciel mystérieux;

Oiseaux aux cris joyeux, vague aux plaintes profondes;
Froid lézard des vieux murs dans les pierres tapi;
Plaines qui répandez vos souffles sur les ondes;
Mer où la perle éclôt, terre où germe l'épi;

Nature d'où tout sort, nature où tout retombe,
Feuilles, nids, doux rameaux que l'air n'ose effleurer,
Ne faites pas de bruit autour de cette tombe;
Laissez l'enfant dormir et la mère pleurer!

21 janvier 1840.

XXXIX

A. L.

Toute espérance, enfant, est un roseau.
Dieu dans ses mains tient nos jours, ma colombe;
Il les dévide à son fatal fuseau,
Puis le fil casse et notre joie en tombe;
Car dans tout berceau
Il germe une tombe.

Jadis, vois-tu, l'avenir, pur rayon,
Apparaissait à mon âme éblouie,
Ciel avec l'astre, onde avec l'alcyon,
Fleur lumineuse à l'ombre épanouie.
Cette vision
S'est évanouie!

Si près de toi quelqu'un pleure en rêvant,
Laisse pleurer sans en chercher la cause.
Pleurer est doux, pleurer est bon souvent
Pour l'homme, hélas! sur qui le sort se pose.
Toute larme, enfant,
Lave quelque chose.

2 juin 1839.

XL

CÆRULEUM MARE

Quand je rêve sur la falaise,
Ou dans un bois, les soirs d'été,
Sachant que la vie est mauvaise,
Je contemple l'éternité.

A travers mon sort mêlé d'ombres,
J'aperçois Dieu distinctement,
Comme à travers des branches sombres
On entrevoit le firmament!

Le firmament! où les faux sages
Cherchent comme nous des conseils!
Le firmament plein de nuages,
Le firmament plein de soleils!

Un souffle épure notre fange.
Le monde est à Dieu, je le sens.
Toute fleur est une louange,
Et tout parfum est un encens.

La nuit, on croit sentir Dieu même
Penché sur l'homme palpitant.
La terre prie et le ciel aime.
Quelqu'un parle et quelqu'un entend.

Pourtant, toujours à notre extase,
O Seigneur, tu te dérobas!
Hélas! tu mets là-haut le vase,
Et tu laisses la lèvre en bas!

Mais un jour, ton œuvre profonde,
Nous la saurons, Dieu redouté!

IMPRIMERIE NATIONALE.

Nous irons voir de monde en monde
S'épanouir ton unité!

Cherchant dans ces cieux que tu règles
L'ombre de ceux que nous aimons,
Comme une troupe de grands aigles
Qui s'envole à travers les monts!

Car, lorsque la mort nous réclame,
L'esprit des sens brise le sceau.
Car la tombe est un nid où l'âme
Prend des ailes comme l'oiseau!

O songe! ô vision sereine!
Nous saurons le secret de tout,
Et ce rayon qui sur nous traîne,
Nous en pourrons voir l'autre bout!

O Seigneur! l'humble créature
Pourra voir enfin à son tour
L'autre côté de la nature
Sur lequel tombe votre jour!

Nous pourrons comparer, poëtes,
Penseurs croyant en nos raisons,
A tous les mondes que vous faites
Tous les rêves que nous faisons!

En attendant, sur cette terre,
Nous errons, troupeau désuni,
Portant en nous ce grand mystère :
Œil borné, regard infini.

L'homme au hasard choisit sa route;
Et toujours, quoi que nous fassions,

Comme un bouc sur l'herbe qu'il broute,
Vit courbé sur ses passions.

Nous errons, et dans les ténèbres,
Allant où d'autres sont venus,
Nous entendons des voix funèbres
Qui disent des mots inconnus.

Dans ces ombres où tout s'oublie,
Vertu, sagesse, espoir, honneur,
L'un va criant : Élie! Élie!
L'autre appelant : Seigneur! Seigneur!

Hélas! tout penseur semble avide
D'épouvanter l'homme orphelin :
Le savant dit : Le ciel est vide!
Le prêtre dit : L'enfer est plein!

O deuil! médecins sans dictames,
Vains prophètes aux yeux déçus,
L'un donne Satan à nos âmes,
L'autre leur retire Jésus!

L'humanité, sans loi, sans arche,
Suivant son sentier desséché,
Est comme un voyageur qui marche
Après que le jour est couché.

Il va! la brume est sur la plaine.
Le vent tord l'arbre convulsif.
Les choses qu'il distingue à peine
Ont un air sinistre et pensif.

Ainsi, parmi de noirs décombres,
Dans ce siècle le genre humain
Passe et voit des figures sombres
Qui se penchent sur son chemin.

Nous rêveurs, sous un toit qui croule,
Fatigués, nous nous abritons,
Et nous regardons cette foule
Se plonger dans l'ombre à tâtons.

Et nous cherchons, souci morose!
Hélas! à deviner pour tous
Le problème que nous propose
Toute cette ombre autour de nous.

Tandis que, la tête inclinée,
Nous nous perdons en tristes vœux,
Le souffle de la destinée
Frissonne à travers nos cheveux.

Nous entendons, race asservie,
Ce souffle passant dans la nuit
Du livre obscur de notre vie
Tourner les pages avec bruit!

Que faire? — A ce vent de la tombe,
Joignez les mains, baissez les yeux,
Et tâchez qu'une lueur tombe
Sur le livre mystérieux.

— D'où viendra la lueur, ô Père? —
Dieu dit : — De vous, en vérité.
Allumez, pour qu'il vous éclaire,
Votre cœur par quelque côté.

Quand le cœur brûle, on peut sans crainte
Lire ce qu'écrit le Seigneur.
Vertu, sous cette clarté sainte,
Est le même mot que bonheur.

Il faut aimer! l'ombre en vain couvre
L'œil de notre esprit, quel qu'il soit.
Croyez, et la paupière s'ouvre!
Aimez, et la prunelle voit!

Du haut des cieux qu'emplit leur flamme,
Les trop lointaines vérités
Ne peuvent au livre de l'âme
Jeter que de vagues clartés.

La nuit, nul regard ne sait lire
Aux seuls feux des astres vermeils;
Mais l'amour près de nous vient luire.
Une lampe aide les soleils.

Pour que, dans l'ombre où Dieu nous mène,
Nous puissions lire à tous moments,
L'amour joint sa lumière humaine
Aux célestes rayonnements!

Aimez donc! car tout le proclame,
Car l'esprit seul éclaire peu,
Et souvent le cœur d'une femme
Est l'explication de Dieu!

Ainsi je rêve, ainsi je songe,
Tandis qu'aux yeux des matelots
La nuit sombre à chaque instant plonge
Des groupes d'astres dans les flots!

Moi, que Dieu tient sous son empire,
J'admire, humble et religieux,
Et par tous les pores j'aspire
Ce spectacle prodigieux!

Entre l'onde, des vents bercée,
Et le ciel, gouffre éblouissant,
Toujours, pour l'œil de la pensée,
Quelque chose monte ou descend.

Goutte d'eau pure ou jet de flamme,
Ce verbe intime et non écrit
Vient se condenser dans mon âme
Ou resplendir dans mon esprit.

Et l'idée à mon cœur sans voile,
A travers la vague ou l'éther,
Du fond des cieux arrive étoile,
Ou perle du fond de la mer!

25 mars 1839.

XLI

Dieu qui sourit et qui donne
Et qui vient vers qui l'attend,
Pourvu que vous soyez bonne,
Sera content.

Le monde où tout étincelle,
Mais où rien n'est enflammé,
Pourvu que vous soyez belle,
Sera charmé.

Mon cœur, dans l'ombre amoureuse
Où l'enivrent deux beaux yeux,
Pourvu que tu sois heureuse,
Sera joyeux.

1er janvier 1840.

XLII

OCEANO NOX.

Saint-Valery-sur-Somme.

Oh! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis!
Combien ont disparu, dure et triste fortune!
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis!

Combien de patrons morts avec leurs équipages!
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots!
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée;
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots!

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues!
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Oh! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus!

On s'entretient de vous parfois dans les veillées.
Maint joyeux cercle, assis sur des ancres rouillées,
Mêle encor quelque temps vos noms d'ombre couverts
Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,
Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures,
Tandis que vous dormez dans les goëmons verts!

On demande : — Où sont-ils? sont-ils rois dans quelque île?
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile? —

Puis votre souvenir même est enseveli.
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.
Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,
Sur le sombre océan jette le sombre oubli.

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue?
Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,
Parlent encor de vous en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur!

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont!

Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires?
O flots, que vous savez de lugubres histoires!
Flots profonds redoutés des mères à genoux!
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous!

Juillet 1836.

XLIII

NUITS DE JUIN.

L'été, lorsque le jour a fui, de fleurs couverte
La plaine verse au loin un parfum enivrant;
Les yeux fermés, l'oreille aux rumeurs entr'ouverte,
On ne dort qu'à demi d'un sommeil transparent.

Les astres sont plus purs, l'ombre paraît meilleure;
Un vague demi-jour teint le dôme éternel;
Et l'aube douce et pâle, en attendant son heure,
Semble toute la nuit errer au bas du ciel.

28 septembre 1837.

XLIV

A MADEMOISELLE LOUISE B.

SAGESSE.

I

— Ainsi donc rien de grand, rien de saint, rien de pur,
Rien qui soit digne, ô ciel! de ton regard d'azur,
Rien qui puisse anoblir le vil siècle où nous sommes,
Ne sortira du cœur de l'homme enfant des hommes!
Homme! esprit enfoui sous les besoins du corps!
Ainsi, jouir; descendre à tâtons chez les morts;
Être à tout ce qui rampe, à tout ce qui s'envole,
A l'intérêt sordide, à la vanité folle;
Ne rien savoir — qu'emplir, sans souci du devoir,
Une charte de mots ou d'écus un comptoir; —
Ne jamais regarder les voûtes étoilées;
Rire du dévouement et des vertus voilées;
Voilà ta vie, hélas! et tu n'as, nuit et jour,
Pour espoir et pour but, pour culte et pour amour,
Qu'une immonde monnaie aux carrefours traînée
Et qui te laisse aux mains sa rouille empoisonnée!
Et tu ne comprends pas que ton destin, à toi,
C'est de penser! c'est d'être un mage et d'être un roi;
C'est d'être un alchimiste alimentant la flamme
Sous ce sombre alambic que tu nommes ton âme,
Et de faire passer par ce creuset de feu
La nature et le monde, et d'en extraire Dieu!

Quoi! la brute a sa sphère et l'élément sa règle!

L'onde est au cormoran et la neige est à l'aigle.
Tout a sa région, sa fonction, son but.
L'écume de la mer n'est pas un vain rebut;
Le flot sait ce qu'il fait; le vent sait qui le pousse;
Comme un temple où toujours veille une clarté douce,
L'étoile obéissante éclaire le ciel bleu;
Le lys s'épanouit pour la gloire de Dieu;
Chaque matin, vibrant comme une sainte lyre,
L'oiseau chante ce nom que l'aube nous fait lire.
Quoi! l'être est plein d'amour, le monde est plein de foi!
Toute chose ici-bas suit gravement sa loi,
Et ne sait obéir, dans sa fierté divine,
L'oiseau qu'à son instinct, l'arbre qu'à sa racine!
Quoi! l'énorme océan qui monte vers son bord,
Quoi! l'hirondelle au sud et l'aimant vers le nord,
La graine ailée allant au loin choisir sa place,
Le nuage entassé sur les îles de glace,
Qui, des cieux tout à coup traversant la hauteur,
Croule au souffle d'avril du pôle à l'équateur,
Le glacier qui descend du haut des cimes blanches,
La sève qui s'épand dans les fibres des branches,
Tous les objets créés, vers un but sérieux,
Les rayons dans les airs, les globes dans les cieux,
Les fleuves à travers les rochers et les herbes,
Vont sans se détourner de leurs chemins superbes!
L'homme a seul dévié! Quoi! tout dans l'univers,
Tous les êtres, les monts, les forêts, les prés verts,
Le jour dorant le ciel, l'eau lavant les ravines,
Ont encor, comme au jour où de ses mains divines
Jéhova sur Adam imprima sa grandeur,
Toute leur innocence et toute leur candeur!
L'homme seul est tombé! — Fait dans l'auguste empire
Pour être le meilleur, il en devient le pire.
Lui qui devait fleurir comme l'arbre choisi,
Il n'est plus qu'un tronc vil au branchage noirci,
Que l'âge déracine et que le vice effeuille,
Dont les rameaux n'ont pas de fruit que Dieu recueille,

Où jamais sans péril nous ne nous appuyons,
Où la société greffe les passions!
Chute immense! il ignore et nie, ô providence!
Tandis qu'autour de lui la création pense!
O honte! en proie aux sens dont le joug l'asservit,
L'homme végète auprès de la chose qui vit! —

7 octobre 1837.

II

Comme je m'écriais ainsi, vous m'entendîtes;
Et vous, dont l'âme brille en tout ce que vous dites,
Vous tournâtes alors vers moi paisiblement
Votre sourire triste, ineffable et calmant :

— L'humanité se lève. Elle chancelle encore,
Et, le front baigné d'ombre, elle va vers l'aurore.
Tout homme sur la terre a deux faces, le bien
Et le mal. Blâmer tout, c'est ne comprendre rien.
Les âmes des humains d'or et de plomb sont faites.
L'esprit du sage est grave, et sur toutes les têtes
Ne jette pas sa foudre au hasard en éclats.
Pour le siècle où l'on vit — comme on y souffre, hélas! —
On est toujours injuste, et tout y paraît crime.
Notre époque insultée a son côté sublime.
Vous l'avez dit vous-même, ô poëte irrité! —

Dans votre chambre, asile illustre et respecté,
C'est ainsi que, sereine et simple, vous parlâtes.
Votre front, au reflet des damas écarlates,
Rayonnait, et pour moi, dans cet instant profond,
Votre regard levé fit un ciel du plafond.

L'accent de la raison, auguste et pacifique,
L'équité, la pitié, la bonté séraphique,

L'oubli des torts d'autrui, cet oubli vertueux
Qui rend à leur insu les fronts majestueux,
Donnaient à vos discours, pleins de clartés si belles,
La tranquille grandeur des choses naturelles,
Et par moments semblaient mêler à votre voix
Ce chant doux et voilé qu'on entend dans les bois.

III

Pourquoi devant mes yeux revenez-vous sans cesse,
O jours de mon enfance et de mon allégresse?
Qui donc toujours vous rouvre en nos cœurs presque éteints,
O lumineuse fleur des souvenirs lointains?

Oh! que j'étais heureux! oh! que j'étais candide!
En classe, un banc de chêne, usé, lustré, splendide,
Une table, un pupitre, un lourd encrier noir,
Une lampe, humble sœur de l'étoile du soir,
M'accueillaient gravement et doucement. Mon maître,
Comme je vous l'ai dit souvent, était un prêtre
A l'accent calme et bon, au regard réchauffant,
Naïf comme un savant, malin comme un enfant,
Qui m'embrassait, disant, car un éloge excite :
— Quoiqu'il n'ait que neuf ans, il explique Tacite. —
Puis, près d'Eugène, esprit qu'hélas! Dieu submergea,
Je travaillais dans l'ombre, et je songeais déjà.
Tandis que j'écrivais, — sans peur, mais sans système,
Versant le barbarisme à grands flots sur le thème,
Inventant aux auteurs des sens inattendus,
Le dos courbé, le front touchant presque au Gradus, —
Je croyais, car toujours l'esprit de l'enfant veille,
Ouïr confusément, tout près de mon oreille,
Les mots grecs et latins, bavards et familiers,
Barbouillés d'encre, et gais comme des écoliers,
Chuchoter, comme font les oiseaux dans une aire,

Entre les noirs feuillets du lourd dictionnaire.
Bruits plus doux que le bruit d'un essaim qui s'enfuit,
Souffles plus étouffés qu'un soupir de la nuit,
Qui faisaient par instants, sous les fermoirs de cuivre,
Frissonner vaguement les pages du vieux livre!

Le devoir fait, légers comme de jeunes daims,
Nous fuyions à travers les immenses jardins,
Éclatant à la fois en cent propos contraires.
Moi, d'un pas inégal je suivais mes grands frères;
Et les astres sereins s'allumaient dans les cieux,
Et les mouches volaient dans l'air silencieux,
Et le doux rossignol, chantant dans l'ombre obscure,
Enseignait la musique à toute la nature,
Tandis qu'enfant jaseur aux gestes étourdis,
Jetant partout mes yeux ingénus et hardis
D'où jaillissait la joie en vives étincelles,
Je portais sous mon bras, noués par trois ficelles,
Horace et les festins, Virgile et les forêts,
Tout l'olympe, Thésée, Hercule, et toi, Cérès,
La cruelle Junon, Lerne et l'hydre enflammée,
Et le vaste lion de la roche Némée.

Mais, lorsque j'arrivais chez ma mère, souvent,
Grâce au hasard taquin qui joue avec l'enfant,
J'avais de grands chagrins et de grandes colères.
Je ne retrouvais plus, près des ifs séculaires,
Le beau petit jardin par moi-même arrangé.
Un gros chien en passant avait tout ravagé.
Ou quelqu'un dans ma chambre avait ouvert mes cages;
Et mes oiseaux étaient partis pour les bocages,
Et, joyeux, s'en étaient allés de fleur en fleur
Chercher la liberté bien loin, — ou l'oiseleur.
Ciel! alors j'accourais, rouge, éperdu, rapide,
Maudissant le grand chien, le jardinier stupide,
Et l'infâme oiseleur et son hideux lacet,
Furieux! — D'un regard ma mère m'apaisait.

IV

Aujourd'hui, ce n'est plus pour une cage vide,
Pour des oiseaux jetés à l'oiseleur avide,
Pour un dogue aboyant lâché parmi des fleurs,
Que mon courroux s'émeut. Non, les petits malheurs
Exaspèrent l'enfant; mais, comme en une église,
Dans les grandes douleurs l'homme se tranquillise.
Après l'ardent chagrin, au jour brûlant pareil,
Le repos vient au cœur comme aux yeux le sommeil.
De nos maux, chiffres noirs, la sagesse est la somme.
En l'éprouvant toujours, Dieu semble dire à l'homme :
— Fais passer ton esprit à travers le malheur;
Comme le grain du crible, il sortira meilleur. —
J'ai vécu, j'ai souffert, je juge et je m'apaise.
Ou si parfois encor la colère mauvaise
Fait pencher dans mon âme avec son doigt vainqueur
La balance où je pèse et le monde et mon cœur;
Si, n'ouvrant qu'un seul œil, je condamne et je blâme,
Avec quelques mots purs, vous, sainte et noble femme,
Vous ramenez ma voix qui s'irrite et s'aigrit
Au calme sur lequel j'ai posé mon esprit;
Je sens sous vos rayons mes tempêtes se taire;
Et vous faites pour l'homme incliné, triste, austère,
Ce que faisait jadis pour l'enfant doux et beau
Ma mère, ce grand cœur qui dort dans le tombeau!

V

Écoutez à présent : — Dans ma raison qui tremble,
Parfois l'une après l'autre et quelquefois ensemble,
Trois voix, trois grandes voix murmurent.

L'une dit :
« Courrouce-toi, poëte. Oui, l'enfer applaudit
Tout ce que cette époque ébauche, crée ou tente.
Reste indigné. Ce siècle est une impure tente
Où l'homme appelle à lui, voyant le soir venu,
La volupté, la chair, le vice infâme et nu.
La vérité, qui fit jadis resplendir Rome,
Est toujours dans le ciel; l'amour n'est plus dans l'homme.
Tout rayon jaillissant trouve tout œil fermé.
Oh! ne repousse pas la muse au bras armé
Qui visitait jadis comme une austère amie
Ces deux sombres géants, Amos et Jérémie!
Les hommes sont ingrats, méchants, menteurs, jaloux.
Le crime est dans plusieurs, la vanité dans tous;
Car, selon le rameau dont ils ont bu la sève,
Ils tiennent, quelques-uns de Caïn, et tous d'Ève.

« Seigneur! ta croix chancelle et le respect s'en va.
La prière décroît. Jéhova! Jéhova!
On va parlant tout haut de toi-même en ton temple.
Le livre était la loi, le prêtre était l'exemple;
Livre et prêtre sont morts. Et la foi maintenant,
Cette braise allumée à ton foyer tonnant,
Qui, marquant pour ton Christ ceux qu'il préfère aux autres,
Jadis purifiait la lèvre des apôtres,
N'est qu'un charbon éteint dont les petits enfants
Souillent ton mur avec des rires triomphants! »

L'autre voix dit : « Pardonne! aime! Dieu qu'on révère,
Dieu pour l'homme indulgent ne sera point sévère.
Respecte la fourmi non moins que le lion.
Rêveur! rien n'est petit dans la création.
De l'être universel l'atome se compose;
Dieu vit un peu dans tout, et rien n'est peu de chose.
Cultive en toi l'amour, la pitié, les regrets.
Si le sort te contraint d'examiner de près

IMPRIMERIE NATIONALE.

L'homme souvent frivole, aveugle et téméraire,
Tempère l'œil du juge avec les pleurs du frère.
Et que tout ici-bas, l'air, la fleur, le gazon;
Le groupe heureux qui joue au seuil de ta maison;
Un mendiant assis à côté d'une gerbe;
Un oiseau qui regarde une mouche dans l'herbe;
Les vieux livres du quai, feuilletés par le vent,
D'où l'esprit des anciens, subtil, libre et vivant,
S'envole, et, souffle errant, se mêle à tes pensées;
La contemplation de ces femmes froissées
Qui vivent dans les pleurs comme l'algue dans l'eau;
L'homme, ce spectateur; le monde, ce tableau;
Que cet ensemble auguste où l'insensé se blase
Tourne de plus en plus ta vie et ton extase
Vers l'œil mystérieux qui nous regarde tous,
Invisible veilleur, témoin intime et doux.
Principe! but! milieu! clarté! chaleur! dictame!
Secret de toute chose entrevu par toute âme!

« N'allume aucun enfer au tison d'aucun feu.
N'aggrave aucun fardeau. Démontre l'âme et Dieu,
L'impérissable esprit, la tombe irrévocable;
Et rends douce à nos fronts, que souvent elle accable,
La grande main qui grave en signes immortels :
JAMAIS! sur les tombeaux; TOUJOURS! sur les autels. »

La troisième voix dit : « Aimer? haïr? qu'importe!
Qu'on chante ou qu'on maudisse, et qu'on entre ou qu'on sorte,
Le mal, le bien, la mort, les vices, les faux dieux,
Qu'est-ce que tout cela fait au ciel radieux?
La végétation, vivante, aveugle et sombre,
En couvre-t-elle moins de feuillages sans nombre,
D'arbres et de lichens, d'herbe et de goëmons,
Les prés, les champs, les eaux, les rochers et les monts?
L'onde est-elle moins bleue et le bois moins sonore?
L'air promène-t-il moins, dans l'ombre et dans l'aurore,
Sur les clairs horizons, sur les flots décevants,

Ces nuages heureux qui vont aux quatre vents?
Le soleil qui sourit aux fleurs dans les campagnes,
Aux rois dans les palais, aux forçats dans les bagnes,
Perd-il, dans la splendeur dont il est revêtu,
Un rayon quand la terre oublie une vertu?
Non, Pan n'a pas besoin qu'on le prie et qu'on l'aime.
O sagesse! esprit pur! sérénité suprême!
Zeus! Irmensul! Wishnou! Jupiter! Jéhova!
Dieu que cherchait Socrate et que Jésus trouva!
Unique Dieu! vrai Dieu! seul mystère! seule âme!
Toi qui, laissant tomber ce que la mort réclame,
Fis les cieux infinis pour les temps éternels!
Toi qui mis dans l'éther, plein de bruits solennels,
Tente dont ton haleine émeut les sombres toiles,
Des millions d'oiseaux, des millions d'étoiles!
Que te font, ô Très-Haut! les hommes insensés,
Vers la nuit au hasard l'un par l'autre poussés,
Fantômes dont jamais tes yeux ne se souviennent,
Devant ta face immense ombres qui vont et viennent!»

VI

Dans ma retraite obscure où, sous un rideau vert,
Luit comme un œil ami maint vieux livre entr'ouvert,
Où ma Bible sourit dans l'ombre à mon Virgile,
J'écoute ces trois voix. Si mon cerveau fragile
S'étonne, je persiste; et, sans peur, sans effroi,
Je les laisse accomplir ce qu'elles font en moi.
Car les hommes, troublés de ces métamorphoses,
Composent leur sagesse avec trop peu de choses.
Tous ont la déraison de voir la vérité
Chacun de sa fenêtre et rien que d'un côté,
Sans qu'aucun d'eux, tenté par ce rocher sublime,
Aille en faire le tour et monte sur sa cime.

Et de ce triple aspect des choses d'ici-bas,

De ce triple conseil que l'homme n'entend pas,
Pour mon cœur où Dieu vit, où la haine s'émousse,
Sort une bienveillance universelle et douce
Qui dore comme une aube et d'avance attendrit
Le vers qu'à moitié fait j'emporte en mon esprit
Pour l'achever aux champs avec l'odeur des plaines
Et l'ombre du nuage et le bruit des fontaines.

15 avril 1840.

NOTES DE CETTE ÉDITION.

LE MANUSCRIT

LES RAYONS ET LES OMBRES.

Ce manuscrit est bien plus net, bien plus homogène que ceux des trois autres recueils contenus dans ce volume. Les vers sont, sauf de très rares exceptions, écrits d'un seul côté de la page; peu de ratures dans ces feuillets presque de même format, sinon de même papier; pas de noms de compositeurs. Chaque pièce a été copiée, et c'est sur cette copie qu'on a composé.

Comme l'indique le titre reproduit page 527, quelques pièces manquent; sept décomplètent encore ce manuscrit, les poésies IX, XII, XIV, XVIII, XXXIII, XXXIV, XXXVIII; elles appartiennent à M. Louis Koch, qui a bien voulu nous les communiquer.

I. NOTES EXPLICATIVES.

La préface, paginée par lettres alphabétiques, offre quelques ratures et quelques phrases ajoutées çà et là, en marge. L'édition originale date cette préface *4 mai 1840;* nous avons rétabli dans ce volume, comme dans les précédents, la date exacte du manuscrit : *24 avril 1840.*

I. FONCTION DU POËTE.

Cette pièce, comprenant dix-neuf feuillets, a été écrite à plusieurs reprises; on dirait même que certaines périodes, dont l'écriture est plus ancienne et l'encre plus pâlie, ont été introduites après coup; ainsi, dans la deuxième division, cinq feuillets, de la même écriture et du même papier, sur lesquels on lit les strophes 6, 7, 9, 10, 11, 12, 13 et 14, semblent intercalés dans cette poésie et pourraient être publiés isolément.

Après le manuscrit de cette pièce, deux fragments; l'un est un brouillon très ancien de la dernière strophe. Nous en donnons les variantes page 682. Au verso, des vers et des notes :

L'avenir, cet oiseau divin,
Dont nos préjugés sont la cage.

Ce monde propose à toute âme qui passe une énigme à deviner ·

.....
Et comme le sphinx il dévore
Celui qui ne le comprend pas.

Ces deux vers sont publiés dans *le Retour de l'empereur.*

Le savant qui creuse une fosse
Pour enfouir son propre esprit.

Le second fragment est une sorte de plan ébauché de *Fonction du poète.* Au verso, ces vers :

Quand les phalanges essoufflées
S'arrêtèrent au Tanaïs,
Ayant promené leurs mêlées
A travers fleuves et pays,
Elles dirent : Quelle est l'idée ?
Alors un mage de Chaldée
Leur répondit au nom du roi :
Voici ce que dit Alexandre :
Honte à qui voudrait redescendre!
Salut à qui peut me comprendre.
Le monde à vous! la gloire à moi! [1]

II. LE SEPT AOÛT 1829.

Le manuscrit, assez net, n'offre que peu de ratures, mais nous avons eu communication du plan de cette pièce, plan fort curieux, suivi de point en point, où la prose alterne avec des fragments de vers; nous le donnons dans son intégralité :

C'était le sept août. O sombre destinée!
C'était le premier jour de leur dernière année.

Deux hommes se promenaient marchant l'un à côté de l'autre de long en large dans un grand cabinet du château royal...

Le premier avait l'air fatigué, triste et grave,
Comme un trop faible front qui porte un lourd grand projet
Une double épaulette à couronne chargeait
Son uniforme vert à ganse purpurine,
Et l'ordre et la toison faisaient sur sa poitrine,

[1] Ces vers se rapportent sans doute à la pièce *les Mages.* (*Les Contemplations.*)

Près du large cordon moiré de bleu changeant,
Deux foyers lumineux, l'un d'or, l'autre d'argent.
C'était un roi; vieillard à la tête blanchie,
Penché du poids des ans et de la monarchie.
L'autre était un jeune homme étranger chez les rois,
Un poëte, un passant, une inutile voix.

Ils étaient dans un cabinet simple, peu orné, imposant cependant.

Là avaient passé.....
De grands évènements et de grandes pensées.
.....
Là souvent l'empereur, quand il était le maître,
De la porte en rêvant allait à la fenêtre.

Par une porte vitrée on apercevait :

Un salon rouge orné de glaces de Venise
Multipliant sans fin le lustre de cristal;
habillée en métal
Et comme une statue en lames de métal
On voyait, casque au front, luire dans l'encoignure
Un garde, argent et bleu, d'une fière tournure.

De quoi s'agissait-il entre le poëte et le roi?

D'un pauvre ange tombé,
La censure, serpent, l'ayant mordu au pié.

Il s'agissait de voir...
Sur la scène apparaître
Louis treize, ce roi sur qui régnait un prêtre.
etc.

Le roi hésitait. Le poëte parlait fermement :

Comme un homme
Épris de liberté, passionné pour l'art,
grave
Respectueux pourtant pour ce noble vieillard.

Il disait... — Les idées du temps. Ne pas essayer de remonter le flot. — Régner avec la liberté ou suivre... la révolution de juillet entrevue, etc.

Charles X souriant répondit : O poëte!

Le soir tout brillait de lumière et de fête.

Saint-Cloud joyeux et vert, autour du fier palais
Dont la Seine en fuyant reflète les vieux marbres,
serrer
Semblait avec amour presser sa touffe d'arbres.

Et de loin — le Louvre étincelant et fleurdelysé lui répondait du milieu de Paris. Tout cela avait un air éternel.

Holyrood! Holyrood!

Ce que c'est qu'Holyrood. — Belle et historique abbaye.

D'où l'on entend dans l'air et dans l'histoire
vague
La rumeur de l'océan sombre
Et le bruit éloigné des révolutions.

Où l'on voit, etc.
Et les faons dont la bouche caresse
Le gazon endormi,
Et qui, pour aspirer le vent dans la clairière,
Effarés, frissonnants, sur leurs pieds de derrière
Se dressent à demi!

Que de choses, que d'enseignements on lit sur tes murs pleins d'une si étrange fortune.

Vaguement éclairés par ce reflet de lune
Que jette le passé.

Devant toi...
Pieux, nous nous courbons.
Car le vieux roi de France a trouvé sous ton ombre
Cette hospitalité mélancolique et sombre
Qu'on reçoit et qu'on rend de Stuarts à Bourbons.

Que le plus fort vaisseau sombre et se perd souvent
Qui veut rompre de front et la vague et le vent.

L'exil..... ....
Où le roi n'a pas d'ombre et le bruit pas d'échos.

Au manuscrit, nous joignons un demi-feuillet contenant deux strophes inédites publiées page 682. Au verso, quelques phrases biffées appartenant à la préface des *Feuilles d'Automne*.

IV. REGARD JETÉ DANS UNE MANSARDE.

Les troisième et quatrième divisions n'en font qu'une dans le manuscrit, ce qui amène un retard d'une division dans le reste de la pièce.

La IXe division est commencée sur les deux pages restées libres d'une lettre adressée à Mme Victor Hugo. Le préfet de la Seine, M. de Rambuteau, lui promet son appui pour un de ses protégés.

Au verso d'un fragment contenant des variantes, quelques vers précédés de cette pensée :

Ce qui est faible, doux et tendre, est souvent victorieux.

La faiblesse est souvent bien forte, tu le vois.
Un enfant qui gémit peut désarmer parfois
Les Tibère et les Louis onze.
Goutte à goutte tombant sur les rocs arrosés
Des larmes ont percé la pierre; des baisers
Ont usé des orteils de bronze.

XI. *FIAT VOLUNTAS.*

Au verso du dernier feuillet, huit vers ont été ajoutés à partir de celui-ci :

Il suffit qu'un oiseau vienne sur une rive...

XVIII. ÉCRIT SUR LA VITRE D'UNE FENÊTRE FLAMANDE.

Ce manuscrit, que nous ne possédons pas, est composé d'un seul feuillet de papier fort, jauni. Au verso de la pièce, quelques lignes :

Le drame est petit, dites-vous? vous fait lever le cœur, et vomir, et vous dégoûte. Dégoût, soit; petitesse, je le nie. Une chose n'est pas petite pour vous faire *lever le cœur,* comme vous dites. Ah! le drame vous fait vomir. Eh bien, monsieur, vomissez sur Shakespeare. Il y a bien des gens qui vomissent sur l'Océan.

C'est tout simple. Le haut drame est comme la haute vague. Il fait frissonner de joie les uns et de peur les autres; il a l'odeur et le roulis de l'abîme. Il vous donne le mal de mer.

Qu'est-ce que cela prouve contre le drame et contre l'Océan? Vomissez, pardieu![1]

Une belle fille, Fabio, propre et jolie comme un caillou mouillé.

M. de Pierre-Dauphin. — Denarius, son page.

XIX. CE QUI SE PASSAIT AUX FEUILLANTINES.

Après les six premiers vers, huit vers ajoutés en marge.

[1] Publié en partie dans *Post-scriptum de ma vie.*

XX. AU STATUAIRE DAVID.

Toute la cinquième division, moins les cinq premiers vers, semble antérieure à la poésie. Ratures au début de la dernière division, dont nous donnons plus loin les variantes. A la fin du manuscrit, petit fragment donnant quelques vers inédits. (Voir p. 685.)

XXII. GUITARE.

Deux feuillets bien distincts comme papier et comme écriture. Le verso du plus ancien est terminé par la strophe :

Quand je voyais cette enfant, moi le pâtre...

XXVIII. A UNE JEUNE FEMME.

Après le manuscrit, un fragment de papier contenant l'idée première de cette pièce avec cette note la précédant :

Vers faits en rêve dans la nuit du 11 au 12 février 1837.

L'éventail éclatant, l'éventail diapré,
Ce papillon géant qui tremble sur la femme,
.....
Ouvrant et refermant son triangle de flamme.

XXXIV. TRISTESSE D'OLYMPIO.

Le manuscrit porte en tête, près du titre, cette indication :

Écrit après avoir visité la vallée de la Bièvre, en octobre 1837.

XXXV. QUE LA MUSIQUE DATE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

On constate au moins trois reprises de travail dans ce manuscrit. D'abord un grand blanc semble indiquer que la deuxième division finissait à ce vers :

La flûte épanouie a monté sur l'alto.

XXXVII. *J'EUS TOUJOURS DE L'AMOUR POUR LES CHOSES AILÉES...*

Avant le chiffre de cette poésie, une note indiquant qu'elle ne devait pas faire partie du volume :

A intercaler.

XL. *CÆRULEUM MARE.*

La troisième strophe est ajoutée en marge. Au septième feuillet, deux strophes rayées qui ont été publiées dans cette pièce avec quelques modifications.

XLIV. SAGESSE.

Victor Hugo a utilisé les trois pages libres d'un faire-part de mariage pour y écrire

une poésie portant pour titre : *A Mlle Louise B.*, et datée 7 *octobre 1837* après ce vers :

L'homme végète auprès de la chose qui vit!

Ce n'est qu'en 1840 qu'il a développé cette pièce en y ajoutant ses souvenirs d'enfance et une conclusion philosophique qui a motivé le titre définitif : *Sagesse.*

Sur un fragment où se répètent les variantes publiées page 689, quelques notes et quelques vers :

O vous tous qui vivez de mon temps, qui que vous soyez, quel que soit votre pays et votre ville,

A la face de Dieu, je le dis, c'est infâme,
Vous êtes le même homme ayant tous la même âme,
L'or! —

L'homme,
Le seul être à qui Dieu, dérogeant à sa loi,
Ait permis ici-bas de lui dire : pourquoi?

Après le manuscrit, une table où chaque titre est suivi du nombre de vers avec la mention indiquant le rythme de la pièce (alexandrins ou strophes).

Carillon	18	a.	[Écrit sur la vitre...]
Bièvre	168	s.	[Tristesse d'Olympio.]
Quand tu me parles de gloire	52	s.	
A cette terre où l'on ploie	64	s.	
Le parfum	44	a.	[A une jeune femme.]
Gastibelza	88	s.	[Guitare.]
Les marins	48	s.	[*Oceano nox.*]
Pauvre femme	76	a.	[*Fiat voluntas.*]
La musique	224	a.	[Que la musique date du XVIe siècle.]
La statue	138	a.	
L'hiver blanchit le dur chemin	44	s.	[*Il fait froid.*] (1)
On croyait	24	s.	[*On croyait dans ces temps où le pâtre nocturne...*]
L'ombre brisée	32	a.	
Fonction du poëte	306	s.	
Quand vous vous assemblez	8	a.	
Les 4 enfants	40	a.	[Rencontre.]
Louis XVI	46	a.	[En passant dans la place Louis XV.]
L'idole	18	s.	[Sur un homme populaire.]
Le destin	58	a.	[*Puits de l'Inde! tombeaux!...*]
A un poëte	40	a.	

(1) *Les Contemplations.*

Les journaux	30	s.	
Matelots! Matelots!	32	s.	
Il est des jours	100	s.	
Quand je rêve sur la falaise.	148	s.	[*Cæruleum mare.*]
A M. le d. de	60	a.	
Bas-relief	26	a.	[Écrit sur la plinthe d'un bas-relief antique[1].]
O mon enfant	44	s.	[A ma fille[2].]
Toute espérance	18	s.	[A L.]
Tout est lumière	36	s.	[Spectacle rassurant.]
Feuillantines	212	a.	
Lettre	40	a.	
Le chasseur songe	124	s.	[Mille chemins, un seul but.]
Mansarde	230	s.	[Regard jeté dans une mansarde.]
7 août	200	a. s.	[Le sept août 1829.]
Laura	15	s.	[*Oh! quand je dors, viens auprès de ma couche...*]
Un jour je vis	16	s.	[*Un jour je vis debout au bord des flots mouvants...*[3].]
Chanson de guitare	12	a.	[Autre guitare.]
Le monde et le siècle	94	a.	
Comme dans les étangs	6	a.	
A une religieuse[4]	18	a.	
O poëte, pourquoi	20	a.	[*O poëte, pourquoi tes stances favorites...*[5].]

II. VARIANTES ET VERS INÉDITS.

I. FONCTION DU POËTE.

I

Page 538. Dieu t'attend (se tient) dans les solitudes...

II

Page 539. Là, point d'obstacle et point de chaîne... (nul obstacle ne me gêne;)

Chacun, hélas! se doit à tous! (doit sa pensée à tous)

Page 540. Le poëte en des jours impies (aux siècles)

(1) *Les Contemplations.*
(2) *Les Contemplations.*
(3) *Les Contemplations.*
(4) *Toute la lyre.*
(5) *Toute la lyre.*

Annonce des siècles
Page 540. Vient préparer des jours meilleurs.

Plus d'une âme inscrit en silence
Les mots qu'il sème à chaque pas.
Ce que la foule n'entend pas.

Un jour, de ce berceau sublime,
Page 541. De ce berceau, quand viendra l'heure,
Vous verrez sortir, éblouis,
règle plus légitime
Une société meilleure
Aux rameaux
Pour des cœurs mieux épanouis...

quittant tout voile,
Mais qui, depuis, jetant le voile
La pudeur et l'illusion
Et brisant toute illusion
Où s'abrite l'illusion...

Impudiques à l'œil candide
Page 542. Loin ces scribes au cœur sordide...

Marchands vils qu'une église abrite!
triste
Qu'on voit, noire engeance hypocrite,
Prendre un saint pilier pour poteau,
De sacs d'or gonfler leur manteau,
l'ombre où l'esprit contemple
Troubler le prêtre qui contemple...

Malheureux à qui, dans leur veille,
Page 543. Lâches à qui, dans leur délire
Nulle voix ne crie à l'oreille :
Une voix secrète doit dire :
l'or pare et salit!
Lâche, que l'ivresse remplit!
Cette femme que l'or salit,
Celle que tu couvres de roses
Que souille l'orgie où tu tombes
N'eut à choisir qu'entre deux choses,
N'eut à choisir qu'entre deux tombes,
La morgue hideuse ou ton lit!

Quittant sa ville et sa maison
Debout au seuil de sa maison...

Page 544. Philosophes dont l'esprit souffre,
qu'avec un
Et qui, pleins d'un effroi divin,
L'œil voit dans l'ombre
Page 545. Vous cramponnez au bord du gouffre,
Pendre aux broussailles
Pendus aux ronces du ravin!

Glaneurs qui scrutez le sillon!
Page 545. Pasteurs armés de l'aiguillon!

Il connaît l'enfant et la femme.
Page 546 Homme, il est doux comme une femme.

La lyre dans ses chants de
Page 547. Il rayonne! il jette sa flamme
Fait resplendir la vérité;
Sur l'éternelle vérité!
Elle l'illumine
Il la fait resplendir pour l'âme
magnifique beauté.
D'une merveilleuse clarté.

Au cœur simple elle se dévoile
A tous d'en haut il la dévoile...

II. LE SEPT AOÛT 1829.

L'histoire est son domaine, il faut le lui laisser.
Page 550. Les rois morts sont sa proie, il faut la lui laisser.

Après le manuscrit de cette pièce, un fragment contenant ces deux strophes inédites :

.....
Maintenant qu'Holyrood est le cloître du Louvre;
Que sous un coup de sceptre un abîme s'entr'ouvre
Qui dévore le prince et la race à la fois;
Que c'est le peuple, maître et donateur du trône,
leur bien marquer sur le front la couronne
Qui pour marquer la place où fut une couronne
Fait la tonsure aux rois;

Oui, maintenant qu'un roi tombe en sa propre embûche,
Se disloque en frappant, sur sa faute trébuche,
Et se brise éperdu lorsque nous le courbons;
Maintenant que le sort, après tant d'aventures,
A fait pour la leçon des royautés futures
Du palais des Stuarts le palais des Bourbons...

IV. REGARD JETÉ DANS UNE MANSARDE.

I

Page 556. Mais ce n'est pas l'église et ses voûtes sublimes,
Que de vœux inquiets tant de fois nous emplîmes
Ses porches, ses vitraux, ses lueurs, ses abîmes,
Ce ne sont pas les
Sa façade et ses tours, qui fascinent mes yeux...

II

Sur sa porte verdit une maigre
Page 556. Frais réduit! à travers une claire feuillée
Sa fenêtre petite et comme émerveillée
charmante auprès du vieux
Page 557. S'épanouit auprès du gothique portail.
vieille *aimable et réservée*
Sa verte jalousie à trois clous accrochée,
Pendante par un bout, par l'autre relevée,
Par un bout s'échappant, par l'autre rattachée...

Tout révèle au songeur sa
Sans l'approcher, on sent sa chasteté
en l'observant, sa chasteté profonde.
On sent, rien qu'à la voir, sa dignité profonde.

rosée
La perle de l'aurore est encor dans la fleur.

candeur
cou de cygne, empreint de fierté pure
Page 558. Sur son beau col, empreint de virginité pure,
Point d'altière dentelle ou de riche guipure;
modestement.
naïvement.
Mais un simple mouchoir, noué pudiquement.

VIII

Si tu l'ouvrais, ce livre où brûle une âpre flamme,
Page 561. Hélas! si ta main chaste ouvrait ce livre infâme...

IX

Page 563. Sois pure sous les cieux! comme l'onde et l'aurore,
roc lavé par le torrent sonore
Comme le joyeux nid, comme la tour sonore...

LE POËTE A LUI-MÊME.

harmonieux
mystérieux
Page 564. Répands sur les vieillards ton chant religieux!

l'autel du Dieu vivant qu'on voile
le droit d'autrui que chacun voile
A la foule, l'autel que l'impiété voile...

V. *ON CROYAIT DANS CES TEMPS OÙ LE PÂTRE NOCTURNE...*

Les rois comme l'autel perdent leur héritage.
Tout tremble, autels et rois, sous un vent qui s'élève.
Page 565. La royauté décline et le peuple se lève...

L'homme aujourd'hui croit moins, mais pense davantage.
Page 565. Hélas! l'homme aujourd'hui ne croit plus, mais il rêve.

VI. SUR UN HOMME POPULAIRE.

Alors un dieu difforme, un dragon tortueux,
Page 566. Le peuple accourt poussant des cris tumultueux;
L'idole, noir fœtus
L'idole alors, fœtus aveugle et monstrueux...

VII. LE MONDE ET LE SIÈCLE.

éclairer les régions profondes?
Page 567. A quoi bon féconder les éthers et les ondes?

Pour que tout vent qui souffle
Si c'est pour que l'émeute ébranle la cité!

nul homme, en son culte, en sa vie,
Page 568. Si c'est pour que la joie aux justes soit ravie;
Ne vous mette, Seigneur! Si c'est
Pour que l'iniquité règne, pour que l'envie...

VIII. A M. LE D. DE ***.

faite pour tout comprendre
Page 571. Que votre piété, qui sur tout veut descendre...

XII. A LAURE, DUCHESSE D'A.

En tête du manuscrit, ces quatre vers biffés :

Puisqu'après avoir pris au maître sa colonne,
Après avoir aux preux ôté leur Panthéon,
On te rejette aussi, toi dont l'ombre pardonne,
Et l'on traite Junot comme Napoléon...

Femme en butte à l'orage et mère en proie
Page 579. Livrée à la tempête et femme en proie au sort...

XVI. *MATELOTS! MATELOTS! VOUS DÉPLOIEREZ LES VOILES...*

couvrirez d'ombre les
Page 585. Chênes, vous grandirez au fond des solitudes,
au pied des coteaux noirs.
Dans les lointains brumeux, à la clarté des soirs...

XIX. CE QUI SE PASSAIT AUX FEUILLANTINES.

(*Autres titres : REGARD JETÉ EN ARRIÈRE. — SOUVENIR DES FEUILLANTINES.*)

Page 590. Dieu, l'homme, l'avenir, la raison, la démence... le tombeau, fin où tout recommence

Et que vous me parlez de mes jeunes années, me questionnant sur

De mes premiers instincts, de mon premier espoir... Sur travaux penchants, sur

Page 591. Un jour... — Oh! si Gautier me prêtait son crayon... Méry Charlet

Les tritons que Coypel groupe autour d'une conque... Coustou sculpte

Page 592. Qui sait mieux de la vie accomplir l'œuvre austère... affronter le mystère

Apprend-on par le maître ou bien par le collège? Le maître suffit-il où manqua le collège

Deux vers rayés au milieu des conseils donnés à la mère :

D'enfant nous le ferons homme, et d'homme poëte.
Pour ouvrir de ses sens la corolle inquiète,
C'est nous qu'il faut choisir; nous lui ferons un cœur...

Page 596. Et, rêvant quand l'esprit pour rêver s'interrompt,
Unis contre le monde où l'esprit se corrompt...

XX. AU STATUAIRE DAVID.

IV

Page 601. Tu fais des dieux! — tu dis, abaissant ta hauteur... tu dis au sage, au bienfaiteur

Au commencement de la division VII, huit vers inédits, barrés :

David! maître puissant! il sied que je te dise
Qu'on parle dans une ode avec toute franchise,
Toujours mon vers pour l'art et pour la royauté
Sera le puits profond d'où sort la vérité.
Les chants sont des conseils. Si le grand statuaire,
Des spectres couronnés soulevant le suaire,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Juge le conquérant, le roi, l'usurpateur,
Le poëte à son tour juge le grand sculpteur.

VII

Songe que devant toi
Page 603. Considère combien les hommes sont petits...

Et, grand, de toute haine
Et, de tout vice humain écrasant la couleuvre...

XXI. A UN POËTE.

Page 604. Un vallon abrité sous un réseau de branches
D'ombre,
Pleines de nids d'oiseaux, de murmures, de voix,
par où quelquefois
Qu'un vent joyeux remue, et d'où tombe parfois,
des sequins d'or d'une bourse percée
Comme un sequin jeté par une main distraite,
Des rayons de soleil tombent sur ta pensée.
Un rayon de soleil dans ton âme secrète...

Page 605. Et que le voyageur, malade et sérieux,
t'amène sa souffrance,
Puisse, si le hasard l'amène en ta retraite,
la force, l'espérance
Puiser en toi la paix, l'espérance discrète...

XXII. GUITARE.

(*Autres titres : CE QUE CHANTAIT UNE GUITARE. TRADUCTION DES SONS D'UNE GUITARE.*)

En la voyant, duc, archevêque ou pâtre,
Page 607. Quand je voyais cette enfant, moi le pâtre
Dans
De ce canton,
Tous croyaient voir la reine
Je croyais voir la belle Cléopâtre...

au village
Page 608. Dansez, chantez, villageois, la nuit tombe.
Sabine un jour
, *son jeune âge*
A tout vendu, sa beauté de colombe...

XXIII. AUTRE GUITARE.

(*Autre titre : CHANSON VENUE PAR LA FENÊTRE.*)

Buvez
Rêvez
Page 609. — Dormez, disaient-elles.

XXVII. *OH! QUAND JE DORS, VIENS AUPRÈS DE MA COUCHE...*

temps
Feu d'un amour que le sort épura
Page 619. Eclair d'amour que Dieu même épura...

XXVIII. A UNE JEUNE FEMME.

est rempli de mystère.
Page 620. Voyez-vous, un parfum éveille la pensée.
fermez
Jeune fille, posez un moment pour me plaire
Repliez, belle enfant par l'aube caressée...

..... Dans le parfum des roses
Dieu fait l'odeur des roses
Dieu comme en un abîme a jeté mille choses
Comme il fait un abîme, avec autant de choses.

le plus subtil des monts, des prés, des eaux
Avec les bois, les champs, les nuages, les eaux...

XXX. *A CETTE TERRE OÙ L'ON PLOIE...*

reste à
L'espoir, qui charme nos pleurs,
qu'on cherche
qu'on rêve
Page 623. Le bonheur, pour l'homme en pleurs...

je rirai des
Page 625. Moi, j'aimerai mes douleurs...

XXXIII. L'OMBRE.

en secouant la tête :
Page 629. Elle lui répondit de sa voix grave et douce :
et rien ne vous arrête.
— Ami, vous êtes fort, sûr du Dieu qui vous pousse...

humble, à terre et
Page 630. Je me traîne après vous, pauvre femme blessée...

XXXIV. TRISTESSE D'OLYMPIO.

Page 631. La grille d'où l'œil plonge en une oblique allée,

Aux bordures de buis
jardins, les fossés.
Page 631. Les vergers en talus.
Il marchait et voyait, dans ce vallon sauvage,
Pâle, il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre,
Se dresser à chaque arbre au bruit de son passage
Il voyait à chaque arbre, hélas! se dresser l'ombre
L'ombre des jours enfuis!
Des jours qui ne sont plus!

Nous étions sur la terre
Page 634. Nous vous comprenions tant! doux, attentifs, austères
Deux échos si rêveurs pour vos bruits et vos voix!
Tous nos échos s'ouvraient si bien à votre voix!
, dans l'ombre et le mystère,
Et nous prêtions si bien, sans troubler vos mystères,
L'oreille aux mots profonds que vous dites parfois!

XXXV. QUE LA MUSIQUE DATE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

II

l'une à l'autre attachées
Page 638. Les gammes, chastes sœurs dans la vapeur cachées...

V

triste et parfois heureux
Page 642. Que de fois il rêva, scrutateur ténébreux...

VI

son regard fuyait le jour étincelant
Page 643. Car il ne voyait rien par l'angle étincelant...

VII

à ses pieds, comme un arbre,
Page 644. La cathédrale morte en un sol infidèle
de rejetons de marbre.
Ne faisait plus jaillir d'églises autour d'elle!

XXXVI. LA STATUE.

(*Autre titre :* LE FAUNE.)

XXXVIII. ÉCRIT SUR LE TOMBEAU D'UN PETIT ENFANT.

(*Autre titre :* ÉPITAPHE.)

XL. *CÆRULEUM MARE.*

Page 653. Quand je rêve sur la falaise,
, le soir, dans les bois resté
Ou dans les bois, les soirs d'été...

Mais un jour ton œuvre profonde,
Seigneur! Seigneur! nous la verrons!
Nous la saurons, Dieu redouté!
Nous planerons
Page 654. Nous irons voir de monde en monde
Avec des flammes à nos fronts!
S'épanouir ton unité.

comme les marins candides,
Page 657. Moi, que Dieu tient sous son empire,
Je m'ouvre, attentif et tremblant,
J'admire, humble et religieux,
Aux émanations splendides
Et par tous les pores j'aspire
De ce spectacle étincelant!
Ce spectacle prodigieux!

XLIII. NUITS DE JUIN.

(*Autre titre : SOMMEIL D'ÉTÉ.*)

SAGESSE.

I

l'envoie
Page 664. Le flot sait ce qu'il fait; le vent sait qui le pousse;
Sans faute, tous les soirs, [mot illisible] *et plein de joie*
Comme un temple où toujours veille une clarté douce,
L'astre allume humblement sa couronne de feu
L'étoile obéissante éclaire le ciel bleu...

III

confus que les bruits du flot noir
Murmures plus douteux que le bruit du zénith
Murmures plus voilés que les plus douces voix,
Page 667. Bruits plus doux que le bruit d'un essaim qui s'enfuit,
que les soupirs du soir
qu'un soupir dans un nid.
que les soupirs des bois.
Souffles plus étouffés qu'un soupir de la nuit. .

, un fléau! l'avait
Un gros chien en passant avait tout ravagé.

Dévouant aux enfers le jardinier stupide
Page 667. Maudissant le grand chien, le jardinier stupide...

IV

Page 668. Vous ramenez ma voix qui s'irrite et s'aigrit
dont j'ai fait le fond de
Au calme sur lequel j'ai posé mon esprit...

V

Baruch
Page 669. Ces deux sombres géants, Amos et Jérémie!

N'écrase pas le ver. Le ver vaut le lion.
Respecte la fourmi non moins que le lion.

sous un porche superbe
Page 670. Un mendiant assis à côté d'une gerbe...

lumière! haleine! flamme!
Principe! but! milieu! clarté! chaleur! dictame!

Moi je veux tout connaître et tout voir, — en tout temps,
Page 671. Et de ce triste aspect des choses d'ici-bas,
Et de ce triple avis que nuit et jour j'entends
Page 672. De ce triple conseil que l'homme n'entend pas...

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE : *LES RAYONS ET LES OMBRES.*

Une note inédite, très postérieure à la publication de ce recueil et qu'on peut, d'après l'écriture, dater de 1865, nous apprend comment Victor Hugo sériait ses œuvres :

On a des familles dans l'esprit. Les idées forment des groupes. *Les Feuilles d'Automne, les Chants du Crépuscule, les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres* adhèrent. *Les Orientales, les Châtiments, les Chansons des Rues et des Bois, la Légende des Siècles* sont à part, quoique reliées aux autres groupes par une foule de pièces communes.

C'est ce que Victor Hugo avait déjà indiqué dans sa préface lorsqu'il disait :

A chaque ouvrage nouveau qu'il met au jour, il (l'auteur) soulève un coin du voile qui cache sa pensée; et déjà peut-être les esprits attentifs aperçoivent-ils quelque unité dans cette collection d'œuvres au premier aspect isolées et divergentes.

En effet, les poésies des recueils publiés de 1831 à 1840 ont chevauché les unes sur les autres, se sont entremêlées, formant pour ainsi dire une chaîne ininterrompue de 1828 à 1840, quoique les dates de publication aient été séparées par un assez long intervalle.

Ainsi, en 1831, Victor Hugo écrit huit pièces pour *les Feuilles d'Automne* qui vont paraître, et trois qui appartiendront aux *Chants du Crépuscule.*

En 1835, indépendamment des dix-huit pièces qui complétaient *les Chants du Crépuscule,* il en écrivait deux destinées aux *Voix intérieures.*

L'année de la publication des *Voix intérieures,* en 1837, il avait écrit vingt-cinq pièces pour ce volume et neuf pour *les Rayons et les Ombres,* qui paraîtront en 1840. Il faut y joindre une poésie de 1836.

La première poésie, en date, de ce recueil est en effet de juillet 1836 : *Oceano nox.* Voici son origine : Victor Hugo voyageait en Bretagne et en Normandie, et, le 16 juillet, il écrivait d'Yvetot à sa femme :

Nous étions revenus jusqu'à Yvetot, mais voici qu'une tempête se déclare, nous allons observer la mer à Saint-Valery-en-Caux, ce qui retardera notre retour d'un jour ou deux... Il ne faut rien moins qu'une tempête, chose que je n'ai pas encore vue, pour retarder mon retour, tant j'ai besoin de te revoir [1].

De Barantin, le lendemain, il envoyait ses impressions à Mme Victor Hugo :

Je viens de voir un merveilleux spectacle ; l'ouragan qui avait fait rage toute la nuit était tombé, quand je suis arrivé, toujours avec notre bon Nanteuil, à Saint-Valery-en-Caux. Mais la mer était encore émue et toute palpitante de colère. Nous avons passé huit heures à la regarder, courant à la jetée, grimpant aux falaises...

[1] *France et Belgique.*

Suit une description de cette mer irritée, vide de bateaux, que nous retrouvons dans *Oceano nox.*

Victor Hugo n'ayant réservé que cette seule pièce en 1836 pour *les Rayons et les Ombres,* son recueil comprendra quarante-trois poésies échelonnées de 1837 à 1840.

De février à juin 1837 nous notons les pièces suivantes : *Fiat voluntas, Guitare, la Statue, Rencontre, A une jeune femme, Que la musique date du seizième siècle.* En juin, il était pris par la correction et la publication des *Voix intérieures;* et puis une maladie d'yeux le forçait à se ménager et — vive contrariété — à porter une paire de lunettes bleues, ce qui lui faisait écrire à Mlle Louise Bertin, le 16 juillet 1837 :

Tout prend pour moi, depuis que je suis en proie à ces lunettes, un aspect froid et morne. Je vois le soleil vert, et mes enfants violets, et midi en clair de lune. Tout cela est bien morose.

Victor Hugo, condamné à ne pas lire et à ne pas écrire, fit un voyage en Belgique. Il ne pouvait cependant s'empêcher de travailler en route; tout était un prétexte et lui servait d'excuse; arrivé à Malines le 18 août, il visite la cathédrale et entend le carillon. Ce carillon le charme. Peut-il résister à la tentation de le célébrer ? Et la poésie : *Écrit sur la vitre d'une fenêtre flamande* naît de cette circonstance.

Cependant ses yeux ne sont pas en meilleur état, un peu par sa faute, car, dans une lettre datée de Bruges, le 29 août, il adresse cette confidence à Mlle Louise Bertin :

Ma vue malade est venue chercher ici de la verdure, mais j'avais compté sans la peinture, et, à peine arrivé dans les villes, je vais fatiguer et éblouir sur les Rubens, les van Eyck et les van Dyck mes pauvres yeux que les tilleuls, les saules et les frênes avaient reposés.

Le 14 septembre, Victor Hugo rentrait à Paris; il écrivait, le 28 : *Nuits de juin;* le 12 octobre : *Quand tu me parles de gloire,* et le 25 octobre : *la Tristesse d'Olympio.*

Voilà une poésie qui a provoqué de nombreux commentaires! Elle a été et elle sera l'objet de thèses. Elle a figuré au programme de l'agrégation des lettres. Dans le précédent recueil, la poésie : *A Olympio* (octobre 1835) est pour ainsi dire la préface de *la Tristesse d'Olympio.* Elle l'éclaire. Malgré cela, que d'opinions contradictoires sur cette pièce! Et cependant quel est l'homme qui, ayant mené une existence agitée, ressenti de violentes secousses et subi bien des déceptions, ne cherche pas un refuge dans les souvenirs du passé! Or, en octobre 1837, Victor Hugo revient dans cette admirable vallée de la Bièvre qu'il a parcourue avec sa fiancée en 1822, qu'il a revue avec sa femme en 1831 lorsqu'ils acceptèrent l'hospitalité des Bertin. C'est un paysage d'automne qui prête à la mélancolie, mais qui évoque aussi les promenades amoureuses et charmantes de ses vingt ans, quand il goûtait le charme et la douceur des premiers baisers et des premières tendresses; et lorsqu'il découvre tout à coup des changements, lorsqu'il ne retrouve plus les chambres de feuillage, la route sablée, la petite fontaine babillarde, les massifs de roses et l'histoire du passé écrite sur des écorces d'arbres maintenant abattus, il s'écriera :

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !

Alors l'imagination du poète s'exaltera. Il invoquera les témoins muets de son bonheur passé, il dénombrera les absents et il attachera à chacun d'eux un souvenir ingénu, délicieux ou touchant; et reprochant à la nature d'avoir ainsi interrompu son rêve, d'avoir, en se transformant, effacé les traces du pas-

sage des êtres qui s'aimaient, il exhalera cette plainte :

Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs.

Il lui a suffi de ne plus rencontrer quelques vieux arbres, quelques massifs de roses et quelques-uns des anciens sentiers pour que sa verve poétique grossisse ce qu'il considérerait volontiers comme une trahison de la nature et comme une atteinte à ses souvenirs : voilà, selon nous, tout le secret de la tristesse d'Olympio.

Les idées de Victor Hugo étaient d'ailleurs assez sombres. Il avait, à cette époque, un gros procès avec le Théâtre-Français ; lui qui n'avait pas le goût de ces sortes d'aventures judiciaires, il en était irrité ; sa patience avait été mise à une trop rude épreuve. Pourtant, ce qui le satisfaisait et ce qui était pour lui une nouveauté, c'est qu'on lui prédisait de tous côtés la victoire. Songez donc, trois traités violés, trois reprises d'*Hernani*, de *Marion de Lorme* et d'*Angelo* formellement promises sur papier timbré et allégrement escamotées ! Le procès était plaidé le 6 novembre 1837 ; le 20, Victor Hugo avait gain de cause ; le directeur du Théâtre-Français ayant commis l'imprudence de faire appel de ce jugement, la cour confirmait la condamnation le 12 décembre.

En 1838, Victor Hugo, affranchi de ses démêlés avec le Théâtre-Français, songeait moins à ses vers qu'aux drames prêts dans son cerveau, comme il l'écrivait à Louis de Maynard. Mais son procès ne l'avait pas mis en bonne posture vis-à-vis de la Comédie-Française et sa brouille avec Harel lui fermait le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Heureusement Anténor Joly qui avait, depuis deux ans, le privilège d'un théâtre trouva enfin en juin 1838 un associé qui lui apporta des capitaux, et la salle Ventadour fut choisie et baptisée : théâtre de la Renaissance. Victor Hugo devait donner la pièce d'ouverture ; du 5 juillet au 11 août, il se consacra à son drame *Ruy Blas ;* entre temps, il écrivait le 18 juillet : *Autre Guitare,* tout en travaillant au second acte de *Ruy Blas.*

La première représentation eut lieu le 8 novembre au théâtre de la Renaissance.

En 1839, Victor Hugo écrivait vingt pièces sur les quarante-quatre de son recueil *les Rayons et les Ombres.* Aucune allusion directe aux événements publics. Il parle de la nature, de la mer, des bois, du soleil et encore de ses souvenirs d'enfance : *Ce qui se passait aux Feuillantines vers 1813 ;* assurément il ne se désintéressait pas entièrement de la politique puisqu'il écrivait : *le Journal d'un passant pendant l'émeute du 12 mai,* destiné à paraître plus tard dans *Choses vues,* mais il avait, dans une note inédite, reproduite dans l'historique des *Voix intérieures,* clairement indiqué qu'il ne combattrait pas Louis-Philippe tant que le roi serait attaqué par l'assassinat. Même pour les faits du passé, avec quelle discrétion il raconte sa visite à Charles X lors de l'interdiction de *Marion de Lorme* (*Le sept août 1829*). Il défend plutôt *Marion* qu'il ne récrimine contre le roi disparu. Peut-être dans *le Monde et le Siècle,* daté du 17 juin, rencontrerait-on quelque allusion politique lorsqu'il condamne la force brutale, qu'elle émane du peuple ou des rois.

Le poète ne s'adresse qu'une fois au roi Louis-Philippe, et c'est pour demander la grâce de Barbès dans les quatre vers célèbres qui ont fortifié la clémence royale [1].

Les Rayons et les Ombres étant fort avancés à la fin de juin, Victor Hugo

[1] Voir dans l'Historique des *Misérables* les détails sur la grâce de Barbès.

reprenait un ancien drame qui ne devait jamais être achevé : *les Jumeaux*. Dans une lettre datée du 27 août, et adressée à Mme Victor Hugo, alors à Villequier, le poète disait :

J'ai fini mon troisième acte, chère amie, il est presque aussi long que le premier, ce qui fait que ma pièce a déjà la longueur d'une pièce ordinaire. Je suis tellement souffrant et la solitude de la maison m'est si insupportable que je vais partir. Je ferai mon dernier acte à mon retour. Il n'y perdra pas, car je suis épuisé de fatigue, et si j'allais plus loin maintenant, je crois que je tomberais malade. Quand je reviendrai, je serai refait, et en huit jours j'aurai fini. Ainsi tout est pour le mieux [1].

Victor Hugo quittait aussitôt Paris, il allait à Strasbourg, remontait le Rhin jusqu'à la cataracte; visitait la Suisse, le midi de la France et revenait à Paris par la Bourgogne à la fin d'octobre.

En 1840, dans les quatre premiers mois, de janvier à mai, il complétait son recueil avec dix poésies, l'une d'elles est adressée au statuaire David, un ami fidèle et dévoué. David admirait dévotement le poète dont il avait fait le buste en 1838; en envoyant ce buste à Victor Hugo, il lui adressa la lettre suivante :

Mon cher ami,

Voici un morceau de marbre auquel j'ai tâché d'imprimer vos traits. C'est un fragment de la statue que vous décernera bien certainement l'avenir. Acceptez cet ouvrage, donnez-lui un asile chez vous. Mon amitié et mon admiration pour votre génie m'ont constamment inspiré, mais j'ai été quelquefois découragé par l'idée que la postérité, en lisant vos immortels ouvrages, trouverait peut-être que le sculpteur n'avait pas rendu dignement les traits de son grand poète. Pour vous, mon cher ami, avec l'indulgence et l'amitié que vous me portez, vous apprécierez l'intention bien plus que la réussite de l'œuvre.

Tout à vous de cœur et d'admiration.

Paris, 20 mai 1838. DAVID.

Victor Hugo, qui avait déjà glorifié le statuaire dans *les Feuilles d'Automne*, a pu le rassurer complètement en lui rendant un magnifique hommage dans *les Rayons et les Ombres*.

Une des pièces les plus importantes, datée du 15 avril et intitulée *Sagesse*, est dédiée à Mlle Louise Bertin; dans sa préface du 24 avril, il s'inspire visiblement de cette poésie en disant qu'il « se tourne constamment vers l'homme, vers la nature ou vers Dieu ».

Les Rayons et les Ombres parurent le 16 mai 1840, édités par Delloye, qui s'était substitué à l'éditeur Renduel.

Le succès fut très grand. Le poète avait fait vibrer dans ce recueil toutes les cordes de sa lyre. L'amour sous toutes ses formes, le culte de la patrie, la pitié pour les petits avaient rencontré en lui un chantre merveilleusement inspiré. Tous les sentiments, toutes les passions du cœur humain avaient été rendus avec une sensibilité profonde et une prodigieuse richesse de couleurs.

Victor Hugo se pénétrait de plus en plus de la « fonction » à laquelle le poète lui paraissait destiné, il considérait « le rêveur sacré » comme le voyant, le gardien de la tradition, l'apôtre de la vérité :

Car la poésie est l'étoile
Qui mène à Dieu rois et pasteurs

[1] *Correspondance.*

II

REVUE DE LA CRITIQUE.

Revue de Paris.

J. Chaudes-Aigues.

Quelque sévère que se soit montrée la critique, en diverses circonstances, à l'égard de M. Victor Hugo, elle ne peut éprouver aucun embarras, aujourd'hui, à parler du nouveau recueil que M. Victor Hugo vient de publier; car *les Rayons et les Ombres* marquent dans la carrière lyrique du poète un progrès important. Nous avouerons volontiers que ce nouveau recueil de M. Victor Hugo procède des deux recueils précédents en ligne directe, mais il en procède avec des transformations si essentielles dans la pensée, sinon dans la forme, qu'il y aurait injustice à ne pas proclamer sa supériorité.

... Dans *les Rayons et les Ombres,* en effet, l'inspiration du poète est perpétuellement confiante et calme de ces angoisses douloureuses qui en troublaient autrefois la source et le cours. Soit qu'il promène ses regards sur le monde, soit qu'il rentre en lui-même, le poète demeure également inébranlable dans sa sérénité. Le voile de deuil qui couvrait son âme se déchire; les ténèbres se dissipent, le jour se fait pour lui. Plus rien qui l'inquiète ni qui le trouble. Sûr de l'avenir, il contemple le présent d'un œil tranquille, le passé d'un œil indulgent.

Le Courrier français.

E. Buret.

... Le dernier volume, *les Rayons et les Ombres*, est tout à fait digne de ce que M. Hugo a fait de mieux jusqu'ici; on peut même dire qu'il atteste encore un progrès de forme, d'images et de mesure harmonique. Jamais la fantaisie de l'heureux poète n'a trouvé de plus brillantes images, des sons mieux cadencés, de plus riches couleurs; jamais la langue française, cette langue sévère et précise même quand elle est gracieuse, ne s'est prêtée avec plus de complaisance à tous les tours de force que le poète a exigés d'elle; et pourtant ce nouveau volume n'aura pas, à beaucoup près, le succès de ceux qui sont venus avant lui, et toute cette harmonie restera à peu près sans écho, et toutes ces éblouissantes couleurs, véritable arc-en-ciel poétique, brilleront pour s'évanouir aussitôt, et toutes ces images, et tout ce luxe de poésie passeront après avoir étonné un moment, comme les fastueuses prodigalités d'une richesse embarrassée d'elle-même, qui n'aurait d'autre but que de se dépenser au plus vite.

... On remarquera deux pièces, l'une adressée au statuaire David, l'autre sur la musique du XVIe siècle. Dans ce dernier morceau, M. Hugo a fait avec bonheur un de ces tours de force qui lui sont familiers; il a mis en vers tous les effets de la musique, il a exprimé avec des mots tout ce que dit avec des sons l'art de Palestrina et de Mozart. Nous nous souvenons d'un joli mot qui caractérise bien poétiquement la musique; l'auteur l'appelle : cette *lune de l'art.*

Revue des Deux-Mondes.

Charles Magnin.

C'est un véritable bienfait pour toutes les natures sensibles aux jouissances de la pensée que l'apparition d'un nouveau recueil de poésies, qui offre, par le mérite éminent de son auteur, une promesse et presque une certitude d'émotions pures, profondes, désintéressées. Au milieu du prosaïsme dont les flots débordent de toutes parts et gagnent toutes les hauteurs, un souffle vraiment lyrique qui, comme une brise inattendue, vient faire vibrer la lyre mystérieuse que chacun de nous porte en son sein, ne peut qu'être salué avec reconnaissance et sympathie.

... Si l'on nous demande à quel ordre de sentiments et d'idées se rattache ce nou-

veau recueil, nous dirons qu'il appartient à la même source d'inspiration qui a dicté ses trois aînés, inspiration sérieuse, intime, contenue, que l'auteur appelle lui-même la seconde période de sa pensée, et qui commence aux *Feuilles d'Automne.* Mais c'est surtout avec *les Voix intérieures,* qui l'ont précédé immédiatement, que ce nouveau volume offre des signes de fraternité plus marqués. *Les Rayons et les Ombres* sont la suite et le complément des *Voix intérieures.* Beaucoup de pièces commencées dans le premier recueil semblent, en quelque sorte, reprises et complétées dans le second. Ces consonnances de sentiments qui n'ont, d'ailleurs, rien de monotone, tant les cadres et les formes poétiques sont habilement et artistement variés, donnent à ce grand ensemble lyrique une sorte d'harmonie sentimentale d'un effet profond et d'un grand charme.

... Je vois d'abord une corde grave et mélodieuse que nous avons entendue dans les premières odes de l'auteur, et qui est encore aussi vibrante et aussi sonore qu'aux premiers jours, celle des souvenirs d'enfance. A côté, je trouve celle de l'amitié fraternelle, de l'amour filial, j'ai presque dit du culte maternel. Vient ensuite la corde des affections de famille et de la paternité, corde souvent touchée, sur laquelle le poète a exécuté si admirablement, dans *les Voix intérieures,* le charmant concerto des *Oiseaux envolés,* et, dans le présent recueil, la pièce intitulée : *Mères, l'enfant qui joue...,* et plusieurs autres. La quatrième est celle de la pitié aumônière, à laquelle on doit, dans *les Voix intérieures,* la grande et belle pièce : *Dieu est toujours là,* et, dans *les Rayons et les Ombres,* le tableau si naturel, si saisissant, si triste des quatre pauvres petits qui pleurent, chantent et mendient. Puis vient celle de l'amour, quelquefois trop sensuel, quelquefois trop mystique, presque toujours trop personnel, vrai cependant, et senti, surtout quand il se retourne vers le passé, comme dans la *Tristesse d'Olympio.*

... Tous ces sentiments sont dans M. Hugo parfaitement vrais et sincères. Ils se concilient entre eux et se pénètrent même en plusieurs points, malgré ce qu'ils ont ou paraissent avoir d'opposé.

... Ce que je trouve de plus véritablement élevé dans la dernière pièce du recueil, adressée à Mlle Louise B., et intitulée *Sagesse,* c'est justement ce morceau presque enfantin, si bien rattaché d'ailleurs aux soucis de l'âge mûr, épisode folâtre et charmant, jeté là on ne sait pourquoi, sans visée profonde, sans prétention dogmatique, et qui se borne tout uniment à être plein de grâce, de vérité et d'harmonie :

Pourquoi devant mes yeux revenez-vous sans cesse?

etc. Toute cette effusion lyrique est d'un naturel, d'une grâce, d'une élévation, d'une vérité incomparables. Langage, mouvement, pensées, tout ici est à louer sans réserve; et combien nous pourrions citer dans le recueil de morceaux d'une valeur égale : les vers *A la duchesse d'A.,* la *Tristesse d'Olympio,* le *Regard jeté dans une mansarde.*

Le Siècle.

Hippolyte Lucas.

... Arrêtons-nous un peu à la tristesse d'Olympio; il est une douleur qui par moment saisit l'âme presque autant que l'ingratitude des hommes, c'est l'indifférence de cette nature qui entoure l'humanité tout entière de ses caresses et la comble de ses dons, sans s'inquiéter le moins du monde de l'individu. Notre orgueil se fait avec peine à cette idée, et l'amour surtout nous engage à croire le contraire. Nous ne pouvons penser que les lieux qui ont été témoins de notre bonheur y soient restés complètement étrangers. Cela nous fâche de voir que l'écorce du chêne n'ait pas gardé deux chiffres entrelacés ou que le vent d'automne n'ait pas jugé à propos de respecter la grotte de feuillage qui abritait nos entretiens du soir. Cette impertinence de la nature à l'égard de notre superbe personnalité n'a pas manqué d'irriter le poète; Olympio s'est pris d'une profonde tristesse en parcourant un séjour naguère enchanté à ses yeux par la présence de l'objet aimé. M. Victor Hugo a su trouver pour exprimer cette mélancolie naturelle les images les plus vraies, les mots les plus touchants. C'est un chef-d'œuvre que cette ode; cette poésie moitié lyrique et moitié élégiaque est pleine de charmes.

... Avant de fermer ce volume, nous trouvons encore deux belles inspirations. *Oceano*

nox est une scène esquissée à la façon de Rembrandt; enfin dans la dernière pièce : *Sagesse,* M. Victor Hugo s'élève aux plus hautes considérations intellectuelles. Il résume la philosophie du temps. Trois voix viennent murmurer à son oreille des paroles étranges : l'une lui conseille de prendre la trompette héroïque et de réveiller, comme au jour du jugement dernier, ceux qui s'endorment dans le mal; ainsi faisaient Amos et Jérémie. La seconde l'invite à l'enseignement et au pardon; elle parle comme les pères de l'Église. La dernière lui propose l'indifférence et l'oubli, et ressuscite les souvenirs païens. Le poète écoute tour à tour ces troix voix; il est sur le point de céder à leur appel, car chacune a sa séduction; il tâche de les confondre ensemble et de les adoucir en les rendant l'écho d'une universelle sympathie.

Tel est ce livre, l'un des plus beaux de l'auteur, et que nous avons essayé d'analyser rapidement en nous étudiant à en faire ressortir le sentiment poétique.

La Presse.

La Presse avait publié un article très élogieux signé : UN INCONNU, dont l'auteur était Eugène Pelletan, alors âgé de vingt-sept ans. Victor Hugo ignorait le nom, il ne connaissait pas l'homme; il lui adressa le 6 juillet 1840 une lettre[1] dont voici un extrait :

Comme tous les *réfléchisseurs* éminents, vous avez deux grands côtés : par un de ces côtés, vous êtes philosophe; par l'autre, vous êtes poëte... Je ne sais pas votre nom, cela est vrai, mais je vois clair dans votre intelligence, et j'en suis heureux. Quant à votre nom, il est ou il sera célèbre.

Victor Hugo avait bien jugé l'homme et prédit la destinée d'Eugène Pelletan qui fut un brillant écrivain, un profond penseur, un journaliste mordant et qui sut mettre tant de poésie dans tous ses écrits.

[1] *Correspondance.*

Voici cet article :

A tous ceux qui nient le créateur, il n'y a qu'un argument à donner : étendre la main, et montrer la création; à tous ceux qui nient l'ouvrier, il n'y a qu'à montrer l'œuvre elle-même. Quoique élevé aux pères oratoriens, quoiqu'appartenant à la littérature qui portait des souliers à boucles, nous osons réclamer pour nous d'avoir mis un des premiers le doigt sur le front de Victor Hugo, et d'avoir dit : Il y a là-dessous un génie. Vous le savez, mon cher Victor, je n'ai jamais trahi votre gloire, et si j'ai partagé avec vous le pain et le sel, ce n'était pas pour laisser en me retirant l'ingratitude et la poussière de mes pieds à la place où je m'étais assis.

... Ce qui fait la grandeur de Victor Hugo, c'est d'avoir le premier, avec Lamartine, dans notre poésie, été saisir et vivifier par le rythme, non seulement l'élégie éplorée sur la tombe de la jeune fille ou du roi mort, non seulement la gloire ou la honte d'évènements politiques qui passent, non seulement les haines et les espérances de partis qui disparaissent en s'injuriant; mais ce qui est beaucoup plus grand et beaucoup plus durable, les grands instincts du siècle, les inconsolables rêveries qui le tourmentent, la sourde reconstruction des croyances religieuses, les terreurs muettes qui l'assiègent devant la terrible énigme de sa destinée; enfin, l'inconnu, l'incompréhensible, l'invisible, l'inutile et majestueux effort de l'âme palpitante et blessée, qui soulève son aile vers la voûte d'où elle est tombée.

... Le poète n'est pas chargé de débattre des doctrines, il y a d'autres hommes qu'on a nommé philosophes probablement pour cela; le poète n'a mission que de chanter des pressentiments et des sentiments. Ceux-ci n'ont jamais manqué à M. Hugo, quoi qu'on ait dit; nous ne connaissons même pas de poète qui ait su mieux a souplir sa langue et ses inspirations à plus de sentiments divers.

Nous avons retrouvé les vers suivants qu'Alphonse Esquiros adressait à Victor Hugo, à l'époque où il se faisait connaître par *l'Évangile du peuple* qui devait le conduire en prison :

Poëte, je finis *les Rayons et les Ombres,*
C'est un livre très beau, grave et prodigieux;

Les limpides clartés s'y mêlent aux nuits sombres.
J'en admire surtout le ton religieux.

Il en doit être ainsi : le printemps a les roses,
Mais l'automne a le fruit avec la fleur uni;
Maître, plus vous irez, et plus en toutes choses
Votre âme inclinera vers le centre infini.

Vous avez vu souvent, à la fin de sa course,
Le soleil rafraîchir sa lèvre au flot amer,
Et comme un voyageur dans l'onde de la source,
Se plonger vers le soir dans le sein de la mer :

Soleil de la pensée, astre immense, prophète
Sur la création roulant son âme en feu,
Ainsi, quand vient le soir, ainsi, sa course faite,
Le poëte est repris par l'océan de Dieu.

Alphonse Esquiros.

Avril 1840.

Victor Hugo.
Son œuvre poétique.
[*1887.*]

Ernest Dupuy.

... Comme dans *les Voix intérieures,* la nature, dans *les Rayons et les Ombres,* occupe une place très large. Elle paraît ici pour la première fois dans ce rôle d'éducatrice que Hugo lui conservera jusque dans ses poèmes des derniers jours (*l'Âne*).

On peut en dire autant de la *Tristesse d'Olympio.* Qui n'a lu cette sonate pathétique où gémit le souvenir douloureux de l'amour passé, tandis que le bois, la fontaine, les chambres de feuillage, jadis témoins et complices de ces tendresses, poursuivent, dans l'oubli de tout, leur rythme régulier, fatal, inconscient et enchantent d'autres amoureux de leurs sereines harmonies? Qui n'a comparé cette élégie inoubliable au *Lac* de Lamartine, au *Souvenir* d'Alfred de Musset? Qui n'a cru, à vingt ans, que, des trois poètes traitant le même sujet, Hugo fut le moins inspiré? Qui peut le croire après avoir vécu? Les vers profonds, révélateurs du mystère de l'âme, surgissent ici à chaque strophe, ils traversent la trame de l'œuvre comme autant de traits lumineux.

... On a dit des *Rayons et des Ombres* que le poète y résumait en quelque sorte toute son œuvre lyrique antérieure. On y retrouverait par exemple, l'inspiration dominante des *Feuilles d'Automne,* c'est-à-dire les souvenirs de l'enfance, et l'expression des sentiments qui se rattachent au foyer, l'amitié fraternelle, l'amour filial, l'adoration, ou, pour emprunter le mot de Sévigné, la triple « idolâtrie » de la mère, de l'épouse et des enfants. Ce serait la « pitié aumônière », déjà exprimée dans *les Chants du Crépuscule,* qui reparaîtrait dans des pièces comme *la Rencontre* des quatre enfants sans parents, sans abri, sans souliers et sans pain.

Je n'énumère pas jusqu'au bout ces prétendues analogies; car je suis beaucoup plus frappé des différences. Ce n'est pas aux écrits antérieurs de Hugo que ces pièces me font penser; j'y vois déjà l'idée et le dessein des grands écrits de sa maturité. Je trouve dans la *Rencontre* un avant-goût de la satire toute sociale des *Contemplations* et je démêle un coin de la philosophie des *Misérables* dans cette leçon que la nature donne à l'homme, en prodiguant aux mendiants toutes les douceurs de la tiède saison.

... Et quand on a lu les poèmes de la vieillesse de Hugo, quand on a l'esprit encore ému de cette sanction morale jusqu'à laquelle s'était haussé son cœur de patriarche, la suprême pitié, n'est-on pas en droit de vouloir retrouver comme un lointain pressentiment de cette évolution dernière, dans les vers par où le recueil des chants de jeunesse finit :

Et de ce triple aspect des choses d'ici-bas,
De ce triple conseil que l'homme n'entend pas,
Pour mon cœur où Dieu vit, où la haine s'émousse,
Sort une bienveillance universelle et douce
Qui dore comme une aube et d'avance attendrit
Le vers qu'à moitié fait j'emporte en mon esprit,
Pour l'achever aux champs avec l'odeur des plaines
Et l'ombre du nuage et le bruit des fontaines.

III

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Les Rayons et les Ombres. — Œuvres complètes de Victor Hugo, poésie VII. Paris, Delloye, libraire, place de la Bourse, n° 13 (imprimé par Béthune et Plon), 1840, in-8°. Édition originale, publiée à 7 fr. 50.

Les Rayons et les Ombres... — Œuvres de Victor Hugo, poésie IV. Furne et Cie, libraires-éditeurs, rue Saint-André-des-Arts, n° 55 (imprimerie Béthune et Plon), 1840, in-8°. Une gravure hors texte de Steinhel.

Les Rayons et les Ombres... — Œuvres de Victor Hugo. Paris, Charpentier, libraire-éditeur, rue de Seine, n° 29 (imprimerie Béthune et Plon), 1841, in-18. Édition collective. Prix : 3 fr. 50.

Les Rayons et les Ombres... — Collection Hetzel, Paris, Lecou, éditeur, rue du Bouloi (imprimerie Simon Raçon et Cie), 1853-1855, in-18. Prix : 3 fr. 50.

Les Rayons et les Ombres... — Œuvres illustrées de Victor Hugo. Paris, édition J. Hetzel, librairie Malmenayde et de Riberolles, rue du Pont-de-Lodi, n° 53 ; librairie Blanchard, rue Richelieu, n° 78, près la Bourse (imprimerie Simon Raçon et Cie), 1854, grand in-8° à deux colonnes. Illustrations de Gérard Séguin.

Les Rayons et les Ombres... — Œuvres complètes de Victor Hugo, de l'Académie française, poésie IV. Alexandre Houssiaux, libraire-éditeur, rue du Jardinet-Saint-André-des-Arts, n° 3 (imprimerie Simon Raçon et Cie), 1856. Édition in-8° ornée de vignettes. Deux gravures hors texte.

Les Rayons et les Ombres... — Collection Hetzel, librairie L. Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, n° 14, 1856-1857, in-18. Prix : 1 franc.

Les Rayons et les Ombres... — Collection Hetzel, librairie Hachette et Cie, rue Pierre-Sarrazin, n° 14 (imprimerie J. Claye, rue Saint-Benoît, n° 7), 1857, in-32. Prix : 1 franc.

Les Rayons et les Ombres... — Édition elzévirienne. Paris, J. Hetzel et Cie, éditeurs, rue Jacob, n° 18 (imprimerie Jouaust). Ornements par E. Froment. 1869, in-18. Prix : 4 francs. Couverture illustrée.

Les Rayons et les Ombres... — Édition collective. Alphonse Lemerre, éditeur, passage Choiseul, n° 31, 1875, petit in-12. Publiée à 6 francs le volume.

Les Rayons et les Ombres... — Œuvres de Victor Hugo. Vve A. Houssiaux, Hébert et Cie, successeurs, rue Perronnet, n° 5 (imprimerie Simon Raçon et Cie), 1875, in-8°. Deux gravures hors texte.

Les Rayons et les Ombres... — Édition définitive. Poésie III. Paris, J. Hetzel et Cie, rue Jacob, n° 18, A. Quantin et Cie, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie J. Claye), 1880, in-8°. Publiée à 7 fr. 50 le volume.

Les Rayons et les Ombres. — Petite édition définitive. Hetzel-Quantin, in-16, s. d., à 2 francs le volume.

Les Rayons et les Ombres... — Édition nationale, Poésie III, Paris, J. Lemonnyer, éditeur, quai des Grands-Augustins, n° 53 (G. Richard et Cie, imprimeurs, rue de la Perle, n° 5). Deux compositions hors texte. 1885, in-4°. 30 francs le volume.

Les Rayons et les Ombres... — Édition collective. Œuvre poétique II. Paris, Eugène Hugues, éditeur (imprimerie P. Mouillot), 1886, grand in-8°. Trois gravures hors texte. Edition publiée en 6 livraisons à 10 centimes. L'ouvrage complet : 1 franc.

Les Rayons et les Ombres... — Œuvres poétiques de Victor Hugo. Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, rue de Grenelle, n° 11, 1890, in-32. Un dessin de Jules Garnier. Prix : 4 francs le volume.

Les Rayons et les Ombres. — Édition à 25 centimes le volume, Jules Rouff et Cie, Cloître-Saint-Honoré, 3 volumes in-32°.

Les Rayons et les Ombres... — Édition de l'Imprimerie nationale, Paris, Paul Ollendorff, Chaussée d'Antin, n° 50, 1909, grand in-8°.

IV

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

1840. Édition Furne. — *Rencontre,* composition de Steinhel, gravée sur acier par Geoffroy.

1854. Édition Hetzel. Dix compositions de Gérard Seguin :

De ce berceau, quand viendra l'heure... [Fonction du poëte]. — *Le matin elle chante et puis elle travaille...* [Regard jeté dans une mansarde]. — *Si c'est pour que le prince...* [Le monde et le siècle]. — *Et vos durs bûcherons, tout hâlés par le vent...* [A M. le duc de ***]. — *Ainsi je grandissais sous ce triple rayon...* [Ce qui se passait aux Feuillantines]. — *Que sur ton atelier, maître, un rayon demeure...* [Au statuaire David]. — *Oh! quand je dors, viens auprès de ma couche...* — *Aussi comme ils ont froid, le matin, en plein vent...* [Rencontre]. — *Comme il s'est promené tout enfant, tout pensif...* [Que la musique date du XVIe siècle]. — *Il va! la brume est sur la plaine...* [*Cæruleum mare*].

1869. Édition elzévirienne Hetzel. Ornements et frontispice par E. Froment.

1883. Le Livre d'or de Victor Hugo, Paris, E. Launette, direction de M. E. Blémont. Quatre compositions (photogravure Goupil) :

Jouez, chantez... [*A Mademoiselle Fanny de P.*] (F. Heilbuth). — *Gastibelza* [Guitare] (J. Worms). — *Choses ailées* [*J'eus toujours de l'amour pour les choses ailées...*] (H. Giacomelli). — *Oceano nox* (A. Hagborg).

1885. Édition nationale J. Lemonnyer, in-4°. Deux compositions hors texte :

Frontispice [*Fiat voluntas*] (Debat-Ponsan). — *Oh! quand je dors, viens auprès de ma couche...* (Mengin). Gravées à l'eau-forte par Mathey-Doret.

1886. Édition Hugues. — Dessin-Frontispice de Victor Hugo. — *Gastibelza* [*Guitare*] (G. Rochegrosse). — *Regard jeté dans une mansarde* (G. Rochegrosse). — *Rencontre* (E. Bayard).

1890. Édition Charpentier. — *Guitare* (Jules Garnier). Gravé à l'eau-forte par F. Desmoulin.

SALONS.

1847. Brillouin (Georges) [dessin].
Tristesse d'Olympio.

1869. Thomas-Marancourt (Emond) [peinture].
Tristesse d'Olympio.

1878. Baron (Stéphane) [peinture].
Spectacle rassurant.

1880. Voruz (Mlle Élise) [peinture].
Tristesse d'Olympio.

1881. Mullet (Charles-Louis) [peinture].
Mères, l'enfant qui joue à votre seuil joyeux...

1890. FOURIÉ (Albert) [peinture].
Spectacle rassurant.

BONDOUX (Jules-Georges) [peinture].
Oceano nox.

DURANGEL (Léopold) [peinture].
Oceano nox.

1891. GALLÉ (Émile) [objet d'art, vase].
Spectacle rassurant.

1892. GALLÉ (Émile) [objet d'art].
Comme dans les étangs assoupis sous les bois.

1894. MARX (Alphonse) [peinture].
Mères, l'enfant qui joue à votre seuil joyeux.

1897. DEVAULX (Alexandre) [sculpture].
Mille chemins, un seul but.

1907. BONDOUX (Jules-Georges) [peinture].
Tristesse d'Olympio.

IMPRIMERIE NATIONALE.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

Mon exemplaire

ŒUVRES

COMPLETES

DE

VICTOR HUGO.

POÉSIE

VII

LES RAYONS ET LES OMBRES.

PARIS.

Delloye, Libraire,

PLACE DE LA BOURSE, 13.

1840.

Couverture de l'Édition originale. — Exemplaire de Victor Hugo.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Victor Hugo par David d'Angers (1838).
Maison de Victor Hugo.

Gastibelza. Composition de G. Rochegrosse.
Maison de Victor Hugo.

Oceano Nox. Composition de A. Hagborg.
Livre d'or de Victor Hugo.

Au Roi Louis-Philippe

après l'arrêt de mort prononcé le 12 juillet 1839

---

par votre ange immolée ainsi qu'une colombe !
par ce royal enfant, doux et frêle roseau !
Grâce encore une fois ! Grâce au nom de la tombe !
Grâce au nom du berceau !

---

12 juillet. minuit.

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 555.)

III

« Dansez, chantez, villageois ~~[illegible]~~ la nuit tombe !
Sabine, un jour,
A tout vendu, sa beauté, ~~[illegible]~~ de colombe,
et son amour,
pour l'anneau d'or du comte de Saldagne,
pour un bijou ... —
Le vent qui vient à travers la montagne
me rendra fou.

Sur ce vieux banc souffrez que je m'appuie,
car je suis las.
avec ce comte elle s'est donc enfuie !
enfuie, hélas ! vers
par le chemin qui va dans la cordagne,
je ne sais où ...
Le vent qui vient à travers la montagne
me rendra fou.

Je la voyais passer de ma demeure,
et c'était tout.
Mais à présent je m'ennuie à toute heure,
plein de dégout,
rêveur oisif, l'âme dans la campagne,
la dague au clou ... —
Le vent qui vient à travers la montagne
m'a rendu fou !

—

14 mars 1837

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 608.)

TABLE.

LES FEUILLES D'AUTOMNE.

		Pages.
Préface		5
I.	Ce siècle avait deux ans	13
II.	A M. Louis B.	16
III.	Rêverie d'un passant a propos d'un roi	20
IV.	Que t'importe, mon cœur, ces naissances de rois?	23
V.	Ce qu'on entend sur la montagne	24
VI.	A un voyageur	27
VII.	Dicté en présence du glacier du Rhône	30
VIII.	A M. David, statuaire	32
IX.	A M. de Lamartine	36
X.	Un jour au mont Atlas les collines jalouses	45
XI.	Dédain	46
XII.	O toi, qui si longtemps vis luire à mon côté	49
XIII.	C'est une chose grande et que tout homme envie	51
XIV.	O mes lettres d'amour!	52
XV.	Laissez. Tous ces enfants sont bien là	54
XVI.	Quand le livre où s'endort chaque soir ma pensée	57
XVII.	Oh! pourquoi te cacher? tu pleurais seule ici	58
XVIII.	Où donc est le bonheur? disais-je. — Infortuné!	61
XIX.	Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille	63
XX.	Dans l'alcôve sombre	65
XXI.	Parfois, lorsque tout dort, je m'assieds plein de joie	68
XXII.	A une femme	69
XXIII.	Oh! qui que vous soyez, jeune ou vieux, riche ou sage	70
XXIV.	Madame, autour de vous tant de grâce étincelle	72
XXV.	Contempler dans son bain sans voiles	73
XXVI.	Vois, cette branche est rude, elle est noire, et la nue	75
XXVII.	A mes amis L. B. et S.-B.	76
XXVIII.	A mes amis S.-B. et L. B.	80
XXIX.	La pente de la rêverie	82

IMPRIMERIE NATIONALE.

XXX. Souvenir d'enfance 87
XXXI. A Madame Marie M. 91
XXXII. Pour les pauvres 92
XXXIII. A ***, trappiste a la Meilleraye 95
XXXIV. Bièvre. — A Mademoiselle Louise B. 96
XXXV. Soleils couchants 100
XXXVI. Un jour vient où soudain l'artiste généreux 106
XXXVII. La prière pour tous 108
XXXVIII. Pan 123
XXXIX. Avant que mes chansons aimées 126
XL. Amis, un dernier mot! 127

NOTES DE CETTE ÉDITION.

Le manuscrit des *Feuilles d'Automne* 129
I. Notes explicatives 129
I. Variantes et vers inédits 138

Notes de l'Éditeur 147
I. Historique des *Feuilles d'Automne* 147
II. Revue de la critique 152
III. Notice bibliographique 159
IV. Notice iconographique 160

Illustration des Œuvres. — Reproductions et documents 163
Couverture de l'édition originale. — *A un voyageur,* frontispice de l'édition originale (Tony Johannot). — *L'Aumône* (Alfred Johannot).
Fac-similé : *A M. Louis B.*

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE.

Préface 177

Prélude 181

I. Dicté après juillet 1830 185
II. A la colonne 194
III. Hymne 203
IV. Noces et festins 205
V. Napoléon II 209
VI. Sur le bal de l'Hôtel de Ville 217

VII. O Dieu! si vous avez la France sous vos ailes 219
VIII. A Canaris 220
IX. Seule au pied de la tour d'où sort la voix du maître 223
X. A l'homme qui a livré une femme 224
XI. A M. le d. d'O 227
XII. A Canaris 229
XIII. Il n'avait pas vingt ans. Il avait abusé 233
XIV. Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe 238
XV. Conseil 239
XVI. Le grand homme vaincu peut perdre en un instant 245
XVII. A Alphonse Rabbe 246
XVIII. Envoi des feuilles d'automne 250
XIX. Anacréon, poëte aux ondes érotiques 251
XX. L'aurore s'allume 252
XXI. Hier, la nuit d'été qui nous prêtait ses voiles 257
XXII. Nouvelle chanson 259
XXIII. Autre chanson 260
XXIV. Oh! pour remplir de moi ta rêveuse pensée 261
XXV. Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine 262
XXVI. A Mademoiselle J 263
XXVII. La pauvre fleur disait au papillon céleste 268
XXVIII. Au bord de la mer 270
XXIX. Puisque nos heures sont remplies 274
XXX. Espoir en Dieu 276
XXXI. Puisque mai tout en fleurs dans les prés nous réclame 277
XXXII. A Louis B 278
XXXIII. Dans l'église de *** 286
XXXIV. Écrit sur la première page d'un Pétrarque 295
XXXV. Les autres en tous sens laissent aller leur vie 296
XXXVI. Toi, sois bénie à jamais! 298
XXXVII. A Mademoiselle Louise B 301
XXXVIII. Que nous avons le doute en nous 304
XXXIX. *Date lilia* 307

NOTES DE CETTE ÉDITION.

Les manuscrits des *Chants du Crépuscule* 309
I. Notes explicatives 309
II. Variantes et vers inédits 315
Notes de l'Éditeur 324
I. Historique des *Chants du Crépuscule* 324
II. Revue de la critique 331

III. Notice bibliographique 336
IV. Notice iconographique 338

ILLUSTRATION DES ŒUVRES. — REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS 339

Couverture de l'édition originale. — *Crépuscule,* dessin de Victor Hugo. — *La pauvre fleur disait...,* dessin de Victor Hugo. — *Noces et Festins* (Steinhel). — *A Canaris* (Rochegrosse).
Fac-similé : *Toi, sois bénie à jamais...*

LES VOIX INTÉRIEURES.

DÉDICACE 355

PRÉFACE 357

I. Ce siècle est grand et fort 361
II. *SUNT LACRYMÆ RERUM* 363
III. Quelle est la fin de tout 377
IV. A L'ARC DE TRIOMPHE 378
V. DIEU EST TOUJOURS LÀ 393
VI. Oh! vivons! disent-ils dans leur enivrement 403
VII. A VIRGILE 406
VIII. Venez que je vous parle, ô jeune enchanteresse 408
IX. PENDANT QUE LA FENÊTRE ÉTAIT OUVERTE 409
X. A ALBERT DÜRER 411
XI. Puisqu'ici-bas toute âme 413
XII. A OL. — 415
XIII. Jeune homme, ce méchant fait une lâche guerre 416
XIV. AVRIL. — A M. LOUIS B. 417
XV. LA VACHE 419
XVI. PASSÉ 421
XVII. SOIRÉE EN MER 423
XVIII. Dans Virgile parfois, dieu tout près d'être un ange 428
XIX. A UN RICHE 429
XX. Regardez. Les enfants se sont assis en rond 435
XXI. Dans ce jardin antique où les grandes allées 437
XXII. A DES OISEAUX ENVOLÉS 438
XXIII. A quoi je songe? — Hélas! 444
XXIV. UNE NUIT QU'ON ENTENDAIT LA MER SANS LA VOIR 446
XXV. *TENTANDA VIA EST* 448
XXVI. Jeune fille, l'amour, c'est d'abord un miroir 450
XXVII. APRÈS UNE LECTURE DE DANTE 451
XXVIII. *PENSAR, DUDAR.* — A MADEMOISELLE LOUISE B. 453

XXIX. A Eugène, vicomte H 460
XXX. A Olympio 467
XXXI La tombe dit à la rose 478
XXXII. O muse, contiens-toi! 479

NOTES DE CETTE ÉDITION.

Le manuscrit des *Voix intérieures* 481
I. Notes explicatives 481
II. Variantes et vers inédits 488

Notes de l'Éditeur 496
I. Historique des *Voix intérieures* 496
II. Revue de la critique 499
III. Notice bibliographique 504
IV. Notice iconographique 505

Illustration des Œuvres. — Reproductions et documents 507
Couverture de l'édition originale. — *A des oiseaux envolés,* dessin de Victor Hugo. — Portrait du Général Hugo. — Portrait de Madame Victor Hugo (Louis Boulanger). — Adèle Hugo, Charles Hugo, crayons de Mme Victor Hugo. — Léopoldine, François-Victor, crayons de Mme Victor Hugo. — *A Albert Dürer* (Steinhel).
Fac-similé : *Sunt lacrymæ rerum.*

LES RAYONS ET LES OMBRES.

Préface 529

I. Fonction du poëte 537
II. Le sept août mil huit cent vingt-neuf 548
III. Au roi Louis-Philippe après un arrêt de mort 555
IV. Regard jeté dans une mansarde 556
V. On croyait dans ces temps où le pâtre nocturne 565
VI. Sur un homme populaire 566
VII. Le monde et le siècle 567
VIII. A M. le duc de *** 570
IX. A Mademoiselle Fanny de P 572
X. Comme dans les étangs assoupis sous les bois 574
XI. *Fiat voluntas* 575
XII. A Laure, duchesse d'A 578

XIII. Puits de l'Inde, tombeaux! 580
XIV. Dans le cimetière de *** 582
XV. Mères, l'enfant qui joue à votre seuil joyeux 584
XVI. Matelots! matelots! vous déploierez les voiles 585
XVII. Spectacle rassurant 587
XVIII. Écrit sur la vitre d'une fenêtre flamande 589
XIX. Ce qui se passait aux Feuillantines, vers 1813 590
XX. Au statuaire David 597
XXI. A un poëte 604
XXII. Guitare 606
XXIII. Autre guitare 609
XXIV Quand tu me parles de gloire 610
XXV. En passant dans la place Louis XV un jour de fête publique . . . 612
XXVI. Mille chemins, un seul but 614
XXVII. Oh! quand je dors, viens auprès de ma couche 619
XXVIII. A une jeune femme 620
XXIX. A Louis B 622
XXX. A cette terre où l'on ploie 623
XXXI. Rencontre 626
XXXII. Quand vous vous assemblez bruyante multitude 628
XXXIII. L'ombre 629
XXXIV. Tristesse d'Olympio 631
XXXV. Que la musique date du seizième siècle 637
XXXVI. La statue 645
XXXVII J'eus toujours de l'amour pour les choses ailées 650
XXXVIII. Écrit sur le tombeau d'un petit enfant au bord de la mer . . 651
XXXIX. A L 652
XL. *Cæruleum mare* 653
XLI. Dieu qui sourit et qui donne 659
XLII. *Oceano nox* 660
XLIII. Nuits de juin 662
XLIV. A Mademoiselle Louise B. — Sagesse 663

NOTES DE CETTE ÉDITION.

Le manuscrit *les Rayons et les Ombres* 673
I. Notes explicatives 673
II. Variantes et vers inédits 680
Notes de l'Éditeur 691
I. Historique : *Les Rayons et les Ombres* 691
II. Revue de la critique 695

III. Notice bibliographique 699
IV. Notice iconographique 700

ILLUSTRATION DES ŒUVRES. — REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS. 703

Couverture de l'édition originale (exemplaire de Victor Hugo). — VICTOR HUGO (David d'Angers). — *Gastibelza* (Rochegrosse). *Oceano Nox* (Hagborg).
Deux fac-similés : *Au Roi Louis-Philippe.*
Dansez, chantez, villageois; la nuit tombe!...

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
POUR
LA SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
LE 31 AOÛT 1909

1539

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

JUL 23 1963
MAR 27 1987
MAR 21 1988
OCT 22
01 MARS 1999
FEB 14 1966
FEB 20 1989
JUL 31 1967
AUG 8 1967
12 1 2 73
26 NOV '83
12 NOV 1983
14 NOV '83

CE

a39003 002135894b

CE PC 2279
.A1P6 1905 V002
COO HUGO, VICTOR POESIE.
ACC# 1223387